This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

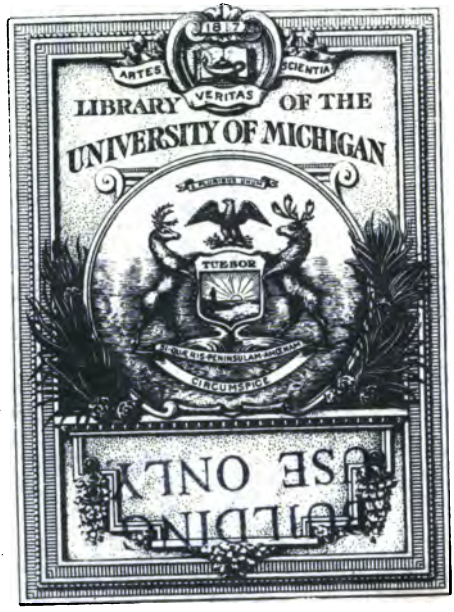
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

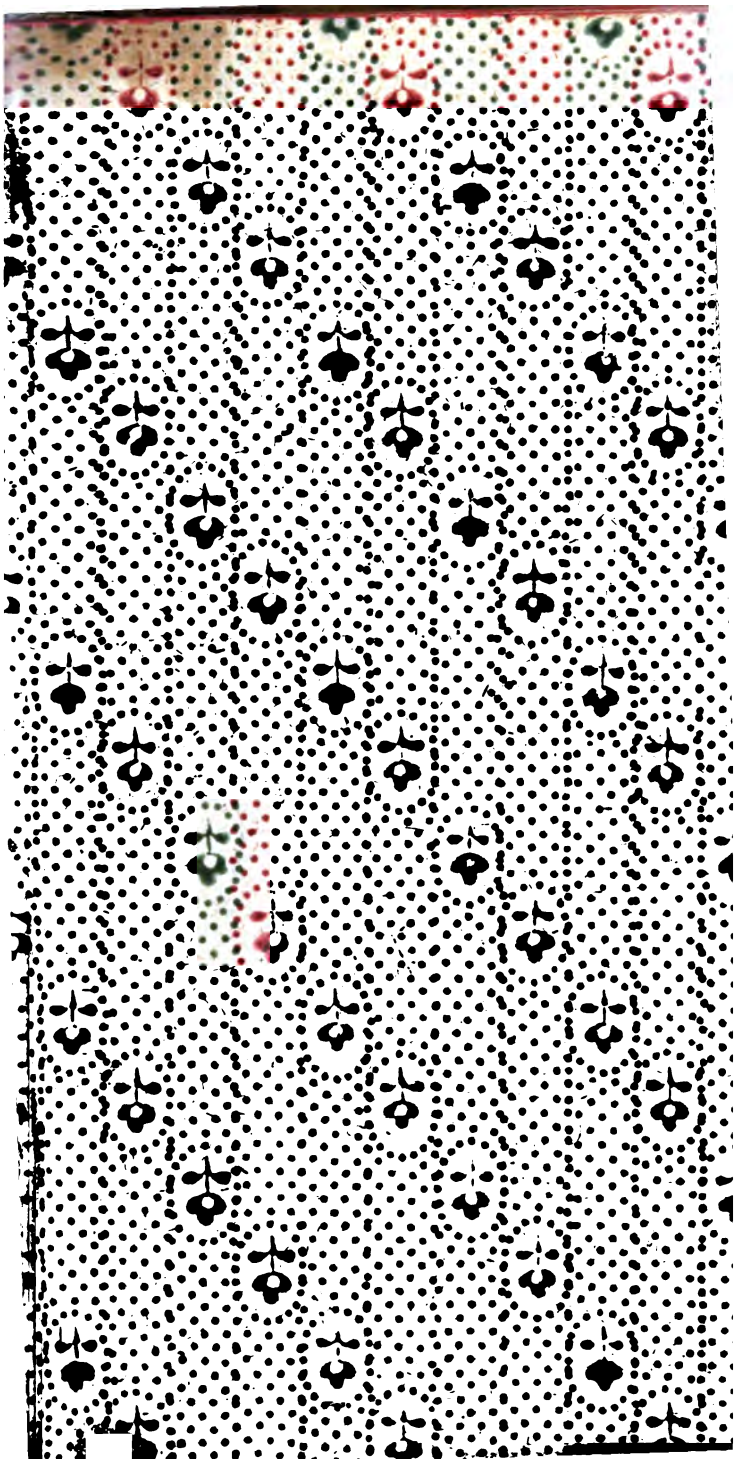
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

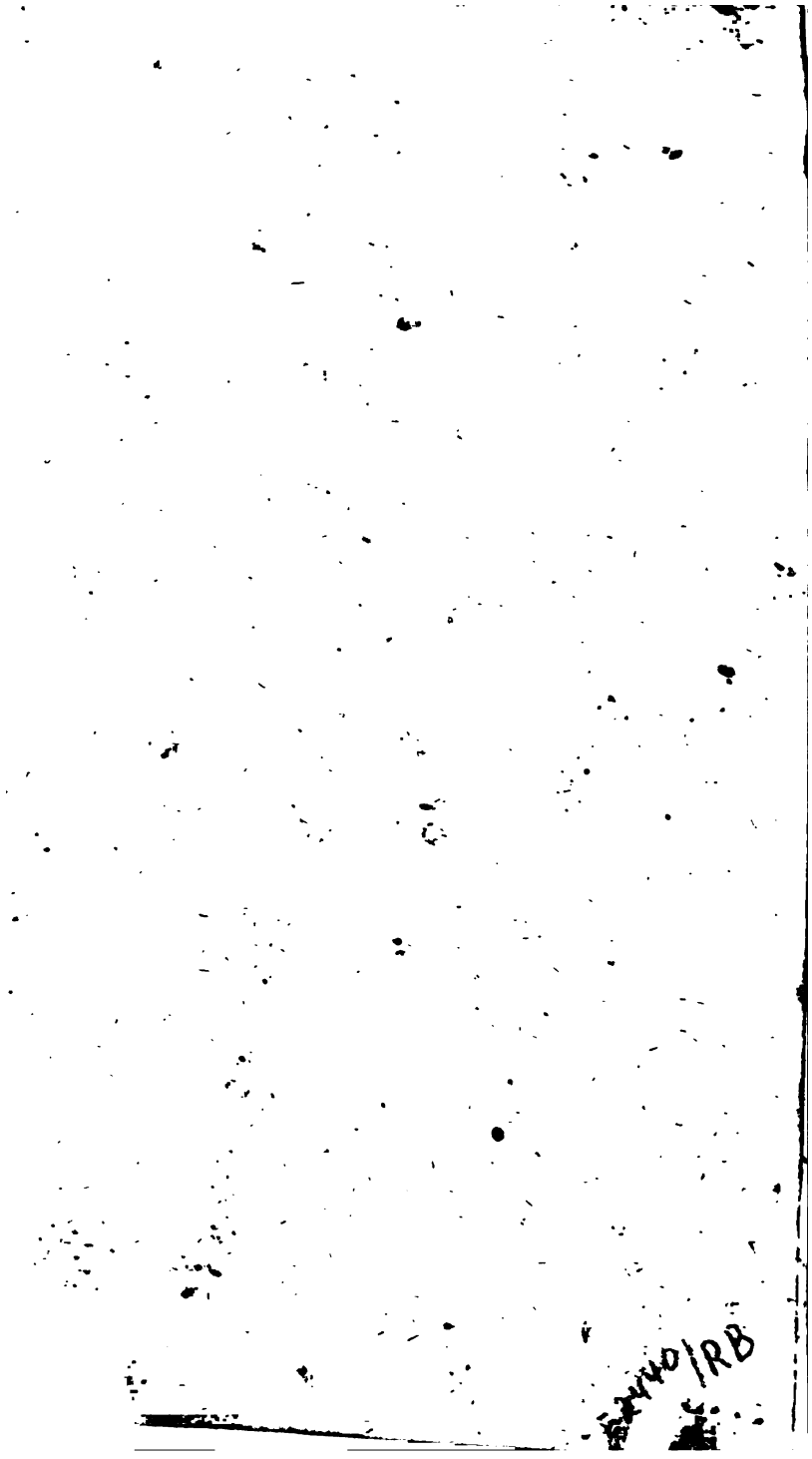
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

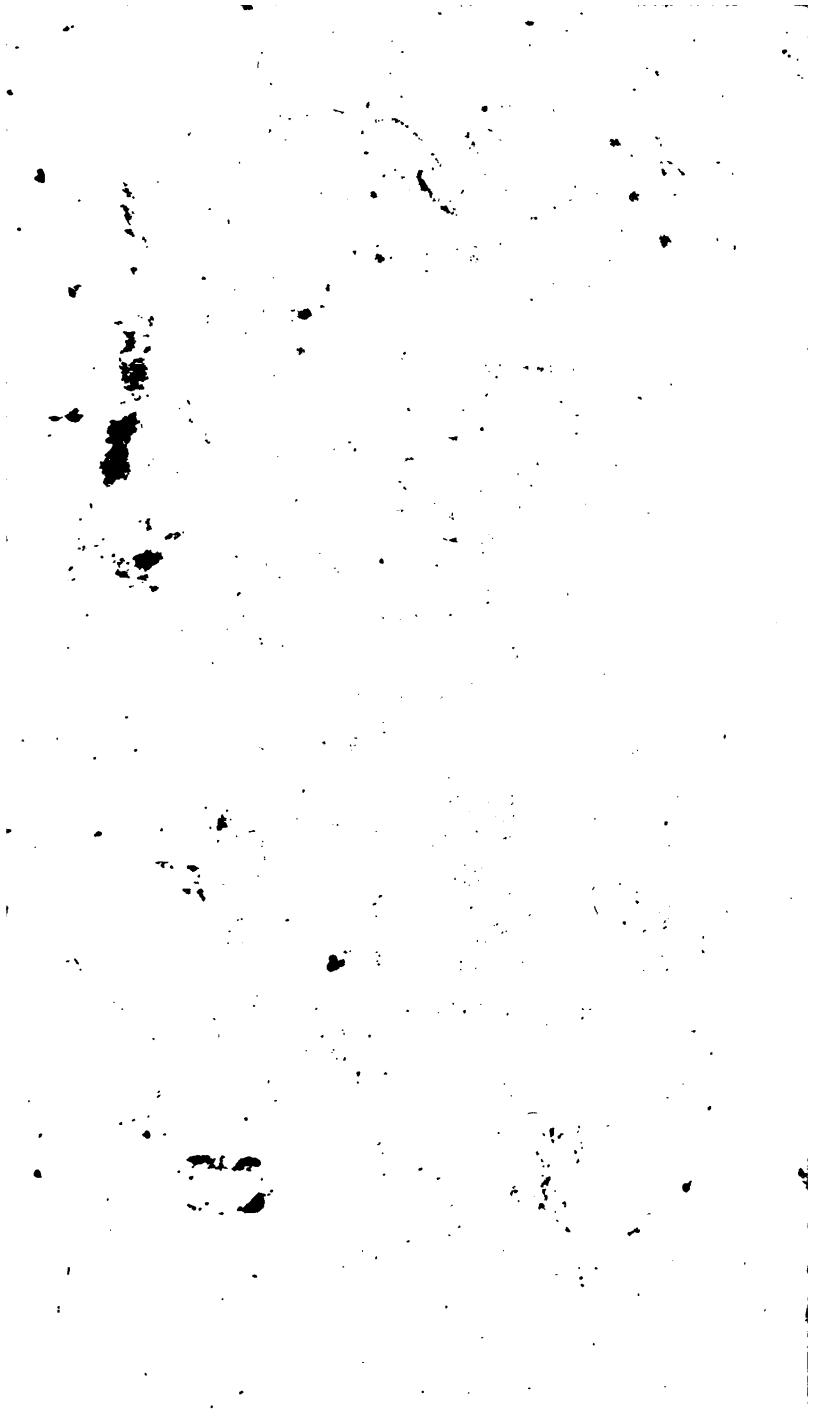
DD
491
.B85
F885
1759


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
USE ONLY





E2440/RB



Hempel, pinx. J. E. Gericke sculps. Berol. 1759.

Es sagen FRIEDERICH zu erhöhn,
Geschichte, Wahrheit, Welt, und Nachruhm viel zu wenig;
Von allen Menschen kan man hier den grösten König,
Von allen Königen den grösten Menschen sehn.

Friedrich II, der Gross, King of Prussia.

Merkwürdigkeiten

zur

Brandenburgischen Geschichte.

Aus dem Französischen übersetzt.

Erster Theil.

Frankfurt und Leipzig.
1759.

DD
491
.B85
F885
1759

Zueignungsbrief

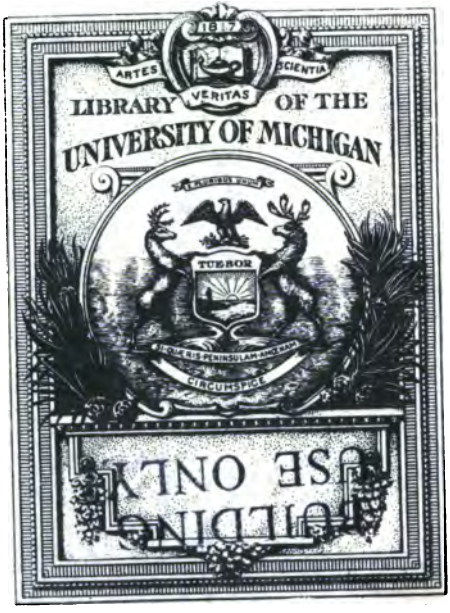
an

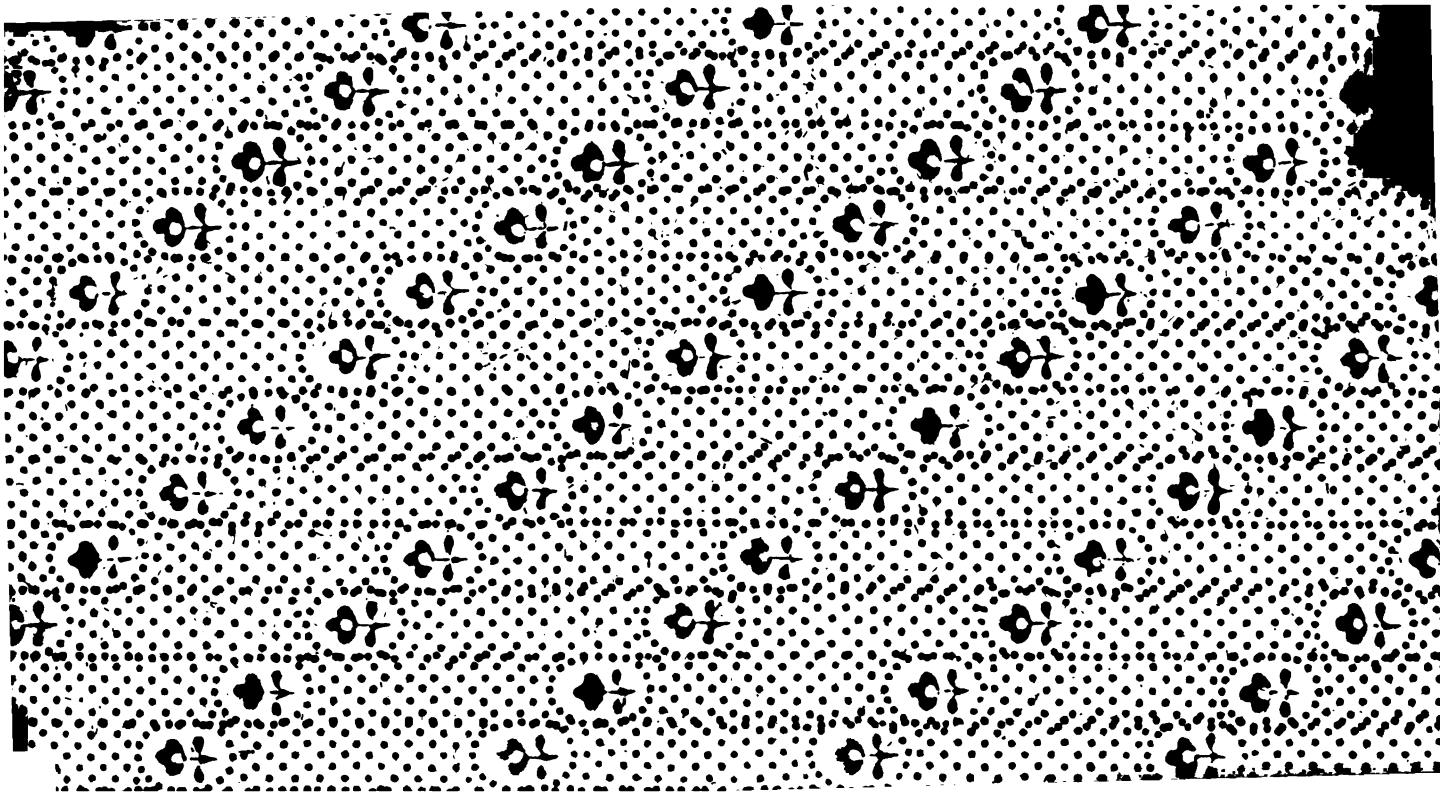
Se. Königliche Hoheit

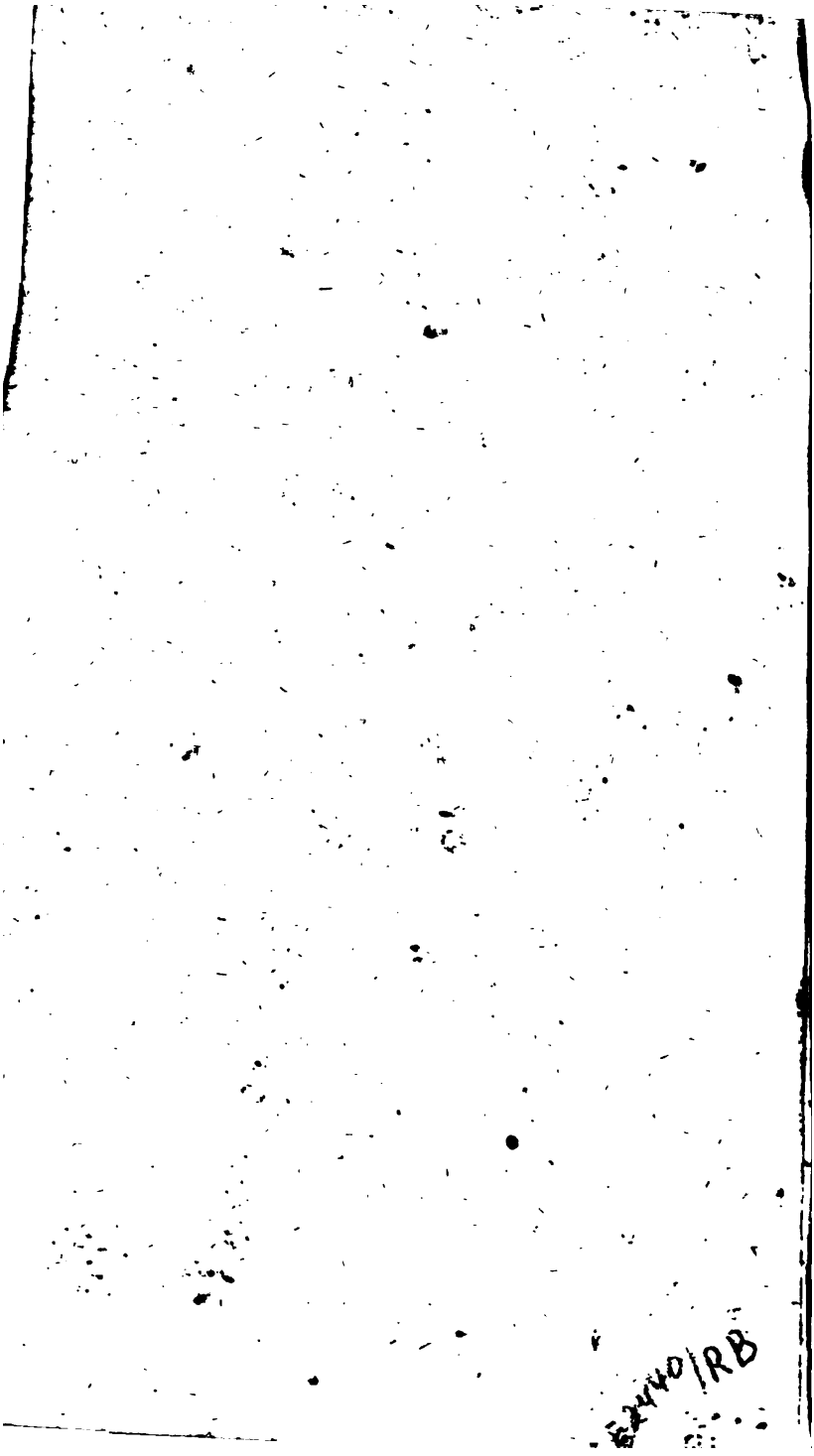
den Prinzen

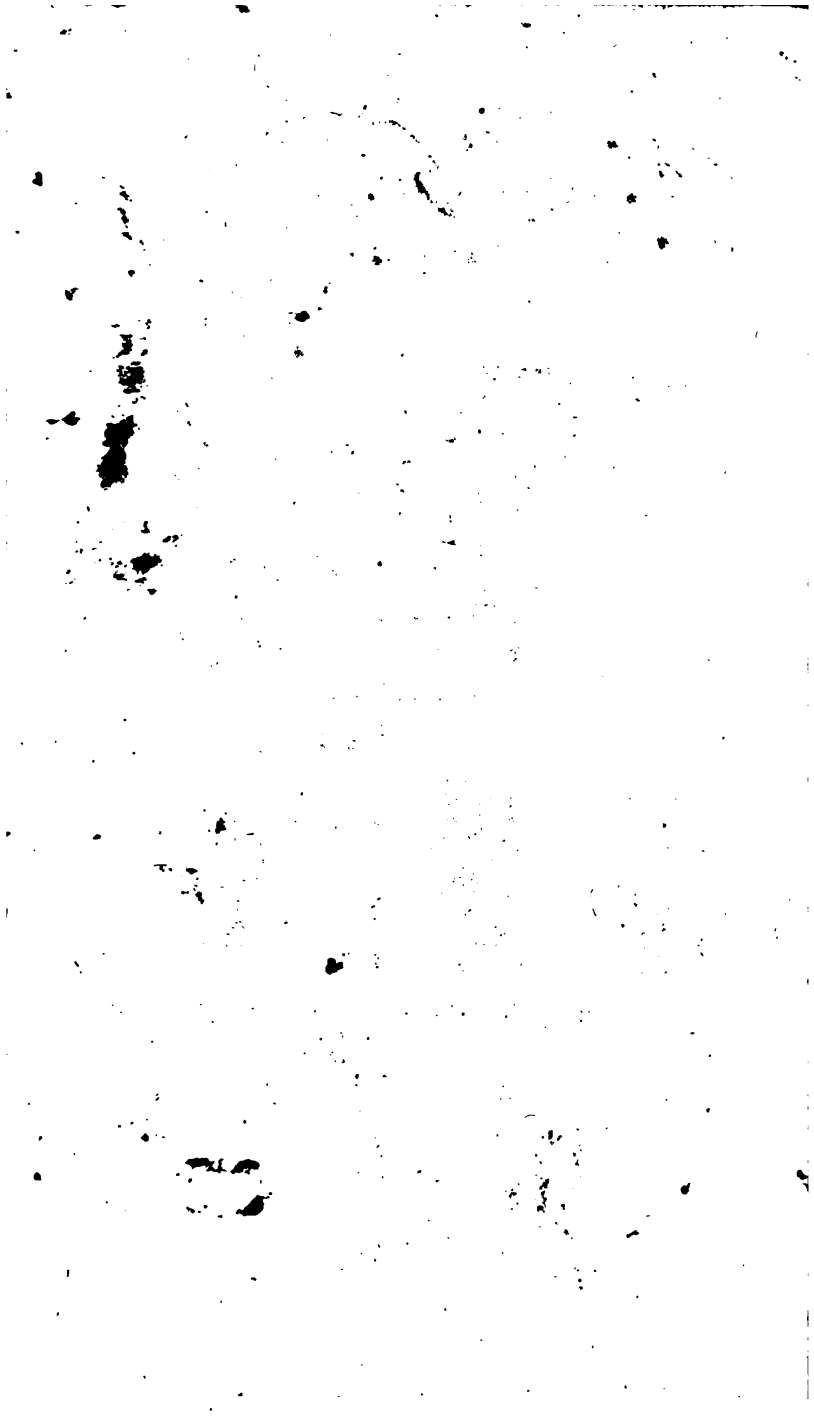
von

Preussen.


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
USE ONLY
BUILDING




E2440/RB



Hempel, pinx. J. E. Gericke sculps. Berol. 1759.

Es sagen FRIEDRICH zu erhöhn,
Geschichte, Wahrheit, Welt, und Nachruhm viel zu wenig;
Von allen Menschen kan man hier den grösten König,
Von allen Königen den grösten Menschen sehn.

Friedrich II, der Grosse, King of Prussia.

Merkwürdigkeiten zur Brandenburgischen Geschichte.

Aus dem Französischen übersetzt.

Erster Theil.

Frankfurt und Leipzig.
1759.

DD
491
.B85
F895
1759

gangen! Ich weiß nicht, ob es ein guter oder böser Geist war, der mir in den Kopf ſetzte, daß die Geſchichte des Hauſes Brandenburg noch nicht geſchrieben wäre. Dieß war die Begeiſterung, die ſich meiner Einbildungskraft bemeiſterte. Ich bat, und erhielt die Erlaubniß, die königlichen Archiven durchſuchen zu können. Mein Forſchen verſchaffte mir noch andere Hülfsmittel, und ich bin alſo, zu meinem eigenen Verdruſſe, ein Schriftſteller geworden. Das Durchblättern dieſer Schriften hielt mich in meinem Zimmer eingeſchloſſen. Einer meiner Freunde fragte nach der Urſache dieſer Eingezogenheit, und drung ſo ſtark in mich, daß ich ſie ihm bekennen mußte. Er las dieſen Verſuch, und nöthigte mich, ſelbigen der königlichen Akademie der Wiſſenſchaften zu überreichen.

Ich kann für die Wahrheit der Sachen, die in dieſem kleinen Werke vorgetragen ſind, Bürge ſeyn. Die Archiven, Chroniken und einige andere Schriftſteller von dieſer Materie ſind die Quellen,

aus

Mein lieber Bruder,

Ich habe seit einiger Zeit meine Ruhestunden zur Verfertigung eines Entwurfs der Geschichte des Hauses Brandenburg angewandt. Wem könnte ich wohl mit grösserem Rechte dieses Werk zueignen, als demjenigen, welcher dermaleinst die Zierde dieser Geschichte seyn wird, demjenigen, welchen die Geburt zum Thron ruft, und dem ich alle Arbeiten meines Lebens geweihet habe? Ihr waret von den Thaten Eurer Vorfahren unterrichtet, ehe ich die Feder ergrif, solche zu beschreiben. Die Mühe, welche ich zur Ausarbeitung dieses Abrisses angewendet habe,

habe, kann Euch also nur dazu dienen, selbige wieder ins Gedächtniß zu bringen. Ich habe nichts bemäntelt; ich habe nichts verschwiegen: ich habe die Prinzen Eures Hauses so vorgestellet, wie sie gewesen sind. Eben der Pinsel, welcher die kriegerischen und bürgerlichen Tugenden des grossen Kuhrfürsten geschildert, hat auch die Fehler des ersten Königs von Preussen und die Leidenschaften berühret, welche durch die Vorsehung in der Folge der Zeit gedienet haben, dieses Haus auf den Gipfel der Ehre zu bringen, den es erreichet hat. Ich habe mich über alle Vorurtheile erhoben. Ich habe Prinzen und Verwandten als ordentliche Menschen betrachtet: ohne durch die Herrschaft verführt zu werden, ohne meine Vorfahren zu vergöttern, habe ich das Laster an ihnen mit Dreistigkeit getadelt, weil

es auf dem Throne keine Freystadt finden soll: die Tugend habe ich gelobet, wo ich sie gefunden habe, und mich sogar vor die Begeisterung gehütet, welche sie einflösset, damit die reine und lautere Wahrheit in dieser Geschichte herrschen möchte. Wenn es den Menschen erlaubt ist, in die Zeiten zu dringen, welche nach ihnen verlaufen werden; wenn man aus tiefer Einsicht in die Grundsätze, die Folgen errathen kann: so prophezeihe ich aus der Kenntniß Eures Karacters, eine dauerhafte Glückseligkeit dieses Reiches. Es ist nicht die Würkung einer blinden Freundschaft, die mich zu Eurem Vortheil verführet: es ist nicht die Sprache einer niederträchtigen Schmeicheley, die wir beyde gleich sehr verabscheuen: es ist die Wahrheit, welche mich verpflichtet, mit einer innern Zufriedenheit zu sagen, daß Ihr

Euch

Euch des Ranges, zu dem Euch die Geburt rufet, bereits würdig gemacht habet. Ihr habet den Titel eines Vertheidigers des Vaterlandes verdienet, da Ihr Euer Leben großmüthig für die Wohlfahrt deſſelben gewagt habt. Ihr habt Euch nicht geſchämt, die niedrigen Stuffen des Kriegesſtandes durchzugehen: weil Ihr gedachtet, daß man, um wohl zu herrſchen, vorhero gehorchen müßte: Eure Mäßigung gab es nicht zu, Euch mit der Ehre zu ſchmücken, welche der Pöbel der Prinzen auf Koſten der Erfahrung alter Feldherrn gar zu gern an ſich reiſſet. Allein bedacht auf das Wohl des Staats habt Ihr alle Leidenſchaften, allen beſondern Eigennutz unterdrücket, wenn von deſſen Dienſte die Rede war. So dachte Boufflers, als er ſich bey dem Könige von Frankreich zum Feldzug von 1709. anboth,

und unter dem Villars dienete: als dieſer ihn kommen ſahe, und wußte, daß er unter ihm dienen ſollte; ſo ſagte er zu ihm: ſolche Kammeraden ſind allezeit ſo gut, als Meiſter. Nicht auf das unveränderlichkalte Blut in groſſen Gefahren, nicht auf die allezeit klugheitsvolle Entſchlüſſung in entſcheidenden Augenblicken, in welchen der Soldat Euch als das vornehmſte Werkzeug ſeiner Siege kennen gelernet, gründe ich meine und der Welt Hofnungen. Die tapferſten Könige ſind oftmals das Unglück ihrer Staaten geweſen: Dieß bezeugen der kriegeriſche Eifer Franz des Erſten, und Karls des Zwölften, und ſo vieler anderer Prinzen, die beynahe ſich ins Unglück geſtürzet, oder durch einen ausſchweifenden Ehrgeiz ihre Sachen ruiniret haben. Erlaubet mirs, Euch zu ſagen: es iſt die

Sanft-

Sanftmuth, die Leutſeligkeit Eures Karacters, es ſind die aufrichtigen Thränen, die Ihr vergoſſen, als ein ſchleuniger Zufall mein Leben zu endigen drohete, welche ich als ein ſicheres Pfand Eurer Tugenden und des Glückes derer betrachte, die der Himmel Eurer Regierung anvertrauen wird; Ein Herz, das der Freundſchaft offen ſtehet, iſt über allen niedrigen Ehrgeiz erhaben: Ihr kennet keine andere Regeln Eurer Aufführung, als die Gerechtigkeit, und Eure Neigung iſt allein die Hochachtung der Vernünftigen zu erhalten. So dachten Antonin, Titus und Trajan, und die beſten Prinzen, die man mit Rechte das Vergnügen des menſchlichen Geſchlechts genennet hat. Wie glücklich bin ich, mein lieber Bruder, daß ich an Euch, dem Nächſten und Liebſten meiner Verwandten, ſo viel Tugenden wahr-

nehme. Der Himmel hat mir eine gegen das Verdienſt empfindliche Seele gegeben, ein Herz, das zur Erkänntlichkeit fähig iſt; Dieſe Bande, nebſt den Banden der Natur, verbinden mich mit Euch auf ewig. Es ſind dieſes Geſinnungen, die Euch ſchon lange bekannt ſind: ich freue mich aber, daß ich ſolche vor dieſem Werke, und ſo zu reden, vor dem Angeſichte der ganzen Welt wiederholen kann. Ich bin mit ſo vieler Freundſchaft als Hochachtung,

Mein lieber Bruder,

EUER

getreuer Bruder und Diener,

FRIEDERICH.

Vorbericht.

Nichts ſollte einem das Schreiben mehr verekeln, als die Menge der Bücher, von denen Europa überſchwemmet iſt. Der Mißbrauch, den man von der ſinnreichen Erfindung der Buchdruckerkunſt macht, verewigt unſere Thorheiten, und wird der Nachwelt zu ſtrengen Urtheilen über die Nichtswürdigkeit unſerer Werke Stof geben. Es ſcheinet, daß man alle Materien von dem Cedernbaum an bis auf den Iſop erſchöpfet habe. Vielleicht drey hundert, vielleicht gar tauſend Schriftſteller haben

Denk-

Denkwürdigkeiten und Ergänzungsstücke der Geschichte von Frankreich geschrieben. Es ist kein einziger noch so kleiner freyer Staat vorhanden, von dem man nicht eine weitläuftige Geschichte verfertiget hätte. Sogar dem Ungeziefer hat man die Ehre angethan, und selbigem acht grosse Bände in 4to gewidmet, deren Band wenigstens dem Bücherſaale der Neugierigen zur Zierde dienet. Von den feinſten Spöttereyen an, bis auf die größten Grobheiten, hat man weitläuftige Sammlungen, welche man den Streitigkeiten zu verdanken hat, die der Neid unter den Gelehrten erreget. Man muß gestehen, daß unſere Zeiten zu loben ſind, da man ſich ſo ämſig bemühet, das menſchliche Geſchlecht zu unterrichten! Sollte man nicht glauben, daß ein Menſch, der dergleichen Betrachtungen anſtellet, nie ſchreiben werde? Und dennoch hat dieſe Begierde, dieſe hinreiſſende Sucht, ihn bewogen, ein Buch zu verfertigen. Laßt uns daher jederzeit in uns ſelbſt ein Mißtrauen ſetzen, denn wir werden von unſeren Leidenſchaften hintergangen!

fangen! Ich weiß nicht, ob es ein guter oder böser Geist war, der mir in den Kopf setzte, daß die Geschichte des Hauses Brandenburg noch nicht geschrieben wäre. Dieß war die Begeisterung, die sich meiner Einbildungskraft bemeisterte. Ich bat, und erhielt die Erlaubniß, die königlichen Archiven durchsuchen zu können. Mein Forschen verschaffte mir noch andere Hülfsmittel, und ich bin also, zu meinem eigenen Verdrusse, ein Schriftsteller geworden. Das Durchblättern dieser Schriften hielt mich in meinem Zimmer eingeschlossen. Einer meiner Freunde fragte nach der Ursache dieser Eingezogenheit, und drung so stark in mich, daß ich sie ihm bekennen mußte. Er las diesen Versuch, und nöthigte mich, selbigen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu überreichen.

Ich kann für die Wahrheit der Sachen, die in diesem kleinen Werke vorgetragen sind, Bürge seyn. Die Archiven, Chroniken und einige andere Schriftsteller von dieser Materie sind die Quellen,

aus

aus denen ich geſchöpfet habe. Es hätte ein geſchickterer Baumeiſter ſeyn müſſen, um dieſe Materialien recht zu gebrauchen, und ein Richter, der nicht ſo geneigt wäre, alle diejenigen anzufriſchen, die für die Wiſſenſchaften arbeiten, als der Herr von Mauperruis. Dem Leſer kömmt es zu, von meinem Werke zu urtheilen. Die Eigenliebe blendet mich nicht ſo ſehr, daß ich glauben ſollte, daß ich ihm etwas ſonderliches überreiche.

Erinne-

Erinnerung
wegen
dieſer dritten Auflage.

Es würde eine unzeitige Bemühung ſeyn, itzt erſt von dem Lobe eines Werks zu reden, deſſen Ueberſetzung hiemit der Welt aufs neue übergeben wird. Der Beyfall, welchen ſich dieſes fürtrefliche Werk bereits erworben hat, iſt ſo bekannt, daß ich in die Einſicht der Leſer ein Mißtrauen ſetzen müßte, wenn ich ſie von den Vorzügen deſſelben weitläuftig unterhalten wollte.

Nur habe ich von dieſer Ueberſetzung zu ſagen: Daß die Urſchrift dieſer Brandenburgiſchen Merkwürdigkeiten, welche zum erſtenmale in dem zweyten und dritten Bande der Schriften der königlichen Akademie der Wiſſenſchaften zu Berlin ans Licht trat, nachmahls noch mit einigen Zuſätzen und Ver-

besserungen besonders erschienen sey. Die bisherigen Uebersetzungen sind nach der erstern eingerichtet gewesen, und ich habe die letztere vor Augen gehabt. Der Zueignungsbrief, die Abhandlung von den Gesetzen, und die Lobrede auf den Herrn de la Mettrie, welche gleich den andern der benamten verstorbenen Mitglieder in der Versammlung der königlichen Akademie vorgelesen worden, und eben dem Verfasser der Merkwürdigkeiten ihr Daseyn zu danken haben, sind Zusätze, welche hier dem Leser sogleich ins Auge fallen, und welche allein dieser Auflage einen Vorzug geben könnten, wenn sie gleich sonst keine andere hätte. Es ist aber auch alles mit genauerem Fleisse gegen die Urschrift gehalten, und die in andern Uebersetzungen ausgelassene Stellen sind getreulich ergänzet worden.

Mir kömmt es nicht zu, über die vorigen Uebersetzungen mein Urtheil zu fällen, und die Gegenwärtige über sie zu erheben. Es finden sich Kenner genug, die es entscheiden werden, welcher der Vorzug gebühre.

Merkwürdigkeiten zur Brandenburgiſchen Geſchichte.

Das Haus Brandenburg, oder vielmehr Hohenzollern, iſt ſo alt, daß ſein Urſprung ſich in den Dunkelheiten des Alterthums verlieret. Ich würde von der Herkunft deſſelben entweder Fabeln oder Muthmaſſungen anführen können: allein Fabeln darf man der heutigen ſcharfſinnigen und erleuchteten Welt nicht vorlegen. Es iſt alſo gleichgültig, wenn die Genealogiſten dieſes Haus von den Colonnen herleiten, und aus einem groben Verſehen, den Zepter im Brandenburgiſchen Wapen mit der Säule verwechſeln, welche dieſes römiſche Geſchlecht in ſeinem Wapen führet. Es iſt auch nicht ausgemacht, ob man die Grafen von Hohenzollern von Wittekind, oder von den Guelphen, oder von einem andern Stamme herleiten müſſe; mich dünkt, es ſtammen

alle aus einem gleich alten Geſchlecht ab. Ueberhaupt ſind die Nachforſchungen eines Genealogiſten, oder die Beſchäftigungen der Gelehrten, die nur auf die Ableitung der Wörter gerichtet, ſolche Gegenſtände, die nicht würdig ſind, denkende Köpfe zu beſchäftigen. Man fordert merkwürdige Thaten, und ſolche Sachen, die vermögend ſind, die Aufmerkſamkeit vernünftiger Perſonen auf ſich zu ziehen.

Wir werden daher unſern Verſtand mit ſolchen ſo nichtswürdigen als unnützen Unterſuchungen nicht martern.

Taßilo iſt der erſte Graf von Hohenzollern, der in der Geſchichte bekannt iſt; er lebte ungefehr im Jahr 800. Seine Nachkommen waren Danco, Rudolph I. Otto, Wolfgang, Friedrich I. Friedrich II. Friedrich III. Burkhard, Friedrich IV. und Rudolph II. deren Leben und Thaten uns wenig oder gar nicht bekannt ſind. Konrad, der um das Jahr 1200. lebte, iſt der erſte Burggraf von Nürnberg, deſſen die Geſchichte erwähnet. Seine Nachfolger waren Friedrich I. im Jahr 1216. Konrad II. im Jahr 1260. Friedrich II. ums Jahr 1270. Man findet, daß Friedrich III. von ſeinem Schwager, dem Herzoge von Meran, die Herrſchaften Bareuth und Radelsburg geerbet habe. Johann I. folgete demſelben, im Jahr 1298. in der Regierung nach, und dieſem Friedrich IV. im Jahr 1332.

Dieſer Burggraf leiſtete den Kaiſern, Albrecht, Heinrich VII. und Ludwig von Bayern in den Kriegen, die ſie mit Friedrich von Oeſterreich führeten, wichtige Dienſte. Der Burggraf ſchlug

ihn,

ihn, bekam ihn gefangen, und lieferte ihn an den Kaiser aus. Dieser schenkte ihm zur Erkenntlichkeit alle Oesterreicher, die er zu Kriegsgefangenen gemacht hatte. Friedrich IV. ließ sie unter der Bedingung los, daß sie ihre Ländereyen von ihm zu Lehen nehmen sollten. Dieses ist der Ursprung der Lehenträger, welche die Markgrafen von Franken noch jetzo in Oesterreich haben.

Die Nachfolger Friedrichs IV. waren Konrad IV. im Jahr 1334. Johann II. 1357. Albrecht VI. mit dem Beinamen der Schöne, 1361. und der Brudersohn Albrechts, Friedrich V. den der Kaiser Karl IV. auf dem Reichstag zu Nürnberg im Jahr 1363. zum Reichsfürsten erklärte, und sogar zu seinem Statthalter ernennete.

Friedrich V. theilete seine Burggrafschaft im Jahr 1402. unter seine beiden Söhne, Johann III. und Friedrich VI. Johann III. starb aber ohne Erben; daher fiel die ganze väterliche Verlassenschaft an Friedrich VI.

Dieser Fürst that im Jahr 1408. einen Einfall in das Gebiete der Stadt Rotweil, welche in die Reichsacht erkläret worden, und schleifete verschiedene Schlösser. Im Jahr 1412. nahm er Besitz von der Statthalterschaft in der Mark, welche der Kaiser Sigismund ihm zur Erkenntlichkeit für seine ihm geleistete höchstwichtige Dienste aufgetragen hatte.

Da die letzten Kuhrfürsten von Brandenburg in der Mark nicht hofhielten; so spielete der Adel den Meister. Er war unabhängig, aufrührisch

und zur Meuterey geneigt. Der neue Statthalter schloß mit den Herzogen von Pommern ein Bündniß, und lieferte diesen Aufrührern bey Zossen eine blutige Schlacht: Er erfochte über sie einen vollkommenen Sieg, und schleifete einige von den Festungen, die ihnen zur Sicherheit dieneten; das Geschlecht Quitzow konnte er aber nicht eher vollkommen bändigen, als bis er ihm vier und zwanzig haltbare Schlösser abgenommen hatte.

Nun sind wir auf den schönen Zeitpunct des Hauses Hohenzollern gekommen. Allein da man es nun in ein neues Land versetzet sieht, so halte ich für rathsam, einen Begrif von dem Ursprunge und der Regierungsart von Brandenburg mitzutheilen.

Die Länder, welche zu damaliger Zeit das Kurfürstenthum Brandenburg ausmachten, waren, die Altmark, die Mittelmark, die Neumark, die Uckermark und Priegnitz. Allein die Neumark war dem Deutschenorden verpfändet; und die Uckermark hatten sich die Herzoge von Pommern angemasset. Das Wort Markgrafthum bedeutet ursprünglich eine Statthalterschaft oder Grenzregierung.

Die Römer waren die ersten, welche Statthalter in diejenige Länder einsetzten, welche sie in Deutschland erobert hatten. Indessen bemerket man, daß sie nie über die Elbe gekommen sind. Es scheinet, daß die wilde und kriegerische Gemüthsart dieser Völker, wie sie Tacitus beschreibet, sie wider die Unternehmungen der Römer gesichert habe. Die Sveven, die ältesten Einwohner der Mark, wurden

wurden von den Vandalen, Heneten, Sachsen und Franken vertrieben; und Karl der Grosse hatte viel Mühe, sie im Jahr 780. unter das Joch zu bringen. Es geschahe auch nur im Jahr 927. daß der Kaiser, Heinrich der Vogelsteller, Markgrafen in diese Länder einsetzte, um diese zum Aufruhr geneigten Völker, und deren Nachbarn im Zaume zu halten, als welche ihre herumirrende Tapferkeit durch Streiffereien und Verheerungen zu üben suchten. Siegfried, ein Schwager Kaiser Heinrichs, des Vogelstellers, ward, nach Enzelts Meynung, im Jahr 927. der erste Markgraf in Brandenburg. Unter seiner Verwaltung wurden die Bischofthümer, Brandenburg und Havelberg, vom Kaiser Otto I. gestiftet, und acht und zwanzig Jahr hernach errichtete er das Erzbischofthum Magdeburg.

Man zählet neun verschiedene Geschlechter der Markgrafen von Brandenburg von Siegfried an, bis auf unsere Zeiten; nämlich die Sächsische, die Walbäkische, die Stadische, die Plätzkische, die Anhaltische, die Bayrische, die Luxenburgische, die Meisnische, und endlich die Hohenzollerische, welche noch itzo blühen.

Unter der Statthalterschaft der Sachsen verheerete ein König der Vandalen, Namens Mistevoius, die Marken gänzlich, und verjagte ihre Statthalter. Der Kaiser Heinrich II. eroberte dieses Land wieder. Die Barbaren wurden geschlagen, und Mistevoius kam dabey mit 6000. der Seinigen ums Leben. Die wiedereingesetzten Markgrafen besassen darum Brandenburg nicht

ruhiger. Sie hatten wider die Vandalen und andere barbarische Völker Kriege zu führen, bald waren sie Ueberwinder, bald überwunden, ihre Macht ward erst unter Albrecht dem Bären befestiget, welcher der Erste von der Anhaltischen und der Fünfte von der Markgräflichen Linie war. Die Kaiser, Konrad III. und Friedrich der Rothbart erhoben ihn, Ersterer zum Markgrafen, und Letzterer ungefehr ums Jahr 1100. zur Kuhrfürstlichen Würde. Primislaus, Fürst der Vandalen, der keine Kinder hatte, liebte Albrecht den Bären dergestalt, daß er ihm, im Jahre 1144. in seinem letzten Willen die Mittelmark vermachte. Dieser Kuhrfürst besaß also dazumahl die Altmark, die Mittelmark, Obersachsen, das Anhältische, und ein Stück von der Lausnitz. In den Archiven und der Geschichte trift man hier, in Ansehung der Fürsten aus dem Anhaltischen Stamme, eine Lücke, und eine unüberwindliche Dunkelheit an. Man weis, das dieses Geschlecht im Jahre 1332. durch den Tod Waldemars II. erloschen ist. Der damals regierende Kaiser, Ludwig von Bayern, betrachtete die Mark als ein dem Reich heimgefallenes Lehen, und gab sie seinem Sohn, Ludwig, welcher der Erste von der sechsten Linie gewesen ist. Dieser Kuhrfürst hatte drey Kriege auszuhalten, einen wider die Herzoge in Pommern, welche die Uckermark überschwemmet hatten, den andern wider die Pohlen, welche die Grafschaft Sternberg verheereten, und den dritten wider einen Betrüger, der den Namen Waldemars, eines Bruders von dem letzten Kuhrfürsten aus dem Anhaltischen Stamme, sich

angemaſſet, ſich einen Anhang verſchaffet, und einige Städte weggenommen hatte, er wurde aber endlich geſchlagen. Dieſer falſche Waldemar war eines Müllers Sohn aus Belitz.

Ludwig, mit dem Beinamen der Römer, weil er zu Rom gebohren war, folgte ſeinem Bruder, und wie er ebenfalls ohne Kinder verſtarb, folgte ihm Otto, ſein dritter Brüder. Dieſer Fürſt war ſo kleinmüthig, daß er nach dem Tode ſeines Bruders, im Jahr 1373. das Kuhrfürſtenthum für 200000. Goldgülden ſeinem Schwiegervater, dem Kaiſer Karl IV. aus dem Hauſe Luxenburg, verkaufte, der ihm nicht einmal dieſe mäßige Summa bezahlte. Karl IV. beherrſchte ſelbſt dieſes Land bis 1376. Im Jahre 1375. kam er ſelbſt nach Tangermünde mit einem prächtigen Gefolge, bauete ein Schloß daſelbſt; und wollte eine Niederlage für die aus Böhmen, und andern Ländern, ankommende Waaren errichten, von wannen ſie nach dem Meere ſollten weiter gebracht werden, worüber Magdeburg, und andere an der Elbe belegene Städte, groſſen Lärmen machten. Allein das Vorhaben wurde durch andere Beſchäftigungen unterbrochen, und noch mehr durch ſeinen zu Prag 1378. erfolgten zu frühzeitigen Tod, nachdem er bereits die Mark 1376. ſeinem Sohn Wenzeslaus abgetreten, welcher ſie ſeinem Königreiche Böhmen einverleiben wollte.

Nach dem Tode des Wenzeslaus bekam Sigismund, aus eben dem Hauſe, das Kuhrfürſtenthum. Die Neumark, die der Deutſche Orden dem Kuhrfürſten Johann abgenommen hatte, und

die von Otto dem Langen wieder erkauft wurde, ward an diesen Orden wieder veräußert. Sigismund hatte Geld nöthig, er verkaufte daher diese Landschaft den Rittern im Jahre 1402. Jodokus war der Nachfolger Sigismunds, man will behaupten, er habe seinem Bruder Prokop Gift beygebracht, um einen Feind los zu werden, mit welchem er in einen langwierigen Krieg verwickelt war. Er strebte nach der kaiserlichen Würde, daher verkaufte er sein Kuhrfürstenthum an Wilhelm, Herzog zu Meissen, für 400000. Gulden; Er genoß jedoch die Ehre nur 6. Monat, da er bereits 88. Jahr alt war, ja er ist nicht einmal gekröner worden. Der Herzog Wilhelm behielt das Kuhrfürstenthum nur ein Jahr, nach welchem der folgende Kaiser Sigismundus es wieder einlöfete.

Dieser besondere Gebrauch Länder zu kaufen und zu verkaufen, der zu der Zeit so üblich war, beweiset hinlänglich die Barbarey der damaligen Zeiten, und den elenden Zustand, worinn sich diese Landschaften befanden, die man für einen so wohlfeilen Preis verkaufte. Da nun der Kaiser die Regierung des Kuhrfürstenthums nicht selbst abwarten konnte, setzte er einen Statthalter dahin: seine Wahl fiel auf den Burggrafen zu Nürnberg, Friedrich VI. einen Bruder Johannes III. aus dem Hause Hohenzollern: Dessen Geschichte wir anitzt beschreiben wollen.

Frie-

Friedrich I.

Im Jahr 1415. übertrug der Kaiſer dem Burggrafen zu Nürnberg, Friedrich VI. von Hohenzollern, die Kuhrfürſtliche Würde, und das Amt eines Erzkämmerers des heiligen römiſchen Reichs, und ſchenkte ihm die Mark Brandenburg als ein Eigenthum. Dieſer Fürſt, den wir hinführo Friedrich I. nennen werden, erhielt darüber im Jahr 1417. auf dem Reichstage zu Konſtanz, aus den Händen ſeines Wohlthäters, die Belehnung. Er beſaß damals die Altе und die Mittelmark. Die Herzoge zu Pommern hatten ſich der Uckermark bemächtiget. Der Kuhrfürſt bekriegte ſie, ſchlug ſie bey Angermünde, und vereinigte mit der Mark eine Landſchaft, die ſeit undenklicher Zeit ihr einverleibet war.

Die Neumark war, wie ſchon erwähnet, noch dem Deutſchen Orden verpfändet. Allein der Kuhrfürſt, deſſen Abſichten waren, ſich zu vergröſſern, machte ſich Meiſter von Sachſen, als das Kuhrfürſtenthum durch den Tod des letzten Kuhrfürſten aus dem Anhaltiſchen Stamme erlediget worden. Dem Kaiſer mißfiel dieſe Vergröſſerung, er ertheilte daher dem Herzoge zu Meiſſen die Lehn darüber, und Friedrich I. begab ſich ſeines Rechts freywillig.

Der Kuhrfürſt theilte ſeine Staaten in ſeinem letzten Willen. Sein älteſter Sohn Johannes, mit dem Beinamen der Goldmacher, wurde ſeiner

ner Vorrechte durch seinen Vater beraubet, er ließ ihm nur das Voigtland, und seinen Schmelztiegel. Der zweyte Sohn, Friedrich, bekam das Kuhrfürstenthum. Albrecht, mit dem Beinamen Achilles, bekam die Fränkischen Herzogthümer, und Friedrich, mit dem Beinamen der Dicke, bekam die Altemark. Jedoch durch den Tod Friedrichs des Dicken wurde dieses Land mit dem Kuhrfürstenthum wiederum vereiniget. Diese natürliche Billigkeit, welche will, daß ein Vater zwischen seinen Kindern eine gleiche Theilung mache, wurde schon in diesen entferneten Zeiten beobachtet. Man hat aber in der Folge gefunden, daß dasjenige, wodurch die jüngeren Söhne glücklich wurden, den Grund zum Verfall grosser Häuser legte. Indessen werden wir in dieser Geschichte noch einige Beyspiele einer gleichmäßigen Theilung finden. Friedrich I. starb im Jahr 1440. im 68. seines Alters. Er hat die Mark 29. Jahr beherrschet, seine Gemahlinn wurde die schöne Elisabeth, Herzoginn von Bayern, genannt.

Frie

Friedrich II.

mit dem Beinamen der eiſerne Zahn.

Friedrich II. bekam wegen ſeiner Stärke den Beinamen mit eiſernen Zähnen. Man hätte ihn den Großmüthigen nennen ſollen, nicht nur weil er die Böhmiſche Krone ausſchlug, die ihm der Pabſt anbot, um den Georg Podiebrad derſelben zu berauben, ſondern auch die Pohlniſche, bey welcher er erklärte, daß er ſie nur unter dem Beding annehmen würde, wenn Kaſimir, ein Bruder des letzten Königs Ladislaus, ſich derſelben begäbe. Seine großmüthige Seele brachte ihm das Vertrauen der Völcker zuwege, die Stände der Niederlauſnitz ergaben ſich ihm aus Zuneigung. Die Lauſnitz war ein böhmiſches Lehn. Georg Podiebrad, der damals König in Böhmen war, wollte dieſes Land unter die Botmäßigkeit Friedrichs II. nicht kommen laſſen, daher bekriegte er ihn ſowohl in der Lauſnitz, als in der Mark. Dieſe beyden Fürſten machten im Jahr 1462. einen Vergleich zu Guben, kraft deſſen die Krone Böhmen dem Kührfürſten Kottbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkau und Beſekau eigenthümlich abtrat. Der Kuhrfürſt ſuchte nichts durch Unrecht an ſich zu bringen, er wußte aber ſeine Ausſprüche, wenn ſie gegründet waren, geltend zu machen. Er löſete die Neumark, im Jahr 1445. für 100000. Gold-

Goldgülden von dem deutschen Orden wieder ein, welchem sie, wie gesagt, verpfändet war. Im Jahr 1464. starb der letzte Herzog zu Stettin, Otto III. und der Kuhrfürst gerieth darüber in einen Krieg mit dem Herzoge von Wollgast. Die Ursache war diese: Ludwig von Bayern, Kuhrfürst zu Brandenburg, hatte im Jahr 1338. mit den Herzogen in Pommern einen Vertrag errichtet, kraft dessen Pommern, wenn die herzogliche Linie aussterben würde, an das Kuhrfürstenthum zurückfallen sollte. Dieser Vertrag war vom Kaiser bestätiget worden. Diese Streitigkeit wurde im Jahr 1464. durch einen Vergleich beygeleget, nach welchem der Herzog von Wollgast zwar in dem Besitz des Herzogsthums Stettin blieb, allein er wurde ein Lehnträger des Kuhrfürsten, und Pommern mußte diesem vorläufig huldigen. Im Jahr 1469. vereinigte Friedrich III. die Grafschaft Wernigerode, als ein erledigtes Lehn, wiederum mit der Mark, und nahm den Titel eines Herzogs von Pommern, Mecklenburg, Wenden, Schwerin und Rostock an, auf welche Länder er die Anwartschaft hatte.

Eben der Geist des Uneigennutzes, welcher ihn bewogen hatte, zwo Kronen auszuschlagen, brachte ihn dahin, daß er im Jahre 1469. die kuhrfürstliche Würde zum Besten seines Bruders Albrechts, mit dem Beinamen Achilles, niederlegte; denn er hatte keine Kinder. Dieser Fürst, der in seinem ganzen Leben ein Muster der Uneigennützigkeit und Mäßigkeit gewesen war, entfernete sich auch itzt nicht

nicht von dieſen Grundſätzen, er behielt ſich nur die mäßige Summe von 6000. Gulden jährlich vor, mit welcher er, als ein Weltweiſer, zu Blaſſenburg bis auf das Jahr 1471. lebte, da er endlich von Krankheiten überhäuffet ſtarb, nachdem er 30. Jahre regieret, und 58. Jahre gelebet hatte. In ſeinem letzten Willen verordnete er, daß man ihn nach Heilbrunn bringen, und daſelbſt beiſetzen ſollte.

Albrecht,

mit dem Beinamen Achilles.

Albrecht wurde wegen ſeiner Klugheit und Tapferkeit Achilles und Ulyſſes genennet. Er war 57. Jahr alt, als ſein Bruder ihm die Regierung abtrat. Seine größten Thaten hatte er noch als Burggraf zu Nürnberg gethan. Als Markgraf zu Bareuth und Anſpach bekriegte er Ludwig den Bärtigen, Herzog von Bayern, und bekam ihn auch ſo gar gefangen. Er gewann acht Schlachten wider die Nürnberger, die ſich empöret hatten, und ihm die Gerechtigkeiten des Burggrafthums ſtreitig machten. Er riß einem Fähndrich dieſer Stadt, mit Gefahr ſeines Lebens, die Fahne aus den Händen, und focht ganz allein wider ſechszehn Mann, bis ihm die Seinigen zu Hülfe kamen. Er bemächtigte ſich der Stadt Greifenberg, wie Alexander der Hauptſtadt der Oxidraken, indem er ganz allein von der Mauer in die Stadt ſprang, und ſo lange focht, bis ſeine Völker die Thore geſprenget hatten, und ihm zu Hülfe kommen konnten. Albrecht regierte faſt das ganze Reich durch das Vertrauen, welches Kaiſer Friedrich III. auf ihn geſetzt hatte. Er führte die kaiſerlichen Völker an, wider Ludwig den Reichen, Herzog von Bayern, und wider den Herzog in Burgund, Karl den Kühnen, welcher die Stadt Neus im Kuhrfürſtenthum Köln belagert hatte, und Albrecht bewog dieſen Fürſten zum Frieden. Dieſe Unterhandlung brachte ihm den Beinamen

Ulyſſes

Ulyſſes zuwege; und er verdiente allemal den Namen Achilles, er mag ſich an der Spitze ſeiner Völker im Gefechte befunden haben, oder in den Spielen, die ein Bild des Krieges ſind, die damals ſo ſehr gewöhnlich waren; Er hat in ſiebenzehn Turnieren den Preis davon getragen, und wurde nie aus dem Sattel gehoben.

Der Gebrauch dieſes Kampfs ſcheinet ſeinen Urſprung in Frankreich genommen zu haben. Vielleicht haben die Mohren, welche Spanien überſchwemmeten, ihn mit ihren übrigen ſeltſamen Artigkeiten eingeführet. Man findet in der Geſchichte von Frankreich, daß ein gewiſſer Gottfried von Preuilli, der ums Jahr 1060. lebte, der Wiederherſteller der Turniere geweſen ſeyn ſoll. Unterdeſſen hatte ſchon Karl der Kahle, welcher im Jahr 844. lebte, ein Turnier zu Straßburg gehalten, als ſein Bruder Ludwig aus Deutſchland ihn daſelbſt beſuchte. Dieſe Gewohnheit kam im Jahre 1114. nach Engelland, und Richard, König von Großbrittannien, führte ſie im Jahre 1194. in ſeinem Königreiche ein. Johann Kantakuzenus ſagt, daß bey der Vermählung der Anna von Savoyen mit dem griechiſchen Kaiſer, Andronicus Palaeologus, ſolche Kampfſpiele, deren Gebrauch von den Galliern hergekommen wäre, im Jahre 1226. ſind angeſtellet worden. Es kamen oft Leute dabey um, wann der Kampf zu erhitzet wurde. Man lieſet bey dem Henrich Knigſton, daß zu Chalon im Jahre 1274. bey Gelegenheit einer Zuſammenkunft der Höfe Edwards, Königs von Engelland, und des Herzogs

von Burgund, ein Turnier angeſtellet worden iſt, wobey viele Engliſche und Burgundiſche Ritter auf dem Platze geblieben. Die Turniere wurden im Jahre 1136. in Deutſchland eingeführet. Die Ritter ſchickten einander von einem Ende von Europa bis an das andere Ausforderungsbriefe zu; und es war nur denjenigen erlaubt, ſolche Ausforderungen zu thun, welche zu Rittern geſchlagen waren. Sie waren ungefehr des Inhalts, daß dieſer oder jener Fürſt eines trägen Müßiggangs müde wäre, den Streit verlangte, um ſeine Tapferkeit in Uebung zu erhalten, und ſeine Geſchicklichkeit zu zeigen. Sie bemerkten die Zeit, die Anzahl der Ritter, die Art der Waffen, und den Ort, wo das Turnier gehalten werden ſollte, und den überwundenen Rittern wurde auferleget, den ſiegenden Rittern ein goldenes Armband, ihren Schildträgern aber ein ſilbernes zu geben. Die Päbſte eiferten wider dieſe gefährliche Luſtbarkeiten. Innocentius II. im Jahre 1140. und nach ihm Eugenius III. in der Lateraniſchen Kirchenverſammlung im Jahr 1313. donnerten mit dem Fluche, und thaten diejenigen in den Bann, die dieſem Spiele beiwohnen würden. Allein, ob man gleich damals ſo vielen Gehorſam gegen die Päbſte bezeigete, konnten dieſe doch nichts gegen einen ſo ſchädlichen Gebrauch ausrichten, welchem eine eitele Ehrbegierde, und ein falſcher Begrif von der Artigkeit, den Lauf ließ; ſie dieneten bey den damaligen groben Sitten zu einem Schauſpiele, zum Zeitvertreibe, und zur Beſchäftigung, welches alles eben ſo barbariſch war, als die Zeit, da dieſer Gebrauch eingeführet wurde. Denn ſeit dieſem

Banne

Bäume erwähnet die Geſchichte des Turniers Karls VI. Königs von Frankreich, welches zu Kammerich im Jahre 1385. gehalten wurde, von einem andern des Königs Franciſcus I. im Jahre 1520. zwiſchen Ardres und Guines, in der Picardie, und des zu Paris im Jahre 1559. wo Henrich II. durch einen Splitter von der Lanze des Grafen von Montgommeri im Auge verwundet wurde, woran dieſer König eilf Tage hernach ſtarb.

Man ſieht hieraus, daß es zu der Zeit dem Albrecht Achilles zu einem groſſen Verdienſt gereichte, daß er in 17. Turnieren den Preis erhalten hatte, und daß man in dieſen rohen Zeiten von der Geſchicklichkeit des Leibes eben ſo viel Werks machte, als zu den Zeiten des Homers. Unſere aufgeklärtere Zeit bewilliget ihre Hochachtung eher den Gaben des Geiſtes, als den kriegeriſchen Geſchicklichkeiten, und ſolchen Tugenden, wodurch die Menſchen beynahe über ihren Stand erhoben werden, wodurch ſie ihre Leidenſchaften unterdrücken können, und wohlthätig, großmüthig und hülfreich werden.

Albrecht Achilles vereinigte nun ſeine 15. Länder in Franken wiederum mit dem Kührfürſtenthum, durch die Abdankung ſeines Bruders im Jahre 1470. Nachdem er die Regierung angetreten hatte, ſchloß er, im Jahre 1473. eine Erbverbrüderung mit den Häuſern Sachſen, und Heſſen, welche die Regierungsfolge in ihren Staaten feſtſetzte, wenn eine von ihren Linien ausſterben ſollte. In eben dieſem Jahre ordnete er die Folge in

seinen eigenen Ländern zwischen seinen Söhnen: das Kuhrfürstenthum bekam Johannes, mit dem Beinamen Cicero, der zweyte bekam Baireuth, und der jüngste Anspach. Albrecht legte endlich im Jahre 1476. zum Besten des Johannes Cicero, die Kuhrfürstliche Regierung nieder, er behielt sich aber die Kuhrfürstliche Würde, und das Recht, bey der Wahlversammlung zu erscheinen, vor. Hierauf begab er sich nach Franken, wo er noch 10. Jahre in Frieden und Ruhe lebte. Er befand sich bey der Wahlversammlung zu Frankfurt am Mayn, als der Kaiser Friedrich III. seinen Sohn Maximilian I. zum Römischen König erwählen ließ, im Jahre 1486. und starb daselbst im Bade, im 72. Jahr seines Alters. Niemals ist einem Fürsten eine schönere und gerechtere Lobrede gehalten worden, als diesem, vom Aeneas Sylvius. Seine Tochter Barbara, die an den Herzog Henrich von Glogau und Krossen vermählet war, brachte dieses letztere Herzogthum an das Haus Brandenburg. Ihr Vermählungsvertrag enthielte, daß, falls der Herzog Henrich ohne Kinder verstürbe, der Kuhrfürst das Recht haben sollte, jährlich 50000. Ducaten aus dem Herzogthum Krossen zu heben. Der Fall trug sich zu: Johannes Cicero nahm die Stadt Krossen in Besitz, und behauptete sich darinnen. Der dritte Sohn Albrechts Achilles, Friedrich der Alte, Markgraf von Anspach, war der Großvater Georg Friedrichs, welcher das Herzogthum Jägerndorf von dem Könige in Böhmen erhielte. Es ist nicht undienlich, bey dieser Gelegenheit

heit mit anzumerken, daß dieſer Herzog, Georg von Anſpach und Jägerndorf, mit den Herzogen von Oppeln und Ratibor einen Vertrag errichtete, kraft deſſen derjenige, der den andern überlebte, welcher ohne Kinder ſterben würde, deſſen Erbe ſeyn ſollte. Dieſe beyden Herzoge hinterlieſſen keine Erben, und Georg nahm die beyden Herzogthümer in Beſitz. Allein nachher nahm Ferdinand, der Bruder Karls V. und Erbe des Königreichs Böhmen, dem Markgrafen Georg, Oppeln und Ratibor, und verſprach ihm zur Schadloshaltung 130000. Gulden, die aber niemals bezahlet wurden.

Johannes Cicero.

Man gab ihm wegen seiner natürlichen Beredsamkeit den Beinamen Cicero. Er söhnete drey Könige mit einander aus, die Schlesien einander streitig machten, nämlich Ladislaus von Böhmen, Kasimir von Pohlen, und Mathias von Ungarn. Johannes Cicero, und der Kuhrfürst von Sachsen tückten an der Spitze von 6000. Reitern in Schlesien ein, und erklärten denjenigen von diesen Königen für ihren Feind, der sich weigern würde, den Friedensvorschlägen, die sie thun wollten, Gehör zu geben. Seine Beredsamkeit vermittelte, wie die Jahrbücher sagen, den Vergleich zwischen diesen Prinzen, vermöge dessen Schlesien und Lausnitz unter die Könige von Böhmen und Ungarn getheilet wurden. Ich wollte, daß man einige andere Beispiele von der Beredsamkeit dieses Prinzen angebracht hätte, denn hier scheinen die 6000. Reiter der stärkste Beweis gewesen zu seyn. Ein Fürst, der Streitigkeiten durch die Gewalt der Waffen entscheiden kann, ist allemal ein grosser Redner. Er ist ein Herkules, der seinen Worten durch die Keule Nachdruck giebt.

Johannes Cicero gerieth mit dem Herzoge von Sagan in einen Krieg, welcher Anspruch auf das Herzogthum Krossen machte. Der Kuhrfürst schlug ihn bey dieser Stadt, und nahm ihn selbst gefangen. Man kann von den Sitten der damaligen Zeiten aus dem Betragen des Herzogs,

Johan-

Friedrich II.

mit dem Beinamen der eiſerne Zahn.

Friedrich II. bekam wegen ſeiner Stärke den Beinamen mit eiſernen Zähnen. Man hätte ihn den Großmüthigen nennen ſollen, nicht nur weil er die Böhmiſche Krone ausſchlug, die ihm der Pabſt anbot, um den Georg Podiebrad derſelben zu berauben, ſondern auch die Pohlniſche, bey welcher er erklärte, daß er ſie nur unter dem Beding annehmen würde, wenn Kaſimir, ein Bruder des letzten Königs Ladislaus, ſich derſelben begäbe. Seine großmüthige Seele brachte ihm das Vertrauen der Völcker zuwege, die Stände der Niederlauſnitz ergaben ſich ihm aus Zuneigung. Die Lauſnitz war ein böhmiſches Lehn. Georg Podiebrad, der damals König in Böhmen war, wollte dieſes Land unter die Botmäßigkeit Friedrichs II. nicht kommen laſſen, daher bekriegte er ihn ſowohl in der Lauſnitz, als in der Mark. Dieſe beyden Fürſten machten im Jahr 1462. einen Vergleich zu Guben, kraft deſſen die Krone Böhmen dem Kührfürſten Korrbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Strovkan und Beſekau eigenthümlich abtrat. Der Kuhrfürſt ſuchte nichts durch Unrecht an ſich zu bringen, er wußte aber ſeine Ausſprüche, wenn ſie gegründet waren, geltend zu machen. Er löſete die Neumark, im Jahr 1445. für 100000. Gold-

Goldgülden von dem deutschen Orden wieder ein, welchem sie, wie gesagt, verpfändet war. Im Jahr 1464. starb der letzte Herzog zu Stettin, Otto III. und der Kuhrfürst gerieth darüber in einen Krieg mit dem Herzoge von Wollgast. Die Ursache war diese: Ludwig von Bayern, Kuhrfürst zu Brandenburg, hatte im Jahr 1338. mit den Herzogen in Pommern einen Vertrag errichtet, kraft dessen Pommern, wenn die herzogliche Linie aussterben würde, an das Kuhrfürstenthum zurückfallen sollte. Dieser Vertrag war vom Kaiser bestätiget worden. Diese Streitigkeit wurde im Jahr 1464. durch einen Vergleich beygeleget, nach welchem der Herzog von Wollgast zwar in dem Besitz des Herzogsthums Stettin blieb, allein er wurde ein Lehnträger des Kuhrfürsten, und Pommern mußte diesem vorläufig huldigen. Im Jahr 1469. vereinigte Friedrich III. die Grafschaft Wernigerode, als ein erledigtes Lehn, wiederum mit der Mark, und nahm den Titel eines Herzogs von Pommern, Mecklenburg, Wenden, Schwerin und Rostock an, auf welche Länder er die Anwartschaft hatte.

Eben der Geist des Uneigennutzes, welcher ihn bewogen hatte, zwo Kronen auszuschlagen, brachte ihn dahin, daß er im Jahre 1469. die kuhrfürstliche Würde zum Besten seines Bruders Albrechts, mit dem Beinamen Achilles, niederlegte; denn er hatte keine Kinder. Dieser Fürst, der in seinem ganzen Leben ein Muster der Uneigennützigkeit und Mäßigkeit gewesen war, entfernete sich auch itzt

nicht

nicht von dieſen Grundſätzen, er behielt ſich nur die mäßige Summe von 6000. Gulden jährlich vor, mit welcher er, als ein Weltweiſer, zu Blaſſenburg bis auf das Jahr 1471. lebte, da er endlich von Krankheiten überhäuffet ſtarb, nachdem er 30. Jahre regieret, und 58. Jahre gelebet hatte. In ſeinem letzten Willen verordnete er, daß man ihn nach Heilbrunn bringen, und daſelbſt beiſetzen ſollte.

hielt eigentlich die Lehrsätze der Waldenser und Wiklefs, welchen er anhieng. Huß wurde im Jahre 1415. auf der Kirchenversammlung zu Konstanz, unter dem Pabste Johannes XXIII. verbrannt. Sein vermeynter Märtyrertod vermehrete den Eifer seiner Jünger. Die Böhmen, die viel zu roh waren, als daß sie sich in sophistische Zänkereyen mit den Gottesgelehrten hätten einlassen sollen, schlugen sich zu dieser neuen Sekte nur aus Neigung zur Freyheit und Meuterey, welche diesem Volke ziemlich eigen gewesen ist. Die Neubekehrten schüttelten das Joch des Pabsts ab, und bedienten sich ihrer Gewissensfreyheit, um dadurch das Laster ihrer Empörung zu bedecken. So lange als ein gewisser Ziska ihr Oberhaupt war, waren sie furchtbar. Ziska erhielt über die Völker der Könige in Böhmen, Wenceslaus und Ottokar, verschiedene Siege. Aber nach seinem Tode vertrugen sich die Hußiten zum Theil mit den Catholiken, und die andern wurden aus diesem Königreiche verjagt; und man sieht nicht, daß die Lehre Johann Hussens sich ausser Böhmen ausgebreitet habe.

Die Unwissenheit war im 14ten und 15ten Jahrhunderte auf das höchste gestiegen. Die Geistlichen waren nicht einmal genug unterrichtet, um Pedanten vorstellen zu können. Die Ausgelassenheit der Sitten und das freche Leben der Mönche verursachten, daß Europa einhellig nach der Abschaffung so vieler Mißbräuche schrie. Die Päbste selbst mißbrauchten ihre Gewalt dermassen, daß es nicht länger zu ertragen war. Leo X. legte in der

Chri-

Christenheit eine Ablaßkrämerey an, um die Gelder zusammen zu bringen, die er zur Erbauung der Hauptkirche des heiligen Peters in Rom nöthig hatte. Man will wissen, daß dieser Pabst seiner Schwester Cibo die Gelder geschenket habe, welche der Ablaßkram in Sachsen abwerfen würde. Diese zufälligen Einkünfte wurden verpachtet; diese seltsamen Pächter wollten sich bereichern, sie erwählten daher solche Mönche und Bettler, welche fähig waren, die größten Summen zusammen zu bringen, und diejenigen, denen der Ablaßkram aufgetragen war, verthaten ebenfalls einen Theil der daraus gelöseten Gelder durch ärgerliche Ausschweifungen. Ein Inquisitor des Dominikaner Ordens, Namens Tetzel, mit einigen seiner Mitbrüder, verwalteten das ihnen aufgetragene Amt so übel, daß sie dadurch zur Reformation Gelegenheit gaben. Der Generalvicarius der Augustiner, Namens Staupitz, dessen Orden sonst in dem Besitz dieses Handels gewesen war, befahl einem seiner Mönche, Namens Luther, wider den Ablaß zu predigen. Luther hatte bereits seit 1516. der Scholastiker Gottesgelahrtheit bestritten. Nunmehr eiferte er mit noch mehrerer Stärke wider diese Mißbräuche. Er brachte einige andere zweifelhafte Sätze auf die Bahn, und behauptete sie nachdem, indem er sie mit neuen Beweisgründen unterstützte. Er wurde endlich im Jahre 1520. von dem Pabste in den Bann gethan. Er hatte bisher das Vergnügen gehabt, seine Meynungen ohne Zwang zu entdecken, nunmehr überließ er sich demselben vollends ohne Schranken. Er entsagte dem Mönchenstande, und verehlichte sich, im Jahr 1525. mit Katharina

von

von Boren; durch sein Beispiel munterte er die Priester und Mönche auf, sich der Rechte der Natur und der Vernunft ebenfalls wiederum zu gebrauchen. Er gab seinem Vaterlande seine Bürger wieder, und setzte dasselbe auch wieder in sein Erbgut ein, indem er verschiedene Fürsten auf seine Seite zog, für welche der Raub der geistlichen Güter eine süsse Lockspeise war. Der Kuhrfürst von Sachsen war der erste, der sich zu seiner neuen Sekte schlug. Die Pfalz, Hessen, Hannover, Brandenburg, Schwaben, ein Theil von Oesterreich, von Böhmen, und von Ungarn, ganz Schlesien und Norden, nahmen diese neue Religion an. Die Lehrsätze derselben sind so bekannt, daß ich es für überflüßig halte, sie anzuführen.

Eine kurze Zeit nachher, im Jahre 1533. trat Kalvin in Frankreich auf. Ein Deutscher, Namens Woldemar, der ein Lutheraner war, hatte dem Kalvin, mit welchem er zu Bourges bekannt wurde, seine Meynungen beygebracht. Ob nun wohl Margaretha von Navarra dieser neuen Lehre ihren Schutz angedeihen ließ: so wurde Kalvin doch zu verschiedenen malen genöthiget, Frankreich zu verlassen. Poitiers war der Ort, wo er die meisten Anhänger bekam. Dieser Bekehrer, der die Gemüthsart seiner Landsleute zu kennen glaubte, kam auf die Gedanken, sie würden sich eher durch Lieder, als durch Gründe, überreden lassen. Er verfertigte daher, wie man sagt, ein Gassenlied, wovon ein jeder Vers sich mit diesen Worten endigte: O Mönche! O Mönche!

ihr

ihr müsset heirathen.* Dieser Einfall hatte eine erstaunende Würkung. Kalvin begab sich nach Basel, wo er seine Glaubenslehre drucken ließ. Er bekehrete hierauf die Herzoginn von Ferrara, eine Tochter Ludwigs XII. Im Jahre 1536. brachte er die Stadt Genf vollends auf seine Seite, und ließ daselbst den Michael Servet, der sein Feind war, verbrennen. Aus einem Verfolgten wurde er ein Verfolger. Die reformirte Lehre, die in Frankreich bald verfolgt, bald geduldet wurde, diente oftmals zum Vorwande zu blutigen Kriegen, wodurch dieses Königreich mehr als einmal seinem Untergange nahe war.

Heinrich VIII. König in Engelland, dem der Pabst, Leo X. den Titel eines Vertheidigers des Glaubens beylegte, weil er wider Luthern geschrieben hatte, verliebte sich in die Anne von Bulen. Da er nun den Pabst nicht überreden konnte, seine Ehe mit der Katharina von Arragonien zu trennen: so schied er sich aus eigener Macht von ihr. Klemens VII. der Nachfolger Leo X. war so unvorsichtig, daß er ihn in den Bann that, worauf er im Jahre 1533. das Joch des Pabstes abschüttelte, und erklärte sich selbst zu London zum Pabste, wodurch er der neuen Religion den Weg bahnete, welche nach ihm in Engelland eingeführet wurde.

Will man nun die Ursachen des schnellen Fortgangs der Reformation ganz ungekünstelt betrachten, so wird man sehen, daß sie in Deutschland dem Eigennutze, in Engelland der Liebe, und

* Dictionaire de Moreri unter dem Artickel *Calvin.*

und in Frankreich der Neubegierde, oder vielleicht einem Liebe beyzumeſſen iſt. Man muß nicht glauben, daß Johann Huß, Luther, oder Kalvin, etwa erhabene Geiſter geweſen ſind. Mit den Häuptern der Sekten gehet es, wie mit den Abgeſandten: Ein Mann von mittelmäßiger Fähigkeit iſt oft der glücklichſte, zumal wenn die Bedingungen, die er anbietet, vortheilhaft ſind. In den Zeiten der Unwiſſenheit herrſchten die Schwärmer und Reformirer. Es ſcheint, daß der menſchliche Verſtand der Streitigkeiten und Zänkereien endlich ſatt geworden ſey. Man läßt die Gottesgelehrten und die Lehrer der Metaphyſik auf den Schulbänken immerhin ihre Beweisthümer vorbringen; und ſeitdem die Geiſtlichen in den proteſtantiſchen Ländern nichts mehr zu verlieren haben: ſo finden die Häupter neuer Sekten auch nichts mehr zu gewinnen.

Der Kuhrfürſt Joachim II. gewann durch die Genüſſung des Abendmahls unter beiden Geſtalten, im Jahr 1539. die Bißthümer Brandenburg, Havelberg und Lebus, die er der Mark einverleibete.

Er trat nicht in den Bund, den die proteſtantiſchen Fürſten zu Schmalkalden im Jahr 1535. ſchloſſen, hierdurch erhielt er in ſeinem Kuhrfürſtenthum die Ruhe, da indeſſen der Krieg Sachſen und die benachbarten Länder verwüſtete. Der Religionskrieg fing im Jahr 1546. an, und wurde durch den Paſſauiſchen und Augſpurgiſchen Frieden geendiget.

Der Kaiſer Karl V. war an der Spitze der Katholiſchen. Der vortrefliche und unglückliche

Kuhr-

Kuhrfürſt zu Sachſen, Johann Friedrich, und Philipp der Großmüthige, Landgraf zu Heſſen, waren die Häupter der Proteſtanten bey Mühlberg in Sachſen. Der Kaiſer, und der Kardinal Granvelle, bedienten ſich einer unanſtändigen Liſt, um den Landgrafen von Heſſen zu hintergehen. Karl V. glaubte, wegen eines zweideutigen Ausdrucks im Geleitsbriefe, berechtiget zu ſeyn, den Landgrafen in das Gefängniß zu werfen, worinn derſelbe einen groſſen Theil ſeines Lebens zubringen mußte. Der Kuhrfürſt, Joachim, der für dieſen Geleitsbrief Bürge geworden war, wurde durch dieſe Treuloſigkeit dermaſſen entrüſtet, daß er in der Hitze des Zorns den Degen wider den kaiſerlichen Abgeſandten zu Berlin, den Herzog von Alba, zög; allein man brachte ſie noch aus einander. Johann Friedrich von Sachſen wurde abgeſetzt, und der Kaiſer gab dieſes Kuhrfürſtenthum dem Prinzen Moritz von der Albertiniſchen Linie. Indeſſen bequemete ſich Joachim nicht zum Interim, welches der Kaiſer hatte bekannt machen laſſen.

Den Kuhrfürſten von Sachſen und Brandenburg wurde von dem Kaiſer aufgetragen, Magdeburg zu belagern. Die Stadt ergab ſich nach einer Gegenwehr von vierzehen Monaten. Der Vergleich wegen der Uebergabe war ſo gelinde, daß es dem Kaiſer ſchwer fiel, ſie zu genehmigen. Da der Biſchof von Magdeburg geſtorben war: ſo erwählten die Domherrn an ſeine Stelle den Biſchof zu Havelberg, Friedrich, den zweeten Sohn des Kuhrfürſten Joachim. Und nach dem Tode deſſelben vermochte der Kuhrfürſt ſo viel, daß

ſein dritter Sohn Sigismund, der ein Proteſtante war, ſeinem Bruder folgete. Dieſer Kuhrfürſt ließ im Jahr 1555. die Feſtung Spandau bauen: der Kriegsbaumeiſter, der ſie aufführete, hieß Girome-la; Man mußte gewiß zu ſelbiger Zeit aller Künſte beraubet ſeyn, da man auch bey den geringſten Sachen ſeine Zuflucht zu den Ausländern nehmen mußte. Allein wie konnte man feſte Plätze vertheidigen, da man ſie nicht zu befeſtigen wußte? Der Markgraf Johannes, ein Bruder des Kuhrfürſten, ließ zu gleicher Zeit an den Feſtungswerken von Küſtrin arbeiten. Vielleicht war es damals Mode, die Plätze zu befeſtigen: Kaiſer Karl V. gab ein Beiſpiel davon bey Gent, Antwerpen und Meiland. Wenn man einen deutlichen Begrif von dem Nutzen der Feſtung gehabt hätte, ſo würde man auch Kriegsbaumeiſter gehabt haben.

Joachim II. erhielt im Jahre 1569. von ſeinem Schwager, dem Könige in Pohlen, Sigismund Auguſt, die Anwartſchaft auf die Länder des Herzogs in Preuſſen, Albrecht Friedrichs von Brandenburg, im Fall, daß er ohne Erben mit Tode abgehen ſollte; dafür machte er ſich anheiſchig, der Krone Pohlen mit einer gewiſſen Anzahl Völker zu Hülfe zu kommen, ſo oft ſie feindlich angefallen werden würde. Die Regierung dieſes Fürſten war gelind und ruhig. Man beſchuldigte ihn, daß er die Freygebigkeit bis zur Verſchwendung getrieben habe. Er wollte ein Sterndeuter ſeyn, und den Geiſt der Weiſſagung beſitzen; allein er ſahe doch ſeine eigenen Unglücksfälle nicht vorher. Er ſtarb im Jahr 1571.

Johann

Johann George.

Johann George erbte durch diesen Tod das Kuhrfürstenthum von seinem Vater Joachim II. und die Neumark von seinem Oheim, dem Markgrafen Johann. Seine Regierung war friedsam, und man erwähnt seiner nur, um die Zeitrechnung nicht zu unterbrechen. Es ist anzumerken, daß eine von seinen Gemahlinnen eine Prinzeßin von Liegnitz, Namens Sophia, gewesen ist. Da die Linie der Markgrafen von Bareuth und Anspach ausstarb: so theilte er diese Erbschaft unter seine beiden jüngsten Söhne. Der ältere von ihnen, Christian, ward der Stammvater der neuen Linie von Bareuth, und Ernst stiftete die anspachische Linie. Der Kuhrfürst starb im Jahr 1598.

Joachim Friedrich.

Joachim Friedrich war 52. Jahr alt, als er zur Regierung gelangete. Bey Lebzeiten seines Vaters besaß er 31. Jahr lang die Bischofthümer Magdeburg, Havelberg und Lebus. Als er aber zur Regierung gelangte, trat er das Erzbißthum Magdeburg einem seiner Söhne, Namens Christian Wilhelm, ab. Er verwaltete die Regierung in Preussen wegen der Blödsinnigkeit des Herzogs Albrecht Friedrichs. Er erbte das Herzogthum Jägerndorf, und trat dasselbe einem von seinen Söhnen, Namens Johann Georg, ab, um ihn wegen des Bischofthums Strasburg schadlos zu halten, dessen er sich hat entsagen müssen. Zu diesen Zeiten wurden die Erbschaften oftmals getrennet, aber auch wieder vereiniget. Die schlechte Staatskunst der Prinzen verursachte, daß die Bemühung, welche sich das Glück gab, ihr Haus zu vergrössern, stets unnütz und vergebens war.

Joachim Friedrich war der erste Fürst aus seinem Hause, der einen Staatsrath einführte. Hieraus kann man urtheilen, wie die Verwaltung des Staats, der Gerechtigkeit, und der öffentlichen Gefälle in diesem groben und wilden Lande müsse beschaffen gewesen seyn, da zu solchen Verrichtungen nicht einmal gewisse Personen ernennet waren.

Der Kuhrfürst sahe ohne Zweifel die Nothwendigkeit ein, für die Erziehung der Jugend zu sorgen.

gen. Denn zu dieſem Ende ſtiftete er die Schule im Joachimsthale. Hundert und zwanzig Perſonen werden daſelbſt, der Stiftung zu Folge, erzogen, geſpeiſet, und in den ſchönen Wiſſenſchaften unterrichtet. Der groſſe Kuhrfürſt verlegte hernach dieſe Schule nach Berlin. Die Armuth des Landes, und das wenige Geld, welches unter den Leuten war, gaben zu den Geſetzen Anlaß, welche der Kuhrfürſt ausgehen ließ, um die Pracht einzuſchränken. Er ſtarb im Jahre 1608. im 63ſten Jahre ſeines Alters, und im 10ten ſeiner Regierung.

Johann Sigismund.

Johann Sigismund hatte sich im Jahre 1594. mit der Anna, der einzigen Tochter Albrechts Friedrichs, Herzogs von Preussen, und Erbin dieses Herzogthums und der Klevischen Lande, zu Königsberg vermählet. Die Klevische Erbschaft bestund in den Herzogthümern Jülich, Berg, Kleve, und in den Grafschaften Mark, Ravensberg und Ravenstein. Dieser Bissen war zu anlockend, als daß er nicht die Begierde aller derer hätte reizen sollen, welche Hofnung hatten, daran Theil zu nehmen.

Ehe wir von dem Recht der Kuhrfürsten von Brandenburg und der Herzoge von Neuburg reden, wird es dienlich seyn, die Ansprüche Sachsens zu erklären, damit wir die Sachen nicht verwirren.

Der Kaiser Maximilian hatte die Anwartschaft auf diese Länder den Fürsten der beiden Sächsischen Linien, nämlich der Ernestinischen und der Albertinischen ertheilet, wenn von den Herzogen von Kleve gar keine männliche und weibliche Erben vorhanden seyn würden. Denn die Gnadenbriefe, die der Herzog von Jülich, George Wilhelm, von dem Kaiser erhielt, beweisen, daß dieses Lehn zugleich ein Weiberlehn sey. Johann Friedrich, der letzte Kuhrfürst zu Sachsen von der Ernestinischen Linie, vermählte sich mit Sibylla, einer Tochter Johannes III. Herzogs von Jülich.

Der

Der Herzog Wilhelm von Kleve, ein Sohn des Herzog Johannes, vermählte ſich mit der Tochter Ferdinands, einer Nichte Kaiſers Karls V. Dieſe Vermählung, nebſt dem Mißvergnügen, welches der Kaiſer hatte, daß Friedrich von Sachſen in den Schmalkaldiſchen Bund getreten war, bewogen ihn, dem Herzog Johann Wilhelm das Recht zu beſtätigen, daß er, in Ermangelung männlicher Erben, zum Beſten ſeiner Töchter, über ſeine Länder ordnen konnte. Der Sohn dieſes Herzogs, der, wie ſein Vater, Johann Wilhelm hieß, ſtarb im Jahr 1609. ohne Erben, folglich fielen dieſe Länder an ſeine Schweſtern.

Die älteſte, Maria Eleonora, hatte ſich mit dem Herzoge von Preuſſen, Albrecht Friedrich, vermählet.

Die zwote, Anna, war an den Fürſten von Pfalzneuburg vermählet.

Die dritte, Magdalena, war die Gemahlinn des Pfalzgrafen von Zweybrücken.

Die vierte, Sibylla, war an einen Prinzen von Oeſterreich und Grafen von Burgon vermählet.

Dieſe vier Prinzeſſinnen, und ihre Kinder, machten auf die Verlaſſenſchaft Anſpruch.

Das Haus Sachſen hatte, nebſt dem Rechte der Anwerſchaft, auch die Vermählung des Kuhrfürſten Friedrich, mit der Prinzeſſinn Sibylla, einer Muhme des Verſtorbenen, für ſich anzuführen.

Maria Eleonora, die Gemahlinn Albrecht Friedrichs von Preuſſen, gründete ihr Recht auf

ihren Vermählungsvertrag vom Jahre 1572. welcher ausdrücklich besagte, daß, wenn ihr Bruder ohne Kinder stürbe, sie und ihre Nachkommen die sechs Länder erben sollten; und zwar Kraft der Grundverträge von 1418. und 1496. nach welchen die ältesten Töchter das Recht der Erbfolge haben. Der Herzog von Preussen machte sich anheischig, den Schwestern seiner Gemahlinn 200000. Goldgulden zu bezahlen, um durch diese Summe alle ihre Anforderungen zu befriedigen. Wenn Maria Eleonora bey dem Absterben ihres Bruders noch am Leben gewesen wäre; so ist es sehr wahrscheinlich, daß gar kein Streit würde entstanden seyn. Da sie aber todt war: so trat ihre Tochter, Anna, die Gemahlinn des Kuhrfürsten, Johann Sigismunds, in die Rechte ihrer Mutter. Die Erbschaft sollte also auf sie fallen, weil sie die Maria Eleonora vorstellte, und dieses war eben der Punkt, worüber man stritte.

Die Ansprüche der Herzoginn Anna von Neuburg gründeten sich darauf, daß sie nach dem Absterben ihrer Schwester, Maria Eleonora, in die Rechte derselben träte, und folglich, als die älteste unter ihren übrigen Schwestern, eine nähere Anverwandtinn wäre, als die Anna von Brandenburg, welche nur eine Nichte des Verstorbenen war. Diesen Gründen waren nur die Familienverträge und der Vermählungsvertrag der Maria Eleonora entgegen.

Die beiden jüngsten Schwestern der Herzoge Johann Wilhelm begehrten nicht die ganze Verlassenschaft, sondern schlugen nur eine Theilung vor.

Das,

Das, was die Ansprüche dieser drey jüngsten Schwestern ganz und gar vernichtete, war dieses, daß sie in ihren Vermählungsverträgen auf alle ihre Rechte Verzicht gethan hatten, so lange noch Kinder von ihrer ältesten Schwester vorhanden seyn würden.

Der Kuhrfürst Johann Sigismund, und der Herzog Wolfgang Wilhelm von Neuburg, wurden mit einander einig, daß sie sich in den Besitz dieser streitigen Erbschaft setzen wollten; Doch wollte sich ein jeglicher von ihnen sein Recht vorbehalten. Der Kaiser Rudolf, der sich dieser Länder, unter dem Vorwande, sie bis zum Antrag der Sache zu verwahren, bemächtigen wollte, erleichterte diesen Vergleich. Der Erzherzog Leopold machte wirklich Anstalten, sich derselben zu bemächtigen; allein die protestantischen Fürsten widersetzten sich, und errichteten das berühmte Bündniß, welches man die Union nannte, dem Johann Sigismund gleich Anfangs beitrat. Um nun der Union das Gegengewicht zu halten, schlossen die Katholischen Fürsten einen gleichmäßigen Vertrag zu Würzburg, welcher die Ligue genennet wurde. Der Kuhrfürst wurde von den Holländern unterstützet, welche sich vor der Käiserlichen Verwahrung der Länder fürchteten, und der Herzog von Neuburg hatte den König von Frankreich, Heinrich IV. auf seiner Seite. Allein da dieser Fürst sich in Bereitschaft setzte, ihm zu Hülfe zu kommen, wurde er von Ravaillac ermordet. *

* Man sehe die Nachrichten des Sulli.

und in Frankreich der Neubegierde, oder vielleicht einem Liede beyzumeſſen iſt. Man muß nicht glauben, daß Johann Huß, Luther, oder Kalvin, etwa erhabene Geiſter geweſen ſind. Mit den Häuptern der Sekten gehet es, wie mit den Abgeſandten: Ein Mann von mittelmäßiger Fähigkeit iſt oft der glücklichſte, zumal wenn die Bedingungen, die er anbietet, vortheilhaft ſind. In den Zeiten der Unwiſſenheit herrſchten die Schwärmer und Reformirer. Es ſcheint, daß der menſchliche Verſtand der Streitigkeiten und Zänkereien endlich ſatt geworden ſey. Man läßt die Gottesgelehrten und die Lehrer der Metaphyſik auf den Schulbänken immerhin ihre Beweisthümer vorbringen; und ſeitdem die Geiſtlichen in den proteſtantiſchen Ländern nichts mehr zu verlieren haben: ſo finden die Häupter neuer Sekten auch nichts mehr zu gewinnen.

Der Kuhrfürſt Joachim II. gewann durch die Genüſſung des Abendmahls unter beiden Geſtalten, im Jahr 1539. die Bißthümer Brandenburg, Havelberg und Lebus, die er der Mark einverleibete.

Er trat nicht in den Bund, den die proteſtantiſchen Fürſten zu Schmalkalden im Jahr 1535. ſchloſſen, hierdurch erhielt er in ſeinem Kuhrfürſtenthum die Ruhe, da indeſſen der Krieg Sachſen und die benachbarten Länder verwüſtete. Der Religionskrieg fing im Jahr 1546. an, und wurde durch den Paſſauiſchen und Augſpurgiſchen Frieden geendiget.

Der Kaiſer Karl V. war an der Spitze der Katholiſchen. Der vortrefliche und unglückliche

Kuhr-

Kuhrfürſt zu Sachſen, Johann Friedrich, und Philipp der Großmüthige, Landgraf zu Heſſen, waren die Häupter der Proteſtanten bey Mühlberg in Sachſen. Der Kaiſer, und der Kardinal Granvelle, bedienten ſich einer unanſtändigen Liſt, um den Landgrafen von Heſſen zu hintergehen. Karl V. glaubte, wegen eines zweydeutigen Ausdrucks im Geleitsbriefe, berechtiget zu ſeyn, den Landgrafen in das Gefängniß zu werfen, worinn derſelbe einen groſſen Theil ſeines Lebens zubringen mußte. Der Kuhrfürſt, Joachim, der für dieſen Geleitsbrief Bürge geworden war, wurde durch dieſe Treuloſigkeit dermaſſen entrüſtet, daß er in der Hitze des Zorns den Degen wider den kaiſerlichen Abgeſandten zu Berlin, den Herzog von Alba, zog; allein man brachte ſie noch aus einander. Johann Friedrich von Sachſen wurde abgeſetzt, und der Kaiſer gab dieſes Kuhrfürſtenthum dem Prinzen Moritz von der Albertiniſchen Linie. Indeſſen bequemete ſich Joachim nicht zum Interim, welches der Kaiſer hatte bekannt machen laſſen.

Den Kuhrfürſten von Sachſen und Brandenburg wurde von dem Kaiſer aufgetragen, Magdeburg zu belagern. Die Stadt ergab ſich nach einer Gegenwehr von vierzehen Monaten. Der Vergleich wegen der Uebergabe war ſo gelinde, daß es dem Kaiſer ſchwer fiel, ſie zu genehmigen. Da der Biſchof von Magdeburg geſtorben war: ſo erwählten die Domherrn an ſeine Stelle den Biſchof zu Havelberg, Friedrich, den zweyten Sohn des Kuhrfürſten Joachim. Und nach dem Tode deſſelben vermochte der Kuhrfürſt ſo viel, daß

ſein

ſein dritter Sohn Sigismund, der ein Proteſtante war, ſeinem Bruder folgete. Dieſer Kuhrfürſt ließ im Jahr 1555. die Feſtung Spandau bauen: der Kriegsbaumeiſter, der ſie aufführete, hieß Gironnela; Man mußte gewiß zu ſelbiger Zeit aller Künſte beraubet ſeyn, da man auch bey den geringſten Sachen ſeine Zuflucht zu den Ausländern nehmen mußte. Allein wie konnte man feſte Plätze vertheidigen, da man ſie nicht zu befeſtigen wußte? Der Markgraf Johannes, ein Bruder des Kuhrfürſten, ließ zu gleicher Zeit an den Feſtungswerken von Küſtrin arbeiten. Vielleicht war es damals Mode, die Plätze zu befeſtigen: Kaiſer Karl V. gab ein Beiſpiel davon bey Gent, Antwerpen und Meiland. Wenn man einen deutlichen Begrif von dem Nutzen der Feſtung gehabt hätte, ſo würde man auch Kriegsbaumeiſter gehabt haben.

Joachim II. erhielt im Jahre 1569. von ſeinem Schwager, dem Könige in Pohlen, Sigismund Auguſt, die Anwartſchaft auf die Länder des Herzogs in Preuſſen, Albrecht Friedrichs von Brandenburg, im Fall, daß er ohne Erben mit Tode abgehen ſollte; dafür machte er ſich anheiſchig, der Krone Pohlen mit einer gewiſſen Anzahl Völker zu Hülfe zu kommen, ſo oft ſie feindlich angefallen werden würde. Die Regierung dieſes Fürſten war gelind und ruhig. Man beſchuldigte ihn, daß er die Freygebigkeit bis zur Verſchwendung getrieben habe. Er wollte ein Sterndeuter ſeyn, und den Geiſt der Weiſſagung beſitzen; allein er ſahe doch ſeine eigenen Unglücksfälle nicht vorher. Er ſtarb im Jahr 1571.

Johann

Johann George.

Johann George erbte durch diesen Tod das Kuhrfürstenthum von seinem Vater Joachim II. und die Neumark von seinem Oheim, dem Markgrafen Johann. Seine Regierung war friedsam, und man erwähnt seiner nur, um die Zeitrechnung nicht zu unterbrechen. Es ist anzumerken, daß eine von seinen Gemahlinnen eine Prinzeßin von Liegnitz, Namens Sophia, gewesen ist. Da die Linie der Markgrafen von Bareuth und Anspach ausstarb: so theilte er diese Erbschaft unter seine beiden jüngsten Söhne. Der ältere von ihnen, Christian, ward der Stammvater der neuen Linie von Bareuth, und Ernst stiftete die anspachische Linie. Der Kuhrfürst starb im Jahr 1598.

Joachim Friedrich.

Joachim Friedrich war 52. Jahr alt, als er zur Regierung gelangete. Bey Lebzeiten seines Vaters besaß er 31. Jahr lang die Bischofthümer Magdeburg, Havelberg und Lebus. Als er aber zur Regierung gelangte, trat er das Erzbißthum Magdeburg einem seiner Söhne, Namens Christian Wilhelm, ab. Er verwaltete die Regierung in Preussen wegen der Blödsinnigkeit des Herzogs Albrecht Friedrichs. Er erbte das Herzogthum Jägerndorf, und trat dasselbe einem von seinen Söhnen, Namens Johann Georg, ab, um ihn wegen des Bischofthums Strasburg schadlos zu halten, dessen er sich hat entsagen müssen. Zu diesen Zeiten wurden die Erbschaften oftmals getrennet, aber auch wieder vereiniget. Die schlechte Staatskunst der Prinzen verursachte, daß die Bemühung, welche sich das Glück gab, ihr Haus zu vergrössern, stets unnütz und vergebens war.

Joachim Friedrich war der erste Fürst aus seinem Hause, der einen Staatsrath einführte. Hieraus kann man urtheilen, wie die Verwaltung des Staats, der Gerechtigkeit, und der öffentlichen Gefälle in diesem groben und wilden Lande müsse beschaffen gewesen seyn, da zu solchen Verrichtungen nicht einmal gewisse Personen ernennet waren.

Der Kuhrfürst sahe ohne Zweifel die Nothwendigkeit ein, für die Erziehung der Jugend zu sorgen.

gen. Denn zu dieſem Ende ſtiftete er die Schule im Joachimsthale. Hundert und zwanzig Perſonen werden daſelbſt, der Stiftung zu Folge, erzogen, geſpeiſet, und in den ſchönen Wiſſenſchaften unterrichtet. Der groſſe Kuhrfürſt verlegte hernach dieſe Schule nach Berlin. Die Armuth des Landes, und das wenige Geld, welches unter den Leuten war, gaben zu den Geſetzen Anlaß, welche der Kuhrfürſt ausgehen ließ, um die Pracht einzuſchränken. Er ſtarb im Jahre 1608. im 63ſten Jahre ſeines Alters, und im 10ten ſeiner Regierung.

Johann Sigismund.

Johann Sigismund hatte ſich im Jahre 1594. mit der Anna, der einzigen Tochter Albrechts Friedrichs, Herzogs von Preuſſen, und Erbinn dieſes Herzogthums und der Kleviſchen Lande, zu Königsberg vermählet. Die Kleviſche Erbſchaft beſtund in den Herzogthümern Jülich, Berg, Kleve, und in den Grafſchaften Mark, Ravensberg und Ravenſtein. Dieſer Biſſen war zu anlockend, als daß er nicht die Begierde aller derer hätte reizen ſollen, welche Hofnung hatten, daran Theil zu nehmen.

Ehe wir von dem Recht der Kuhrfürſten von Brandenburg und der Herzoge von Neuburg reden, wird es dienlich ſeyn, die Anſprüche Sachſens zu erklären, damit wir die Sachen nicht verwirren.

Der Kaiſer Maximilian hatte die Anwartſchaft auf dieſe Länder den Fürſten der beiden Sächſiſchen Linien, nämlich der Erneſtiniſchen und der Albertiniſchen ertheilet, wenn von den Herzogen von Kleve gar keine männliche und weibliche Erben vorhanden ſeyn würden. Denn die Gnadenbriefe, die der Herzog von Jülich, George Wilhelm, von dem Kaiſer erhielt, beweiſen, daß dieſes Lehn zugleich ein Weiberlehn ſey. Johann Friedrich, der letzte Kuhrfürſt zu Sachſen von der Erneſtiniſchen Linie, vermählte ſich mit Sibylla, einer Tochter Johannes III. Herzogs von Jülich.

Der

Der Herzog Wilhelm von Klove, ein Sohn des Herzog Johannes, vermählte ſich mit der Tochter Ferdinands, einer Nichte Kaiſers Karls V. Dieſe Vermählung, nebſt dem Mißvergnügen, welches der Kaiſer hatte, daß Friedrich von Sachſen in den Schmalkaldiſchen Bund getreten war, bewogen ihn, dem Herzog Johann Wilhelm das Recht zu beſtätigen, daß er, in Ermangelung männlicher Erben, zum Beſten ſeiner Töchter, über ſeine Länder ordnen konnte. Der Sohn dieſes Herzogs, der, wie ſein Vater, Johann Wilhelm hieß, ſtarb im Jahr 1609. ohne Erben, folglich fielen dieſe Länder an ſeine Schweſtern.

Die älteſte, Maria Eleonora, hatte ſich mit dem Herzoge von Preuſſen, Albrecht Friedrich, vermählet.

Die zwote, Anna, war an den Fürſten von Pfalzneuburg vermählet.

Die dritte, Magdalena, war die Gemahlinn des Pfalzgrafen von Zweybrücken.

Die vierte, Sibylla, war an einen Prinzen von Oeſterreich und Grafen von Burgon vermählet.

Dieſe vier Prinzeſſinnen, und ihre Kinder, machten auf die Verlaſſenſchaft Anſpruch.

Das Haus Sachſen hatte, nebſt dem Rechte der Anwerſchaft, auch die Vermählung des Kuhrfürſten Friedrich, mit der Prinzeſſinn Sibylla, einer Muhme des Verſtorbenen, für ſich anzuführen.

Maria Eleonora, die Gemahlinn Albrecht Friedrichs von Preuſſen, gründete ihr Recht auf

ihren Vermählungsvertrag vom Jahre 1572. welcher ausdrücklich besagte, daß, wenn ihr Bruder ohne Kinder stürbe, sie und ihre Nachkommen die sechs Länder erben sollten; und zwar Kraft der Grundverträge von 1418. und 1496. nach welchen die ältesten Töchter das Recht der Erbfolge haben. Der Herzog von Preussen machte sich anheischig, den Schwestern seiner Gemahlinn 200000. Goldgulden zu bezahlen, um durch diese Summe alle ihre Anforderungen zu befriedigen. Wenn Maria Eleonora bey dem Absterben ihres Bruders noch am Leben gewesen wäre; so ist es sehr wahrscheinlich, daß gar kein Streit würde entstanden seyn. Da sie aber todt war: so trat ihre Tochter, Anna, die Gemahlinn des Kuhrfürsten, Johann Sigismunds, in die Rechte ihrer Mutter. Die Erbschaft sollte also auf sie fallen, weil sie die Maria Eleonora vorstellte, und dieses war eben der Punkt, worüber man stritte.

Die Ansprüche der Herzoginn Anna von Neuburg gründeten sich darauf, daß sie nach dem Absterben ihrer Schwester, Maria Eleonora, in die Rechte derselben träte, und folglich, als die älteste unter ihren übrigen Schwestern, eine nähere Anverwandtinn wäre, als die Anna von Brandenburg, welche nur eine Nichte des Verstorbenen war. Diesen Gründen waren nur die Familienverträge und der Vermählungsvertrag der Maria Eleonora entgegen.

Die beiden jüngsten Schwestern der Herzoge Johann Wilhelm begehrten nicht die ganze Verlassenschaft, sondern schlugen nur eine Theilung vor.

Das,

Das, was die Ansprüche dieser drey jüngsten Schwestern ganz und gar vernichtete, war dieses, daß sie in ihren Vermählungsverträgen auf alle ihre Rechte Verzicht gethan hatten, so lange noch Kinder von ihrer ältesten Schwester vorhanden seyn würden.

Der Kuhrfürst Johann Sigismund, und der Herzog Wolfgang Wilhelm von Neuburg, wurden mit einander einig, daß sie sich in den Besitz dieser streitigen Erbschaft setzen wollten; Doch wollte sich ein jeglicher von ihnen sein Recht vorbehalten. Der Kaiser Rudolf, der sich dieser Länder, unter dem Vorwande, sie bis zum Austrag der Sache zu verwahren, bemächtigen wollte, erleichterte diesen Vergleich. Der Erzherzog Leopold machte wirklich Anstalten, sich derselben zu bemächtigen; allein die protestantischen Fürsten widersetzten sich, und errichteten das berühmte Bündniß, welches man die Union nannte, dem Johann Sigismund gleich Anfangs beitrat. Um nun der Union das Gegengewicht zu halten, schlossen die Katholischen Fürsten einen gleichmäßigen Vertrag zu Würzburg, welcher die Ligue genennet wurde. Der Kuhrfürst wurde von den Holländern unterstützet, welche sich vor der Käiserlichen Verwahrung der Länder fürchteten, und der Herzog von Neuburg hatte den König von Frankreich, Henrich IV. auf seiner Seite. Allein da dieser Fürst sich in Bereitschaft setzte, ihm zu Hülfe zu kommen, wurde er von Ravaillac ermordet. *

* Man sehe die Nachrichten des Sulli.

Der Kuhrfürst suchte einen gütlichen Vergleich mit dem Herzoge von Neuburg zu treffen. Allein bey einer Unterredung, die sie mit einander hatten, und in der Hitze des Wortwechsels, gab Johann Sigismund diesem Fürsten eine Maulschelle, wodurch die Sachen von neuem in Verwirrung geriethen. Aus dieser Probe kann man auf die Höflichkeit und Sitten der damaligen Zeit einen Schluß machen. Im Jahre 1611. versuchte man einen andern Vergleich zu Jüterbock mit dem Kuhrfürsten von Sachsen, wegen eben dieser Erbschaft; doch ohne daß sich die Fürsten selbst dabey befanden, denn die Zusammenkünfte waren gefährlich geworden. Allein der Herzog von Neuburg erklärte diesen Vergleich für nichtig, und er ist niemals vollzogen worden.

Der Herzog von Preussen, Albrecht, der Gemahl der Maria Eleonora, und der Schwiegervater Johann Sigismunds, hatte das Unglück, daß er in eine Unsinnigkeit verfiel. Joachim Friedrich hatte, seitdem sich derselbe in diesen traurigen Umständen befand, die Regierung von Preussen verwaltet; und Johann Sigismund nahm dieselbe ebenfalls über sich. Er empfing von Sigismund III. König von Pohlen, die Belehnung über Preussen, für ihn und seine Nachkommen. Dieses war die dritte Belehnung, welche dem Kuhrfürstlichen Hause gegeben ward.

Da Preussen durch Johann Sigismund mit dem Hause Brandenburg wiederum vereiniget worden ist, so wird es nicht undienlich seyn, mit wenig Worten einen Begrif von dem ersten Zustand

ſtand und der Regierungsart dieſes Landes zu geben, und zu zeigen, wie ſolches an den Herzog Albrecht Friedrich, den Schwiegervater des Kuhrfürſten, gekommen ſey.

Der Name *Boruſſia*, woraus man Preuſſen gemacht hat, heißt ſo viel, als nahe bey der Kuſſe, der ein Arm von dem Fluß Niemen iſt, welcher itzo die Memel heißt. Preuſſen wurde Anfangs von den Böhmen, Sarmaten, Ruſſen und Wenden bewohnt. Dieſe Völker ſteckten in der gröbſten Abgötterey: Sie beteten die Götter der Wälder, Seen, Flüſſe, ja ſo gar Schlangen und Elendthiere an. Ihre bäuriſche und wilde Andacht wußte nichts von prächtigen Tempeln. Ihre fürnehmſten Götzen waren, Potrimpos, Perkunos und Pikollos, welche ſie unter den Eichen zu Romowa und Heiligenbeil anbeteten. Die Preuſſen opferten ihren falſchen Göttern ſo gar ihre gefangenen Feinde. Der heilige Adelbert war der erſte, der dieſen Völkern, gegen das Jahr 1000. die chriſtliche Lehre predigte, und er erlangte dabey die Märtyrerkrone. Wie Criſpus erzehlt, haben drey Könige von Pohlen, die alle den Namen Boleslaus führten, die Preuſſen bekrieget, um ſie zu bekehren; Nachdem aber dieſe Völker zum Kriege abgerichtet worden: ſo verheereten ſie Mazovien und Kujavien. Konrad, Herzog von Kujavien, rief die Deutſchen Ordensritter aus Deutſchland zu Hülfe. Herrmann von Salza war damals Großmeiſter dieſes Ordens. Im Jahre 1239. drung er in Preuſſen ein, und ſtiftete mit Hülfe der Liefländiſchen

diſchen Ritter, oder der ſo genannten Schwerdträger, die vier Biſchofthümer Kulm, Pomeſan, Ermeland, und Sahmeland. Der Krieg, den der Orden mit den Preuſſen führete, währete 53. Jahre. Nachher wurden die Ritter in verſchiedene Kriege, bald mit den Pohlen, bald mit den Herzogen von Pommern verwickelt, welche letztere ihr Wachsthum mit eiferſüchtigen Augen anſahen. Seitdem fiengen die Familien der Ritter an, ſich in Preuſſen niederzulaſſen, und von ihnen ſtammet größtentheils der Adel her, der es heutiges Tags berühmt macht.

Unter dem Großmeiſter Konrad von Erlichhauſen, im Jahre 1450. erklärten ſich die Städte Danzig, Thoren und Elbingen gegen ihn, daß ſie müde wären, ihm länger zu gehorchen, und ſich daher dem Kaſimir, einem Sohne des Königs von Pohlen, Jagello, ergeben hätten. Der Krieg, den die Ritter und die Pohlen, wegen Preuſſen, mit einander führeten, dauerte dreyzehn Jahre lang. Die ſiegenden Pohlen ſchrieben Geſetze vor. Das dieſſeits der Weichſel liegende Preuſſen wurde mit Pohlen verbunden, und das königliche Preuſſen genennet. Der Orden behielt das jenſeitige Preuſſen, er wurde aber genöthiget, ſolches von den Siegern zu Lehn zu nehmen.

Im Jahre 1510. wurde Albrecht von Brandenburg vom Orden zum Großmeiſter erwählt. Er war der Urenkel Albrecht Achilles, wie wir bereits angemerket haben. Der neue Großmeiſter fieng, um die Ehre des Ordens zu retten, einen

neuen

neuen Krieg wider die Pohlen an, welcher ſich höchſt glücklich für ihn endigte; denn der König von Pohlen, Sigismund I. ernennte ihn zum Herzoge von Preuſſen, und machte dieſe Würde für dieſen Fürſten und ſeine Nachkommen erblich. Albrecht machte ſich nur anheiſchig, Pohlen die gewöhnliche Huldigung zu leiſten.

Der Herzog Albrecht legte nunmehr, als Herr vom jenſeitigen Preuſſen, die Kleidung, das Kreuz, und das Wapen des Deutſchenordens ab. Die Ritter machten es ſo, wie es die Schwächern zu machen pflegen; ſie begnügten ſich damit, daß ſie demjenigen feierlich widerſprachen, was ſie nicht verhindern konnten. Der neue Herzog hatte im Jahre 1563. einen Krieg wider den Herzog von Braunſchweig und Commenthur zu Memel, Erich, auszuhalten; Erich kam an der Spitze von 12000. Mann nach Preuſſen, allein Albrecht verſperrete den Weg über die Weichſel. Weil daſelbſt eben nichts merkwürdiges vorfiel, und die beiden Ufer des Fluſſes mit Soldaten bedeckt waren, welche nichts thaten, als Nüſſe abpflücken, ſo nannte man dieſen Feldzug Nußkrieg. Im Jahre 1519. wurde Albrecht ein Proteſtant, und Preuſſen folgte ſeinem Beiſpiele. Sein Sohn, Friedrich Albrecht, folgte ihm 1568. in der Regierung. Er erhielt die Belehnung von dem König in Pohlen, Sigismund Auguſt, und die Geſandten des Kuhrfürſten Joachims II. und des Markgrafen von Anſpach wurden mit belehnt. Dieſer Albrecht Friedrich vermählte ſich mit der Maria Eleonora, einer Tochter Johann Wilhelms,

und

und Schweſter des letzten Herzogs von Kleve. Johann Sigismund war der Eidam und Vormund dieſes Herzogs von Preuſſen. Der Tod ſeines Schwiegervaters ſetzte ihn, im Jahre 1618. in den völligen Beſitz dieſes Herzogthums. Johann Sigismund hatte ſich im Jahre 1614. zur reformirten Religion gewendet, um ſich den Einwohnern im Kleviſchen, die ſeine Unterthanen werden ſollten, gefällig zu erzeigen. Der Kaiſer Rudolf II. ſtarb während der Regierung des Kuhrfürſten, und Mathias, ein Bruder des Verſtorbenen, ward von den ſämmtlichen Kuhrfürſten an ſeine Stelle erwählet. Da der Kuhrfürſt ſahe, daß er ſchwächlich wurde, ſo trat er ſeinem Sohne, George Wilhelm, die Regierung ab, und ſtarb kurz darauf zu Bellin, nachdem er 11. Jahr regieret und 44. gelebet hatte.

George

George Wilhelm.

George Wilhelm gelangte im Jahre 1619. zur Kuhrfürſtlichen Würde. Seine Regierung iſt unter allen die unglücklichſte geweſen. Seine Staaten wurden in dem dreyßigjährigen Kriege verwüſtet; ja dieſer Krieg hat ſo tiefe Spuren hinterlaſſen, daß man noch itzo, da ich dieſes ſchreibe, Merkmale von ihm ſpüret. Alle Plagen in der Welt befielen auf einmal das unglückliche Kuhrfürſtenthum. Es hatte zu ſeinem Oberhaupte einen Fürſten, der nicht fähig war zu regieren, und der zu ſeinem Staatsrath * einen Verräther ſeines Vaterlandes erwählet hatte. Zu gleicher Zeit entſtund ein Krieg, oder vielmehr eine allgemeine Zerſtörung. Das Kuhrfürſtenthum wurde von freund- und feindlichen Heeren überſchwemmet, die alle gleich raubbegierig und barbariſch waren. Sie ſtieſſen wider einander wie Wellen, die durch einen Sturm erreget worden ſind. Bald bedeckten ſie das Land mit ihrer Menge, bald zogen ſie ſich zurück, nachdem ſie es verheeret hatten. Damit endlich die Verwüſtung ihren höchſten Gipfel erreichen möchte: ſo kamen böſe und anſteckende Krankheiten, welche die Einwohner, die dem Schwerdte des Soldaten entrunnen waren, folgends aufrieben.

Eben dieſes unglückliche Schickſal, welches dieſen Kuhrfürſten verfolgte, ſchien auch wider alle ſeine Anverwandten zu wüten. George Wilhelm hatte

* Den Grafen von Schwarzenberg, Statthalter in der Mark.

worinnen er die Beschwerden, die er wider den Kaiser hätte, umständlich bekannt machte. Diese Klagen bestunden darinne, daß der Kaiser dem König von Pohlen 10000. Mann Hülfsvölker zugeschickt, seinen Bundsgenossen, den Herzog zu Meklenburg, abgesetzt, und wider die Stadt Stralsund, mit welcher Gustav im Bunde stünde, Gewaltthätigkeiten ausgeübet hätte. Der Kaiser hätte antworten können, daß, da er mit dem Könige von Pohlen in einem Bündnisse stünde, er, nach seinem Versprechen, ihm zu Hülfe hätte kommen müssen; daß der Herzog von Meklenburg nicht würde abgesetzt worden seyn, wenn er sich nicht in den Lavenburgischen Bund begeben hätte; und daß endlich einer Hanseestadt, wie Stralsund war, nicht frey stünde, andere, als Handlungsverträge, mit fremden Königen und Fürsten zu schlüssen.

Wann man die Gründe Gustavs genau betrachtet, so hatten sie kein gröſſer Gewicht, als diejenigen, deren Karl II. von Engelland sich bediente, um die Holländer zu bekriegen. Sie bestunden darinn: Der König beklagte sich, daß die Herren von Witt ein ärgerliches Gemählde * in ihrem Hause hätten. Müssen so nichtswürdige Ursachen ganze Völker wider einander in die Waffen bringen, und den Umsturz der glücklichsten Länder verursachen? Muß das menschliche Geschlecht sein Blut vergiessen, und sein Leben verschwenden, um

* Dieses Gemählde stellte ein Seetreffen vor, welches der Generaladmiral, Johann von Witt, wider die Engelländer gewonnen hatte.

ſchloſſen hatten, gieng zum Ende, und die Herzogthümer, die zur Kleviſchen Erbſchaft gehören, wurden der Schauplatz des Krieges. Die Spanier eroberten Jülich, welches die Holländer zum Beſten des Kuhrfürſten beſetzt hatten. Kleve und Lippſtadt ergaben ſich auch an den Spinola. Indeſſen jagten die Holländer im Jahre 1629. die Spanier aus dem Kleviſchen, und nahmen wieder einige Städte für den Kuhrfürſten ein. George Wilhelm und der Herzog zu Neuburg bewogen die Spanier im Jahre 1630. einen Theil dieſer Provinzen zu räumen. Die Holländer legten in die Städte des Kuhrfürſten, und die Spanier in die Städte des Herzogs Beſatzung ein; allein dieſer Vergleich war von keiner Dauer.

Im Jahre 1635. gieng der Krieg in dieſen Provinzen aufs neue an, und zwar mit mehrerer Heftigkeit, als zuvor, alſo, daß während der ganzen Regierung des Kuhrfürſten die Kleviſchen Lande ein Raub der Spanier und Holländer waren, die ſich der Päſſe bemächtigten, Städte überrumpelten, zuweilen Vortheile über einander erhielten, und ſie eben wieder verlohren, und indeſſen doch nichts beträchtliches unternahmen. Die Erpreſſungen der Befehlshaber, und die Räubereyen der Soldaten, machten in dieſen Zeiten den größten Theil der Kriegskunſt aus.

Ob ſich ſchon der Kaiſer eine unumſchränkte Herrſchaft anmaſſen wollte; ſo unterlieſſen die Reichsfürſten doch nicht, ſich ſeiner Herrſchſucht mit einer ſolchen Standhaftigkeit zu widerſetzen, wodurch er zuweilen in ſeinen Unternehmungen gehin-

dert

dert wurde. Dieſe Fürſten errichteten Bündniſſe, die in Wien oftmals Unruhe machten.

Die Kuhrfürſten von Brandenburg und von Sachſen legten bey dem Kaiſer für ihr Mitglied, den Kuhrfürſten von der Pfalz, der in der Reichsacht war, eine Fürbitte ein, und weigerten ſich, den Kuhrfürſten Maximilian von Bayern, den der Kaiſer Ferdinand II. zum Nachtheil des Pfälziſchen Hauſes, und wider die Reichsgeſetze, zu dieſer Würde erhoben hatte, zu erkennen. Nach der göldenen Bulle iſt ein Kaiſer nicht berechtiget, einen Kuhrfürſten, ohne einmüthige Zuſtimmung der Reichsverſammlung, in die Reichsacht zu erklären, oder abzuſetzen. Allein die Fürbitte hatte keine Wirkung. Denn der Kaiſer, der nur auf ſeine perſönliche Rache bedacht war, befand ſich ſtark genug, und bekümmerte ſich daher wenig um die Freyheit des Deutſchen Staatskörpers, oder um die Geſetze der Billigkeit.

Von der Zeit an ſahe der Kuhrfürſt und ſeine Räthe voraus, daß ein Krieg unvermeidlich entſtehen müßte, und daß er, durch die Verwickelung verſchiedener Umſtände, darein ſelbſt mit gezogen werden würde. Einer Seits hatte er die Rechte auf die Kleviſchen Lande zu behaupten, auf der andern ſahe er den dreyßigjährigen Krieg, und noch mehr die durch die Religion entſtändenen Streitigkeiten, welche zu allerhand Staatsränken und mächtigen Verbindungen Anlaß gaben. Kriege, die bereits ausgebrochen, und andere, die zum Ausbruch bereit waren, bedroheten ſeine Lande, und machten, daß George Wilhelm ſich rüſtete, ſie alsdenn auszuhalten,

den, wenn sie nicht länger zu vermeiden seyn würden. Sein Staatsrath, der Graf von Schwarzenberg, schlug zu verschiedenen malen vor, man sollte ein Heer von 20000. Mann anwerben, und solches zum Dienst des Kaisers überlassen. Allein man nahm so schlechte Maaßregeln, und man machte so lächerliche Einrichtungen, daß kaum 6000. Mann zusammen gebracht wurden.

Der Fortgang der Reformation, welcher Deutschland in zwo mächtige Partheien getheilet hatte, gab unvermerkt zu einem öffentlichen Kriege Gelegenheit.

Den Protestanten war daran gelegen, ihre freye Religionsübung zu behaupten, und die Güter der Geistlichen, die sie eingezogen hatten, zu behalten. Sie schlossen daher ein Bündniß zu Lavenburg. Christian IV. König von Dännemark, die Herzoge von Lüneburg, Holstein und Mecklenburg, und der Verweser von Magdeburg, der Oheim des Kuhrfürsten, traten demselben bey. Der Kaiser schöpfte deswegen einen Argwohn, und hielt es für unanständig, den Weg der Unterhandlung und Gelindigkeit zu erwählen, und die Gemüther zu einem Vergleich zu bewegen. Er ließ daher den Tilly an der Spitze von 12000. Mann, in den Niedersächsischen Kreis einrücken. Tilly zeigte sich vor Halle; und ob sich schon die Stadt ohne Widerstand ergab, so ließ er sie doch plündern. Wallenstein rückte zu gleicher Zeit, mit 12000. Oesterreichern, in die Bischofthümer Halberstadt und Magdeburg ein. Die Niedersächsischen Stände erstaunten über diese Feind-

ſeligkeiten, und begehrten von dem Kaiſer einen gütlichen Vergleich; allein dieſe Vorſchläge hinderten den Tilly und Wallenſtein nicht, die Länder Halberſtadt und Magdeburg anzufallen. Der Verweſer von Magdeburg, Chriſtian Wilhelm, wurde abgeſetzt, und das Capitel ernannte, gegen die Erwartung des kaiſerlichen Hofes, welcher die Abſicht hegte, dieſe Würde ſeinen Prinzen zuzuwenden, einen Prinzen des Kuhrfürſten zu Sachſen, Namens Auguſt, dazu.

Der abgeſetzte Verweſer ließ ſeine Völker zu denjenigen ſtoſſen, welche der König von Dännemark in Niederſachſen hatte einrücken laſſen, um das Lavenburgſche Bündniß zu unterſtützen. Chriſtian Wilhelm und der Graf von Mansfeld, welche dieſes Heer anführeten, griffen den Wallenſtein an der Deſſauiſchen Brücke an, und wurden geſchlagen: ſie flüchteten nach ihrer Niederlage in die Mark Brandenburg, und plünderten dieſelbe. Ein anderer Haufen, den der König von Dännemark in Niederſachſen, in der Gegend von Hurer, ſtehen hatte, wurde von Tilly zu gleicher Zeit geſchlagen. Die Nachbarſchaft und die Siege der Kaiſerlichen nöthigten den Georg Wilhelm, ſich dem Willen des Kaiſers zu unterwerfen, und den Kuhrfürſten Maximilian von Bayern in dieſer Würde zu erkennen.

Der König von Dännemark, der ſich von ſeinen Niederlagen erholet hatte, erſchien im folgenden Jahre mit zwey Heeren, wovon er das eine ſelbſt, das andere aber der Verweſer anführte: Allein er war durch den ſchlechten Fortgang, den er gehabt,

verzagt, und getrauete ſich nicht auf den Tilly los zugehen, welcher Brandenburg, Rathenau, Havelberg und Perleberg beſetzet hatte.

Mansfeld verſammlete ebenfals den Ueberreſt ſeines Heeres, er rückte, wider den Willen des Kuhrfürſten, in die Marken ein. Die Kaiſerlichen ſchickten ihm 7000. Mann entgegen, zu welchen der Kuhrfürſt 800. Mann, unter der Anführung des Oberſten Kracht, ſtoſſen ließ. Dieſes Heer ſetzte über die Warthe, und zerſtreuete die flüchtigen Mansfeldiſchen Völker. Aus dieſer ſchwachen Hülfe, welche der Kuhrfürſt damals hergab, ſieht man klärlich, daß er nur wenige Völker auf den Beinen müſſe gehabt haben.

Die Kaiſerlichen machten ſich ihre erhaltenen Vortheile zu Nutze, und legten in ganz Pommern Beſatzungen: Da es auch einiges Anſehen hatte, daß der König von Schweden, nach dem Beiſpiele des Königs von Dännemark, die Parthey der proteſtantiſchen Fürſten in Deutſchland ergreifen würde, welche die Katholiſchen zu unterdrücken ſuchten, ſo bediente ſich der Kaiſer dieſes Vorwands, um als ein Beſchützer des Reichs angeſehen zu werden; da doch ſeine heimliche Abſicht war, mit dieſem Herzogthum, welches nach dem Tode des Herzogs Bogislaus, der keine Erben hatte, an den Kuhrfürſten fiel, nach ſeiner Willkühr zu ſchalten. Stralſund widerſtund den Kaiſerlichen. Wallenſtein belagerte dieſen Ort; hub aber die Belagerung auf, nachdem er 12000. Mann dabey verlohren hatte. Dieſe Zahl ſcheint mir um ein vieles vergröſſert zu ſeyn, da man ſich zu der Zeit nur

kleiner Heere bediente. Es iſt auch wahrſcheinlich, daß die Geſchichtſchreiber der damaligen Zeiten, um die Sache wunderbarer zu machen, etwas hinzugeſetzt haben. Die Stadt **Stralſund**, die ſich durch ihre Tapferkeit erhalten hatte, ſetzte in ihre eigene Kräfte ein Mißtrauen. Sie ſchloß daher mit dem König **Guſtav Adolph** von **Schweden** ein Bündniß, und nahm eine **ſchwediſche** Beſatzung von 9000. Mann ein.

Der Kaiſer war indeſſen durch den glücklichen Fortgang ſeiner Waffen in **Deutſchland** hochmüthig geworden. Er hielt dieſes für eine bequeme Gelegenheit, die proteſtantiſchen Fürſten und die neue Religion zu unterdrücken; er ließ daher den berufenen Wiedererſtattungsbefehl bekannt machen. Dieſer Befehl legte den proteſtantiſchen Fürſten auf, der Kirche die Güter wieder zu geben, deren ſie ſich mittelſt der Reformation nach dem **paſſauiſchen** Vertrage,* bemächtiget hatten. Sie würden alle dabey einen anſehnlichen Verluſt erlitten haben; und das Haus **Brandenburg** würde der Biſchafthümer, **Brandenburg**, **Havelberg** und **Lebus** beraubet worden ſeyn. Dieſes war gleichſam die Loſung, welche die Proteſtanten aufs neue wider die Katholicken in die Waffen brachte.

Ferdinand II. ſchränkete ſeine ehrgeizigen Abſichten nicht auf die Erniedrigung der Reichsfürſten ein,

* Es wurde im Jahre 1552. feſtgeſetzt, daß man in Anſehung der Religionsangelegenheiten nichts zu befürchten habe, und daß niemand beunruhiget werden ſollte, bis die Sache auf dem Reichstag entſchieden ſeyn würde.

ein, ſeine Abſicht war, ſich das Erzbiſchofthum **Magdeburg** zuzueignen. **Wallenſtein**, der dieſe Hauptſtadt ſeit mehr als ſieben Monaten belagerte, wurde inzwiſchen genöthiget, die Belagerung mit Schimpf aufzuheben.

Die Unruhen in Deutſchland ſollen uns nicht abhalten, diejenigen einen Augenblick zu betrachten, welche ſich in **Pohlen** entſponnen haben.

Sigismund, König von **Pohlen**, machte Anſprüche auf das Königreich **Schweden**, welches **Guſtav Adolph** damals beherrſchte; Allein der König von **Schweden** war lebhafter, und ein witzigerer Mann, als ſein Gegner, und kam demſelben zuvor. **Guſtav Adolph** rückte im Jahr 1625. in **Preuſſen** ein, da **Sigismund** ſich noch rüſtete, ihn zu bekriegen; er eroberte die Feſtung **Pillau**, und ſeine Waffen waren überhaupt ſowohl in **Liefland**, als in dem **Pohlniſchen Preuſſen**, glücklich. Zu **Danzig** unterſchrieb er einen Waffenſtillſtand mit den **Pohlen** auf ſechs Jahr, in welchem der Kuhrfürſt mit begriffen war, und den man hernach bis auf 26. Jahre verlängerte. In dieſem Vertrage wurde des **George Wilhelm**, als eines Lehnträgers der Krone **Pohlen**, gedacht; er erhielt auch im Jahre 1626. zu **Warſchau** perſönlich die Lehn über **Preuſſen**.

Der König von **Schweden** hegte den Vorſatz, nach **Deutſchland** zu gehen, um aus den Trennungen und Zerrüttungen ſeinen Vortheil zu ziehen, als welche durch den Wiedererſtattungsbefehl des Kaiſers immer noch vermehret wurden. **Guſtav** gab, nach der Gewohnheit der Könige, ein Manifeſt heraus,

worinnen er die Beſchwerden, die er wider den Kaiſer hatte, umſtändlich bekannt machte. Dieſe Klagen beſtunden darinne, daß der Kaiſer dem König von Pohlen 10000. Mann Hülfsvölker zugeſchickt, ſeinen Bundsgenoſſen, den Herzog zu Meklenburg, abgeſetzt, und wider die Stadt Stralſund, mit welcher Guſtav im Bunde ſtünde, Gewaltthätigkeiten ausgeübet hätte. Der Kaiſer hätte antworten können, daß, da er mit dem Könige von Pohlen in einem Bündniſſe ſtünde, er, nach ſeinem Verſprechen, ihm zu Hülfe hätte kommen müſſen; daß der Herzog von Meklenburg nicht würde abgeſetzt worden ſeyn, wenn er ſich nicht in den Lavenburgiſchen Bund begeben hätte; und daß endlich einer Hanſeeſtadt, wie Stralſund war, nicht frey ſtünde, andere, als Handlungsverträge, mit fremden Königen und Fürſten zu ſchlüſſen.

Wann man die Gründe Guſtavs genau betrachtet, ſo hatten ſie kein gröſſer Gewicht, als diejenigen, deren Karl II. von Engelland ſich bediente, um die Holländer zu bekriegen. Sie beſtunden darinn: Der König beklagte ſich, daß die Herren von Witt ein ärgerliches Gemählde * in ihrem Hauſe hätten. Müſſen ſo nichtswürdige Urſachen ganze Völker wider einander in die Waffen bringen, und den Umſturz der glücklichſten Länder verurſachen? Muß das menſchliche Geſchlecht ſein Blut vergieſſen, und ſein Leben verſchwenden, um

* Dieſes Gemählde ſtellte ein Seetreffen vor, welches der Generaladmiral, Johann von Witt, wider die Engelländer gewonnen hatte.

um den Ehrgeiz und Eigensinn eines einzigen Menschen zu befriedigen?

Während daß die Schweden, 1630. sich, in Deutschland einzufallen, rüsteten, erpreſſete Wallenſtein, der ſich in dem Kuhrfürſtenthum Brandenburg feſt geſetzt hatte, aus demſelben ungeheure Geldſummen. Es war etwas ſonderbares, daß die Kaiſerlichen mit einem freundſchaftlichen Lande ſo hart verfahren, deſſen Fürſt dem Kaiſer keine Urſache zu klagen gegeben hatte. Des George Wilhelms bewerkenswürdige Umſtände ſcheinen nach der Wahrheit in einer Antwort abgeſchildert zu ſeyn, die er Ferdinand II. gab, als er ihn auf den Reichstag nach Regenſpurg einlud. Da er ſagte: „Die Erſchöpfung der „Mark ſetzet mich auſſer Stand, meine gewöhnlichen Ausgaben zu beſtreiten, und alſo noch viel „mehr diejenigen, die eine ſolche Reiſe erfordern „würde.„

Die Schriftſteller erzählen, daß die Regimenter von Pappenheim und St. Julian, welche ihren Aufenthalt in der Altmark hatten, in 16. Monaten 300000. Thaler daraus gezogen haben. Die Mark Silber galt damals neun Thaler, itzt aber vierzehn. Folglich würde dieſe Summe nach unſerer Münze 466666. Thaler betragen. Dieſe Schriftſteller verſichern auch, daß Wallenſtein aus dem Kuhrfürſtenthum 20. Millionen Gulden gezogen habe, welche man auf 1777777. Thaler anſchlagen kann. Allein dieſes iſt gewiß mehr als um die Hälfte vergröſſert. Die Schriftſteller dieſer Zeit ſetzten ihren Ruhm nicht in einer

genauen Richtigkeit ihrer Erzählungen. Sie rafften die gemeinen Erzählungen zusammen, und gaben sie für Wahrheiten aus; und erwogen nicht, daß verunglückte Personen darinn eine Art von Trost finden, wann sie ihr Unglück und ihren Verlust vergrössern können.

Die Ungewitter, welche seit einigen Jahren um das Kuhrfürstenthum herum sich hören liessen, vereinigten sich endlich, und bestürmten es von allen Seiten. **Gustav Adolph** rückte in **Deutschland** ein, er that auf der Insel **Rügen** eine Landung, und vertrieb die Kaiserlichen von derselben, mit Hülfe der **stralsundischen** Besatzung. Bey Annäherung der **Schweden** ließ der Kaiser den Kuhrfürsten von **Sachsen** und **Brandenburg** andeuten, daß sie Lebensmittel und Kriegsbedürfnisse für seine Völker in Bereitschaft halten sollten; er gab ihnen zugleich die Versicherung, daß er, in Betrachtung dieses Dienstes, seinen Wiedererstattungsbefehl, was sie betreffe, mildern wollte.

Indessen daß der Reichstag zu **Regenspurg** das Unglück **Deutschlands**, in schönen Reden, beweinte, und sich wegen der Mittel berathschlagte, wie man es von so vielem Uebel, und sonderlich von dem Einfalle des Königs von **Schweden**, befreyen möchte, verlohr **Gustav Adolph** seine Zeit nicht durch unnütze Reden, er machte sich Meister von ganz **Pommern**. Er besetzte **Stettin**, und jagte den **Torquatus Conti** aus diesem Herzogthume, der die Kaiserlichen anführte. Dieser, von den **Schweden** aus **Pommern**, vertriebene Feldherr zog sich durch die **Neumark** zurück, und setzte

sich

ſich mit ſeinen Völkern bey Frankfurt an der Oder.

Guſtav Adolph, der Herr von Pommern war, ſchloß mit dem Herzoge, Bogislaus, einen Vergleich, in welchem feſtgeſetzt ward, daß Pommern in den Händen des Königs in Verwahrung bleiben ſollte, falls nach dem Tode des Herzogs jemand dem Kuhrfürſten von Brandenburg die Erbfolge ſtreitig machte, oder Schweden wegen der aufgewandten Kriegskoſten nicht gänzlich ſchadlos gehalten würde.

Die Proteſtanten bekamen durch die Annäherung des Königs von Schweden neuen Muth, ſie verſammleten ſich zu Leipzig, alwo ſie ſich über ihre Angelegenheiten berathſchlagten.

Die Stadt Magdeburg hatte ſich bereits mit dem Könige verbunden, und ihm den Uebergang über ihre Elbbrücke bewilliget; dieſer Verbindung zu Folge, verjagte ſie die Kaiſerlichen von dem platten Lande. Allein Tilly kam an der Spitze ſeines Heers zurück, und unternahm die in der Geſchichte ſo berufene Belagerung.

Die Kuhrfürſten von Brandenburg und Sachſen mißbilligten die Aufführung der Magdeburger, ſie beſchloſſen dem Kaiſer beſtändig ergeben zu bleiben, und ihren Adel aufzubieten, um ſich den Schweden widerſetzen zu können.

Bey der Annäherung Guſtav Adolphs ließ der Kuhrfürſt in der Geſchwindigkeit vor Berlin einige Befeſtigungswerke von Erde aufwerfen, und einige Stücke auf die Wälle pflanzen: Es man-

gelte ihm an Soldaten, die Zeit war auch nicht hinlänglich, den aufgebotenen Adel zusammenzubringen, daher nöthigte er die Bürger auf die Wache zu ziehen, und für die Sicherheit der Stadt zu sorgen.

Indessen gieng **Gustav Adolph** durch die **Mark**, und eilete dem Herzog in **Meklenburg** zu Hülfe. Dieser König war ein eben so grosser Staatsmann, als tapferer Held. Er ließ daher unter seinen Völkern eine genaue Kriegszucht beobachten. Er hegete auch die Absicht, alle Protestanten auf seine Seite zu ziehen, und machte deswegen überall bekannt, daß er nur deswegen nach **Deutschland** gekommen wäre, um die Fürsten von dem Joche zu befreyen, welches der Kaiser ihnen auflegte; sonderlich aber, um die Religionsfreyheit zu behaupten. Für **Frankreich** und **Schweden** war es auf gleiche Weise nöthig, sich den herrschsüchtigen Absichten des Hauses **Oesterreich** zu widersetzen. Er trat bald darauf mit **Ludwig XIII.** in ein Bündniß, und ihr Vergleich, der schon lange zuvor auf dem Tapete gewesen war, wurde endlich zu **Berwald** geschlossen.

Die Kaiserlichen, deren Macht getheilet war, suchten nunmehr dieselbe zusammen zu ziehen, um den **Schweden** die Spitze zu bieten. **Tilly** ließ einiges Volk zurück, welches **Magdeburg** noch immer eingeschlossen halten mußte. Er selbst rückte mit seiner größten Macht nach **Frankfurt** an der **Oder**, und stieß daselbst zu dem **Torquato Conti**. Hierauf zog er durch das Kuhrfürsten-

fürſtenthum hindurch, in der Abſicht, die Schweden anzugreifen, welche groſſen Fortgang in dem Meklenburgiſchen hatten. Allein Guſtav Adolph hatte viel mehr Glück, als der kaiſerliche Feldherr. Der König von Schweden verließ das Meklenburgiſche; gieng über die Oder bey Schwed, nahm im Vorbeygehen Landsberg ein, und belagerte Frankfurt, welches von 7000. Kaiſerlichen vertheidiget wurde. Er nahm dieſe Stadt ein, und führte daraus eine groſſe Menge Geſchütz mit ſich hinweg. Er machte ſich auch Meiſter von Croſſen; und hernach nahm er plötzlich ſeinen Weg auf Berlin zu, um Magdeburg zu Hülfe zu kommen, welches Tilly wiederum in eigner Perſon belagerte.

Da Guſtav Adolph nach Köpenick kam: ſo verlangte er von dem Kuhrfürſten, unter dem Vorwande, ſeinen Rückzug ſicher zu machen, daß er ihm die Feſtung Spandau und Küſtrin einräumen ſollte: in der That aber hegete er dabey die Abſicht, George Wilhelmen wider ſeinen Willen auf ſeine Seite zu ziehen. Der Kuhrfürſt erſtaunte über dieſen ſeltſamen Antrag, und konnte ſich zu nichts entſchlüſſen. Die Räthe ſchlugen eine Zuſammenkunft dieſer beyden Fürſten vor. George Wilhelm gieng dem Könige eine Viertelmeile weit von Berlin entgegen. Die Unterredung geſchahe in einem kleinen Gehölze. Der Kuhrfürſt fand den König daſelbſt mit einer Bedeckung von 1000. Fußgängern, und vier Stücken. Guſtav Adolph wiederholte den Antrag, den er George Wilhelmen bereits gethan hatte. Der

Kuhr-

Kuhrfürſt gerieth in eine grauſame Verwirrung, und wußte nicht, wozu er ſich entſchlüſſen ſollte. Er bat ſich eine halbe Stunde Bedenkzeit aus, damit er die Sache mit ſeinen Räthen überlegen könnte. Indeſſen unterhielt ſich der Schwediſche Monarch mit den Prinzeßinnen und dem Frauenzimmer des Hofs. So oft die Räthe George Wilhelms einmal ihre Meinung eröfnet hatten; ſo ſchloſſen ſie: was zu thun: ſie haben Stücke. Nachdem ſie ſich lange Zeit berathſchlaget hatten, und dennoch zu keinem Schluſſe kommen konnten: ſo erſuchte man den König in Schweden, ſich nach Berlin zu begeben. Guſtav Adolph zog mit ſeiner ganzen Bedeckung in dieſe Hauptſtadt ein, 200. Schweden verſahen die Wache in dem Schloſſe zu Berlin, und die übrigen wurden bey den Bürgern eingelegt. Den folgenden Tag lagerte ſich die geſammte Schwediſche Armee vor den Thoren der Stadt. Der Kuhrfürſt, der zu Hauſe nicht mehr Herr war, willigte in alles, was der König von Schweden verlangete. Die Schwediſchen Völker welche die Feſtungen Küſtrin und Spandau inne hatten, huldigten dem Kuhrfürſten; und der König verſprach ihm, daß er ihm dieſe Plätze wieder einräumen wollte, ſo bald die gegenwärtigen Umſtände geändert ſeyn würden. Guſtav Adolph rückte bis über Potsdam hinaus, und die Kaiſerlichen, welche Brandenburg und Rathenau inne hatten, zogen ſich, bey ſeiner Annäherung, zu der Armee zurück, welche Magdeburg belagerte. Der Kuhrfürſt von Sachſen verwehrete den Schweden den Uebergang über die Elbe bey Wittenberg.

Guſtav

Gustav wurde dadurch gehindert, der Stadt Magdeburg zu Hülfe zu kommen, wie seine Absicht gewesen war.

Diese unglückliche Stadt, welche weder Wallenstein, noch Tilly, mit Gewalt hatten einnehmen können, wurde endlich durch List überwältigt. Die Kaiserlichen waren, durch Vermittlung der Hansestädte, in eine Unterhandlung mit den Magdeburgern getreten. Diese Zeit über schossen sie mit Fleiß nicht auf die Stadt. Die Magdeburger, welche leichtgläubig und nachläßig zugleich waren, wurden durch diese scheinbare Sicherheit eingeschläfert. Die Bürger, welche des Nachts die Wache auf dem Walle besorgen mußten, begaben sich gegen Morgen gröstentheils wiederum in ihre Häuser. Pappenheim, der die Belagerung führte, und schon bis an den bedeckten Weg des Grabens fortgerückt war, merkte dieses, und machte sichs zu Nutze. Er machte die nöthigen Anstalten; und da des Morgens einmal der Wall schlecht besetzt war, unternahm er vier Stürme auf einmal, und machte sich, ohne grossen Widerstand, Meister von den Wällen. Die Croaten, die sich an der Elbe befanden, welche damals nicht tief war, strichen an derselben hin, ohne sich weit von dem Ufer zu entfernen, und nahmen die äusserſten Befestigungswerke ein. Tilly, der sich der Stücke auf dem Walle bemächtiget hatte, ließ dieselben so richten, daß man die Gassen damit bestreichen konnte. Die Anzahl der Kaiserlichen vermehrete sich alle Augenblicke, und machte alle Bemühungen vergebens, welche die Einwohner hätten anwenden können.

Also

Alſo wurde dieſe Stadt, die eine von den älteſten und blühendeſten in Deutſchland iſt, eingenommen, da ſie es am wenigſten vermuthete, und, auf eine barbariſche Weiſe, drey Tage lang hinter einander geplündert.

Alles, was die ungezähmte Frechheit der Soldaten erfinden kann, wenn ſie durch nichts in ihrer Wuth aufgehalten werden; alles, was die wildeſte Grauſamkeit den Menſchen einflöſſet, wenn eine blinde Raſerey ſich ihrer Sinne bemächtigt, alles dieſes wurde damals von den Kaiſerlichen in dieſer unglücklichen Stadt ausgeübet. Die Soldaten rotteten ſich gewaffnet zuſammen, liefen auf den Gaſſen hin und wieder; und ermordeten, ohne Unterſchied, alte Greiſe, Weiber und Kinder; diejenigen, welche ſich vertheidigten, und die übrigen, die ihnen keinen Widerſtand thaten. Die Häuſer wurden geplündert und verwüſtet, die Gaſſen mit Blut überſchwemmet, und mit Leichen bedecket; man ſahe nichts, als Körper, in denen das Herz noch klopfete, und welche über einander gehäuft, oder ganz nackend ausgeſtreckt lagen. Das traurige Schreyen derjenigen, welche man erwürgete, und das grauſame Geſchrey ihrer Mörder, vermiſchten ſich in der Luft, und flöſſeten Schrecken ein. Bey dieſem grauſamen Niedermetzeln kamen die meiſten Bürger um. Nur 1400. von ihnen wurden erhalten. Dieſe hatten ſich in die Domkirche verſchloſſen, und wurden von dem Tilly begnadigt. Auf Morden folgte Brennen. Die Flammen ſtiegen von allen Seiten in die Höhe; und in wenig Stunden machten die Bürgerhäuſer,

häuſer, und die öffentlichen Gebäude, zuſammen nur einen einzigen Aſchenhaufen aus. Kaum 140. Häuſer wurden aus dieſer allgemeinen Feuersbrunſt noch gerettet, 200. Jungfrauen erſäuften ſich, wie man ſagt, um ihre Jungfrauſchaft zu erhalten. Allein dieſes gehöret mit unter die fabelhaften Erzählungen, die ſich beſſer in die Zeiten des Herodotus, als in die unſrigen, geſchickt hätten.

Ganz Deutſchland, Freunde und Feinde, beklagten das Schickſal dieſer Stadt, und beweinten das Ende ihrer Einwohner. Dieſe Grauſamkeit der Kaiſerlichen wurde um ſo viel mehr verabſcheuet, da man in der Geſchichte nur wenig Beiſpiele von einer ſo groſſen Unmenſchlichkeit antrift.

Nachdem Magdeburg verlohren war: ſo lagerte ſich Guſtav Adolph zum andern mal vor Berlin. Es verdroß ihn, daß er dieſe freundſchaftliche Stadt nicht hatte retten können; und er ſchob die Schuld davon auf die Kuhrfürſten von Brandenburg und Sachſen. George Wilhelm ſchickte die Kuhrfürſtinn, und alle Prinzeßinnen ſeines Hofs, in das Lager des Königs von Schweden, um denſelben zu beſänftigen. Endlich begab er ſich ſelbſt dahin, und bewilligte dem Könige alles, was er verlangte. Da der Kuhrfürſt nach Berlin zurückkehrte: ſo begrüſſete ihn das Schwediſche Lager durch dreymalige Löſung der Stücke. Da dieſe mit Kugeln geladen, und gegen die Stadt zu gerichtet waren: ſo wurden viel Häuſer und Dächer von den Kugeln beſchädigt. Den Einwohnern ſchien dieſe Höflichkeit ein wenig Gothiſch und Heruliſch zu ſeyn. Den folgenden Tag gieng

das

das Schwediſche Heer über die Spree, und zog durch die Stadt.

Der Kuhrfürſt entſchuldigte ſeine Aufführung bey Ferdinand II. und ſtellete ihm vor, daß er nicht im Stande geweſen wäre, der Gewalt eines mächtigen Fürſten zu widerſtehen, der ihm mit gewaffneter Hand Geſetze vorgeſchrieben hätte. Der Kaiſer antwortete ganz trocken: Die Schweden würden die Marken eben ſo wenig verſchonen, als die Kaiſerlichen gethan hätten.

Da der Kuhrfürſt zu Sachſen ſahe, was für guten Fortgang die Schwediſchen Waffen hatten: ſo ſchlug er ſich auf diejenige Seite, wo das Glück war; und alle proteſtantiſche Fürſten folgten ſeinem Beiſpiele. Die Schweden gaben dem Kuhrfürſten Spandau und Küſtrin wieder. Hierauf überſchwemmeten ſie Niederſachſen: drungen in die alte Mark ein, und nahmen die Gegend von Werben ein, die ſehr anmuthig iſt, und ſich an dem Zuſammenfluſſe der Havel und Elbe befindet. Tilly ſtund wegen des Pappenheim in Furcht, der genöthigt worden war, ſich in Magdeburg einzuſchlieſſen. Er verließ daher Thüringen, und kam ihm zu Hülfe. Er näherte ſich dem Lager des Königs in Schweden. Die glückliche Erfindungskraft dieſes Fürſten, die ihm alle ſeine Unternehmungen erleichterte, brachte ihn auf den Einfall, den Vortrupp des Tilly zu überrumpeln, der aus drey Regimentern beſtund, welche dieſer General zu weit voraus gelaſſen hatte. Er ſetzete dieſes ſein Vorhaben ſelbſt ins Werk, hieb die drey Regimenter nieder, und kehrte hierauf in

ſein

ſein Lager zurück. Tilly wollte dieſen Schandfleck wiederum austilgen, und rückte gerade gegen die Schweden an. Allein das Lager war ſo ſtark befeſtigt, und die Anſtalten des Königs waren ſo gut, daß Tilly ſich nicht erkühnete, etwas zu wagen. Es mangelte ihm an Lebensmitteln; er wurde gezwungen, ſich zurück zu ziehen, und nahm ſeinen Weg auf Halle zu, in der Abſicht, Leipzig einzunehmen, und den Kuhrfürſten zu Sachſen zu zwingen, die Schwediſche Parthey zu verlaſſen. Guſtav Adolph merkte ſeine Abſicht, verließ ſein Lager zu Werben; gieng bey Wittenberg über die Elbe; vereinigte ſich bey Düben mit den Sachſen; überfiel die Kaiſerlichen, und richtete eine gänzliche Niederlage unter ihnen an. Unter dem zahlreichen Geſchütze, welches der König den Kaiſerlichen in der Schlacht bey Leipzig abnahm, bemerkete man viele Stücke mit dem Brandenburgiſchen, Sächſiſchen und Lüneburgiſchen Wapen, welche die Kaiſerlichen ſich zugeeignet hatten. Tilly flohe, nachdem 6000. Mann von den Seinigen auf dem Platze geblieben waren, nach Thüringen, alwo er den Reſt von ſeinem zerſtreueten Heere beſtmöglichſt wieder zuſammen zu bringen ſuchte.

Wir wollen den Schweden nicht in dem Laufe ihrer Siege nachfolgen. Es iſt hier genug, wenn man weis, daß Guſtav Adolph der Schiedsrichter von Deutſchland wurde, und bis an die Donau kam. Indeſſen verjagte Banier, an der Spitze eines andern Schwediſchen Haufens, die Kaiſerlichen aus den Biſchofthümern Magde-

burg und Halberſtadt, und führte, im Namen ſeines Herrn, eine Regierung in dieſen Landſchaften ein. Die Kaiſerlichen behielten nur noch die Stadt Magdeburg, wo ſie eine ſtarke Beſatzung hatten.

Unterdeſſen daß Deutſchland verheeret und geplündert wurde, ſtarb im Jahre 1632. der König von Pohlen, Sigismund, und Uladislaus wurde an ſeine Stelle erwählet.

Die Schweden ſchlieſen über ihren Lorbeerkränzen nicht ein, ſondern belagerten Magdeburg. Pappenheim, der ſich in dem Herzogthume Braunſchweig befand, eilete der Stadt zu Hülfe. Bey ſeiner Annäherung hub Banier die Belagerung auf. Zu gleicher Zeit ſtieß der Herzog zu Lüneburg, der mit den Schweden im Bündniſſe ſtund, mit einer ſchönen Armee zu Baniern. Pappenheim war nicht ſtark genug, einer ſo groſſen Macht zu widerſtehen. Er räumte die Stadt Magdeburg, und zog ſich in den Weſtphäliſchen und Fränkiſchen Kreis. Auch hier folgte ihm der Krieg nach. Die Schweden zogen in Magdeburg ein, und ermunterten die noch übrigen wenigen alten Einwohner, die Mauern ihrer Vaterſtadt wieder zu bauen.

Der Kaiſer, den das Unglück ſeiner Waffen biegſamer machte, bedienete ſich einer einnehmendern Sprache, um die Kuhrfürſten von Sachſen und Brandenburg von der Schwediſchen Parthey abzuziehen. Allein dieſe hatten ſtarke Gründe zu einem gegenſeitigen Verfahren. Der Kuhrfürſt von Sachſen ſchmeichelte ſich, daß er

wegen

wegen der Ueberlegenheit der Schweden, eine groſſe Rolle in dem Reiche würde ſpielen können. Der Kuhrfürſt von Brandenburg fürchtete ſich vor den Kaiſerlichen nicht weniger, als vor den Schweden, und wußte nicht, wozu er ſich entſchlüſſen ſollte. Endlich hielt er es für vortheilhafter für ſeine Staaten, wenn er dem Glücke Guſtav Adolphs folgete, welches damals ſo gut befeſtigt zu ſeyn ſchien. Er ſchickte ſo gar den Sachſen einige ſchwache Hülfe zu, die einen Haufen kaiſerlicher Völker in Schleſien verfolgten, deren Anführer Balthaſar von Maradas war.

Der Kaiſer war über die Verweigerung dieſer Fürſten erzürnet, und noch mehr über den Einfall, den ſie in Schleſien unternommen hatten. Um ihnen nun ſeine Empfindlichkeit zu zeigen, ſchickte er den Wallenſtein mit einer groſſen Armee ab, um ſich der beyden Kuhrfürſtenthümer zu bemächtigen. Pappenheim verließ Weſtphalen, und ſtieß zu dem Wallenſtein. Weil der König in Schweden ſich damals in Bayern befand: ſo machten ſich die beyden Feldherren ſeine Entfernung zu Nutze, drungen in Sachſen ein, und machten ſich Meiſter von Leipzig, Naumburg, Merſeburg, Halle und Giebichenſtein.

Da der König von Schweden hievon Nachricht erhielt: ſo eilete er Niederſachſen zu Hülfe. Er kömmt, er ſchlägt, und gewinnt ſterbend die beruffene Schlacht bey Lützen. Die ſiegenden, Schweden hielten ſich für überwunden, da ſie ihren Helden nicht mehr an der Spitze hatten; und die Kaiſerlichen glaubten, ob ſie ſchon geſchlagen

anderes fanden, welches sie plündern konnten. Auf solche Weise wurde der Krieg in die Länge verzogen; es wurde nichts entschieden; und wegen der Dauer desselben gieng mehr Volk darauf, als itzo zu geschehen pflegt. Durch die Räubereyen der Soldaten wurden die Länder, welche zu einem Schauplaze des Krieges dieneten, gänzlich verheeret.

Banier trug bey Wirstock einen Sieg über die Kaiserlichen und Sachsen davon. Die Schweden bekamen auf einmal wiederum die Oberhand. Die geschlagenen und flüchtigen Völker machten nicht eher Halte, als bey Leipzig. Die Schweden überschwemmten die Mark von neuem. Wrangel zog in Berlin ein, und legte dahin eine Besatzung von 5. Fahnen. Nachgehends verlangte er von dem Kuhrfürsten seine Festungen zurück. George Wilhelm, der sich nach Pritz zurückgezogen hatte, antwortete ihm: er wollte sich der Willkühr der Schweden überlassen: allein die Kaiserlichen wären Herren von seinen Plätzen, und er könnte damit nicht nach eigner Willkühr schalten. Wrangel begab sich in der Neuen Mark in die Winterquartiere.

Im Jahr 1637. starb der hochmüthige Unterdrücker Deutschlands, Ferdinand II. Sein Sohn Ferdinand III. den er zum römischen Könige hatte erwählen lassen, wurde sein Nachfolger, als ob der Thron erblich gewesen wäre. Bogislaus, dessen Geschlecht das Herzogthum Pommern seit 700. Jahren besessen hatte, starb ebenfalls in diesen unruhigen Zeiten; und mit ihm erloschen zugleich sein ganzes Haus. Die Schwedischen

schen Heere, welche Pommern, und auch die Brandenburgischen Staaten, inne hatten, verhinderten den Kuhrfürsten, sein Recht auf dieses Herzogthum auszuführen. Er begnügte sich damit, daß er einen Trompeter an die Stände von Pommern schickte, und ihnen anbefehlen ließ, daß sie den Schweden als Feinden begegnen sollten. Durch diese sonderbare Gesandschaft, wurde nichts ausgerichtet. Der Kuhrfürst bediente sich ohne Zweifel deswegen eines Trompeters hiezu, weil er glaubte, dieser würde leichter, als jemand von Stande, durch die Schwedischen Völker hindurch kommen können.

Indessen verjagten die Kaiserlichen, unter der Anführung Hatzfelds, und des Morosini, Banierns aus Sachsen, trieben ihn über Schwedt hinaus, und nahmen Landsberg wiederum ein. Zu gleicher Zeit reinigte Klitzing, an der Spitze der Sachsen, die Mark, und das Ufer der Havel, und befreyete dieses Land von den Schweden. Der Krieg, der sich aus einem Lande in das andere zog, kam nun von neuem wiederum nach Pommern, wo die Kaiserlichen durch 3000. Ungarn verstärkt worden waren. Pommern hatte mit den Marken ein gleiches Schicksal; es war gleichen Räubereyen ausgesetzet; es wurde eingenommen, wieder eingenommen, verbrannt und verheeret.

Nunmehr wollte das Schicksal, daß die Schweden eine mächtige Hülfe erlangen sollten. Dadurch wurden sie in den Stand gesetzet, daß sie die Kaiserlichen zwingen konnten, vor ihnen bis nach Böhmen zu fliehen. Allein alles Unglück, welches die

Oester-

Oesterreichischen Völker nur immer betreffen mochte, war nicht vermögend, die Kuhrfürsten von Brandenburg und Sachsen von dem Bündnisse abzuziehen, welches sie mit dem Kaiser geschlossen hatten.

Die Schweden erschienen zum vierten male vor den Thoren von Berlin; und 400. Brandenburger räumeten die Stadt bey ihrer Annäherung.

Der Kuhrfürst wollte sich wegen des Uebels rächen, welches das Kuhrfürstenthum durch die Schweden erdulden mußte, und schlug daher vor, daß man die Feinde zu trennen suchen sollte. Vier tausend Preussen fielen in Liefland ein, und richteten daselbst einige Verwüstungen an. Indem sie aber verabsäumeten, sich der Städte zu bemächtigen, und sich daselbst feste zu setzen: so verliessen sie gar bald wiederum dasjenige, was sie erobert hatten; und ihr Unternehmen war daher vergebens. Die Schweden liessen die Mark denjenigen Verlust empfinden, den sie in Liefland erlitten hatten. Sie überrumpelten bey Bernau 1500. Brandenburger unter der Anführung Borgsdorfs. Devitz nahm seinen Weg nach Schlesien zu, und Banier verheerete Sachsen und das Halberstädtische.

Axelille, der Befehlshaber in Berlin war, schloß Spandau im Jahre 1640. enge ein: Küstrin aber, wohin sich der Kuhrfürst mit seiner flüchtigen Hofstatt, gewendet hatte, nur ganz leichte. Eben itzo wurde ein Landtag in Pommern gehalten; und der Kuhrfürst schickte seine Abgeordneten dahin. Die Stände waren den Schweden nicht

nicht günſtig; und die Abgeordneten des Kuhrfürſten auf dem Reichstage zu **Regenſpurg** vertraten daſelbſt die Stellen der Herzoge von **Wollgaſt** und **Stettin**.

Da in dieſem Jahre zu **Königsberg** der Preußiſche Landtag gehalten werden ſollte: ſo verfügte ſich **George Wilhelm** dahin, um daſelbſt auf die Bezahlung einiger rückſtändigen Hülfsgelder zu dringen. Allein er ſtarb zu **Königsberg** den 3ten des Chriſtmonats, im 45. Jahre ſeines Alters, und im 12ten ſeiner Regierung; hinterließ ſeinem Sohne, **Friedrich Wilhelm**, ein verheertes Land, welches ſeine Feinde in Beſitz genommen hatten; über dieſes wenig Soldaten, und ſolche Bundesgenoſſen, deren Zuneigung noch ungewiß war, und von denen man ſich faſt gar keine Hülfe verſprechen konnte.

Man kann **George Wilhelmen**, ohne die Geſetze der Billigkeit zu übertreten, nicht alles Unglück zur Laſt legen, welches man zur Zeit ſeiner Regierung erduldet hat. Hat er Hauptfehler begangen: ſo beſtunden ſie darinne, daß er ſein Vertrauen auf den Grafen von **Schwarzenberg** ſetzte, der ihn verrieth, und, nach einigen Geſchichtſchreibern, den Anſchlag gefaſſet hatte, ſich ſelbſt zum Kuhrfürſten von **Brandenburg** aufzuwerfen. Er war der katholiſchen Religion zugethan; er hatte beſtändig die Parthey des Kaiſers gehalten; und verließ ſich um ſo vielmehr auf den Schutz deſſelben, da die Kuhrfürſtlichen Feſtungen dem Kaiſer waren eingeräumet worden, und die Befehlshaber in denſelben dem Kaiſer den Eid der Treue geleiſtet hatten.

Sou-

waren, den Sieg davon getragen zu haben, weil ſie keinen Guſtav Adolph mehr zu beſtreiten hatten.

Ein ſolches Ende nahm dieſer König, vor dem der Kaiſer hatte zittern müſſen; welcher die Freyheit der Deutſchen Fürſten wiederum hergeſtellet hatte, und welchem man ſonſt nichts vorrücken kann, als den Fehler, der ſich, zu allem Unglücke, bey den meiſten groſſen Männern findet, daß er zu ehrgeizig war. Nach ſeinem Tode vertjagten die Schweden die Kaiſerlichen aus Niederſachſen; und alle Städte, deren Wallenſtein ſich bemächtigt hatte, wurden von dem Kuhrfürſten von Sachſen im Jahre 1633. wiederum eingenommen. Oxenſtiern nahm die Beſorgung der Schwediſchen Angelegenheiten in Deutſchland über ſich, und ſchloß, im Namen Schwedens, zu Heilbrunn ein Bündniß mit dem Fränkiſchen, Schwäbiſchen und Ober- und Niederrheiniſchen Kreiſe.

Ob ſchon der Kuhrfürſt dem Heilbrunniſchen Bündniſſe nicht mit beygetreten war: ſo ſchickte er doch von neuem dem Arnim einige Hülfsvölker zu, unter welchem die Sächſiſchen Völker in Schleſien ſtunden. Die ganze Macht des Kuhrfürſten beſtund nur aus 3000. Reitern, und 5000. Fußgängern. Da er hörte, daß Wallenſtein und Galas wiederum in Schleſien einrückten: ſo bot er den Adel auf, oder brachte vielmehr alle ſeine Unterthanen in die Waffen. Weil es ihm aber an Gelde zu ihrer Unterhaltung mangelte, ſo brachte er niemals eine ſolche Macht zuſammen, die zahlreich genug war, der Gewalt der Feinde Widerſtand zu thun.

Wallen-

Wallenstein rückte mit einer Armee von 45000. Mann in Schlesien ein. Arnim wurde durch Vorschläge, die er ihm zu einem Vergleiche that, hintergangen; und stellte sich, als wolle er in Sachsen einbrechen. Allein plötzlich kehrte er sich gegen Steinau zu, schlug daselbst 800. Schweden; machte sich Meister von Frankfurt; schickte Partheyen aus, welche Pommern, und die Kuhrfürstliche Mark, verheereten, und forderte Berlin zur Uebergabe auf. Allein auf der einen Seite erfuhr er, daß Bernhard von Weimar Regenspurg wieder eingenommen hatte; und auf der andern, daß 9000. Sachsen und Brandenburger gegen ihn anrückten. Er zog sich daher, ohne auf seinem Vorsatz hartnäckig zu beharren, nach Schlesien zurück, und ließ eine starke Besatzung zu Frankfurt, und in einigen andern Städten. Arnim und Banier bedeckten Berlin mit ihrem Heer. Der Kuhrfürst, der die Schwedischen Völker bey sich hatte, befand sich an der Spitze von 20000. Mann, wovon kaum der 6te Theil ihm zugehörte. Man weiß noch die Namen der Brandenburgischen Regimenter, welche sich bey diesem Heere befanden, nämlich Borgsdorf, Wolkman, Franz Lauenburg, und Ehrenreich Borgsdorf. Mit diesen Völkern zeigte er sich vor Frankfurt. Tausend Oesterreicher zogen, vermöge ihres Vergleichs wegen der Uebergabe, aus; hingegen mußte es die kaiserliche Besatzung zu Kroſſen mit bloſſen Stöcken in der Hand thun.

Indem Banier mit den Schwedischen Kriegsverrichtungen zu thun hatte: so war Oxenstiern

nunmehr die Seele der Unterhandlungen. Da dieſer Kanzler ſahe, daß das zu Heilbrunn mit den Reichskreiſen geſchloſſene Bündniß vortheilhaft war: ſo ſchlug er dem Ober- und Niederſächſiſchen Kreiſe ein gleiches Bündniß vor. Dieſes wurde auch in der That zu Halberſtadt geſchloſſen; und die Kuhrfürſten von Sachſen und Brandenburg waren die vornehmſten Glieder deſſelben. Weil nun dieſer Staatsrath ſahe, daß die Schwediſchen Heere überall ſiegeten, und daß die Reichsfürſten mit Schweden im Bündniſſe ſtunden, oder ſonſt von demſelben abhiengen: ſo glaubte er, ſeine Macht wäre nun dermaſſen befeſtigt, daß ihr ins künftige nichts würde widerſtehen können. In dieſer Einbildung zog er auf dem Reichstage zu Frankfurt am Mayn die Larve ab, und ſchlug vor, daß das Reich an Schweden, um es wegen der Unkoſten ſchadlos zu halten, die es für die proteſtantiſchen Fürſten aufgewendet hätte, Pommern, nach dem Tode des letzten Herzogs, abtreten ſollte.

Dieſer Vorſchlag, welches wir im Vorbeygehen ſagen, war die wahre Auslegung des Manifeſtes, welches Guſtav Adolph, da er nach Deutſchland kam, bekannt gemacht hatte. Der Kuhrfürſt von Brandenburg hielt ſich durch dieſen Vorſchlag Oxenſtierns, für ſehr beleidigt, indem derſelbe auf die Vernichtung ſeines Rechtes auf Pommern abzielte. Der Kuhrfürſt von Sachſen, der ſich geſchmeichelt hatte, daß er Deutſchland nach ſeinem Gefallen würde regieren können, war auf die Macht dieſes Kanzlers, und auf die trotzige Aufführung der Schweden, über die Maaſſen eifer-

eiferſüchtig. Das Unglück wollte, daß, bey ſolchen Umſtänden, der Erzherzog **Ferdinand**, und der Cardinal Infant, bey **Nördlingen** einen vollkommenen Sieg über die **Schweden** davon trugen. Dadurch wurden die Bundsgenoſſen vollends zum Wanken gebracht, als welche ſchon auſſer dem, wie wir bereits geſagt haben, wahre Urſachen zum Mißvergnügen hatten.

Der Kaiſer ſuchte das wider ihn verbundene **Deutſchland** zu trennen, und machte ſich die friedfertigen Neigungen dieſer beyden Kuhrfürſten auf eine geſchickte Weiſe zu Nutze. Er ſchloß mit ihnen zu **Prag** einen Friedensvertrag, der den 20. Merz 1635. unterzeichnet wurde. Die Bedingungen deſſelben waren, der zweyte Sohn des Kuhrfürſten von **Sachſen** ſollte Verweſer zu **Magdeburg** bleiben; und **Sachſen** ſollte die vier Aemter **Querfurt, Jürerbock, Burg** und **Damme**, die von dieſem Erzbißthume abgetrennet waren, zu einem völligen Eigenthum behalten. Der Kaiſer verſprach dem Kuhrfürſten von **Brandenburg**, daß er ihn bey ſeinem Rechte auf **Pommern** ſchützen, und die Kirchengüter, die er beſäſſe, nicht mehr wiederfordern wollte. Ueber dieſes beſtätigte er den Erbverbrüderungsvertrag zwiſchen den Häuſern **Brandenburg, Sachſen** und **Heſſen**.

Nach dieſem Frieden reinigten die **Kaiſerlichen** und **Sächſiſchen** Völker die Biſchofthümer **Magdeburg** und **Halberſtadt** von den **Schweden**, welche ſie verunruhigten. Die einzige Stadt **Magdeburg** hielt bey den **Schweden**. **Pommern, Meklenburg**, und die **Alte Mark** fühl-

ten die Kriegsunruhen von neuem. Die Kaiſerlichen und Sachſen nahmen das ganze Ufer an der Elbe und Havel ein. Dadurch lieſſen ſich aber die Schweden gar nicht abhalten, ziemlich weit in das Land hinein zu ſtreifen, und mit ihren Partheyen ſo gar bis nach Oranienburg zu dringen.

Banier ſuchte den Krieg von Pommern abzukehren, welches er für die Krone Schweden erhalten wollte: zog deswegen ſein Heer bey Rathenau zuſammen; gieng über Wittenberg nach Halle; und hoffete noch immer, daß er die Schwediſche Beſatzung zu Magdeburg würde befreyen können, welche die Kaiſerlichen ungemein in die Enge getrieben hatten. Der Kuhrfürſt von Sachſen eilete nach Meiſſen, und vereinigte ſich daſelbſt mit einer Anzahl kaiſerlicher Völker, welche Morosini anführte. Der Krieg verweilete ſich lange Zeit an den Ufern der Saale. Die Sachſen nöthigten indeſſen Baniern, ſich zurück zu ziehen; und die Kaiſerlichen nahmen Magdeburg ein. Banier gieng durch das Lüneburgiſche, und kam wieder in die Mark. Wrangel ſtieß mit einer Verſtärkung von 8000. Mann zu ihm. Sie überrumpelten und eroberten Brandenburg und Rathenau, wo eine kaiſerliche Beſatzung lag. Alſo wurde dieſes unglückliche Kuhrfürſtenthum ein Raub des erſten, der es einnehmen wollte. Diejenigen, welche ſich Freunde nenneten, zogen eben ſowohl, als die offenbaren Feinde, ungeheure Schatzungen daraus. Sie plünderten, verheerten und verwüſteten das Land, und machten ſich in demſelben zu Herren, ſo lange ſie ſich daſelbſt befanden.

Alle

Alle Städte längſt an der Havel hin wurden, in weniger als ſechs Wochen, zweymal von den Schweden, und einmal von den Kaiſerlichen geplündert. Dieſe Verwüſtung war allgemein. Das Land war nicht zu Grunde gerichtet; allein es war gänzlich ausgeſogen.

Das Verhängniß dieſer unglücklichen Zeiten machte, daß das Glück ſich niemals gänzlich für eine Parthey erklärte, es ſchien, als wollte es den Krieg verewigen; es erhob diejenigen plötzlich, die es zu Boden geſchlagen hatte, und erniedrigte hierauf diejenigen, welche von ihm waren erhoben worden.

Die Art, wie man damals Krieg führte, war von der heutigen unterſchieden. Die Fürſten wendeten nur ſelten groſſe Mühe an, Völker auf die Beine zu bringen. Sie unterhielten zu Kriegszeiten ein, oder, nachdem ſie mächtig waren, mehrere Kriegsheere. Die Anzahl eines jeglichen belief ſich ordentlich nicht über 24000. Mann. Dieſe Völker lebten von dem Lande, worinne ſie gebraucht wurden. Sie lagerten ſich ordentlich nicht eher, als wenn ſie ein Treffen liefern wollten; und daher konnten ſie ſich leichtlich erhalten. Wenn der Kaiſer, oder der König in Schweden, ein groſſes Unternehmen ausführen wollten: ſo lieſſen ſie zwey Heere zuſammen ſtoſſen; und dadurch gewannen ſie die Oberhand. Wenn diejenigen Feldherren, deren Macht die ſchwächſte war, dieſelbe mit der feindlichen Macht verglichen hatten: ſo zogen ſie ſich zurück, ohne zu fechten; und da ſie überall nach ihrem Willen hauſeten: ſo galt es ihnen gleich, ein Land zu verlaſſen, indem ſie immer wiederum ein

anderes fanden, welches sie plündern konnten. Auf solche Weise wurde der Krieg in die Länge verzogen; es wurde nichts entschieden; und wegen der Dauer desselben gieng mehr Volk darauf, als itzo zu geschehen pflegt. Durch die Räubereyen der Soldaten wurden die Länder, welche zu einem Schauplatze des Krieges dieneten, gänzlich verheeret.

Banier trug bey Wirstock einen Sieg über die Kaiserlichen und Sachsen davon. Die Schweden bekamen auf einmal wiederum die Oberhand. Die geschlagenen und flüchtigen Völker machten nicht eher Halte, als bey Leipzig. Die Schweden überschwemmten die Mark von neuem. Wrangel zog in Berlin ein, und legte dahin eine Besatzung von 5. Fahnen. Nachgehends verlangte er von dem Kuhrfürsten seine Festungen zurück. George Wilhelm, der sich nach Pritz zurückgezogen hatte, antwortete ihm: er wollte sich der Willkühr der Schweden überlassen: allein die Kaiserlichen wären Herren von seinen Plätzen, und er könnte damit nicht nach eigner Willkühr schalten. Wrangel begab sich in der Neuen Mark in die Winterquartiere.

Im Jahr 1637. starb der hochmüthige Unterdrücker Deutschlands, Ferdinand II. Sein Sohn Ferdinand III. den er zum römischen Könige hatte erwählen lassen, wurde sein Nachfolger, als ob der Thron erblich gewesen wäre. Bogislaus, dessen Geschlecht das Herzogthum Pommern seit 700. Jahren besessen hatte, starb ebenfalls in diesen unruhigen Zeiten; und mit ihm erloschen zugleich sein ganzes Haus. Die Schwedischen

schen Heere, welche Pommern, und auch die Brandenburgischen Staaten, inne hatten, verhinderten den Kuhrfürsten, sein Recht auf dieses Herzogthum auszuführen. Er begnügte sich damit, daß er einen Trompeter an die Stände von Pommern schickte, und ihnen anbefehlen ließ, daß sie den Schweden als Feinden begegnen sollten. Durch diese sonderbare Gesandschaft, wurde nichts ausgerichtet. Der Kuhrfürst bediente sich ohne Zweifel deswegen eines Trompeters hiezu, weil er glaubte, dieser würde leichter, als jemand von Stande, durch die Schwedischen Völker hindurch kommen können.

Indessen verjagten die Kaiserlichen, unter der Anführung Hatzfelds, und des Morosini, Banierн aus Sachsen, trieben ihn über Schwedt hinaus, und nahmen Landsberg wiederum ein. Zu gleicher Zeit reinigte Klitzing, an der Spitze der Sachsen, die Mark, und das Ufer der Havel, und befreyete dieses Land von den Schweden. Der Krieg, der sich aus einem Lande in das andere zog, kam nun von neuem wiederum nach Pommern, wo die Kaiserlichen durch 3000. Ungarn verstärkt worden waren. Pommern hatte mit den Marken ein gleiches Schicksal; es war gleichen Räubereyen ausgesetzet; es wurde eingenommen, wieder eingenommen, verbrannt und verheeret.

Nunmehr wollte das Schicksal, daß die Schweden eine mächtige Hülfe erlangen sollten. Dadurch wurden sie in den Stand gesetzet, daß sie die Kaiserlichen zwingen konnten, vor ihnen bis nach Böhmen zu fliehen. Allein alles Unglück, welches die

Oester-

Oesterreichischen Völker nur immer betreffen mochte, war nicht vermögend, die Kuhrfürsten von Brandenburg und Sachsen von dem Bündnisse abzuziehen, welches sie mit dem Kaiser geschlossen hatten.

Die Schweden erschienen zum vierten male vor den Thoren von Berlin; und 400. Brandenburger räumeten die Stadt bey ihrer Annäherung.

Der Kuhrfürst wollte sich wegen des Uebels rächen, welches das Kuhrfürstenthum durch die Schweden erdulden mußte, und schlug daher vor, daß man die Feinde zu trennen suchen sollte. Vier tausend Preussen fielen in Liefland ein, und richteten daselbst einige Verwüstungen an. Indem sie aber verabsäumeten, sich der Städte zu bemächtigen, und sich daselbst feste zu setzen: so verliessen sie gar bald wiederum dasjenige, was sie erobert hatten; und ihr Unternehmen war daher vergebens. Die Schweden liessen die Mark denjenigen Verlust empfinden, den sie in Liefland erlitten hatten. Sie überrumpelten bey Bernau 1500. Brandenburger unter der Anführung Borgsdorfs. Devitz nahm seinen Weg nach Schlesien zu, und Banier verheerete Sachsen und das Halberstädtische.

Axelille, der Befehlshaber in Berlin war, schloß Spandau im Jahre 1640. enge ein: Küstrin aber, wohin sich der Kuhrfürst mit seiner flüchtigen Hofstatt, gewendet hatte, nur ganz leichte. Eben itzo wurde ein Landtag in Pommern gehalten; und der Kuhrfürst schickte seine Abgeordneten dahin. Die Stände waren den Schweden nicht

nicht günſtig; und die Abgeordneten des Kuhrfürſten auf dem Reichstage zu **Regenſpurg** vertraten daſelbſt die Stellen der Herzoge von **Wollgaſt** und **Stettin**.

Da in dieſem Jahre zu **Königsberg** der Preußiſche Landtag gehalten werden ſollte: ſo verfügte ſich **George Wilhelm** dahin, um daſelbſt auf die Bezahlung einiger rückſtändigen Hülfsgelder zu dringen. Allein er ſtarb zu **Königsberg** den 3ten des Chriſtmonats, im 45. Jahre ſeines Alters, und im 12ten ſeiner Regierung; hinterließ ſeinem Sohne, **Friedrich Wilhelm**, ein verheertes Land, welches ſeine Feinde in Beſitz genommen hatten; über dieſes wenig Soldaten, und ſolche Bundesgenoſſen, deren Zuneigung noch ungewiß war, und von denen man ſich faſt gar keine Hülfe verſprechen konnte.

Man kann **George Wilhelmen**, ohne die Geſetze der Billigkeit zu übertreten, nicht alles Unglück zur Laſt legen, welches man zur Zeit ſeiner Regierung erduldet hat. Hat er Hauptfehler begangen: ſo beſtunden ſie darinne, daß er ſein Vertrauen auf den Grafen von **Schwarzenberg** ſetzte, der ihn verrieth, und, nach einigen Geſchichtſchreibern, den Anſchlag gefaſſet hatte, ſich ſelbſt zum Kuhrfürſten von **Brandenburg** aufzuwerfen. Er war der katholiſchen Religion zugethan; er hatte beſtändig die Parthey des Kaiſers gehalten; und verließ ſich um ſo vielmehr auf den Schutz deſſelben, da die Kuhrfürſtlichen Feſtungen dem Kaiſer waren eingeräumet worden, und die Befehlshaber in denſelben dem Kaiſer den Eid der Treue geleiſtet hatten.

Son-

Sonderlich hat man diesem Fürsten vorzurücken, daß er nicht, ehe seine Staaten durch den Krieg verheeret wurden, eine Armee von 20000. Mann angeworben hat, welche er doch zu unterhalten im Stande gewesen wäre. Diese Völker hätten, zu Unterstützung seines Rechtes auf die Cleviſchen Lande, und noch besser zur Vertheidigung seiner Länder, dienen können. Hätte der Kuhrfürst eine solche Macht auf den Beinen gehabt: so würden Mansfeld, und der Verweser von Magdeburg, keinen Durchzug durch das Kuhrfürstenthum gewagt haben, wie sie doch thaten. Der Kaiser, Ferdinand II. würde sich bestrebet haben, ihm seine Hochachtung zu bezeugen; und es würde nur auf ihm beruhet haben, ob er ein Bundsgenosse, oder Feind der Schweden hätte seyn wollen, da er hingegen itzo gleichsam ein Leibeigener desjenigen seyn mußte, der sich zuerst einstellete.

Da George Wilhelm keine solche Maaßregeln mehr nahm: so ließ ihm die seltsame Verwirrung der Umstände keine weitere Wahl übrig, als unter Fehlern. Er mußte sich entweder zu den Kaiserlichen, oder zu den Schweden schlagen; und da er schwach war: so behielten seine Bundsgenossen allemal die Oberhand.

Der Eifer, mit welchem der Kaiser die Protestanten verfolgte; der beruffene Wiedererstattungsbefehl; die Absichten dieses Fürsten auf das Erzbißthum Magdeburg, und sonderlich die herrschsüchtige und uneingeschränkte Art, auf welche er Deutschland regieren wollte, konnten dem Kuhrfürsten nichts, als Abneigung gegen den Kaiser einflössen.

flössen. Die Gefahr, wenn man mit einer fremden Macht in ein Bündniß treten wollte; die unerhörten Räubereyen, welche die Schweden in dem Brandenburgischen verübten; die trotzige Aufführung Oxenstierens, und die Absicht der Krone Schweden, Pommern an sich zu bringen; alles dieses hielt George Wilhelmen ab, das Bündniß mit den Schweden einzugehen. Ueber dieses besorgte er, sie möchten sich seiner, als des vornehmsten Werkzeuges, bedienen, um ihm die pommerischen Lande zu entreissen. Zu manchen Zeiten konnte er die Härte Ferdinands II. nicht mehr ertragen, und warf sich, gleichsam aus Verzweiflung, in die Arme Gustav Adolphs. Zu andern Zeiten wurde er durch Oxenstierens Absichten auf das äuserste getrieben, und suchte, wiederum Hülfe bey dem wienerischen Hofe. Er befand sich in einer beständigen Ungewißheit, ohne Stärke und ohne Macht, und neigte sich, entweder freywillig, oder gezwungen, auf die Seite des Stärksten. Das Glück, welches sich täglich bald von den Kaiserlichen zu den Schweden, bald von diesen zu jenen, wendete, hatte gleichsam seine Lust daran, diesen Fürsten zu einem Schlachtopfer seiner Leichtsinnigkeit zu machen. Seine Bundesgenossen hatten also niemals ein gnugsam fortdauerndes Glück, daß sie ihn, wie sie sollten, wider die Unternehmungen ihrer gemeinschaftlichen Feinde hätten schützen können.

Fried-

Friedrich Wilhelm, der groſſe Kuhrfürſt.

Friedrich Wilhelm wurde den 6ten des Hornung 1620. zu Berlin gebohren. Er verdiente den Namen des Groſſen, welchen ſeine Unterthanen und Nachbarn ihm mit einer allgemeinen Uebereinſtimmung gegeben haben. Der Himmel hatte ihn recht dazu geſchaffen, daß er durch ſeine Emſigkeit die Ordnung in einem Lande wieder herſtellen ſollte, welche die üble Verwaltung der vorigen Regierung verabſäumet hatte, damit er der Beſchützer und Wiederherſteller ſeines Vaterlandes, die Ehre und der Ruhm ſeines Hauſes ſeyn möchte. Das Verdienſt eines groſſen Königs war bey ihm mit den mäßigen Glücksumſtänden eines Kuhrfürſten vereinigt. Er war über den Rang erhaben, den er begleitete, und zeigete in ſeiner Regierung die Tugenden einer ſtarken Seele, und eines hohen Geiſtes. Bald mäßigte er ſich in ſeinem Heldenmuthe aus Klugheit; bald überließ er ſich dieſer ſchönen und entzückenden Leidenſchaft, welche uns zur Bewunderung zwingt. Er ſtellete ſeine alten Staaten durch ſeine Weisheit wiederum her, und brachte, durch ſeine Staatsklugheit, noch andere von neuem an ſich. Er faſſete Anſchläge und führte ſie auch ſelbſt aus. Es waren Wirkungen ſeiner Treue und Redlichkeit, daß er ſeinen Bundsgenoſſen beyſprang, und es waren Folgen ſeiner Tapferkeit, daß er ſeine Unterthanen vertheidigte. In unvermutheter Gefahr fand er unerwartete Hülfsmittel,

mäßtel; und in kleinen Sachen zeigte er ſich allemal eben ſo groß, als in wichtigen Geſchäften.

Die Auferziehung dieſes Fürſten war heldenmäßig. In einem Alter, da die Menſchen ordentlich ihre Gedanken herzuſtallen lernen, lernete er ſchon ſiegen. Das Lager Friedrich Heinrichs von Oranien war ſeine Kriegsſchule. Er war zugegen, da man die Schneckenſchanze und Breda belagerte.

Schwarzenberg, der vertraute Rath George Wilhelms, der den auſſerordentlichen Verſtand des jungen Prinzen kannte, entfernte ihn von dem Hofe ſeines Vaters, und ließ ihn, ſo lange es möglich war, in Holland: denn er hielt ſeine Tugenden nicht für ſo rein und untadelhaft, daß ſie die Unterſuchung eines ſo ſcharfſichtigen Auſſehers würden aushalten können. Indeſſen kam doch der junge Prinz, wider den Willen des Miniſters, zu ſeinem Vater, und reiſete mit dem Kuhrfürſten nach Preuſſen. Hier ſetzte ihn der Tod George Wilhelms in den Beſitz ſeiner Staaten.

Friedrich Wilhelm war 20. Jahr alt, da er zur Regierung gelangte. Seine Länder waren aber zum Theil in den Händen der Schweden; und dieſe hatten aus dem Kuhrfürſtenthum eine abſcheuliche Wüſteney gemacht, wo man die Stätte der Dörfer nur an den Aſchenhaufen erkannte, welche verhinderten, daß kein Gras daſelbſt wachſen konnte: und die Städte an dem Schutt und dem verfallenen Gemäuer.

Die zu den Kleviſchen Landen gehörigen Herzogthümer waren der Raubgierde der Spanier und

Holländer ausgesetzet. Diese zogen daraus unermeßliche Geldsummen, und plünderten sie, unter dem Vorwande, sie zu vertheidigen.

Preussen, welches Gustav Adolph nicht lange zuvor angefallen hatte, blutete noch von den Wunden, die es in diesem Kriege empfangen hatte.

In so verzweifelten Umständen, da seine Erbländer von so vielen Fürsten angefallen waren; da er ein Fürst war, ohne seine Länder zu besitzen; ein Kuhrfürst ohne gehörige Gewalt; ein Bundsgenosse ohne Freunde; fieng Friedrich Wilhelm seine Regierung an. In dieser zarten Jugend, welche das Alter der Fehltritte ist, in welchem die Menschen gemeiniglich kaum des Gehorsams fähig sind, gab er schon Merkmale einer vollkommenen Weisheit, und aller derjenigen Tugenden, von sich, welche ihn würdig machten, über die Menschen zu herrschen.

Den Anfang machte er mit Einrichtung seiner Rentkammer. Er richtete sich in den Ausgaben nach der Einnahme, und schafte diejenigen Staatsräthe ab, deren schlimme Verwaltung das meiste zum Unglück seiner Unterthanen beygetragen hatte. Der Graf von Schwarzenberg, welcher seine Gewalt eingeschränket sahe: legte seine Aemter freywillig nieder. Er war Statthalter in der Mark, vorsitzender Rath, Großkämmerer, und Großcomthur von Malta. Er hatte alle wichtige Aemter in seiner Person vereinigt. Er regierte mit unumschränkterer Gewalt, als sein Herr; und da er dem Hause Oesterreich sein Glück zu danken hatte, so nahm er seine Zuflucht nach Wien, und starb daselbst noch

in

in eben dieſem Jahre. Sein Sohn, der zum Verweſer des Ordens, und zum Komthur von Malta ernennet worden war, wurde von dem Kuhrfürſten nicht angenommen. Dieſer Fürſt zwang ihn über dieſes, alle dem Staate zugehörigen Aemter wieder heraus zu geben, welche ſein Vater ſich zugeeignet hatte.

Nach dem Tode dieſes Grafen ſchickte der Kuhrfürſt den Freyherrn von Borgsdorf nach Spandau und Küſtrin, um die Hinterlaſſenſchaft des Verſtorbenen zu verſiegeln. Die Befehlshaber in dieſen Feſtungen weigerten ſich, ihm zu gehorchen, unter dem Vorwande, daß ſie nur unter dem Kaiſer ſtünden, als welchem ſie den Eid der Treue geleiſtet hätten. Borgsdorf ließ ſich keinen Unwillen merken. Er beſchwerete ſich nicht durch unnütze Worte über dieſe trotzige Weigerung. Er ließ den Befehlshaber in Spandau, Rochau, genau beobachten, und gefangen nehmen, da er, aus Unvorſichtigkeit, aus der Feſtung heraus gegangen war. Der Kuhrfürſt ließ dieſem widerſpenſtigen Unterthan den Kopf herunter ſchlagen, wie er es verdiente. Die Befehlshaber in ſeinen übrigen Plätzen wurden durch dieſes Beyſpiel in Furcht geſetzet, und bequemten ſich ſogleich zum Gehorſam.

Der König in Polen, Ladislaus, ertheilte 1642. Friedrich Wilhelmen die Lehn über Preuſſen. Dieſer empfing ſie in Perſon, und machte ſich anheiſchig, ihm einen jährlichen Zins von 120000. Gulden zu bezahlen, und mit den Feinden dieſer Krone weder einen Waffenſtillſtand

zu treffen, noch Friede zu machen. Der Freyherr von Lehen wurde von dem Kaiser Ferdinand III. über das Kuhrfürstenthum belehnet: er erhielt aber nicht die Lehn über die klevischen Herzogthümer, weil die Streitigkeiten zwischen denenjenigen, welche darauf Anspruch machten, noch nicht entschieden waren.

Nachdem man wegen dieser gewöhnlichen Feyerlichkeiten zur Richtigkeit gekommen war: so war der Kuhrfürst nunmehr nur auf Mittel bedacht, wie er seine Länder denenjenigen entreissen könnte, welche sich derselben unrechtmäßiger Weise bemächtiget hatten. Er trat in Unterhandlungen; und seine Staatsklugheit verhalf ihm wiederum zu seinen Ländern. Er schloß einen Waffenstillstand * auf 20. Jahr mit den Schweden; und diese räumeten den größten Theil seiner Staaten. Er bezahlte den schwedischen Besatzungen, die noch einige Städte inne hatten, 140000. Thaler, * * und ließ ihnen jährlich 1000. Scheffel Getreide reichen. Er errichtete auch einen Vertrag mit den Hessen; und diese räumten ihm wiederum einen Theil von dem Klevischen ein, dessen sie sich bemächtigt hatten. Die Holländer brachte er dahin, daß sie ihm einige andere Städte einräumten.

Die Europäischen Mächte wurden endlich eines Kriegs müde, dessen Last immer schwerer und täglich verderblicher wurde. Sie verlangten alle miteinander grosser Begierde nach der Wiederherstellung

* Zu Stockholm. Götze und Leuchtmar waren seine Gesandten.

** Ungefehr 200000. Thaler, nach unserer Münze.

lung des Friedens unter ihnen. Die Städte Osnabrück und Münſter wurden, als die bequemſten Plätze, zu Eröfnung der Zuſammenkünfte und Unterhandlungen erwählet; und Friedrich Wilhelm ſchickte ſeine Geſandten dahin.

Die Menge der Gegenſtände; die Verwickelung der Urſachen unter einander; ſo viele Ehrgeizige, die zu befriedigen waren; die Religion; die verſchiedenen Vorrechte; die Gefahr des kaiſerlichen Anſehens, und der Freyheiten des deutſchen Staatskörpers; alle dieſe ungeheuren Verwirrungen, die man aus einander zu wickeln hatte, beſchäftigten die Gevollmächtigten bis auf das Jahr 1647. da ſie wegen der vornehmſten Friedenspunkte mit einander einig wurden.

Wir wollen den weſtphäliſchen Frieden nicht in ſeinem ganzen Umfange mit beyfügen. Wir wollen uns damit begnügen, daß wir von denjenigen Puncten des Friedensvertrags handeln, welche zu dieſer Geſchichte gehören.

Frankreich, welches die Parthey Schwedens ergriffen hatte, verlangte, daß dieſes Königreich, zur Schadloshaltung wegen der Unkoſten, welche Guſtav Adolph und ſeine Nachfolger in dieſem Kriege hatten aufwenden müſſen, Pommern behalten ſollte. Endlich wurde man darüber einig, Friedrich Wilhelm ſollte den Schweden Vor-Pommern, die Inſuln Rügen und Wollin, die Städte Stettin, Garz und Golnau, und die drey Mündungen der Oder, abtreten. Hiezu fügete man noch dieſes, daß, wenn die männlichen Nachkommen des kuhrfürſtlichen Hauſes ausſterben

ſollten, ſo würde Pommern und die Neue Mark an Schweden zurück fallen; indeſſen ſollte es beyden Häuſern erlaubt ſeyn, die Wapen dieſer Länder zu führen. Zur Schadloshaltung wegen dieſes Abtritts verwandelte man für den Kuhrfürſten die Bißthümer, Halberſtadt, Minden und Kamin, in weltliche Fürſtenthümer. Man ſetzte ihn in den Beſitz ſowol dieſer Herrſchaften, als auch der Grafſchaften Hohenſtein und Reichenſtein. Er erhielt die Anwartſchaft auf das Erzbißthum Magdeburg, wo Auguſtus von Sachſen damals Verweſer war. In Anſehung der Religion verglich man ſich, daß die Lutheriſche und Kalviniſche inskünftige in dem heiligen römiſchen Reiche gleiches Recht mit der Römiſchkatholiſchen haben ſollten.

Dieſer Friede, der zum Grund aller Herrſchaften, und aller Gerechtſame der deutſchen Fürſten dienet, und weswegen Ludwig XIV. die Gewähr leiſtete, wurde im Jahre 1648. bekannt gemacht.

Der Kuhrfürſt, deſſen Nutzen man ſolchergeſtalt befeſtigt hatte, ſchloß im folgenden Jahre einen neuen Vertrag mit den Schweden wegen der Grenzſcheidung und wegen der Abtragung einiger Schulden, wovon Schweden nur den vierten Theil bezahlen wollte. Das Kuhrfürſtenthum, Pommern und die kleviſchen Herzogthümer, wurden erſtlich im Jahre 1650. von den Schweden und Holländern völlig geräumet.

Der Herzog von Neuburg ſuchte nunmehr eine eben ſo groſſe Verwirrung anzurichten, als diejenige geweſen war, woraus man ſich itzo mit ſo vieler

Mühe

Mühe geholfen hatte. Er gerieth auf den Einfall, die Proteſtanten in dem Herzogthume Jülich und Berg grauſam zu verfolgen. Friedrich Wilhelm erklärte ſich hierauf für ihren Beſchützer. Er ſchickte ſeinen General Spar, mit einigen Völkern, in das Gebiete des Herzogs, und ließ ihm, zu gleicher Zeit, durch die Vermittelung der Holländer, einen Vergleich vorſchlagen.

Der Herzog von Lothringen, Carl IV. ein herumirrender und herumſchweifender Fürſt, den Frankreich aus ſeinen Staaten verjagt hatte, und der mit einem kleinen Haufen Soldaten, vielmehr ein tartariſches, als ein fürſtliches Leben führte, kam indeſſen dem Herzoge von Neuburg zu Hülfe. Seine Ankunft hätte die friedfertigen Neigungen der beyden Partheyen beynahe vertrieben. Indeſſen brachte man es zu einem Vergleiche. In Anſehung der Ordnung der Herrſchaften hielt man ſich an den weſtphäliſchen Frieden;* und in Betrachtung der Gewiſſensfreyheit an diejenigen Verträge, welche ſeit dem Jahr 1612. bis auf das Jahr 1647. geſchloſſen worden waren.

Damals trug ſich in Schweden eine Begebenheit zu, die wegen ihrer Seltenheit die Augen des ganzen Europa auf ſich zog. Die Königinn, Chriſtina, legte die ſchwediſche Krone nieder, und überließ ſie ihrem Vetter, dem Fürſten von Zweybrücken, Carl Guſtav. Die Staatsmänner, die

* Die Herzogthümer Klève, Mark und Ravensberg, fielen dem Kuhrfürſten zu: Jülich aber, Berg und Ravenſtein, dem Herzoge.

ihr Gehirne nur mit Eigennutz und Ehrgeiz angefüllet haben, tadelten diese Königinn gar sehr. Die Hofleute, die überall Spitzfindigkeiten suchen, sprengten aus, ihre Abneigung vor Carl Gustaven, mit dem sie sich vermählen sollte, hätte sie angetrieben, sich der königlichen Würde zu begeben. Die Gelehrten rühmten sie zu sehr, deswegen, daß sie, aus Liebe zur Weltweisheit, den Hoheiten der Welt entsaget hätte. Wäre sie eine wahrhafte Weltweise gewesen: so würde sie sich nicht mit der Ermordung des Monaldeschi beflecket, oder, wie sie doch zu Rom that, eine Reue deswegen bezeuget haben, daß sie ihre Hoheit verlassen hatte. In den Augen der Klugen schien die Aufführung dieser Königinn recht seltsam zu seyn. Sie verdiente deswegen weder Lob noch Tadel, daß sie den Thron verlassen hatte. Eine solche Handlung wird nur durch die Wichtigkeit der Bewegungsgründe groß, aus denen man sich dazu entschlüßt, durch die Umstände, mit denen sie vergesellschaftet, und durch die Großmuth, mit welcher man dabey beharret.

Kaum hatte Carl Gustav den Thron bestiegen: so war er auf Mittel bedacht, wie er sich durch die Waffen hervor thun könnte. Es fehlten noch sechs Jahr, ehe der Waffenstillstand, den Gustav Adolph mit Polen geschlossen hatte, zu Ende gieng. Seine Absicht war, Johann Casimiren, der im Jahr 1648. an die Stelle des Ladislaus, zum Könige erwählet worden war, zu bewegen, den Ansprüchen zu entsagen, welche die Krone Polen auf Schweden machte, und ihm Liefland abzutreten.

Fried-

Friedrich Wilhelm, der Carl Guſtaven nicht trauete, merkte gleich ſeine Abſichten. Damit er aber dieſem Fürſten gefällig ſeyn möchte: ſo endigte er, durch ſeine Vermittelung, die Streitigkeiten der ſchwediſchen Regierung zu Stade mit der Stadt Bremen, wegen den Freyheiten dieſer Hanſeeſtadt.

Die Schweden gaben vor, daß ihre Kriegsrüſtungen nur auf Rußland abzielten, verlangten von dem Kuhrfürſten ſeine Häfen, Pillau und Memel, wie Guſtav Adolph von George Wilhelmen ſeine Feſtungen, Küſtrin und Spandau, gefordert hatte. Die Umſtände hatten ſich ſeit dieſer Zeit gar ſehr geändert; der Fürſt, an den die Schweden ſich wendeten, war auch ganz ein andrer Mann, als George Wilhelm. Der Kuhrfürſt verwarf mit Verachtung die Anforderungen, die man, auf eine ſo unbeſcheidne Weiſe, an ihn gethan hatte. Er ſetzte hinzu, wenn der König in Schweden ausdrücklich die Abſicht hegte, Rußland anzugreifen: ſo wollte er ſich anheiſchig machen, 8000. Mann zu dieſem Kriege her zu geben; und dieſes um ſo viel mehr, da er wegen der Siege der Moskowiter in Polen, befürchtete, dieſelben möchten ſich ſeinen Grenzen nähern. Aus dieſer künſtlichen Verweigerung ſahen die Schweden, daß der Kuhrfürſt weder furchtſam, noch einfältig war.

Indeſſen warnete er den freyen Staat von Polen wegen der Gefahr, womit derſelbe bedrohet wurde. Dieſer Staat bat ihn, daß er ihm mit ſeinem Geſchütze, mit ſeinen Soldaten, und mit

seinen guten Rathschlägen beystehen möchte. Auf diese Bitte folgte eine Gesandschaft, wodurch man ihn ersuchte, es dahin zu vermitteln, daß der Vergleich mit **Schweden** beschleunigt würde. Darauf folgte noch eine andere, worinne man ihn inständig bat, Hülfsgelder zu Bestreitung der Kriegskosten zu bewilligen.

Der Kuhrfürst der die unordentlichen und übereilten Berathschlagungen dieses Staates kannte, der in seinen Entschlüssungen ungewiß, in seinen Verbindungen leichtsinnig, und bereit war, einen Krieg anzufangen, ohne zuvor Mittel dazu in Bereitschaft zu haben. Er war über dieses durch die Räubereyen der Grossen erschöpfet, und welchem seine eigene Soldaten nicht Gehorsam leisteten; antwortete, er könne das Uebel, welches er besorgte, nicht auf sich laden, oder das Wohl seiner Länder aufopfern, um diesen Staat zu erhalten, der seine guten Dienste nur mit Undank belohnen würde.

Damit er nun bey einem bevorstehenden Krieg seine Staaten in Sicherheit setzen möchte, errichtete er mit den **Holländern** ein Vertheidigungsbündniß, welches acht Jahr dauren sollte. Er suchte wiederum die Freundschaft **Kromwels**, der sich der Regierung so glücklich, obschon widerrechtlich, angemasset hatte, und unter dem Namen eines Beschützers seines Vaterlandes, daselbst eine eigenmächtige und unumschränkte Herrschaft behauptete. Er suchte ein Bündniß mit **Ludwig XIV.** welcher seit dem **westphälischen** Frieden, ein Schiedsrichter von **Europa** geworden war. Er schmeichelte auch dem Stolze **Ferdinands III.** um ihn auf seine Seite zu ziehen:

er

er erhielt aber zur Antwort nur ſolche eitele Worte, womit die Staatskunſt der Räthe das Harte einer Weigerung zu mildern ſuchet. Ferdinand III. vermehrte ſeine Völker, und der Kuhrfürſt folgte ſeinem Beyſpiel.

Der Argwohn, den der Kuhrfürſt wegen der Abſichten der Schweden hegte, wurde gar bald beſtätigt. Ein Haufen Schweden, welche der General Wittenberg anführte, zog durch die Neue Mark, ohne zuvor darum Anſuchung gethan zu haben, und rückete gegen die polniſchen Grenzen zu. Kaum hatte Steinbock dieſes Königreich angegriffen, ſo ergaben ſich ihm zwo Woywodſchaften in Großpolen.

Da die ganze Stärke des Krieges gegen die Grenzen von Preuſſen zugekehret war: ſo begab ſich der Kuhrfürſt an der Spitze ſeiner Völker dahin, damit er um ſo viel bequemer ſeine Maaßregeln nehmen, und ſie um ſo viel ſchleuniger ins Werk richten könnte. Er ſchloß zu Marienburg ein Vertheidigungsbündniß mit den Ständen von Polniſchpreuſſen; und dieſes betraf eine beyderſeitige Hülfe von 4000. Mann, welche die verbundenen Partheyen einander verſprachen; wie auch die Unterhaltung Brandenburgiſcher Beſatzungen in Marienburg, Graudenz, und einigen andern Städten.

Die Schweden waren damals nicht die einigen Feinde des Königreichs Polen. Der Czaar war ſchon im vorigen Jahre bis in Litthauen eingedrungen. Der Vorwand zu dieſem Einfall war die nichtswürdige Auslaſſung einiger Titel, welche die polniſche Kanzley dem Czaar zu geben vergeſſen

hatte.

ſich Ferdinand III. anheiſchig, 6000. Mann zu ſtellen. Friedrich Wilhelm verſprach, derjenigen von den ſchlüſſenden Partheyen, die es nöthig haben würde, 3500. Mann zu Hülfe zuzuſchicken. Der Erzherzog, Leopold, welchen ſein Vater, im Jahr 1653. wider die göldene Bulle, und wider die Abſicht der meiſten Reichsfürſten zum römiſchen Könige hatte erwählen laſſen, beſaß damals den kaiſerlichen Thron, welcher durch den Tod des Kaiſers, Ferdinands III, erledigt worden war.

Der König von Schweden, der dadurch aufgebracht worden war, daß der Kaiſer, und der König von Dännemark, ſeine Abſichten auf Polen gleich in ihrer Gehurt vernichtet hatten, rächete ſich deswegen an Seeland; er that einen Einfall in daſſelbe, und zwang den König von Dännemark, einen Friedensvertrag zu Rothſchild zu unterzeichnen. Kaum war dieſer Friede geſchloſſen, ſo brach ihn der König von Dännemark; und die Wiedererlangung der Freyheit vernichtete das Werk des Zwangs. Friedrich III. von Dännemark bat, ob er ſchon den Anfang zu den Feindſeligkeiten gemacht hatte, den Kaiſer und den Kuhrfürſten, um Hülfe wider Schweden, und erhielt dieſelbe auch.

Friedrich Wilhelm, der bereit war, dem Könige von Dännemark beyzuſpringen, ernennte, in ſeiner Abweſenheit, den Fürſten von Anhalt zum Statthalter in ſeinen Staaten. Er brach mit ſeiner Reiterey, und 3000. kaiſerlichen Küraßirern, von Berlin auf; zwang die Schweden, die in dem Holſteiniſchen ſtunden, ſich über die Eider zu ziehen, und legte brandenburgiſche und kaiſerliche

Beſa-

Beſatzung nach Gotorp. Nachdem er die Schweden aus der Inſel Aland verjagt hatte: ſo ließ er ſeine Völker in Jütland in die Winterquartiere gehen.

Im folgenden Jahre eröfnete er den Feldzug durch die Einnahme von Friedrichsoede und der Inſel Fanoe. Doch ſchlug ihm ſein Unternehmen auf die Inſel Fanoe fehl, weil acht ſchwediſche Kriegsſchiffe die Barken zerſtreueten, worauf ſich die Völker befanden, die an das Land ſteigen ſollten. 1658.

Damit die ſchwediſche Macht noch mehr getheilet werden möchte; ſo drung von Souches, mit den kaiſerlichen, und 2000. Brandenburgern, * in Vorpommern ein. Er, und Starenberg, bemächtigten ſich einiger kleinen Städte auf der Inſel Wollin, und belagerten Stettin. Der Commandant daſelbſt, Würz, vertheidigte ſich gut. Durch den Ruf wurde dieſes Unternehmen in Dännemark bekannt, wo Wrangel die Schweden anführte. Er eilte Pommern zu Hülfe, ſtieg bey Stralſund ans Land, überrumpelte 200. Brandenburger auf der Inſel Uſedom, und warf 1600. Mann Hülfsvölker nach Stettin.

Würz ließ dieſe Hülfsvölker nicht im Müßiggange ſchmachten. Er that einen heftigen Ausfall; verjagte die Kaiſerlichen von ihren Werken; vernagelte ihr Geſchütz; ſetzte ihr Lager in Schrecken, und

* Der Graf von Dohna war daſelbſt Oberbefehlshaber über die kuhrfürſtlichen Völker.

zwang ſie, die Belagerung aufzuheben, welche ſchon 45. Tage lang gedauert hatte.

Der Krieg näherte ſich nun den brandenburgiſchen Ländern, ſeit dem Wrangel nach Pommern gegangen war. Der Kuhrfürſt wurde dadurch bewogen, Jütland zu verlaſſen. Er folgte Wrangeln; nahm Warnemünde und Tribſee ein; ſchlug in eigner Perſon, bey Stralſund, einen Haufen von 300. Reitern; und endigte ſeinen Feldzug mit der Eroberung von Demmin.

Indeſſen daß der Krieg in dem Hollſteiniſchen, und in Pommern, mit aller Heftigkeit geführet wurde; verjagten die Schweden die Polen aus Groß- und Klein-Werder, und aus der Stadt Marienburg in dem königlichen Preuſſen. Im
1659. folgenden Jahre wurden ſie von den kaiſerlichen und Polen daraus verjagt, und Polenz, der General des Kuhrfürſten, that einen Einfall in Kurland, wo er ihnen einige Städte abnahm.

Zu mehrerer Erläuterung dieſer Kriegsverrichtungen müſſen wir nothwendig hinzuſetzen, daß die meiſten Städte, welche damals Belagerungen aushielten, nach der heutigen Art, Städte zu belagern, ſich nicht 24. Stunden lang halten würden; es wäre denn, daß ſie ein ganzes Heer zu ihrer Unterſtützung hätten.

Carl Guſtav ſtarb in der Blüthe ſeines Alters, mitten unter den Unruhen und Bewegungen, worein er ganz Norden verſenket hatte. Die Minderjährigkeit ſeines Sohnes, Carls XI, der nur fünf Jahr alt war, mäßigte die kriegeriſche Neigung der Schweden, welche gewohnt waren, durch das

Bey-

Beyſpiel ihrer Herren aufgemuntert zu werden. Der König von Polen, Johann Caſimir, hatte faſt zu gleicher Zeit die Krone niedergelegt, und die Polen hatten an ſeine Stelle den Michael Coribut erwählet. Nach dem Tode des Königs von Schweden, und der Abdankung des Königs von Polen, nahmen die Feindſeligkeiten auf beyden Seiten ein Ende.

Die kriegenden Partheyen, welche nach dem Frieden ſeufzten, verlangten nur ihre Sicherheit. Da ſie alle gleiche Geſinnungen hegten: ſo wurden ſie einig, in der Abtey Oliva, nicht weit von Danzig, den Anfang zu den Unterhandlungen zu machen. Da der Ehrgeiz keinen Antheil dabey hatte: ſo gewannen ſie in kurzem ein glückliches Ende. Man leiſtete dem Kuhrfürſten die Gewähr wegen des Braunsbergiſchen Vertrages, und erkannte ſeine Unabhängigkeit in Anſehung Preuſſens. Die übrigen Mächte verglichen ſich unter einander, alſo daß eine jede behielte, was ſie vor dem Anfange dieſes Kriegs beſeſſen hatte.

Die Preußiſchen Stände unterwarfen ſich ungerne dem Braunsbergiſchen Vertrage. Sie wendeten vor, Polen hätte kein Recht, mit ihrer Freyheit willkührlich zu ſchalten. Ein Edelmann, mit Namen Rode, der aufrühriſcher war, als die übrigen, wurde in Verhaft genommen. Nachdem die erſten Bewegungen dieſer Empörung geſtillet waren: nahm der Kuhrfürſt ſelbſt zu Königsberg die Huldigung von den Preuſſen ein. 1660.

Die Ruhe, die nunmehr in ganz Europa herrſchete, erlaubte dem Kuhrfürſten, ſeine ganze Aufmerk- 1661.

merksamkeit auf das Wohl seiner Unterthanen zu richten. War er der Beschützer seiner Staaten in Kriegszeiten gewesen: so hegte er nicht weniger die edle Ehrbegierde, sich in Friedenszeiten, als ein Vater, gegen sie zu erzeigen. Er unterstützte die von den Feinden in Armuth gesetzte Häuser; er bauete die eingerissenen Mauern der Städte wieder auf; aus den Wüsteneyen wurden angebaute Felder; die Gehölze verwandelten sich in Dörfer; die Landleute weideten ihr Vieh an den Orten, welche die Verheerungen des Krieges zu einer Freystadt der wilden Thiere gemacht hatten; der Feld- und Landbau, die so verachtete, und doch so nützliche Arbeit, wurde durch seine Vorsorge befördert; man sahe täglich gleichsam neue Schöpfungen; und man brachte endlich den Lauf eines künstlichen Flusses zu Stande, wodurch die Spree mit der Oder verbunden, die Handlung der daran stossenden Länder erleichtert, und die Verführung der Kaufmannswaaren sowohl nach dem baltischen, als auch nach dem grossen Weltmeer, verkürzt wurde. Friedrich Wilhelm war noch gröſſer wegen seiner Güte, und seiner Sorgfalt, das gemeine Beste zu befördern, als wegen seiner Kriegstugenden, und seiner richtig abgemessenen Staatsregeln, wodurch er alle Dinge auf die Art, und zu der Zeit unternahm, zu welcher sie, wenn sie anders glücklich von statten gehen sollten, unternommen werden mußten. Die Tapferkeit macht grosse Helden: die Menschlich- und Leutseligkeit aber gute Fürsten.

1665. In diesen friedfertigen Zeiten nahm der Kuhrfürst die Huldigung auf den künftigen Fall von dem Erzbißthum Magdeburg ein, und legte Besatzung in

diese

dieſe Hauptſtadt. Er vereinigte auch mit ſeinen Ländern die Herrſchaft Regenſtein, die ein Lehn des Fürſtenthums Halberſtadt war, und behauptete ſeine Rechte gegen die Anſprüche des Herzogs von Braunſchweig.

Nachdem wir die Vorſorge des Kuhrfürſten für das Innere ſeiner Länder gemeldet haben: ſo wird es nunmehr nöthig ſeyn, mit wenig Worten anzumerken, was für Antheil er an den allgemeinen Angelegenheiten von Europa genommen hat. Er ſchickte dem Kaiſer, den die Türken in Ungarn angegriffen hatten, unter der Anführung des Herzogs von Hollſtein, eine Hülfe von 2000. Mann zu. Er ſtund auch dem König von Poken, Michael Coribut, in dem Kriege bey, den er wider die Ungläubigen zu führen hatte. Durch ſeine Ver- 1666.
mittelung verglichen ſich die Söhne des Herzogs von Lüneburg, wegen ihrer väterlichen Verlaſſenſchaft. Er ſchlichtete mit dem Herzoge von Neuburg alle Streitigkeiten, die wegen der kleviſchen Lande noch übrig waren. Die Schweden ſchloſſen mit ihm ein Vertheidigungsbündniß; und er ſchloß zu Haag ein vierfaches Bündniß mit dem Könige von Dännemark, dem freyen Staate Holland, und dem Herzoge von Braunſchweig, wozu auch noch der Kaiſer trat.

Dieſe Bündniſſe, wobey man die Abſicht hegte, die Ruhe Deutſchlands zu ſichern, verlohren ihre Stärke durch ihre Menge. Sie legten die Ueberlegenheit Frankreichs, und die Schwäche des Reichs gar zu ſehr an den Tag; und man ſahe daraus, daß ſo viele vereinigte Staaten kaum

der Macht eines einzigen Monarchen widerstehen konnten.

1667. Man bemerkte gar bald, wie vergebens diese Vorsicht der Reichsfürsten war. Ludwig XIV. der sich der Regierung selbsten unterzog, brannte vor Begierde, sich durch eine solche That hervor zu thun, wodurch er die Augen von ganz Europa auf sich ziehen könnte. Er brach mit seinem Heere auf, um das spanische Flandern anzugreifen. Eine Mitgabe, welche der Maria Theresia nicht gezahlet worden war, gab Frankreich zu einer Kriegserklärung Gelegenheit. Ob schon die Gründe derselben zu Madrit nicht so bündig zu seyn schienen, als zu Paris: so glaubte doch Ludwig XIV. nach den Regeln zu verfahren, da er einen Angrif auf die spanischen Niederlande that, welche damals nur von wenigem Volke vertheidiget wurden.

1668. Frankreich war besorgt, den Bündnissen, welche zur Unterstützung Spaniens geschlossen wurden, vorzubeugen, und hielt es daher für dienlich, sich um die Freundschaft des Kuhrfürsten zu bewerben. Dieser Fürst versprach, daß er sich nicht in einen Krieg mischen wollte, der ihn in der That nichts angieng.

Ludwig XIV. bemächtigte sich eines Theils von dem spanischen Flandern fast ohne Widerstand. Den folgenden Winter nahm er die Grafschaft Burgund durch den Prinzen von Conde ein, der dem Turenne seinen schönen Feldzug in Flandern mißgönnte, und ihn durch das gegenwärtige Unternehmen zu übertreffen suchte. Die Spanier nahmen in dieser dringenden Noth ihre Zuflucht zu den Holländ-

Holländern, die sie sonst unterdrückt und verachtet gehabt hatten. Dieser freye Staat schützte sie auch bey dieser Gelegenheit wider die Unternehmungen des Königs von Frankreich. Der Herr von Witt, als Großpensionarius von Holland, der Ritter Temple, als englischer Gesandter, und der schwedische Abgesandte, Dohna, entschlossen sich, den Unternehmungen Ludwigs XIV. Einhalt zu thun. Nicht lange hernach errichteten Schweden, Holland und Engelland, ein Bündniß zu Haag. Ludwig XIV. zertheilte dieses Ungewitter, indem er selbst den Spaniern Friedensvorschläge that. Der Friede wurde auch 1669.
in der That zu Aachen geschlossen. Dessen Bedingungen waren, der König sollte die Plätze in Flandern behalten, die er eingenommen hatte, und den Spaniern die Grafschaft Burgund wieder einräumen. Die Holländer hätten es zwar gern gesehen, wenn er Flandern wieder zurückgegeben hätte; allein so sehr sie sich auch bemüheten, diesen Fürsten dahin zu bewegen: so war doch solches um so viel vergeblicher, da er durch das Verfahren der Holländer gereizet worden war, sich an ihnen zu rächen, wozu Flandern ihm um so viel nöthiger wurde. Die Absichten Ludwigs XIV. auf die 1670.
vereinigten Niederlande waren nicht so verborgen, daß man nicht etwas davon hätte entdecken sollen. Diejenigen, welchen die Sachen am wenigsten angehen, sind dabey oftmals die Scharfsichtigsten. Friedrich Wilhelm sahe vorher, daß der Friede, den Frankreich itzo mit Spanien geschlossen hatte, für die Holländer traurig ausschlagen könnte. Er suchte den Sturm abzuwenden, womit dieser

freye

freye Staat bedrohet wurde. Ludwig XIV. war zu ſolchen friedfertigen Geſinnungen ſo wenig geneigt, daß er ſich vielmehr bemühte, den Kuhrfürſten ſelbſt mit in den Krieg zu verwickeln, womit er die Holländer überziehen wollte. Er trug ſolches den Fürſten von Fürſtenberg auf; und dieſer begab ſich nach Berlin. Allein er ſahe mit Erſtaunen einen Fürſten, der die Geſinnungen der Freundſchaft und Erkenntlichkeit den Lockungen des Eigennutzes, und den Regungen der Ehrbegierde, vorzog.

1671. In kurzem entſtund ein Bündniß zur Unterſtützung der vereinigten Niederlande. Die Kuhrfürſten von Brandenburg und Kölln, der Biſchof von Münſter, und der Herzog von Neuburg, unterzeichneten dieſen Vergleich zu Bilefeld. Allein kaum war er geſchloſſen: ſo traten der Kuhrfürſt von Kölln und der Herzog von Neuburg, ſchon auf die Gegenſeite.

Holland, welches im Jahre 1672. von Frankreich angegriffen, und zu gleicher Zeit von dem Kuhrfürſten von Kölln, und dem Biſchofe von Münſter angefallen wurde, wollte es in ſolchen Umſtänden nicht wagen, Hülfe von der Großmuth ſeiner Bundesgenoſſen zu erwarten. Die Unglücklichen haben eine ſichere Erfahrung von den menſchlichen Herzen. Die Abnahme ihres Glücks iſt gleichſam ein Wetterglas, welches zu gleicher Zeit die Kaltſinnigkeit ihrer Freunde anzeiget. Ihre Länder waren von Ludwig XIV. erobert worden; ihre Völker waren in Furcht geſetzt und flüchtig; es war an dem, daß die Stadt Amſterdam eingenommen werden ſollte. Wie hätten ſie in ſolchen

Umſtän-

Umſtänden hoffen könnte, daß ein Fürſt großmüthig genug ſeyn würde, um der Gefahr entgegen zu gehen, welche dieſer Staat für ſich, und für ſeine Vertheidiger, zu befürchten hatte, wenn man ſich dem mächtigſten und glücklichſten Monarchen in Europa, mitten in dem ſiegenden Laufe ſeines Glücks widerſetzen wollte? Gleichwol fand ſich ein ſolcher Vertheidiger. Friedrich Wilhelm beſaß eine ſo groſſe Seele, daß er ein Bündniß mit dieſem freyen Staate ſchloß, zu einer Zeit, da ganz Europa glaubete, daß er von den Wellen verſchlungen werden würde, über welche er bisher mit einer ſo unumſchränkten Gewalt geherrſchet hatte.

Er machte ſich anheiſchig, 20000. Mann zu ſtellen; wovon die Hälfte von dem freyen Staate beſoldet werden ſollte. Ueber dieſes verſprachen der Kuhrfürſt, und Holland, einander, daß ſie keinen getheilten und beſondern Frieden mit ihren Feinden ſchlüſſen wolten. Nicht lange hernach trat auch der Kaiſer, Leopold, dieſem Bündniſſe bey.

Indeſſen hatten die ſchnellen Eroberungen Ludwigs XIV. eine Veränderung der Regierungsart in Holland verurſacht. Das Volk, welches durch das gemeine Elend, und durch die Ränke des Prinzen von Oranien, in Wuth geſetzet worden war, ſchrieb ſein ganzes Unglück dem Großpenſionario zu, und rächete an den Brüdern von Witt, mit einer unerhörten Grauſamkeit, das Uebel, welches Holland erdulden muſte. Wilhelm von Oranien wurde, im Aufruhr, von dem Volke zum Statthalter erwählet; und dieſer Fürſt, der damals 19. Jahr alt war, wurde der unermüdetſte

Feind,

ſolche Einrichtungen zu treffen, daß dieſes Verhaben rückgängig wurde. Die Käiſerlichen weigerten ſich zu fechten; und der Kuhrfürſt hielt ſich nicht für ſtark genug, allein, ohne den Beyſtand einer Bundesgenoſſen, ein Treffen wider die Franzoſen zu wagen.

Da dieſer Fürſt den Turenne nicht durch die Waffen beſiegen konnte; ſo überwand er ihn doch in dieſem Feldzuge durch ſeine Großmuth. Ein Franzoſe, mit Namen Villeneuve, der ſich in dem Lager des Turenne befand, erbot ſich gegen den Kuhrfürſten, ſeinen General zu ermorden. Friedrich Wilhelm verabſcheuete ein ſolches Laſter, und warnete den Turenne vor dem Verräther. Er ſetzte hinzu, daß er mit Vergnügen die Gelegenheit ergriffe, ihm zu zeigen, wie hoch er ſeine Verdienſte ſchätzte; und daß ſeine Hochachtung gegen ihn, durch das Uebel, welches die Franzoſen ſeinen Ländern zugefügt hätten, nicht vermindert worden wäre.

1673. Die Holländer waren die Hülfsgelder noch ſchuldig, welche ſie zu bezahlen verſprochen hatten. Der Kaiſer und Spanien hatten ſich noch nicht wider Frankreich erkläret, und alle Länder, die der Kuhrfürſt in Weſtphalen beſaß, waren verlohren. So viele Gründe zuſammen, wozu noch die unzulängliche Macht Friedrich Wilhelms kam, bewogen dieſen Kuhrfürſten, einen Vergleich mit Frankreich einzugehen. Man ſchloß einen Frieden zu Voſſelt; und Ludwig XIV. beſtätigte denſelben in ſeinem Lager vor Maſtricht. Der Kuhrfürſt bekam alle ſeine Länder wieder, ausgenommen

nommen die Städte Rees und Weſel, welche die Franzoſen ſo lange inne behalten wollten, bis der Friede mit Holland geſchloſſen ſeyn würde. Er verſprach den Holländern nicht mehr beyzuſtehen; doch behielt er ſich die Freyheit vor, das Reich zu vertheidigen, wenn es angegriffen werden ſollte. Die übrigen Punkte dieſes Friedens betrafen die Erſetzung des Schadens, welchen die franzöſiſchen Völker angerichtet hatten; und Ludwig XIV. verſprach dem Kuhrfürſten, ihm ſolchen Schaden gut zu thun. Alle ſeine Bemühungen, den König von Frankreich dahin zu bringen, daß er die Holländer mit in dieſem Frieden begreifen möchte, waren vergebens. Er hatte ſich gleichſam aufgeopfert, um dieſen unglücklichen freyen Staat zu retten. Hätten nun viele mächtigere Fürſten, als er war, dem Beyſpiel ſeiner Großmuth zum Theile nachgeahmet: ſo würde Holland viel eher befreyet worden ſeyn, und der Kuhrfürſt würde ſich nicht genöthiget geſehen haben, ſich unter die Macht des furchtbarſten Königs von Europa zu ſchmiegen.

Ludwig XIV. hatte die Holländer zu Boden 1673.
geſchlagen; ihre Bundesgenoſſen gezwungen, ſie zu verlaſſen, und die beyden öſterreichiſchen Häuſer in der Unthätigkeit erhalten. Indeſſen giengen dieſe eroberten Länder wiederum verlohren, ehe noch der Triumphbogen fertig war, den man ihm vor dem Thore zu St. Denis, wegen des Sieges über die Holländer, aufrichten ließ. Die Franzoſen hatten allzuviel Plätze eingenommen, und ihre Heere waren dadurch merklich geſchwächet worden; ſie hatten verſäumet, ſich von Amſterdam, als der

Seele dieſes Staats, Meiſter zu machen. Die Holländer öfneten ihre Schleuſen, um ſich dadurch zu retten, Turenne konnte die Vereinigung des Prinzen von Oranien mit dem Montecuculi nicht verhindern; alles dieſes zuſammen verurſachte, daß die Franzoſen den erlangten Vortheil wiederum verlohren, und gezwungen wurden, Holland zu räumen. Damit nun Ludwig XIV. auf einer andern Seite die Oberhand gewinnen möchte, ſo bemächtigte er ſich der Grafſchaft Bur-
1674. gund. Turenne drung in die Pfalz ein, und ſeine Soldaten verübten daſelbſt auſſerordentlich Ausſchweifungen. Der Kuhrfürſt von der Pfalz, der von ſeinem Schloſſe verſchiedene Dörfer hatte verbrennen ſehen, beſchwerte ſich darüber auf dem Reichstage; und der Kaiſer, der geruhig zugeſehen hatte, wie man die Holländer unter das Joch brachte, erwachte nunmehr aus ſeinem Schlafe, um dem Reiche beyzuſtehen. Er brach mit dem Könige von Frankreich; und dieſes iſt vielleicht der einzige Krieg, den das Haus Oeſterreich, zur Sicherheit und Vertheidigung Deutſchlands, unternommen hat.

Leopold vereinigte ſich mit Spanien und Holland; und Friedrich Wilhelm machte ſich anheiſchig, dem Reiche 16000. Mann Hülfsvölker zuzuführen. Die Holländer und Spanier verſprachen ihm, daß ſie das Ihrige zur Unterhaltung ſeiner Völker beytragen wollten. Da Ludwig XIV. das Reich angrif: ſo war der Entſchluß des Kuhrfürſten, den er bey dieſer Gelegenheit faſſete, dem Reiche beyzuſtehen, ſeinen, nach dem

dem wolfenischen Frieden noch fortdauernden Verbindungen mit Frankreich, nicht zuwider.

Der Anfang dieses Feldzugs war für die Verbundenen unglücklich. Der Prinz von Oranien war itzo von dem Prinzen von Conde bey Senef geschlagen worden. Turenne, der bey Philippsburg über den Rhein gegangen war, trug einen Sieg über den alten Caprara davon; Er lieferte dem Herzoge von Lothringen, Carl IV, bey Sinzheim ein Treffen, und wendete sich von hier nach Holzheim, wo er den Bournonville schlug, der einen grossen Haufen von Kaiserlichen anführete.

Der Kuhrfürst gieng bey Straßburg über den Rhein, und stieß zu dem Bournonville wenig Tage nach seiner Niederlage. Er fand die Generals bey diesem Heere getrennet, und wider einander erbittert. Sie waren mehr bemühet, einander zu schaden, als die Feinde zu überwinden.

Nachdem die Brandenburger zu der kaiserlichen Armee gestossen waren: so war diese über 50000. Mann stark. Der Kuhrfürst, der Ruhm suchte, und zu fechten verlangte, drung auf den Bournonville, darein zu willigen; aber vergebens. Die Armee bezog das Lager bey Rockersberg. Die Brandenburger bemächtigten sich des kleinen Schlosses Woselsheim; und Turenne, der etwas grösseres im Sinn hatte, gieng wiederum über die Saar, und zog sich nach Lothringen zurück.

Also war dieser Feldzug ohne Frucht. Die Reichsvölker unterliessen sich ihrer Ueberlegenheit zu Nutze

zu machen, und gaben ihren Feinden Zeit und Mittel, ihnen die gefährlichſten Streiche beyzubringen. Der Kuhrfürſt lagerte ſich von Kollmar bis nach Maßmünſter, und die Kaiſerlichen ſchloſſen Briſach ein.

Turenne ſtund noch immer ganz nahe gegen einem Heere über, worinne die Uneinigkeit herrſchete. Er erhielt aus Flandern eine Verſtärkung von 10000. Mann. Nachdem er zurückgewichen war, wie Fabius; ſo rückte er an, wie Hannibal.

Der Kuhrfürſt hatte vorhergeſehen, was geſchehen würde, und dem Bournonville zu verſchiedenen malen gerathen, ſein allzuweit ausgedehntes Lager enger zuſammen zu ziehen. Bournonville hegte gar zu viel Vertrauen. Der Rückzug der Franzoſen hatte ihn in eine ſolche Sicherheit eingeſchläfert, woraus man ihn nicht ermuntern konnte; und er wollte ſich niemals bewegen laſſen, ſein Lager enger zuſammen zu ziehen. Indeſſen gieng Turenne durch die engen Päſſe Tann und Befort; drung in die kaiſerliche Quartiere ein, bemächtigte ſich zweener deſſelben; bekam ein Regiment brandenburgiſche Dragoner* gefangen; ſchlug den Bournonville in dem Sundgau bey Mühlhauſen, und verfolgte dieſen General. Dieſer ſtieß eilig zu dem Kuhrfürſten, welcher ſeine Völker bey Collmar zuſammen gezogen hatte. Turenne langte an, ſtellte ſeine erſte Linie dem Lager forn gegen über, welches nicht angegriffen werden konnte, und wendete ſich mit der andern auf die andere Seite deſſelben. Der Kuhrfürſt, der alſo eingeſchloſſen, und von

* Das Regiment Spar.

von dem Turenne in der Seite angegriffen war, auch den Bournonville zu ſeinem Gegner hatte, brach in der Nacht auf, und gieng bey Straßburg über den Rhein zurück.

Die Kaiſerlichen huben die Belagerung von Briſach auf, und die Franzoſen wurden Meiſter von Elſaß.

Friedrich Wilhelm lagerte ſich mit ſeinen Brandenburgern in Franken. Der ſchlechte Fortgang des Kuhrfürſten in dieſem Feldzuge wird diejenigen nicht in Verwunderung ſetzen, welche wiſſen, nach was für Grundſätzen der wienerische Hof zu handeln pfleget.

Die Räthe des Königs von Frankreich waren den kaiſerlichen Räthen weit überlegen, und Bournonville konnte ſich mit dem Turenne gar nicht in Vergleichung ſetzen.

Einige Räthe zu Wien, welche nur Staatsmänner waren, machten in der Einſamkeit ihrer Cabinetter ſolche Einwürfe zu einem Feldzuge, die gar nicht kriegeriſch waren. Sie wollten die Generale auf einer ſolchen Laufbahne, wo man fliegen muß, wenn man das Ziel erreichen will, an einem Bande fortführen.

Die Räthe zu Verſailles wußten, daß die umſtändliche Entwerfung der Kriegsverrichtungen nicht ihre Sache war. Sie lieſſen es daher bey den allgemeinen Entwürfen zum Feldzuge bewenden, und glaubten, ein Conde und ein Turenne wären ſchon ſo groſſe Männer, daß man ſich wegen der Ausführung ſolcher Entwürfe auf ſie verlaſſen könnte.*

* Der Kardinal von Richelieu wies einsmals auf einer Karte den Ort, wo Bernhard von Weimar

Die französischen Generals waren bey ihren Heeren fast uneingeschränkt. Sie überliessen sich daher dem freyen Triebe ihres Kopfes. Wenn sich eine Gelegenheit zeigte: so machten sie sich dieselbe zu Nutze. Die Feinde hingegen verlohren oftmals die Gelegenheit durch die Abschickung der Postreiter, welche bey dem Kaiser anfragen mußten, ob dieses zu unternehmen, welches hernach bey ihrer Zurückkunft nicht mehr thulich war.

Der Kaiser, der dem Kuhrfürsten die Ehre erzeigte, daß er in dem Heere seine Person vorstellen durfte, trauete niemanden, als seinen eigenen Befehlshabern. Daher kam es, im Jahr 1672. daß **Montecuculi** die Entwürfe des Feldzugs zu nichte machte, und daß **Bournonville** die Ursache des Unglücks war, welches man in Elsaß erdulden mußte. Die wienerischen Räthe, die sich nicht zugegen befanden, waren durch den Verlust, den man bey **Senef**, **Sinzheim** und **Holzheim** erlitten hatte, in Furcht gesetzet, und glaubten, **Deutschland** würde verlohren seyn, wenn man noch ein viertes Treffen wagte. Hierzu wollen wir noch das Mißverständniß der kaiserlichen Anführer setzen. Diese Gründe waren die Ursache, weswegen **Friedrich Wilhelm** an der Spitze der Kaiserlichen, niemals so bewundernswürdig gewesen ist, als an der Spitze seiner eigenen Völker.

1675. Indem **Turenne** die Grenzen **Frankreichs** durch seine Geschicklichkeit in Sicherheit setzte: so waren

war über einen Fluß gehen sollte. Der deutsche Feldherr schlug ihn ganz ernsthaft auf die Finger, und sagte: Herr Kardinal, ihr Finger ist keine Brücke.

waren die Räthe Ludwigs XIV. bemühet, ihn von einem gefährlichen Feinde zu befreyen. Dieſes ins Werk zu richten, erweckte Frankreich Friedrich Wilhelmen einen Feind, der ihn in ſeine Staaten zurück zu kehren nöthigte.

Im Jahr 1673. hatte zwar Schweden einen Vertheidigungsvertrag mit dem Kuhrfürſten geſchloſſen: Frankreich fand aber ein Mittel, denſelben zu zerreiſſen. Wrangel drung hierauf an der Spitze einer ſchwediſchen Armee in die brandenburgiſchen Marken ein.

Der Fürſt von Anhalt, der daſelbſt Statthalter war, führte bittre Klagen wegen dieſes Einfalles. Wrangel antwortete ihm nur ſo viel, daß die Schweden ſich mit ihren Völkern zurückziehen würden, wenn der Kuhrfürſt mit Frankreich Friede gemacht hätte.

Der Fürſt von Anhalt meldete dem Kuhrfürſten die Verwüſtung ſeiner Staaten, und die Räubereyen, welche die Schweden daſelbſt verübten. Da er zu wenig Volk hatte, als daß er ſich vor einer Armee hätte zeigen können: ſo ließ es der Kuhrfürſt geſchehen, daß er ſich in Berlin eingeſchloſſen hielt, und daſelbſt ſeine Ankunft erwartete.

Indem die brandenburgiſchen Völker ſich in dem Winterquartiere in Franken von denen Beſchwerlichkeiten zu erholen ſuchten, die ſie in dem elſaßiſchen Feldzuge erduldet hatten: ſo wurde das Landvolk in der Mark durch die Erpreſſungen der Schweden ganz in Verzweiflung geſetzet; es rottete ſich zuſammen, und trug einige Vortheile

über die Feinde davon. Die Bauern errichteten Compagnien unter ſich, und man las auf ihren Fahnen den Namen des Kuhrfürſten, mit dieſen Worten:

Für den Fürſten und für das Vaterland opfern wir unſer Leben auf.

Wrangel, der doch noch eine Art von Kriegszucht unter den Schweden erhielt, wurde krank; und durch ſeine Unthätigkeit wurden die Räubereyen und die Gewaltthätigkeiten vermehret. Auch die Kirchen wurden nicht verſchonet; und die Soldaten trieben ihren eigennützigen Geiz bis zu der größten Grauſamkeit.

Die Marken, die nach ihrem Befreyer ſeufzeten, durften nicht lange auf ihn warten. Friedrich Wilhelm ſuchte ſich wegen der Untreue der Schweden zu rächen; brach aus ſeinem Lager in Franken auf, und langte den 11ten des Brachmonats zu Magdeburg an. Gleich nach ſeiner Ankunft ließ er die Thore dieſer Feſtung ſchlüſſen, und brauchte alle mögliche Behutſamkeit, damit die Feinde von ſeiner Annäherung nichts erfahren möchten. Gegen Abend gieng das Heer über die Elbe, und langte in der Nacht, auf Abwegen, vor den Thoren von Rathenau an. Er ließ dem Freyherrn von Briſt, * der ſich in dieſer Stadt befand, ſeine Ankunft melden, und unterredete ſich mit ihm in Geheim wegen der Mittel, wie man die Schweden überrumpeln könnte.

Briſt

* Er war Landrath, und dem Kuhrfürſten ſehr ergeben.

Briſt richtete dasjenige auf eine geſchickte Art aus, was ihm aufgetragen worden war. Er ließ für die Befehlshaber des Regiments Wangelin, die in Rathenau zur Beſatzung lagen, ein prächtiges Abendeſſen zurichten. Die Schweden überlieſſen ſich den Reizungen des Getränkes ohne Maaſſe. Indem ſie nun ihren Rauſch ausſchlafen wollten: ſo ließ der Kuhrfürſt, auf verſchiedenen Fahrzeugen, einige Haufen Fußvolks über die Havel führen, um die Stadt auf allen Seiten anzugreifen.

Der General Dörfling gab ſich für den Befehlshaber einer ſchwediſchen Parthey aus, welche von den Brandenburgern verfolget würde, und kam zuerſt in Rathenau hinein. Er ließ die Wache niederhauen; und zu gleicher Zeit wurden alle Thore aufgeſprenget. Die Reiter beſetzten die Straſſen; und die ſchwediſchen Befehlshaber konnten ſich, da ſie erwachten, kaum einbilden, daß ſie Gefangene eines Fürſten wären, von dem ſie glaubten, daß er mit ſeinen Völkern mitten in Franken ſtünde. Wären damals die Poſten ſo beſetzet geweſen, wie zu unſern Zeiten: ſo würde eine ſolche Ueberrumpelung faſt unmöglich geweſen ſeyn. Eben dieſes aber iſt groſſen Männern eigen, daß ſie ſich auch die geringſten Vortheile zu Nutze machen können.

Der Kuhrfürſt wußte, wie ſchätzbar ein jeglicher Augenblick im Kriege ſey, und wartete daher bey Rathenau nicht ſo lange: bis ſein ganzes Fußvolk zu ihm ſtoſſen konnte. Er rückte mit ſeiner Reiterey gerade auf Nauen zu, um den Haufen

Schweden, der bey Brandenburg ſtund, von demjenigen zu trennen, welcher ſich nicht weit von Havelberg befand. So ſorgfältig und aufmerkſam er aber auch bey dieſer entſcheidenden Gelegenheit war: ſo konnte er doch den Schweden nicht zuvorkommen, welche auf die Nachricht von ſeiner Ankunft Brandenburg verlaſſen, und ſich eine Stunde vor derſelben über Nauen zurückgezogen hatten. Er ſetzte ihnen muthig nach, und erfuhr, durch die Ausſage der Gefangenen und Ueberläufer, daß dieſer Haufen ſich nach Fehrbellin zuzöge, wo er ſich mit dem Havelbergiſchen vereinigen ſollte.

Das brandenburgiſche Heer beſtund aus 5600. Reitern. Es hatte kein Fußvolk; und gleichwol führte es 12. Canonen mit ſich. Die Schweden zehlten 10. Regimenter Fußvolk, und 800. Dragoner, in ihrem Lager. Ohngeachtet der ungleichen Anzahl und der Verſchiedenheit der Waffen, trug der Kuhrfürſt kein Bedenken, den Feinden entgegen zu gehen, und ihnen ein Treffen zu liefern.

Den 18. des Brachmonats rückte er gegen die Schweden an. Er vertraute dem Prinzen von Homburg 1600. Reiter von ſeinem Vortrapp, und befahl ihm, nichts zu wagen, ſondern nur den Feind auszukundſchaften. Dieſer Prinz brach auf. Nachdem er durch ein Gehölze gekommen war: ſo ſahe er, daß ſich die Schweden zwiſchen den Dörfern Hakenberg und Tornow gelagert hatten. Sie hatten einen Moraſt im Rücken, die Brücke von Fehrbellin zur Rechten, und ein ebenes

nes

nes Feld vor ſich. Er that einen Angrif auf die Feldwachten, verfolgte ſie, und trieb ſie im Gefechte, bis an das Hauptlager, welches ſich ſogleich in Schlachtordnung ſtellte. Der Prinz von Homburg, erhizt von einem feurigen Muthe, überließ ſich ſeiner Lebhaftigkeit, und fieng ein Treffen an, welches einen traurigen Ausgang genommen haben würde, wenn der Kuhrfürſt, der von der Gefahr, worinnen er ſich befand, Nachricht erhalten hatte, ihm nicht zu Hülfe herzugeeilet wäre.

Friedrich Wilhelm, deſſen Scharfſichtigkeit auſſerordentlich, und deſſen Hurtigkeit erſtaunenswürdig war, machte augenblicklich ſeine Einrichtungen. Er bediente ſich eines Hügels; pflanzte ſein Geſchüz auf denſelben, und ließ es einige mal auf die Feinde losbrennen. Das ſchwediſche Fußvolk wurde dadurch zum Wanken gebracht; und da er ſahe, daß dieſes zu weichen anfieng: ſo that er, mit ſeiner geſammten Reiterey, einen Angrif auf den rechten Flügel des Feindes, drung in denſelben hinein, und ſchlug ihn. Das ſchwediſche Leibregiment, und das von Oſtgothland, wurden in Stücken gehauen. Die Niederlage des rechten Flügels zog auch die Ueberwindung des linken nach ſich. Die Schweden warfen ſich in die Moräſte, und wurden daſelbſt von den Bauern getödtet. Diejenigen, welche noch davon kamen, nahmen die Flucht über Fehrbellin, und brachen daſelbſt die Brücke hinter ſich ab.

Die Hoheit der Geſchichte erfordert es, daß wir hier die ſchöne Handlung eines Stallmeiſters des Kuhrfürſten in dieſem Gefechte mit anführen. Der

Kuhr-

Kuhrfürst saß auf einem weissen Pferde. Sein Stallmeister, Froben, bemerkte, daß die Schweden mehr auf dieses Pferd zielten, weil es sich durch seine Farbe von den übrigen unterschied. Er bat daher seinen Herrn, daß er mit ihm tauschen möchte, und wendete vor, das Pferd des Kuhrfürsten wäre scheu. Kaum hatte dieser getreue Bediente einige Augenblicke darauf gesessen: so wurde er erschossen, und erhielt also durch seinen Tod das Leben des Kuhrfürsten.

Dieser Fürst, der kein Fußvolk hatte, konnte sich weder der Brücke von Lehrbellin bemächtigen, noch den Feind auf der Flucht verfolgen. Er begnügte sich damit, daß er sein Lager auf dem Schlachtfelde aufschlug, wo er sich so vielen Ruhm erworben hatte. Er vergab dem Prinzen von Homburg, der das Wohl des ganzen Staates mit solcher Leichtsinnigkeit der größten Gefahr ausgesetzet hatte, und sagte nur so viel zu ihm: „Wenn ich „nach der Strenge der Kriegsgesetze mit Ihnen ver„fahren wollte: so hätten Sie den Tod verdienet. „Allein das wolle Gott nicht, daß ich den Glanz „eines so glücklichen Tages durch die Vergiessung „des Blutes eines Prinzen verdunkeln sollte, der „eines von den vornehmsten Werkzeugen meines „Sieges gewesen ist.„

Die Schweden verlohren in dieser eben so berühmten, als entscheidenden Schlacht, zwo Standarten, acht Fahnen, acht Kanonen, 3000. Mann, und eine grosse Menge Officier.

Dörfling langte nunmehr mit dem Fußvolke an, verfolgte sie den andern Tag, nahm viele von ihnen gefan-

gefangen, und bekam, nebſt ihrem Geräthe, einen Theil von der Beute wieder, die ſie in den brandenburgiſchen Marken gemacht hatten. Das ſchwediſche Heer, welches nun bis auf 4000. Mann geſchmolzen war, zog ſich über Ruppin und Wittſtock in das Herzogthum Mecklenburg zurück.

Wenig Feldherren haben ſich rühmen können, daß ſie einen ſolchen Feldzug gethan, wie dieſer bey Fehrbellin geweſen iſt. Der Kuhrfürſt unternahm eine Sache, die eben ſo groß, als kühn, war, und führte ſie mit erſtaunenswürdiger Geſchwindigkeit aus. Er hub einen Haufen Schweden auf, da Europa glaubte, daß er noch in Franken wäre. Er eilte gleichſam im Fluge auf die Ebene vor Fehrbellin, wo die Feinde ſich verſammelt hatten. Er ſtellte ein mit mehr Muth, als Klugheit, angefangenes Treffen wiederum her. Mit einem Haufen von Reitern, der ſchwächer, als die Feinde, und durch die Beſchwerlichkeiten eines langen Marſches ermüdet war, ſchlug er ein zahlreiches und anſehnliches Fußvolk, welches ſich durch ſeine Tapferkeit das Reich und Polen unterworfen hatte. Aus ſeiner geſchickten Aufführung kann man urtheilen, was er gethan haben würde, wenn es im Elſaß nach ſeinem Willen gegangen wäre. Dieſe ſo herrliche, als tapfre Unternehmung verdienet, daß man die Worte Cäſars auf ihn deute: veni, vidi, vici. Er wurde von ſeinen Feinden gerühmet, von ſeinen Unterthanen geſegnet; und ſeine Nachkommen ſetzen in dieſes berufene Treffen den Punkt und Anfang der Hoheit,

welche

welche das Haus **Brandenburg** nachgehends erreichet hat.

Die von dem Kuhrfürsten geschlagene **Schweden** wurden für Feinde des Reichs erkläret, weil sie ihn, als ein Glied desselben, angegriffen hatten. Wären sie von dem Glücke unterstützet worden: so würden sie vielleicht Bundsgenossen gefunden haben.

Der Kuhrfürst, der durch die Kaiserlichen und **Dänen** verstärket worden war, grif nunmehr die **Schweden** in ihren eigenen Ländern an. Er drung in **Pommern** ein, und machte sich von den drey vornehmsten Fähren der **Pene** Meister.

Die **Brandenburger** nahmen die Stadt **Wollgast**, und die Insel **Wollin** ein. **Wismar** ergab sich den **Dänen** nicht eher, als bis der Prinz von **Homburg** mit einer Verstärkung von kuhrfürstlichen Völkern zu ihnen gestossen war.

1676. Dasjenige, wodurch der König von **Dännemark** und der grosse Kuhrfürst, in ihrem Kriege wider **Schweden** gleich stark mit einander verbunden wurden, wurde durch ein Bündniß noch mehr befestiget, welches sie zu Anfange des Jahres 1676. mit einander schlossen.

Die starke Besatzung, welche die **Schweden** in **Stralsund** hatten, und welche durch die Nachbarschaft der **brandenburgischen** Völker beunruhiget wurde, suchte dieselben im Winter von der Insel **Wollin** zu vertreiben. **Mardefelt** gieng mit einem Haufen **Schweden** dahin, und belagerte die kuhrfürstlichen Völker, welche die Hauptstadt

ſtadt daſelbſt vertheidigten. Die Wachſamkeit des Marſchalls, Dörfling, verurſachte, daß ihnen ihr Unternehmen theuer genug zu ſtehen kam. Er zog einige Völker an ſich, gieng nach der Inſel Wollin über, ſchlug Mardefelten, und würde eine gänzliche Niederlage unter ſeinen Leuten angerichtet haben, wenn ſich die Schweden nicht eilig ihrer Fahrzeuge bemächtigt hätten, und nach Stralſund geflohen wären.

Zu Anfange des Feldzuges ſahe man die Oſtſee mit zwo mächtigen Flotten bedecket, welche die Schweden in ihren Häfen einſchloſſen, und ſie verhinderten, daß ſie keine Hülfsvölker nach Pommern ſchicken konnten. Die eine Flotte war den verbundenen Mächten von den Holländern zu Hülfe geſchickt worden; und wurde von den Admiral Tromp, dem größten Seemanne ſeiner Zeiten, angeführet. Die andere war die Flotte des Königs von Dännemark, unter der Anführung des Admirals Juhl, der nicht weniger berühmt war, als der erſte. Auch die brandenburgiſchen Kaper thaten ſich in dieſem Feldzuge hervor, und nahmen den Schweden verſchiedene Fahrzeuge ab.

Die Schweden ſahen vorher, daß es ihnen unmöglich ſeyn würde, der Anzahl der Feinde zu widerſtehen, die ſie ſich zugezogen hatten. Sie wagten daher einige Friedensvorſchläge, um den Kuhrfürſten von ſeinen Bundesgenoſſen abzuziehen: Vielleicht auch, um ihn wider dieſelben anzuhetzen. Schweden verhielt ſich dabey folgendergeſtalt:

Wangelin, der zu Karthenau gefangen worden war, that einige Vorſchläge, verſprach groſſe

Vor-

Vortheile, und bediente ſich aller Verführungen der Staatskunſt, um den Kuhrfürſten dahin zu bewegen, daß er ſich mit Schweden wiederum ausſöhnen möchte. Allein Friedrich Wilhelm wollte ſich in keine Unterhandlung einlaſſen, er verwarf vielmehr die Vorſchläge, welche ſeinem Ruhm ſo ſehr zuwider waren.

Er ſtellte ſich an die Spitze ſeiner Völker, und nahm, ohngeachtet des Widerſtandes, den ihm der General Königsmark that, Anklam ein. Hierauf kehrte er ſeine ſiegenden Waffen gegen Stettin; welches er blos berennete, weil die Jahrszeit gar zu ſehr verſtrichen war, als daß er eine ordentliche Belagerung hätte unternehmen können.

1677. Der folgende Feldzug wurde durch ein Seetreffen eröfnet, worinne die ſchwediſche Flotte durch die däniſche gänzlich geſchlagen wurde. Carl XI, der bisher noch unmündig geweſen, itzo aber mündig war, fieng an, ſich als einen König zu zeigen. Er ſtellte ſich an die Spitze ſeines Heeres, und gewann bey ſeinem erſten Verſuche die berühmte Schlacht bey Lunden in Schonen, wo Chriſtian V. in die Flucht geſchlagen wurde, nachdem 6000. von den Seinigen auf dem Platze geblieben waren.

Das Glück der Schweden, welches dem König von Dännemark überlegen war, wurde gegen den Kuhrfürſten ohnmächtig. Dieſer Feldzug in Pommern war für die Schweden einer von den unglücklichſten.

Der Kuhrfürſt, der den Winter über Stettin geſperret hatte, ließ den 6ten des Brachmonats die

Lauf-

Laufgraben vor diesem Platze öffnen. Die Brandenburger griffen die Stadt an dem linken Ufer der Oder an; und die Lüneburger, die sich mit dem Kuhrfürsten verbunden hatten, thaten den Angrif an dem rechten Ufer dieses Flusses. Die Belagerung währete sechs Monate.

Die Befestigungswerke von Stettin bestunden aus Bollwerken von Erde, die mit einem Graben umgeben, und durch eine schlechte Brustwehr vertheidiget wurden. Die Aussenwerke bestunden bloß aus einigen Schanzen. Nach der heutigen Art Plätze zu belagern, würde etwas so elendes unfähig seyn, lange Widerstand zu thun; doch damals hatten die Völker des Kuhrfürsten, die an die Kriege im freyen Felde gewöhnet waren, keine Erfahrung von den Belagerungen. Sie dieneten vortreflich zu Handgefechten; allein sie führten wenig grobes Geschüz und wenig Mörser bey sich; vornehmlich fehlte es ihnen an geschickten Kriegsbaumeistern.

Den 14. des Christmonats gieng Stettin einen Vergleich wegen der Uebergabe ein. Die Besazung war bis auf 300. Mann geschmolzen, und die Nachrichten von den damaligen Zeiten versichern, daß die Belagerer 10000. Mann dabey verlohren haben. Indessen sieht man offenbar, daß diese Anzahl vergrössert worden ist, entweder, weil die Schriftsteller glaubten, daß eine Belagerung nur durch die Anzahl des dabey gebliebenen Volkes berühmt seyn könnte; oder weil sie selbst durch falsche Nachrichten betrogen worden waren. Die gröſten Festungen, welche gemauert, ausgehöhlet und untergraben sind, und von grossen Heeren belagert wor-

den, kosten den Fürsten, welche sie einnehmen, nicht so viel, als diese elende Verschanzung, nach den Schriftstellern, den Brandenburgern gekostet hat.

Nach der Einnahme dieser Stadt begaben sich die Lüneburger wieder nach Hause.

Die herrlichen Vortheile, welche der Kuhrfürst über seine Feinde davon trug, machten an dem kaiserlichen Hofe keinen so günstigen Eindruck, wie man hätte vermuthen sollen. Der Kaiser wollte schwache Lehnträger, und kleine Unterthanen haben: nicht aber reiche Fürsten, und mächtige Kuhrfürsten. Da seine Staatskunst auf eine eigenmächtige und unumschränkte Herrschaft abzielte: so sahe er wohl ein, wie nöthig es wäre, die Fürsten in mittelmäßigen und ohnmächtigen Umständen zu erhalten. Seine Räthe, und unter andern ein gewisser Hocherus, waren so gar so unverschämt, daß sie sagten: „man sähe zu Wien mit Verdruß, „daß ein neuer König der Wenden sich an den „Ufern der Ostsee erhebe.„ Dieses hätte man entweder dulden, oder darzu schweigen sollen, oder man hätte die Mittel haben müssen, es zu verhindern.

1678. Indessen, daß die Kriegsverrichtungen des Kuhrfürsten mit einer Reihe von glücklichen Begebenheiten und Siegen prangeten, schrieb Ludwig XIV. dem ganzen Europa Gesetze und Friedensbedingungen vor. Durch den letztern Vertrag blieb Frankreich in dem Besitze der Grafschaft Burgund, die auf ewig mit Frankreich verbunden wurde, wie auch eines Theils von den spanischen Flandern und der Festung Freyburg. Nachdem

dieser

dieſer Friede zu Nimwegen unterzeichnet war: ſo bemühte ſich der Prinz von Oranien vergebens, ihn zu vernichten, indem er ein unnützes Treffen bey St. Denis lieferte, wo der Herzog von Luxenburg, ohngeachtet der Liſt und Untreue ſeines Gegners, den Sieg davon trug. Die Holländer hatten, indem ſie dieſen Frieden ſchloſſen, auf ſich ſelbſt, und nicht auf ihre Bundesgenoſſen, gedacht. Friedrich Wilhelm rückte ihnen ihre Undankbarkeit vor; allein dem Uebel war damals nicht mehr abzuhelfen.

Frankreich that dem Kuhrfürſten den Vorſchlag, daß er den Schweden dasjenige, was er ihnen abgenommen hatte, wiedergeben, und ſie wegen der Kriegsunkoſten ſchadlos halten ſollte. Ludwig XIV. hätte ſchwerlich einem durch ſeine Niederlagen gedemüthigten Fürſten, niederträchtigere Bedingungen vorſchreiben können. Der Kuhrfürſt wollte daher auch nichts davon reden hören. Seine Wünſche giengen viel weiter, und er hoffte, dasjenige durch Verträge zu behaupten, was er in Schlachten gewonnen hatte. Er gewann mehr durch ſeine weſtphäliſchen Friedensunterhandlungen, als er in ſeinem ganzen Leben durch die Waffen, und durch ſeine zahlreichen Siege erworben hatte.

Der Krieg dauerte noch immer in Pommern fort. Die Schweden hatten auf der Inſul Rügen zween abgeſonderte Haufen, einen däniſchen und einen brandenburgiſchen auf, wovon jeglicher 600 Mann ſtark waren, und der König

von Dänemark verlohr Christianstadt und die Landschaft Blekingen.

Das Glück des Kuhrfürsten, oder, beſſer zu ſagen, ſeine Geſchicklichkeit, die keinem blinden Schickſale unterworfen war, zeigte ſich in dieſem Kriege gleich beſtändig. Er erhielt eine Verſtärkung von 4000. Lüneburgern. Mit dieſen, und mit Hülfe der däniſchen Schiffe, unternahm er eine Landung auf die Inſel Rügen, verjagte die Schweden von derſelben, und nahm ihnen die Zehrſchanze weg. Gleich darauf bemächtigte er ſich der Inſel Bornholm, gieng nach Stralſund über, und ließ dieſe Stadt ſo heftig beſchüſſen, daß ſie ſich nach zween Tagen ergab. Endlich machte er den Schluß dieſes ſchönen Feldzuges mit der Eroberung von Greifswalde.

Das Glück ſchien recht ſein Vergnügen daran zu haben, daß es dieſem Fürſten Gelegenheit an die Hand gab, ſeine groſſen Gemüthsgaben an den Tag zu legen. Kaum hatte er ſeinen Feldzug geendigt: ſo erfuhr er, daß der General Horn aus Liefland gekommen wäre, und Preuſſen mit 16000. Schweden überſchwemmet hätte.

Er hörte dieſe Zeitung an, ohne dadurch ſonderlich gerühret zu werden, und fand Mittel dagegen, ohne ſich deswegen beunruhigen zu dürfen. Sein an Erfindungen fruchtbarer Geiſt gab ihm eine Menge von Entwürfen an die Hand, worunter er nur wählen, und den gewählten hernach ausführen durfte. Erdenken und ausführen geſchahe bey ihm zugleich. Der General Görz wurde mit 3000. Mann abgeſchicket. Er langte glücklich zu Kö-

nige-

nigsberg an, vereinigte sich daselbst mit Hohendorfen, und unternahm nichts, bis der Kuhrfürst angelanget war.

Friedrich Wilhelm schloß, um seinen Anhang zu verstärken, ein Vertheidigungsbündniß mit eben den Holländern, die ihn so leichtsinnig verlassen hatten. Er erließ ihnen die rückständigen Hülfsgelder, und trat ihnen die Schenkenschanze wirklich ab. Dafür erhielt er weiter nichts, als eleude Gewährleistungen, welche dieser undankbare freye Staat hernach nicht einmal erfüllen wollte.

Indessen rückten die Schweden immer fort, und drungen weiter in Preussen ein. Sie hatten im Vorbeygehen die Vorstadt von Memel verbrannt, und sich von Tilsit und Insterburg Meister gemacht. Ihre Völker hatten sich ausgebreitet, und ihre Partheyen streiften in dem Lande herum.

Der Kuhrfürst ersetzte diesen Verlust gar bald 1679.
durch seine wunderbare Geschwindigkeit. Den 10ten Jenner brach er von Berlin auf, stellte sich an die Spitze von 9000. Mann, mit welchen Dörfling vorausgegangen war; und gieng den 15ten über die Weichsel. Vor ihm her gieng das Schrecken seines Namens, welcher den Schweden furchtbar worden war. Horn gerieth bey seiner Annäherung in Verwirrung, und verlohr die Hofnung, demjenigen zu widerstehen, der bey Fehrbellin gesieget hatte. Er zog sich zurück, und seine Völker verlohren den Muth. Görz machte sich diese Verwirrung zu Nutze, verfolgte ihn, zwackte ihn beständig, und hielt ihn dadurch auf. Bey diesem Anfange der Unordnung ver-

wohnten die Schweden 8000. Mann. Eine groſſe Menge Baiern, die ſich zu Görzen geſchlagen hatten, überfielen den Nachzug, und diejenigen, die ſich von dem ſchwediſchen Heere entfernet hatten. Sie nahmen dieſelben entweder gefangen, oder ſchlugen ſie todt.

Der Kuhrfürſt, der ſeine Augenblicke nicht mit Müßiggehen zubrachte, befand ſich an dem Ufer des Friſchen-Haf. Er hatte Schlitten verfertigen laſſen. Hierauf ſetzte er ſein ganzes Fußvolk und ſeine Völker, in der Ordnung, worinne ſie fechten ſollten. Die Reiterey folgte dem Kuhrfürſten zur Seite; und auf dieſe neue und ſeltſame Weiſe legten ſie täglich 7. groſſe deutſche Meilen zurück. Man ſahe mit Erſtaunen dieſen Zug von Schlitten mit einem Heere, auf einem gefrornen Meerbuſen, der 8. Wochen vorher mit allerhand Schiffen bedeckt geweſen war, welche die preußiſche Handlung dahin zog.

Der Zug des Kuhrfürſten mit ſeinem Heere hatte das Anſehen eines ſchönen und prächtigen Feſtes. Die Kuhrfürſtinn, und ſeine ganze Hofſtatt befanden ſich mit ihm auf Schlitten; und dieſer Fürſt wurde überall, wo er durchzog, als der Befreyer des Vaterlandes aufgenommen.

Da er zu Labiau angelanget war: ſo ſchickte er den General Treſenfeld mit 5000. Reitern ab, um die Schweden aufzuhalten; damit er Zeit gewinnen könnte, ſie einzuholen. Noch eben dieſen Tag legte er auf dem Kuriſchen-Haf einen beträchtlichen Weg zurück; und den 19. Jenner langte er mit ſeinem Fußvolke 3. Meilen weit von

Tilſit

gefangen, und bekam, nebſt ihrem Geräthe, einen Theil von der Beute wieder, die ſie in den brandenburgiſchen Marken gemacht hatten. Das ſchwediſche Heer, welches nun bis auf 4000. Mann geſchmolzen war, zog ſich über Ruppin und Wittſtock in das Herzogthum Mecklenburg zurück.

Wenig Feldherren haben ſich rühmen können, daß ſie einen ſolchen Feldzug gethan, wie dieſer bey Fehrbellin geweſen iſt. Der Kuhrfürſt unternahm eine Sache, die eben ſo groß, als kühn, war, und führte ſie mit erſtaunenswürdiger Geſchwindigkeit aus. Er hub einen Haufen Schweden auf, da Europa glaubte, daß er noch in Franken wäre. Er eilte gleichſam im Fluge auf die Ebene vor Fehrbellin, wo die Feinde ſich verſammelt hatten. Er ſtellte ein mit mehr Muth, als Klugheit, angefangenes Treffen wiederum her. Mit einem Haufen von Reitern, der ſchwächer, als die Feinde, und durch die Beſchwerlichkeiten eines langen Marſches ermüdet war, ſchlug er ein zahlreiches und anſehnliches Fußvolk, welches ſich durch ſeine Tapferkeit das Reich und Polen unterworfen hatte. Aus ſeiner geſchickten Aufführung kann man urtheilen, was er gethan haben würde, wenn es im Elſaß nach ſeinem Willen gegangen wäre. Dieſe ſo herrliche, als tapfre Unternehmung verdienet, daß man die Worte Cäſars auf ihn deute: veni, vidi, vici. Er wurde von ſeinen Feinden gerühmet, von ſeinen Unterthanen geſegnet; und ſeine Nachkommen ſetzen in dieſes berufene Treffen den Punkt und Anfang der Hoheit,

welche

So endigte ſich dieſe Unternehmung, die in ihrer Art die einzige iſt. Der Geiſt und die Gemüthsart des Kuhrfürſten zeigeten ſich hier in ihrer völligen Gröſſe. Weder die ſtrenge Jahreszeit in dieſer wilden Gegend, noch die Länge des Weges von der Oder bis an die Grenzen von Liefland, noch die vielen Beſchwerlichkeiten, noch die Menge der Feinde, noch auch ſonſt etwas, konnten ihn aufhalten.

Dieſer ſo wohl entworfene und ſo gut ausgeführte Feldzug brachte dem Kuhrfürſten weiter nichts ein, als Ehre. Dieſes iſt die Münze der Helden; doch laſſen ſich die Fürſten nicht allemal damit begnügen.

Die Feinde Friedrich Wilhelms hatten ihn aus Elſaß in die Mark, und aus Pommern nach Preuſſen, gezogen. Kaum hatte er die Schweden daraus vertrieben: ſo erfuhr er aus dem Schreyen ſeiner Unterthanen, daß 30000. Franzoſen, unter dem General Calvo, in das Herzogthum Kleve eingefallen waren.

Ludwig XIV. beſtund darauf, daß die Schweden wiederum völlig eingeſetzet werden ſollten, und nichts konnte ihn von dieſem Punkte abbringen. Colbert verwarf hochmüthig alle Vorſchläge, welchen ihm die Räthe des Kuhrfürſten gethan hatten.

Die Partheyen wurden nunmehr gar zu ungleich. Der Kuhrfürſt von Brandenburg, und der König von Dännemark, welches noch die

eine

einzigen Fechter auf dem Kampfplaße waren; konnten es mit Carln XI. und Ludwig XIV. nicht zugleich aufnehmen. Ohngeachtet der Kuhrfürſt nicht geneigt war, ſich desjenigen, was er erobert hatte, zu begeben: ſo gieng er doch mit den Franzoſen einen 14tägigen Waffenſtillſtand ein, und räumete ihnen die Städte Weſel und Lippſtadt wiederum ab, bis der Friede völlig geſchloſſen ſeyn würde.

Da dieſe Zeit verfloſſen war, ohne daß man im geringſten hätte einig werden können, drung Creqvi mit 15000. Mann in das Fürſtenthum Minden ein. Daſelbſt ſtieſſen die Lüneburger zu ihm: und dieſe Völker zuſammen ſchloſſen zwiſchen ſich und der Weſer einen Haufen Brandenburger ein, welche der General Spar anführte. Es war eben das Dragonerregiment, welches ſchon in Elſaß, und itzt wiederum in Minden, gefangen worden war. Nachgehends dankte es der Kuhrfürſt ab.

Friedrich Wilhelm, der nun von dem Kaiſer verlaſſen war, und von den Holländern, welche gar nicht geneigt waren, ihre Gewährleiſtung zu erfüllen, nur abſchlägliche Antwort bekam, entſchloß ſich endlich, einen Vergleich einzugehen. Er ſchickte den Freyherrn von Meinder nach St. Germain en Laye, wo der franzöſiſche Hof ſich damals befand. Man wurde daſelbſt, nach vielen Schwierigkeiten, über folgende Bedingungen einig: Der weſtphäliſche Vertrag ſollte dieſem Frieden zum Grunde dienen; Der Kuhrfürſt ſollte alle Zölle in den Häfen von Hinterpommern,

nebst den Grafen Kamur, Garz, Greifenberg und Wridenbrück, eigenthümlich behalten. Er hingegen bewilligte, die Schweden wiederum in den Besitz derjenigen Plätze zu setzen, die er ihnen abgenommen hatte, und dem Könige von Dännemark keinen Beystand zu leisten. Hierauf räumte Frankreich seine westphälischen Lande, und zahlete ihm 300000. Dukaten, zur Ersetzung des Schadens, den die Völker des Crequi in seinen Staaten angerichtet hatten.

Dieser also geschlossene und bestätigte Friedensvertrag wurde ins Werk gerichtet, und seine Erfüllung wurde durch nichts verzögert.

Der König von Dännemark folgte dem Beyspiele des Kuhrfürsten, ohne sich lange zu bedenken. Er machte zu Fontainebleau mit Frankreich und Schweden Friede; jedoch mit dem Unterschiede, daß der Kuhrfürst dabey wenigstens einige Vortheile erhielt; der König von Dännemark hingegen, weil er lange gewartet hatte, gar keinen Nutzen daraus zoge.

Mit den Frieden zu St. Germain erreichten die Kriegsverrichtungen Friedrich Wilhelms ihr Ende. Seine letzten Jahre waren friedlich, und machten kein so grosses Aufsehen. Indessen zeigte sich sein grosser Geist auch in den geringsten Handlungen seines Lebens.

Die Tugenden dieses Fürsten waren nach den Umständen eingerichtet, worinnen er sich befand. Bald schienen sie mehr heldenmüthig und erhaben. Bald mehr sanftmüthig und hülfreich.

Ein

Ein fast allgemeines Vorurtheil verursachet, daß die meisten Menschen die glückliche Verwegenheit der Ehrgeizigen recht abgöttisch verehren. Der durchdringende Glanz der Kriegstugenden verdunkelt in ihren Augen die Sanftmuth und Gelindigkeit der bürgerlichen Tugenden. Sie ziehen einen Herostratus, der den Tempel verbrennet, einem Amphion, der Städte erbauet, und die Siege des Octavius der Regierung des Augustus vor.

Friedrich Wilhelm war an der Spitze seiner Heere, wo er sich als einen Befreyer des Vaterlandes zeigte, und als das Haupt seiner Räthe, wenn er seinen Unterthanen Gerechtigkeit wiederfahren ließ, auf gleiche Weise bewunderswürdig. Seine schönen Eigenschaften zogen ihm das Vertrauen seiner Nachbarn zu. Seine Billigkeit hatte ihm eine Art von einem höchsten Richterstuhle gesetzet, so, daß sich seine Gewalt über seine Grenzen hinaus erstreckete, und Fürsten und Könige richtete, oder aussöhnte. Er wurde zum Mittler zwischen dem Könige von Dännemark und der Stadt Hamburg erwählet. Christian V. erhielt 125000. Thaler von dieser Stadt, die gleichsam ein Schwamm war, den die Dänen ausdrückten, wenn sie es nöthig hatten. Wenn Friedrich Wilhelm sie nicht unterstützet hätte: so würde sie völlig ausgesogen worden seyn.

Auch die Morgenländer bezeigten diesem Fürsten, daß sein Ruhm bis an die Grenzen von Asien hindurch gedrungen war. Der Tartarchan, Mirade Geray, bewarb sich um seine Freundschaft durch eine Gesandtschaft. Der Dollmetscher

den, kosten den Fürsten, welche sie einnehmen, nicht so viel, als diese elende Verschanzung, nach den Schriftstellern, den Brandenburgern gekostet hat.

Nach der Einnahme dieser Stadt begaben sich die Lüneburger wieder nach Hause.

Die herrlichen Vortheile, welche der Kuhrfürst über seine Feinde davon trug, machten an dem kaiserlichen Hofe keinen so günstigen Eindruck, wie man hätte vermuthen sollen. Der Kaiser wollte schwache Lehnträger, und kleine Unterthanen haben; nicht aber reiche Fürsten, und mächtige Kuhrfürsten. Da seine Staatskunst auf eine eigenmächtige und unumschränkte Herrschaft abzielte: so sahe er wohl ein, wie nöthig es wäre, die Fürsten in mittelmäßigen und ohnmächtigen Umständen zu erhalten. Seine Räthe, und unter andern ein gewisser Horberus, waren so gar so unverschämt, daß sie sagten: „man sähe zu Wien mit Verdruß, „daß ein neuer König der Wenden sich an den „Ufern der Ostsee erhebe.„ Dieses hätte man entweder dulden, oder darzu schweigen sollen, oder man hätte die Mittel haben müssen, es zu verhindern.

1678. Indessen, daß die Kriegsverrichtungen des Kuhrfürsten mit einer Reihe von glücklichen Begebenheiten und Siegen prangeten, schrieb Ludwig XIV. dem ganzen Europa Gesetze und Friedensbedingungen vor. Durch den letztern Vertrag blieb Frankreich in dem Besitze der Grafschaft Burgund, die auf ewig mit Frankreich verbunden wurde, wie auch eines Theils von den spanischen Flandern und der Festung Freyburg. Nachdem dieser

dieſer Frieden zu Nimwegen unterzeichnet war: ſo bemühte ſich der Prinz von Oranien vergebens, ihn zu vernichten, indem er ein unnützes Treffen bey Sr. Denis lieferte, wo der Herzog von Luxenburg, ohngeachtet der Liſt und Untreue ſeines Gegners, den Sieg davon trug. Die Holländer hatten, indem ſie dieſen Frieden ſchloſſen, auf ſich ſelbſt, und nicht auf ihre Bundesgenoſſen, gedacht. Friedrich Wilhelm rückte ihnen ihre Undankbarkeit vor; allein dem Uebel war damals nicht mehr abzuhelfen.

Frankreich that dem Kuhrfürſten den Vorſchlag, daß er den Schweden dasjenige, was er ihnen abgenommen hatte, wiedergeben, und ſie wegen der Kriegsunkoſten ſchadlos halten ſollte. Ludwig XIV. hätte ſchwerlich einem durch ſeine Niederlagen gedemüthigten Fürſten, niederträchtigere Bedingungen vorſchreiben können. Der Kuhrfürſt wollte daher auch nichts davon reden hören. Seine Wünſche giengen viel weiter; und er hoffte, dasjenige durch Verträge zu behaupten, was er in Schlachten gewonnen hatte. Er gewann mehr durch ſeine weſtphäliſchen Friedensunterhandlungen, als er in ſeinem ganzen Leben durch die Waffen, und durch ſeine zahlreichen Siege erworben hatte.

Der Krieg dauerte noch immer in Pommern fort. Die Schweden hatten auf der Inſul Rügen zween abgeſonderte Haufen, einen dänischen und einen brandenburgiſchen auf, wovon jeglicher 600. Mann ſtark waren, und der König

von Dännemark verlohr Christianstadt und die Landschaft Blekingen.

Das Glück des Kuhrfürsten, oder, besser zu sagen, seine Geschicklichkeit, die keinem blinden Schicksale unterworfen war, zeigte sich in diesem Kriege gleich beständig. Er erhielt eine Verstärkung von 4000. Lüneburgern. Mit diesen, und mit Hülfe der dänischen Schiffe, unternahm er eine Landung auf die Insel Rügen, verjagte die Schweden von derselben, und nahm ihnen die Fehrschanze weg. Gleich darauf bemächtigte er sich der Insel Bornholm, gieng nach Stralsund über, und ließ diese Stadt so heftig beschüssen, daß sie sich nach zween Tagen ergab. Endlich machte er den Schluß dieses schönen Feldzuges mit der Eroberung von Greifswalde.

Das Glück schien recht sein Vergnügen daran zu haben, daß es diesem Fürsten Gelegenheit an die Hand gab, seine grossen Gemüthsgaben an den Tag zu legen. Kaum hatte er seinen Feldzug geendigt: so erfuhr er, daß der General Horn aus Liefland gekommen wäre, und Preussen mit 16000. Schweden überschwemmet hätte.

Er hörte diese Zeitung an, ohne dadurch sonderlich gerühret zu werden, und fand Mittel dagegen, ohne sich deswegen beunruhigen zu dürfen. Sein an Erfindungen fruchtbarer Geist gab ihm eine Menge von Entwürfen an die Hand, worunter er zu wählen, und den gewählten hernach ausführen wurde. Erdenken und ausführen geschahe bey ihm gleich. Der General Görz wurde mit 3000. Mann abgeschicket. Er langte glücklich zu Königs-

nigsberg an, vereinigte sich daselbst mit Hohendorfen, und unternahm nichts, bis der Kuhrfürst angelanget war.

Friedrich Wilhelm schloß, um seinen Anhang zu verstärken, ein Vertheidigungsbündniß mit eben den Holländern, die ihn so leichtsinnig verlassen hatten. Er erließ ihnen die rückständigen Hülfsgelder, und trat ihnen die Schenkenschanze wirklich ab. Dafür erhielt er weiter nichts, als elende Gewährleistungen, welche dieser undankbare freye Staat hernach nicht einmal erfüllen wollte.

Indessen rückten die Schweden immer fort, und drungen weiter in Preussen ein. Sie hatten im Vorbeygehen die Vorstadt von Memel verbrannt, und sich von Tilsit und Insterburg Meister gemacht. Ihre Völker hatten sich ausgebreitet, und ihre Partheyen streiften in dem Lande herum.

Der Kuhrfürst ersetzte diesen Verlust gar bald 1679.
durch seine wunderbare Geschwindigkeit. Den 10ten Jenner brach er von Berlin auf, stellte sich an die Spitze von 9000. Mann, mit welchen Dörfling vorausgegangen war; und gieng den 15ten über die Weichsel. Vor ihm her gieng das Schrecken seines Namens, welcher den Schweden furchtbar worden war. Horn gerieth bey seiner Annäherung in Verwirrung, und verlohr die Hofnung, demjenigen zu widerstehen, der bey Fehrbellin gesieget hatte. Er zog sich zurück, und seine Völker verlohren den Muth. Görz machte sich diese Verwirrung zu Nutze, verfolgte ihn, zwackte ihn beständig, und hielt ihn dadurch auf. Bey diesem Anfange der Unordnung ver-

wohren die Schweden 8000. Mann. Eine groſſe Menge Baiern, die ſich zu Görzen geſchlagen hatten, überfielen den Nachzug, und diejenigen, die ſich von dem ſchwediſchen Heere entfernet hatten. Sie nahmen dieſelben entweder gefangen, oder ſchlugen ſie todt.

Der Kuhrfürſt, der ſeine Augenblicke nicht mit Müßiggehen zubrachte, befand ſich an dem Ufer des Friſchen Haf. Er hatte Schlitten verfertigen laſſen. Hierauf ſetzte er ſein ganzes Fußvolk und ſeine Völker, in der Ordnung, worinne ſie fechten ſollten. Die Reiterey folgte dem Kuhrfürſten zur Seite; und auf dieſe neue und ſeltſame Weiſe legten ſie täglich 7. groſſe deutſche Meilen zurück. Man ſahe mit Erſtaunen dieſen Zug von Schlitten mit einem Heere, auf einem gefrornen Meerbuſen, der 8. Wochen vorher mit allerhand Schiffen bedeckt geweſen war, welche die preußiſche Handlung dahin zog.

Der Zug des Kuhrfürſten mit ſeinem Heere hatte das Anſehen eines ſchönen und prächtigen Feſtes. Die Kuhrfürſtinn, und ſeine ganze Hofſtatt befanden ſich mit ihm auf Schlitten; und dieſer Fürſt wurde überall, wo er durchzog, als der Befreyer des Vaterlandes aufgenommen.

Da er zu Labiau angelanget war: ſo ſchickte er den General Treſenfeld mit 5000. Reitern ab, um die Schweden aufzuhalten; damit er Zeit gewinnen könnte, ſie einzuholen. Noch eben dieſen Tag legte er auf dem Kuriſchen Haf einen beträchtlichen Weg zurück; und den 19. Jenner langte er mit ſeinem Fußvolke 3. Meilen weit von

Tilſit

Tilsit an, wo die Schweden ſtunden. An eben dieſem Tage erfuhr er, daß Trefenfeld bey Splitter zween feindliche Regimenter geſchlagen, und ihnen 28. Fahnen und Standarten, *. 2. Paar Paucken, und 700. beladene Wagen weggenommen hatte.

Die Schweden, die von Trefenfelden geſchlagen, von Görzen oft beunruhiget, und durch den in der Nähe befindlichen Kuhrfürſten in Furcht geſetzet waren, verlieſſen Tilsit, und zogen ſich gegen Kurland zurück. Zwiſchen Schulzenkrug und Cuadijus holete Görz ihren Nachzug ein, welche 1400. Mann ſtark war, und ſchlug ſie völlig. Er kam auf der einen, und Trefenfeld auf der andern Seite zurück. Beyde waren mit Siegeszeichen beladen. Sie brachten die Beute zurück, welche die Feinde gemacht hatten, und führten eine groſſe Anzahl Gefangene mit ſich.

Der Rückzug der Schweden war einer Niederlage ähnlich. Sie waren 16000. Mann ſtark geweſen, und kaum 3000. davon kamen nach Liefland zurück. Sie waren wie Römer in Preuſſen eingedrungen, und zogen wie Tartarn wieder heraus.

* Entweder müſſen die Schweden erſtaunend geſchmolzen ſeyn, weil ſie ſo viele Fahnen bey einem ſo ſchwachen Haufen verlohren; oder es iſt ein Fehler in der Zahl eingeſchlichen. Ich würde Bedenken getragen haben, dieſe Begebenheit anzuführen, wenn ſie nicht durch verſchiedene Erzählungen, beſtätiget würde, die ſich in den königlichen Archiven befinden.

So endigte ſich dieſe Unternehmung, die in ihrer Art die einzige iſt. Der Geiſt und die Gemüthsart des Kuhrfürſten zeigeten ſich hier in ihrer völligen Gröſſe. Weder die ſtrenge Jahreszeit in dieſer wilden Gegend, noch die Länge des Weges von der Oder bis an die Grenzen von Liefland, noch die vielen Beſchwerlichkeiten, noch die Menge der Feinde, noch auch ſonſt etwas, konnten ihn aufhalten.

Dieſer ſo wohl entworfene und ſo gut ausgeführte Feldzug brachte dem Kuhrfürſten weiter nichts ein, als Ehre. Dieſes iſt die Münze der Helden; doch laſſen ſich die Fürſten nicht allemal damit begnügen.

Die Feinde Friedrich Wilhelms hatten ihn aus Elſaß in die Mark, und aus Pommern nach Preuſſen, gezogen. Kaum hatte er die Schweden daraus vertrieben: ſo erfuhr er aus dem Schreyen ſeiner Unterthanen, daß 30000. Franzoſen, unter dem General Calvo, in das Herzogthum Kleve eingefallen waren.

Ludwig XIV. beſtund darauf, daß die Schweden wiederum völlig eingeſetzet werden ſollten, und nichts konnte ihn von dieſem Punkte abbringen. Colbert verwarf hochmüthig alle Vorſchläge, welchen ihm die Räthe des Kuhrfürſten gethan hatten.

Die Partheyen wurden nunmehr gar zu ungleich. Der Kuhrfürſt von Brandenburg, und der König von Dännemark, welches noch die

eine

einzigen Fechter auf dem Kampfplaße waren; konnten es mit Carln XI. und Ludwig XIV. nicht zugleich aufnehmen. Ohngeachtet der Kuhrfürſt nicht geneigt war, ſich desjenigen, was er erobert hatte, zu begeben: ſo gieng er doch mit den Franzoſen einen 14tägigen Waffenſtillſtand ein, und räumete ihnen die Städte Weſel und Lippſtadt wiederum ab, bis der Friede völlig geſchloſſen ſeyn würde.

Da dieſe Zeit verfloſſen war, ohne daß man im geringſten hätte einig werden können, drung Creqvi mit 10000. Mann in das Fürſtenthum Minden ein. Daſelbſt ſtieſſen die Lüneburger zu ihm: und dieſe Völker zuſammen ſchloſſen zwiſchen ſich und der Weſer einen Haufen Brandenburger ein, welche der General Spar anführte. Es war eben das Dragonerregiment, welches ſchon in Elſaß, und itzt wiederum in Minden, gefangen worden war. Nachgehends dankte es der Kuhrfürſt ab.

Friedrich Wilhelm, der nun von dem Kaiſer verlaſſen war, und von den Holländern, welche gar nicht geneigt waren, ihre Gewährleiſtung zu erfüllen, nur abſchlägliche Antwort bekam, entſchloß ſich endlich, einen Vergleich einzugehen. Er ſchickte den Freyherrn von Meinder nach St. Germain en Laye, wo der franzöſiſche Hof ſich damals befand. Man wurde daſelbſt, nach vielen Schwierigkeiten, über folgende Bedingungen einig: Der weſtphäliſche Vertrag ſollte dieſem Frieden zum Grunde dienen; Der Kuhrfürſt ſollte alle Zölle in den Häfen von Hinterpommern,

nebst den Städten Kamin, Garz, Greifenberg und Wildenbrück, eigenthümlich behalten. Er hingegen bewilligte, die Schweden wiederum in den Besitz dererjenigen Plätze zu setzen, die er ihnen abgenommen hatte, und dem Könige von Dännemark keinen Beystand zu leisten. Hierauf räumte Frankreich seine westphälischen Lande, und zahlete ihm 300000. Dukaten, zur Ersetzung des Schadens, den die Völker des Crequi in seinen Staaten angerichtet hatten.

Dieser also geschlossene und bestätigte Friedensvertrag wurde ins Werk gerichtet, und seine Erfüllung wurde durch nichts verzögert.

Der König von Dännemark folgte dem Beyspiele des Kuhrfürsten, ohne sich lange zu bedenken. Er machte zu Fontaineblau mit Frankreich und Schweden Friede; jedoch mit dem Unterschiede, daß der Kuhrfürst dabey wenigstens einige Vortheile erhielt; der König von Dännemark hingegen, weil er lange gewartet hatte, gar keinen Nutzen daraus zoge.

Mit den Frieden zu St. Germain erreichten die Kriegsverrichtungen Friedrich Wilhelms ihr Ende. Seine letzten Jahre waren friedlich, und machten kein so grosses Aufsehen. Indessen zeigte sich sein grosser Geist auch in den geringsten Handlungen seines Lebens.

Die Tugenden dieses Fürsten waren nach den Umständen eingerichtet, worinnen er sich befand. Bald schienen sie mehr heldenmäßig und erhaben. Bald mehr sanftmüthig und hülfreich.

Ein

Ein faſt allgemeines Vorurtheil verurſachet, daß die meiſten Menſchen die glückliche Verwegenheit der Ehrgeizigen recht abgöttiſch verehren. Der durchdringende Glanz der Kriegstugenden verdunkelt in ihren Augen die Sanftmuth und Gelindigkeit der bürgerlichen Tugenden. Sie ziehen einen Herostratus, der den Tempel verbrennet, einem Amphion, der Städte erbauet, und die Siege des Octavius der Regierung des Auguſtus vor.

Friedrich Wilhelm war an der Spitze ſeiner Heere, wo er ſich als einen Befreyer des Vaterlandes zeigte, und als das Haupt ſeiner Räthe, wenn er ſeinen Unterthanen Gerechtigkeit wiederfahren ließ, auf gleiche Weiſe bewunderswürdig. Seine ſchönen Eigenſchaften zogen ihm das Vertrauen ſeiner Nachbarn zu. Seine Billigkeit hatte ihm eine Art von einem höchſten Richterſtuhle geſetzet, ſo, daß ſich ſeine Gewalt über ſeine Grenzen hinaus erſtreckete, und Fürſten und Könige richtete, oder ausſöhnte. Er wurde zum Mittler zwiſchen dem Könige von Dännemark und der Stadt Hamburg erwählet. Chriſtian V. erhielt 125000. Thaler von dieſer Stadt, die gleichſam ein Schwamm war, den die Dänen ausdrückten, wenn ſie es nöthig hatten. Wenn Friedrich Wilhelm ſie nicht unterſtützet hätte: ſo würde ſie völlig ausgeſogen worden ſeyn.

Auch die Morgenländer bezeigten dieſem Fürſten, daß ſein Ruhm bis an die Grenzen von Aſien hindurch gedrungen war. Der Tartarchan, Mirad-Geray, bewarb ſich um ſeine Freundſchaft durch eine Geſandtſchaft. Der Dollmetſcher

von Budzâk hatte eine hölzerne Naſe, und keine Ohren, und der Abgeſandte, deſſen Lumpen nicht einmal ſeine Blöſſe bedeckten, mußte erſtlich gekleidet werden, ehe er bey Hofe erſcheinen konnte.

Eben zu der Zeit, da der Kuhrfürſt von den Tartarn um ſeine Freundſchaft erſuchet wurde: wußte er ſich auch bey den Spaniern Ehrerbietung zu verſchaffen. Dieſer Hof war ihm noch Hülfsgelder ſchuldig; und der Kuhrfürſt konnte keine Bezahlung von ihm erhalten. Hierauf ſchickte er 9. kleine Schiffe von demjenigen, deren er ſich auf der Oſtſee bedienet hatte, nach Guinea. Dieſes mittelmäßige Geſchwader nahm ein groſſes ſpaniſches Kriegsſchif weg, und brachte es in den Hafen von Königsberg.

Im Jahr 1680. gelangte Friedrich Wilhelm zu dem Beſitz des Herzogthums Magdeburg, welches nunmehr, nach dem Tode des letzten Verweſers, eines Prinzen aus dem Hauſe Sachſen, auf immerdar mit dem Kuhrfürſtenthum Brandenburg verbunden wurde.

Dem Kuhrfürſten wurde nachgehends, als dem Director des weſtphäliſchen Kreiſes, von dem Kaiſer aufgetragen, die oſtfrieſiſchen Stände wider ihren Fürſten zu beſchützen, welcher ihnen ihre Freyheiten und Vorrechte ſtreitig machen wollte. Da er, nach dem Ausſterben des daſigen fürſtlichen Hauſes, das Recht zur Erbfolge hatte: ſo machte er ſich dieſe Gelegenheit zu Nutze, legte brandenburgiſche Beſatzung nach Greetſiel, und errichtete zu Embden eine Handlungsgeſellſchaft, welche nach Guinea handelte, und daſelbſt Groſſfriedrichsburg erbauete.

Dieſer

Dieſer geringe Fortgang war mit demjenigen noch nicht zu vergleichen, welchen Ludwig XIV. gehabt hatte. Dieſer Monarch hatte aus dem Frieden eine Zeit der Eroberungen gemacht. Er hatte Wiedervereinigungskammern errichtet, welche, nach Unterſuchung der alten Urkunden, ihm diejenigen Städte und Herrſchaften zuſprachen, in deren Beſitz er ſich ſetzte; und zwar unter dem Vorwande, daß ſie urſprünglich Lehne von Straßburg und Elſaß geweſen wären, oder darzu gehöret hätten.

Das Reich, welches durch einen langwierigen Krieg erſchöpfet war, ließ es dabey bewenden, daß es Ludwig XIV. ſchriftlich Vorwürfe machte. Allein der Kuhrfürſt, der nicht mit in dem Nimwegiſchen Frieden begriffen geweſen war, weigerte ſich dieſes Schreiben zu unterzeichnen, und ſchloß mit dem Kuhrfürſten zu Sachſen, und dem Herzoge zu Hannover, ein Bündniß zu Behauptung des weſtphäliſchen Friedens, und desjenigen Friedens, der zu St. Germain geſchloſſen war. 1681.

Ludwig XIV. der in ſeinen friedfertigen Eroberungen weder durch den Kaiſer, noch durch das Reich, geſtöret ſeyn wollte, ſpielte ſeine Rolle in den Morgenländern; und dadurch wurde Leopold gar bald in die äuſſerſte Unruhe verſetzet. 1682.

Es fehlten noch zwey Jahre, ehe der Waffenſtillſtand, welchen die Ungläubigen mit den Chriſten, nach der Schlacht bey St. Gotthard, errichtet hatten, zu Ende gieng. Die Türken, die

die von den Protestanten in Ungarn, welche sich
1683. wider das Hauß Oesterreich empöret hatten, herbey gerufen wurden, rückten indessen mit einem furchtbaren Heere, bis an die Thore von Wien.

Leopold, der eben so wenig, als die übrigen Prinzen aus seinem Hause, kriegerisch war, flüchtete, ohngeachtet seines Stolzes, nach Linz. Indessen erhielt Wien von dem Könige von Polen, Johann Sobieski, Beystand, der einer von den grossen Männern seiner Zeit war. Der Kaiser kehrte mit weniger Ruhm, als Glück, wiederum nach Wien. Er wollte weder Frankreich nachgeben, welches Luxenburg belagerte, noch den Türken, welche seine Hauptstadt belagert hatten; ob er schon gar nicht im Stande war, einem von seinen Feinden zu widerstehen. Die Vorstellungen des Pabstes, der Kuhrfürsten von Brandenburg und Bayern, und der vornehmsten deutschen Fürsten, bewogen ihn endlich, einen Waffenstillstand mit Frankreich einzugehen; und dieser wurde den 15. August 1684. unterzeichnet.

1684. In eben diesem Jahre errichtete der Kuhrfürst ein Bündniß mit dem Niedersächsischen und westphälischen Kreise, vermöge dessen sie einander gemeinschaftlich vertheidigen sollten. Man setzte daselbst fest, daß diejenigen Fürsten, welche verbundene Völker zusammen ziehen würden, aus den benachbarten Staaten Schatzungen haben sollten. Aus solchen Handlungen kann man die Sitten der damaligen Zeiten allzusehr erkennen, als daß man sie hier weglassen sollte.

Der

Der Kuhrfürst machte Anspruch auf die Herzogthümer Jägerndorf, Ratibor, Oppeln, Brieg, Molau und Liegnitz, die in Schlesien liegen. Diese Herzogthümer waren ihm durch die Erbverbrüderungen derjenigen Fürsten, welche sie besessen hatten, rechtmäßig zugefallen; und die Könige von Böhmen hatten sie auch bestätiget. Er schmeichelte sich, daß er eine günstige Gelegenheit gefunden hätte, den Kaiser zu bitten, daß er ihm, wegen seiner Ansprüche, Recht wiederfahren lassen möchte. Zu gleicher Zeit that er Ansuchung um die Lehn wegen Magdeburg. Leopold, der von keinen andern Gerechtsamen, als von den seinigen; von keinen andern Ansprüchen, als von den Ansprüchen des Hauses Oesterreich; und von keiner andern Gerechtigkeit, als von sei- 1685.
nem Stolze, wissen wollte, bewilligte dasjenige, was er nicht ausschlagen konnte, nemlich die Lehn über das Herzogthum Magdeburg. Er that einen Versuch, ob er 2000. Mann Brandenburger erhalten könnte. Diese sollten ihm in dem Kriege wider die Türken dienen. Allein der Kuhrfürst war allzumißvergnügt über ihn, als daß er sie ihm hätte bewilligen sollen. Es stiessen 2000. Brandenburger zu den Völkern des Sobieski, und halfen den Polen die Türken zurücktreiben, von denen sie angegriffen wurden.

Alle Begebenheiten schienen zur Vergrösserung des Kuhrfürsten das Ihrige beyzutragen. Ludwig XIV. dessen Staatskunst die Protestanten in Deutschland wider den Kaiser geschützet hatte, verfolgte sie hingegen in seinem Königreiche, weil sie

unru-

unruhig und aufrührisch waren, ja er beunruhigte ganz Frankreich durch die Wiederrufung des bekannten Edicts von Nantes. Hierauf folgte eine solche Entblössung des Landes von Einwohnern, dergleichen man in der Geschichte noch gar nicht gesehen hatte. Ein ganzes Volk zog aus dem Königreiche aus, indem es durch den Geist der Partheilichkeit, und durch den Haß wider den Pabst, dazu bewogen wurde, um unter einer andern Himmelsgegend das Abendmal unter beyderley Gestalt zu genüssen. Solchergestalt verliessen 400000. Seelen ihr Vaterland und alle ihre Güter, um in andern Tempeln die alten Psalmen des Klemens Marot anzustimmen. Viele bereicherten Engelland und Holland durch ihre Geschicklichkeit. 20000. Franzosen liessen sich in den Staaten des Kuhrfürsten nieder. Diese Menge ersetzte zum Theil die Entblössung des Landes von Einwohnern, welche durch den dreyßigjährigen Krieg verursachet worden war. Friedrich Wilhelm nahm sie mit demjenigen Mitleiden auf, welches man Unglücklichen schuldig ist, und mit der Großmuth eines Fürsten, der diejenigen aufzumuntern suchet, welche solche Künste verstehen, die seinen Unterthanen nützlich sind. Die neuen Einwohner waren beglückt, und belohneten den Schutz ihres Wohlthäters. Das Kuhrfürstenthum Brandenburg zog hernach aus seinem eigenen Schooß eine unzehlige Menge von Kaufmannswaaren, die es zuvor von Fremden hatte kaufen müssen.

Friedrich Wilhelm merkte, daß er, wegen seines Mitleidens, mit Ludwig XIV. zerfallen würde.

würde. Weil man auch in Frankreich die Freyſtadt, die er den Entwichenen bewilliget hatte, mit Widerwillen betrachtete; ſo verband er ſich von neuem mit dem Kaiſer, und ſchickte ihm, unter dem General Schönitz, 8000. Mann zu, damit er ſich derſelben in Ungarn wider die Türken bedienen könnte. Dieſe Völker hatten groſſen Antheil an der Einnahme von Ofen. Sie erwarben ſich einen vorzüglichen Ruhm bey dem Hauptſturme, der auf dieſe Stadt gethan wurde. Und ſie waren die erſten, welche in dieſelbe hinein drungen. Gleichwohl verweigerte ihnen der Kaiſer, nach dieſem Feldzuge, das Winterquartier in Schleſien; und ſie mußten daher wiederum in die Mark Brandenburg zurückkehren. Zur Vergeltung wegen dieſes Dienſtes trat der Kaiſer nachgehends dem Kuhrfürſten den Schwiebuſſer Kreis ab, um ihn, wegen ſeiner gerechten Anſprüche, ſchadlos zu halten.

Die Zuflucht, welche die Franzoſen in Berlin gefunden hatten, und die Hülfe, die dem Kaiſer von dem Kuhrfürſten geleiſtet worden war, brachte Ludwig XIV. vollends wider dieſen auf. Er weigerte ſich, ihm die jährliche Hülfsgelder ferner zu bezahlen, die er ihm, ſeit dem Frieden zu St. Germain, bewilliget hatte.

Indeſſen brach Ludwig XIV. offenbar den Waffenſtillſtand, den er mit dem Kaiſer geſchloſſen hatte, unter dem Vorwande, den Nimwegiſchen Frieden zu erfüllen. Er bemächtigte ſich vieler Plätze in Flandern. Er nahm Trier ein, und ließ die Befeſtigungswerke dieſer Stadt ſchleifen;

und war arbeitete mit Macht an der Wiederherstellung der Befestigungswerke von Hüningen. Er unterstützte die Ansprüche der pfälzischen Prinzeßinn, Charlotte, einer Gemahlinn des Herzogs von Orleans, auf einige pfälzische Aemter, da sie sich doch ihres Rechtes darauf in ihrem Vermählungsvertrage begeben hatten. Ein Nachbar, der so vieles unternahm, setzte endlich Deutschland in Unruhe. Der schwäbische, fränkische und niederrheinische Kreis schlossen ein Bündniß zu Augspurg, um sich wider die beständigen Unternehmungen zu sichern, wozu diesen Monarchen der Ehrgeiz antrieb.

1687. So viele Ursachen zu Beschwerden könnten den Kaiser doch noch nicht ermuntern, sich deswegen Recht zu verschaffen. Der Krieg mit den Türken machte Leopolden behutsam, und die schwache Regierung in Spanien wollte noch nicht aus ihrer Schlafsucht erwachen. Doch werden wir nachgehends sehen, daß die Wahl, welche das Capitel zu Kölln, durch die Ränke Frankreichs, in der Person des Fürsten von Fürstenberg getroffen hatte, den Kaiser endlich bewog, mit einem Nachbar zu brechen, der in seinen Unternehmungen gar keine Maasse hielt, und von keinen Schranken seiner Macht wissen wollte.

Der Kurfürst erlebte den Anfang dieses Krieges nicht. Er bewilligte der Stadt Hamburg, welche der König von Dännemark in eigener Person belagerte, zum anderumale seinen Schutz. Seine Gesandten, Paul Fuchs und Schmertau, bewogen Friedrich V. die Belagerung vor

dieser

dieſer Stadt aufzuheben, und alles wiederum auf den Fuß zu ſetzen, wie es vor dieſer neuen Unternehmung geweſen war. Ungefähr um dieſe Zeit verglich ſich der Herzog von Weiſſenfels mit dem Kuhrfürſten, wegen der vier Aemter, die von dem Herzogthume Magdeburg abgeriſſen waren, und welche dieſer Herzog itzo in Beſitz hatte. Der Kuhrfürſt kaufte das Amt Burg für 34000. Thaler, und begab ſich ſeiner Anſprüche auf die Aemter Querfurt, Jüterbock und Dame.

Es war an dem, daß Norden unvermuthet durch die Streitigkeit beunruhiget werden ſollte, welche der König von Dännemark mit dem Herzog zu Gottorp wegen des rothſchildiſchen Friedens hatte, wodurch der König von Schweden, Karl Guſtav, dieſem Herzog die ununſchränkte Herrſchaft über ſeine Staaten verſchaffet hatte. Die Dänen, welche dieſen Frieden haſſeten, jagten den Fürſten aus Schleßwig, und erklärten ſich, daß ſie entſchloſſen wären, den Beſitz dieſes Herzogthums, wie den Beſitz von Dännemark ſelbſt, zu behaupten. Der Kaiſer Leopold wollte ſich in dieſe Streitigkeiten miſchen; allein der König von Dännemark wollte ſeine Angelegenheiten nur dem Kuhrfürſten von Brandenburg anvertrauen. Man ſtellte zu Hamburg und Altona Zuſammenkünfte an. Friedrich V. erbot ſich, dem Herzoge zu Gottorp gewiſſe Grafſchaften abzutreten, woraus er eben ſo viel ziehen ſollte, als die Einkünfte von Schleßwig austrügen, nur die Unabhängigkeit ausgenommen. Der Herzog ſchlug dieſes Anerbieten aus. Der

Kuhrfürſt hatte nicht das Vergnügen, den Vergleich zu Ende zu bringen; und der Tod endigte ſeine glorreiche Regierung.

1688. Friedrich Wilhelm war ſeit langer Zeit mit dem Podagra befallen geweſen. Dieſe Krankheit artete nachgehends in eine Waſſerſucht aus. Er empfand den Anwachs ſeiner Krankheit, und ſahe dem Tode mit einer unüberwindlichen Standhaftigkeit entgegen. Zween Tage vor ſeinem Ende ließ er ſeine Räthe zuſammen kommen. Nachdem er ihren Berathſchlagungen beygewohnet, und alle Sachen mit einer geſunden Beurtheilungskraft, und einer völligen Freyheit des Geiſtes entſchieden hatte: ſo hielt er eine Rede an ſie, dankte ihnen wegen der treuen Dienſte, die ſie ihm geleiſtet hätten, und ermahnete ſie, ſeinem Sohne mit gleichem Eifer zu dienen. Nachgehends wendete er ſich zu dem Kuhrprinzen; ſtellte ihm die Pflichten eines guten Fürſten vor, und erzählete ihm kürzlich, in was für einem Zuſtande er ſeine Angelegenheiten hinterlieſſe. Er ermahnete ihn nachdrücklich, dem Prinzen von Oranien in der Unternehmung beyzuſtehen, die er auf Engelland im Sinne hätte. Sonderlich drung er auf die Liebe gegen die Unterthanen, die er nunmehr regieren ſollte, und auf die Erhaltung derſelben. Er empfahl ſie ihm, wie ein ſorgfältiger Vater bey ſeinem Abſterben ſeine Kinder empfehlen kann. Hierauf übete er einige Handlungen der Gottſeligkeit aus, und erwartete ruhig den Tod. Er ſtarb den 28. April 1688. mit der heldenmäßigen Gleichgültigkeit, von der er in dem glücklichen Laufe ſeiner Siege ſo viele Merkmale von ſich hatte blicken laſſen.

Er

Er hatte sich zweimal vermählt, erstlich mit Henriette von Oranien, der Mutter Friedrichs III. der ihm in der Regierung nachfolgete, zweitens mit Dorothea von Holstein, einer Mutter der Markgrafen Philipp, Albert und Ludwig, und der Prinzeßinnen, Elisabeth Sophia, und Maria Amalia.

Friedrich Wilhelm besaß alle Eigenschaften, welche zu einem grossen Manne erfordert werden, und die Vorsicht gab ihm alle Gelegenheiten an die Hand, wobey er dieselben zeigen konnte. In einem Alter, wo die Jugend sonst nur ihre Vergehungen sehen läßt, ließ er schon Merkmale der Klugheit von sich blicken. Er mißbrauchte seine Heldentugenden niemals, und bediente sich seiner Tapferkeit nur zur Vertheidigung seiner Staaten, und zur Unterstützung seiner Bundsgenossen. Er war vorsichtig und weise, und dieses machte ihn zu einem grossen Staatsmanne. Er war arbeitsam und leutselig: und dadurch wurde er ein guter Fürst. Er war gegen die gefährlichen Verführungen der Liebe unempfindlich, und wußte von keiner andern Leidenschaft, als gegen seine Gemahlinn. Hat er den Wein und die Gesellschaft geliebet; so überließ er sich doch hierinne keinen Ausschweifungen. Seine lebhafte und zum Zorn geneigte Gemüthsart brachte ihn zuweilen in Eifer, und machte, daß er auffuhr. Allein, wenn er auch die erste Bewegung nicht bemeistern konnte: so hatte er doch allemal die andre in seiner Gewalt, und sein Herz ersetzte überflüßig die Fehler, zu denen ihn ein flüchtiges und gar zu leicht aufwallendes Blut verleite-

Abschilderung.

te. Seine Seele war der Sitz der Tugend. Das Glück hatte ihn nie stolz, und das Unglück nicht verzagt machen können. Er war großmüthig, gütig, freygebig, leutselig, und wich von solchen Eigenschaften niemals ab. Er wurde der Wiederhersteller und Beschützer seines Vaterlandes, der Urheber der brandenburgischen Macht, der Schiedsrichter zwischen denjenigen, die ihm gleich waren, und die Ehre seines Volkes. Mit einem Worte, sein Leben ist sein Lobspruch.

Vergleichung. In diesem Jahrhunderte zogen drey Männer die Aufmerksamkeit von ganz Europa auf sich; Kromwell, der sich der Regierung in Engelland anmasste, und den an seinem Könige begangenen Mord durch eine scheinbare Mäßigung, und eine gut unterstützte Staatskunst, verdeckte. Ludwig XIV, vor dessen Macht ganz Europa zittern mußte; der alle witzige Köpfe in seinen Schutz nahm, und seinem Volke in der ganzen Welt Hochachtung verschafte; und Friedrich Wilhelm, der durch wenig Mittel grosse Dinge ausrichtete, sein eigener Rath und Heerführer war, und einen Staat blühend machte, den er gleichsam unter seinem Schutt vergraben gefunden hatte. Der Name eines Grossen gebühret nur heldenmüthigen und tugendhaften Personen. Kromwell hatte sich bey seiner tiefen Staatsklugheit mit den Lastern seines Ehrgeizes befleckt. Also würde man das Andenken Ludwigs XIV. und Friedrich Wilhelms beschimpfen, wenn man ihr Leben mit dem Leben eines glücklichen Tyrannen vergleichen wollte.

Diese

Diese beyden Fürsten wurden, ein jeglicher in seinem Reum, als die größten Männer ihrer Zeit betrachtet. In ihrem Leben findet man Begebenheiten, wo die Aehnlichkeit auf beyden Seiten in die Augen fällt; und hingegen andere, wo die Umstände sie um so viel unähnlicher machen. Wollte man diese Fürsten in Ansehung dieser Macht mit einander vergleichen: so würde es eben so viel seyn, als wenn man eine Vergleichung zwischen dem Donner Jupiters, und den Pfeilen des Philoktetes, anstellen wollte. Will man ihre persönlichen Eigenschaften untersuchen, und nicht zugleich mit auf die Höhe ihres Standes sehen; so wird dann aus deutlich erhellen, daß die Seele und die Handlungen des Kurfürsten dem Geiste und den Thaten des Monarchen gar nicht nachzusetzen waren.

Sie hatten beyde eine einnehmende und glückliche Gesichtsbildung, sehr kenntbare Gesichtszüge, eine gebogene Nase, und solche Augen, worinne sich die Gesinnungen ihrer Seele abbildeten. Sie liessen einen jeglichen leichtlich vor sich, und sowohl ihre Geberden, als ihr Gang, waren majestätisch. Ludwig XIV. war länger: sein Betragen war sanftmüthiger. Und in seinen Ausdrücken war er kürzer und nachdrücklicher. Friedrich Wilhelm hatte auf den hohen Schulen in Holland kaltsinnigere Geberden, und eine weitläuftigere Beredsamkeit, angenommen. Der Ursprung ihrer Häuser ist gleich alt; doch hat das Haus Bourbon unter seinen Ahnen mehr unumschränkte Fürsten gezählet, als Hohenzollern. Sie waren Könige einer grossen Monarchie, die lange Zeit Fürsten zu ihren

lehnträgern gehabt hatte; die andern aber waren Kuhefürſten über ein nicht groſſes Land, welches damals zum Theil unter den Kaiſern ſtund.

In ihrer Jugend hatten dieſe Fürſten faſt gleiches Schickſal. Der minderjährige König, der in ſeinem Königreiche durch den la Fronde, und die Prinzen von Geblüte verfolget wurde, mußte von einem abgelegenen Berge einem Treffen zuſehen, welches ſeine aufrühriſchen Unterthanen ſeinen Völkern in der Vorſtadt St. Antoine lieferten. Der Kuhrprinz, deſſen Vater ſeiner Staaten durch die Schweden beraubet war, flohe nach Holland, lernte daſelbſt die Kriegswiſſenſchaft unter dem Prinzen von Oranien, Friedrich Heinrich, und that ſich bey den Belagerungen der Schenkenſchanz und Bereda hervor. Da Ludwig XIV. zur Regierung gelanget war: ſo unterwarf er ſich ſein Königreich durch das Gewicht der königlichen Gewalt. Friedrich Wilhelm war der Nachfolger ſeines Vaters in einem von den Feinden angefallenen Lande, und gelangte durch Staatsklugheit und Unterhandlung wieder zum Beſitze ſeiner Erbländer.

Richelieu, der vertraute Rath Ludwigs XIII. beſaß einen Geiſt von der erſten Gröſſe. Lange vorher genommene Maaßregeln, welche muthig unterſtützet wurden, legten einen feſten Grund zur Gröſſe; und Ludwig XIV. durfte nur darauf forthauen. Schwarzenberg, der vertraute Rath Georg Wilhelms, war ein Verräther; und die ſchlimme Verwaltung ſeines Amtes trug ſehr vieles dazu bey, daß die brandenburgiſchen Staaten

in den Abgrund versenket wurden, in welchem Friederich Wilhelm sie fand, da er zur Regierung gelangte. Der französische Monarch verdiente Lob, weil er auf dem Wege zum Ruhme fortgieng, den Richelieu ihm gebahnet hatte. Der deutsche Held that mehr. Er bahnte sich selbst den Weg.

Diese Fürsten führten beyde ihre Heere selbst an. Der eine hatte die berühmtesten Helden von Europa unter sich. Er verließ sich auf das Glück eines Turenne, eines Conde, und eines Luxenburgs. Er munterte herzhafte und geschickte Leute auf; und durch den Eifer, verdienten Personen zu gefallen, reizte er zu Verdiensten an. Er liebte den Ruhm mehr, als den Krieg. Er stellte Feldzüge nur zum Gepränge an. Er belagerte Städte; vermied aber die Schlachten. Er wohnte dem berühmten Feldzuge bey, in welchem seine Heerführer den Spaniern alle Plätze in Flandern wegnahmen. Er war auch bey der schönen Unternehmung zugegen, da Conde die Grafschaft Burgund in weniger als drey Wochen der Krone Frankreich unterwarf. Er ermunterte seine Völker durch seine Gegenwart, da sie bey der berühmten Fuhrt Tolhuys über den Rhein giengen, welche Handlung die Abgötterey der Hofleute, und die Begeisterung der Dichter zu einem Wunderwerke gemacht haben. Der andere brachte noch mit genauer Noth einige Völker zusammen, und hatte keinen geschickten Befehlshaber. Er ersetzte durch seinen grossen und mächtigen Geist allein die Hülfe, die ihm mangelte. Er machte Entwürfe, und führte sie aus.

hätte, indem sie Friedrich Wilhelmen, aus eigennützigen Absichten, auf die Seite Ludwigs XIV. zog, war mit einem blinden Hasse gegen alles, was französisch war, erfüllet. Die Anhänger des Kaisers erhielten diesen Fürsten sorgfältig bey solchen Gesinnungen, indem sie ihnen nicht anders als vortheilhaft seyn konnten. Sie suchten ihn in denselben noch mehr dadurch zu bestärken, da sie das Gespenst einer allgemeinen Monarchie, nach welcher Ludwig XIV. trachtete, auf die Bahn brachten, und halb Europa dadurch bezauberten. Deutschland wurde durch diese kindische Vorgebung oftmals in Bewegung gesetzet, und in Kriege verwickelt, die dasselbe ganz und gar nichts angiengen. Allein, wie die besten Waffen endlich stumpf werden: so verlohren auch diese Gründe unvermerkt das Vermögen zu blenden, und die deutschen Fürsten sahen nunmehr, daß, wenn sie auch eine solche unumschränkte Herrschaft zu befürchten hätten, sie dieselbe doch gewißlich nicht von Ludwig XIV. besorgen dürften.

Damals war die Bezauberung noch in ihrer ersten Stärke: und sie wirkete mit Nachdruck auf ein Gemüthe, welches durch seine Vorurtheile zubereitet war, den Eindruck derselben günstig anzunehmen. Friedrich III. hielt sich daher für verbunden, dem Kaiser beyzuspringen. Er ließ den General Schöning mit einem ansehnlichen Heere an den Oberrhein gehen. Die Brandenburger machten sich von Rheinbergen Meister. Der Kuhrfürst übernahm selbst die Anführung des Heeres, und belagerte Bonn. Maynz ergab

sich

ſich an die Verbundenen. Die Völker, welche dieſe Stadt eingenommen hatten, ſtieſſen zu dem Heere des Kuhrfürſten, und verhinderten den Bouflers, daß er Bonn nicht entſetzen konnte. Der Befehlshaber darinne, von Asfeld, übergab dieſe Stadt den 12ten des Weinmonats durch Vergleich.

Der Kuhrfürſt unternahm auch den folgenden 1690.
Feldzug, und leiſtete den Verbundenen nachdrückliche Hülfe wider Frankreich. Der Prinz von Oranien war in dieſem Jahre nicht der Anführer des verbundenen Heers in Flandern. Sein Ehrgeiz beſchäftigte ihn anderswo, wie wir nachgehends zeigen werden, mit Gegenſtänden, die ihn insbeſondere angiengen.

Nach dem Tode Krömwells begab ſich ſein Sohn, Richard, der mehr ein Weltweiſer, als ein Staatsmann war, der Gewalt, welche der Protector, durch ſeine widerrechtliche Anmaſſung, demſelben hinterlaſſen hatte. Die Engelländer ruften hierauf einmüthig Karl II. auf den Thron ſeines Vaters. Nach dem Tode deſſelben wurde Jacob II. ſein Nachfolger. Der Statthalter von Holland, Wilhelm, der ſich mit der älteſten Prinzeßinn dieſes Königs, Maria, vermählet hatte, machte ſich die Abneigung der Engelländer gegen ihren König zu Nutze, deſſen vornehmſtes Laſter darinne beſtund, daß er katholiſch war. Es hatte ſich in Engelland, ſeit geraumer Zeit, eine anſehnliche Parthey wider ihren König zuſammen gethan. Nicht lange nach dem Tode des groſſen Kuhrfürſten brach ihr Vorhaben aus; und der

Franciſcus I. hatte ſich vergebens bemühet, die ſchönen Künſte nach Frankreich zu ziehen. Ludwig XIV. gründete ihnen daſelbſt einen beſtändigen Aufenthalt. Er ſchützte ſie auf eine in die Augen fallende Art. Der attiſche Geſchmack, und die römiſche Zierlichkeiten zeigten ſich in Paris von neuem. Urania hatte einen göldenen Cirkel in ihren Händen; Kalliope beklagte ſich nicht mehr über die Unfruchtbarkeit ihrer Lorbern; und koſtbare Palläſte dieneten den Muſen zu einer Freyſtadt. George Wilhelm beſtrebte ſich umſonſt, den Feldbau in ſeinem Lande zu erhalten. Der dreyßigjährige Krieg verwüſtete, wie ein verderblicher und riſſender Strom, den ganzen nordlichen Theil von Deutſchland. Friedrich Wilhelm bevölkerte ſeine Staaten wiederum. Er verwandelte Moräſte in Wieſen, Wüſteneyen in Dörfer, und verfallene Gemäuer in Städte. Man ſahe zahlreiche Heerden Vieh in ſolchen Gegenden, welche zuvor nur ein Aufenthalt wilder Thiere geweſen waren. Die nützlichſten Künſte ſind die älteſten unter den angenehmen Künſten: ſie müſſen ihnen daher nothwendig vorgehen.

Ludwig XIV. verdiente die Unſterblichkeit, weil er die Künſte beſchützet hatte. Das Andenken des Kührfürſten wird noch bey ſeinen ſpäteſten Nachkommen theuer geachtet werden, weil er an ſeinem Vaterlande nicht verzweifelte. Die Wiſſenſchaften ſind dem einen Bildſäulen ſchuldig, weil ſein freygebiger Schutz zur Erleuchtung der Welt diente. Die Menſchlichkeit iſt dem andern Altäre ſchuldig, weil ſeine Großmuth das Land wieder bevölkert hat.

Allein

Allein, der König verjagte die Reformirten aus seinem Königreiche, und der Kuhrfürst nahm sie in seinen Staaten auf. Hierinnen ist der ehrgeizige und harte Fürst dem duldenden und liebreichen Fürsten weit nachzusetzen. Die Staatsklugheit und Menschlichkeit vereinigen sich, den Tugenden des Kuhrfürsten hierinne den völligen Vorzug zu geben.

In Ansehung der Artigkeit, der schönen Sitten, der Großmuth, und der Pracht, überwieget die französische Kostbarkeit die deutsche Mäßigkeit. Ludwig XIV. war hierinne Friedrich Wilhelmen so sehr überlegen, als Lucullus dem Mithridates.

Der eine gab andern Hülfsgelder, und untertrat zugleich sein Volk. Der andere erhielt Hülfsgelder, und richtete seine Unterthanen auf. In Frankreich wurde Samuel Bernard banquerpt, um den Credit der Krone zu erhalten. In der Mark konnte die Bank der Stände immer noch bezahlen, ungeachtet des Einfalls der Schweden, der Plünderung der Oesterreicher, und der Plage der Pest.

Beyde machten Verträge, und brachen sie wiederum; der eine aus Ehrgeiz, und der andere aus Noth. Mächtige Fürsten entgehen der Knechtschaft ihres Versprechens, durch einen freyen und unabhängigen Willen. Solche Fürsten, die weniger Macht besitzen, halten ihr Versprechen deswegen nicht, weil sie sich oftmals gezwungen sehen, den Umständen nachzugeben.

Der Monarch ließ sich gegen das Ende seiner Regierung von seiner Beyschläferinn beherrschen, und

der Held von seiner Gemahlinn. Die Eigenliebe des menschlichen Geschlechtes würde zu sehr gedemüthiget werden, wenn die Schwäche dieser Halbgötter uns nicht lehrete, daß sie eben sowohl Menschen sind, als wir.

Sie endigten ihr Leben beyde als grosse Männer, wie sie es geführet hatten. Sie sahen den Tod mit einer unbeweglichen Standhaftigkeit herannahen, sie verliessen die Lustbarkeiten, das Glück, den Ruhm und das Leben mit einer stoischen Gleichgültigkeit; sie führten mit einer sichern Hand das Steuerruder der Regierung, bis an den Augenblick ihres Todes; ihre letzten Gedanken waren auf ihre Unterthanen gerichtet; sie empfahlen dieselben ihren Nachfolgern mit einer väterlichen Zärtlichkeit; und sie rechtfertigten durch ein Leben voller Ruhm und Wunder den Beynahmen des Grossen, den sie von denjenigen erhielten, die mit ihnen zu gleicher Zeit lebten, und den die Nachkommen ihnen einmüthig bestätigen.

Merkwürdigkeiten zur Brandenburgischen Geschichte.

Zweyter Theil.

ประวัติและคำสอน

ของ

พระพุทธเจ้าและสาวก

พิมพ์ครั้งที่ ๒

Merkwürdigkeiten der Brandenburgiſchen Geſchichte.

Friedrich III.
Erſter König von Preuſſen.

Friedrich III. wurde den 22ſten des Heumonats 1657. von der erſtern Gemahlinn des groſſen Kuhrfürſten Louiſe Henriette von Oranien, zu Königsberg in Preuſſen, gebohren. Er verlohr ſeine Mutter frühzeitig; und die Kuhrfürſtinn, Dorothea, machte ihm in ſeiner Jugend gewaltigen Verdruß. Sie fand ein Mittel, das Gemüth Friedrich Wilhelms wider dieſen Sohn von der erſten Gemahlinn zu erbittern, der kränklich und übel gebildet war, und deſſen Erziehung man gar ſehr verab-

säumet hatte. Der Unwille des Vaters gieng so weit, daß er es nicht ungern gesehen haben würde, wenn sein zweyter Sohn, der Prinz **Philipp**, ihm in der Regierung nachgefolget wäre.

Man warf einen Argwohn auf die Kuhrfürstinn, als ob sie gesuchet hätte, sich ihres Stiefsohnes durch Gift zu entledigen. Weil man aber hiervon keinen gewissen Beweis anführet, und weil diese Sache nur ganz obenhin vorgebracht wird; so verdienet sie, ihren Platz in der Geschichte. Man muß das Andenken der Grossen nicht durch solche Beschuldigungen beflecken, wenn man nicht überzeugende Beweise von solchen Lastern in den Händen hat.

Die Sache selbst rechtfertiget die Kuhrfürstinn. **Friedrich III.** blieb leben; er vermählte sich im Jahre 1679. zum erstenmale mit **Elisabeth Henriette**, einer Prinzeßinn des Landgrafens von **Hessen, Wilhems VI.** Im Jahre 1684. nach dem Tode derselben, vermählte er sich wiederum mit **Sophia Charlotte**, einer Tochter des Herzogs von **Hamover, Ernst August**, und Schwester **Georgs**, der nachgehends König von **Engelland** wurde.

Die Kuhrfürstinn **Dorothea** strebte vielmehr nach den Gütern, als nach dem Leben, dieses Prinzen. Man versichert, der grosse Kuhrfürst habe sich, auf ihr inständiges Anhalten, entschlossen gehabt, ein Testament zu verfertigen, worinnen er alle Länder, die er zur Zeit seiner Regierung erobert hatte, unter seine Kinder von der zwoten Gemahlinn theilte. Die **österreichische** Parthey machte

sich

ſich das Teſtament geſchickt zu Nutze, um den neuen Kuhrfürſten wider Frankreich aufzubringen. Der Kaiſer machte ſich anheiſchig, dieſe väterliche Einrichtung für nichtig zu erklären, jedoch unter der Bedingung, daß Friedrich III. ihm den ſchwibuſſer Kreis wieder abtreten ſollte. Wir werden in dem Verfolge dieſer Geſchichte ſehen, wie dieſer Vergleich ins Werk gerichtet worden iſt.

Die Gelangung Friedrichs III. zur Regierung 1688.
geſchahe gleich zu der Zeit, da ſich ein neuer Krieg anfieng. Ludwig XIV. war der Urheber deſſelben. Er verlangte einige Aemter in der Pfalz, welche der Herzoginn von Orleans zufallen ſollten. Er beklagte ſich über das Unrecht, welches die deutſchen Fürſten ihm zugefüget hätten, da ſie zu Augſpurg ein Bündniß unter einander wider Frankreich errichtet hatten. Er erklärte ſich, daß ſeine Ehre darunter leiden würde, wenn er die Wahl nicht unterſtützte, welche die Domherren zu Kölln, in der Perſon des Fürſten von Fürſtenberg, getroffen hatten, und welcher der Kaiſer ſich widerſetzte.

Dieſe Kriegserklärung wurde durch Heere unterſtützet. Der Marſchall von Duras nahm Worms, Philippsburg und Maynz ein. Der Dauphin belagerte in eigner Perſon Manheim und Frankenthal. Faſt der ganze Rheinſtrom kam, ehe noch ein Feldzug zu Ende gieng, unter franzöſiſche Botmäßigkeit.

Der Kuhrfürſt, der Frankreich allen Verdruß 1689.
Schuld gab, den ſeine Stiefmutter ihm verurſachet

hätte, indem sie Friedrich Wilhelmen, aus eigennützigen Absichten, auf die Seite Ludwigs XIV. zog, war mit einem blinden Hasse gegen alles, was französisch war, erfüllet. Die Anhänger des Kaisers erhielten diesen Fürsten sorgfältig bey solchen Gesinnungen, indem sie ihnen nicht anders als vortheilhaft seyn konnten. Sie suchten ihn in denselben noch mehr dadurch zu bestärken, da sie das Gespenst einer allgemeinen Monarchie, nach welcher Ludwig XIV. trachtete, auf die Bahn brachten, und halb Europa dadurch bezauberten. Deutschland wurde durch diese kindische Vorgebung oftmals in Bewegung gesetzet, und in Kriege verwickelt, die dasselbe ganz und gar nichts angiengen. Allein, wie die besten Waffen endlich stumpf werden: so verlohren auch diese Gründe unvermerkt das Vermögen zu binden, und die deutschen Fürsten sahen nunmehr, daß, wenn sie auch eine solche unumschränkte Herrschaft zu befürchten hätten, sie dieselbe doch gewißlich nicht von Ludwig XIV. besorgen dürften.

Damals war die Bezauberung noch in ihrer ersten Stärke: und sie wirkete mit Nachdruck auf ein Gemüthe, welches durch seine Vorurtheile zubereitet war, den Eindruck derselben günstig anzunehmen. Friedrich III. hielt sich daher für verbunden, dem Kaiser beyzuspringen. Er ließ den General Schöning mit einem ansehnlichen Heere an den Oberrhein gehen. Die Brandenburger machten sich von Rheinbergen Meister. Der Kuhrfürst übernahm selbst die Anführung des Heeres, und belagerte Bonn. Maynz ergab

sich

ſich an die Verbundenen. Die Völker, welche dieſe Stadt eingenommen hatten, ſtieſſen zu dem Heere des Kuhrfürſten, und verhinderten den **Bouflers**, daß er **Bonn** nicht entſetzen konnte. Der Befehlshaber darinne, von **Asfeld**, übergab dieſe Stadt den 12ten des Weinmonats durch Vergleich.

Der Kuhrfürſt unternahm auch den folgenden 1690.
Feldzug, und leiſtete den Verbundenen nachdrückliche Hülfe wider **Frankreich**. Der Prinz von **Oranien** war in dieſem Jahre nicht der Anführer des verbundenen Heers in **Flandern**. Sein Ehrgeiz beſchäftigte ihn anderswo, wie wir nachgehends zeigen werden, mit Gegenſtänden, die ihn insbeſondere angiengen.

Nach dem Tode **Kromwells** begab ſich ſein Sohn, **Richard**, der mehr ein Weltweiſer, als ein Staatsmann war, der Gewalt, welche der Protector, durch ſeine widerrechtliche Anmaſſung, demſelben hinterlaſſen hatte. Die **Engelländer** ruften hierauf einmüthig **Karl II.** auf den Thron ſeines Vaters. Nach dem Tode deſſelben wurde **Jacob II.** ſein Nachfolger. Der Statthalter von **Holland**, **Wilhelm**, der ſich mit der älteſten Prinzeßinn dieſes Königs, **Maria**, vermählet hatte, machte ſich die Abneigung der **Engelländer** gegen ihren König zu Nutze, deſſen vornehmſtes Laſter darinne beſtund, daß er **katholiſch** war. Es hatte ſich in **Engelland**, ſeit geraumer Zeit, eine anſehnliche Parthey wider ihren König zuſammengethan. Nicht lange nach dem Tode des groſſen Kuhrfürſten brach ihr Vorhaben aus; und der

Prinz von Oranien faſſete zugleich den Vorſatz, ſeinen Schwiegervater vom Throne zu ſtoſſen. Er wollte dasjenige nur ſeinen Waffen zu danken haben, was ſeine Staatsränke ihm nicht bald genug verſchaften. Ein Jude aus Amſterdam, Namens Schwarzau, lieh ihm zu dieſer Unternehmung zwo Millionen, und ſagte zu ihm: „Wenn „Sie glücklich ſind: ſo weiß ich, daß Sie mir „ſie wiedergeben werden; ſind Sie aber unglück„lich, ſo laſſe ich mir es auch gefallen, daß ich „ſie einbüſſe.„

Wilhelm gieng mit dieſer Summe nach Engelland hinüber, ſetzte den König Jacob ab, ſchlug die gegenſeitige Parthey, und wurde in gewiſſer Maſſe, mit Genehmhaltung des Volks, welches ſein widerrechtliches Unternehmen zu billigen und zu unterſtützen ſchien, der rechtmäßige Beherrſcher dieſer drey Königreiche. Jacob, der ſich weder auf dem Throne ein Anſehen zuwege bringen, noch über ein Volk hatte herrſchen können, welches er bey ſeinen Vorrechten laſſen mußte, ließ das Scepter aus den Händen fahren; er wurde von ſeinen eigenen Kindern verfolgt, die ihm die Krone entriſſen hatten, und flohe nach Frankreich, wo man ihn weder wegen ſeiner Würde, noch wegen ſeines Unglücks, hochachten wollte.

1691. Der neue König von Engelland übernahm die Anführung des Heeres der Bundesverwandten. Er regierete Europa durch ſeine Staatsränke, indem er bey allen Fürſten Eiferſucht wider die Macht Ludwigs XIV. erregete, den er haſſete. Die Welt waſnete ſich und führete Krieg, um ihm

die

die unumſchränkte Gewalt zu erhalten, womit er die vereinigten Niederlande beherrſchete, die er zur Zeit des Friedens verlohren haben würde. Man nannte ihn **den König von Holland**, und **den Statthalter von Engelland**. Er war zwar unglücklich im Kriege, da er faſt allezeit geſchlagen ward; aber fruchtbar an neuen Erfindungen, und wachſam, ſeinen Verluſt wieder zu erſetzen. Er ſtellete die vielköpfige Schlange in der Fabel vor, welche ſich ohne Unterlaß ſelbſt wieder hervorbrachte. Er wurde nach ſeinen Niederlagen, eben ſo ſehr von ſeinen Feinden verehret, als **Ludwig XIV**, nach ſeinen Siegen.

Er ſtellete, wegen der damaligen Staatsangelegenheiten eine Unterredung mit dem Kuhrfürſten an. Die Gemüthseigenſchaften dieſer Fürſten waren allzu verſchieden, als daß aus ihren Berathſchlagungen etwas wichtiges hätte erfolgen ſollen. **Wilhelm** war kaltſinnig, einfältig in ſeinen Sitten, und ſeine Gedanken waren mit wichtigen und gründlichen Sachen angefüllet. **Friedrich III.** war ungeduldig, von ſeiner Hoheit eingenommen, und maß ſeine geringſten Handlungen auf das genaueſte, nach dem Cirkel des Ceremoniels, und nach dem Schatten der Hoheit ab. Wegen eines Lehnſeſſels, und Armſtuhls, wären dieſe Fürſten beynahe auf immerdar mit einander zerfallen. Indeſſen ſtieſſen 15000. **Brandenburger** zu dem Heere, welches der König **Wilhelm** in **Flandern** anführete. Der Kuhrfürſt ſchickte dem Kaiſer ebenfalls eine anſehnliche Hülfe wider die Ungläubigen zu. Dieſe Völker thaten

ſich in dem Treffen bey Salankemen hervor, worinnen Eugen den Sieg über die Türken davon trug.

1692. Der König Wilhelm, der entweder nicht ſo glücklich, oder nicht ſo geſchickt war, verlohr in Flandern ein Treffen bey Leuſen, und ein anderes bey Landen.

1693. Der Herzog von Hannover, Ernſt Auguſt, der Schwiegervater Friedrichs III, ſchickte dem Kaiſer ebenfalls 6000. Mann zu dem ungariſchen Kriege zu Hülfe. Dafür erhielt er zur Belohnung die kuhrfürſtliche Würde. Dieſes neunte Kuhrfürſtenthum hatte viel Widerſpruch in dem Reiche. Nur die Kuhrfürſten von Brandenburg und Sachſen unterſtützten es. Allein, der Kaiſer hatte eine mächtige Hülfe nöthig, und glaubte, daß er ſie durch nichtige Titel nicht zu theuer erkaufen könnte.

1694. Dieſe Zeit ſchien der Ehrbegierde der europäiſchen Fürſten günſtig zu ſeyn. Faſt zu eben der Zeit, da der Prinz von Oranien die engliſche Krone auf ſein Haupt ſetzte, wurde der Herzog von Hannover, Ernſt, Kuhrfürſt; Der Kuhrfürſt von Sachſen, Auguſtus, bahnete ſich den Weg auf den polniſchen Thron, und Friedrich III. gieng bereits mit dem Anſchlage ſeines Königreichs ſchwanger.

Da dieſes eine von den vornehmſten Handlungen in dem Leben dieſes Fürſten ausmachet, indem dieſe Begebenheit eine von den wichtigſten für das Haus Brandenburg, und der Hauptpunkt der Staatskunſt

kunft Friedrichs III. iſt: ſo wird es nöthig ſeyn, daß wir hierbey mit anmerken, was dazu Gelegenheit gegeben hat; durch was für Mittel ein ſolches Vorhaben ausgeführet wurde; wie auch, was insbeſondere einen Einfluß in dieſe Unterhandlung gehabt hat.

Der Ehrgeiz Friedrichs III. wurde ſowol in Anſehung ſeiner Umſtände, als auch in Betrachtung ſeiner Staaten, eingeſchränkt. Seine Schwäche geſtattete ihm nicht, ſich auf Unkoſten ſeiner Nachbarn groß zu machen, indem dieſelben eben ſo ſtark und mächtig waren, als er. Es war alſo für dieſen Fürſten kein anderes Mittel übrig, als ſchwülſtige Titel, wodurch er die innerliche Schwäche ſeiner Macht zu erſetzen gedachte. Aus ſolchen Gründen waren alle Gedanken und Wünſche auf die königliche Würde gerichtet.

In den Archiven findet man eine mit vielen Gründen verſehene Schrift, welche man dem Jeſuiten Vota zuſchreibet. Sie handelt von der Wahl der Titel eines Königs der Vandalen, oder eines Königs von Preuſſen; und von den Vortheilen, welche das Hauß Brandenburg durch die königliche Würde erhalten werde. Man glaubte auch, eben dieſer Jeſuit hätte Friedrich III. die Gedanken beygebracht, daß er nach dieſer Würde ſtreben ſollte. Allein darinnen betrügt man ſich um ſo vielmehr, da ſeine Geſellſchaft aus der Vergröſſerung eines proteſtantiſchen Fürſten keinen Vortheil ziehen konnte. Es iſt viel natürlicher, daß man glaube, die Erhebung des Prinzen von Oranien, und die Hofnung des Kuhrfürſtens von

Sachsen, Augustus, zur königlichen Würde, haben bey ihm Nacheiferung und Begierde erreget, sich ebenfalls auf einen Thron zu schwingen. Man betrügt sich allemal, wenn man die Quellen der Handlungen der Menschen anderswo, als in den Leidenschaften des menschlichen Herzens, sucht.

Dieses Vorhaben war so schwer auszuführen, daß es den Räthen des Kuhrfürsten als eine wunderliche Einbildung vorkam. Seine vertrauten Räthe, Dankelmann und Fuchs, stritten gewaltig dawider, weil die Sache selbst gar zu nichtig wäre; weil sie vorher sähen, daß man bey der Ausführung unüberwindliche Hindernisse antreffen würde; weil man sich wenig Nutzen davon versprechen könnte; und weil man sich eine allzuschwere Last durch eine solche Würde aufbürdete, die schwer zu behaupten wäre, und im Grunde doch nur eine eitle Ehre einbrächte. Allein, alle diese Gründe konnten bey einem solchen Fürsten nichts ausrichten, der sich in seine Vorstellungen verliebt hatte, über seine Nachbarn eifersüchtig, und nach Hoheit und Grösse begierig war.

Von dem Tage an fiel Dankelmann in Ungnade. Nachgehends wurde er nach Spandau geschickt, weil er seine Gedanken kühnlich eröfnet, und die Wahrheit einem Hofe, der durch die Schmeicheley verderbet war, allzutrocken gesagt hatte; endlich, weil er einem Fürsten widersprochen hatte, der eitle Gedanken und Entwürfe von seiner Hoheit hegte. Glücklich sind diejenigen Fürsten, deren Ohren nicht so zärtlich sind, und welche die Wahrheit auch alsdenn lieben, wenn sie durch

einen

einen unbescheidenen Mund gleichsam verschwendet wird. Allein, darzu gehöret eine solche Stärke der Tugend, deren wenig Menschen fähig sind.

An die Stelle **Dankelmanns** kam ein junger Hofmann, der weiter keine Verdienste hatte, als daß er den Geschmack seines Herrn vollkommen kannte: Dieses war der Freyherr von **Kolbe**, nachmaliger Graf von **Wartenberg**. Er hatte nicht die hervorleuchtenden Eigenschaften, wodurch man sich Beyfall zuziehen muß; er verstund aber die Kunst des Hofes, nämlich, sich emsig und dienstfertig zu erzeigen, zu schmeicheln, und mit einem Worte, niederträchtig zu seyn. Er trat den Absichten seines Herrn blindlings bey, und glaubte, wenn er den Leidenschaften desselben dienete, daß er alsdenn sein eignes Glück befestigen würde.

Kolbe war nicht so einfältig, daß er nicht hätte einsehen sollen, daß er auf seiner neuen Laufbahne einen geschickten Führer nöthig hätte. Der Geheimschreiber in der Kammer der auswärtigen Angelegenheiten, von **Ilgen**, gewann sein Vertrauen, und wies ihm den Weg mit solcher Klugheit, daß **Kolbe** zum vorsitzenden Geheimden Rathe ernennet, und die auswärtigen Angelegenheiten ihm untergeben wurden.

Friedrich III. wurde in der That sonst durch nichts gerühret, als durch das äusserliche der königlichen Hoheit, durch das stolze Gepränge eines Titels, und durch einen gewissen Trieb der Eigenliebe, da man gern siehet, wenn man andern zeigen kann, daß sie geringer und niedriger sind, als wir. Dasjenige, was ursprünglich ein Werk der Eitelkeit war,

war, wurde nachgehends zu einem Meiſtenſtücke der Staatskunſt. Die königliche Würde befreyte das Haus **Brandenburg** von dem Joche der Knechtſchaft, welches das Haus **Oeſterreich** damals allen **deutſchen** Fürſten aufgeleget hatte. Dieſes war eine Lockſpeiſe, womit **Friedrich III.** alle ſeine Nachkommen ankörnen wollte. Er ſchien gleichſam zu ſagen: „Ich habe den Grund zu eurer „Hoheit geleget: euch kömmt es nunmehr zu, das „Werk zu vollenden.„ Er wendete alle Staatsränke an, und ließ alle Triebfedern der Staatskunſt ſpielen, um ſein Vorhaben zur Reife zu bringen. Es war bey dieſer Sache ein vorläufiges Mittel dazu, daß er ſich der Gewogenheit des Kaiſers verſicherte. Die Genehmhaltung deſſelben zog die Beyſtimmung des ganzen **deutſchen** Staatskörpers nach ſich. Damit nun der Kuhrfürſt dieſen Fürſten zu ſeinen Abſichten geneigt machen möchte, ſo trat er ihm den **ſchwäbiſſer** Kreis wiederum ab, und begnügte ſich damit, daß er die Anwartſchaft auf das Fürſtenthum **Frießland**, und auf die freye Herrſchaft **Limburg** erhielt, da doch das kuhrfürſtliche Haus ſchon ſonſt ein unſtreitiges Recht darauf hatte. Aus eben dieſem Grunde dieneten die **brandenburgiſchen** Völker bey den kaiſerlichen Heeren in **Flandern**, am **Rheine**, und in **Ungarn**. Der Nutzen des Kuhrfürſten, der auf keinerley Weiſe Antheil an dieſem Kriege hatte, würde vielmehr erfordert haben, daß er eine genaue Unpartheylichkeit behauptet hätte. Ob ſchon **Friedrich III.** alle Mittel angewendet hatte, die königliche Hoheit an ſein Haus zu bringen: ſo konnte er doch dieſes Vorhaben nicht plötzlich, und gleich-

ſam

ſam mit Sturm, ausführen; ſondern er mußte warten, bis ihm die Umſtände günſtig ſeyn würden. Wir werden nachgehends ſehen, wie ſich alles vereinigte, um ihm die Ausführung ſeiner Abſichten zu erleichtern.

Indem Europa durch heftige Kriege gepeiniget wurde, ſöhnte er, nach dem Beyſpiele ſeines Vaters, die Herzoge von Meklenburg, Schwerin, und Strölitz, mit einander aus, welche wegen der Erbfolge mit einander in Streitigkeiten verfallen waren.

Er ſtiftete die hohe Schule zu Halle, und zog dahin geſchickte öffentliche Lehrer. Damit er auch den Salzhandel dieſer Stadt erleichtern möchte: ſo ließ er auf der Saale ſchöne Schleuſen bauen, wodurch ſie ſchifbarer gemacht wurde.

In Berlin ſahe man damals eine Geſandſchaft, die um ſo viel auſſerordentlicher zu ſeyn ſchien, da einer, Namens le Fort, den moskowitiſchen Abgeſandten vorſtellte, und in ſeinem Gefolge den Czaar, Peter Alexiewitz, hatte.

Dieſer junge Fürſt hatte durch ſeinen glücklichen Verſtand eingeſehen, daß er ein Barbar, und ſein Volk wilde Leute waren. Er gieng itzo zum erſtenmale aus ſeinen Staaten, indem er den edlen Vorſatz gefaſſet hatte, ſeine Wiſſenſchaft zu vermehren, und das Licht der Vernunft, nebſt den arbeitſamen Künſten, die ſeinem Vaterlande mangelten, in daſſelbe zu bringen. Die Natur hatte dieſen Fürſten zu einem groſſen Manne gemacht; ein gänzlicher Mangel der Erziehung aber hatte ihn wild gelaſſen.

Daher

Daher zeigte sich in seiner Aufführung ohne Unterlaß eine ausserordentliche Vermischung von wahrhaftig grossen Handlungen und einem gewissen sonderbaren Wesen; von geistreichen Einfällen, und groben Sitten; von heilsamen Anschlägen, und einer grausamen Rache. Er beklagte selbst, daß er es zwar dahin gebracht hätte, seine Unterthanen gesitteter zu machen, dabey aber doch sein eignes wildes Wesen nicht bezähmen könnte. Betrachtet man ihn nach der Sittenlehre: so war er eine seltsame Erscheinung, die Verwunderung und Schrecken einflößete. Für seine Unterthanen war er ein Sturm, dessen Donner Bäume und Thürme zu Boden schlug, und dessen Regen das Land fruchtbar machte. Von Berlin begab er sich nach Holland, und von hier nach Engelland.

Europa gieng nunmehr mit grossen Schritten einem allgemeinen Frieden entgegen. Die Verbundenen waren durch den schlechten Fortgang ihrer Waffen verzagt gemacht worden, und Ludwig XIV. welcher sahe, daß es mit dem Könige von Spanien, Carl II. zum Ende gieng, und daß er, wegen seiner Leibesumstände, nicht lange mehr würde leben können, ließ sich gar bald zu einem Frieden geneigt finden. Ob er schon seine eroberten Länder, fast ohne Einschränkung, zurückgab: so opferte er doch diese vergänglichen Vortheile dauerhaftern Absichten auf. Er hatte den Frieden nöthig, um sich zu einem Kriege zu rüsten, dessen Gegenstand für das Haus Bourbon höchst wichtig war. Der Friede wurde zu Ryswik geschlossen, und der Kuhrfürst, der diesem Kriege nur aus Gefälligkeit beyge-

beygetreten war, zog daraus weiter keinen Vortheil.

In Norden erhielt der Kuhrfürst von Sachsen, Augustus, die polnische Krone durch eine zweyte Wahl. Er behielt die Oberhand über den Prinzen von Conti, durch die Bemühungen seines vertrauten Rathes und Feldherrn, Flemmings; durch die Anrückung seiner Völker; und durch seine wirkliche Freygebigkeit, welche mehr ausrichtete, als die prächtigen Versprechungen des Cardinals von Polignac. Der neue König von Polen hatte sich durch seinen Aufwand erschöpfet; und dadurch wurde er bewogen, Friedrich III. das Schutzrecht über die Abtey Quedlinburg, und über den Petersberg von Halle, zu verkaufen. 1698. 1699.

Der Kuhrfürst machte sich die Unruhen in Polen zu Nutze, und nahm Elbingen ein, um sich, wegen einer Geldsumme, Genugthuung zu verschaffen, welche die Polen ihm schuldig waren. Man vermittelte einen Vergleich; und die Polen verpfändeten ihm eine Krone, nebst einigen Rußischen Kleinodien, welche noch itzo in Königsberg aufbehalten werden. Nachgehends ließ der Kuhrfürst die Stadt räumen, und behielt, mit Genehmhaltung der Republik Polen, den Besitz von dem Elbingischen Bezirke.

Europa wurde gar bald zu Anfange dieses Jahrhunderts, wegen des Nachfolgers des Königs von Spanien, Carls II. der itzo gestorben war, durch neue Unruhen in Bewegung gesetzt. Das 1700.

Haus

Haus Bourbon, und das Haus Oeſterreich, ſtritten mit einander darüber.

Man hatte ſich bemühet, den blutigen Kriegen vorzubeugen, wozu dieſe Erbfolge Gelegenheit geben könnte.

Ludwig XIV. hatte ſich anfangs wegen einem Theilungsvertrage mit den Seemächten verſtanden. Carl II. der über dieſen Vertrag unwillig war, hatte in ſeinem letzten Willen den jungen Kuhrprinzen von Bayern, ſeinen Neffe, zum Erben aller ſeiner Staaten eingeſetzet. Allein alle Hofnung gieng verlohren. Der bayeriſche Prinz ſtarb; man errichtete einen andern Theilungsvertrag; und aus dieſem wurde eben ſo wenig, als aus dem erſtern. Das Schickſal von Europa wollte, daß es einen Krieg haben ſollte.

Der Kaiſer widerſprach aller Theilung feyerlich. Er behauptete, daß die ſpaniſche Monarchie untrennbar wäre, und gab vor, daß, da Spanien und Oeſterreich aus einem Hauſe herſtammten, welches in zween Aeſte getheilet wäre, ſie folglich berechtigt wären, einander in der Regierung nachzufolgen. Der Kaiſer Leopold, und Ludwig XIV. waren beyde Enkel Philipps III; ſie hatten ſich beyde mit Prinzeßinnen Philipps IV. vermählet; das Recht der Erſtgeburt war bey dem Hauſe Bourbon; und Ludwig XIV. gründete ſein Recht vornemlich auf das berufene Teſtament Carls II. welches der Cardinal Portocarero, und ſein Beichtvater, ihm mit zitternder Hand unterzeichnen lieſſen, da er ſchon mit dem Tode rang.

Dieſes

Dieſes Teſtament veränderte die ganze Geſtalt von Europa.

Ludwig XIV. trat ſein Recht ſeinem Enkel, Philipp von Anjou, ab. Er hofte, durch die Wahl dieſes Prinzen, der keine Hofnung zum franzöſiſchen Throne hatte, die Schwierigkeiten und Hinderniſſe zu heben, welche die Eiferſucht von Europa ſeiner Gröſſe entgegen ſetzen könnte. Philipp gieng nach Spanien über, und wurde von allen Fürſten, auſſer von dem Kaiſer, Joſephus, als König daſelbſt erkannt.

Bey dem Anfange dieſes Krieges befand ſich Frankreich auf dem höchſten Gipfel ſeiner Gröſſe. Es hatte über alle ſeine Feinde geſieget. Der ryßwickiſche Friede gereichte ſeiner Mäßigung zum Lobſpruche. Ludwig XIV. zeigte der ganzen Welt ſeinen Glanz und ſeine Hoheit. Er wurde gefürchtet und verehret. Frankreich war gleichſam ein Fechter, der ſich allein zum Gefechte gerüſtet hatte, und auf einen Kampfplatz trat, wo ſich noch kein Gegner zeigte. Es wurde nichts zu den Zurüſtungen zu Waſſer und Lande geſparet; und beyde Heere waren gleich zahlreich. Dieſe Monarchie unterhielt bey dieſer aufs höchſte gebrachten Kriegsrüſtung 400000. Soldaten. Allein die groſſen Heerführer waren todt; und ehe die Verdienſte des Villars bekannt wurden, zeigte es ſich, daß Frankreich zwar 800000. Aerme, aber kein Haupt hatte. So wahr iſt es, daß das Glück der Staaten oftmals nur auf einen einzigen Menſchen beruhet.

Das Haus Oesterreich befand sich bey weitem nicht in so glücklichen Umständen. Es war durch die beständigen Kriege, die es aushalten mußte, fast erschöpfet worden. Die Regierung desselben war schwach und matt; und diese Macht konnte, wenn sie sich auch mit dem deutschen Staatskörper vereinigte, ohne die Hülfe der Holländer und Engelländer, nichts ausrichten. Allein ob sie schon nicht so viel Hülfsmittel, und nicht so viel Völker hatte, wie Frankreich, so hatte sie hingegen den Prinzen Eugen an der Spitze ihrer Heere.

Der König Wilhelm, der Engelland und Holland regierte, war durch die plötzliche Nachricht, von dem Tode Carls II, ganz betäubet worden; und er erkannte den Herzog von Anjou, durch eine Art von Uebereilung, für den König von Spanien. Sobald ihn aber die Ueberlegung wieder in seine natürliche Gelassenheit gesetzt hatte: so erklärte er sich für das Haus Oesterreich, weil die Engelländer es verlangten, und weil sein Nutzen es zu erfordern schien.

Norden war selbst in den Krieg verwickelt, den Carl XII. nach Dännemark gespielet hatte. Die Jugend dieses Fürsten hatte seine Nachbarn zu der Kühnheit bewogen, ihn anzugreifen. Sie fanden aber einen Helden, der mit einem heftigen Muthe eine unversöhnliche Rache verknüpfte.

Friedrich III, der in Friede lebte, nahm Antheil an dem grossen Bündnisse, welches wider Ludwig XIV. errichtet wurde. Der König

Wil-

Wilhelm war gleichsam die Seele davon, und der Erzherzog von Oesterreich nur der Vorwand dazu. Friedrich III. nahm Hülfsgelder an, um die Verschwendung bey seiner Pracht zu bestreiten; und er glaubte, die Hülfe, die er den Bundsverwandten leistete, würde ihm den Weg zur königlichen Würde bahnen. Dieser Fürst, der eine so stolze und eitle Seele hatte, erniedrigte sich durch eine erstaunenswürdige Wirkung solcher Widersprüche, denen der Geist der Menschen ausgesetzt ist, so weit; daß er von denjenigen Fürsten Allmosen annahm, die er doch nur als seines Gleichen betrachtete. Alle Anerbietungen waren vergebens, die Frankreich ihm that, um ihn von den Bundsverwandten abzuziehen. Er hatte sich einmahl eingelassen; und er war durch Hülfsgelder, durch seine Neigung und durch seine Hofnung gebunden.

Bey diesen Umständen war man zu Wien mit dem Krönungsvertrage beschäftiget, vermöge dessen der Kaiser sich anheischig machte, Friedrich III. für einen König von Preussen zu erkennen, mit dem Beding, daß er ihm während dieses ganzen Krieges 10000. Mann Hülfsvölker auf seine Kosten geben, eine Compagnie Besatzung zu Philippsburg unterhalten, und beständig in allen Reichsangelegenheiten mit dem Kaiser einstimmig handeln, daß seine königliche Würde die Verbindlichkeiten seiner deutschen Staaten in nichts ändern, und auf die Hülfsgelder, die das Haus Oesterreich ihm schuldig war, Verzicht thun sollte; wobey er noch versprach, zu der Wahl der

männlichen Erben des Kaisers **Josephs** seine Stimmen zu geben, „es müßten sich denn wichtige „und unvermeidliche Gründe finden, wodurch die „Kuhrfürsten genöthiget würden, einen Kaiser aus „einem andern Hause zu erwählen.„

Dieser Vertrag wurde unterzeichnet und bestätiget. **Rom** schrie, und **Warschau** schwieg. Der **deutsche Orden** widersprach demselben feyerlich, und erkühnte sich, **Preussen** wieder zurück zu fordern. Der König von **Engelland**, der nur suchte, **Frankreich** Feinde zu erwecken, erkaufte dieselben, sie mochten kosten, was sie wollten. Er hatte bey dem grossen Bündnisse den Beystand des Kuhrfürsten nöthig, und erkannte ihn mit zuerst für einen König. Der König **Augustus**, der die Krone auf seinem Haupte befestigte, stimmte hierzu mit bey. **Dännemark**, welches nur **Schweden** fürchtete, und beneidete, willigte hierein ganz leicht. **Carl XII**, der einen schweren Krieg auszuhalten hatte, glaubte nicht, daß es ihm anständig wäre, wegen eines Tittels Zänkereyen zu suchen, indem er sonsten die Anzahl seiner Feinde vermehret haben würde. Das Reich wurde von dem Kaiser auf eben diese Seite gezogen, wie man schon vorher gesehen hatte.

So endigte sich diese wichtige Sache, welche bey den Räthen des Kuhrfürsten, bey auswärtigen Höfen, und sowohl bey Freunden, als bey Feinden, Widerspruch gefunden hatte. Hierzu war eine Zusammenkunft so ausserordentlicher Umstände nöthig, wenn die Sache glücklich ausschlagen sollte. Man hatte sie anfangs als eine wunderliche Einbil-

bildung angesehen; im kurzen aber bekam man eine ganz andere Meinung davon. Der Prinz **Eugen** sagte, da er diese Nachricht hörte: „Der Kaiser „sollte die Räthe henken lassen, die ihm einen so „treulosen Rath ertheilet hätten!„

Die Krönung geschahe im folgenden Jahre. 1701.
Der König, den wir nunmehr **Friedrich I.** nennen werden, begab sich nach **Preussen**, und man bemerkte während der feyerlichen Handlung, daß er sich die Krone selbst auf das Haupt setzte. Zum Andenken dieser Begebenheit stiftete er den **Ritterorden vom schwarzen Adler.**

Indessen wollte die Welt ihre Vorurtheile wegen dieser königlichen Würde noch nicht ablegen. Die gesunde Vernunft des gemeinen Volkes verlangte, bey der Vergrösserung der Würde, zugleich auch eine Vermehrung der Macht. Diejenigen, die nicht zu dem gemeinen Pöbel gehörten, hegten gleiche Gedanken. Der Kuhrfürstinn entfuhr gegen eine von ihrem Frauenzimmer: „Sie wäre „ganz in Verzweiflung, daß sie nach **Preussen** „gehn und eine Theaterköniginn, ihrem Aeso„phus gegen über, vorstellen sollte.„ Sie schrieb an **Leibnitzen**: „Glaubet nicht, daß ich diese „Hoheiten, und diese Kronen, wovon man hier „so viel Aufhebens machet, den Reizungen philo„sophischer Unterredungen vorziehe, welche wir zu „**Charlottenburg** gehabt haben.„

Auf das dringende Anhalten dieser Fürstinn, wurde zu **Berlin** die **königliche Akademie der Wissenschaften** errichtet, deren Oberhaupt **Leibnitz** war. Man beredete **Friedrich I.** seine

königliche Würde erfordere es, daß er eine Akademie hätte, so wie man einen neuen Edelmann beredet, sein Stand erfordere es, daß er ein Koppel Jagdhunde halte. Man wird von dieser Akademie an ihrem Orte weitläuftiger reden.

Der König überließ sich, nach seiner Krönung, seiner Neigung zu öffentlichen Feyerlichkeiten, und zu dem Gepränge, ohne sich hierinne mehr einzuschränken. Bey seiner Zurückkunft aus Preussen hielt er einen prächtigen Einzug in Berlin.

Unter diesen Lustbarkeiten und Feyerlichkeiten erfuhr man, daß Carl XII, der nordische Alexander, der in allen dem macedonischen Könige gleich gewesen seyn würde, wenn er gleiches Glück mit ihm gehabt hätte, itzo über die Sachsen bey Riga einen vollkommenen Sieg davon getragen hätte. Der König von Dännemark, und der Czaar, hatten, wie man sagt, diesen jungen Helden angegriffen; der eine nämlich in Norwegen, und der andere in Liefland. Carl XII. zwang den dänischen Monarchen, in seiner Hauptstadt Friede zu machen. Von hier gieng er mit 8000. Schweden nach Liefland, schlug 80000. Russen bey Narva, und überwand 30000. Sachsen bey dem Uebergange über die Dwina.

Die Sachsen wurden durch ihre Flucht gegen die preussischen Grenzen zu gezogen. Friedrich I. gerieth darüber in desto grössere Unruhe, da seine meisten Völker bey den kaiserlichen Heeren dieneten, und der Krieg sich seinem neuen Königreiche näherte. Carl XII. versprach indessen, in Betrach-

trachtung des Vorspruchs, den der Kaiser, Engelland und Holland, gethan hatten, daß er, in Ansehung Preussens, unpartheiisch bleiben wollte.

Diese Jahre waren für den König von Schweden eine Zeit der Siege. Er schaltete mit Polen als ein unumschränkter Herr desselben. Seine Unterhandlungen waren Befehle, und seine Treffen Siege. Allein, so glänzend auch diese Siege seyn mochten: so wurden doch die Ueberwinder dabey aufgerieben, und der Held sahe sich oftmals genöthigt, seine Heere zu erneuern. Einige schwedische Völker kamen nach Pommern. Berlin gerieth darüber in Bewegung. Diese Völker zogen aber dem ohngeachtet durch das Kuhrfürstenthum, und begaben sich nach Polen, wohin sie bestimmet waren.

Der König warb 8000. Mann neue Mannschaft an. Anstatt sie aber zur Sicherheit seiner Staaten anzuwenden, schickte er sie nach Flandern zu dem Heere der Bundsverwandten. Er selbst begab sich in das Klevische, um die Hinterlassenschaft des Königs von Engelland, Wilhelm von Oranien, zu übernehmen, welchem Anna, die zwote Prinzeßinn des Königs Jacob, auf dem Throne nachfolgete.

Das Recht Friedrichs I. gründete sich auf den letzten Willen Friedrich Heinrichs von Oranien, der, in dem Falle, wenn die männlichen Erben aussterben sollten, seine Tochter, die Gemahlinn des grossen Kuhrfürsten, zur Erbinn eingesetzet hatte. Der König Wilhelm hinterließ ein ganz

widriges Teſtament, zum Vortheile des Prinzen Friſo von Naſſau, deſſen Erfüllung die Generalſtaaten beſorgen ſollten. Die Verlaſſenſchaft beſtund in dem Fürſtenthume Oranien, Mörs und verſchiedenen Herrſchaften und Ländereyen, die in Holland und Seeland lagen.

Friedrich I. drohete, daß er ſeine Völker aus Flandern zurückziehen wollte, wenn man ihm nicht Gerechtigkeit wiederfahren laſſen würde. Durch dieſe Drohung wurden die Holländer auf die Gedanken gebracht, daß ſein Recht gegründet wäre. Indeſſen brachte man es dahin, daß die Bedingungen zu einem vorläufigen Vergleiche feſtgeſetzet wurden, vermöge deſſen die Erbländer in zween gleiche Theile getheilet werden ſollten. Man ſtellete Friedrich I. gleich anfangs einen groſſen Diamanten zu, und er bewilligte, ſeine Völker in Flandern zu laſſen. Ludwig XIV. ſetzte den Prinzen von Conti in den Beſitz von Oranien. Der König befand ſich dadurch gar ſehr beleidiget. Er verſtärkte ſein Heer, und nahm auch gothaiſche und wolfenbüttelſche Völker in ſeinen Sold. Nicht lange hernach kündigte er Frankreich den Krieg an, weil Boufleurs Heer einige Ausſchweifungen in dem Kleviſchen verübet hatte.

Ludwig XIV. merkte nicht, daß er einen Feind mehr hatte; und der neue König that bey dieſer Gelegenheit viel, ſeine Leidenſchaft, aber nicht ſeinen Nutzen, zu befriedigen. Er zeigete bey allen Gelegenheiten ſeinen Haß gegen Frankreich, und nöthigte den Herzog von Wolfenbüttel,

tel, Anton Ulrich, von denen Verbindungen abzustehen, in die er sich mit Ludwig XIV. eingelassen hatte, nachdem die Herzoge von Hannover und Zelle die Völker zerstreuet hatten, die er vor Frankreichs Hülfsgelder unterhielt.

Damals wendete Engelland erstaunenswür- 1703.
dige Bemühungen an, das Haus Oesterreich zu unterstützen. Seine Flotten führeten den Erzherzog Carl, der nachgehends Kaiser wurde, in das Königreich Spanien hinüber, und ein englisches Heer sollte ihm dieses einnehmen helfen. Europa war für das Haus Oesterreich mehr eingenommen, als man sich einbilden kann.

So lange der Krieg wegen der Erbfolge daurete, behaupteten die preußischen Völker mit Nachdruck den Ruhm, den sie unter dem grossen Kuhrfürsten erlanget hatten. Sie machten sich Meister von Kaiserswerth am Rheine; und in dem Treffen bey Höchstädt, wo Stirheim von Villars überfallen und geschlagen wurde, zog sich der Fürst von Anhalt mit 8000. Preussen, die er unter sich hatte, mit einer guten Art zurück. Ich habe von ihm selbst gehöret, daß er, da er die Verwirrung und Flucht der Oesterreicher bemerket, seine Völker in eine gevierte Schlachtordnung gestellet, und sie in guter Ordnung, über eine grosse Ebene, bis an ein Gehölze geführet habe, welches er gegen Abend erreichet, ohne daß die französische Reiterey sich erkühnet hätte, ihn anzugreifen.

Das Glück der preußischen Völker am Rhein, und ihr gutes Verhalten in Schwaben, konnten Friedrich I. doch noch nicht genugsam von der Furcht befreyen, die er wegen der Nachbarschaft der Schweden hegte. Es widerstund ihnen damals nichts. Die Erfindungskraft Peters I. und die Pracht des Königs Augustus, konnten nichts wider das Glück Carls XII. ausrichten. Dieser Held war zugleich tapferer, als der Czaar, und wachsamer, als der König von Polen. Peter zog die List der Kühnheit vor; Augustus das Vergnügen der Arbeit, und Carl die Ruhmbegierde dem Besitze der ganzen Welt. Die Sachsen wurden oftmals überrumpelt oder geschlagen; Die Moskowiter hatten mit ihrem Schaden die Kunst gelernet, sich zu rechter Zeit zurückzuziehen, und ihr Krieg bestund darinn, daß sie Einfälle thaten. Die schwedischen Heere waren bisher die einzigen, die zugleich anfielen und siegeten. Allein Carl XII. dessen unbiegsame Hartnäckigkeit sich niemals erweichen ließ, wußte seine Entwürfe nicht anders, als durch Gewalt, auszuführen. Er wollte sich den Ausgang der Dinge eben so unterwürfig machen, wie er seine Feinde bezähmete. Der Czaar, und der König von Polen, ersetzten diese zu hoch getriebene Tapferkeit durch geheime Kunstgriffe in ihrem Cabinette. Sie erregeten die Eifersucht von Europa, und erweckten den Neid wider das Glück eines jungen ehrgeizigen Fürsten, der unversöhnlich in seinem Hasse war, und sich an Königen, die seine Feinde waren, nicht anders zu rächen wußte, als daß er sie vom Throne stürzte.

Durch

Durch dieſe Staatsränke wurde aber Friedrich I, der keine Kriegsvölker zu ſeinem Gebrauche hatte, nicht abgehalten, einen Vertheidigungsvertrag mit Carl XII. zu ſchlüſſen, der ein ſiegendes Heer in der Nachbarſchaft hatte. Friedrich I. und Stanislaus, erkannten einander für Könige. Dieſer Vergleich dauerte nur ſo lange, als das Glück Carln XII. nicht verließ.

Obſchon dieſes Bündniß den König hätte ruhig und ſicher machen ſollen: ſo legte er doch in alle ſeine Plätze in Preuſſen eine zulängliche Beſatzung, und ſchickte der vereinigten Armee in Schwaben neue Hülfsvölker zu.

Hier hatten die Preuſſen vielen Antheil an dem 1704.
Siege in der berühmten Schlacht bey Höchſtädt. Sie ſtunden auf dem rechten Flügel unter dem Fürſten von Anhalt, und gehörten zu demjenigen Theile des Heers, welchen der Prinz Eugenius anführete. Bey dem erſten Angriffe wich die kaiſerliche Reiterey, und das Fußvolk vor den Franzoſen und Bayern; die Preuſſen aber hielten den Anfall aus, und drungen in die Feinde ein. Der Prinz Eugenius ſtellte ſich an ihre Spitze, weil er durch das ſchlechte Verhalten der Oeſterreicher dazu gereizet wurde. Er ſagte, er wollte mit wackern Leuten fechten, und nicht mit ſolchen Völkern, welche nicht ſtand hielten. Es iſt bekannt, daß Mylord Marlborough, in dem Dorfe Blindheim, 27. Batallion und 4. Regimenter Dragoner gefangen bekommen hat; und daß die Franzoſen, durch den Verluſt dieſer

ſer Schlacht, Bayern und Schwaben verlohren haben.

Mylord Marlborough begab ſich nach Berlin, nachdem er dieſen rühmlichen Feldzug zu Ende gebracht hatte, um Friedrich I. dahin zu bewegen, daß er einen Theil von ſeinen Völkern nach Italien ſchicken möchte. Dieſer Engelländer, der die Anſchläge Carls XII. ergründet hatte, da er auf ſeinem Tiſche eine geographiſche Karte ausgebreitet geſehen, errieth die Gemüthsbeſchaffenheit Friedrichs I. gar bald, indem er einen Blick auf ſeinen Hof that. Er begegnete dieſem Fürſten mit der größten Unterthänigkeit und Demuth. Er ſchmeichelte ſeiner Eitelkeit auf eine geſchickte Weiſe, und beeiferte ſich, ihm das Waſchbecken zu reichen, wenn er von der Tafel aufſtund. Friedrich konnte ihm nicht widerſtehen, und bewilligte den Schmeicheleyen des Hofmanns dasjenige, was er vielleicht den Verdienſten eines groſſen Feldherrn, und der Geſchicklichkeit eines tiefgelehrten Staatsmannes, abgeſchlagen haben würde. Die Frucht dieſer Unterhandlung war, daß der Fürſt von Anhalt an der Spitze von 8000. Mann nach Italien aufbrach.

1705. Der Tod der Königinn Sophia Charlotte, ſetzte damals den ganzen Hof in Trauer. Sie war eine Prinzeßinn, die ſich durch ihre Verdienſte hervor that, und alle Reizungen ihres Geſchlechts mit den Annehmlichkeiten des Witzes, und mit den Einſichten der Vernunft, verband. Sie war in ihrer Jugend, in der Geſellſchaft ihrer Eltern, in Italien und Frankreich geweſen. Man beſtim-

mete

mete sie für den französischen Thron. Ludwig XIV. wurde von ihrer Schönheit gerühret; allein ihre Vermählung mit dem Herzoge von Burgund gieng aus Staatsursachen zurück. Diese Prinzeßinn brachte den Geist der Geselligkeit, die wahre Artigkeit, und die Liebe zu Künsten und Wissenschaften, mit sich nach Preussen. Sie stiftete, wie oben gesagt worden ist, die königliche Gesellschaft der Wissenschaften. Sie rief Leibnitzen, und viele andere Gelehrte, an ihren Hof. Ihre Neugierde wollte die ersten Grundursachen der Dinge kennen lernen. Leibnitz, dem sie einmal deswegen anlag, sagte zu ihr: „Allergnädigste „Königinn, es ist kein Mittel Sie zu befriedigen, „es ist nicht möglich, Sie zu vergnügen; Sie „wollen das Warum von dem Warum wissen. Charlottenburg war der Sammelplatz der Leute von gutem Geschmacke. Allerley Lustbarkeiten und Feste, wobey man eine unendliche Mannigfaltigkeit verspürete, machten diesen Aufenthalt anmuthig, und diesen Hof herrlich.

Sophia Charlotte hatte eine grosse Seele. Ihre Religion war geläutert, ihre Gemüthsart leutselig, und ihr Witz durch das Lesen von allerley guten französischen und italiänischen Büchern geschmückt. Sie starb zu Hannover, mitten unter ihren Anverwandten. Man wollte einen reformirten Prediger zu ihr in das Zimmer führen: „Lasset mich, sprach sie, ohne Disputiren „sterben. Eine Hofdame, welche von ihr sehr geliebet wurde, vergoß Thränen: „Beklaget mich „nicht, sagte Sie zu ihr, denn ich gehe itzo dahin, wo

„ich

„ich meine Neugierde wegen der Grundursachen be„friedigen will, welche mir Leibnitz niemals hat „erklären können: Nämlich wegen des Raums, „wegen des Unendlichen, wegen des Daseyns, und „wegen des Nichtseyns. Ich bereite dem Könige, „meinem Gemahle, das Schauspiel eines Leichenge„pränges zu, wo er eine neue Gelegenheit haben „wird, seine Pracht sehen zu lassen.„ Indem sie starb, empfahl sie dem Kuhrfürsten, ihrem Bruder, die Gelehrten, die sie geschützet, und die Künste, die sie verbessert hatte. Friedrich I. tröstete sich durch die Pracht des Leichenbegängnisses, wegen des Verlusts einer Gemahlinn, die er niemals genug hätte bedauren können.

1706. In Italien fieng der Krieg an heftiger zu werden. Die Preussen, welche durch den Mylord Marlborough dahin gekommen waren, wurden bey Casano mit dem Prinzen Eugen, und hernach bey Calcinato, da der General Revenklau, der sie anführte, von dem Großprior von Vendome überrumpelt wurde, geschlagen.

1707. Der Prinz Eugen konnte geschlagen werden; Allein er wußte seinen Verlust, als ein grosser Mann, zu ersetzen. Das Unglück bey Casano gerieth, durch die Gewinnung des berühmten Treffen bey Turin, gar bald in Vergessenheit; an dem die Preussen vornämlich mit Antheil hatten.

Der Herzog von Orleans schlug zwar den Franzosen vor, daß sie aus ihren Verschanzungen herausrücken sollten; allein man folgte seinem Rathe nicht. La Feuillade und Marsin hatten, wie man versichert, von dem Hofe Befehl erhalten,

halten, daß ſie kein Treffen wagen ſollten. Die Schlacht bey Höchſtädt hatte die Räthe Ludwigs XIV. furchtſam gemacht.

Die Franzoſen, die den Alliirten doppelt überlegen geweſen ſeyn würden, wenn ſie dieſelben auſſerhalb ihren Verſchanzungen angegriffen hätten, waren nunmehr überall ſchwächer, weil die verſchiedenen Abtheilungen des Lagers, welches ſie zu vertheidigen hatten, von einem unermeßlichen Umfange, und auch durch die Doire getrennet waren.

Die Preuſſen, welche auf dem linken Flügel der vereinigten Armee ſtunden, griffen die franzöſiſche Verſchanzung auf der rechten Seite an, die bis an die Doire ſtieß. Der Fürſt von Anhalt war ſchon an dem Rande des Grabens, allein der Widerſtand der Feinde minderte die Lebhaftigkeit ſeines Angrifs. Indeſſen ſchlichen drey Grenadier längſt an der Doire hin, und kamen an einem Orte um die Verſchanzung herum, wo dieſelbe von dem Fluſſe nicht genugſam bedeckt wurde. Man hörete hierauf plötzlich in dem franzöſiſchen Heere eine Stimme: Wir ſind abgeſchnitten! Das Heer verlies ſeinen Poſten, und nahm die Flucht. Der Fürſt von Anhalt erſtieg zu gleicher Zeit die Verſchanzung, und gewann das Treffen. Der Prinz Eugen machte dem Könige deswegen ein Compliment, in welchem das Lob ſeiner Völker ihm um ſo viel angenehmer ſeyn mußte, da es von einem Prinzen herrührte, der die Sache wohl verſtehen mußte.

Friedrich I. machte zur Zeit dieſes Kriegs einige friedliche Eroberungen. Er kaufte die Grafſchaft Tecklenburg in Weſtphalen von dem Grafen von Solms-Braunsfeld; und da die Herzoginn von Nemours geſtorben war, der das Fürſtenthum Welſchneuburg zugehörete: ſo übernahm der Staatsrath von Welſchneuburg die Regierung, und erwählte einige Perſonen aus ſeinem Mittel, welche die Anſprüche unterſuchen ſollten, die der König von Preuſſen auf der einen, und alle Anverwandten des Hauſes Longueville auf der andern Seite macheten. Das Fürſtenthum Welſchneuburg wurde dem Könige zugeſprochen, weil er, als Erbe des Hauſes Oranien, das beſte Recht dazu hatte. Ludwig XIV. regete ſich wider dieſen Ausſpruch; allein er hatte andere ſo wichtige Sachen auszumachen, daß ſolche kleine Streitigkeiten darüber vergeſſen wurden; und das Fürſtenthum Welſchneuburg wurde dem königlichen Hauſe durch den Utrechter Frieden beſtätiget.

Carl XII. hatte nunmehr den höchſten Gipfel ſeines Glücks erreichet. Er hatte dem König Auguſtus ſeinen Thron geraubet, und ihm bey Altranſtadt, mitten in Sachſen, einen harten Frieden vorgeſchrieben. Der König ſuchete den König von Schweden zu bewegen, daß er Sachſen verlaſſen möchte. Er ſchickte ſeinen Oberhofmarſchall Prinz an ihn, und ließ ihn bitten, daß er durch ſeinen Aufenthalt daſelbſt mit ſeinen Völkern die Ruhe Deutſchlands nicht ſtören möchte.

Carl

Carl XII. der ohne dem gesinnet war, die Staaten eines Fürsten zu verlassen, den er schon auf das äusserste gebracht hatte, weil er nunmehr auf gleiche Weise mit dem Czaar in Moskau verfahren wollte, empfand es übel, daß Prinz ihm einen solchen Antrag that. Er fragte ihn auf eine höhnische Weise: Ob die preußischen Soldaten eben so gut wären, wie die brandenburgischen? Der Abgesandte antwortete ihm: „Ja, „allergnädigster König, sie bestehen noch immer „aus den alten Soldaten, die sich zu Fehrbellin „befanden.„

Carl XII. nöthigte den Kaiser, bey seinem Durchzuge durch Schlesien, den Protestanten in diesem Herzogthume 125. Kirchen wieder zu geben. Der Pabst murrete darüber, und sparete weder feyerliche Widersprüche, noch Klagen. Joseph antwortete ihm: „Wenn der König von „Schweden ihm den Antrag gethan hätte, daß „er selbst lutherisch werden sollte: so wollte er eben „nicht davor stehen, was geschehen seyn würde.

Eben die Schweden, die damals ganz Not- 1708.
den in Schrecken setzten, stellten in der Stadt Hamburg, die durch einen Aufruhr des Pöbels beunruhigt worden war, mit den Preussen und Hannoveranern die Ruhe wiederum her. Friedrich I. schickte 4000. Mann dahin, um die Vorrechte der Schöppen und Bürgermeister zu unterstützen. Er gerieth in einige Streitigkeiten mit der köllnischen Stadtobrigkeit, weil der Pöbel daselbst die Thüren des preußischen Residenten eingerennet hatte, der eine reformirte Kapelle in sei-

widriges Teſtament, zum Vortheile des Prinzen Friſo von Naſſau, deſſen Erfüllung die Generalſtaaten beſorgen ſollten. Die Verlaſſenſchaft beſtund in dem Fürſtenthume Oranien, Mörs und verſchiedenen Herrſchaften und Ländereyen, die in Holland und Seeland lagen.

Friedrich I. drohete, daß er ſeine Völker aus Flandern zurückziehen wollte, wenn man ihm nicht Gerechtigkeit wiederfahren laſſen würde. Durch dieſe Drohung wurden die Holländer auf die Gedanken gebracht, daß ſein Recht gegründet wäre. Indeſſen brachte man es dahin, daß die Bedingungen zu einem vorläufigen Vergleiche feſtgeſetzet wurden, vermöge deſſen die Erbländer in zween gleiche Theile getheilet werden ſollten. Man ſtellete Friedrich I. gleich anfangs einen groſſen Diamanten zu, und er bewilligte, ſeine Völker in Flandern zu laſſen. Ludwig XIV. ſetzte den Prinzen von Conti in den Beſitz von Oranien. Der König befand ſich dadurch gar ſehr beleidiget. Er verſtärkte ſein Heer, und nahm auch gothaiſche und wolfenbütteliſche Völker in ſeinen Sold. Nicht lange hernach kündigte er Frankreich den Krieg an, weil Boufleurs Heer einige Ausſchweifungen in dem Kleviſchen verübet hatte.

Ludwig XIV. merkte nicht, daß er einen Feind mehr hatte; und der neue König that bey dieſer Gelegenheit viel, ſeine Leidenſchaft, aber nicht ſeinen Nutzen, zu befriedigen. Er zeigete bey allen Gelegenheiten ſeinen Haß gegen Frankreich, und nöthigte den Herzog von Wolfenbüttel,

sel, Anton Ulrich, von denen Verbindungen abzustehen, in die er sich mit Ludwig XIV. eingelassen hatte, nachdem die Herzoge von Hannover und Zelle die Völker zerstreuet hatten, die er vor Frankreichs Hülfsgelder unterhielt.

Damals wendete Engelland erstaunenswür- 1703.
dige Bemühungen an, das Haus Oesterreich zu unterstützen. Seine Flotten führeten den Erzherzog Carl, der nachgehends Kaiser wurde, in das Königreich Spanien hinüber, und ein englisches Heer sollte ihm dieses einnehmen helfen. Europa war für das Haus Oesterreich mehr eingenommen, als man sich einbilden kann.

So lange der Krieg wegen der Erbfolge daurete, behaupteten die preußischen Völker mit Nachdruck den Ruhm, den sie unter dem grossen Kuhrfürsten erlanget hatten. Sie machten sich Meister von Kaiserswerth am Rheine; und in dem Treffen bey Höchstädt, wo Stirheim von Villars überfallen und geschlagen wurde, zog sich der Fürst von Anhalt mit 8000. Preussen, die er unter sich hatte, mit einer guten Art zurück. Ich habe von ihm selbst gehöret, daß er, da er die Verwirrung und Flucht der Oesterreicher bemerket, seine Völker in eine gevierte Schlachtordnung gestellet, und sie in guter Ordnung, über eine grosse Ebene, bis an ein Gehölze geführet habe, welches er gegen Abend erreichet, ohne daß die französische Reiterey sich erkühnet hätte, ihn anzugreifen.

Das Glück der preußischen Völker am Rhein, und ihr gutes Verhalten in Schwaben, konnten Friedrich I. doch noch nicht genugsam von der Furcht befreyen, die er wegen der Nachbarschaft der Schweden hegte. Es widerstund ihnen damals nichts. Die Erfindungskraft Peters I. und die Pracht des Königs Augustus, konnten nichts wider das Glück Carls XII. ausrichten. Dieser Held war zugleich tapferer, als der Czaar, und wachsamer, als der König von Polen. Peter zog die List der Kühnheit vor; Augustus das Vergnügen der Arbeit, und Carl die Ruhmbegierde dem Besitze der ganzen Welt. Die Sachsen wurden oftmals überrumpelt oder geschlagen; Die Moskowiter hatten mit ihrem Schaden die Kunst gelernet, sich zu rechter Zeit zurückzuziehen, und ihr Krieg bestund darinn, daß sie Einfälle thaten. Die schwedischen Heere waren bisher die einzigen, die zugleich anfielen und siegeten. Allein Carl XII. dessen unbiegsame Hartnäckigkeit sich niemals erweichen ließ, wußte seine Entwürfe nicht anders, als durch Gewalt, auszuführen. Er wollte sich den Ausgang der Dinge eben so unterwürfig machen, wie er seine Feinde bezähmete. Der Czaar, und der König von Polen, ersetzten diese zu hoch getriebene Tapferkeit durch geheime Kunstgriffe in ihrem Cabinette. Sie erregeten die Eifersucht von Europa, und erweckten den Neid wider das Glück eines jungen ehrgeizigen Fürsten, der unversöhnlich in seinem Hasse war, und sich an Königen, die seine Feinde waren, nicht anders zu rächen wußte, als daß er sie vom Throne stürzte.

Durch

Durch dieſe Staatsränke wurde aber Friedrich I, der keine Kriegsvölker zu ſeinem Gebrauche hatte, nicht abgehalten, einen Vertheidigungsvertrag mit Carl XII. zu ſchlüſſen, der ein ſiegendes Heer in der Nachbarſchaft hatte. Friedrich I. und Stanislaus, erkannten einander für Könige. Dieſer Vergleich dauerte nur ſo lange, als das Glück Carln XII. nicht verließ.

Obſchon dieſes Bündniß den König hätte ruhig und ſicher machen ſollen: ſo legte er doch in alle ſeine Plätze in Preuſſen eine zulängliche Beſatzung, und ſchickte der vereinigten Armee in Schwaben neue Hülfsvölker zu.

Hier hatten die Preuſſen vielen Antheil an dem 1704.
Siege in der berühmten Schlacht bey Höchſtädt. Sie ſtunden auf dem rechten Flügel unter dem Fürſten von Anhalt, und gehörten zu demjenigen Theile des Heers, welchen der Prinz Eugenius anführete. Bey dem erſten Angriffe wich die kaiſerliche Reiterey, und das Fußvolk vor den Franzoſen und Bayern; die Preuſſen aber hielten den Anfall aus, und drungen in die Feinde ein. Der Prinz Eugenius ſtellte ſich an ihre Spitze, weil er durch das ſchlechte Verhalten der Oeſterreicher dazu gereizet wurde. Er ſagte, er wollte mit wackern Leuten fechten, und nicht mit ſolchen Völkern, welche nicht ſtand hielten. Es iſt bekannt, daß Mylord Marlborough, in dem Dorfe Blindheim, 27. Batallion und 4. Regimenter Dragoner gefangen bekommen hat; und daß die Franzoſen, durch den Verluſt dieſer

ſer Schlacht, Bayern und Schwaben verlohren haben.

Mylord Marlborough begab ſich nach Berlin, nachdem er dieſen rühmlichen Feldzug zu Ende gebracht hatte, um Friedrich I. dahin zu bewegen, daß er einen Theil von ſeinen Völkern nach Italien ſchicken möchte. Dieſer Engelländer, der die Anſchläge Carls XII. ergründet hatte, da er auf ſeinem Tiſche eine geographiſche Karte ausgebreitet geſehen, errieth die Gemüthsbeſchaffenheit Friedrichs I. gar bald, indem er einen Blick auf ſeinen Hof that. Er begegnete dieſem Fürſten mit der größten Unterthänigkeit und Demuth. Er ſchmeichelte ſeiner Eitelkeit auf eine geſchickte Weiſe, und beeiferte ſich, ihm das Waſchbecken zu reichen, wenn er von der Tafel aufſtund. Friedrich konnte ihm nicht widerſtehen, und bewilligte den Schmeicheleyen des Hofmanns dasjenige, was er vielleicht den Verdienſten eines groſſen Feldherrn, und der Geſchicklichkeit eines tiefgelehrten Staatsmannes, abgeſchlagen haben würde. Die Frucht dieſer Unterhandlung war, daß der Fürſt von Anhalt an der Spitze von 8000. Mann nach Italien aufbrach.

1705. Der Tod der Königinn Sophia Charlotte, ſetzte damals den ganzen Hof in Trauer. Sie war eine Prinzeßinn, die ſich durch ihre Verdienſte hervor that, und alle Reizungen ihres Geſchlechts mit den Annehmlichkeiten des Witzes, und mit den Einſichten der Vernunft, verband. Sie war in ihrer Jugend, in der Geſellſchaft ihrer Eltern, in Italien und Frankreich geweſen. Man beſtim-

mete

mete sie für den französischen Thron. Ludwig XIV. wurde von ihrer Schönheit gerühret; allein ihre Vermählung mit dem Herzoge von **Burgund** gieng aus Staatsursachen zurück. Diese Prinzeßinn brachte den Geist der Geselligkeit, die wahre Artigkeit, und die Liebe zu Künsten und Wissenschaften, mit sich nach **Preussen**. Sie stiftete, wie oben gesagt worden ist, die königliche Gesellschaft der Wissenschaften. Sie rief **Leibnitzen**, und viele andere Gelehrte, an ihren Hof. Ihre Neugierde wollte die ersten Grundursachen der Dinge kennen lernen. **Leibnitz**, dem sie einmal deswegen anlag, sagte zu ihr: „Allergnädigste „Königinn, es ist kein Mittel Sie zu befriedigen, „es ist nicht möglich, Sie zu vergnügen; Sie „wollen das Warum von dem Warum wissen. **Charlottenburg** war der Sammelplatz der Leute von gutem Geschmacke. Allerley Lustbarkeiten und Feste, wobey man eine unendliche Mannigfaltigkeit verspürete, machten diesen Aufenthalt anmuthig, und diesen Hof herrlich.

Sophia Charlotte hatte eine grosse Seele. Ihre Religion war geläutert, ihre Gemüthsart leutselig, und ihr Witz durch das Lesen von allerley guten **französischen** und **italiänischen** Büchern geschmückt. Sie starb zu **Hannover**, mitten unter ihren Anverwandten. Man wollte einen reformirten Prediger zu ihr in das Zimmer führen: „Lasset mich, sprach sie, ohne Disputiren „sterben. Eine Hofdame, welche von ihr sehr geliebet wurde, vergoß Thränen: „Beklaget mich „nicht, sagte Sie zu ihr, denn ich gehe itzo dahin, wo „ich

„ich meine Neugierde wegen der Grundursachen be„friedigen will, welche mir Leibnitz niemals hat „erklären können: Nämlich wegen des Raums, „wegen des Unendlichen, wegen des Daseyns, und „wegen des Nichtseyns. Ich bereite dem Könige, „meinem Gemahle, das Schauspiel eines Leichenge„pränges zu, wo er eine neue Gelegenheit haben „wird, seine Pracht sehen zu lassen.„ Indem sie starb, empfahl sie dem Kuhrfürsten, ihrem Bruder, die Gelehrten, die sie geschützet, und die Künste, die sie verbessert hatte. Friedrich I. tröstete sich durch die Pracht des Leichenbegängnisses, wegen des Verlusts einer Gemahlinn, die er niemals genug hätte bedauren können.

1706. In Italien fieng der Krieg an heftiger zu werden. Die Preussen, welche durch den Mylord Marlborough dahin gekommen waren, wurden bey Casano mit dem Prinzen Eugen, und hernach bey Calcinaro, da der General Revenklau, der sie anführte, von dem Großprior von Vendome überrumpelt wurde, geschlagen.

1707. Der Prinz Eugen konnte geschlagen werden; Allein er wußte seinen Verlust, als ein grosser Mann, zu ersetzen. Das Unglück bey Casano gerieth, durch die Gewinnung des berühmten Treffen bey Turin, gar bald in Vergessenheit; an dem die Preussen vornämlich mit Antheil hatten.

Der Herzog von Orleans schlug zwar den Franzosen vor, daß sie aus ihren Verschanzungen herausrücken sollten; allein man folgte seinem Rathe nicht. La Feuillade und Marsin hatten, wie man versichert, von dem Hofe Befehl erhalten,

halten, daß ſie kein Treffen wagen ſollten. Die Schlacht bey Höchſtädt hatte die Räthe Ludwigs XIV. furchtſam gemacht.

Die Franzoſen, die den Alliirten doppelt überlegen geweſen ſeyn würden, wenn ſie dieſelben auſſerhalb ihren Verſchanzungen angegriffen hätten, waren nunmehr überall ſchwächer, weil die verſchiedenen Abtheilungen des Lagers, welches ſie zu vertheidigen hatten, von einem unermeßlichen Umfange, und auch durch die Doire getrennet waren.

Die Preuſſen, welche auf dem linken Flügel der vereinigten Armee ſtunden, griffen die franzöſiſche Verſchanzung auf der rechten Seite an, die bis an die Doire ſtieß. Der Fürſt von Anhalt war ſchon an dem Rande des Grabens, allein der Widerſtand der Feinde minderte die Lebhaftigkeit ſeines Angrifs. Indeſſen ſchlichen drey Grenadier längſt an der Doire hin, und kamen an einem Orte um die Verſchanzung herum, wo dieſelbe von dem Fluſſe nicht genugſam bedeckt wurde. Man hörete hierauf plötzlich in dem franzöſiſchen Heere eine Stimme: Wir ſind abgeſchnitten! Das Heer verlies ſeinen Poſten, und nahm die Flucht. Der Fürſt von Anhalt erſtieg zu gleicher Zeit die Verſchanzung, und gewann das Treffen. Der Prinz Eugen machte dem Könige deswegen ein Compliment, in welchem das Lob ſeiner Völker ihm um ſo viel angenehmer ſeyn mußte, da es von einem Prinzen herrührte, der die Sache wohl verſtehen mußte.

Friedrich I. machte zur Zeit dieſes Kriegs einige friedliche Eroberungen. Er kaufte die Grafſchaft Tecklenburg in Weſtphalen, von dem Grafen von Solms-Braunsfeld; und da die Herzoginn von Nemours geſtorben war, der das Fürſtenthum Welſchneuburg zugehörete: ſo übernahm der Staatsrath von Welſchneuburg die Regierung, und erwählte einige Perſonen aus ſeinem Mittel, welche die Anſprüche unterſuchen ſollten, die der König von Preuſſen auf der einen, und alle Anverwandten des Hauſes Longueville auf der andern Seite macheten. Das Fürſtenthum Welſchneuburg wurde dem Könige zugeſprochen, weil er, als Erbe des Hauſes Oranien, das beſte Recht dazu hatte. Ludwig XIV. regete ſich wider dieſen Ausſpruch; allein er hatte andere ſo wichtige Sachen auszumachen, daß ſolche kleine Streitigkeiten darüber vergeſſen wurden; und das Fürſtenthum Welſchneuburg wurde dem königlichen Hauſe durch den Utrechter Frieden beſtätiget.

Carl XII. hatte nunmehr den höchſten Gipfel ſeines Glücks erreichet. Er hatte dem König Auguſtus ſeinen Thron geraubet, und ihm bey Altranſtadt, mitten in Sachſen, einen harten Frieden vorgeſchrieben. Der König ſuchete den König von Schweden zu bewegen, daß er Sachſen verlaſſen möchte. Er ſchickte ſeinen Oberhofmarſchall Prinz an ihn, und ließ ihn bitten, daß er durch ſeinen Aufenthalt daſelbſt mit ſeinen Völkern die Ruhe Deutſchlands nicht ſtören möchte.

Carl XII, der ohne dem gesinnet war, die Staaten eines Fürsten zu verlassen, den er schon auf das äusserste gebracht hatte, weil er nunmehr auf gleiche Weise mit dem Czaar in Moskau verfahren wollte, empfand es übel, daß Prinz ihm einen solchen Antrag that. Er fragte ihn auf eine höhnische Weise: Ob die preußischen Soldaten eben so gut wären, wie die brandenburgischen? Der Abgesandte antwortete ihm: „Ja, „allergnädigster König, sie bestehen noch immer „aus den alten Soldaten, die sich zu Fehrbellin „befanden.„

Carl XII. nöthigte den Kaiser, bey seinem Durchzuge durch Schlesien, den Protestanten in diesem Herzogthume 125. Kirchen wieder zu geben. Der Pabst murrete darüber, und sparete weder feyerliche Widersprüche, noch Klagen. Joseph antwortete ihm: „Wenn der König von „Schweden ihm den Antrag gethan hätte, daß „er selbst lutherisch werden sollte: so wollte er eben „nicht davor stehen, was geschehen seyn würde.

Eben die Schweden, die damals ganz Nor- 1708.
den in Schrecken setzten, stellten in der Stadt Hamburg, die durch einen Aufruhr des Pöbels beunruhigt worden war, mit den Preussen und Hannoveranern die Ruhe wiederum her. Friedrich I. schickte 4000. Mann dahin, um die Vorrechte der Schöppen und Bürgermeister zu unterstützen. Er gerieth in einige Streitigkeiten mit der köllnischen Stadtobrigkeit, weil der Pöbel daselbst die Thüren des preußischen Residenten eingerennet hatte, der eine reformirte Kapelle in sei-

nem Hause hielt. Der König ließ die Waaren der köllnischen Kaufleute anhalten, welche den Rhein herunter kamen, und über Wesel geführet wurden. Er drohete, den katholischen Gottesdienst in seinen Staaten zu verbieten, wie er gethan hatte, da die Protestanten in der Pfalz von dem Kuhrfürsten daselbst verfolget wurden. Die Furcht vor der Rache brachte die Stadt Köln zur Bedbachtung ihrer Schuldigkeit, und lernete daraus, daß die Religionsduldung eine solche Tugend sey, deren Verabsäumung zuweilen gefährlich seyn kann.

Der Hof Friedrichs I. war damals voller Staatsränke. Das Gemüth dieses Fürsten wurde durch die heimlichen Anschläge seiner Günstlinge in eine ungewisse Bewegung gesetzet, wie ein Meer durch verschiedene Winde. Diejenigen, die am meisten um ihn waren, besassen wenig Einsicht. Ihre Ränke waren grob, und zeigeten in ihrem Verfahren wenig Geschicklichkeit. Sie hasseten einander alle, und brannten heimlich vor Begierde, einander zu unterdrücken. Wurden sie einmal mit einander einig: so geschahe es nur aus einer gleichen Neigung, sich, auf Unkosten ihres Herrn, zu bereichern. Der Kronprinz konnte sich kaum enthalten, sein Mißvergnügen über ihre Aufführung öffentlich zu erkennen zu geben.

Da sie die Abneigung desselben bemerkten: so geriethen sie auf den Anschlag, ihr Ansehen, durch eine neue Stütze, zu befestigen. Sie beredeten den König, sich zum dritten male zu vermählen, ob er schon schwach und sein Leben nur noch durch

die

die Kunſt der Aerzte geſtiftet wurde: und ob er ſchon nur durch einen noch übrigen Funken des Temperaments gleichſam das bisgen Oden gebrauchte, welchen er alle Augenblicke verlieren ſollte. Der Marſchall von Biberſtein nahm es über ſich, dieſe Liſt auszuführen. Er ſtellte dem König vor, der Kronprinz würde keine Erben von ſeiner Gemahlinn bekommen, ob ſie ſchon eben damals ſchwanger war, die Wohlfahrt ſeiner Unterthanen erforderte es, daß er ernſtlich auf die Befeſtigung der Erbfolge bedacht wäre, er wäre noch bey muntern Kräften; und nach einer ſolchen Vermählung könnte er verſichert ſeyn, daß die Krone, deren Erlangung ihm ſo viel Mühe gekoſtet hätte, auf ſeine Nachkommen fortgeerbet werden würde. Eben dieſes wurde von verſchiedenen andern Perſonen wiederholet; und der gute Fürſt ließ ſich endlich überreden, daß er der munterſte in ſeinen Staaten wäre. Die Aerzte brachten ihn vollends gänzlich zu dem Vorſatze, ſich zu vermählen, indem ſie ihn verſicherten, daß ſeine Leibesbeſchaffenheit durch den eheloſen Stand leiden müßte. Man erwählte eine Prinzeßinn von Meklenburg Schwerin für ihn, mit Namen Sophia Louiſe, deren Alter, Neigungen und Denkungsart mit den ſeinigen gar nicht übereinſtimmten. Dieſe Verbindung brachte ihm weiter kein Vergnügen, als die Vermählungsfeyer, welche mit einem recht aſiatiſchen Gepränge begangen wurde. Uebrigens war die Ehe nur unglücklich.

Das Glück wurde endlich müde, den Eigenſinn 1709.
Carls XII. zu unterſtützen. Er war neun Jahr

lang glücklich gewesen; und die neun letzten Jahre seines Lebens waren nur eine Reihe von widrigen Zufällen. Itzo war er, als ein Sieger, mit einem zahlreichen Heere, welches mit Schätzen, und mit sächsischer Beute, beladen war, wiederum in Polen eingerückt.

Leipzig war das Capua der Schweden. Diese Sieger wurden entweder durch die sächsischen Annehmlichkeiten weichlich gemacht, oder das Glück machte diesen Fürsten hochmüthig, und trieb ihn aus seinen Schranken. Nunmehr hatte er lauter erschreckliche Unglücksfälle zu erdulden. Er wollte mit Rußland eben so schalten, wie mit Polen, und den Czaar absetzen, wie er den König Augustus vom Throne gestossen hatte.

In dieser Absicht rückte er gegen die Grenzen von Moskau an. Er konnte dahin auf zween Wegen kommen. Der eine gieng durch Liefland. Hier konnte er über die See alle Unterstützung aus Schweden erhalten, und hernach bis an die neue Stadt fortrücken, welche der Czaar damals an der Ostsee bauen ließ. Solchergestalt konnte er auf immerdar das Band zerreissen, wodurch Rußland mit Europa verbunden wurde. Der andere Weg gieng durch die Ukraine, und durch unwegsame Wüsteneyen, nach Moskau zu. Carl XII. entschloß sich, diesen letztern Weg zu erwählen, weil er entweder gehöret hatte, daß man die Römer nirgends, als in Rom selbst, überwinden könnte; oder weil die Schwierigkeit der Unternehmung seinen Muth erregte; oder weil er sich auf den Fürsten der Kosaken, Mazeppa, Rechnung

machte,

machte, der ihm versprochen hatte, sein Heer mit Lebensmitteln zu versehen, und mit einer beträchtlichen Anzahl der Seinigen zu ihm zu stossen. Der Czaar wurde von den Ränken dieses Kosaken benachrichtigt. Er zerstreuete die Völker, die Mazeppa zusammen zog, und bemächtigte sich seiner Vorrathshäuser. Da nun der König von Schweden in der Ukraine anlangte: so fand er abscheuliche Wüsteneyen, an statt ein Land voller Ueberfluß und Lebensmittel anzutreffen. Er fand einen flüchtigen Fürsten, der in seinem Lager eine Freystadt suchte, da er doch einen mächtigen Bundsgenossen vermuthet hatte, der ihm Hülfsvölker zuführen sollte.

Carl XII. ließ sich durch diesen widrigen Zufall nicht abschrecken. Er belagerte Pultawa, als ob es ihm an nichts gefehlet hätte. Er ward, da er bis hieher nicht hatte verwundet werden können, am Schenkel verwundet, da er sich diesem elenden Orte zu weit näherte, um ihn in Augenschein zu nehmen. Sein General, Löwenhaupt, der ihm Lebensmittel, Kriegsnothwendigkeiten, und 13000. Mann Hülfsvölker zuführen wollte, wurde dreymal von dem Czaare geschlagen, und in dieser Noth gezwungen, die Zufuhre, die er bey sich hatte, zu verbrennen. Er langte mit 3000. Mann in dem Lager des Königs an. Diese waren durch Strapatzen abgemattet, und machten den Mangel noch grösser, der in dem Lager herrschte.

In kurzem rückte der Czaar vor Pultawa. Auf der dasigen Ebene wurde zwischen den beyden

ſonderbarſten Perſonen ihrer Zeit, das ſo berühmte Treffen geliefert.

Carl XII, der bisher gleichſam der Schiedsrichter der Schickſale der Menſchen geweſen war, und nichts angetroffen hatte, welches ſeinem Willen hätte widerſtehen können, that alles, was man von einem verwundeten Fürſten erwarten konnte, der auf einem Tragſeſſel getragen wurde. Peter Alexiewitz, der bisher nur ein Geſetzgeber geweſen war, zeigte in dieſem Treffen mit Beyhülfe des Menzikow, daß er alle Eigenſchaften eines groſſen Feldherrn beſaß, und daß ſeine Feinde ihn gelehret hatten, wie er ſiegen ſollte. Es war alles unglücklich für die Schweden. Ihr König war verwundet, und konnte daher nicht thun, was er ſonſt gethan haben würde; ihr elender Zuſtand benahm ihnen die Kräfte zu fechten; ein ausgeſchicktes Corpo verirrte ſich an dem Tage, da dieſes entſcheidende Treffen geliefert wurde; ihre Feinde waren zahlreich, und hatten Zeit gehabt, Schanzen aufzuwerfen, und ihre Völker auf eine vortheilhafte Weiſe zu ſtellen. Alſo wurden die Schweden endlich geſchlagen. In einem entſcheidenden und unglücklichen Augenblick verlohren ſie die Frucht ihrer neunjährigen Arbeiten, und ſo vieler Wunder der Tapferkeit. Carl XII. wurde ſo weit gebracht, daß er eine Freyſtadt bey den Türken ſuchen mußte. Sein unverſöhnlicher Haß folgete ihm auch nach Bender, und er bemühete ſich daſelbſt vergebens, die Pforte, durch ſeine Staatsränke, mehr die Moſkowiter aufzuwiegeln. Alſo wurde er das Schlachtopfer der Unbiegſamkeit

ſeines

ſeines Geiſtes, welche man eine Hartnäckigkeit genennet haben würde, wenn er nicht ein Held geweſen wäre. Nach dieſer Niederlage legte das ſchwediſche Heer, an dem Ufer des Dnieſter, die Waffen vor dem Czaar nieder, ſo wie das moſkowitiſche Heer an dem Ufer der Oſtſee, nach dem Treffen bey Narva, vor Carln XII. gethan hatte.

Auguſtus, der ſeinen Gegner alſo geſtürzet ſahe, glaubte, daß er nun nicht mehr an ſein Verſprechen, und an den zu Altranſtadt geſchloſſenen Vertrag, gebunden wäre. Er unterredete ſich zu Berlin mit dem Könige von Dännemark und Friedrich I. Hierauf rückte Auguſtus mit einem Heere nach Polen, und der König von Dännemark grif die Schweden in Schonen an. Friedrich I. wollte ſich zu keiner Parteyen ſchlagen, und dieſe Mächte konnten ihn nicht zum Wanken bringen.

In Polen ſchlugen ſich alle Anhänger der Schweden auf die Seite der Sachſen. Stanislaus befand ſich bey dem ſchwediſchen Heere, welches Craſſau anführte. Dieſer ſahe ſich durch die Moſkowiter und Sachſen in die Enge getrieben; gieng daher durch die Neumark, und begab ſich nach Stettin, ohne daß er zuvor deswegen hätte Friedrich I. um Erlaubniß bitten können, der einen ſolchen Durchzug, und ſo zahlreiche Heere in ſeiner Nachbarſchaft, mit Mißvergnügen ſahe.

Den König that eine Reiſe nach Königsberg, und beſuchte den Czaar, der ſich ebenfalls daſelbſt

eingefunden hatte, so weit, daß er versprach, den jungen Herzog von Kurland, einen Neffen Friedrichs II. unter der Bedingung wiederum in seine Staaten einzusetzen, daß er sich mit einer Nichte des Peter Alexiewitz vermählen sollte.

Dieser Fürst erhielt lauter gute Zeitungen von seinen Völkern. Sie thaten sich nicht weniger in Flandern, als in Italien hervor. Unter der Anführung des Grafen von Lothum thaten sie rechte Wunderwerke, sowohl in dem Treffen bey Oudenarde, als auch bey der Belagerung von Ryssel.

Die Franzosen, welche, durch den unglücklichen Fortgang ihrer Waffen, den Muth und drey wichtige Treffen verlohren hatten, thaten im Haag Friedensvorschläge. Allein die Gemüther waren damals noch zu stark erhitzet; die Hofnung der beyden Parteyen, und ihre Ansprüche, waren zu übertrieben, als daß man hätte zu einem Vergleiche kommen können. Wenn die Menschen der Vernunft fähig wären, würden sie wohl so mühevolle und schwere Kriege, mit so vieler Wuth führen, um eher, oder später zu Friedensbedingungen zu kommen, die ihnen nur in denenjenigen Augenblicken unerträglich zu seyn scheinen, da sie von ihren Leidenschaften beherrschet worden, oder da ihnen das Glück günstig ist?

Die Verbundenen eröfneten den Feldzug durch die Einnahme von Dornick, und die Schlacht bey Malplaquet. Der Kronprinz befand sich dabey selbst mit zugegen. Der Graf von Lippe hatte vielen Antheil an diesem Siege. Er war

der

der erste, der mit den Preussen die französische Verschanzung erstieg. Er stellte seine Völker auf die Blustwehr; und von hier aus unterstützte er die kaiserliche Reiterey, welche die Franzosen zweymal zurückgetrieben hatten. Endlich schlug sich eine grössere Anzahl von Völkern zu den Seinigen; und diese machten den Sieg mit einander vollkommen.

In Pommern wurde man durch die Bewe- 1710.
gungen der Schweden in die Furcht gesetzet, sie möchten die Absicht hegen, in Sachsen einzudringen. Der König besorgte, der Krieg möchte endlich in seine eignen Staaten gespielet werden. In der Absicht, die Unruhen im Norden zu stillen, nahm er lauter solche Maaßregeln, welche dieselbe vergrössern konnten. Er schlug vor, daß man ein unparteyisches Heer versammlen sollte; allein dieses Heer kam niemals zusammen. Crassau willigte in einen Waffenstillstand. Carl XII, der solches erfuhr, widersprach mitten aus Bessarabien aller Neutralität. Dieser Vertrag, der nur erstlich entworfen war, wurde also schon wiederum zerrissen, und er hatte das Schicksal aller öffentlichen Handlungen, welche man aus Noth und Ohnmacht, zu der einen Zeit zu schlüssen gezwungen wird, zu einer andern aber wiederum bricht, wenn die Macht durch günstige Umstände unterstützet wird.

Gegen Süden erneuerte Frankreich wiederum die Friedensunterhandlungen zu Gertruydenberg, und machten sich gleich in den ersten Zusammenkünften anheischig, Preussen für ein Königreich, und

den König für einen unabhängigen Fürsten von Welschneuburg zu erkennen. Das Friedenswerk wurde auch diesesmal rückgängig, und die Preussen wurden in diesem Feldzuge, unter dem Fürsten von Anhalt, zu den Belagerungen von Aire und Douay gebrauchet, welche sie einnahmen. Der König erklärte sich damals, daß er die Stadt Geldern, wo er eine Besatzung hatte, nicht eher räumen würde, als bis ihm die Spanier die Hülfsgelder bezahlet haben würden, die sie ihm noch schuldig wären. Durch den Frieden erhielt er sich auch in dem Besitze dieser Stadt.

Um diese Zeit starb der Herzog von Kurland, ein Neffe des Königs. Die Moskowiter machten sich von neuem Meister von Kurland, und nahmen Elbingen ein. Weil aber der König Anspruch auf diese Stadt zu machen hatte: so wurde ein Bataillon Preussen dahin in Besatzung gelegt.

Der Durchzug und die Nachbarschaft so vieler Heere hatten eine ansteckende Seuche in Preussen verursachet. Die Theurung, welche man daselbst nachdrücklich zu empfinden anfieng, vermehrte noch die Heftigkeit und das Gift der Pest. Der König, vor dem man einen Theil des Uebels verbarg, ließ seine Unterthanen in ihrem Unglücke stecken, und da seine Einkünfte und Hülfsgelder kaum zu Bestreitung seines prächtigen Staats zureichten: so sahe er über 200000 Seelen in ihrem Unglücke umkommen, die er durch einige Freygebigkeit hätte erhalten können.

Der

Der Kronprinz, bey dem die Härte seines Vaters gegen die Preussen unwillig war, redete deswegen nachdrücklich mit den Finanzendirektorn, Grafen von Wartenberg und Mirgenstein, daß sie diesen Leuten, welche eben so sehr durch ihre kümmerliche Umstände, als durch die Pest, aufgerieben wurden, Hülfe und Lebensmittel verschaffen sollten. Er fand diese Räthe unbiegsam. Sie weigerten sich schlechterdings, für 100000 Thaler Getraide zu kaufen, womit man wenigstens den Einwohnern in Königsberg einige Erleichterung hätte verschaffen können. Der Prinz, der durch diese Verweigerung heftig gereizet wurde, entschloß sich, diese unbilligen Räthe zu stürzen. Er brauchte allerhand Mittel, um sie vom Hofe zu entfernen. Das Glück hat seine Abwechselungen, und der Hof seine Ungewitter. Die Parten derer von Kamke, die das Glück Wartenbergs mit mißgünstigen Augen ansahen, ergriffen, unter dem Vorwande, dem gemeinen Wesen zu dienen, mit Freuden die Gelegenheit, ihren Ehrgeiz zu vergnügen. Ein junger Hofmann aus diesem Geschlechte, der oftmals mit dem Könige Schach spielte, fand Mittel, daß endlich Mirgenstein auf die Festung Spandau geschickt, und Wartenberg verwiesen wurde. Der König trennete sich von dem Oberkammerherrn, den er liebte, mit vielen Thränen. Wartenberg wendete sich in die Pfalz, behielt eine Besoldung von 20000. Thalern, und starb nicht lange nach diesem Falle.

In Norden hatte sich Carl XII. wie wir schon 1711.
gesagt haben, geweigert, neutral zu bleiben. Der

Czaar,

Czaar, der Könige von Polen und von Dännemark, bedienten sich dieses Vorwandes, um ihn in Pommern anzugreifen. Friedrich I. weigerte sich beständig, diesem Bündnisse mit beyzutreten. Er wollte seine Staaten keinen Einfällen, Verheerungen, und Gefährlichkeiten des Kriegs aussetzen; und er hoffete auch, durch seine Neutralität, in Ansehung der Zwistigkeiten seiner Nachbarn, dabey noch zu gewinnen.

Der Anfang der Kriegsunternehmungen war für sie nicht günstig. Die Dänen huben die Belagerung von Wismar auf, und Augustus die Belagerung von Stralsund und Stettin.

Indem Europa solche heftige Bewegungen erdulden mußte; indem die Hofnung, der Eigennutz, und der Ehrgeiz das Feuer der Zwietracht in den Herzen der beyden Partenen anzündeten, starb der Kaiser Joseph. Das Reich erwählte an seine Stelle den Erzherzog Karl, der damals in Barcellona eingeschlossen war, nachdem er nach der Krönung, wegen dem Verluste der Schlacht bey Almanza, aus Madrit vertrieben wurde.

Der Tod Josephs bahnte den Weg zu einem allgemeinen Frieden. Die Engelländer, welche nunmehr anfiengen, so vieles Aufwands müde zu werden, öfneten endlich die Augen in Ansehung des Gegenstands dieses Krieges, so wie sich die Mienen ihrer Verbündung zertheilten. Sie wurden überzeugt, daß das Haus Oestreich mächtig genug seyn würde, wenn es nur seine Erbländer, das Königreich Neapel, das Niederländische und Flandern, behielte; und sie machten

sich

sich fertig, Friedensunterhandlungen zu Utrecht anzustellen.

Der König, welcher die Streitigkeiten wegen der oranischen Erbschaft durch einen entscheidenden Vertrag geendigt zu sehen wünschte, begab sich in das Klevische, um wegen dieser Sache mit dem Fürsten Friso von Nassau eine Einrichtung zu treffen. Allein dieser unglückliche Fürst ertrank bey dem Uebergange über den Mördick, da er sich nach Haag verfügen wollte. Friedrich I. gewann dafür ein anderes Land, durch das Aussterben der Grafen von Mansfeld. Dieses Land wurde dem König von Preussen, und dem Kuhtfürsten von Sachsen anvertrauet. Die preussische Regierung kam nach Mansfeld, und die sächsische nach Eisleben.

Indessen richtete sich alles unvermerkt zu einem Frieden ein. Die Unterhandlungen dauerten zu Utrecht noch immer fort, und die Grafen von Döhnhof, Metternich und Biberstein, fanden sich daselbst als Gevollmächtigte des Königs ein. 1712.

Indem man mit diesen Unterhandlungen beschäftigt war, entstund in Engelland eine Staatsveränderung, wovon Europa dem Marschall von Tallard, der in Londen gefangen gewesen war, die Schuld beymaß. Die Partey des Mylord Marlborough wurde gestürzet, es mochte nun der gedachte Marschall, oder dasjenige, was man einen ungefehren Zufall zu nennen pfleget, die Ursache davon seyn. Diejenigen von dem Volke, welche den Frieden wünschten, behielten die Oberhand.

hand. Der Herzog von Ormond bekam die Anführung der Engliſchen Völker in Flandern, und trennete ſich gleich zu Anfange des Feldzuges von den Verbundenen. Der Prinz Eugen fuhr noch immer mit den Thätlichkeiten fort, ob er ſchon von den Engelländern verlaſſen, und dadurch geſchwächet worden war. Den Fürſten von Anhalt, und den Preuſſen, wurde die Belagerung von Landrecy aufgetragen. Villars aber rückte vor Denain, überfiel das daſige Lager des Mylord Albemarle, und ſchlug es, ehe der Prinz Eugen ihm zu Hülfe kommen konnte. Durch dieſen Sieg kamen Marchiennes, Quenoi, Douai, und Bouchain, wieder unter franzöſiſche Bothmäßigkeit.

Die Verbundenen folgten dem Beyſpiele der Engelländer, und waren nunmehr ernſtlich auf einen Frieden bedacht. Der Kaiſer war der einzige, der den Krieg fortſetzen wollte, weil entweder ſeine Räthe, wegen ihrer Langſamkeit, noch zu keiner Entſcheidung hatten kommen können, oder weil dieſer Fürſt ſich für ſtark genug hielt, Ludwig XIV. allein zu widerſtehen. Seine Umſtände wurden aber dadurch nur noch mehr verſchlimmert.

Der König ließ jetzo die holländiſche Beſatzung im Aloſt überrumpeln, und behauptete durch den Beſitz ſeine Anſprüche auf dieſen Platz.

Allein die friedfertigen Geſinnungen in Süden hatten keinen Einfluß in den Norden. Der König von Dännemark rückte in das Herzogthum Bremen ein, und eroberte Stade. Der Czaar

und

und der König von Pohlen, versuchten eine Landung auf der Insel Rügen; durch die guten Maaßregeln der Schweden aber wurde sie rückgängig gemachet. Die Verbundenen waren bey der Belagerung von Stralsund nicht glücklicher: denn sie wurden gezwungen, dieselbe aufzuheben. Steinbock trug bey Gadebusch, im Mecklenburgischen, einen Sieg über die Sachsen und Dänen davon. Da hernach eine Verstärkung von 10000. Schweden in Pommern anlangte, so wurde das ganze Land von den Feinden befreyet. Die Dänen wurden gezwungen, Rostock zu verlassen, und übergaben diese Stadt den Völkern des Königs, als ausschreibenden Fürsten im niedersächsischen Kreise; allein die Schweden verjagten die Preussen daraus. Die Unpartheylichkeit des Königs litte darunter nichts. Er fuhr mit seinen Unterhandlungen fort, um die Gemüther zu einem Vergleiche zu bewegen, und das Ungewitter zu zertheilen, welches sich um seine Staaten herum aufzog.

Zu Anfange des Jahrs 1713. starb Friedrich I. an einer auszehrenden Krankheit, womit er schon seit langer Zeit befallen gewesen war. Er sahe weder die Vollendung des Friedens, noch die Wiederherstellung der Ruhe unter seinen Nachbarn. 1713.

Er hatte drey Gemahlinnen. Die erstere war eine Prinzeßin von Hessen, mit welcher er eine Tochter zeugte: die sich mit dem Erbprinzen von Hessen, welcher endlich den schwedischen Thron bestiegen, vermählte. Sophia Charlotte von

Han-

Hannover brachte Friedrich Wilhelmen zur Welt, der nachgehends zur Regierung gelangte. Die dritte, eine Prinzeßinn von Meklenburg, verstieß er wegen ihres Wahnsinnes.

Abschilderung. Wir haben nunmehr alle Begebenheiten in dem Leben Friedrichs I. gesehen. Es ist weiter nichts übrig, als daß wir noch einige flüchtige Blicke auf seine Person, und auf seine Gemüthsbeschaffenheit werfen. Er war klein und übel gestaltet. Bey einer stolzen Mine hatte er eine ganz gemeine Gesichtsbildung. Seine Seele glich einem Spiegel, der alle Gegenstände zurückwirft, welche sich darstellen. Er ließ sich durch einen jeglichen Eindruck leicht bewegen. Diejenigen, von denen er, in gewisser Maassen, eingenommen war, wußten sein Gemüth sowohl aufzubringen, als zu beunruhigen. Aus Eigensinn ließ er sich den Zorn einnehmen, und aus Sorglosigkeit war er sanftmüthig. Er vermengte eitle Dinge mit der wahren Grösse, und ergab sich mehr dem Glanze, welcher blendet, als dem nützlichen, welches allemal gegründet ist. In verschiedenen Kriegen des Kaisers, und der Verbundenen, opferte er 30000. von seinen Unterthanen auf, um die königliche Würde zu erhalten. Nach derselben strebte er nur deswegen so begierig, damit er seinen Geschmack durch das äusserliche Gepränge befriedigen, und seine stolze Verschwendung durch einen scheinbaren Vorwand rechtfertigen könnte.

Er liebte die Pracht und zwar großmüthig; allein wie theuer hat er nicht das Vergnügen, seine Leidenschaften zu befriedigen, erkaufet? Er verhandelte

delte das Blut seiner Unterthanen an die Engelländer und Holländer, wie die herumschweifenden Tartaren ihre Heerden, an die Schlächter in Podolien verkaufen. Da er nach Holland kam, um die Verlassenschaft des Königs Wilhelms zu übernehmen: so war er im Begriffe seine Völker aus Flandern zurück zu ziehen. Man gab ihm einen grossen Brillanten von dieser Verlassenschaft; und die 15000. Mann liessen sich in den Diensten der Verbundenen todt schlagen.

Die Vorurtheile des Pöbels scheinen die Pracht der Fürsten zu rechtfertigen. Allein ein anderes ist die Freygebigkeit einer Privatperson, und ein anderes die Freygebigkeit eines regierenden Herrn. Ein Fürst ist der erste Bediente, und die erste obrigkeitliche Person in dem Staate. Er ist schuldig, ihm von der Anwendung der Auflagen und Einkünfte Rechenschaft abzulegen. Er hebet dieselben, um den Staat durch Soldaten, die er hält, zu vertheidigen; um die Würden zu behaupten, womit er bekleidet ist; um Dienste und Verdienste zu belohnen; um in gewissermaassen ein Gleichgewicht zwischen den Reichen, und denjenigen, die in Schulden stecken, fest zu setzen; um die Unglücklichen von allerley Geschlecht und Gattung zu unterstützen; um endlich alles, was den Staatskörper überhaupt angehet, erhalten und prächtig zu machen. Hat der Fürst einen aufgeklärten Verstand, und ein aufrichtiges Herz: so wird er bey allen seinen Ausgaben auf den Nutzen des gemeinen Wesens, und auf den grössern Vortheil seiner Unterthanen, sehen.

Die Pracht, welche Friedrich I. liebte, war nicht von dieser Art. Es war vielmehr die Verschleuderung eines eiteln und verschwenderischen Fürsten. Sein Hof war einer von den prächtigsten in Europa. Seine Abgesandten führten eben so grossen Staat, als die portugiesischen. Er unterwat die Armen, um die Reichen zu mästen. Seine Günstlinge bekamen starke Besoldungen, da indessen seine Unterthanen im Elende schmachteten. Seine Gebäude waren kostbar, und seine Lustbarkeiten prächtig. In seinen Küchen, Kellereien und Ställen bemerkte man mehr einen asiatischen Stolz, als eine europäische Anständigkeit.

Seine Freygebigkeit schien mehr die Wirkung eines ungefehren Zufalls, als einer verständigen Wahl zu seyn. Seine Bedienten machten ihr Glück, wenn sie zuvor die erste Aufwallung seines Zorns ertragen hatten. Er gab einem Jäger, der ihm einen Hirsch von vielen Enden auftrieb, ein Lehngut von 40000. Thalern. Die Seltsamkeit seines Aufwands fällt nicht besser in das Auge, als wenn man die ganze Summe desselben mit der Summe seiner Einkünfte vergleichet, und aus seinem ganzen Leben gleichsam nur ein einziges Gemählde machet. Alsdenn siehet man mit Erstaunen, Theile eines riesenmäßigen Körpers, woran sich Glieder befinden, die dem Verderben nahe sind. Dieser Fürst wollte seine Einkünfte von dem Fürstenthume Halberstadt den Holländern verpfänden, damit er den berufenen Brillanten, Pir, kaufen könnte, den Ludwig XIV, zur Zeit der Regentschaft, an sich gebracht hatte. Er verkaufte

den Bundsgenoſſen 20000. Mann, damit er den Namen haben möchte, als ob er ihrer 30000. unterhielt.

Sein Hof war wie ein groſſer Fluß, der das Waſſer aller kleinen Bäche in ſich ſchlucket. Seine Günſtlinge ſtrotzten von ſeiner Freygebigkeit, und ſeine Verſchwendung koſtete täglich unermeßliche Summen. Indeſſen waren **Preuſſen** und **Lithauen** dem Hunger, und der Peſt, ausgeſetzet; und dieſer großmüthige Monarch würdigte ſie nicht, ihnen beyzuſpringen. Ein geiziger Fürſt iſt für ſeine Unterthanen, wie ein Arzt, der einen Kranken in ſeinem Blute erſticken läßt. Ein verſchwendriſcher iſt, wie ein ſolcher Arzt, der durch zu vieles Aderlaſſen ums Leben bringet.

Die Zuneigungen **Friedrichs I.** waren niemals beſtändig, er mochte ſich nun ſeine ſchlimme Wahl reuen laſſen, oder keine Nachſicht gegen die menſchlichen Schwachheiten hegen. Mit ſeinen Günſtlingen nahm es, von dem Freyherrn von **Dankelmann** an, bis auf den Grafen von **Wartenberg**, ein unglückliches Ende.

Sein ſchwacher und abergläubiſcher Geiſt hegte eine beſondere Neigung zur calviniſchen Lehre; zu welcher er gern alle übrigen Religionen gebracht hätte. Es iſt glaublich, daß er ein Verfolger geweſen ſeyn würde, wenn die Prieſter auf den Einfall gerathen wären, feyerliche Gebräuche mit den Verfolgungen zu verbinden. Er verfertigte auch ein Gebetbuch, welches aber, zu ſeiner Ehre, niemals gedruckt worden iſt.

Ist **Friedrich** I. lobenswürdig: so ist er es deswegen, weil er seine Staaten beständig in Ruhe erhalten hat, da indessen die Länder seiner Nachbarn durch Kriege verheeret wurden; weil er von Natur ein gutes Gemüth hatte; und wenn man auch dieses dazu rechnen will, weil er niemals die ehelichen Tugenden verletzet hat. Ueberhaupt war er in kleinen Dingen groß, und in grossen klein. Sein Unglück hat gewollt, daß er, in der Geschichte, zwischen einem Vater und Sohn zu stehen gekommen ist, deren überlegene Gaben ihn verdunkeln.

Von dem Aberglauben, und der Religion.

Ich mache aus dieſem Stücke, welches die Religion und den Aberglauben angehet, drey Abtheilungen, und um mehrerer Deutlichkeit und Ordnung willen, will ich die Religion unter dem Heidenthume, unter dem Pabſtthume, und unter der Glaubensreinigung vorſtellen.

Erſte Abtheilung.

Von der Religion unter dem Heidenthume.

Brandenburg iſt dem Gottesdienſte verſchiedner Völker gefolget, von denen es bewohnet worden iſt. Die **Teutonen**, als die älteſten Einwohner, beteten einen Gott, mit Namen **Tuiſton**, an. **Cäſar** ſpricht, dieſes ſey der **Dis Pater**, den die Erde gebohren habe, und der ebenfalls einen Sohn, Namens **Man**, hatte.

Der Gottesdienſt, den die **Deutſchen** ihren Göttern leiſteten, war ihren einfältigen, aber wilden und groben Sitten gemäß. Sie verſammel-

ten ſich in geheiligten Wäldern, ſangen ihren Götzen zu Ehren Lieder, und opferten ihnen ſo gar Menſchen.

Es war keine Landſchaft, die nicht ihre beſondere Gottheit gehabt hätte. Die **Vandalen** hatten einen, Namens **Triglaf**. Noch einen andern fand man auf dem **Harlungerberge** bey **Brandenburg**. Er wurde mit drey Köpfen vorgeſtellet, wodurch angedeutet werden ſollte, daß er im Himmel, auf der Erde, und in der Hölle, herrſche. Dieſes war vermuthlich die Dreyeinigkeit der Heiden. **Tacitus** erzählet, daß die **Deutſchen** eine gewiſſe Anzahl weiſſer Pferde gehabt haben, von welchen ſie glaubten, daß ſie in den Geheimniſſen ihrer Götter unterrichtet wären; und daß man für die Göttin **Trigla** ein ſchwarzes Pferd gehalten habe, welches als der Ausleger ihres Willens angeſehen wurde. Dieſes Volk betete auch Schlangen an; und man beſtrafte diejenigen mit dem Tode, welche denſelben das Leben raubten.

Im fünften Jahrhunderte verlieſſen die **Vandalen** ihr Vaterland, um **Frankreich**, **Spanien**, ja auch **Africa**, zu überſchwemmen. * Die **Sachſen**, welche damals aus **Engelland** zurück kamen, thaten eine Landung an der Mündung der **Elbe**, und nahmen von denjenigen Gegenden zwiſchen der **Elbe**, **Spree** und **Oder**, Beſitz, welche die Einwohner des Landes verlaſſen hatten. Ihre Götter, und ihre Religion, kamen mit ihnen nach **Brandenburg**. Ihr vornehmſtes

* Oroſius und Gregorius von Tours.

ſtes Götzenbild wurde die Irmenſäule, das iſt, die Säule Irmans, genennet. Die gelehrten Deutſchen Wortforſcher haben nicht ermangelt, den Namen Irman von dem Hermes herzuleiten, welches der Merkur der Griechen und Egypter geweſen iſt.

Es iſt allen denjenigen bekannt, die in den Schriften der Deutſchen bewandert ſind, daß ſich ihre Gelehrten durchgängig einbilden, eine Aehnlichkeit zwiſchen den Gottheiten der Deutſchen, Egypter, Griechen und Römer anzutreffen.

Es iſt, zu allem Unglücke, nur allzuwahr, daß Irrthum und Aberglauben das Erbtheil der Menſchen zu ſeyn ſcheinen. Alle Völker haben einen gleich groſſen Hang zum Götzendienſte gehabt. Da ſie auch alle faſt gleiche Leidenſchaften haben: ſo ſind die Wirkungen davon allezeit auf gleiche Weiſe eingetroffen. Die Furcht hat der Leichtgläubigkeit den Weg gebahnet; und die Eigenliebe hat gar bald den Himmel in das Schickſal der Menſchen verwickelt. Daher ſind alle die verſchiedenen Arten des Gottesdienſtes entſtanden. Eigentlich waren ſie nur Zeichen der Unterthänigkeit, die auf hunderterley verſchiedene Art ausgedrückt wurde, um den Zorn des Himmels zu ſtillen, vor deſſen Wirkungen man ſich fürchtete. Die menſchliche Vernunft, die durch das Schrecken verderbt und ganz viehiſch gemacht worden war, welches ihr allerley Arten von groſſem Elende einflöſſete, wußte nicht, woran ſie ſich halten ſollte, um ſich gegen ihre Furcht zu ſichern. Wie die Kranken ihre Zuflucht zu allerley Hülfsmitteln nehmen, und verſu-

chen, ob sich nicht eines darunter finden möchte, wodurch sie genesen könnten: so hat auch hier das menschliche Geschlecht, in seiner Blindheit, ein göttliches Wesen, und eine hülfreiche Kraft, in allen Gegenständen der Natur, vom erhabensten bis zum geringsten, angenommen. Alles wurde angebetet. Der Weihrauch wurde für Erdschwämme angezündet. Dem Krokodille wurden Altäre aufgerichtet. Die Bildsäulen grosser Männer, von denen zuerst Völker regieret worden waren, hatten ihre Tempel und Priester; und zu solchen Zeiten, da allgemeine Plagen ein Land verheereten, wurde der Aberglaube verdoppelt.

Die gelehrten Deutschen haben Grund, wenn sie in diesem Verstande sagen, daß der Aberglaube bey allen Völkern einerley ist. Allein, ob er schon überhaupt eine Folge der Leichtgläubigkeit ist; so entdecket er sich doch unter einer unendlich verschiedenen Schattirung, die nach der Gemüthsart der Völker eingerichtet ist. Ich kann mir schwerlich einbilden, daß die sinnreichen Fabeln der Griechen von der Minerva, der Venus, und dem Apollo, zur Zeit des Heidenthums, in diesem Lande bekannt gewesen seyn sollten. Allein unsere tiefsinnigen Wortforscher bekümmern sich nicht um die Wahrscheinlichkeit. Sie glauben, ihre heidnische Göttergeschichte dadurch zu veredlen, wenn sie ihren Göttern einen griechischen oder römischen Ursprung zuschreiben, als ob der Name dieser Völker dem Götzendienste ein mehreres Ansehen verschaffen könnte, und als ob die Ausschweifung

stung der Griechen besser wäre, als der Deutschen ihre.

Die Irmensäule war nicht die einzige Gottheit der Sachsen. Man hat unter einem von ihren Götzenbildern folgende Aufschrift gefunden: **Ich bin ehemals der Herzog der Sachsen gewesen, und bin derselben Gott geworden.** **Angelus** behauptet, daß sie die Sonne unter dem Bilde eines mit Stralen umgebenen Kopfes angebetet haben, und daß von diesem Götzenbilde die Stadt **Sonnenburg**, wo es stund, ihren Namen erhalten habe. Eben dieser Schriftsteller giebt vor, daß sie auch die **Venus** angebetet haben, welche halb nackend vorgestellet gewesen, deren linke Brust von einem Pfeile durchbohret war, und welche von drey Gratien, kleiner als sie selbst war, umgeben wurde. Die Einwohner nenneten sie **Magda**, welche so viel als Mädchen bedeutet, und **Angelus** versichert, daß **Magdeburg**, wo ihre Altäre stunden, seinen Namen daher bekommen habe. * Man sahe noch das verfallene Gemäuer von ihrem Tempel in dieser Stadt, ehe **Tilly** dieselbe verwüstete. Was bey dem Dienste, den die **Sachsen** dieser Gottheit erwiesen, am merkwürdigsten zu seyn scheint, ist dieses, daß sie ihr zu Ehren Spiele anstelleten, sie bestunden in Turniren, wobey sich alle junge Leute aus den benachbarten Dörfern einfanden. Sie legten bey den Richtern eine Summe Geld nieder, und zwar zur Ausstattung einer Jungfrau, welche, an statt des Preises, demjenigen, der den Sieg davon ge-

* Magdeburgische Jahrbücher.

tragen hatte, zur Ehe gegeben wurde. Die magdeburgiſchen Jahrbücher bezeugen, daß dieſe Spiele, als ein Ueberbleibſel des Heidenthums, noch in den Jahren 1279. und 1387. angeſtellet worden ſind.

Die Pracht ſchlich ſich in die Religion ein, da die Reichthümer zunahmen. In den alten Zeiten hielten die Völker dafür, es ſchickte ſich nicht, ihre Götter in Tempel zu ſetzen, die von Menſchenhänden gebauet wären; ſondern ſie beteten ſie in ihren geheiligten Haynen an. Nachdem aber die Sitten weichlicher wurden, bekamen die Götter ihre Wohnung in den Städten. * Indeſſen wurde die alte Gewohnheit nicht gänzlich abgeſchaffet: Denn man findet, daß Karl der Groſſe den Sachſen verboten hat, Eichen anzubeten, und ſie mit dem Blute der Opfer zu beſprengen.

Die Prieſter,** in den damaligen Zeiten, waren liſtiger und ſchalkhafter, als das gemeine Volk. Nebſt ihrem prieſterlichen Amte trieben ſie noch eine dreyfache Marktſchreierey. Sie ſchmiedeten Orakel, und mengeten ſich in die Sternkunde, und in die Arzeneykunſt. Man hätte nicht ſo viel Ränke nöthig gehabt, um ein Volk zu hintergehen, welches ſo ſchwach, und von ſo groben Sitten war. Daher war es auch ſehr ſchwer, eine Religion auszurotten, die ſich durch ſo vielen Aberglauben in den Gemüthern befeſtigt hatte. Ganz Deutſchland hieng dem Götzendienſte an, da Karl der Groſſe, und nach ihm Heinrich der Vogelſteller, die Bekeh-

* Linderbrock.

** Freinsheim und Schmidt.

Bekehrung dieſer Völker unternahmen. Nach vielen vergeblichen Bemühungen gelung es ihnen nur alsdenn, da ſie den Götzendienſt in ganzen Strömen von Menſchenblute, welches ſie vergoſſen, gleichſam erſäuſeten.

Zweyte Abtheilung.

Bekehrung der Völker zum Chriſtenthume, und von dem Zuſtande der katholiſchen Religion im Brandenburgiſchen.

Man findet bey allen Völkern die Thorheit, daß ſie die Fürtreflichkeit ihrer Geſetze, ihrer Sitten, und ihrer Religion, aus dem Alter ihres Urſprunges erweiſen wollen. Die **Deutſchen** begnügten ſich nicht damit, daß ſie den **Griechen** ihre Götter geraubet hatten. Sie wollten auch für eben ſo alte Chriſten gehalten ſeyn, als die übrigen **europäiſchen** Nationen. Sie fanden in dem heiligen **Hieronymus**, ich weiß nicht was für eine Stelle, worinne, wie **Staphonius** und **Smirius** vorgeben, geſagt wird, daß der Apoſtel **Thomas** in dem **nordlichen** Theile von **Deutſchland** das Evangelium geprediget habe. Er muß alſo wohl nichts, als den Unglauben geprediget haben? Denn das Volk blieb, lange Zeit nach ihm, heidniſch.

Es

Es findet sich, man mag auch sagen, was man will, keine Spur von dem Christenthum in dem Brandenburgischen, bis auf die Zeiten Karls des Grossen.* Nachdem dieser Kaiser verschiedene Siege über die Sachsen und Brandenburger davon getragen hatte: so schlug er sein Lager zu Wolmersstadt,** bey Magdeburg auf, und bewilligte diesen Landschaften, die er bezwungen hatte, nur unter der Bedingung den Frieden, wenn sie den christlichen Glauben annehmen würden. Die Unmöglichkeit, einem so furchtbaren Feinde zu widerstehen, und die Furcht vor den Drohungen, bewog diese Völker, die Taufe anzunehmen; Und sie empfiengen dieselbe in dem kaiserlichen Lager. Allein die Sicherheit brachte sie alle wieder zum Götzendienste zurück, sobald sich der Kaiser mit seinem Heere aus ihrer Nachbarschaft entfernet hatte.

Der Kaiser, Heinrich der Vogelsteller, siegte nachgehends, nach dem Beyspiele Karls des Grossen, über die Einwohner an den Ufern der Elbe, und der Oder. Nachdem viel Blut vergossen worden war, wurden diese Völker unter das Joch gebracht, und bekehret. Die Christen zerstöreten, aus Eifer, die Götzenbilder der Heiden, so, daß uns fast keine Spur davon übrig geblieben ist. An die Stellen, wo diese Götzenbilder gestanden hatten, wurden allerley Heilige gesetzet, und neue Irrthümer folgten den alten.

Im

* Im achten Jahrhunderte.

** Heinrich Meibom.

Im Jahre 939. ſtiftete der Kaiſer **Otto I.** die Biſchofsthümer **Brandenburg** und **Havelberg**. Er glaubte vermuthlich, der Abgötterey, wozu die Einwohner geneigt waren, durch dieſes Mittel einen Damm entgegen zu ſetzen, damit ſie das Land nicht wiederum überſchwemmen möchte. So legen die Fürſten in neueroberten Städten Citadellen an, um die Unbändigkeit und Meuterey ihrer Einwohner im Zaume zu halten.

Da **Brandenburg** einmal zum chriſtlichen Glauben bekehret war, verfiel es gar bald in die Ausſchweifung eines falſchen Glaubenseifers. Es machte ſich zugleich dem Pabſte, dem Kaiſer, und dem Markgrafen, der es regierete, zinsbar. Es währete nicht lange, ſo lieſſen ſich die Einwohner ihre Thorheit reuen. Sie bedauerten ihre Götzen, welche handgreifliche Gegenſtände ihres Dienſtes waren, und ihnen nicht ſo viel Beſchwerde verurſachten, als die Schatzungen, die ſie jährlich dem Pabſte bezahlen mußten, den ſie doch niemals zu ſehen bekamen. Die Liebe zur Freyheit, die Macht eines alten Vorurtheils, und der Eigennutz, alles dieſes führete ſie wieder zu ihren falſchen Göttern zurück. Der König der **Vandalen**, **Miſtevoyus**, ſtellete ſich an die Spitze des von neuem entſtehenden Heidenthums. Er verjagte den Markgrafen von **Brandenburg**, **Dietrich**, und ſtellte hierauf den alten Götzendienſt wiederum her. Die chriſtliche Religion wurde zum drittenmale durch Kriegsvölker in **Brandenburg** wiederum eingeführet. Die ſiegende katholiſche Religion zeigete ſich nunmehr daſelbſt ohne Zwang, und zog die

gröſten

größten Aergerniſſe nach ſich. Die Biſchöffe waren unwiſſend, grauſam, ehrgeizig, und über dieſes kriegeriſch. Sie zogen in Perſon wider die Markgrafen, und andre Nachbarn zu Felde; plünderten, verheereten und verbrannten die Landſchaften; und maaßten ſich doch, ohngeachtet eines mit Laſtern ſo befleckten Lebens, einer unumſchränkten Gewalt über die Gewiſſen an.

Dieſe Unordnungen waren damals ſo gemein, daß die Geſchichte von dergleichen Beyſpielen gleichſam wimmelt. Ich will nur zwey davon anführen. * Im Jahre 1278, bekriegte der Erzbiſchof von **Magdeburg**, **Günther**, den Kuhrfürſten **Otto**, der den Beynamen des **Schützen** führte, nahm ihn gefangen, und zwang ihn, ſich für eine Summe von 7000. Mark Silbers zu löſen. Im Jahr 1391. bemächtigte ſich der Erzbiſchof **Albrecht**, der beſtändig gewafnet war, des Herrn von **Bredow**, der die Stelle eines Generalſtatthalters in der **Mark** begleitete, nahm die Stadt **Rathenau** ein, und rückte mit der Fackel in der einen, und dem Schwerdte in der andern Hand, längſt an der **Havel** fort, und verwüſtete alſo das ganze Land.

Die grobe Unwiſſenheit, worinne dieſe Leute im 13ten Jahrhunderte lebeten, war gleichſam ein Acker, wo der Aberglaube Frucht bringen mußte. Es fehlete auch weder an Wunderwerken, noch an andern Betrügereyen, welche vermögend waren, das Anſehen der Prieſter zu befeſtigen.

Locke-

* Lockelius.

Lockelius erzählet ganz ernſthaft, daß, da der Fürſt Otto, wegen eitelen Urſachen, von dem Erzbiſchofe von Magdeburg in den Bann gethan worden wäre: ſo habe er darüber geſpottet; allein er habe ſeinen Sinn gar bald geändert, da er geſehen, daß auch ausgehungerte Hunde kein Fleiſch von ſeiner Tafel freſſen wollten; und darauf ſey er in ſich gegangen. Ohne Zweifel ſind dieſe Hunde orthodoxiſch geweſen; doch zu allem Unglücke findet man keine mehr von dieſer Zucht.

Die wunderthätigen Marienbilder, andere hülfreiche Bilder, und die Reliquien der Heiligen, hatten damals eine ganz beſondere Kraft.* Unter andern war das Blut zu Belitz ſehr berühmt. Es verhielt ſich damit folgendergeſtalt. Eine Gaſtwirthinn in dieſer Stadt ſtahl eine geweihete Hoſtie, und vergrub ſie unter eine Tonne in ihrem Keller, damit ihr Bier beſſer abgehen möchte. Sie empfand darüber Gewiſſensbiſſe: Denn die Gaſtwirthinnen haben ein überaus zartes Gewiſſen. Sie beichtete ihr Verbrechen dem Pfarrer; und dieſer kam mit ſeinem ganzen prieſterlichen Schmuck in Proceſſion herzu, um die Hoſtie auszugraben. Indem er mit dem Grabeſcheide in die Erde hinein ſtach: ſo ſahe man Blut hervor quellen; und jedermann ſchrie, welch ein Wunderwerk! Der Betrug war aber zu grob; denn man wußte, daß es Blut von einem Ochſen war, welches die Gaſtwirthinn daſelbſt ausgegoſſen hatte. Indeſſen machten ſolche Wunderwerke dennoch einen ſtarken Eindruck in die Gemüther

* 1249. Brandenburgiſche Jahrbücher.

ther des Volks. Allein dieses war noch nicht genug.* Der römische Hof, der beständig darauf bedacht ist, wie er, unter dem Schatten der Altäre, seine Herrschaft ausbreiten möchte, unterließ keines von denen Mitteln, wodurch er diese Absicht erreichen konnte. Im dreyzehenden Jahrhunderte entstunden die meisten Mönchsorden. Der Pabst errichtete deren in Deutschland und Brandenburg so viel, als er konnte, unter dem Vorwande, die Gemüther dadurch in dem christlichen Glauben zu befestigen. Die Menschenfeinde, die Müßiggänger, Taugenichte, die Faulen, und allerley andere Leute, die in der Welt ihre Ehre verlohren hatten, nahmen ihre Zuflucht in diese geheiligten Freystädte, sie machten den Staat an Unterthanen arm, indem sie sich der Gesellschaft entzogen, und sich des Seegens begaben, den GOtt unsern ersten Aeltern ertheilet hat. Sie waren den Bürgern zur Last, indem sie sich nur von Allmosen nährten, oder die Güter anderer auf eine unerlaubte Art an sich brachten. Ob schon diese Errichtungen den Gesetzen der Geselligkeit, und den Gesetzen der guten Staatsklugheit, gleich stark zuwider waren: so führte sie doch der Pabst in ganz Europa ein, und brachte es, ohne Widerspruch, dahin, daß er, auf Unkosten aller Fürsten, ein mächtiges Heer von Priestern anwerben, und grosse Besatzungen in denenjenigen Ländern unterhalten konnte, worüber er nicht zu befehlen hatte. Allein damals waren die Leute ohne Vernunft, die Fürsten waren schwach, und die Religion siegete.

Da

* 1270.

Da die christliche Lehre einmal tiefe Wurzeln geschlagen hatte: so brachte sie Schwärmer von allen Arten hervor.* Im Jahre 1351. wurde Brandenburg von der Pest verheeret; und dieses war schon genug, daß der Aberglaube mehr ausschweifen konnte. Um den Zorn des Himmels zu stillen, taufte man die Juden mit Gewalt, und andere verbrannte man. Man stellete Processionen an, und that Gelübde bey wunderthätigen Bildern. Die Einbildungskraft, die durch thörichte, oder seltsame Erfindungen erhitzet worden war, gebahr endlich den Orden der Flagellanten. Dieses waren gallsüchtige und schwermüthige Christen, die sich in öffentlichen Processionen mit Ruthen von Drat peitschten. Indessen hatte der Pabst einen Abscheu vor so ungeheuern Kasteiungen, und schafte den Orden, nebst seinen Mißbräuchen, ab.

Die Andacht des Volkes wurde nunmehr auf gelindere Gegenstände gekehret. Der Pabst Johannes XXII. errichtete in dem Brandenburgischen Ablaßstühle. Die Augustiner trieben ihren Handel mit dem Ablasse, und schickten die Einkünfte davon nach Rom. Die Wunderwerke wurden endlich so gemein, daß die Geschichtschreiber** erzählen, es habe im Jahre 1500. über alle diejenigen, die sich auf der Strasse befanden, rothe und weisse Kreuze geregnet. Man fand sogar solche Kreuze in dem Brodte; und dieses wurde als die Vorbedeutung eines grossen Unglücks angesehen.

* Kramer, Baronius, Lockelius.

** Lockelius, Brandenburgische Jahrbücher.

chen, ob sich nicht eines darunter finden möchte, wodurch sie genesen könnten: so hat auch hier das menschliche Geschlecht, in seiner Blindheit, ein göttliches Wesen, und eine hülfreiche Kraft, in allen Gegenständen der Natur, vom erhabensten bis zum geringsten, angenommen. Alles wurde angebetet. Der Weihrauch wurde für Erdschwämme angezündet. Dem Krokodille wurden Altäre aufgerichtet. Die Bildsäulen grosser Männer, von denen zuerst Völker regieret worden waren, hatten ihre Tempel und Priester; und zu solchen Zeiten, da allgemeine Plagen ein Land verheereten, wurde der Aberglaube verdoppelt.

Die gelehrten **Deutschen** haben Grund, wenn sie in diesem Verstande sagen, daß der Aberglaube bey allen Völkern einerley ist. Allein, ob er schon überhaupt eine Folge der Leichtgläubigkeit ist; so entdecket er sich doch unter einer unendlich verschiedenen Schattirung, die nach der Gemüthsart der Völker eingerichtet ist. Ich kann mir schwerlich einbilden, daß die sinnreichen Fabeln der **Griechen** von der **Minerva**, der **Venus**, und dem **Apollo**, zur Zeit des Heidenthums, in diesem Lande bekannt gewesen seyn sollten. Allein unsere tiefsinnigen Wortforscher bekümmern sich nicht um die Wahrscheinlichkeit. Sie glauben, ihre heidnische Göttergeschichte dadurch zu veredlen, wenn sie ihren Göttern einen **griechischen** oder **römischen** Ursprung zuschreiben, als ob der Name dieser Völker dem Götzendienste ein mehreres Ansehen verschaffen könnte, und als ob die Ausschweifung

ſinn der Griechen beſſer wäre, als der Deutſchen ihre.

Die Irmenſäule war nicht die einzige Gottheit der Sachſen. Man hat unter einem von ihren Götzenbildern folgende Aufſchrift gefunden: **Ich bin ehemals der Herzog der Sachſen geweſen, und bin derſelben Gott geworden.** **Angelus** behauptet, daß ſie die Sonne unter dem Bilde eines mit Stralen umgebenen Kopfes angebetet haben, und daß von dieſem Götzenbilde die Stadt **Sonnenburg**, wo es ſtund, ihren Namen erhalten habe. Eben dieſer Schriftſteller giebt vor, daß ſie auch die **Venus** angebetet haben, welche halb nackend vorgeſtellet geweſen, deren linke Bruſt von einem Pfeile durchbohret war, und welche von drey Gratien, kleiner als ſie ſelbſt war, umgeben wurde. Die Einwohner nenneten ſie **Magda**, welche ſo viel als Mädchen bedeutet, und **Angelus** verſichert, daß **Magdeburg**, wo ihre Altäre ſtunden, ſeinen Namen daher bekommen habe. * Man ſahe noch das verfallene Gemäuer von ihrem Tempel in dieſer Stadt, ehe **Tilly** dieſelbe verwüſtete. Was bey dem Dienſte, den die **Sachſen** dieſer Gottheit erwieſen, am merkwürdigſten zu ſeyn ſcheint, iſt dieſes, daß ſie ihr zu Ehren Spiele anſtelleten, ſie beſtunden in Turniren, wobey ſich alle junge Leute aus den benachbarten Dörfern einfanden. Sie legten bey den Richtern eine Summe Geld nieder, und zwar zur Ausſtattung einer Jungfrau, welche, an ſtatt des Preiſes, demjenigen, der den Sieg davon getragen

* Magdeburgiſche Jahrbücher.

tragen hatte, zur Ehe gegeben wurde. Die magdeburgiſchen Jahrbücher bezeugen, daß dieſe Spiele, als ein Ueberbleibſel des Heidenthums, noch in den Jahren 1279. und 1387. angeſtellet worden ſind.

Die Pracht ſchlich ſich in die Religion ein, da die Reichthümer zunahmen. In den alten Zeiten hielten die Völker dafür, es ſchickte ſich nicht, ihre Götter in Tempel zu ſetzen, die von Menſchenhänden gebauet wären; ſondern ſie beteten ſie in ihren geheiligten Haynen an. Nachdem aber die Sitten weichlicher wurden, bekamen die Götter ihre Wohnung in den Städten. * Indeſſen wurde die alte Gewohnheit nicht gänzlich abgeſchaffet: Denn man findet, daß Karl der Groſſe den Sachſen verboten hat, Eichen anzubeten, und ſie mit dem Blute der Opfer zu beſprengen.

Die Prieſter,** in den damaligen Zeiten, waren liſtiger und ſchalkhafter, als das gemeine Volk. Nebſt ihrem prieſterlichen Amte trieben ſie noch eine dreyfache Marktſchreierey. Sie ſchmiedeten Orakel, und mengeten ſich in die Sternkunde, und in die Arzeneykunſt. Man hätte nicht ſo viel Ränke nöthig gehabt, um ein Volk zu hintergehen, welches ſo ſchwach, und von ſo groben Sitten war. Daher war es auch ſehr ſchwer, eine Religion auszurotten, die ſich durch ſo vielen Aberglauben in den Gemüthern befeſtigt hatte. Ganz Deutſchland hieng dem Götzendienſte an, da Karl der Groſſe, und nach ihm Heinrich der Vogelſteller, die Bekeh-

* Linderbrock.

** Freinshcim und Schmidt.

Bekehrung dieſer Völker unternahmen. Nach vielen vergeblichen Bemühungen gelung es ihnen nur alsdenn, da ſie den Götzendienſt in ganzen Strömen von Menſchenblute, welches ſie vergoſſen, gleichſam erſäuſeten.

Zweyte Abtheilung.

Bekehrung der Völker zum Chriſtenthume, und von dem Zuſtande der katholiſchen Religion im Brandenburgiſchen.

Man findet bey allen Völkern die Thorheit, daß ſie die Fürtreflichkeit ihrer Geſetze, ihrer Sitten, und ihrer Religion, aus dem Alter ihres Urſprunges erweiſen wollen. Die Deutſchen begnügten ſich nicht damit, daß ſie den Griechen ihre Götter geraubet hatten. Sie wollten auch für eben ſo alte Chriſten gehalten ſeyn, als die übrigen europäiſchen Nationen. Sie fanden in dem heiligen Hieronymus, ich weiß nicht was für eine Stelle, worinne, wie Staphonius und Smirius vorgeben, geſagt wird, daß der Apoſtel Thomas in dem nordlichen Theile von Deutſchland das Evangelium geprediget habe. Er muß alſo wohl nichts, als den Unglauben geprediget haben: Denn das Volk blieb, lange Zeit nach ihm, heidniſch.

Es

Es findet ſich, man mag auch ſagen, was man will, keine Spur von dem Chriſtenthum in dem Brandenburgiſchen, bis auf die Zeiten Karls des Groſſen.* Nachdem dieſer Kaiſer verſchiedene Siege über die Sachſen und Brandenburger davon getragen hatte: ſo ſchlug er ſein Lager zu Wolmersſtadt,** bey Magdeburg auf, und bewilligte dieſen Landſchaften, die er bezwungen hatte, nur unter der Bedingung den Frieden, wenn ſie den chriſtlichen Glauben annehmen würden. Die Unmöglichkeit, einem ſo furchtbaren Feinde zu widerſtehen, und die Furcht vor den Drohungen, bewog dieſe Völker, die Taufe anzunehmen; Und ſie empfiengen dieſelbe in dem kaiſerlichen Lager. Allein die Sicherheit brachte ſie alle wieder zum Götzendienſte zurück, ſobald ſich der Kaiſer mit ſeinem Heere aus ihrer Nachbarſchaft entfernet hatte.

Der Kaiſer, Heinrich der Vogelſteller, ſiegte nachgehends, nach dem Beyſpiele Karls des Groſſen, über die Einwohner an den Ufern der Elbe, und der Oder. Nachdem viel Blut vergoſſen worden war, wurden dieſe Völker unter das Joch gebracht, und bekehret. Die Chriſten zerſtöreten, aus Eifer, die Götzenbilder der Heiden, ſo, daß uns faſt keine Spur davon übrig geblieben iſt. An die Stellen, wo dieſe Götzenbilder geſtanden hatten, wurden allerley Heilige geſetzet, und neue Irrthümer folgten den alten.

Im

* Im achten Jahrhunderte.

** Heinrich Meibom.

Im Jahre 939. ſtiftete der Kaiſer **Otto I.** die Biſchofthümer **Brandenburg** und **Havelberg**. Er glaubte vermuthlich, der Abgötterey, wozu die Einwohner geneigt waren, durch dieſes Mittel einen Damm entgegen zu ſetzen, damit ſie das Land nicht wiederum überſchwemmen möchte. So legen die Fürſten in neyeroberten Städten Citadellen an, um die Unbändigkeit und Meuterey ihrer Einwohner im Zaume zu halten.

Da **Brandenburg** einmal zum chriſtlichen Glauben bekehret war, verfiel es gar bald in die Ausſchweifung eines falſchen Glaubenseifers. Es machte ſich zugleich dem Pabſte, dem Kaiſer, und dem Markgrafen, der es regierete, zinsbar. Es währete nicht lange, ſo lieſſen ſich die Einwohner ihre Thorheit reuen. Sie bedauerten ihre Götzen, welche handgreifliche Gegenſtände ihres Dienſtes waren, und ihnen nicht ſo viel Beſchwerde verurſachten, als die Schatzungen, die ſie jährlich dem Pabſte bezahlen mußten, den ſie doch niemals zu ſehen bekamen. Die Liebe zur Freyheit, die Macht eines alten Vorurtheils, und der Eigennutz, alles dieſes führete ſie wieder zu ihren falſchen Göttern zurück. Der König der **Vandalen**, **Miſtevoyus**, ſtellete ſich an die Spitze des von neuem entſtehenden Heidenthums. Er verjagte den Markgrafen von **Brandenburg**, **Dietrich**, und ſtellte hierauf den alten Götzendienſt wiederum her. Die chriſtliche Religion wurde zum drittenmale durch Kriegsvölker in **Brandenburg** wiederum eingeführet. Die ſiegende katholiſche Religion zeigete ſich nunmehr daſelbſt ohne Zwang, und zog die

gröſten

größten Aergernisse nach sich. Die Bischöffe waren unwissend, grausam, ehrgeizig, und über dieses kriegerisch. Sie zogen in Person wider die Markgrafen, und andre Nachbarn zu Felde; plünderten, verheereten und verbrannten die Landschaften; und maaßten sich doch, ohngeachtet eines mit Lastern so befleckten Lebens, einer unumschränkten Gewalt über die Gewissen an.

Diese Unordnungen waren damals so gemein, daß die Geschichte von dergleichen Beyspielen gleichsam wimmelt. Ich will nur zwey davon anführen.* Im Jahre 1278, bekriegte der Erzbischof von **Magdeburg, Günther**, den Kuhrfürsten **Otto**, der den Beynamen des **Schützen** führte, nahm ihn gefangen, und zwang ihn, sich für eine Summe von 7000. Mark Silbers zu lösen. Im Jahr 1391. bemächtigte sich der Erzbischof **Albrecht**, der beständig gewafnet war, des Herrn von **Bredow**, der die Stelle eines Generalstatthalters in der **Mark** begleitete, nahm die Stadt **Rathenau** ein, und rückte mit der Fackel in der einen, und dem Schwerdte in der andern Hand, längst an der **Havel** fort, und verwüstete also das ganze Land.

Die grobe Unwissenheit, worinne diese Leute im 13ten Jahrhunderte lebeten, war gleichsam ein Acker, wo der Aberglaube Frucht bringen mußte. Es fehlete auch weder an Wunderwerken, noch an andern Betrügereyen, welche vermögend waren, das Ansehen der Priester zu befestigen.

Locke.

* Lockelius.

Lockelius erzählet ganz ernſthaft, daß, da der Fürſt Otto, wegen eitelen Urſachen, von dem Erzbiſchofe von Magdeburg in den Bann gethan worden wäre: ſo habe er darüber geſpottet; als lein er habe ſeinen Sinn gar bald geändert, da er geſehen, daß auch ausgehungerte Hunde kein Fleiſch von ſeiner Tafel freſſen wollten; und darauf ſey er in ſich gegangen. Ohne Zweifel ſind dieſe Hunde orthodoxiſch geweſen; doch zu allem Unglücke findet man keine mehr von dieſer Zucht.

Die wunderthätigen Marienbilder, andere hülfreiche Bilder, und die Reliquien der Heiligen, hatten damals eine ganz beſondere Kraft.* Unter andern war das Blut zu Belitz ſehr berühmt. Es verhielt ſich damit folgendergeſtalt. Eine Gaſtwirthinn in dieſer Stadt ſtahl eine geweihete Hoſtie, und vergrub ſie unter eine Tonne in ihrem Keller, damit ihr Bier beſſer abgehen möchte. Sie empfand darüber Gewiſſensbiſſe: Denn die Gaſtwirthinnen haben ein überaus zartes Gewiſſen. Sie beichtete ihr Verbrechen dem Pfarrer; und dieſer kam mit ſeinem ganzen prieſterlichen Schmuck in Proceſſion herzu, um die Hoſtie auszugraben. Indem er mit dem Grabeſcheide in die Erde hinein ſtach: ſo ſahe man Blut hervor quellen; und jedermann ſchrie, welch ein Wunderwerk! Der Betrug war aber zu grob; denn man wußte, daß es Blut von einem Ochſen war, welches die Gaſtwirthinn daſelbſt ausgegoſſen hatte. Indeſſen machten ſolche Wunderwerke dennoch einen ſtarken Eindruck in die Gemüther

* 1249. Brandenburgiſche Jahrbücher.

ther des Volks. Allein dieſes war noch nicht genug.* Der römiſche Hof, der beſtändig darauf bedacht iſt, wie er, unter dem Schatten der Altäre, ſeine Herrſchaft ausbreiten möchte, unterließ keines von denen Mitteln, wodurch er dieſe Abſicht erreichen konnte. Im dreyzehenden Jahrhunderte entſtunden die meiſten Mönchsorden. Der Pabſt errichtete deren in Deutſchland und Brandenburg ſo viel, als er konnte, unter dem Vorwande, die Gemüther dadurch in dem chriſtlichen Glauben zu befeſtigen. Die Menſchenfeinde, die Müßiggänger, Taugenichte, die Faulen, und allerley andere Leute, die in der Welt ihre Ehre verlohren hatten, nahmen ihre Zuflucht in dieſe geheiligten Freyſtädte, ſie machten den Staat an Unterthanen arm, indem ſie ſich der Geſellſchaft entzogen, und ſich des Seegens begaben, den GOtt unſern erſten Aeltern ertheilet hat. Sie waren den Bürgern zur Laſt, indem ſie ſich nur von Allmoſen nährten, oder die Güter anderer auf eine unerlaubte Art an ſich brachten. Ob ſchon dieſe Errichtungen den Geſetzen der Geſelligkeit, und den Geſetzen der guten Staatsklugheit, gleich ſtark zuwider waren: ſo führte ſie doch der Pabſt in ganz Europa ein, und brachte es, ohne Widerſpruch, dahin, daß er, auf Unkoſten aller Fürſten, ein mächtiges Heer von Prieſtern anwerben, und groſſe Beſatzungen in denenjenigen Ländern unterhalten konnte, worüber er nicht zu befehlen hatte. Allein damals waren die Leute ohne Vernunft, die Fürſten waren ſchwach, und die Religion ſiegete.

Da

* 1270.

Da die christliche Lehre einmal tiefe Wurzeln geschlagen hatte: so brachte sie Schwärmer von allen Arten hervor.* Im Jahre 1351. wurde Brandenburg von der Pest verheeret; und dieses war schon genug, daß der Aberglaube mehr ausschweifen konnte. Um den Zorn des Himmels zu stillen, taufte man die Juden mit Gewalt, und andere verbrannte man. Man stellete Processionen an, und that Gelübde bey wunderthätigen Bildern. Die Einbildungskraft, die durch thörichte, oder seltsame Erfindungen erhitzet worden war, gebahr endlich den Orden der Flagellanten. Dieses waren gallsüchtige und schwermüthige Christen, die sich in öffentlichen Processionen mit Ruthen von Drat peitschten. Indessen hatte der Pabst einen Abscheu vor so ungeheuern Kasteiungen, und schafte den Orden, nebst seinen Mißbräuchen, ab.

Die Andacht des Volkes wurde nunmehr auf gelindere Gegenstände gekehret. Der Pabst Johannes XXII. errichtete in dem Brandenburgischen Ablaßstühle. Die Augustiner trieben ihren Handel mit dem Ablasse, und schickten die Einkünfte davon nach Rom. Die Wunderwerke wurden endlich so gemein, daß die Geschichtschreiber** erzählen, es habe im Jahre 1500. über alle diejenigen, die sich auf der Strasse befanden, rothe und weisse Kreuze geregnet. Man fand sogar solche Kreuze in dem Brodte; und dieses wurde als die Vorbedeutung eines grossen Unglücks angesehen.

* Kramer, Baronius, Lockelius.

** Lockelius, Brandenburgische Jahrbücher.

Das Jahrhundert, welches Leo X. in Italien berühmt gemacht, indem er daselbst die schönen Künste und Wissenschaften wieder in Aufnehmen brachte, die seit langer Zeit unter der Unwissenheit und dem übeln Geschmacke vergraben gewesen waren; Dieses Jahrhundert, sage ich, war für diejenigen nicht so herrlich, welche jenseit der Alpen wohneten. Deutschland stack noch immer in der gröbsten Unwissenheit, und schmachtete unter einer ganz barbarischen Regierung. Man wußte nichts von guten Sitten; Man hatte keine Kenntniß von Wissenschaften; und die menschliche Vernunft, welche des Lichts der Weltweisheit beraubet war, blieb thierisch in ihrer Dummheit. Die Geistlichen, und die Laien, befanden sich in diesen Stücken in gleichen Umständen; und also hatte keiner dem andern etwas vorzurücken.

Zu einer solchen Zeit nun, da die Priester die Leichtgläubigkeit der Menschen so gröblich mißbrauchten; da sie sich der Religion bedieneten, um sich zu bereichern; da die Geistlichen das ärgerlichste Leben führeten; unterfieng sich ein schlechter Mönch, so viele Mißbräuche abzuschaffen. Er gab den Menschen, durch sein Beyspiel, den Gebrauch der Vernunft wieder, der ihnen so viele Jahrhunderte hindurch untersagt gewesen war. Der menschliche Verstand wurde durch die Wiedererlangung seiner Freyheit kühn gemacht, und breitete den Umfang seiner Kenntniß auf allen Seiten aus.

✠

Dritte Abtheilung.

Von der Religion unter der Glaubensreinigung.

Ich will das Werk der Glaubensreinigung nicht nach der Gottesgelahrtheit und Geschichte betrachten. Die Lehren dieser Religion, und die Begebenheiten, welche sie verursachet hat, sind so bekannt, daß es nicht der Mühe verlohnen würde, sie zu wiederholen. Eine so grosse und sonderbare Veränderung, wodurch fast das ganze Staatsgebäude von Europa eine andere Gestalt bekam, verdienet mit philosophischen Augen untersucht zu werden.

Die katholische Religion, die sich auf den Verfall der jüdischen und heidnischen erhoben hatte, dauerte nunmehr seit funfzehen Jahrhunderten fort. Unter den Verfolgungen war sie demüthig und sanftmüthig gewesen: nach ihrer Befestigung aber wurde sie trotzig, und verfolgte auch. Alle Christen waren dem Pabste unterthänig, den sie für unfehlbar hielten; und dadurch wurde seine Macht weiter ausgebreitet, als die Macht des unumschränktesten Monarchen. Ein elender Mönch erhub sich wider eine so festgegründete Macht, und halb Europa schüttelte das römische Joch von sich ab.

Alle Ursachen, welche zu dieser ausserordentlichen Veränderung etwas beytrugen, waren schon lange zuvor verhanden gewesen, ehe diese Veränderung

ausbrach, und bereiteten also die Gemüther zu dieser Entwickelung vor. Die christliche Religion war so ausgeartet, daß man die Kennzeichen ihrer Einsetzung gar nicht mehr erkannte. Nichts übertraf in ihrem Ursprunge die Heiligkeit ihrer Sittenlehre; allein der Hang des menschlichen Herzens zur Verderbniß verkehrete gar bald den Gebrauch derselben. Also wurden die reinesten Quellen des Guten ein Grund aller Arten der Uebel für die Menschen. Diese Religion, welche die Demuth, Gutthätigkeit und Geduld lehrete, befestigte sich durch Schwerdt und Feuer. Die Priester der Altäre, deren Antheil Heiligkeit und Armuth seyn sollte, führten ein ärgerliches Leben. Sie brachten Reichthümer an sich, und wurden ehrgeizig. Einige von ihnen wurden mächtige Fürsten. Der Pabst, der anfangs von den Kaisern abhienge, maaßte sich der Gewalt an, die Kaiser ein- und abzusetzen. Er donnerte mit dem Bannstrahle los, und schloß ganze Königreiche von der Kirchengemeinschaft aus. Er trieb die Sache so ausserordentlich weit, daß sich die Welt endlich einmal, es mochte nun geschehen, auf was was für eine Art es wollte, wider so viele Mißbräuche empören mußte.

Die Religion änderte sich eben so, wie sich die Sitten änderten. Sie verlohr von einem Jahrhunderte zum andern, ihre natürliche Einfalt, und durch allzuvieles Schminken wurde sie ganz unkenntlich. Alles, was man hinzusetzte, war nur ein Werk der Menschen, und mußte vergehen, wie sie. Auf der Kirchenversammlung zu Nicäa *

wurde,

* Im Jahre 321.

wurde die Gottheit des Sohnes,* der Gottheit des Vaters gleich geſetzt. Der heilige Geiſt wurde dieſen beyden Perſonen beygefüget, und daraus entſtund die Dreyeinigkeit. Man verbot den Prieſtern, auf Befehl einer Kirchenverſammlung zu Toledo,** ſich zu verehligen: indeſſen unterwarfen ſie ſich dem Willen der Kirche nicht eher, als im XIII. Jahrhunderte. Das Fegfeuer nahm ſeinen Urſprung im VI. Jahrhunderte; die Tridentiniſche Kirchenverſammlung machte hernach eine Glaubenslehre daraus. Die Verehrung der Heiligen war auf der zweyten Kirchenverſammlung zu Nicäa, im Jahre 781. beſtätiget worden, und die Tridentiniſche Kirchenverſammlung*** ſetzte die Verwandlung der ſichtbaren Zeichen im heiligen Abendmahl feſte. Die Schulen der Gottesgelahrtheit behaupteten ſchon die Unfehlbarkeit des Pabſtes, ſeit dem die Biſchofthümer Rom und Conſtantinopel mit einander wegen des Vorrangs ſtritten. Einige Einſiedler ſtifteten Mönchsorden, und machten, daß ihre Anhänger ihr Leben mit Betrachtungen zubrachten, da es doch zum Beſten der Geſellſchaft thätig ſeyn ſollte. Die Klöſter vermehrten ſich unendlich; und ein groſſer Theil von dem menſchlichen Geſchlechte wurde darinnen vergraben. Endlich erfand man allerley Arten von Betrügereyen, um die Ehrlich-

* Origenes und der heilige Juſtinus, waren nicht dieſer Meinung. Der letztere ſagt in ſeinem Geſpräche, S. 316. daß die Gröſſe des Sohnes der Gröſſe des Vaters nicht gleich komme.

** Im Jahre 400.

*** Im Jahre 1545.

keit des gemeinen Volks zu hintergehen; und die falschen Wunderwerke wurden fast allgemein.

Indessen konnte in der Religion durch die Veränderungen, welche den Gegenstand des Glaubens betreffen, noch keine Glaubensreinigung erfolgen: Der meiste Theil der denkenden Geschöpfe kehret alle Scharfsinnigkeit seines Verstandes auf die Seite des Eigennutzes und des Ehrgeizes. Nur wenige verbinden abgesonderte Begriffe unter einander; und eine noch geringere Anzahl pfleget bey so wichtigen Sachen gründlich nachzudenken; und der Pöbel, als der ansehnlichste, zahlreichste und unglücklichste Theil der Gesellschaft, folget dem Eindrucke, den er bekömmt.

Eine ganz andere Bewandniß hatte es mit der tyrannischen Gewalt, welche die Geistlichen über die Gewissen ausübten. Die Priester raubten den Menschen ihre Güter und ihre Freyheit. Eine solche Sklaverey, die täglich immer schwerer wurde, erregte schon ein Murren. Der dümmste Mensch merket eben sowohl, als der witzigste, sobald er nur Empfindung hat, das Uebel, welches er erdulden muß. Die Menschen suchen alle ihr Wohl; sie leiden eine Zeitlang, allein endlich verlieren sie die Geduld. Die Plagen, welche so viele Völker ausstehen mußten, würden ohnfehlbar Gelegenheit zu einer Glaubensreinigung gegeben haben, wenn die römische Geistlichkeit, welche durch innerliche Zwistigkeiten in Bewegung gesetzet würde, nicht endlich selbst das Zeichen zur Freyheit gegeben, und die Fahne der Empörung wider den Pabst aufgesteckt hätte. Die Waldenser; die

Wick-

Wiklefisten, und die Hussiten, hatten schon angefangen sich zu empören; allein Luther und Calvin, welche gleich kühne, und zu einer so bequemen Zeit gebohren waren, vollendeten endlich dieses grosse Werk.

Die Augustiner waren bisher im Besitz des Ablaßkrames gewesen. Der Pabst trug nunmehr den Dominicanern auf, den Ablaß zu predigen; und dieses verursachte ein grausames Gezänke zwischen diesen beyden Orden. Die Augustiner schrien wider den Pabst. Luther, der von ihren Orden war, grif die Mißbräuche der Kirche mit Heftigkeit an. Er zerriß mit einer kühnen Hand einen Theil von den Banden des Aberglaubens. In kurzen ward er das Haupt einer Partey; und da seine Lehre die Bischöffe ihrer Pfründen, und die Klöster ihrer Reichthümer, beraubte; so folgten die Fürsten haufenweise diesem neuen Bekehrer.

Die Religion bekam nunmehr eine ganz neue Gestalt, und näherte sich um ein grosses ihrer alten Einfalt. Es ist hier der Ort nicht, zu untersuchen, ob es nicht besser gewesen wäre, ihr mehr äusserlichen Prucht zu lassen, damit das gemeine Volk dadurch um so vielmehr eingenommen werden könnte, welches nur durch das Sichtbare gerühret wird, und nach den Sinnen urtheilet. Ein ganz geistlicher, und so bloßer Gottesdienst, wie der Protestantische ist, scheinet nicht für körperliche und grobe Menschen gemacht zu seyn, die nicht im Stande sind, sich durch Nachdenken zur Anbetung der erhabensten Wahrheiten in die Höhe zu schwingen.

Die Glaubensreinigung war der Welt nützlich, und sonderlich der Aufnahme des menschlichen Verstandes. Die Protestanten sahen sich genöthigt, über Glaubenssachen nachzudenken; sie machten sich auf einmal von den Vorurtheilen der Erziehung los, und sahen sich nunmehr in Freyheit, sich ihrer Vernunft zu bedienen, die den Menschen zum Führer gegeben ist, und welche sie wenigstens bey dem wichtigsten Gegenstande ihres Lebens brauchen sollten. Die Katholiken fanden sich, da sie so heftig angegriffen wurden, genöthigt, sich zu vertheidigen. Die Geistlichen fiengen an zu studieren, und kamen aus der groben und schändlichen Unwissenheit, worinne sie fast alle durchgängig gesteckt hatten.

Wäre nur eine Religion in der Welt: so würde sie stolz, und mächtig ohne Schranken seyn. Die Geistlichen würden lauter Tyrannen seyn, die ihre Strenge über das Volk ausüben, und gegen nichts einige Nachsicht brauchen würden, als gegen ihre Laster; Der Glaube, der Ehrgeiz, und die Staatskunst, würden ihnen die ganze Welt unterwerfen. Itzo, da mehr Religionen vorhanden sind, schreitet keine von ihnen aus den Schranken der Mäßigung, ohne es zu bereuen. Das Beyspiel der Glaubensreinigung ist ein Zaum, der den Pabst verhindert, sich seinem Ehrgeize zu überlassen; und er befürchtet mit Grunde den Abfall seiner Glieder, wenn er seine Gewalt mißbrauchen wollte. Er ist auch nicht mehr so hitzig mit dem Banne, seitdem ihm derselbe Heinrich den VIII. und das Königreich Engelland entrissen hat.

Die

Die katholischen, und die protestantischen Geistlichen, die auf einander mit gleicher Tadelsucht Achtung geben, sind auf beyden Seiten genöthigt, wenigstens einen äusserlichen Wohlstand zu beobachten. Also bleibt alles im Gleichgewichte. Glücklich werden sie seyn, wenn der Geist der Parteylichkeit, der Schwärmerey, und eine ausschweifende Verblendung, sie niemals in solche Kriege stürzen, deren Antheil die Wuth ist, und welche die Christen niemals unter einander führen sollten. Wenn man die Religion nur auf der Seite der Staatsklugheit betrachtet: so scheinet die Protestantische sich am besten für Republiken und Monarchien zu schicken. Sie stimmt am besten mit dem Geiste der Freyheit überein, welcher das Wesen der erstern ausmachet. Denn in einem Staate, wo man Kaufleute, Ackersleute, Künstler, Soldaten, und mit einem Worte, Unterthanen nöthig hat, ist es gewiß, daß solche Bürger schädlich sind, welche ein Gelübde thun, daß sie das menschliche Geschlecht umkommen lassen wollen.

In den Monarchien ist die protestantische Religion, welche von niemand abhänget, gänzlich dem Staate unterworfen, anstatt daß die katholische einen geistlichen Staat darinnen aufrichtet, der an Zusammenverschwörungen und Ränken, in dem weltlichen Staate des Fürsten, fruchtbar ist. Die Priester, welche über die Gewissen herrschen, und keinen Obern haben, als den Pabst, sind mehr Herren über das Volk, als der Fürst, der es regieret; und der Pabst weiß so geschickt die Sache Gottes mit dem Ehrgeize der Menschen zu verwickeln,

ekln, daß er sich oftmals den Fürsten wegen solcher Sachen entgegen gesetzet hat, welche die Kirche gar nichts angiengen.

In **Brandenburg**, und in den meisten deutschen Landschaften, ertrug das Volk das Joch der römischen Geistlichkeit mit Ungeduld. Diese Religion war zu beschwerlich, für solche Länder, welche so wenig Reichthümer besassen. Das Fegfeuer, die Messe für Todte und Lebendige, das Jubeljahr, die Annaten, der Ablaß, die läßliche und Todsünden, die in eine Geldstrafe verwandelte Busse, die Ehesachen, die Gelübden, die Opfer, alles dieses waren lauter Auflagen, womit der Pabst die Leichtgläubigkeit beschwerte, und welche ihm ein eben so gewisses Einkommen brachten, als **Mexico** dem Königreich **Spanien** bringet. Diejenigen, welche solche bezahlen mußten, waren ausgesogen und mißvergnügt. Es war also nicht einmal nöthig, solchen Gemüthern deutliche Gründe vorzulegen, um sie zur Annehmung der Glaubensreinigung zu bewegen. Sie schrien wider die Geistlichkeit, von der sie unterdrückt wurden. Es fand sich ein Mann ein, welcher versprach, sie davon zu befreyen; und sie folgten ihm.

Joachim II. war der erste Kuhrfürst, der die lutherische Lehre annahm. Seine Mutter, eine Prinzeßinn von **Dännemark**, brachte ihm ihre Meynung bey: Denn die neue Lehre war bis nach **Dännemark** hindurch gedrungen, ehe sie noch in **Brandenburg** angenommen wurde. Die Unterthanen folgten dem Beyspiele ihres Fürsten, und ganz **Brandenburg** wurde lutherisch. Der

Bischof von Brandenburg, Matthias Jagow, spendete das Abendmahl, in dem Kloster der schwarzen Mönche, unter beyderley Gestalt aus. Dieses Kloster wurde nachgehends die Domkirche in Berlin. Joachim II. that sich sowol durch Streitbriefe wegen der Religion, die er an den König von Polen schrieb, als auch, wie die Geschichtschreiber melden, * durch beredte Reden hervor, welche dieser Fürst auf dem Reichstage zu Augspurg, zum Besten der Protestanten, hielt.

Die Glaubensreinigung konnte nicht alle Irrthümer ausrotten, ob sie schon dem gemeinen Volke, in Ansehung unzähliger Arten des Aberglaubens, die Augen geöfnet hatte: so blieben doch noch viel andere übrig. So unbegreiflich ist der Hang des menschlichen Gemüthes gegen den Irrthum. Luther, der kein Fegfeuer glaubte, nahm doch die Gespenster und bösen Geister in sein Lehrgebäude auf. Er behauptete sogar, der Satan sey ihm zu Wittenberg erschienen, und er habe ihn beschworen, indem er ihm ein Dintenfaß an den Kopf warf. Damals fand sich fast kein Volk, welches nicht von solchen Vorurtheilen eingenommen gewesen wäre. Der Hof, und vielmehr das gemeine Volk, hatten ihren Kopf mit Zaubereyen, Wahrsagungen, Gespenstern und Teufeln angefüllet. Im Jahr 1553. mußten zwey alte Weiber die Feuerprobe aushalten, um sich von der Beschuldigung der Zauberey zu reinigen. Der Hof hatte seinen Sterndeuter. Er sagte, bey der Geburt, Johann Sigismunds, vorher, dieser Fürst würde glücklich seyn, weil man zu gleicher Zeit

* Lockelius, Brandenburgische Jahrbücher.

Zeit einen neuen Stern am Himmel in der Caßiopea entdecket hatte. Aber dieſes hatte der Sternſeher doch nicht vorher geſagt, daß **Johann Sigismund** reformirt werden würde, um die **Holländer** auf ſeine Seite zu ziehen, deren Hülfe ihm, bey der Ausführung ſeines Rechts, auf das Herzogthum **Kleve**, nützlich wurde.

Seit dem die Religionsſpaltung **Luthers** die Kirche trennete, wendeten die Päbſte, und die Kaiſer, alles mögliche an, um die Gemüther zu einer Wiedervereinigung zu bringen. Die Gottesgelehrten von beyden Partheyen, hielten bald zu **Thoren**, bald zu **Augſpurg**, Zuſammenkünfte. Die Religionsſachen wurden auf allen Reichstägen vorgenommen. Allein alle dieſe Bemühungen waren vergebens. Es erfolgte hierauf ein grauſamer und blutiger Krieg, der zu verſchiedenen malen bald geſtillet, bald vom neuem erreget wurde. Der Ehrgeiz der Kaiſer, welche die Freyheit der Fürſten, und das Gewiſſen des Volks unterdrücken wollten, entzündete ihn oftmals. Allein **Frankreichs** Neid und der Ehrgeiz des Königs von **Schweden**, **Guſtav Adolphs**, befreyten **Deutſchland**, und die Religion, von der unumſchränkten Gewalt des **Hauſes Oeſterreich**.

Die Kuhrfürſten von **Brandenburg** führten ſich bey ſolchen Unruhen weislich auf. Sie hielten an ſich, und duldeten die Verfolgten. **Friedrich Wilhelm**, der durch den **weſtphäliſchen** Frieden einige Länder bekam, worinne katholiſche Unterthanen waren, verfolgte dieſelben nicht. Er geſtattete ſogar einigen **jüdiſchen** Geſchlechtern, ſich in ſei-

nen

neue Staaten niederzulaſſen, und bewilligte ihnen Synagogen.

Friedrich I. ließ einige mahl die Kirchthüren der Katholicken zuſchlieſſen, um die Verfolgungen zu rächen, welche der Kuhrfürſt von der Pfalz, gegen ſeine proteſtantiſchen Unterthanen ausgeübet hatte; Allein die Katholiſchen erhielten doch allemal ihre freye Religionsübung wieder. Die Reformirten ſuchten die Lutheraner in Brandenburg zu verfolgen; ſie machten ſich die Neigung des Königs gegen ſie zu Nutze, und ſetzten reformirte Prediger in diejenigen Dörfer, wo bisher Lutheriſche geweſen waren. Dieſes beweiſet genugſam, daß die Religion die Leidenſchaften in den Menſchen nicht ausrottet, und daß die Geiſtlichen, was für einer Meinung ſie auch zugethan ſeyn mögen, allemal bereit ſind, ihre Gegner zu unterdrücken, wenn ſie ſich für die ſtärkſten halten.

Man muß, zur Schande des menſchlichen Verſtandes, geſtehen, daß zu Anfange eines ſo aufgeklärten Jahrhunderts, wie das XVIII. iſt, allerley Arten eines lächerlichen Aberglaubens noch beybehalten worden ſind. Die Vernünftigen glaubten eben ſo wohl, als die Einfältigen, daß es Geſpenſter gäbe. In Berlin gieng, ich weiß nicht was für eine gemeine Sage, daß ſich ein weiſſes Geſpenſt ſehen ließ, ſo oft ein Prinz aus dem königlichen Hauſe ſterben ſollte. Der verſtorbene König ließ einen Frevler, der dieſes Geſpenſt vorgeſtellet hatte, greifen, und beſtrafen. Die Geiſter wurden durch eine ſo kühle Aufnahme abgeſchreckt, und lieſſen ſich;

nicht

nicht mehr ſehen. Solchergeſtalt wurde das Volk aus ſeinem Irrthume gezogen.

Im Jahr 1708. wurde ein Weib, welches das Unglück hatte, alt zu ſeyn, als eine Hexe verbrannt. Dieſe ſo barbariſche Folgen der Unwiſſenheit brachten den gelehrten Profeſſor zu Halle, Thomaſius, in Bewegung. Er deckte das Lächerliche bey den Richtern, und bey dem ganzen Hexenproceſſe auf; er hielt öffentliche Unterredungen wegen der phyſikaliſchen und natürlichen Urſachen der Dinge, und redete ſo nachdrücklich dawider, daß man ſich ſchämte, ſolche Proceſſe ferner vorzunehmen; und ſeit dem kann das weibliche Geſchlecht in Ruhe alt werden und ſterben.

Unter allen Gelehrten, welche Deutſchland berühmt gemacht, leiſteten Leibnitz und Thomaſius dem menſchlichen Verſtande die wichtigſten Dienſte. Sie zeigten den Weg, den die Vernunft nehmen muß, wenn ſie zur Wahrheit gelangen will; ſie beſtritten die Vorurtheile von allerley Gattungen; ſie beriefen ſich, in ihren Werken, auf die Gleichförmigkeit, und auf die Erfahrung, welches die beyden Krücken ſind, womit wir uns auf der Bahne der Vernunft forthelfen; und ſie bekamen eine groſſe Menge Schüler.

Unter der Regierung Friedrich Wilhelms wurden die Reformirten ruhiger, und die Zänkereyen wegen der Religion nahmen ein Ende. Die Lutheraner machten ſich dieſe Ruhe zu Nutze. Franke, einer von ihren Predigern, errichtete, ohne von dem Seinigen etwas beyzutragen, eine Schule zu Halle, worinn junge Gottesgelehrte unterrich-

tet

tet wurden, und woraus hernach ganze Schwärme von Predigern hervorkamen, welche eine Secte von ſtrengen **Lutheranern** bildeten, denen weiter nichts mangelte, als ein Grab des heiligen **Paris**, und ein Abt **Becherand**, um darauf herum zu hüpfen. Dieſes ſind janſeniſtiſche **Proteſtanten**, welche ſich von den übrigen durch ihre geiſtliche Strenge unterſcheiden. Nachgehends kamen allerley andere Arten Quäker zum Vorſcheine, **Zinzendorfianer**, **Gichtelianer**, wovon immer eine Secte lächerlicher iſt, als die andere, * und welche in ſträfliche Mißbräuche verfielen, indem ſie die Grundſätze der erſten Kirche zu weit treiben wollten.

Alle dieſe Secten leben hier in Friede, und tragen gleichviel zum Wohl des Staates bey. Man findet keine Religion, welche ſich in Anſehung der Sittenlehre weit von den übrigen entfernet. Alſo können ſie, in Anſehung des Staates, alle für gleich gehalten werden; und man läſſet folglich einem jeglichen die Freyheit, auf was für einem Wege er nach dem Himmel zugehen will, wenn er nur ein guter Bürger iſt; weiter wird nichts von ihm verlangt.

Der falſche Eifer iſt ein Tyrann, der die Länder von Einwohnern entblöſſet: die Religionsduldung iſt eine zärtliche Mutter, welche für ſie ſorget, und ſie blühend machet.

* Sie hegen die Gemeinſchaft der Güter, und die Gleichheit der Stände. Man ſagt ſogar, daß auch die Weiber unter ihnen gemein ſind.

Von den Sitten, den Gewohnheiten, dem Fleisse und Wachsthume des menschlichen Verstandes, in den Künsten und Wissenschaften.

Zu Erlangung einer vollkommenen Kenntniß von einem Staate ist es nicht genug, daß man den Ursprung, die Kriege, die Verträge, die Regierungsart, die Religion desselben wisse, und von den Einkünften des Fürsten unterrichtet sey. Dieses sind zwar die Haupttheile, womit sich der Pinsel der Geschichte beschäftiget; allein es finden sich doch auch noch andere, welche zwar nicht so sehr hervorglänzen als die erstern; aber doch nicht weniger nützlich sind. Hierunter rechnen wir alles dasjenige, was die Sitten der Einwohner betrift, den Ursprung neuer Gebräuche; die Abschaffung der alten; den Anfang des Fleisses; die Ursachen der Entwickelung desselben; die Gründe, wodurch der menschliche Verstand in seinem Fortgange gefördert, oder gehindert worden ist; und sonderlich dasjenige, wodurch die Gemüthseigenschaften des Volkes, wovon man redet, bestimmet werden. Solche Gegenstände werden von den Staatskundigen und Weltweisen allemal für wichtig gehalten werden; und wir unterstehen uns, kühnlich zu behaupten, daß solche Untersuchungen und Beschreibungen der Majestät einer Geschichte gar nicht unanständig sind.

Wir

Wir legen dem Leſer in dieſem Werke nur einige ausgeſuchte, und zwar die rührendſten und kenntbarſten Züge von der Gemüthsbeſchaffenheit der **Brandenburger**, in einem jeglichen Jahrhunderte, vor. Was für eine Verſchiedenheit findet ſich aber nicht zwiſchen dieſen Jahrhunderten! Völker, welche ein unermeßliches Weltmeer von einander ſcheidet, und welche unter den einander entgegen geſetzten Wendekreiſen wohnen, können, in ihren Gewohnheiten, nicht mehr von einander unterſchieden ſeyn, als die **Brandenburger** von ſich ſelbſt, wenn man die Zeiten des **Tacitus** mit den Zeiten **Heinrichs** des **Vogelſtellers**; dieſe mit den Zeiten **Johanns**, des **Cicero**, und endlich dieſe mit den Zeiten des Königs von **Preuſſen**, **Friedrichs** I, vergleichet.

Die groſſe Anzahl der Menſchen, die durch die unendliche Mannigfaltigkeit der Gegenſtände zerſtreuet wird, betrachtet die Zauberlaterne dieſer Welt ohne Nachdenken. Sie bemerket die auf einander folgenden Veränderungen in den Sitten und Gewohnheiten eben ſo wenig, als man in einer groſſen Stadt die Verheerungen, welche der Tod täglich daſelbſt errichtet, mit Aufmerkſamkeit betrachtet, wenn er nur die kleine Anzahl derer jenigen verſchönet, mit denen man in der genaueſten Verbindung lebet. Indeſſen findet man doch, nach einer kurzen Abweſenheit, wenn man wieder zurückkömmet, andere Einwohner, und neue Gebräuche.

Wie lehrreich und ſchön iſt es nicht, wenn man alle Jahrhunderte, die vor uns geweſen ſind, gleich-

ſam die Muſterung vor ſich vorbeygehen läſſet, und ſieht, durch was für eine Kette ſie mit unſern Zeiten verbunden ſind! wenn man ein Volk in der gröſten Dummheit antrift, ihm in ſeinem Fortgange folget, und es bis in diejenigen Zeiten begleitet, da es geſittet worden iſt: Dieſes heißt die Verwandelungen des Seidenwurms kennen lernen von der Zeit an, da er eine Puppengeſtalt hat, bis dahin, da er zu einem Zwiefalter wird.

Allein, wie ſehr demüthigt uns auch nicht eine ſolche Unterſuchung! Es liegt nur allzuſehr am Tage, daß ein unveränderliches Geſetz der Natur die Menſchen zwinget, durch viele Thorheiten hindurch zu gehen, ehe ſie zu etwas Vernünftigem gelangen. Wollen wir auf den Urſprung der Völker zurück gehen: ſo werden wir ſie alle gleich barbariſch finden. Einige ſind langſam, und, durch viele Umwege, zu einer groſſen Stufe der Vollkommenheit gelanget; andere gleichſam durch einen geſchwinden Flug; und alle haben verſchiedene Wege genommen. Ueber dieſes haben die Artigkeit in den Sitten, der Fleiß, und alle Künſte, in denen verſchiedenen Ländern, wohin ſie verpflanzet worden ſind, etwas von dem unauslöſchlichen Kennzeichen, einer jeglichen Nation, als aus einem andern Erdreiche, angenommen. Dieſes wird man noch mehr empfinden, wenn man die Schriften lieſt, die zu Padua, London, oder Paris geſchrieben worden ſind. Man wird ſie ohne Mühe von einander unterſcheiden können, wann ſchon die Verfaſſer einerley Sache darinnen abhandelten. Ich nehme nur die Meßkunſt davon aus.

Die

Die unerschöpfliche Mannigfaltigkeit, welche die Natur bey solchen allgemeinen und besondern Eigenschaften zeiget, ist ein Zeichen ihres Ueberflusses; zugleich aber auch ihrer Sparsamkeit. Denn obschon von so unzähligen Völkern, welche die Erde bedecken, ein jegliches seine verschiedene und eigene Gemüthsart hat: so scheinet es doch, daß gewisse Hauptzüge, wodurch sie von den übrigen unterschieden werden, unveränderlich sind. Ein jegliches Volk hat sein eigenes Kennzeichen, das durch die bessere, oder schlechtere Erziehung verbessert, oder verschlimmert werden kann: wovon aber doch der Grund niemals ausgetilget wird. Wir könnten diese Meinung leichtlich durch physikalische Beweise unterstützen: allein, wir müssen uns nicht von unserm Vorhaben entfernen. Daraus folget also, daß die Fürsten niemals die Denkungsart ihrer Unterthanen völlig verändert haben; daß sie niemals die Natur zwingen können, grosse Männer hervorzubringen, wenn sie es versagt hat. Obschon die Arbeit in den Bergwerken ihren Befehlen unterworfen ist: so hat es doch mit den reichhaltigen Gängen nicht gleiche Bewandniß. Diese entdecken sich plötzlich, und liefern überflüßige Ausbeute: verlieren sich aber auch wiederum zu der Zeit, da man ihnen mit der größten Begierde nachgehet.

Ein jeder, der den **Tacitus** und den **Cäsar** gelesen hat, wird die **Deutschen**, **Franzosen** und **Engelländer**, noch jetzo an denen Farben erkennen, damit sie dieselben abschildern. Achtzehen Jahrhunderte haben sie noch nicht austilgen kön-

von. Wie ſollte nun die Regierung eines einzigen Fürſten dasjenige bewerkſtelligen, was ſo viele Jahrhunderte nicht haben ausrichten können? Ein Bildhauer kann einem Stücke Holz eine Geſtalt geben, wie er will. Er kann einen Aeſopus, oder Antinous daraus machen. Allein die dem Holze anklebende Eigenſchaft kann er niemals verändern. Gewiſſe herrſchende Laſter, und gewiſſe Tugenden, werden bey jeglichem Volke beſtändig fortdauern. Wenn uns alſo die Römer unter einem Antoninus tugendhafter vorkommen, als unter einem Tiberius: ſo iſt es darum, weil unter jenem die Laſter ſtrenge beſtraft wurden. Das Laſter durfte ſein unreines Haupt nicht erheben; allein die Laſterhaften waren doch vorhanden. Die Fürſten können ihren Unterthanen eine gewiſſe Schminke der Höflichkeit geben; ſie können die Geſetze nachdrücklich behaupten, und die Wiſſenſchaften in der Mittelmäßigkeit erhalten; allein ſie können niemals das Weſen der Sachen verändern. Sie ſetzen zu der herrſchenden Farbe des Gemähldes nur einen vergänglichen Schatten hinzu.

Wir haben dieſes zu unſern Zeiten in Rußland geſehen. Peter I. ließ ſeinen Moskowitern den Bart abſcheeren; er befahl ihnen, den Ausgang des heiligen Geiſtes zu glauben; er ließ einige von ihnen auf franzöſiſche Art kleiden; man unterrichtete ſie auch in Sprachen. Indeſſen wird man doch noch lange Zeit die Ruſſen von den Franzoſen, Italiänern, und andern europäiſchen Völkern unterſcheiden können.

Nur

Nur die völlige Verwüſtung der Staaten, und eine neue Bevölkerung derſelben durch fremde Inwohner, könnten eine gänzliche Veränderung in dem Verſtande eines Volkes verurſachen. Allein man merke wohl, daß es alsdenn nicht mehr daſſelbige Volk iſt. Man müßte auch erſtlich erwarten, ob nicht die Luft und die Lebensmittel, dieſe neuen Einwohner mit der Zeit den alten ähnlich machen würden.

Wir haben uns für verbunden erachtet, dieſes Stück, welches von den Sitten der **Brandenburger** handelt, von dem übrigen Theile der Geſchichte zu trennen, weil man ſich in dieſer nur auf die Staats- und Kriegskunſt eingeſchränket gehabt hat; und weil die Umſtände, welche die Gewohnheiten, den Fleiß, und die Künſte betreffen, dem Leſer vielleicht entwiſchet ſeyn würden, wenn ſie in dem ganzen Werke zerſtreuet wären. Hier kann er ſie hingegen auf einmal überſehen, indem ſie allein eine kleine Geſchichte ausmachen.

Die **lateiniſchen** Schriftſteller haben mir im Anfange dieſes Werkes zu Führern gedienet, indem es an einheimiſchen gänzlich mangelt. **Lockelius**, den ich oftmals anzuführen Gelegenheit haben werde, hat mir in den dunkeln Regierungen der Markgrafen von den vier erſten Geſchlechtern ein Licht gegeben; und in den Archiven habe ich Stof zu demjenigen gefunden, was in den Zeiten, da das Haus **Hohenzollern** dieſes Kuhrfürſtenthum beſeſſen hat, die meiſte Aufmerkſamkei verdienet. Dieſes führet uns hernach bis auf unſere Zeiten.

Der erſte Zeitpunkt.

In dem langen Regiſter, von **deutſchen Völkern**, welche **Tacitus** beybringet, hat er ſich in Anſehung der Worte **Ingewohner** und **Germanier** geirret, wovon jenes Einwohner, dieſes aber Kriegsmänner, bedeutet. Aus Unwiſſenheit der Sprache hat er dieſes für Namen beſonderer Völker gehalten. Wegen der Menge ſolcher Krieger, womit **Deutſchland** angefüllet war, hat es den Namen **Germanien** bekommen.

Die erſten Einwohner in der **Mark** waren **Teutonen**. Nach ihnen kamen die **Semnonen**, von welchen **Tacitus** ſpricht, daß ſie die edelſten unter dem **Sveven** geweſen ſind.

In dieſen ſo entfernten Zeiten war **Deutſchland** ganz barbariſch. Die ungeſitteten und halb wilden Völker wohneten in Wäldern. Elende Hütten dieneten ihnen zur Wohnung. Sie verheyratheten ſich jung, und vermehreten ſich um ſo viel ſtärker, da die Weiber ſelten unfruchtbar waren. Die Nation vermehrte ſich beſtändig. Da nun die Kinder es dabey bewenden lieſſen, daß ſie die Felder ihrer Väter haueten, nicht aber neues Land aufpflügeten; ſo konnten dieſe kleinen Erbgüter, auch in den beſten Jahren, nicht gnug zum Unterhalte eines ſo zahlreichen Volkes liefern. Die Einwohner ſahen ſich daher genöthigt, ihr Vaterland zu verlaſſen, und ihre Nahrung anderswo zu ſuchen. Daher wurden **Gallien**, **Africa**, und ſelbſt das **römiſche Reich**, durch ſo groſſe Ströme von Barbaren überſchwemmet.

Die

Die Germanier waren Jäger aus Noth, und Krieger aus einem natürlichen Triebe. Ihre Armuth machte die innerlichen Kriege, die sie unter einander führeten, kurz: Denn der Eigennutz mengete sich niemals darein. Ihre Heerführer, die nachgehends ihre Beherrscher wurden, nenneten sich Fürsten, welches Wort von dem Worte Führer herkömmt. Sie waren wegen der Länge und Stärke ihres Leibes berühmt, und zu den beschwerlichsten Arbeiten abgehärtet. Ihre vornehmsten Tugenden waren die Tapferkeit, und die Treue, mit welcher sie ihren Verbindungen nachkamen. Sie priesen diese Tugenden durch Lieder, welche ihre Kinder lernen mußten, damit sie auf die Nachkommen fortgepflanzet werden möchten.

Die lateinischen Schriftsteller geben der Germanier Tapferkeit selbst ein herrliches Zeugniß, indem sie uns die Niederlage des Varus, und einiger anderer Häupter der römischen Heere, erzählen. Preiset man den Muth eines Volkes, welches über ein anderes, dem es in allem gleich ist, sieget: Wie vielmehr wird man nicht den Muth dieser Germanier bewundern müssen, die für sich nichts hatten, als das Vertrauen auf ihre Stärke, und eine unbiegsame Hartnäckigkeit, niemanden den Sieg zu überlassen; und doch über die römische Kriegszucht, über die Legionen, die nur erstlich die halbe bekannte Welt unter das Joch gebracht hatten, triumphirten!

Es ist, die meisten Geschichtschreiber mögen auch davon gesagt haben, was sie wollen, nicht weniger wahrscheinlich, daß die Römer wider den

Willen der Sveven über die Elbe gegangen sind: Denn man hat bey Zoſſen, sechs Meilen von Berlin, auf einem Felde, welches 800. Schritte im Gevierten groß ist, eine Menge Urnen gefunden, die mit Münzen von dem Kaiser Antonin, und der Kaiserinn Fauſtina, wie auch einigen Zierrathen, womit das römiſche Frauenzimmer sich schmückete, angefüllet waren. Dieſes ist gewißlich kein Schlachtfeld geweſen: Denn die Sveven würden das Geld ihrer Feinde, ihre Leichenbegängniſſe zu beehren, nicht unter die Erde vergraben haben. Meines Erachtens kann man daher mit Gewißheit muthmaſſen, daß dieſer Platz einigen Haufen Kriegsvolks zum Lager gedienet habe, welche die Römer über die Elbe geſchickt hatten, damit ſie von den Bewegungen, und der Anrückung der Barbaren Nachricht erhalten möchten.

Brandenburg ist die älteſte Stadt in der Mark. Die Jahrbücher, ſo 1595. gedruckt, ſetzen ihre Erbauung in das Jahr der Welt 3588, oder in das 416te Jahr vor der gemeinen chriſtlichen Zeitrechnung. Sie ſoll von dem Brennus, der Rom verheeret hat, erbauet worden ſeyn, und von ihm auch ihren Namen erhalten haben. Man erblicket in der Dunkelheit die Namen einiger der Wenden * Könige, welche vermuthlich ehrgeiziger und unruhiger waren, als die übrigen. Ueber dieſes findet man in den Jahrbüchern, daß der König der Sachſen, Wittekind; der König von Thüringen, Hermanfried; und der König der

* Hoter und Wenceslaus.

der Franken, Richtmir, ſich mit einander verbunden, die Semnonen bezwungen, und die eroberten Städte zuerſt mit Mauern umgeben haben, um das Land im Gehorſame zu erhalten.

Der zweyte Zeitpunkt.

Karl der Groſſe nahm endlich im Jahre 781. Brandenburg ein; und Heinrich der Vogelſteller ſetzte, nachdem er die Sachſen, welche dieſe Gegenden bewohneten, im Jahr 928. bezwungen hatte, Markgrafen oder Statthalter der Grenzen ein.

Unter den Markgrafen wurden die Einwohner geſitteter: allein das Land war ſehr arm. Es brachte nur diejenigen Früchte hervor, die zu Erhaltung des Lebens am nothwendigſten waren. Es war des Fleiſſes ſeiner Nachbarn benöthigt; und da niemand den ſeinigen ſuchete; ſo wurde das Geld in gröſſerer Menge aus dem Lande verführet, als es hinein kam. Dieſes ungleiche Verhältniß in dem Umlauf der Münzſorten verringerte den Preiß aller Dinge. Die Lebensmittel waren ſo wohlfeil, daß man zur Zeit des Kuhrfürſten Johannes II. von Aſkanien, den Scheffel Waitzen für 4. Groſchen, den Scheffel Rocken für 2. und ſechs Hüner für 1. Groſchen kaufen konnte.

Die Berliner wurden damals für eben ſo getreue, als eiferſichtige Ehemänner gehalten. Die Jahrbücher * erzählen davon ein empfindliches Beyſpiel. Unter der Regierung des Kuhrfürſten Otto von Bayern, wollte ein Geheimſchreiber des Erz-

* Lockelius, unter dem Jahre 1364.

bischofs von Magdeburg in die öffentlichen Bäder nach Berlin gehen. Auf der Gasse traf er eine junge Bürgersfrau an, er that ihr, im Scherze, den Antrag, daß sie sich mit ihm baden sollte. Die Frau befand sich durch diesen Antrag beleidigt. Der Pöbel rottete sich zusammen; und die Bürger in Berlin, die keinen Scherz verstunden, schleppeten den armen Geheimschreiber auf einen öffentlichen Platz, und schlugen ihm daselbst, ohne weitere Umstände, den Kopf ab. Sind sie schon itzo ebenfalls eifersichtig: so üben sie doch auf eine gelindere Art Rache aus.

Unter der Regierung der Fürsten aus den vier ersten Geschlechtern stack das Land in einem abscheulichen Elende; und es konnte sich nicht daraus helfen, indem es immer aus einer Hand in die andere kam. Im Jahre 1373. wurde Otto von Bayern gezwungen, das Kuhrfürstenthum an den Kaiser Carl IV. zu verkaufen. Dieser nahm seinen Sitz zu Tangermünde. Er hielt daselbst einen prächtigen Hof, und erbauete daselbst ein ziemlich weitläuftiges Schloß, wovon man das verfallene Gemäuer bis itzo sieht. Während der Zeit, da Jodocus Brandenburg verwaltete, nahmen die in Frankreich verfolgten Waldenser ihre Zuflucht nach der Stadt Angermünde, welche man deswegen die ketzerische nennte. Man sieht nicht, weswegen die Waldenser eine Freystadt in dem Brandenburgischen gesuchet haben, welches damals katholisch war, und weswegen man sie daselbst aufgenommen hat, ob man schon ihre Ketzerey verabscheuete.

Die

Die Fürſten aus dem Hauſe Luxemburg unterdrateten die Einwohner auf das unbarmherzigſte. Sie verpfändeten das Kuhrfürſtenthum in ihrer Noth, an diejenigen, die ihnen die gröſsten Geldſummen liehen. Dieſe Gläubiger, welche das unglückliche Land als eine Verpfändung betrachteten, verübten allerley Gewaltthätigkeiten, um ſich zu bereichern. Sie ſchalteten daſelbſt nach ihrer Willkühr, wie in einem feindlichen Lande. Die Räuber beunruhigten die Landſtraſſen; Man wuſste nichts von einer guten Staatseinrichtung; und die Gerechtigkeit war ohne Würkung. Die Herren von Quitzau, und von Neuendorf, waren über das verhaſste Joch unwillig, welches ihr Vaterland tragen muſste, und fiengen wider die Untertyrannen, die es unterdrückten, einen offenbaren Krieg an. In dieſer gänzlichen Verwirrung, und unter dieſer Regierungsart ohne Beherrſcher, ſeufzete das Volk in ſeinem Elende. Die Edelleute waren bald die Werkzeuge, bald die Rächer der Tyranney; und die Gemüthsart der Einwohner, welche durch die Härte der Knechtſchaft, und durch die Strenge einer barbariſchen Regierung, ganz unvernünftig gemachet worden waren, blieb tumm und erſtarret.

Der dritte Zeitpunkt.

Der Kaiſer Sigismund brachte dieſes verwirrte Weſen im Jahr 1415. in Ordnung, indem er Brandenburg, und die kuhrfürſtliche Würde, dem Burggrafen zu Nürnberg, Friedrich von Hohenzollern, ertheilete. Dieſer Fürſt verlangte

die

die Huldigung von seinen neuen Unterthanen; allein das Volk, welches bisher lauter grausame Herren gehabt hatte, konnte nur mit Mühe dazu gebracht werden, daß es sich dieser gelinden und rechtmäßigen Herrschaft unterwarf. **Friedrich I.** brachte die Edelleute durch das Schrecken zum Gehorsam, welches eine grosse Kanone unter ihnen anrichtete, womit er die Schlösser der Aufrührer beschoß. Dieses Stück war von 24. Pfunden; und darinne bestund sein ganzes Geschütz.

Der Geist der Empörung verlohr sich nicht sogleich. Die **Bürger in Berlin** empöreten sich zu verschiedenen malen wider ihre Obrigkeit. **Friedrich II.** stillete diesen Aufstand mit Sanftmuth und Klugheit. Die Noth zwang diesen Fürsten, die Zölle zu **Schiffelbein** und **Dramburg** an den Herrn **Dionysius von Osten**, für 1500. Gülden zu verpfänden, die er zu seiner Reise auf den Reichstag zu **Nürnberg** nöthig hatte.

Dabey blieb es bis auf die Zeiten des **Johannes Cicero**. Dieser Kuhrfürst war der erste, der sich bestrebte, das Volk aus seiner Blödsinnigkeit und Unwissenheit herauszureissen. In den damaligen Zeiten der Finsterniß war es schon viel, wenn man einsahe, daß man unwissend war. Ob schon dieses anbrechende Licht eines verbesserten Verstandes nur eine schwache Dämmerung war: so verursachte sie doch die Stiftung der hohen Schule zu **Frankfurt** an der **Oder**.* **Conrad Wimpina**, ein öffentlicher Lehrer zu **Leipzig**, wurde der erste Rector dieser neuen Universität, und verfaßte die Gesetze

* Im Jahre 1495.

Geſetze derſelben. Tauſend Studirende lieſſen ſich gleich im erſten Jahre einſchreiben.

Es geſchahe zum Vortheile der Wiſſenſchaften, daß **Joachim Neſtor** ſie eben ſo ſehr ſchützte, als ſein Vater. Dieſes war der **brandenburgiſche Leo X.** Er verſtund die Mathematik, die Sternmeſſerkunſt und die Geſchichte. Er redete fertig **Franzöſiſch, Italiäniſch und Lateiniſch.** Er liebte die ſchönen Wiſſenſchaften, und wendete viel auf, um diejenigen aufzumuntern, welche ſich ihnen widmeten.

Ein Volk, welches ſo viele Jahrhundert lang wild geweſen war, konnte nicht in einem Tage geſittet gemacht werden. Es wird viel Zeit dazu erfordert, wenn die Annehmlichkeit der Wiſſenſchaften einem ganzen Volke mitgetheilet werden ſoll. Die jungen Leute ſtudirten zwar; allein diejenigen, die ein reifes Alter erreichet hatten, blieben an ihren alten Gewohnheiten, und ihren groben Sitten, kleben. Die Edelleute verübten noch immer Räubereyen auf den Landſtraſſen, die Verderbniß der Sitten war in **Deutſchland** ſo allgemein, daß man auf dem Reichstage zu **Trier** dieſem Uebel Einhalt zu thun ſuchen mußte. Man verbot auf demſelben, gottesläſterliche Reden zu führen, und ſich einem ſo ungezähmten Weſen zu überlaſſen, wodurch die Menſchlichkeit erſticket, und die Menſchen unter die Thiere geſetzet werden.

Man hatte damals angefangen, Weinberge in dem Kuhrfürſtenthume anzulegen. Das Faß Wein wurde itzo für 30, und der Scheffel Rocken für 3. Groſchen verkaufet, das Geld fieng an gemeiner

zu

zu werden. Joachim Neſtor ließ auch einige Gebäude aufführen, und unter andern das Schloß zu Potsdam. Jedermann gieng auf deutſche Art gekleidet, welche beynahe mit der alten ſpaniſchen Tracht überein kam. Die Männer trugen Wämſe, mit breiten gekräuſelten Kragen, und die Fürſten,* Grafen und Ritter göldene Ketten am Halſe. Gemeine Edelleute durften nur drey göldene Ringe am Halstuch tragen. Die Weiber giengen auf die Art gekleidet, wie itzo die Augſpurger, oder die Straßburger Jungfern.

Endlich lernte man eine nach den damaligen Zeiten, eingerichtete Pracht kennen. Da man aber nicht findet, daß die Künſte, oder die Handlung im Brandenburgiſchen, eine ſolche Aufnahme gehabt haben, die den Ausgaben gemäß geweſen wäre: ſo bleibet die Vermehrung der Reichthümer, und die Urſache davon, eine Aufgabe, die ſehr ſchwer aufzulöſen iſt.

Seit dem Jahre 1560. bemerkt man einen groſſen Unterſchied in dem Aufwande der Kuhrfürſten. Da Joachim II. nach dem Reichstage zu ** Frankfurt gieng: ſo hatte er *** 68. Edelleute, und 452. Pferde, in ſeinem Gefolge. Bey ſeiner Zurückkunft fieng man in Berlin an, groſſe Spiele zu ſpielen. Von dem Hofe kam dieſe Gewohnheit unter die Einwohner; und man mußte ſie endlich verbie-

* Lockelius.

** Der im Jahre 1562. von dem Kaiſer Ferdinand, wegen der Wahl eines römiſchen Königs angeſtellet wurde.

*** Lockelius.

verbieten, weil einige Bürger in einem Sitze mehr als 1000. Thaler verlohren hatten.

In den Jahrbüchern findet man, daß der Kuhrfürst, **Joachim II**, da er sich mit **Sophia**, einer Prinzeßinn des Königs von **Polen, Sigismund**, vermählte, in der ersten Hochzeitnacht, in völliger Waffenrüstung, bey seiner jungen Gemahlinn geschlafen habe, als ob der zärtliche Liebeskampf so fürchterliche Zurüstungen erfordere. Es schlich sich in alle Gewohnheiten, der damaligen Zeiten, eine Vermischung von Wildheit und Pracht ein. Dieses sonderbare Wesen rührte daher, weil sich die Menschen nunmehr von der Barbarey entledigen wollten. Sie suchten den rechten Weg: verfehlten ihn aber. Bey ihrer Grobheit vermengten sie die äusserlichen Gebräuche mit dem wahrhaftig gesitteten Wesen; die Pracht mit der Würdigkeit, die Schwelgerey mit den Vergnügungen, die Schulfüchserey mit der Wissenschaft, und die groben Einfälle der Hofnarren mit dem sinnreichen Scherze des Verstandes.

In die Zeiten der Regierung **Joachims II.** muß man die Stiftung der Hohenschule zu **Königsberg**, durch **Albrecht** von **Preussen**, setzen.

Der Aufwand wurde täglich immer gröſſer. **Johann Georgs**, hielt seinem Vater ein prächtiges Leichenbegängniß. Dieses ist das erste, wobey man seine Pracht zeigte, und dessen in der **brandenburgischen** Geschichte Meldung geschieht. Dieser Fürst war von feyerlichem Gepränge ganz eingenommen. Er stellte gar zu gern seine Gröſſe

zur

Der erste Zeitpunkt.

In dem langen Regiſter, von deutſchen Völkern, welche Tacitus beybringet, hat er ſich in Anſehung der Worte Ingewohner und Germanier geirret, wovon jenes Einwohner, dieſes aber Kriegsmänner, bedeutet. Aus Unwiſſenheit der Sprache hat er dieſes für Namen beſonderer Völker gehalten. Wegen der Menge ſolcher Krieger, womit Deutſchland angefüllet war, hat es den Namen Germanien bekommen.

Die erſten Einwohner in der Mark waren Teuronen. Nach ihnen kamen die Semnonen, von welchen Tacitus ſpricht, daß ſie die edelſten unter dem Sveven geweſen ſind.

In dieſen ſo entfernten Zeiten war Deutſchland ganz barbariſch. Die ungeſitteten und halb wilden Völker wohneten in Wäldern. Elende Hütten dieneten ihnen zur Wohnung. Sie verheyratheten ſich jung, und vermehreten ſich um ſo viel ſtärker, da die Weiber ſelten unfruchtbar waren. Die Nation vermehrte ſich beſtändig. Da nun die Kinder es dabey bewenden lieſſen, daß ſie die Felder ihrer Väter baueten, nicht aber neues Land aufpflügeten; ſo konnten dieſe kleinen Erbgüter, auch in den beſten Jahren, nicht gnug zum Unterhalte eines ſo zahlreichen Volkes liefern. Die Einwohner ſahen ſich daher genöthigt, ihr Vaterland zu verlaſſen, und ihre Nahrung anderswo zu ſuchen. Daher wurden Gallien, Africa, und ſelbſt das römiſche Reich, durch ſo groſſe Ströme von Barbaren überſchwemmet.

Die

Die Germanier waren Jäger aus Noth, und Krieger aus einem natürlichen Triebe. Ihre Armuth machte die innerlichen Kriege, die sie unter einander führeten, kurz: Denn der Eigennutz mengete sich niemals darein. Ihre Heerführer, die nachgehends ihre Beherrscher wurden, nenneten sich Fürsten, welches Wort von dem Worte Führer herkömmt. Sie waren wegen der Länge und Stärke ihres Leibes berühmt, und zu den beschwerlichsten Arbeiten abgehärtet. Ihre vornehmsten Tugenden waren die Tapferkeit, und die Treue, mit welcher sie ihren Verbindungen nachkamen. Sie priesen diese Tugenden durch Lieder, welche ihre Kinder lernen mußten, damit sie auf die Nachkommen fortgepflanzet werden möchten.

Die lateinischen Schriftsteller geben der Germanier Tapferkeit selbst ein herrliches Zeugniß, indem sie uns die Niederlage des Varus, und einiger anderer Häupter der römischen Heere, erzählen. Preiset man den Muth eines Volkes, welches über ein anderes, dem es in allem gleich ist, sieget: Wie vielmehr wird man nicht den Muth dieser Germanier bewundern müssen, die für sich nichts hatten, als das Vertrauen auf ihre Stärke, und eine unbiegsame Hartnäckigkeit, niemanden den Sieg zu überlassen; und doch über die römische Kriegszucht, über die Legionen, die nur erstlich die halbe bekannte Welt unter das Joch gebracht hatten, triumphirten!

Es ist, die meisten Geschichtschreiber mögen auch davon gesagt haben, was sie wollen, nicht weniger wahrscheinlich, daß die Römer wider den

Willen der Sveven über die Elbe gegangen sind: Denn man hat bey Zoſſen, sechs Meilen von Berlin, auf einem Felde, welches 800. Schritte im Gevierten groß ist, eine Menge Urnen gefunden, die mit Münzen von dem Kaiser Antonin, und der Kaiserinn Fauſtina, wie auch einigen Zierrathen, womit das römiſche Frauenzimmer sich schmückete, angefüllet waren. Dieſes ist gewißlich kein Schlachtfeld geweſen: Denn die Sveven würden das Geld ihrer Feinde, ihre Leichenbegängniſſe zu beehren, nicht unter die Erde vergraben haben. Meines Erachtens kann man daher mit Gewißheit muthmaſſen, daß dieſer Platz einigen Haufen Kriegsvolks zum Lager gedienet habe, welche die Römer über die Elbe geſchickt hatten, damit ſie von den Bewegungen, und der Anrückung der Barbaren Nachricht erhalten möchten.

Brandenburg ist die älteſte Stadt in der Mark. Die Jahrbücher, ſo 1595. gedruckt, ſetzen ihre Erbauung in das Jahr der Welt 3588, oder in das 416te Jahr vor der gemeinen chriſtlichen Zeitrechnung. Sie ſoll von dem Brennus, der Rom verheeret hat, erbauet worden ſeyn, und von ihm auch ihren Namen erhalten haben. Man erblicket in der Dunkelheit die Namen einiger der Wenden * Könige, welche vermuthlich ehrgeiziger und unruhiger waren, als die übrigen. Ueber dieſes findet man in den Jahrbüchern, daß der König der Sachſen, Wittekind; der König von Thüringen, Hermanfried; und der König der

* Hoter und Wenceslaus.

der Franken, Richimir, ſich mit einander verbunden, die Semnonen bezwungen, und die eroberten Städte zuerſt mit Mauern umgeben haben, um das Land im Gehorſame zu erhalten.

Der zweyte Zeitpunkt.

Karl der Groſſe nahm endlich im Jahre 781. Brandenburg ein; und Heinrich der Vogelſteller ſetzte, nachdem er die Sachſen, welche dieſe Gegenden bewohneten, im Jahr 928. bezwungen hatte, Markgrafen oder Statthalter der Grenzen ein.

Unter den Markgrafen wurden die Einwohner geſitteter: allein das Land war ſehr arm. Es brachte nur diejenigen Früchte hervor, die zu Erhaltung des Lebens am nothwendigſten waren. Es war des Fleiſſes ſeiner Nachbarn benöthigt; und da niemand den ſeinigen ſuchete; ſo wurde das Geld in gröſſerer Menge aus dem Lande verführet, als es hinein kam. Dieſes ungleiche Verhältniß in dem Umlauf der Münzſorten verringerte den Preiß aller Dinge. Die Lebensmittel waren ſo wohlfeil, daß man zur Zeit des Kuhrfürſten Johannes II. von Aſkanien, den Scheffel Waitzen für 4. Groſchen, den Scheffel Rocken für 2. und ſechs Hüner für 1. Groſchen kaufen konnte.

Die Berliner wurden damals für eben ſo getreue, als eiferſichtige Ehemänner gehalten. Die Jahrbücher * erzählen davon ein empfindliches Beyſpiel. Unter der Regierung des Kuhrfürſten Otto von Bayern, wollte ein Geheimſchreiber des Erz-

* Lockelius, unter dem Jahre 1364.

biſchofs von Magdeburg in die öffentlichen Bäder nach Berlin gehen. Auf der Gaſſe traf er eine junge Bürgersfrau an, er that ihr, im Scherze, den Antrag, daß ſie ſich mit ihm baden ſollte. Die Frau befand ſich durch dieſen Antrag beleidigt. Der Pöbel rottete ſich zuſammen; und die Bürger in Berlin, die keinen Scherz verſtunden, ſchleppeten den armen Geheimſchreiber auf einen öffentlichen Platz, und ſchlugen ihm daſelbſt, ohne weitere Umſtände, den Kopf ab. Sind ſie ſchon itzo ebenfalls eiferſüchtig: ſo üben ſie doch auf eine gelindere Art Rache aus.

Unter der Regierung der Fürſten aus den vier erſten Geſchlechtern ſtack das Land in einem abſcheulichen Elende; und es komte ſich nicht daraus helfen, indem es immer aus einer Hand in die andere kam. Im Jahre 1373. wurde Otto von Bayern gezwungen, das Kuhrfürſtenthum an den Kaiſer Carl IV. zu verkaufen. Dieſer nahm ſeinen Sitz zu Tangermünde. Er hielt daſelbſt einen prächtigen Hof, und erbauete daſelbſt ein ziemlich weitläuftiges Schloß, wovon man das verfallene Gemäuer bis itzo ſieht. Während der Zeit, da Jodocus Brandenburg verwaltete, nahmen die in Frankreich verfolgten Waldenſer ihre Zuflucht nach der Stadt Angermünde, welche man deswegen die ketzeriſche nennte. Man ſieht nicht, weswegen die Waldenſer eine Freyſtadt in dem Brandenburgiſchen geſuchet haben, welches damals katholiſch war, und weswegen man ſie daſelbſt aufgenommen hat, ob man ſchon ihre Ketzerey verabſcheuete.

Die

Die Fürsten aus dem Hause Luxemburg untertraten die Einwohner auf das unbarmherzigste. Sie verpfändeten das Kuhrfürstenthum in ihrer Noth, an diejenigen, die ihnen die gröſsten Geldsummen liehen. Diese Gläubiger, welche das unglückliche Land als eine Verpfändung betrachteten, verübten allerley Gewaltthätigkeiten, um sich zu bereichern. Sie schallteten daselbst nach ihrer Willkühr, wie in einem feindlichen Lande. Die Räuber beunruhigten die Landstrassen; Man wuſste nichts von einer guten Staatseinrichtung; und die Gerechtigkeit war ohne Würkung. Die Herren von Quitzau, und von Neuendorf, waren über das verhaſste Joch unwillig, welches ihr Vaterland tragen muſste, und fiengen wider die Untertyrannen, die es unterdrückten, einen offenbaren Krieg an. In dieser gänzlichen Verwirrung, und unter dieser Regierungsart ohne Beherrscher, seufzete das Volk in seinem Elende. Die Edelleute waren bald die Werkzeuge, bald die Rächer der Tyranney; und die Gemüthsart der Einwohner, welche durch die Härte der Knechtschaft, und durch die Strenge einer barbarischen Regierung, ganz unvernünftig gemachet worden waren, blieb tumm und erstarret.

Der dritte Zeitpunkt.

Der Kaiser Sigismund brachte dieses verwirrte Wesen im Jahr 1415. in Ordnung, indem er Brandenburg, und die kuhrfürstliche Würde, dem Burggrafen zu Nürnberg, Friedrich von Hohenzollern, ertheilete. Dieser Fürst verlangte die

die Huldigung von ſeinen neuen Unterthanen; allein das Volk, welches bisher lauter grauſame Herren gehabt hatte, konnte nur mit Mühe dazu gebracht werden, daß es ſich dieſer gelinden und rechtmäßigen Herrſchaft unterwarf. **Friedrich** I. brachte die Edelleute durch das Schrecken zum Gehorſam, welches eine groſſe Kanone unter ihnen anrichtete, womit er die Schlöſſer der Aufrührer beſchoß. Dieſes Stück war von 24. Pfunden; und darinne beſtund ſein ganzes Geſchütz.

Der Geiſt der Empörung verlohr ſich nicht ſogleich. Die **Bürger in Berlin** empöreten ſich zu verſchiedenen malen wider ihre Obrigkeit. **Friedrich** II. ſtillete dieſen Aufſtand mit Sanftmuth und Klugheit. Die Noth zwang dieſen Fürſten, die Zölle zu **Schiffelbein** und **Dramburg** an den Herrn **Dionyſius** von **Oſten**, für 1500. Gülden zu verpfänden, die er zu ſeiner Reiſe auf den Reichstag zu **Nürnberg** nöthig hatte.

Dabey blieb es bis auf die Zeiten des **Johannes Cicero**. Dieſer Kuhrfürſt war der erſte, der ſich beſtrebte, das Volk aus ſeiner Blödſinnigkeit und Unwiſſenheit herauszureiſſen. In den damaligen Zeiten der Finſterniß war es ſchon viel, wenn man einſahe, daß man unwiſſend war. Ob ſchon dieſes anbrechende Licht eines verbeſſerten Verſtandes nur eine ſchwache Dämmerung war: ſo verurſachte ſie doch die Stiftung der hohen Schule zu **Frankfurt** an der **Oder**.* **Conrad Wimpina**, ein öffentlicher Lehrer zu **Leipzig**, wurde der erſte Rector dieſer neuen Univerſität, und verfaßte die Geſetze

* Im Jahre 1495.

Geſetze derſelben. Tauſend Studirende lieſſen ſich gleich im erſten Jahre einſchreiben.

Es geſchahe zum Vortheile der Wiſſenſchaften, daß **Joachim Neſtor** ſie eben ſo ſehr ſchützte, als ſein Vater. Dieſes war der **brandenburgiſche Leo X.** Er verſtund die Mathematik, die Sternmeſſerkunſt und die Geſchichte. Er redete fertig **Franzöſiſch, Italiäniſch und Lateiniſch.** Er liebte die ſchönen Wiſſenſchaften, und wendete viel auf, um diejenigen aufzumuntern, welche ſich ihnen widmeten.

Ein Volk, welches ſo viele Jahrhundert lang wild geweſen war, konnte nicht in einem Tage geſittet gemacht werden. Es wird viel Zeit dazu erfordert, wenn die Annehmlichkeit der Wiſſenſchaften einem ganzen Volke mitgetheilet werden ſoll. Die jungen Leute ſtudirten zwar; allein diejenigen, die ein reifes Alter erreichet hatten, blieben an ihren alten Gewohnheiten, und ihren groben Sitten, kleben. Die Edelleute verübten noch immer Räubereyen auf den Landſtraſſen, die Verderbniß der Sitten war in **Deutſchland** ſo allgemein, daß man auf dem Reichstage zu **Trier** dieſem Uebel Einhalt zu thun ſuchen mußte. Man verbot auf demſelben, gottesläſterliche Reden zu führen, und ſich einem ſo ungezähmten Weſen zu überlaſſen, wodurch die Menſchlichkeit erſticket, und die Menſchen unter die Thiere geſetzet werden.

Man hatte damals angefangen, Weinberge in dem Kuhrfürſtenthume anzulegen. Das Faß Wein wurde itzo für 30, und der Scheffel Rocken für 3. Groſchen verkaufet, das Geld fieng an gemeiner

zu

zu werden. Joachim Neſtor ließ auch einige Gebäude aufführen, und unter andern das Schloß zu Potsdam. Jedermann gieng auf deutſche Art gekleidet, welche beynahe mit der alten ſpaniſchen Tracht überein kam. Die Männer trugen Wämſe, mit breiten gekräuſelten Kragen, und die Fürſten,* Grafen und Ritter göldene Ketten am Halſe. Gemeine Edelleute durften nur drey göldene Ringe am Halstuch tragen. Die Weiber giengen auf die Art gekleidet, wie itzo die Augſpurger, oder die Straßburger Jungfern.

Endlich lernte man eine nach den damaligen Zeiten, eingerichtete Pracht kennen. Da man aber nicht findet, daß die Künſte, oder die Handlung im Brandenburgiſchen, eine ſolche Aufnahme gehabt haben, die den Ausgaben gemäß geweſen wäre: ſo bleibet die Vermehrung der Reichthümer, und die Urſache davon, eine Aufgabe, die ſehr ſchwer aufzulöſen iſt.

Seit dem Jahre 1560. bemerkt man einen groſſen Unterſchied in dem Aufwande der Kuhrfürſten. Da Joachim II. nach dem Reichstage zu ** Frankfurt gieng: ſo hatte er *** 68. Edelleute, und 452. Pferde, in ſeinem Gefolge. Bey ſeiner Zurückkunft fieng man in Berlin an, groſſe Spiele zu ſpielen. Von dem Hofe kam dieſe Gewohnheit unter die Einwohner; und man mußte ſie endlich verbie-

* Lockelius.

** Der im Jahre 1562. von dem Kaiſer Ferdinand, wegen der Wahl eines römiſchen Königs angeſtellet wurde.

*** Lockelius.

verbieten, weil einige Bürger in einem Sitze mehr als 1000. Thaler verlohren hatten.

In den Jahrbüchern findet man, daß der Kuhrfürst, **Joachim II**, da er sich mit **Sophia**, einer Prinzeßinn des Königs von **Polen, Sigismund**, vermählte, in der ersten Hochzeitnacht, in völliger Waffenrüstung, bey seiner jungen Gemahlinn geschlafen habe, als ob der zärtliche Liebeskampf so fürchterliche Zurüstungen erfordere. Es schlich sich in alle Gewohnheiten, der damaligen Zeiten, eine Vermischung von Wildheit und Pracht ein. Dieses sonderbare Wesen rührte daher, weil sich die Menschen nunmehr von der Barbarey entledigen wollten. Sie suchten den rechten Weg: verfehlten ihn aber. Bey ihrer Grobheit vermengten sie die äusserlichen Gebräuche mit dem wahrhaftig gesitteten Wesen; die Pracht mit der Würdigkeit, die Schwelgerey mit den Vergnügungen, die Schulfüchserey mit der Wissenschaft, und die groben Einfälle der Hofnarren mit dem sinnreichen Scherze des Verstandes.

In die Zeiten der Regierung **Joachims II.** muß man die Stiftung der Hohenschule zu **Königsberg**, durch **Albrecht** von **Preussen**, setzen.

Der Aufwand wurde täglich immer gröſſer. **Johann George**, hielt seinem Vater ein prächtiges Leichenbegängniß. Dieses ist das erste, wobey man seine Pracht zeigte, und dessen in der **brandenburgischen** Geschichte Meldung geschieht. Dieser Fürst war von feyerlichem Gepränge ganz eingenommen. Er stellte gar zu gern seine Gröſſe

zur

zur Scham aus. Er begieng * die Geburt seines ältesten Prinzen durch ein Fest, welches vier Tage lang währte. Diese Lustbarkeiten bestunden in Turnieren, einem Wettkampfe mit Schiffen, in Feuerwerken, und Ringelrennen. Die Herren, woraus die vier Quadrillen bestunden, waren in Sammet gekleidet, der mit Gold und Silber reich gestickt war. Allein das Kennzeichen der damaligen Zeiten schien doch durch alle diese Pracht hindurch. An der Spitze einer jeglichen Quadrille befand sich ein Schalksnarr, der auf eine lächerliche Art in ein Horn bließ, und tausenderley Ausschweifungen vornahm. Der Hof stieg auf den Schloßthurm, um das Feuerwerk mit anzusehen.** Bey dem Durchzuge des Königs von Dännemark, Christian, empfieng ihn der Kuhrfürst auf das prächtigste. Er gieng ihm mit vielen Fürsten, Grafen, Herren, und einer Leibwache von dreyhundert Pferden entgegen. Der König hielt seinen Einzug, in einem schwarzsammetnen Wagen, der mit goldenen Tressen besetzt war, und von acht weissen Pferden gezogen wurde, deren Geschirr von Gold und das Gebiß von Silber waren. Man überhäufte ihn recht mit Lustbarkeiten in eben dem Geschmack, wie die vorigen gewesen waren.

Vielleicht trieb man die Pracht gar zu weit; denn Joachim Friedrich ließ eine Verordnung wegen des Aufwands der Einwohner ergehen. Er wendete

* Lockelius.

** Der Kuhrfürst streckte, wie die Jahrbücher melden, den Kopf aus einem Dachfenster heraus, und rief: Meister Johann, wenn ich pfeife, so zündet an!

dete seine Einkünfte zu einem nützlichen Gebrauche an; er stiftete die Schule im **Joachimsthale**, die nachgehends von dem Kuhrfürsten, **Friedrich Wilhelm**, nach **Berlin** verleget wurde. Itzo ist, diese Schule hier die blühendeste, und die am besten eingerichtete, in allen **preußischen** Staaten.

Unter der Regierung **Johann Georgs** fehlte es noch an vielen Erfindungen, welche die Bequemlichkeit des Lebens befördern. Der gemeine Gebrauch der Kutschen kann nicht höher hinauf gesetzt werden, als in die Zeiten **Johann Sigismunds**. Es wird bey Gelegenheit der Huldigung davon geredet, welche dieser Fürst zu **Warschau** leistete. Er hatte in seinem Gefolge sechs und dreyßig sechsspännige Kutschen, und achtzig Handpferde. Die Gesandschaft, welche, wegen der Wahl des Kaisers **Matthias**, auf den Reichstag geschickt wurde, hatte drey Kutschen bey sich. Es waren elende Kasten, die aus vier grob zusammen geschlagenen Brettern bestunden. Wer hätte damals sagen sollen, daß diese Kunst in dem 18ten Jahrhundert zu einer solchen Vollkommenheit gelangen sollte, daß man Kutschen für zwanzig tausend Thaler verfertigen, und auch Käufer dazu finden würde?

Die Bemühungen, welche **Brandenburg** und **Deutschland** anwendeten, um sich gesitteter zu machen, waren nicht ganz vergebens. Die Anzahl der hohen Schulen vermehrte sich, die zu **Halle** wurde auch damals gestiftet; und zu gleicher Zeit wurde zu **Dessau** eine Akademie für die

deutſche Sprache angeleget, welche man die fruchtbringende Geſellſchaft nennete. Dieſe iſt ſehr nützlich geweſen, zumal, da die deutſche Sprache, welche in unzähliche Mundarten getheilet iſt, nicht genugſam gewiſſe Regeln hatte, um den wahren Gebrauch derſelben feſt zu ſetzen; da kein Schulbuch zur Richtſchnur vorhanden war; und da, den damals Lebenden von unſerer alten republikaniſchen Freyheit ſonſt nichts übrig geblieben war, als die elenden Vortheile, daß ſie eine grobe, und faſt noch barbariſche Sprache, nach ihrem Einfall verſtümmeln konnten. Auch dieſem Fehler iſt durch den Fleiß vieler Gelehrten abgeholfen worden: ſchon im vorigen Jahrhunderte hat zu Berlin Johann Bödiker ſeine Grundſätze der deutſchen Sprache drucken laſſen. Die heutige neue Sprachkunſt iſt zu bekannt, und ſparet mir die Mühe, ſie zu erheben.

Dieſe ſchönen Einrichtungen, wodurch wir vielleicht ein Jahrhundert gewonnen hätten, waren kaum entworfen worden: ſo entſtund der dreyßigjährige Krieg, der ganz Deutſchland zu Grunde richtete, und umkehrte.

Unter der Regierung Johann Sigismunds hatten die Stände groſſe Gewalt.

Unter der Regierung George Wilhelms, verringerte Schwarzenberg die Macht der Stände, welche ſie aber niemals gemißbrauchet hatten. Das Jahr 1636. war endlich in dieſem grauſamen Kriege das unglücklichſte für das Kuhrfürſtenthum. Indem die Schweden bey Werben, die Kaiſerlichen bey Magdeburg und Rathenau,

thenau, Wrangel bey Stettin, und Morosini in der Neumark stunden: so zogen sechs und dreyßig tausend Oesterreicher durch das Land, und plünderten und verheereten alles. Dieses war auf einmal zuviel. Brandenburg war durch die vielen Völker, die sich in den vorhergehenden Jahren davon erhalten, und es geplündert hatten, ausgesogen, und mußte daher endlich unterliegen. Die Theurung wurde daselbst unbeschreiblich. Ein Ochse galt hundert Thaler, ein Scheffel Korn fünf Thaler, und ein Scheffel Gerste drey Thaler. Das Geld stieg, wegen seiner Seltenheit, ebenfalls am Werthe. Ein Ducaten galt in der Ausgabe zehen Thaler. Einige Edelleute, die ihre Lebensmittel der Begierde der Feinde noch entrissen hatten, wollten sich diese Theurung zu Nutze machen. Allein das Landvolk, welches kein Geld hatte, wofür es dieses Getraide hätte kaufen können, und durch den Hunger ganz zur Verzweiflung gebracht war, ermordete diese unmenschlichen Herren, und plünderte ihre Kornböden. Die Theurung dauerte noch immer mit gleich grosser Heftigkeit fort. Hierauf entstund eine Pest, und die Verwüstung stieg bis auf den höchsten Gipfel. Die übrig gebliebenen unglücklichen Einwohner, welche von dem Tode, und den Feinden, noch verschonet worden waren, konnten ein so zusammen gehäuftes Elend nicht aushalten, verliessen ihr unglückliches Vaterland, und flüchteten in die benachbarten Länder.

Die ganze Mark bestund nunmehr aus einer abscheulichen Wüsteney. Sie stellte ein beweinenswürdiges

würdiges Schauspiel von verfallenen Gebäuden, eingeäscherten Plätzen, und allen denenjenigen Plagen vor, welche ein langwieriger und grausamer Krieg nach sich zieht. Unter so vielen schrecklichen Anblicken, unter so vielen Verheerungen, entdeckte man an solchen Orten, die ganz wild worden waren, kaum noch die Spuren der alten Einwohner.

Es wäre um **Brandenburg** geschehen gewesen, wenn **Friedrich Wilhelm** nicht auf das standhafteste für die Wiederherstellung desselben besorgt gewesen wäre. Seine Klugheit, seine Standhaftigkeit, und die Zeit, überwanden alle Hindernisse. Er machte Friede, nahm seine Maaßregeln, und zog endlich den Staat aus seinem Verderben.

Brandenburg wurde in der That ein neues Land, worinne verschiedene Colonien, von allerley Nationen vermischt waren. Diese verbanden sich nachgehends mit den alten Einwohnern, welche dem Verderben noch entgangen waren. Die Lebensmittel waren so wohlfeil, weil entweder ein fruchtbares Jahr einfiel, oder weil nicht viel verzehret wurde, daß der Scheffel Korn für zwölf Gröschen verkauft wurde.

Der dreyßigjährige Krieg verderbte, unter andern Uebeln, die er anrichtete, sonderlich die wenige Handlung, die in dem **nordlichen** Theile von **Deutschland** getrieben wurde. In den alten Zeiten bekamen wir unser Salz aus **Holland** und **Frankreich**. Der Vorrath davon konnte unter solchen Unruhen nicht erneuert und ersetzet werden,

und

und wurde folglich erschöpfet. Durch den Mangel einer so nothwendigen Sache wurde man bewogen, seine Zuflucht zu eignem Fleisse zu nehmen. Man fand Salzquellen zu Halle, und daraus konnten nicht nur die Brandenburger, sondern auch die benachbarten Länder, versorgt werden.

Die erste Colonie, die sich in dem Kuhrfürstenthume niederließ, bestund aus Holländern. Sie erneuerten die Handwerke und Künste, und machten Anschläge, wie man das hochstämmige Holz verkaufen könnte, welches sich hier in grossem Ueberflusse fand, weil der dreyßigjährige Krieg aus dem ganzen Lande einen grossen Wald gemacht hatte. In dem Verkaufe dieses Holzes, bestund hernach einer von den vornehmsten Theilen unserer Handlung. Der Kuhrfürst gestattete auch einigen jüdischen Geschlechtern, sich in seinen Staaten niederzulassen, die Nachbarschaft von Polen machte sich nützlich, indem sie die alten abgenutzten Sachen in diesem Königreiche verhandelten.

Nachgehends trug sich eine günstige Begebenheit zu, wodurch die Entwürfe des grossen Kuhrfürsten sehr merklich befördert wurden. Ludwig XIV. widerrief das Edict von Nantes, im Jahr 1684. Und hierauf zogen wenigstens vier mal hundert tausend Franzosen aus dem Königreiche. Die Reichsten giengen nach Engelland und Holland; und von den Aermsten, die aber auch zugleich die Fleißigsten waren, nahmen ungefehr zwanzig tausend ihre Zuflucht in das Brandenburgische. Sie halfen uns unsere wüsten Städte

bevölkern, und verſchaften uns allerley Manufacturen, die uns noch mangelten.

Damit man von den Vortheilen, welche der Staat durch dieſe Colonien erhalten hat, recht urtheilen könne: ſo wird es nöthig ſeyn, den Zuſtand unſerer Manufacturen vor dem dreyßigjährigen Kriege, und alsdenn nach der Widerrufung des Edicts von Nantes, etwas umſtändlicher zu beſchreiben.

Unſere Handlung beſtund in alten Zeiten in der Verkaufung unſers Getraides, unſers Weines, und unſerer Wolle. Es waren zwar noch einige Tuchmanufacturen vorhanden; allein ſie waren von keiner Wichtigkeit. Zu den Zeiten Johannes, des Cicero, waren in dem ganzen Lande nur ſiebenhundert Tuchmacher. Unter der Regierung Joachims des Zweyten, unterdrückte der Herzog von Alba die Freyheit der Flanderer auf eine tyranniſche Weiſe. Die kluge Königinn von Engelland, Eliſabeth, machte ſich die Thorheit ihrer Nachbarn zu Nutze, und zog in ihre Staaten die Handwerker aus Gent und Brügge. Sie verarbeiteten daſelbſt flanderiſche Wolle, und erhielten, daß man die Ausführung derſelben verbot.

Unſere Handwerker hatten bisher nur durch die Vermiſchung der engliſchen mit unſerer Wolle gute Tücher zuwege gebracht. Da nun die engliſche Wolle nicht mehr zu haben war: ſo geriethen unſere Tücher in Verfall. Die Kuhrfürſten von Sachſen, Auguſtus und Chriſtian, folgeten dem Beyſpiele der Königinn Eliſabeth, und

zogen

zogen flanderiſche Handwerker in ihr Land, welche die Manufacturen daſelbſt blühend machten. Der Mangel an fremder Wolle, der Verfall unſerer Manufacturen und der Anwachs derſelben bey unſeren Nachbarn, bewog den brandenburgiſchen Adel, ſeine Wolle an die Ausländer zu verkaufen; und dadurch wurden unſere Fabriken faſt gänzlich zu Grunde gerichtet. Johann Sigismund ſuchte ſie wieder empor zu bringen, und verbot daher die Einführung fremder Tücher in ſeine Staaten. Allein dieſes Verbot gereichete dem Lande zum Nachtheile, weil die brandenburgiſchen Fabriken nicht ſo viel Tuch liefern konnten, als das Land nöthig hatte, und daher gezwungen wurde, ſeine Zuflucht zu dem Fleiſſe der Nachbarn zu nehmen. Es iſt ſehr wahrſcheinlich, daß man glücklichere Anſchläge getroffen haben würde; allein der dreyßigjährige Krieg kam dazwiſchen, und richtete die Anſchläge, die Manufacturen, und den Staat zu Grunde.

Da Friedrich Wilhelm zur Regierung gelangte, ſo verfertigte man in dieſem Lande weder Hüte, noch Strümpfe, noch Scharſche, noch ſonſten wöllene Zeuge. Der Fleiß der Franzoſen bereicherte uns durch alle dieſe Manufacturen. Sie errichteten Fabriken, von Tuch, Scharſche, Etamin, Zeug, Droguet, Griſet, Krep., gewirkte Mützen und Strümpfe, Hüte von Biber- Caninichen und Haaſenhaaren, und alle Arten von Färbereyen. Einige von den neuangekommenen Flüchtigen wurden Kaufleute, und verhandelten dasjenige einzeln, was von den übrigen verfertigt

wurde. Berlin bekam also Goldschmidte, Juweliter, Uhrmacher und Bildhauer. Die Franzosen, die sich auf dem platten Lande niedergelassen hatten, baueten daselbst Taback, und brachten es dahin, daß aus sandigen Gegenden, durch ihre Bemühungen, herrliche Küchengärten wurden, welche vortreffliches Obst und Hülsenfrüchte hervor brachten. Damit der Kuhrfürst eine so nützliche Colonie noch mehr aufmuntern möchte: so bestimmte er für sie ein jährliches Gehalt von vierzig tausend Thalern: und dieses genießt sie noch itzo.

Gegen das Ende der Regierung Friedrich Wilhelms befand sich also das Kuhrfürstenthum in einem blühendern Zustande, als unter keinem von seinen Vorfahren. Durch die grosse Vermehrung der Manufacturen wurde die Handlung erweitert, welche nachgehends mit Getraide, Holz, Zeugen, Tuche und Salz, getrieben wurde. Die Posten, von denen man bisher in Deutschland nichts gewußt hatte, wurden von dem grossen Kuhrfürsten in allen seinen Staaten, von Emmerich bis nach Memel, eingeführet. Die Städte hatten sonst willkührliche Auflagen bezahlen müssen: Diese wurden nunmehr abgeschaft: und dafür wurde die Accise eingeführet. Die Städte fiengen an gesitteter zu werden. Man pflasterte die Gassen, und setzte in gewissen Entfernungen Laternen, um sie zu erleuchten. Diese Policey war auch unumgänglich nöthig; denn bisher waren die Hofleute, wegen des vielen Kothes auf den Gassen, gezwungen gewesen, in das Schloß zu Potsdam,

wenn

wenn der Hof ſich daſelbſt aufhielt, auf Stelzen zu gehen.

Friedrich Wilhelm, war der erſte Kuhrfürſt, der ein ordentlich geübtes Heer zu ſeinen Dienſten auf den Beinen hielt. Die Bataillonen des Fußvolks beſtunden aus vier Compagnien, wovon jegliche 150. Mann ſtark war. Ein Drittheil des Bataillons führete Piken, die übrigen aber Muſketen. Das Fußvolk trug ordentliche Montur, und Mäntel. Die Reiter mußten ſich ſelbſt Waffen und Pferde anſchaffen. Sie hatten einen Bruſtharniſch, fochten in Geſchwadern, und führeten oftmals grobes Geſchütz mit ſich.

Ob ſchon der groſſe Kuhrfürſt für ſeine Perſon großmüthig und prächtig war: ſo gab er doch Geſetze, wodurch der Aufwand eingeſchränket wurde. Sein Hof war zahlreich, und ſein Aufwand war auf eine wohlanſtändige Art eingerichtet. Bey dem Vermählungsfeſte ſeiner Nichte, der Prinzeßinn von Kuhrland, wurden ſechs und funfzig Tafeln, jegliche von vierzig Perſonen, bey jeder Mahlzeit angerichtet. Die unermüdete Aemßigkeit dieſes groſſen Fürſten verſchaffete ſeinem Vaterlande alle nöthige Künſte, es fehlte ihm an der Zeit, die angenehmen hinzu zu fügen.

Die beſtändigen Kriege, und die Untermiſchung neuer Einwohner, hatten ſchon eine Veränderung in den alten Sitten hervorgebracht. Viele Gewohnheiten der **Holländer** und **Franzoſen** wurden von uns angenommen. Die herrſchenden Laſter waren die Trunkenheit, und der Eigennutz. Die Jugend wußte nichts von dem uner-

laubten Umgange mit den Weibsperſonen; und die Krankheiten, die eine Folge deſſelben ſind, waren damals unbekannt. Der Hof liebte die ſinnreichen Einfälle, zweydeutige Redensarten, und Hofnarren. Die Kinder der Edelleute bequemten ſich wieder zum Studieren; und die Erziehung der Jugend kam allmählich an die Franzoſen. Wir haben ihnen noch itzo eine Annehmlichkeit in dem Umgange, und ungezwungenere Sitten, zu verdanken, als welche die Deutſchen gemeiniglich nicht haben.

Die Veränderung, die ſich nach dem dreyßigjährigen Kriege in dieſem Staate zutrug, war allgemein. Man ſpürte ſie an den Münzen eben ſo ſehr, als an allem übrigen. Ehemals wurde die Mark Silber im ganzen Reiche auf neun Thaler ausgemünzet. Im Jahre 1651. wurde der groſſe Kuhrfürſt, durch die unglücklichen Zeiten gezwungen, ſeine Zuflucht zu allerley Mitteln zu nehmen, damit er ſeinen Aufwand beſtreiten könnte. In eben dieſem Jahre ließ er einen Befehl bekannt machen, welcher den Werth der gangbaren Münzen beſtimmte. Er ließ groſſe Summen an Groſchen und Pfennigen prägen, deren innerlicher Gehalt ungefehr den dritten Theil von dem wahren Werthe dieſer Geldſorten ausmachte. Da der Werth dieſer Münze nur in Gedanken beſtund, ſo wurde ſie auch gleich verrufen, und fiel bis auf die Hälfte ihres Werths. Die alten Thaler vom gutem Schrot und Korne, ſtiegen auf acht und zwanzig bis dreyßig Groſchen, und daher rühret der Name Bankothaler. Damit nun ſolchen

Miß-

Mißbräuchen abgeholfen werden möchte; so hielten die Kuhrfürsten von **Brandenburg** und **Sachsen**, im Jahr 1667. eine Unterredung zu Zinna, und wurden einig, daß sie den Werth der Münzen auf einen neuen Fuß setzen wollten. Die Mark Silber sollte, nebst dem sogenannten Zusatze, dem Volke durchgängig, in allen Münzsorten, vom Thaler bis auf den Pfennig, für zehen Thaler, sechzehn Groschen geliefert werden. Nachgehends prägete man Gulden und halbe Gulden; und ein Mark Silber wurde beständig auf zehen Thaler gerechnet.

Im Jahre 1690. unterredete sich **Friedrich** I. mit dem Kuhrfürsten von **Sachsen**, und dem Herzoge von **Hannover**, wegen der Mittel, wie man die Münze bey dem **zinnischen** Fusse erhalten könne. Da sie aber sahen, daß solches unmöglich war: so wurden sie einig, daß bey den ordentlichen Gulden und Achtgroschenstücken, die in ihren Staaten geprägt werden würden, die Mark auf zwölf Thaler gerechnet werden sollte, und dieses nennet man den **leipziger Fuß**; Allein auch dieser hat seit einigen Jahren nicht mehr bestehen wollen.

Alle die neuen Colonien, welche der grosse Kuhrfürst eingeführet hatte, kamen nicht eher in einen wahrhaftig blühenden Zustand, als unter **Friedrich dem Ersten**. Dieser Fürst genoß die Bemühungen seines Vaters. Wir bekamen damals eine Tapetenmanufactur, die der **brüsselischen** gleich kam. Unsere Tressen gaben den **französischen** nichts nach. Unsere **neustädtischen** Spiegel übertrafen

trafen noch an Weisse die venetianischen. Das Kriegsheer wurde von unsern eigenen Tüchern gekleidet.

Der Hof war zahlreich und prächtig. Durch die auswärtigen Hülfsgelder wurden die Münzsorten sehr gemein. Die Verschwendung zeigte sich in den Liebereyen, Kleidern, Tafeln, Kutschen, und in den Gebäuden. Der König hatte in seinen Diensten zween der geschicktesten Baumeister von Europa, und einen Bildhauer, mit Namen Schlüter, der in seiner Kunst eben so vollkommen war, als die ersten. Bort bauete das schöne Thor zu Wesel; er verfertigte den Riß zu dem Schlosse und Zeughause zu Berlin; er bauete das Posthaus an der Ecke der grossen Brücke, und den schönen Haupteingang von dem Schlosse zu Potsdam, der den Liebhabern allzuwenig bekannt ist. Losander bauete den neuen Flügel an dem Schlosse zu Königsberg, und die Münze, welche aber nachgehends wieder eingerissen wurde. Schlüter schmückete das Zeughaus mit dem Siegeszeichen und andern schönen Zierrathen, welche von den Kennern bewundert werden. Er ließ die Bildsäule des grossen Kuhrfürsten zu Pferde giessen, welche für ein Meisterstück gehalten wird. Der König zierte die Stadt Berlin mit der Klosterkirche, mit Schwibbögen, und auch einigen andern Gebäuden. Er schmückte die Lusthäuser, Oranienburg, Potsdam und Charlottenburg, durch allerley Vergrösserungen und Verschönerungen.

Die schönen Künste, die Kinder des Ueberflusses, fiengen an zu blühen. Die Akademie der Maler, worinne

worinne Pene, Mayer, Widemann und Leibgeber, die ersten Lehrer waren, wurde gestiftet; allein es ist aus dieser Schule kein berühmter Maler hervorgekommen. Das merkwürdigste, welches den Fortgang des menschlichen Verstandes am meisten angehet, war die Stiftung der königlichen Akademie der Wissenschaften im Jahre 1700. Die Königinn, Sophia Charlotte, trug hiezu das meiste mit bey. Diese Fürstinn besaß den Geist eines grossen Mannes, und die Wissenschaften eines Gelehrten. Sie glaubte, es sey für eine Königinn nicht unanständig, wenn sie einen Weltweisen hochschätzete. Man wird leichtlich merken, daß der Weltweise, wovon wir reden, Leibnitz gewesen ist. Da diejenigen, welche vorzügliche Gaben von dem Himmel empfangen haben, sich den Fürsten gleich hoch in die Höhe schwingen: so würdigte sie Leibnitzen ihrer Vertraulichkeit. Sie that noch mehr. Sie schlug ihn als denjenigen vor, der allein fähig wäre, den Grund zu der neuen Akademie zu legen; Leibnitz, der mehr, als eine Seele hatte, wenn ich mich also ausdrücken darf, verdiente wohl, den Vorsitz in einer Akademie zu haben, die er, im Falle der Noth, ganz allein würde haben vorstellen können. Er theilte sie in vier Klassen. Die eine davon war für die Naturlehre und Arzeneykunst bestimmet, die zweite der Mathematik, die dritte für die deutschen Alterthümer, und die deutsche Sprache; und die letzte für die morgenländischen Sprachen und Alterthümer. Die berühmtesten Mitglieder unserer Akademie waren die Herren Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartsoeker, Hermann, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des

Vigno-

Vignoles, Werenfels und Wolf. Nachgehends hat man die Herren Beauſobre und Lenfant dazu genommen, Gelehrte, deren Federn den Zeiten Auguſts, und Ludwigs XIV. Ehre gemacht haben würden.

Otto von Guericke lebte damals noch zu Magdeburg. Ihm haben wir die Erfindung der Luftpumpe zu danken; und er hat, durch ein glückliches Schickſal, ſeinen philoſophiſchen und erfindungsreichen Geiſt auf ſeine Nachkommen fortgeerbet.

Die hohen Schulen befanden ſich zu gleicher Zeit in einem glücklichen Zuſtande. Halle und Frankfurt wurden mit gelehrten Profeſſoren verſehen. Thomaſius, Gundling, Ludewig, Wolf und Stryck, bekleideten den erſten Rang, weil ſie die berühmteſten waren, und zogen ſehr viele Schüler. Wolf erklärete das ſinnreiche Lehrgebäude des Leibnitz von den Monaden, und verſenkte einige Aufgaben, die Leibnitz den Metaphyſikern vielleicht nur als eine Lockſpeiſe vorgelegt hatte, in eine rechte Fluth von Worten, Vernunftſchlüſſen, Zuſätzen und Anführungen anderer Stellen. Der Profeſſor zu Halle ſchrieb, mit groſſer Emſigkeit, eine Menge von Bänden, die, an ſtatt erwachſene, und verſtändige Menſchen zu unterrichten, höchſtens zu einem logiſchen Catechiſmus für Kinder dienen konnten. Die Monaden haben die deutſchen Metaphyſiker und Meßkünſtler in einen Streit gebracht; und ſie zanken ſich noch ietzo über die Theilbarkeit der Materie.

Der

Der König stiftete zu Berlin auch eine Akademie für junge Standespersonen, nach dem Muster der Akademie zu Lüneville. Zu allem Unglücke war sie von keiner langen Dauer.

Dieses Jahrhundert hat keinen guten Geschichtschreiber hervorgebracht. Dem Teißier wurde aufgetragen, eine Geschichte von Brandenburg zu schreiben; und an deren statt lieferte er eine Lobrede. Pufendorf schrieb das Leben Friedrich Wilhelms; und damit er nichts weglassen möchte: so vergaß er auch seine Kanzeleyschreiber und Kammerdiener nicht, deren Namen er auftreiben konnte. Mich deucht, unsere Schriftsteller haben immer darinne gefehlet, daß sie das Wesentliche nicht von dem Zufälligen unterscheideten; daß sie die Sachen nicht gnugsam aufklärten; daß sie ihre langwierige Schreibart mit so vielen Wortversetzungen und Beywörtern, nicht enger zusammen zogen; und daß sie mehr, wie Pedanten, als wie scharfsinnige Menschen, geschrieben.

Bey diesem gänzlichen Mangel eines guten Werks in ungebundener Schreibart hatte Brandenburg doch einen guten Dichter, nämlich den Herrn von Canitz. Er übersetzte glücklich einige Briefe des Boileau. Er machte Verse, worinnen er dem Horaz nachahmet, und schrieb einige Werke, worinn er keinen Vorgänger gehabt hat. Er ist der deutsche Pope, der zierlichste Dichter, und derjenige, der in unserer Sprache die richtigsten und am wenigsten ausschweifenden Verse, geschrieben hat. Gemeiniglich erstrecket sich die Schulfüchserey in Deutschland bis auf die Dichter.

ter. Die Sprache der Götter wird durch den Mund eines dunkelen Schulmonarchen, oder eines liederlichen Studenten, verunehret. Diejenigen, die man rechtschaffene Leute nennet, sind entweder zu faul, oder zu stolz, als daß sie die Leyer des Horaz, oder die Trompete Virgils, in die Hände nehmen sollten. Der Herr von Canitz glaubte, ob er schon aus einem vornehmen und berühmten Hause entsprossen war, daß der Geist und die Gaben der Dichtkunst seinem Stande keinen Abbruch thäten. Er übte sich in derselben, wie wir bereits gesagt haben, mit einem glücklichen Fortgange. Er bekam eine Bedienung bey Hofe, und schöpfete aus dem Umgange mit guter Gesellschaft die Artigkeit und Annehmlichkeit, welche uns in seiner Schreibart so sehr gefällt.

Die deutschen Schauspiele waren von schlechter Wichtigkeit. Dasjenige, was man ein Trauerspiel nennet, war gemeiniglich ein Ungeheuer, welches aus Schwulst und niederträchtigen Possen zusammen gesetzet ist. Die Verfertiger der Schauspiele wußten nicht einmal die geringsten Regeln der Schaubühne. Die Lustspiele waren noch elender beschaffen. Sie bestunden aus einem groben Possenspiel, welches den Geschmack und die guten Sitten verletzet, und rechtschaffenen Leuten zuwider ist. Die Königinn unterhielt eine italiänische Opera, welcher der berühmte Bononchini vorstund. Damals hatten wir gute Tonkünstler. Bey Hofe hatte man eine französische Comödie, wo die Meisterstücke eines Moliere, Corneille und Racine vorgestellet wurden.

Der

Der Geſchmack der franzöſiſchen Schaubühne wurde mit den franzöſiſchen Moden nach Deutſchland gebracht. Europa war durch die groſſen Eigenſchaften, die Ludwig XIV. allen ſeinen Handlungen einprägete; durch die Artigkeit, die an ſeinem Hofe herrſchete; und durch die groſſen Männer, welche ſeine Regierung glänzend machten, ganz in Entzückung geſetzt worden. Es wollte Frankreich, welches von ihm bewundert wurde, nachahmen. Ganz Deutſchland reiſete dahin. Ein junger Menſch wurde für blödſinnig gehalten, wenn er ſich nicht einige Zeitlang an dem Hofe zu Verſailles aufgehalten hatte. Unſere Küche, unſer Hausrath, unſere Kleidung, und alle die Kleinigkeiten, worüber die Tiranney der Mode ihre Herrſchaft ausübet, wurden nach dem Geſchmack der Franzoſen eingerichtet. Da dieſe Leidenſchaft zu weit getrieben wurde: ſo artete ſie in eine Wuth aus. Das Frauenzimmer, welches alle Sachen übertreibt, verfiel hierinne gar auf Ausſchweifungen. *

Der

* Die Mutter des Dichters, Canitz, hatte ſchon Frankreich an neuen Moden erſchöpfet. Damit ſie nun das übrige Frauenzimmer in Berlin hierinne noch übertreffen möchte: ſo trug ſie einem Kaufmann auf, ihr von Paris eine junge, ſchöne, ſtarke, wohlgeſittete, geiſtreiche und edle Mannsperſon kommen zu laſſen, indem ſie glaubte, daß dieſe Waare daſelbſt eben ſo gemein ſeyn würde, als Tändeleyen in einem Kramladen. Der Kaufmann, der in dieſer Handlung noch ganz unerfahren war, richtete ſeine Sachen ſo gut aus, als er konnte. Seine Correſpondenten fanden endlich einen Freyer. Es war ein Mann, von 50. Jahren. Er hieß der Herr von Brinbock, und war von ſchwachen und

Der Hof war den fremden Moden nicht so ergeben, als die Stadt. Die Pracht und Hofordnung zierten daselbst den Verdruß; ja man wurde von Ceremonien ganz trunken. Der König stiftete den Orden des schwarzen Adlers, theils, damit er auch einen Orden hätte, wie alle Könige, theils, um Gelegenheit zu einem Feste zu haben, welche einer Mummerey ziemlich gleich kamen. Dieser König, der aus Gefälligkeit gegen seine Gemahlinn eine Akademie gestiftet hatte, unterhielt Hofnarren, um seine eigene Neigung zu befriedigen. Der Hof der Königinn, **Sophia Charlotte**, war von dem andern ganz abgesondert. Er war ein Tempel, wo das heilige Feuer der **Vestalinnen** brennete; eine Freystadt der Gelehrten, und der Sitz eines gesitteten Wesens. Man betrauerte die Tugenden dieser Fürstinn um so viel mehr, da ihre * Nachfolgerinn sich den Pietisten überließ, und ihr Leben unter Heuchlern zubrachte, welches schmähsüchtige Geschlecht seinen Gift über die Tugend ausschüttet, indem es seine eigene Laster heilig spricht. Endlich erschienen auch Goldmacher bey Hofe. Ein **Italiäner**, Namens **Cataneo**, versicherte dem König, daß er das Geheimniß, Gold zu

kränklichen Leibesumständen. Er kömmt an, die Frau von Canitz siehet ihn, erschrickt und heirathet ihn. Es war ein Glück für die Preussen, daß diese Heirath zum Mißvergnügen der Damen ausschlug: denn sonst würde man ihrem Beyspiele gefolget seyn. Unsere Schönen wären in die Hände der Franzosen gerathen, und die Berliner wären, wie die Römer, gezwungen worden, Sabinerinnen bey ihren Nachbarn zu rauben.

* Eine Prinzeßinn von **Mecklenburg**, die nachgehends wahnwitzig wurde.

zu machen, wüßte. Er verschwendete viel Gold, und machte keines. Der König rächete seine Leichtgläubigkeit an diesem Unglückseligen; und Caraneo wurde gehenkt.

Unter Friedrich Wilhelmen bekam der Staat eine ganz andere Gestalt. Die Hofstadt bekam den Abschied, und die grossen Besoldungen wurden eingeschränket. Viele Personen, die sonsten Kutschen gehalten hatten, giengen zu Fusse. Daher pflegte man gemeiniglich zu sagen, der König hätte den Lahmen den Gebrauch der Füsse wiedergegeben. Unter Friedrich I. war Berlin das nordliche Athen. Unter Friedrich Wilhelmen wurde es Sparta. Die ganze Regierung war kriegerisch. Es wurden neue Kriegsvölker angeworben; und in der ersten Hitze machte man einige Künstler zu Soldaten. Die übrigen wurden dadurch in Schrecken gesetzet, und nahmen zum Theil die Flucht. Durch diesen unvermutheten Zufall erlitten unsere Manufacturen einen neuen und beträchtlichen Schaden. 1713.

Der König half diesen Mißbräuchen schleunig ab, und bestrebte sich mit einer sonderbaren Sorgfalt, die Manufacturen wieder herzustellen, und sie zu befördern. Er verbot, durch einen strengen Befehl, die Ausführung unserer Wolle. Er errichtete 1714. das Lagerhaus, oder eine Vorrathskammer, woraus den armen Handwerksleuten Wolle vorgestreckt wird, welche sie hernach, wenn sie etwas verdienen, wieder erstatten. Unsere Tücher fanden bey der Armee, welche alle Jahr neu gekleidet wurde, einen gewissen Abgang, und wur-

den auch auswärts verkauft. Im Jahr 1725. wurde die rußiſche Handlungsgeſellſchaft errichtet, und unſere Kaufleute lieferten für alle rußiſche Völker Tücher. Allein da die engliſchen Guineen nach Moskau kamen: ſo folgten darauf in kurzem auch engliſche Tücher; und alſo nahm unſere Handlung ein Ende. Anfangs litten unſere Manufacturen darunter; es fanden ſich aber nachgehends andere Wege. Die Arbeiter reichten mit unſerer Wolle nicht mehr zu; und man geſtattete daher den Meklenburgern, ihre Wolle bey uns zu verkaufen. Seit dem Jahre 1733. waren unſere Manufacturen in einem ſo blühenden Zuſtande, daß ſie 44000. Stücke Tuch, wovon jegliches 24. Ellen hält, auswärts verkauften.

Berlin war gleichſam ein Vorrathshaus des Mars. Alle Arbeiter, die bey einer Armee gebraucht werden konnten, fanden daſelbſt ihr Glück, und ihre Arbeiten wurden in ganz Deutſchland geſucht. Zu Berlin legte man Pulvermühlen an; zu Spandau hatte man Schwerdtfeger, zu Potsdam Waffenſchmiede, und zu Neuſtadt Eiſen- und Kupferhämmer.

Der König bewilligte allen denenjenigen Freyheiten und Belohnungen, die ſich in den Städten ſeiner Herrſchaft niederlaſſen würden. Er fügte zu ſeiner Hauptſtadt, die ganze Friedrichsſtadt, und erfüllte diejenigen Plätze mit Häuſern, welche zuvor der alte Wall eingenommen hatte. Er bauete die Stadt Potsdam, * und brachte Einwohner

* Sonſten waren kaum 400. Einwohner in dieſer Stadt: itzo aber findet man ihrer daſelbſt über 20000.

wohner dahin. Er bauete nicht das geringste für sich selbst: sondern alles für seine Unterthanen. In den unter seiner Regierung aufgeführten Gebäuden, findet man durchgängig einen holländischen Geschmack, der sich in die damalige Baukunst eingeschlichen hatte. Es wäre zu wünschen, daß das viele Geld, welches dieser Fürst auf Gebäude wendete, geschicktern Bauleuten in die Hände gegeben worden wäre. Er hatte das Schicksal aller Erbauer der Städte, welche nur von der Gründlichkeit ihres Entwurfs eingenommen, größtentheils dasjenige verabsäumen, wodurch sie, mit eben den Kosten, noch mehr hätten verschönert und gezieret werden können.

Berlin erhielt, nach seiner Vergrösserung, neue 1734.
bürgerliche Gesetze, fast auf eben dem Fusse, wie Paris. Man setzte in alle Viertheile der Stadt Policeyverwalter. Zu gleicher Zeit wurde der Gebrauch der Lehnkutschen eingeführet. Man säuberte die Stadt von solchen Müßiggängern, die sich durch unverschämtes Betteln ernähren. Die unglücklichen Gegenstände unsers Widerwillens und Mitleidens, gegen welche sich die Natur bloß als eine Stiefmutter erzeiget hat, fanden eine Zuflucht in den öffentlichen Spitälern.

Indem alle diese Veränderungen geschahen, verschwanden die Schwelgerey, die Pracht, und die Lustbarkeiten. Der Geist der Sparsamkeit zog in alle Stände ein, sowohl bey den Reichen, als bey den Armen. Unter den vorhergehenden Regierungen verkauften viele Edelleute ihre Güter, um sich reiche Stoffe und Tressen anzuschaffen. Dieser

Mißbrauch nahm nunmehr ein Ende. In dem meisten preußischen Staaten haben die Edelleute, um ihre Familien zu unterstützen, eine gute Haushaltung nöthig, weil das Recht der Erstgeburt daselbst nicht statt findet; und weil die Väter, die viel Kinder zu versorgen haben, denenjenigen, die nach ihrem Tode ihr Haus in neue Aeste theilen, nur durch dasjenige, was sie ersparen, ein standesmäßiges Auskommen verschaffen können.

Durch diese Verminderung in dem Aufwande des Volkes, wurden aber dennoch so viele Künstler nicht gehindert, sich immer vollkommner zu machen. Unsere Kutschen, unsere Tressen, unser Sammet, und unser Gold- und Silbergeschirre wurden durch ganz Deutschland verführet.

Dieses aber war dabey beweinenswürdig, daß man, unter so nützlichen und grossen Einrichtungen, die Akademie der Wissenschaften, die Hohenschulen, die freyen Künste, und die Handlung, in einen gänzlichen Verfall gerathen ließ.

Man besetzte die in der königlichen Akademie der Wissenschaften erledigten Stellen schlecht, und ohne Wahl. Man suchete, aus einer sonderbaren Verderbniß, eine Ehre darinne, daß man eine Gesellschaft verachtete, deren Ursprung so herrlich war, und deren Bemühungen eben so sehr auf die Ehre der Nation, als die Vergrösserung des menschlichen Verstandes, abzieleten. Indem aber der ganze Körper gleichsam in eine Schlafsucht verfallen war; so erhielte sich doch noch die Arzeneykunst, und die Scheidekunst. Port, Marggraf und Eller setzten die Materie zusammen, und

theile-

theileten ſie wiederum. Sie erleuchteten die Welt durch ihre Erfindungen. Die Zergliedrungskunſt bekam ein Theater zu ihren öffentlichen Zergliederungen, und daraus wurde eine blühende Schule für die Wundärzte.

Allein die öffentlichen Lehrſtühle auf den hohen Schulen wurden nach Gunſt beſetzet und erſchlichen. Die ſo genannten Frommen, die ſich in alles mengen, erhielten einen Theil von der Oberaufſicht über die Univerſitäten. Sie verfolgten die geſunde Vernunft, und ſonderlich die Klaſſe der Weltweiſen. Wolf wurde verbannet, weil er in einer bewunderswürdigen Ordnung die Beweiſe von dem Daſeyn GOttes ausgeführet hatte. Der junge Adel, der ſich den Kriegsdienſten widmete, hielt es ſich für eine Unehre, wenn er ſtudiren ſollte; und wie der menſchliche Verſtand immer in Ausſchweifungen verfällt: ſo betrachtete er die Unwiſſenheit als ein Verdienſt, und die Wiſſenſchaft als eine ungereimte Schulfüchſerey.

Aus eben dem Grunde geſchahe es, daß die freyen Künſte im Verfall geriethen. Die Akademie der Maler nahm ein Ende. Peone, der Aufſeher davon war, wendete ſich von den Schildereyen zu den Abſchilderungen. Die Tiſchler warfen ſich zu Bildhauern auf, und die Mäurer zu Baumeiſtern. Ein Scheidekünſtler, Namens Börtcher, gieng von Berlin nach Dreßden, und eröffnete dem Könige von Polen das Geheimniß des Porzellans, welches in Anſehung ſeiner ſchönen Geſtalt, und der ſchönen Mahlerey das chineſiſche übertrift.

Unſere Handlung war noch nicht einmal gebohren. Die Regierung erſtickete ſie in der Geburt, indem ſie ſolchen Grundſätzen folgete, welche dem Fortgange der Handlung gerade zuwider waren. Daraus muß man aber nicht den Schluß machen, daß es der Nation an der zur Handlung erforderlichen Geſchicklichkeit fehle. Die **Venetianer** und **Genueſer** waren die erſten, welche ſich darauf legten. Durch die Erfindung der Magnetnadel kam ſie zu den **Portugieſen** und **Spaniern**. Hierauf breitete ſie ſich in **Engelland** und **Holland** aus. Die **Franzoſen** waren die letzten, welche ſich darauf legten: erſetzeten aber dasjenige durch ihre Hurtigkeit, was ſie aus Unwiſſenheit verſäumet hatten. Da die Einwohner in **Danzig**, **Hamburg** und **Lübeck**; da die **Dänen** und **Schweden** ſich täglich durch die Schiffahrt bereichern: warum ſollten die **Preuſſen** nicht ein gleiches thun? Die Menſchen werden alle zu Adlern, wenn man ihnen nur einen Weg zum Glücke öffnet. Sie müſſen durch Vorgänger muthig gemachet, durch Nacheiferung gereizet, und durch ihren Fürſten aufgemuntert werden. Die **Franzoſen** ſind langſam geweſen; wir ſind es gleichergeſtalt. Vielleicht iſt unſere Stunde noch nicht gekommen.

Man war damals nicht ſowohl darauf bedacht, wie man die Handlung erweitern, als wie man den unnützen Aufwand einſchränken möchte. Die Trauer war ſonſten für die Familien verderblich geweſen. Man ſtellete bey Beerdigungen Gaſtereyen an, und das Leichenbegängniß war an ſich ſelbſt koſtbar. Alle

dieſe

dieſe Gewohnheiten wurden abgeſchaffet. Man ſchlug die Häuſer und die Kutſchen nicht mehr mit ſchwarzem Tuche aus; man gab den Bedienten nicht mehr ſchwarze Libereien; und ſeit dem ſtarb man ſehr wohlfeil.

Die ganz kriegeriſche Regierung hatte einen Einfluß in die Sitten; und auch die Moden mußten ſich nach ihr richten. Das Volk hatte aus einer gezwungenen Nachahmung ein ſaures Weſen angenommen. Niemand in allen **preußiſchen** Staaten hatte mehr, als drey Ellen Tuch zu ſeinem Kleide; aber auch einen Degen an der Seite, deſſen Länge nicht weniger, als zwo Ellen, betrug. Die Weiber flohen die Geſellſchaft der Mannsperſonen; und dieſe erſetzten ſolchen Verluſt durch Wein, Toback und Narrenpoſſen. Ueberhaupt waren unſere Sitten den Sitten unſerer Vorfahren, oder unſerer Nachbarn, gar nicht mehr ähnlich. Wir waren Urbilder, und hatten die Ehre, daß uns einige kleine Fürſten in **Deutſchland** halb und halb nachahmeten.

Gegen die letzten Jahre dieſer Regierung brachte ein ungefehrer Zufall einen, Namens **Eckert**, ſonſt unbekannten Menſchen, von einem böſen und tückiſchen Gemüthe, nach **Berlin**. Es war eine Art von Goldmachern, der auf Unkoſten der Unterthanen Gold für den Fürſten machte. Seine Künſte gelungen ihm eine Zeitlang. Wie aber die Bosheit über kurz oder lang entdecket wird: ſo verſchwanden endlich ſeine Gauckeleyen, und ſeine unglückliche Wiſſenſchaft kehrete wiederum in die Finſterniß zurück, woraus ſie gekommen war.

So wurden die Sitten in dem Brandenburgischen unter den verschiedenen Regierungen beschaffen. Der Geist der Nation war durch eine lange Reihe von barbarischen Jahrhunderten erstiket. Er erhob sich von Zeit zu Zeit; versank aber sogleich wiederum unter der Unwissenheit, und dem übeln Geschmack. Wenn einmal glückliche Umstände seinen Anwachs zu begünstigen schienen: so entstund ein Krieg, dessen traurige Folgen die Kräfte des Staats vernichteten. Wir haben gesehen, wie dieser Staat aus seiner Asche wiederum hervor gewachsen ist; wir haben gesehen, durch was für neue Bestrebungen die Nation es dahin gebracht hat, daß sie gesitteter worden ist; und hat dieses schöne Feuer nur schwache Funken von sich geworfen: so ist nur etwas weniges nöthig, um es zu dem hellesten Glanze zu bringen. Wie der Saamen ein bequemes Erdreich nöthig hat, wenn er aufgehen soll: so erfordern auch die Nationen eine Zusammenkunft von glücklichen Umständen, wenn sie aus ihrer Schlafsucht erwachen, und gleichsam ein neues Leben erhalten sollen.

Alle Staaten haben einen gewissen Kreyß von Begebenheiten durchzulaufen, ehe sie ihren höchsten Gipfel der Vollkommenheit erreichen. Die Monarchien sind dahin mit langsamern Schritten gelanget, als die Republicken: haben sich aber nicht so lange dabey erhalten; und wenn man mit Wahrheit sagen kann, daß die vollkommenste Art der Regierung, die Regierung eines wohlverwalteten Königreichs ist: so ist es nicht weniger gewiß, daß die

Repu-

Republicken den Endzweck ihrer Errichtungen geschwinder erreichet, und sich am besten erhalten haben, weil die guten Könige sterben, und die weisen Gesetze unsterblich sind.

Von **Sparta** und **Rom**, welche gegründet wurden, um kriegerisch zu seyn, brachte die eine den unüberwindlichen Kern des Fußvolkes hervor, und die andere die Legionen, welche die halbe bekannte Welt unter das Joch brachten. **Sparta** zeugete die vortreflichsten Feldherren; **Rom** wurde eine Pflanzschule der Helden; **Athen**, dem Solon friedfertigere Gesetze gegeben hatte, wurde eine Ruhestadt der Künste. Zu was für einer Vollkommenheit sind nicht die Dichter, Redner und Geschichtschreiber dieses Staats gelanget! Die Freystadt der Wissenschaften erhielt sich bis zum gänzlichen Untergange des attischen Staates. **Carthago**, **Venedig** und auch **Holland**, waren, vermöge ihrer Einrichtung, an die Handlung gebunden: sie trieben und unterstützeten dieselbe standhaft, indem sie erkannten, daß sie der Grund ihrer Grösse, und die Stütze ihres Staates war.

Wir wollen in dieser Untersuchung noch einen Augenblick fortgehen. Wenn man die Grundgesetze freyer Staaten antastet: so kann man versichert seyn, daß man sie von Grund aus umstürzen werde, weil die Weisheit der Gesetzgeber ein Ganzes gebildet hat, woran die Theile der Regierung wesentlich befestiget sind. Verwirft man die einen: so vernichtet man auch die andern, wegen der Verbindung der Folgen, wodurch sie mit einander verknüpfet

werden,

werden, und welche daraus ein geschicktes und vollständiges Gebäude bilden.

In den Königreichen hat die Gestalt der Regierung nur den unumschränkten Willen des Fürsten zum Grunde. Die Gesetze, das Kriegswesen, die Handlung, der Fleiß, und alle übrigen Theile des Staates, sind dem Eigensinne eines einzigen Menschen unterworfen, der Nachfolger hat, die einander niemals gleich sind. Daraus folget ordentlich, daß der Staat bey Gelangung eines neuen Fürsten zur Regierung nach neuen Grundsätzen regieret werde; und eben dieses ist einer solchen Regierungsform nachtheilig. In dem Zwecke, welchen freye Staaten sich vorsetzen, und in den Mitteln, welche sie brauchen, um dieselben zu erreichen, findet sich eine Uebereinstimmung; und diese verursachet, daß sie ihre Absicht fast niemals verfehlen. In den Monarchien folget einem ehrgeizigen Fürsten oft ein Faullenzer nach; auf diesen folget ein Andächtiger; auf diesen ein Krieger; auf diesen ein Gelehrter; und auf diesen ein anderer, der sich der Wollust überläßt; und indem diese bewegliche Schaubühne des Glücks ohne Unterlaß neue Auftritte vorstellet: so bleibet das Gemüth der Nation, durch die Mannigfaltigkeit der Gegenstände, zerstreuet, und richtet sich niemals mit Beständigkeit auf etwas gewisses. Die Einrichtungen in den Monarchien, welche den Abwechselungen der Jahrhunderte trotzen sollen, müssen daher so tiefe Wurzeln haben, daß man sie nicht ausreissen kann, ohne zugleich den festesten Grund des Thrones wankend zu machen.

Allein

Allein die Gebrechlichkeit und Unbeständigkeit, sind von den Werken der Menschen unzertrennlich. Die Staatsveränderungen, welche die Monarchien und freyen Staaten erdulden, haben ihre Ursachen in den unveränderlichen Gesetzen der Natur. Die menschlichen Leidenschaften müssen als Triebfedern dienen, um die neuen Auszierungen auf dieser grossen Schaubühne ohne Unterlaß herbey zu schaffen, und zu bewegen. Die kühne Wuth des einen muß dasjenige hinwegreissen, was die Schwäche des andern nicht behaupten kann. Ehrgeizige müssen freye Staaten umstürzen, und die List muß zuweilen über die Einfalt siegen. Ohne diesen gewaltsamen Stössen, wovon wir itzo geredet haben, würde die Welt beständig eben dieselbe bleiben; es würden sich keine neuen Begebenheiten eräugen; es würde keine Gleichheit zwischen den Schicksalen der Völker seyn; einige Völker würden beständig gesittet und glücklich, und andere beständig barbarisch und unglücklich seyn.

Wir haben gesehen, daß Monarchien entstanden und untergegangen, daß Völker, welche Barbaren waren, gesittet, und Muster anderer Völker geworden sind; könnte man nicht hieraus schliessen, daß diese Völker einen Umlauf haben, der, wenn man sich so ausdrücken darf, dem Umlaufe der Irrsterne ähnlich ist, die, nachdem sie den ganzen Raum des Himmels in 10000. Jahren durchlaufen haben, sich wieder an dem Orte befinden, wo sie Anfangs gewesen waren?

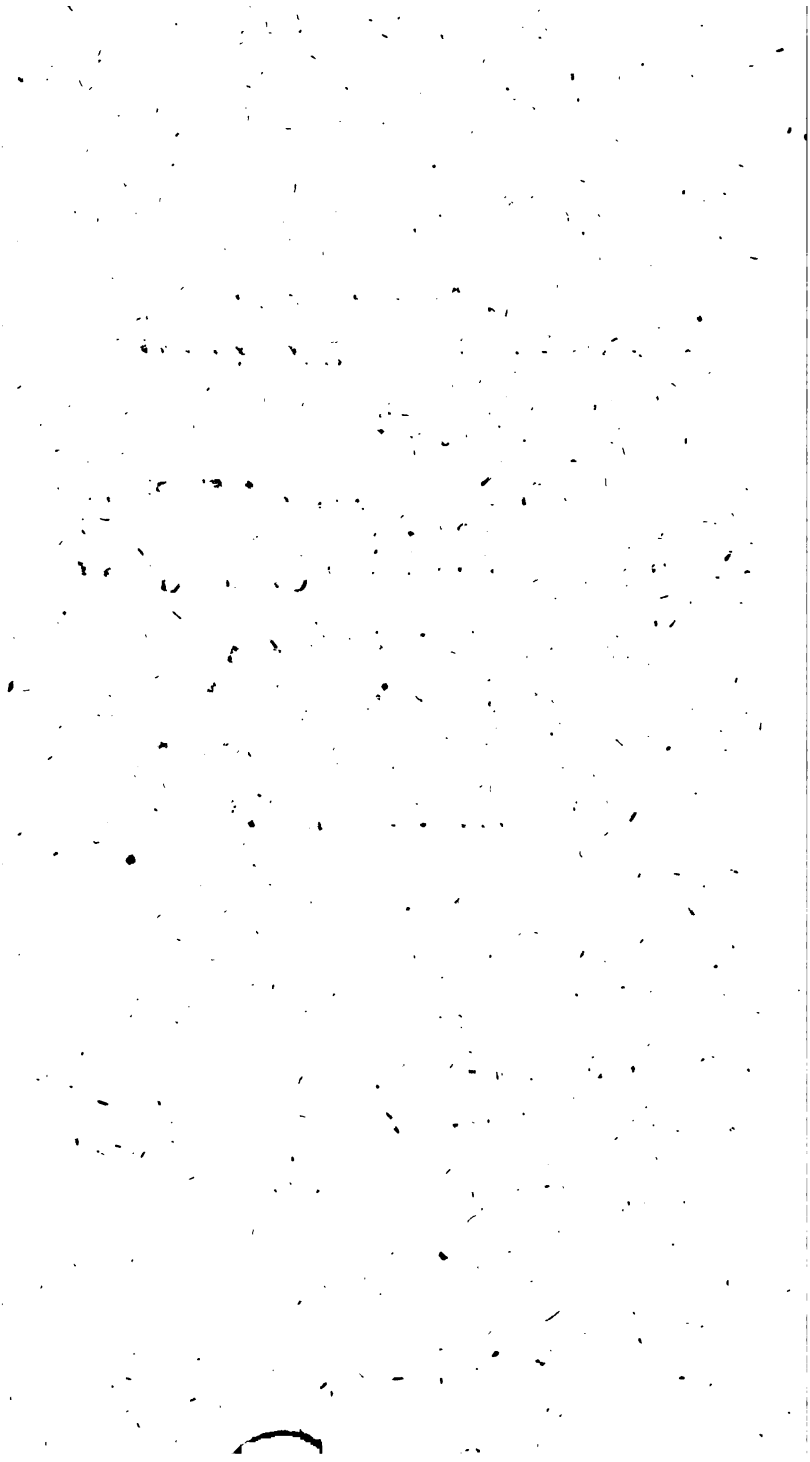
Unsere schönen Tage werden sich daher eben so wohl einfinden, als der andern ihre: unsere Ansprüche

che ſind deſto gerechter, da wir der Barbarey einige Jahrhundert länger zinsbar geweſen ſind, als die mittäglichen Länder.

Dieſe koſtbaren Zeiten werden durch die Anzahl groſſer Männer von aller Gattung, die zugleich gebohren werden, angekündigt. Glücklich ſind die Fürſten, welche unter ſo günſtigen Zeitläuften in die Welt kommen! Die Tugenden, die Geſchicklichkeit, der Verſtand reiſſen ſie durch eine gemeinſchaftliche Bewegung mit ſich zu groſſen und erhabenen Dingen.

Merkwürdigkeiten zur Brandenburgischen Geschichte.

Dritter Theil.



Merkwürdigkeiten zur Brandenburgiſchen Geſchichte.

Friedrich Wilhelm.

Friedrich Wilhelm wurde zu Berlin den 15. Auguſt im Jahr 1688. gebohren, (wie wir ſchon vorher bemerkt haben). Seine Eltern waren Friedrich I. König in Preuſſen, und Sophia Charlotta, eine Prinzeßinn von Hannover. Er trat ſeine Regierung zur glücklichen Zeit des erwünſchten Friedens an. Dieſer Friede wurde zu Utrecht zwiſchen Spanien, Frankreich, Holland, Engelland und den meiſten Deutſchen Fürſten geſchloſſen.

Friedrich Wilhelm war so glücklich, daß Ludwig XIV. ihn für einen König, und für den Souverain des Fürstenthums Neuchatel und Vessel erkannte, welches man als eine Schadloshaltung in Ansehung des Fürstenthums Oranien ansehen konnte, auf welches er seinen Anspruch für sich und für seine Nachkommen fahren ließ. Frankreich und Spanien gaben ihm zu gleicher Zeit den Titel Majestät, welchen sie den Königen von Dännemark und Schweden sehr lange nicht zugestehen wollten.

Nach der Wiederherstellung des Friedens war die ganze Aufmerksamkeit des Königs auf das Innere seiner Regierung gerichtet. Er bemühete sich die Finanzen, die Policey, die Justiz und den Kriegesstaat wieder in Ordnung zu bringen, welches alles auf gleiche Art unter der vorigen Regierung verabsäumet worden war. Er hatte eine arbeitsame Seele in einem starken Cörper; Niemals war ein Mensch mit einem Geist begabt worden, der so fähig war auf alles, auch auf die kleinsten Umstände, Acht zu haben. Wenn er sich zu den Kleinigkeiten herunter ließ, so geschahe es aus der Ueberzeugung, daß aus deren Menge die Grossen entstehen. Er führte sein ganzes Werk so, daß alles zu dem allgemeinen Entwurf seiner Staatskunst etwas beytrug, und, wenn er mit allem Eifer bemühet war, den Theilen die grösseste Vollkommenheit zu geben, so suchte er dadurch das Ganze vollkommener zu machen.

Er schränkte alle unnütze Ausgaben ein, und verstopfte die Canäle der Verschwendung, durch welche

welche sein Vater die Vortheile des öffentlichen Ueberflusses, zum eitlen und ausschweifenden Ehebrauch hingeleitet hatte. Der Hof empfand am ersten diese Verbesserung. Er behielt nur so viele Personen, als zu seiner Würde nöthig und dem Staat nützlich waren. Von hundert Cammerherren, die sein Vater gehabt hatte, behielt er zwölfe übrig. Die andern ergriffen die Waffen, oder wurden Kaufleute. Seine eigene Ausgaben setzte er auf eine sehr mäßige Summe, und sagte: Ein Prinz müsse ein guter Haushalter in Ansehung des Bluts und der Güter seiner Unterthanen seyn. Er war in dieser Absicht ein Philosoph auf dem Throne, der sich sehr weit von denen Gelehrten unterschied, deren trockene Wissenschaft in der Betrachtung abstrackter Materien bestehet, die für unsere Einsicht zu hoch zu seyn scheinen; er war ein Muster einer strengen und sparsamen Lebensart, die dem Römischen Staat der ersten Zeit zu so vieler Ehre gereichte. Er war ein Feind der Pracht und des äusseren Blendwerks der königlichen Würde; seine stoische Tugend erlaubte ihm nicht einmal die gewöhnlichsten Bequemlichkeiten des Lebens. So einfältige Sitten, eine so grosse Sparsamkeit waren ein vollkommenes Gegentheil der Hoheit und der Verschwendung Friedrichs I. Die politischen Absichten dieses Fürsten waren diese, durch seine innere Einrichtungen sich seinen Nachbarn fürchterlich zu machen, und deswegen unterhielt er eine zahlreiche Armee. Das Exempel George Wilhelms hatte ihn gelehret, wie gefährlich es sey, wenn man sich nicht vertheidigen könne, und das Exempel Friedrichs, dessen

Truppen diesem Fürsten weniger, als seinen Alliirten, die sie in Sold hatten, angehörten, hatte ihn einsehen lassen, daß ein Souverain nur in so weit geehret werde, als er sich durch seine Macht fürchterlich zeiget. Er war der Demüthigungen müde, die Friedrich I. bald von den Schweden, bald von den Russen leiden mußte, indem sie ungestraft desselben Staaten durchstreiften; er wollte seine Völker wider die Beunruhigungen seiner Nachbarn recht wirksam beschützen, und sich zugleich in den Stand setzen, seine Rechte auf die Erbfolge in Bergen, welches durch den Tod des Kuhrfürsten von der Pfalz, des letzten Prinzen aus dem Hause Neuburg, ledig ward, zu behaupten.

Obgleich das Publicum in der Meinung stehet, daß der Entwurf einer kriegerischen Regierung nicht von dem Könige selbst herrührete, sondern, daß ihm derselbe durch den Fürsten von Anhalt an die Hand gegeben worden sey, so haben wir doch diese Meinung nicht angenommen, weil sie irrig ist, und weil der durchdringende Verstand Friedrich Wilhelms, die allergrössesten Gegenstände einsahe, und das Beste des Staats besser kannte, als einer seiner Generale oder Minister. Wenn ohngefähre Zufälle zu Entstehung der grössesten Begriffe Gelegenheit geben können, so müssen wir eher sagen, daß Engelländische Officiere dem Friedrich Wilhelm Anlaß gaben, die Entwürfe zu machen, die er hernach ausführete. Dieser Fürst wohnte in seiner Jugend den Flandernschen Feldzügen mit bey, und da er sich mit

bey

bey der Belagerung von Toulouse befand, traf er zwey Englische Generale an, die einen lebhaften Streit unter einander hatten; der eine behauptete, der König von Preussen würde schwerlich 15000. Mann ohne Subsidien in Sold halten können, und der andere, daß er wohl 20000. unterhalten könnte. Der junge Prinz erwiederte hierauf mit vielem Feuer: Der König, mein Vater, wird, wenn er will, 30000. haben. Die Engelländer sähen diese Antwort als einen hitzigen Einfall eines jungen ehrgeitzigen Menschen an, der die Vortheile seines Vaterlandes allzuhoch erhob. Als Friedrich Wilhelm aber auf den Thron gekommen war, that er mehr, als er gesagt hatte, und die gute Verwaltung seiner Finanzen machte, daß er vom ersten Jahr seiner Regierung an 50000. Mann unterhielt, ohne daß eine einige Macht ihm Subsidien zahlen durfte.

Der Utrechtsche Friede, der mehrentheils die Unruhen in Süden gestillet hatte, verhinderte nicht, daß der Krieg nicht in Norden fortdaurete, und zwar zwischen Carl XII. der damals in Adrianopel gefangen war, und zwischen dem Czaar, dem König August und Friedrich IV, Könige in Dännemark, die sich wider ihn verbunden hatten. Friedrich Wilhelm wollte sich nicht in die Nordischen Unruhen mengen, und beobachtete, so wie sein Vater, eine genaue Neutralität. Die vortheilhafte Stellung, in der er sich befand, die Zahl seiner Truppen, und die Nothwendigkeit seines Beystandes, machte, daß ihn beyde Theile auf ihre Seite zu bringen suchten;

er sahe, daß die Beschaffenheit und die Nähe dieses Krieges ihn bald oder spät verpflichten würde, sich darein zu mischen; aber er verlohr nichts, da er wartete, und vielleicht wollte er sehen, auf welche Seite sich das Glück wenden würde, ehe er sich in Verbindungen einliesse, von denen er sich hernach nicht wieder hätte loßmachen können. Das Verhängniß (Fatalité) welches der gemeine Mann ein Ohngefähr, die Theologen aber Prädestination nennen, und dessen Grund weise Leute in der Unvorsichtigkeit der Menschen finden; dieses Verhängniß sage ich, blieb beständig bey seinem Eigensinne, Carln XII. zu verfolgen. Indem dieser König seine Zeit damit verdarb, daß er in Constantinopel, wider den Czaar heimliche Anschläge machte, zog sich sein General Steinbock, bey der Annäherung der Russen und Sachsen, nach Tönningen zurück, nachdem er vorher unerhörte Grausamkeiten an den unglücklichen Einwohnern in Altona ausgeübet hatte. Sein Vorhaben war auf der Eyder über das Eis zu gehen, und sein Unglück wollte, daß ein unvermuthetes Thauwetter einfiel.

Da es ihm an Brücken zum Uebersetzen fehlete, und er sich mit Feinden umringet sahe, war er gezwungen, sich mit den 12000. Mann, die er commandirte, zu Gefangenen zu ergeben. Der Verlust dieser Truppen, und die Schande, die ihre Uebergabe den Schwedischen Waffen brachte, waren nur Vorboten des noch grösseren Unglücks, welches dem Königreiche drohete. Die üble Aufführung dieses Generals gereichte insonderheit dem

Schwe-

Schwedischen Pommern zum Schaden. Die Russischen und Sächsischen Armeen, die keinen Feind mehr vor sich hatten, bereiteten sich in diese Provinz einzudringen, die von neuem ein Schauplatz des Krieges werden sollte.

In dieser Furcht nahmen der Herzog Administrator von Holstein und der General Welling, Gouverneur von Pommern, sich vor, dem Könige das Schwedische Pommern zur Sequestration zu übergeben; ihre Unruhe war um so viel grösser, da es ihnen an Truppen zur Vertheidigung dieses Landes fehlete, und sie dieses äusserste Mittel ergriffen, aus Haß zu den Russen, welcher sie so sehr zum Nachtheil des Besten ihres Herrn verblendete, daß sie lieber ganz Pommern unter Preußische Beherrschung, als ein einziges Dorf unter die Bothmäßigkeit des Czaars würden haben kommen sehen. Der König, der den Antrag des Administrators und des Wellings für sehr vortheilhaft hielt, übernahm mit Vergnügen die Sequestration von Pommern, indem er sich schmeichelte, daß dieses das Mittel seyn würde, den Frieden in diesem mit seinen Staaten gränzenden Lande zu erhalten. Zwanzig tausend Preussen begaben sich sogleich nach den Pommerschen Gränzen, da zu gleicher Zeit Bassewitz, Minister des Herzogs von Holstein, in Begleitung des General Arnims, den der König geschicket hatte, sich nach Stettin begab, und im Namen des Wellings, dem Meyerfelde, als Gouverneur dieses Platzes, befahl, denselben an die Preussen zu übergeben. Meyerfelde kannte

die Denkungsart seines Herrn, er wollte dem Befehle nicht gehorchen, und forderte Zeit, damit er von der Regierung zu Stockholm eine völlige zuverläßige Vorschrift seines Verhaltens in dieser Sache erhalten möchte.

Der Ungehorsam des Meyerfeldts war ein sicheres Zeugniß, daß Welling dieses aus eigenmächtigen Ansehen beschlossen, und daß er sich aus Uebereilung in dieser Sache weiter, als es hätte seyn sollen, und als er nicht Gewalt genug dazu hatte, einlassen habe. Der König, der nur aus Gefälligkeit die Sequestration übernommen hatte, stand davon ab, ohne die geringste Empfindlichkeit zu zeigen. Er zog seine Truppen zurück, und überließ Pommern den künftigen Schicksalen. Es war denen Schweden rühmlicher, Pommern fechtend zu verlieren, als es zum Besten eines Sequesters zu erhalten. Menzikoff, der den Steinbock in Holstein entwaffnet hatte, fiel in Pommern an der Spitze der Russen und Sachsen ein; er belagerte sogleich Stettin, und diese Stadt, der er mit dem heftigsten Bombardement zusetzte, wurde in kurzer Zeit auf das äusserste gebracht. Passewitz, Welling und Meyerfeldt glaubten noch, Carln XII. einen Dienst zu thun, wenn sie diesen Platz den Händen des Königs überlieferten: Man ließ sogleich mit 2000. Preussen und einem Bataillon Holsteinischer Truppen denselben besetzen.

Die Alliirten willigten in diese Sequestration, jedoch unter der Bedingung, daß der König die Schweden verhindern sollte, aus Pommern

allemal in Polen einzudringen, so wie diese Republick sich verpflichtete, die Neutralität zu beobachten; und damit alle noch übrige Schwierigkeiten, welche die Alliirten würden haben machen können, gehoben werden möchten, so bezahlete ihnen der König 400000. Thaler. Er schenkte dem Menzikoff, der seinen Herrn würde verkauft haben, wenn der König ihn hätte kaufen wollen, eine Herrschaft, und einen Ring von grossem Werthe.

Der Pastetenbecker Menzikoff war so glücklich gewesen, erster Minister und Generalißimus des Czaars zu werden. Er und seine ganze Nation waren so barbarisch, daß man in dieser Sprache keine Ausdrücke fand, die die Ehre und die Güte bezeichnet hätten.

Carl XII, der König von Dännemark, der König von Polen und der Kaiser, waren alle gleich mißvergnügt über diese Sequestration. Der König von Schweden war es deswegen, weil er wohl sahe, daß er Pommern verlieren, oder den König von Preussen zum Feinde haben würde, da er ohnedem schon so viele hatte. Der König von Dännemark und der König von Polen hätten sich in der That vorgesetzt den König Carl seiner Länder zu berauben; von diesem Vorwurf der Rache einzig eingenommen, hatten sie die Theilung ihrer Eroberungen nicht ordentlich eingerichtet, und sie sahen es daher mit neidischen Augen an, daß die Sequestration den König von Preussen in den Besitz von Pommern setze, wodurch er also allein den ganzen Vortheil von diesem Kriege haben wür-

der, ohne, daß er mit ihnen das veränderliche Capital deſſelben getheilet hätte.

Der Kaiſer, der aus Spanien verjagt war, und allein einen unglücklichen Krieg wider Frankreich führete, war ſeines ſchlechten Glücks wegen erbittert, und ſahe es mit Verdrüß, daß Friedrich Wilhelm zu der Zeit Eroberungen machte, da er nichts als Verluſt erlitt. Indeſſen war der Platz übergeben, das Geld bezahlet, Menzikoff beſtochen, und was noch mehr, der König von Preuſſen war ein Fürſt, der ſich furchtbar gemacht hatte. Dieſe Gründe verbanden die Nachbaren, ihre Eiferſucht zu unterdrücken, und ein behutſames Verhalten gegen den König von Preuſſen fortzuſetzen.

Der König von Schweden ſchrieb an Friedrich Wilhelm aus den Innerſten von Beſſarabien, daß er die Aufführung des Wellings aufs äußerſte mißbillige, daß er die ſeinen Feinden ausgezahlte 400000. Thaler niemals wieder bezahlen, und in ſeinem Leben nicht ſeine Einwilligung in die Sequeſtration geben würde.

So hart auch das Verfahren des Königs von Schweden war; ſo nahm doch der König zugleich mit dem Kaiſer die allerbeſten Maaßregeln zur Wiederherſtellung des Friedens. Dieſe beyden Fürſten ſchlugen vor, zu Braunſchweig eine Verſammlung anzuſtellen; ſie richteten aber wider den Eigenſinn Carls XII. und wegen des Haſſes des Czaars und des Königs von Polen nichts aus. Dieſe letztern hatten in der Schule Carls XII.

gelernt,

gekennt, daß man den Empfindungen der Rache keine Gränzen ſetzen müſſe.

In der Zeit, daß die Uneinigkeit in Norden herrſchte; erhielt Friedrich Wilhelm die freye Herrſchaft Limburg. Wolzar, der ſie beſeſſen hatte, ſtarb, und mit ihm erloſch ſein Stamm. Friedrich hatte die Anwartſchaft darauf vom Kaiſer erhalten, wegen der Abtretung des Fürſtenthums Schwibus.

In Süden herrſchte Philipp V. ſchon ruhig in Spanien: Victor Amadeus, der Herzog von Savoyen, war durch den Utrechter Frieden für einen König von Sicilien erkläret worden, und hatte ſich zu Palermo krönen laſſen, obgleich der Kaiſer drohete und der Pabſt mit ſtarken Geſchrey ſich dawider ſetzte. Ludwig XIV. hatte nun mit dem gröſſeſten Theile von Europa Frieden gemacht, und ſetzte Carln XII. ſehr heftig zu, den ſein Eigenſinn wider den Frieden verhärtete. In dieſem Feldzuge nahm Villars Landau und Freyburg weg, ohne daß der Prinz Eugen bei aller ſeiner Fähigkeit ſich dawider ſetzen konnte. Der Kaiſer unterhielt dieſen Krieg mehr aus Stolz, als aus erheblichen Gründen. Für ſich ſelbſt war er zu ſchwach Ludwig XIV. zu widerſtehen; ſeine Truppen waren geſchwächet, ſeine Einnahmen erſchöpft, und die Seemächte wollten ihm nicht mit Gelde helfen.

Der ſchlechte Fortgang dieſes Feldzuges und die Furcht einer noch unglücklichern Zukunft lehrte den Kaiſer, daß der Stolz ohne Macht eitel ſey, und daß die Staatsregel: Im Unglücke muß 1714.

man

man die Seegel einziehen, bey günstigem Winde aber sie wieder entwickeln, sich auf alle Zeiten erstrecke.

Die Oesterreichische Grösse muste sich für diesesmal unter der Nothwendigkeit beugen. Eugen und Villars begaben sich nach Rastadt in das Marggrafthum Baden; sie entwarfen unter sich die Präliminarien, und diese bahneten den Weg zur Eröfnung des Congresses zu Baden in der Schweitz, wo der Friede den 7. September 1714. unterzeichnet wurde.

Der Kaiser trat Landau an Frankreich ab; er erkannte Philipp V. für einen König, und entsagte seinen Anforderungen auf das Königreich Spanien. Ludwig XIV. ersetzte die Eroberungen, die er am Rhein gemacht hatte, er versprach die Festungswerke von Hüningen zu schleifen, und den Kaiser in dem Besitze des Königreichs Neapolis und der Herzogthümer Mayland und Mantua nicht zu stöhren. Er erkannte das neunte Kuhrfürstenthum, und man wurde einig, durch einen besondern Tractat, das, was noch wegen der Barriere von Flandern zu entscheiden war, auszumachen.

In der Zeit starb die Königin Anna von Engelland, nach einer langen und heftigen Krankheit. Einige ihrer Minister hatten sich umsonst bemühet, den Prätendenten zum Nachfolger zu ernennen. George von Hannover, der Enkel der Prinzeßin von der Pfalz, der Tochter Jacobs I. wurde zum Könige von Engelland ausgerufen, und unter den Wünschen dieses Volkes auf den Thron gesetzt. Dies ist der Fürst, den wir in Engelland als ei-

nen

neu Verehrer der Freiheit haben herrſchen geſehen; der ſich der Subſidien, welche ihm das Parlement verwilligte, zu deſſen Beſtechung bediente. Er war ein König ohne Stolz, ein Staatsmann ohne Falſchheit, und erwarb ſich durch ſein Verhalten das Zutrauen von ganz Europa.

Wir haben nun genug von den Angelegenheiten in Süden geredet, und es iſt Zeit, daß wir wieder auf Norden kommen, wo die Verwickelung der Begebenheiten die Sachen mehr als iemals verwirrte. Carl XII. wurde endlich des ganz auſſerordentlichen Eigenſinns müde, der ihn im Bette zu Demotika aufhielt, in dem feſten Vorſatze, die Pforte wider den Czaar aufzubringen, da ſeine Feinde indeſſen ſich ſeiner Abweſenheit zu Nutze machten, und ihm die reichſten Provinzen wegnahmen. Carl XII. kam plötzlich, ohne daß man merken konnte, wie es zugieng, aus ſeiner Unwirkſamkeit zu ſich ſelbſt, und übernahm die allerbeſchwerlichſten Arbeiten. Er reiſete von Demotika mit der allerbewundernswürdigſten Vorſicht ab, und gieng zu Pferde durch die Erbländer des Kaiſers, durch Franken und Meklenburg. Er kam am eilften Tage ſeiner Reiſe zu Stralſund an, als man ihn am wenigſten erwartete. Sein erſter Schritt war dieſer, daß er der Sequeſtration von Stettin widerſprach, und erklärte, daß er keine Convention unterzeichnet hätte, und alſo nicht verbunden wäre, diejenige anzunehmen, die ſeine Generale in ſeiner Abweſenheit gemacht hätten. Gegen einen ſolchen Character, wie dieſes Fürſtens ſeiner war, waren keine andern Gründe gültig, als die

Gewalt.

Gewalt. Friedrich Wilhelm ließ Carln XII. die Nachricht geben, daß er den Einmarsch der Schweden in Sachsen nicht leiden würde, und zu gleicher Zeit ein ansehnliches Corps seiner Truppen bey Stettin anrücken.

Da die Schweden diese Vorstellungen wenig zu achten schienen, sahe sich der König verpflichtet, mit denen Russen, Sachsen und Hannoveranern ein Bündnis einzugehen, damit er seine Verbindungen wider den Eigensinn Carls XII. behaupten möchte. Dieser Monarch bemeisterte sich der Städte Anclam, Wolgast, und Greifswalde. Man hatte in denselben Preußische Besatzung. Indessen schickte er diese Truppen, um einige Mäßigung zu bezeigen, zurück, ohne ihnen einige Gewalt anzuthun. Aber die Mäßigung einer sonst heftigen Gemüthsart daurete nicht lange. Im Anfange des folgenden Feldzuges vertrieben die Schweden die Preußen aus der Insul Usedom, und machten 500. Mann zu Kriegesgefangenen. Sie brachen durch diese Feindseligkeit die Neutralität der Preussen, und wurden Angreiffer. Der über seine Ehre eifersüchtige König wurde durch das Verfahren der Schweden aufgebracht. Ob es ihm gleich Mühe kostete, in dem ersten Augenblicke den Schimpf, den man ihm anthat, zu ertragen, so konnte er doch nicht unterlassen, auszurufen: Ach! muß denn ein König, den ich hochschätze, mich zwingen, sein Feind zu werden. Flemming befand sich damals in Berlin; eben dieser hatte durch seine List seinen Herrn zum König in Polen gemacht, und er war auch die Ursache, daß man ihn vom Throne

setzte,

ſetzte, weil er ſich als General unverſchämt aufführete. Da dieſer Flemming hörete, daß die Schweden die Neutralität gebrochen hätten, gieng er ſogleich zum Könige, und machte ſich die erſten Bewegungen ſeines Zorns ſo gut zu Nutze, daß er ihn in eben der Stunde ſo weit brachte, Carln XII. den Krieg zu erklären. Im Monat Junio vereinigten ſich 20000. Preuſſen mit den Sachſen und Dänen in Pommern. Der König gieng nach Stettin, ließ daſelbſt das Bataillon Holſteiniſcher Truppen, die zur Garniſon darinn waren, entwaffnen; forderte den Eid der Treue von der Bürgerſchaft, und von da verfügte er ſich in eigener Perſon an die Spitze ſeiner Armee. Europa ſahe damals einen König, das iſt Carln XII. an der Spitze von 15000. geübten Schweden, die bis zur Abgötterey von dem Heldenmuthe ihres Fürſten eingenommen waren. Ueberdem ſtritten ſein groſſer Nahme und die Vorurtheile der Welt mit für ihn. Bey der Armee der Alliirten unterſuchte der König ſelbſt die Entwürfe, entſchied die Unternehmungen, und überredete die Dänen mit zu deren Ausführung. Der König von Dännemark war ein ſchlechter Soldat, und gar wenig kriegeriſch; er nahm alſo nur in der Hofnung an der Belagerung von Stralſund Theil, daß ihn das Schickſal Carls XII. zu einem vergnügten Schauſpiel dienen würde. Unter dieſen beyden Königen war der Fürſt von Anhalt die Seele aller kriegeriſchen Unternehmungen. Dies war ein Mann von einem heftigen und ſehr lebhaften Caracter, dabey aber weiſe in ſeinen Unternehmungen. Er verband mit der Erfahrung, die er in den ſchön-

ſten

ſten Feldzügen des Prinzen Eugens geſammlet hatte, die Hitze eines Helden. Seine Sitten waren wild, ſein Ehrgeiz kannte keine Gränzen; erfahren in der Belagerungskunſt, ein glücklicher Krieger, und ein ſchlechter Bürger; aller Unternehmungen des Marius und des Sylla fähig, wenn das Glück ſeinem Ehrgeize ſo günſtig geweſen wäre, als es den Römern war. Die Däniſchen Generale waren Prahler, und ihre Miniſter Pedanten. Dieſe zuſammengeſetzte Armee, wie wir ſie beſchrieben haben, belagerte Stralſund. Da dieſe Stadt am Ufer des Balthiſchen Meeres lieget, konnte ſie die Schwediſche Flotte mit Lebensmitteln, mit Munition und Truppen verſehen. Ihre Lage macht ſie feſte, ein unzugänglicher Moraſt beſchützet zwey Drittheile ihres Umfangs. Die einzige Seite, da man ihr beykommen kann, wird durch eine gute Verſchanzung bedecket, welche von Mitternacht am Ufer des Meeres anfängt und ſich gegen Morgen bis an den gemeldeten Moraſt erſtrecket. In dieſer Verſchanzung lagen 12000. Schweden, an deren Spitze ſich Carl XII. befand.

Die häufigen Hinderniſſe, die man zu überwinden hatte, zwang die Belagerer, ſie nach und nach zu heben. Zuerſt bemühete man ſich, die Schwediſche Flotte an den Pommerſchen Küſten aufzuheben, damit man Carln XII. alle Hülfsmittel, die er aus Schweden erwarten konnte, abſchneiden möchte. Der König von Dännemark wollte kein Gefecht mit ſeiner Eſcadre wagen, und aus dem Anfange der Belagerung wurde eine

Art

Art der Unterhandlung. Es ist eben so leicht einen einsehenden Menschen von der Nothwendigkeit einer Sache durch gute Gründe zu überzeugen, als es hingegen, so zu sagen, unmöglich ist, einem eingeschränkten Geiste, der in sich selbst ein Mißtrauen setzet, und sich fürchtet, daß die andern ihn verführen möchten, dieselbe begreiflich zu machen. Da indessen Friedrich Wilhelm nach seinem grossen Geiste viel bey dem Könige von Dännemark vermochte, so zwang er einigermassen diesen Fürsten zu dem Siege, den sein Admiral über die Schwedische Flotte erhielt. Die beyden Könige waren Zuschauer dieses Gefechts, welches eine Meile weit von den Küsten gehalten wurde, und die Alliirten blieben Meister auf dem Meere. Die Preussen landeten hierauf, unter Anführung des Generals Arnim, auf der Insul Usedom, aus welcher sie die Schweden vertrieben, und die Penamünder Schanze mit stürmender Hand einnahmen. Nachdem diese Hinderniß gehoben war, bereitete man sich zum Angrif der Verschanzung. Den Schweden zum Unglück erleichterte ein Preußischer Officier diese Unternehmung, die die allerschwereste bey der ganzen Belagerung war; und die zugleich die grösseste Behutsamkeit forderte. Dieser Officier hieß Gaudinus; er erinnerte sich, daß er zu der Zeit, da er sich mit Erlernung der Wissenschaften im Collegio zu Stralsund beschäftigte, oft in dem Arm des Meeres gebadet hätte, der der Verschanzung nahe, und weder tief noch gefährlich war; zu mehrerer Sicherheit untersuchte er ihn des Nachts, und fand, daß man denselben

durchwaden, um die Verschanzung zur linken Hand herumgehen, und die Feinde auf der Seite und im Rücken angreifen könnte. Dieser Entwurf wurde glücklich ausgeführet. Man grif die Schweden bey Nacht an, indem ein Corps gerade auf die Verschanzung zu, und ein anderes nahe am Ufer durchs Meer gieng, und sich im Schwedischen Lager befand, ehe die Schweden es einmal gewahr wurden. Die Bestürzung über einen unvermutheten Angrif, die mit allen nächtlichen Gefechten verbundene Unordnung, und insonderheit, das ansehnliche Corps, das ihnen in die Flanque fiel, brachte sie bald in Unordnung, sie verliessen ihre Verschanzungen, und suchten in der Stadt ihre Sicherheit. Carl XII., voll von Verzweifelung, daß er sich von seinen Truppen verlassen sahe, wollte allein fechten, und die Generale retteten ihn mit genauer Noth von der Verfolgung der Belagerer. Alle, die Stralsund nicht geschwinde genug erreichen konnten, wurden niedergemacht oder gefangen. Man bekam diesen Tag mehr als 400. Mann Gefangene. Zu mehrerer Einschliessung der Stadt beschloß man, sich der Insul Rügen zu bemächtigen, aus welcher die Belagerten noch einige Unterstützung haben konnten.

Der Prinz von Anhalt gieng auf Transportschiffen über den Arm des Meeres, der Pommern von dieser Insel absonderte. Diese Flotte behielt eben dieselbe Schlachtordnung, als die Truppen zu Lande beobachteten. Man stellete sich, als wenn man auf der Insul gegen Morgen anlanden wollte,

aber

aber mit einemmahl wendete man ſich zur Linken, und der Prinz von Anhalt ſchiffte ſeine Truppen im kleinen Hafen bey Stresſow aus, wo ihn der Feind am wenigſten erwartete: Er ſtellete ſie als den vierten Theil eines Cirkels, ſo, daß deſſen beyde Flügel ſich ans Meer ſtützten. Er ließ mit vielem Fleiſſe an Verſchanzungen arbeiten, welche er mit Spaniſchen Reutern feſte zu machen ſuchte. Seine Stellung war ſo, daß zwey Linien von der Infanterie die Verſchanzungen deckten, und die Cavalerie die dritte machte, 6. Eſcadrons ausgenommen, welche er auſſerhalb ſeinen Linien geſtellet hatte, damit ſie denen in die linke Flanque fallen möchten, die ſie auf dieſer Seite würden angreifen wollen.

Carl XII. der durch die Liſt des Prinzen von Anhalt betrogen war, konnte nicht zu rechter Zeit ankommen, um ſeine Ausſchiffung zu hindern. Da er die Wichtigkeit dieſer Inſul kannte, ſo rückte er des Nachts gegen den Prinzen von Anhalt an, ob er gleich nur 4000. Mann hatte, theils ihm die kleine Anzahl ſeiner Truppen zu verhelen, theils in der Hofnung, ihn zu überfallen. Er gieng zu Fuß, mit dem Degen in der Hand, an der Spitze ſeiner Infanterie, die er bis zum Graben führete. Er riß mit eigenen Händen die Spaniſchen Reuter, mit denen derſelbe umſetzt war, heraus; er wurde bey dieſem Angriffe leicht verwundet, und der General Düring an ſeiner Seite getödtet. Die ungleiche Anzahl, die Dunkelheit der Nacht, die Bemühungen der 6. Preußiſchen Eſcadrons, die den Schweden in die Flanquen fielen, die durch das wohlbefeſtigte Retranchement verur-

de, ohne, daß er mit ihnen das veränderliche Capital deſſelben getheilet hätte.

Der Kaiſer, der aus Spanien verjagt war, und allein einen unglücklichen Krieg wider Frankreich führete, war ſeines ſchlechten Glücks wegen erbittert, und ſahe es mit Verdrüß, daß Friedrich Wilhelm zu der Zeit Eroberungen machte, da er nichts als Verluſt erlitt. Indeſſen war der Platz übergeben, das Geld bezahlet, Menzikoff beſtochen, und was noch mehr, der König von Preuſſen war ein Fürſt, der ſich furchtbar gemacht hatte. Dieſe Gründe verbanden die Nachbaren, ihre Eiferſucht zu unterdrücken, und ein behutſames Verhalten gegen den König von Preuſſen fortzuſetzen.

Der König von Schweden ſchrieb an Friedrich Wilhelm aus den Innerſten von Beßarabien, daß er die Aufführung des Wellings aufs äußerſte mißbillige, daß er die ſeinen Feinden ausgezahlte 400000. Thaler niemals wieder bezahlen, und in ſeinem Leben nicht ſeine Einwilligung in die Sequeſtration geben würde.

So hart auch das Verfahren des Königs von Schweden war; ſo nahm doch der König zugleich mit dem Kaiſer die allerbeſten Maaßregeln zur Wiederherſtellung des Friedens. Dieſe beyden Fürſten ſchlugen vor, zu Braunſchweig eine Verſammlung anzuſtellen; ſie richteten aber wider den Eigenſinn Carls XII. und wegen des Haſſes des Czaars und des Königs von Polen nichts aus. Dieſe letztern hatten in der Schule Carls XII.

gelernt,

gelernt, daß man den Empfindungen der Rache keine Gränzen ſetzen müſſe.

In der Zeit, daß die Uneinigkeit in Norden herrſchte; erhielt Friedrich Wilhelm die freye Herrſchaft Limburg. Wolzar, der ſie beſeſſen hatte, ſtarb, und mit ihm erloſch ſein Stamm. Friedrich hatte die Anwartſchaft darauf vom Kaiſer erhalten, wegen der Abtretung des Fürſtenthums Schwibus.

In Süden herrſchte Philipp V. ſchon ruhig in Spanien: Victor Amadeus, der Herzog von Savoyen, war durch den Utrechter Frieden für einen König von Sicilien erkläret worden, und hatte ſich zu Palermo krönen laſſen, obgleich der Kaiſer drohete und der Pabſt mit ſtarken Geſchrey ſich dawider ſetzte. Ludwig XIV. hatte nun mit dem gröſſeſten Theile von Europa Frieden gemacht, und ſetzte Carln XII. ſehr heftig zu, den ſein Eigenſinn wider den Frieden verhärtete. In dieſem Feldzuge nahm Villars Landau und Freyburg weg, ohne daß der Prinz Eugen bei aller ſeiner Fähigkeit ſich dawider ſetzen konnte. Der Kaiſer unterhielt dieſen Krieg mehr aus Stolz, als aus erheblichen Gründen. Für ſich ſelbſt war er zu ſchwach Ludwig XIV. zu widerſtehen; ſeine Truppen waren geſchwächet, ſeine Einnahmen erſchöpft, und die Seemächte wollten ihm nicht mit Gelde helfen.

Der ſchlechte Fortgang dieſes Feldzuges und 1714.
die Furcht einer noch unglücklichern Zukunft lehrte den Kaiſer, daß der Stolz ohne Macht eitel ſey, und daß die Staatsregel: Im Unglücke muß

man

man die Segel einziehen, bey günſtigem Winde aber ſie wieder entwickeln, ſich auf alle Zeiten erſtrecke.

Die Oeſterreichiſche Gröſſe muſte ſich für dieſesmal unter der Nothwendigkeit beugen. Eugen und Villars begaben ſich nach Raſtadt in das Marggrafthum Baden; ſie entwarfen unter ſich die Präliminarien, und dieſe bahneten den Weg zur Eröfnung des Congreſſes zu Baden in der Schweitz, wo der Friede den 7. September 1714. unterzeichnet wurde.

Der Kaiſer trat Landau an Frankreich ab; er erkannte Philipp V. für einen König, und entſagte ſeinen Anforderungen auf das Königreich Spanien. Ludwig XIV. erſetzte die Eroberungen, die er am Rhein gemacht hatte, er verſprach die Feſtungswerke von Hüningen zu ſchleifen, und den Kaiſer in dem Beſitze des Königreichs Neapolis und der Herzogthümer Mayland und Mantua nicht zu ſtöhren. Er erkannte das neunte Kuhrfürſtenthum, und man wurde einig, durch einen beſondern Tractat, das, was noch wegen der Barriere von Flandern zu entſcheiden war, auszumachen.

In der Zeit ſtarb die Königin Anna von Engelland, nach einer langen und heftigen Krankheit. Einige ihrer Miniſter hatten ſich umſonſt bemühet, den Prätendenten zum Nachfolger zu ernennen. George von Hannover, der Enkel der Prinzeßin von der Pfalz, der Tochter Jacobs I. wurde zum Könige von Engelland ausgerufen, und unter den Wünſchen dieſes Volkes auf den Thron geſetzt. Dies iſt der Fürſt, den wir in Engelland als ei-

neu Verehrer der Freiheit haben herrſchen geſehen; der ſich der Subſidien, welche ihm das Parlement verwilligte, zu deſſen Beſtechung bediente. Er war ein König ohne Stolz, ein Staatsmann ohne Falſchheit, und erwarb ſich durch ſein Verhalten das Zutrauen von ganz Europa.

Wir haben nun genug von den Angelegenheiten in Süden geredet, und es iſt Zeit, daß wir wieder auf Norden kommen, wo die Verwickelung der Begebenheiten die Sachen mehr als iemals verwirrete. Carl XII. wurde endlich des ganz auſſerordentlichen Eigenſinns müde, der ihn im Bette zu Demotika aufhielt, in dem feſten Vorſatze, die Pforte wider den Czaar aufzubringen, da ſeine Feinde indeſſen ſich ſeiner Abweſenheit zu Nutze machten, und ihm die reichſten Provinzen wegnahmen. Carl XII. kam plötzlich, ohne daß man merken konnte, wie es zugieng, aus ſeiner Unwirkſamkeit zu ſich ſelbſt, und übernahm die allerbeſchwerlichſten Arbeiten. Er reiſete von Demotika mit der allerbewundernswürdigſten Vorſicht ab, und gieng zu Pferde durch die Erbländer des Kaiſers, durch Franken und Meklenburg. Er kam am eilften Tage ſeiner Reiſe zu Stralſund an, als man ihn am wenigſten erwartete. Sein erſter Schritt war dieſer, daß er der Sequeſtration von Stettin widerſprach, und erklärte, daß er keine Convention unterzeichnet hätte, und alſo nicht verbunden wäre, diejenige anzunehmen, die ſeine Generale in ſeiner Abweſenheit gemacht hätten. Gegen einen ſolchen Character, wie dieſes Fürſtens ſeiner war, waren keine andern Gründe gültig, als die

Gewalt.

Gewalt. Friedrich Wilhelm ließ Carln XII. die Nachricht geben, daß er den Einmarsch der Schweden in Sachsen nicht leiden würde, und zu gleicher Zeit ein ansehnliches Corps seiner Truppen bey Stettin anrücken.

Da die Schweden diese Vorstellungen wenig zu achten schienen, sahe sich der König verpflichtet, mit denen Russen, Sachsen und Hannoveranern ein Bündnis einzugehen, damit er seine Verbindungen wider den Eigensinn Carls XII. behaupten möchte. Dieser Monarch bemeisterte sich der Städte Anclam, Wolgast, und Greifswalde. Man hatte in denselben Preußische Besatzung. Indessen schickte er diese Truppen, um einige Mäßigung zu bezeigen, zurück, ohne ihnen einige Gewalt anzuthun. Aber die Mäßigung einer sonst heftigen Gemüthsart daurete nicht lange. Im Anfange des folgenden Feldzuges vertrieben die Schweden die Preußen aus der Insul Usedom, und machten 500. Mann zu Kriegesgefangenen. Sie brachen durch diese Feindseligkeit die Neutralität der Preussen, und wurden Angreiffer. Der über seine Ehre eifersüchtige König wurde durch das Verfahren der Schweden aufgebracht. Ob es ihm gleich Mühe kostete, in dem ersten Augenblicke den Schimpf, den man ihm anthat, zu ertragen, so konnte er doch nicht unterlassen, auszurufen: Ach! muß denn ein König, den ich hochschätze, mich zwingen, sein Feind zu werden. Flemming befand sich damals in Berlin; eben dieser hatte durch seine List seinen Herrn zum König in Polen gemacht, und er war auch die Ursache, daß man ihn vom Throne

setzte,

sehr, weil er sich als General unvorsichtig aufführete. Da dieser Flemming hörete, daß die Schweden die Neutralität gebrochen hätten, gieng er sogleich zum Könige, und machte sich die ersten Bewegungen seines Zorns so gut zu Nutze, daß er ihn in eben der Stunde so weit brachte, Carln XII. den Krieg zu erklären. Im Monat Junio vereinigten sich 20000. Preussen mit den Sachsen und Dänen in Pommern. Der König gieng nach Stettin, ließ daselbst das Bataillon Holsteinischer Truppen, die zur Garnison darinn waren, entwaffnen; forderte den Eid der Treue von der Bürgerschaft, und von da verfügte er sich in eigener Person an die Spitze seiner Armee. Europa sahe damals einen König, das ist Carln XII. an der Spitze von 15000. geübten Schweden, die bis zur Abgötterey von dem Heldenmuthe ihres Fürsten eingenommen waren. Ueberdem stritten sein grosser Nahme und die Vorurtheile der Welt mit für ihn. Bey der Armee der Alliirten untersuchte der König selbst die Entwürfe, entschied die Unternehmungen, und überredete die Dänen mit zu deren Ausführung. Der König von Dännemark war ein schlechter Soldat, und gar wenig kriegerisch; er nahm also nur in der Hofnung an der Belagerung von Stralsund Theil, daß ihn das Schicksal Carls XII. zu einem vergnügten Schauspiel dienen würde. Unter diesen beyden Königen war der Fürst von Anhalt die Seele aller kriegerischen Unternehmungen. Dies war ein Mann von einem heftigen und sehr lebhaften Character, dabey aber weise in seinen Unternehmungen. Er verband mit der Erfahrung, die er in den schön-

sten

ſten Feldzügen des Prinzen Eugens geſammlet hatte, die Hitze eines Helden. Seine Sitten waren wild, ſein Ehrgeiz kannte keine Gränzen; erfahren in der Belagerungskunſt, ein glücklicher Krieger, und ein ſchlechter Bürger; aller Unternehmungen des Marius und des Sylla fähig, wenn das Glück ſeinem Ehrgeitze ſo günſtig geweſen wäre, als es den Römern war. Die Däniſchen Generale waren Prahler, und ihre Miniſter Pedanten. Dieſe zuſammengeſetzte Armee, wie wir ſie beſchrieben haben, belagerte Stralſund. Da dieſe Stadt am Ufer des Baltiſchen Meeres lieget, konnte ſie die Schwediſche Flotte mit Lebensmitteln, mit Munition und Truppen verſehen. Ihre Lage macht ſie feſte, ein unzugänglicher Moraſt beſchützet zwey Drittheile ihres Umfangs. Die einzige Seite, da man ihr beykommen kann, wird durch eine gute Verſchanzung bedecket, welche von Mitternacht am Ufer des Meeres anfängt und ſich gegen Morgen bis an den gemeldeten Moraſt erſtrecket. In dieſer Verſchanzung lagen 12000. Schweden, an deren Spitze ſich Carl XII. befand.

Die häufigen Hinderniſſe, die man zu überwinden hatte, zwang die Belagerer, ſie nach und nach zu heben. Zuerſt bemühete man ſich, die Schwediſche Flotte an den Pommerſchen Küſten aufzuheben, damit man Carln XII. alle Hülfsmittel, die er aus Schweden erwarten konnte, abſchneiden möchte. Der König von Dännemark wollte kein Gefecht mit ſeiner Eſcadre wagen, und aus dem Anfange der Belagerung wurde eine

Art

Art der Unterhandlung. Es ist eben so leicht einen einsehenden Menschen von der Nothwendigkeit einer Sache durch gute Gründe zu überzeugen, als es hingegen, so zu sagen, unmöglich ist, einem eingeschränkten Geiste, der in sich selbst ein Mißtrauen setzet, und sich fürchtet, daß die andern ihn verführen möchten, dieselbe begreiflich zu machen. Da indessen Friedrich Wilhelm nach seinem grossen Geiste viel bey dem Könige von Dännemark vermochte, so zwang er einigermassen diesen Fürsten zu dem Siege, den sein Admiral über die Schwedische Flotte erhielt. Die beyden Könige waren Zuschauer dieses Gefechts, welches eine Meile weit von den Küsten gehalten wurde, und die Alliirten blieben Meister auf dem Meere. Die Preussen landeten hierauf, unter Anführung des Generals Arnim, auf der Insul Usedom, aus welcher sie die Schweden vertrieben, und die Penamünder Schanze mit stürmender Hand einnahmen. Nachdem diese Hinderniß gehoben war, bereitete man sich zum Angrif der Verschanzung. Den Schweden zum Unglück erleichterte ein Preußischer Officier diese Unternehmung, die die allerschwereste bey der ganzen Belagerung war; und die zugleich die grösseste Behutsamkeit forderte. Dieser Officier hieß Gaudinus; er erinnerte sich, daß er zu der Zeit, da er sich mit Erlernung der Wissenschaften im Collegio zu Stralsund beschäftigte, oft in dem Arm des Meeres gebadet hätte, der der Verschanzung nahe, und weder tief noch gefährlich war; zu mehrerer Sicherheit untersuchte er ihn des Nachts, und fand, daß man denselben

durchwaden, um die Verschanzung zur linken Hand herumgehen, und die Feinde auf der Seite und im Rücken angreifen könnte. Dieser Entwurf wurde glücklich ausgeführet. Man grif die Schweden bey Nacht an, indem ein Corps gerade auf die Verschanzung zu, und ein anderes nahe am Ufer durchs Meer gieng, und sich im Schwedischen Lager befand, ehe die Schweden es einmal gewahr wurden. Die Bestürzung über einen unvermutheten Angrif, die mit allen nächtlichen Gefechten verbundene Unordnung, und insonderheit, das ansehnliche Corps, das ihnen in die Flanque fiel, brachte sie bald in Unordnung, sie verliessen ihre Verschanzungen, und suchten in der Stadt ihre Sicherheit. Carl XII., voll von Verzweifelung, daß er sich von seinen Truppen verlassen sahe, wollte allein fechten, und die Generale retteten ihn mit genauer Noth von der Verfolgung der Belagerer. Alle, die Stralsund nicht geschwinde genug erreichen konnten, wurden niedergemacht oder gefangen. Man bekam diesen Tag mehr als 400. Mann Gefangene. Zu mehrerer Einschliessung der Stadt beschloß man, sich der Insul Rügen zu bemächtigen, aus welcher die Belagerten noch einige Unterstützung haben konnten.

Der Prinz von Anhalt gieng auf Transportschiffen über den Arm des Meeres, der Pommern von dieser Insel absonderte. Diese Flotte behielt eben dieselbe Schlachtordnung, als die Truppen zu Lande beobachteten. Man stellete sich, als wenn man auf der Insul gegen Morgen anlanden wollte,

aber

aber mit einemmahl wendete man ſich zur Linken, und der Prinz von Anhalt ſchiffte ſeine Truppen im kleinen Hafen bey Stresſow aus, wo ihn der Feind am wenigſten erwartete: Er ſtellete ſie als den vierten Theil eines Cirkels, ſo, daß deſſen beyde Flügel ſich ans Meer ſtützten. Er ließ mit vielem Fleiſſe an Verſchanzungen arbeiten, welche er mit Spaniſchen Reutern feſte zu machen ſuchte. Seine Stellung war ſo, daß zwey Linien von der Infanterie die Verſchanzungen deckten, und die Cavallerie die dritte machte, 6. Eſcadrons ausgenommen, welche er auſſerhalb ſeinen Linien geſtellet hatte, damit ſie denen in die linke Flanque fallen möchten, die ſie auf dieſer Seite würden angreifen wollen.

Carl XII. der durch die Liſt des Prinzen von Anhalt betrogen war, konnte nicht zu rechter Zeit ankommen, um ſeine Ausſchiffung zu hindern. Da er die Wichtigkeit dieſer Inſul kannte, ſo rückte er des Nachts gegen den Prinzen von Anhalt an, ob er gleich nur 4000. Mann hatte, theils ihm die kleine Anzahl ſeiner Truppen zu verhelen, theils in der Hofnung, ihn zu überfallen. Er gieng zu Fuß, mit dem Degen in der Hand, an der Spitze ſeiner Infanterie, die er bis zum Graben führete. Er riß mit eigenen Händen die Spaniſchen Reuter, mit denen derſelbe umſetzt war, heraus; er wurde bey dieſem Angriffe leicht verwundet, und der General Düring an ſeiner Seite getödtet. Die ungleiche Anzahl, die Dunkelheit der Nacht, die Bemühungen der 6. Preußiſchen Eſcadrons, die den Schweden in die Flanquen fielen, die durch das wohlbefeſtigte Retranchement verur-

ſachte Hinderniſſe, und inſonderheit die Verwundung des Königs, alle dieſe Urſachen machten, daß die Tapferkeit der Schweden fruchtlos war. Das Glück hatte dieſer Nation den Rücken zugekehret; alles lief zu ihrem Verderben ab. Der verwundete König begab ſich in Sicherheit, damit er konnte verbunden werden; ſeine muthlos gemachte Truppen flohen. Den Tag hernach wurden 1200. Schweden in der Fehrſchanze zu Gefangenen gemacht. Die Inſul Rügen wurde ganz von den Alliirten eingenommen; man bedaurete ſehr den braven Oberſten von Wartensleben, der an der Spitze der Preußiſchen Gens d'Armes blieb, da er das meiſte zur Niederlage der Schweden beygetragen hatte.

Nach dieſem Unglück verließ Carl XII. die Inſul Rügen und gieng nach Stralſund zurück. Dieſe Stadt war bald aufs äuſſerſte gebracht, da die Belagerer bis zur Contreſcarpe gekommen waren, und ſchon anfiengen ihre Gallerie in dem Hauptgraben zu errichten.

Der König von Schweden trotzte nach ſeinem Character dem widrigen Schickſal, er war hartnäckig genug, demſelben zu widerſtehen, und in eigener Perſon die Breſche zu vertheidigen, bey welcher die Belagerer einen allgemeinen Sturm wagen wollten. Seine Generale fielen ihm zu Füſſen, und beſchworen ihn, ſich nicht ſo ohne Nutzen auszuſetzen; und da ſie ſahen, daß ſie ihn nicht durch ihre Bitten bewegen konnten, zeigten ſie ihm die Gefahr, die er lief, den Feinden in die Hände zu fallen. Dieſe Furcht brach-

te

te ihn endlich zu dem Entschlusse, diese Stadt zu verlassen. Er bestieg einen leichten Kahn, auf welchem er, unter dem Schutze der Nacht, mitten durch die Dänische Flotte, welche das Ufer von Stralsund bloquirte, fuhr, und mit vieler Beschwerlichkeit eines seiner Schiffe erreichte, welches ihn nach Schweden brachte. Vierzehen Jahr vorher war er aus diesem Königreiche als ein Eroberer abgereiset, der die ganze Welt seinem Glück unterwerfen wollte, und jetzt kam er wieder zurück, als ein Flüchtling, von seinen Feinden verfolgt, seiner schönsten Länder beraubet, und von seiner Armee verlassen.

Sobald der König von Schweden abgereiset war, dachte die Stadt Stralsund nur an ihre Uebergabe. Die Besatzung capitulirte den 27. December. Der General Ducker, welcher Gouverneur darinn war, schickte in das Quartier des Königs von Preussen jemanden ab, wegen der Artikel der Capitulation Unterhandlung zu pflegen. Die Besatzung ergab sich zu Kriegesgefangenen, und zwey Preußische Bataillons, und eben so viel Sachsen und Hannoveraner besetzten die Stadt. Von allen in diesem Feldzuge zu Gefangenen gemachten Schweden, errichtete der König ein neues Infanterieregiment, welches er dem Prinzen Leopold, zweyten Sohn des Commandeurs seiner Armeen gab.

Eine Folge dieser Feldzüge war, daß sich die Sieger in die, denen Besiegten genommene, Länder theilten. Der König behielte den Theil von Pommern, der zwischen der Oder und Pene

lag. Dieser kleine Fluß entspringt in Meklenburg, und ergiesset sich bey Penamünde ins Meer. Das zwischen der Pene und dem Herzogthume Meklenburg gelegene Pommern behielt Schweden, vermöge des Friedens zu Stockholm; und George, der König von Engelland, kaufte die Herzogthümer Bremen und Verden, welche der König von Dännemark von Schweden erobert hatte, und die das Haus Hannover noch zu unsern Zeiten besitzet.

Der König genoß seine Eroberungen in Ruhe, obgleich der Friede noch nicht geschlossen war; er gieng nach Preussen, wo er nicht gekrönet wurde, indem er glaubte, daß diese eitele Ceremonie sich besser bey Wahl- als bey Erb-Königreichen schickte. Er verachtete das Aeusserliche der Königlichen Würde, dabey aber war er mit der grössesten Sorgfalt darauf bedacht, die Pflichten derselben zu erfüllen. Er durchreisete Preussen und Litthauen, und machte den Entwurf, dem Elende und der Entvölkerung dieser Länder, welche durch die Pest verursachet worden waren, abzuhelfen.

Damit die Kette der Begebenheiten nicht unterbrochen würde, haben wir die vornehmsten Begebenheiten des Pommerschen Feldzuges nach ihrer Folge erzählet: jetzt ist es Zeit, auch auf die Veränderungen zu sehen, die während dieses Krieges in den andern Theilen von Europa sich ereigneten, und wie die Veränderung der Staats-Verträge der Mächte untereinander zu neuen Systemen Gelegenheit gegeben.

Der

Der Tod Ludwigs XIV. gab der Regierung 1715.
von Frankreich eine ganz neue Gestalt. Von der zahlreichen Nachkommenschaft dieses Monarchen war nur ein Urenkel übrig. Dieser Prinz lag in der Wiege: Sein Aelter-Vater hatte seinen rechtmäßigen Sohn, den Herzog von Maine, zum Präsidenten des Regierungsrathes ernennet: man gehorchete aber diesem bey seinem Leben so unumschränkten Könige nach seinem Tode sehr schlecht. Das Parlament stellete eine Wahl zwischen dem Herzoge von Orleans und den Herzog von Maine an, oder, besser zu sagen, es warf sich zum willkührlichen Richter über den letzten Willen des verstorbenen Königes auf, und that den Ausspruch, daß Philipp von Orleans, erster Prinz vom Geblüte, unstreitige Rechte zur Regierung hätte.

Die Staatsbeschäftigung des neuen Regenten gieng besonders auf zwey Hauptvorwürfe. Der eine war die Unterhaltung des Friedens mit den Nachbaren; deswegen suchte er die Freundschaft mit dem Kaiser zu unterhalten, und sich genau mit dem Könige von Engelland zu vereinigen. Den andern Gegenstand machte die Tilgung der unermeßlichen Schulden der Krone aus, welche zu dem System des Law, dessen Entwurf so nützlich war, als dessen Mißbrauch schädlich wurde, Gelegenheit gab. Der mit einer grossen Seele begabte Regent, hatte den Fehler lebhafter und kühner Geister. Die weitläuftigsten Begriffe kamen ihm so einfach, als die gemeinen, vor. Er überließ sich den Eindrücken einer erhitzten Einbil-

dungskraft, welche oft die Dinge übertrieb. Für die schönen Wissenschaften, darinn er sich übte, gebohren, sahe man an ihm die Schwachheiten der Helden. Den Abt du Bois machte er zum Kardinal, nicht sowohl deswegen, weil er dem Staate dienete, als, weil er ein geheimer Minister seiner Leidenschaften war. Die Verleumdung wagte es, diesem leutseligen und guten Prinzen die abscheulichste That, das Vorhaben, seinen unmündigen König zu vergiften, anzudichten. Ein nützliches Verbrechen erreget in gutgearteten Seelen einen eben so grossen Abscheu, als eine böse nicht gelungene Handlung; aber die Regierung Ludwigs XV. ist die nachdrücklichste Schutzrede für den Regenten.

1716. Damit der Regent den Frieden des Königreichs befestigen, und alle Gelegenheiten zu Streitigkeiten entfernen möchte, schloß er den Barriere Tractat zu Anwers, in welchem ausgemacht wurde, daß die Holländer in Namur, Journes, Tournay, Ypern, Menin und in der Schanze Knock Besatzungen unterhalten sollten gegen 600000. teutsche Gulden, die das Haus Oesterreich jährlich bezahlen sollte; vermöge welches Tractats er der Regierung der Niederlande entsagte, in deren ganzen Besitz man den Kaiser Carl VI. ließ.

1717. Die Kriege, die einer auf den andern folgten, hinderten Europa an dem Genusse der Früchte des Friedens vom Jahr 1715. Die Türken nahmen Besitz von Morea, welches sie den Venetianern weggenommen hatten. Der Pabst

Pabſt war wegen Italien beſorgt; er lag deswegen dem Kaiſer ſehr an, die Vertheidigung der Chriſtenheit zu übernehmen. Carl VI. verſammlete Truppen in Ungarn, damit er den Venetianern durch einen Einfall in die Türkey helfen möchte. Im Jahre 1716. hatte der Prinz Eugen den Groß-Vezier bey Temeswar geſchlagen. Dieſes Jahr unternahm er die Belagerung von Belgrad, und befeſtigte ſein Lager mit einer guten Verſchanzung. Die Türken wollten die Armee des Prinzen Eugens belagern, und blocquirten ſie nicht nur, ſondern näherten ſich auch derſelben durch Laufgraben: Eugenius ließ ſie über einen Fluß gehen, der ſie von ſeinem Lager abſonderte; den 27. Auguſt gieng er aus ſeiner Verſchanzung heraus, griff ſie an, ſchlug ſie und nahm ihnen Kanonen, Bagage, mit einem Wort, ihr ganzes Lager: und Belgrad, welches keine Hülfe mehr zu hoffen hatte, ergab ſich dem Ueberwinder durch Capitulation.

Der Marſchall Stahrenberg, ein Feind der Verdienſte Eugens, tadelte ſein Verhalten ſehr heftig, er nennete es unvorſichtig, und redete ſo kräftig dawider, daß der Kaiſer bald den Helden Deutſchlands vor einen Kriegesrath fordern ließ, weil er die Kaiſerliche Armee der Gefahr ausgeſetzt hatte, ohne Rettung umzukommen. Indeſſen war den Ruhm Eugens ſo glänzend, daß er Neid und Neider verdunkelte.

Im folgenden Jahre machten die Türken den 1718.
Frieden zu Paſſarowitz, und traten dem Kaiſer Belgrad und das ganze Bannat Temes-

war ab. Die Venetianer, die den Eroberungen Carls VI. zum Vorwand gedienet hatten, bezahlten das, was der Kaiser erhielt, mit dem Verluste von Morea, und merkten, aber zu spät, daß die Hülfe eines mächtigen Gefährten allezeit gefährlich sey.

Carl VI. war kaum am Ende dieses Krieges, als er wider andere Feinde zu streiten hatte. Es hatte sich in Spanien ein Mensch, von einem ausgebreiteten und unternehmenden Geiste, erhoben. Er war sehr einsehend, muthig, reich an Erfindungen, und mit einem Worte fähig, Reiche zu vergrössern und umzustürzen. Dies war der Abt Alberoni, ein Italiäner von Geburt, den der Herzog von Vendome nach Spanien brachte, wo seine Geschicklichkeit sich gleich zeigte, durch die Rückreise des Cardinals Guidini, der dieses Königreich regierte, und dessen Platz er einnahm.

Alberoni eilete mit Riesenschritten zu seinem Glück, er schmeichelte sich bey der Königin ein, die eine Prinzessinn von Parma war, und unterstützte ihre Absichten, ihre Söhne in Italien zu versorgen. Die Flotte, die der König von Spanien anfänglich zur Hülfe der Venetianer bestimmet hatte, wurde zur Eroberung der Insul Sardinien gebraucht, die dem Kaiser gehörete.

Cagliari kam in die Gewalt der Spanier, und die ganze Provinz wurde in kurzer Zeit unter das Joch gebracht.

Die

Die Vorſtellungen Engellands und Frankreichs hinderten die Königinn von Spanien nicht, den Entwürfen zu folgen, die ihr Alberoni, der nun Cardinal geworden war, an die Hand gab. Dieſe Prinzeßinn hatte den heimlichen Vorſatz, in Italien alles, was ſie nur konnte, zu erobern. Der Kaiſer hatte bei dem mächtigen Einſetzungen in Lehngüter darein gewilliget, die Lehen von Toſcana, Parma und Piacenza dem Infant Don Carlos zu geben, aber Philipp V. blieb feſt bey der Forderung des Königreichs Neapolis.

Der übermüthige Ehrgeiz einer neu errichteten Macht bewegte den Kaiſer, und die Könige von Frankreich und Engelland, zum Schluß der Quadrupel-Allianz, als einer ſtarken Verbindung wider die Unternehmungen Philipps. Die Holländer ſollten mit zu dieſer Verbindung treten, ſie behielten ſichs aber vor, nur Mittler zu ſeyn; der Herzog von Savoyen erſetzte ihre Stelle.

Dieſe fürchterliche Vereinigung verhinderte weder das Vorhaben des Alberoni, noch den feſten Muth der Königinn, noch das Verlangen des Königs, ihres Gemahls, ſein Haus zu verſorgen. Die Spaniſche Flotte, von der Europa glaubte, daß ſie nach Neapolis beſtimmt ſey, kam zu Palermo an; Dieſes ergab ſich, und der Marquis von Leda nahm den Titel eines Vicekönigs von Sicilien an. Indeſſen kam der Admiral Bynng mit 26. Engliſchen Schiffen in das Mittelländiſche Meer, und ſchlug die Spaniſche Flotte; allein, ob er ihnen gleich 14. ihrer ſchönſten

Schiffe

Schiffe genommen hatte, ſo konnte er doch nicht verhindern, daß der Marquis von Leda Meßina wegnahm. In dieſer Noth entſchloß ſich der Herzog von Savoyen, mit dem Kaiſer Sicilien gegen das Königreich Sardinien zu vertauſchen, davon er hiernach den Namen annahm.

Der viel unternehmende Geiſt des Alberoni war mit einer Unternehmung nicht genug beſchäftiget, er dachte auf zwey zugleich. Seine Entwürfe giengen auf allen Seiten, gleich den Minen, die viele Zweige ausbreiten, die in einer von den andern weit vom Lager entfernet ſind, und die die Feinde da in die Luft ſprengen, wo ſie es am wenigſten erwarten. Eine Mine war in Italien geſprungen, eine andere wurde in Frankreich ausgegraben.

Dies war die berühmte Zuſammenverſchwörung, die der Prinz von Cellamare wider den Regenten anſponn. Nach dieſem Entwurf wollte Spanien auf den Küſten von Bretagne eine Landung thun, die Mißvergnügten in Poitou verſammlen, ſich des Königs und des Herzogs von Orleans bemächtigen, eine allgemeine Verſammlung der Stände, die die ganze Nation vorſtellen, veranſtalten, und den König von Spanien zum Vormund Ludwigs XV. und zum Regenten von Frankreich ernennen laſſen. Ein beſonderer ohngefehrer Zufall zernichtete dieſes Vorhaben. Der Secretair des Prinzen Cellamare war ein Kunde der Fillon, einer berüchtigten Perſon wegen der heimlichen Ehen, die bey ihr geſchahen.

Dieſe

Diese Frau hatte mehr als einmahl durch ihre Sorgfalt dem Regenten und dem Cardinal du Bois gedienet. Da die Fillon an einem Tage den Spanischen Secretair tiefsinniger als sonst sahe, und da sie von ihm nicht die Ursach seines unaufgeräumten Wesens herausbringen konnte, läßt sie ein geschicktes listiges Mädgen zu ihm gehen, die ihn zum trinken und reden bewegt. Dieses Mädgen durchsucht ihn in seiner Trunkenheit, die Papiere die er bey sich hatte, und diese schienen der Fillon so wichtig zu seyn, daß sie dieselben sogleich zum Regenten brachte. Dieser Prinz ließ in dem Augenblick den Secretair einsetzen, alle Mitschuldige der Verschwörung wurden entdeckt, und 5. Bretagnische Edelleute musten es mit dem Leben büssen. Der Herzog von Maine, der Kardinal von Polignac, und einige andere Herren wurden verbannet. Der Hof schickte Truppen nach Bretagne, und als der Herzog von Ormond sich daselbst mit der Spanischen Flotte zeigte, regte sich niemand. Die Beständigkeit des Regenten hatte niemals so gewanket, als bey dieser Begebenheit. Einige Personen haben sagen wollen, er habe an seine Abdankung gedacht, er sey aber durch den festen Muth des Cardinals du Bois davon zurücke gehalten worden, der die Wege bewunderte, auf welchen die Vorsehung in dieser Sache die Regierung in den Händen des Herzogs von Orleans erhalten hätte. Europa war, wie ein unruhiges Meer, welches noch nach dem Sturme brauset, und nur nach und nach stille wird. Das Unglück Carls XII. hatte seine Leidenschaft noch nicht gebessert;

sein

sein Verdruß, der ihn nach Schweden begleitete, brach wider Dännemark aus.

1717. Er griff Norwegen an; in Gesellschaft des Erbprinzen von Hessen, der seine Schwester, die Prinzeßinn Ulrica, geheyrathet hatte, nahm er Christiana weg; da er aber die Citadelle nicht einnehmen konnte, und es ihm an Unterhalt fehlete, verließ er seine Eroberungen. Die Furcht vor den Russen hatte ihn in Schonen zurück gehalten. Er fiel indessen in diesem
1718. Jahr von neuem in Norwegen ein, er belagerte Friedrichshall, und blieb in der Tranchee. Seine Tapferkeit, die er so verschwendete, gereichte zu seinem Verderben. Eine Falconetkugel, die aus diesem kleinen Stadt geschossen wurde, endigte das Leben eines Prinzen, der Norden in Schrecken setzte, dessen Tapferkeit dem Heldenmuth gleich kam, und der der grösseste Mann seiner Zeit würde gewesen seyn, wenn er mäßig und gerecht gewesen wäre. Der Tod dieses Fürsten war das Zeichen zum Waffenstillstande. Die Schweden hoben die Belagerung von Friedrichshall auf; sie giengen wieder über ihre Gränzen zurück, und die Dänen verfolgten sie nicht. Mit Carl dem XII. starben seine Anschläge der Rache. Er war noch mit den größten Entwürfen schwanger. Aus Erbitterung gegen den König George von Engelland, welcher ihm die Herzogthümer Bremen und Verden abgenommen hatte, stund er im Begrif eine Allianz mit dem Czaar zu schlüssen, um das Haus Hannover aus Engelland zu verjagen, und den Prätendenten wiederum

auf

auf den Thron zu ſetzen. Görz, welcher dem Grafen von Piper im Miniſterio von Schweden nachfolgte, war in Norden dasjenige, was Alberoni in Süden vorſtellete. Seine verſchmitzten Anſchläge ſetzten alle Cabinetter der Europäiſchen Prinzen in Bewegung. Seine Entwürfe hielten ſich nicht in den Gränzen von Schweden. Er war gebohren, Alexanders oder Carls XII. Miniſter zu ſeyn. Allein, da er die größten Entwürfe machte, überhäufte er, um ſie ausführen zu können, Schweden mit Auflagen. Das Elend des Volks, und die Gunſt, in der er ſtund, zogen ihm den Haß des Volks zu. Sobald die Nachricht von des Königs Tode ſich ausbreitete, machte die Nation ſeinem Miniſter den Proceß. Der Neid erfand ein neues Verbrechen, das er ihm Schuld gab. Man klagte ihn an, er habe die Nation bey dem Könige verleumdet; und Görz wurde enthauptet. Indem die Schweden den Görz beſtraften, ſchändeten ſie unmittelbarer Weiſe das Andenken eines Helden, welches bey ihnen gegenwärtig noch in Ehren iſt. Allein der Pöbel iſt ein Ungeheuer, das aus Widerſprüchen zuſammen geſetzt iſt, das von einer Ausſchweifung auf einmal in die andere fällt, und das in ſeiner unbeſonnenen Hitze das Laſter und die Tugenden ohne Unterſchied beſchützet oder unterdrücket. Der Thron von Schweden wurde mit Ulrica, der Schweſter Carls XII. und Gemahlin des Erbprinzen von Heſſen, beſetzt. Friedrich Wilhelm konnte ſich nicht enthalten einige Thränen zu vergieſſen, da er den frühzeitigen Tod Carls XII. erfuhr. Er ſchätzte die groſſen

Eigen-

Eigenschaften dieses Prinzen, dessen Feind er wider Willen, und gewisser massen mit Gewalt geworden war.

Das Beyspiel Carls XII. hatte verschiedene kleine deutsche Fürsten, die viel zu schwach waren, um ihm nachzuahmen, schwindlich gemacht.

Der Herzog Carl Leopold von Meklenburg machte den ehrgeizigen Anschlag, eine Armee aufzurichten, und, um die Kosten zur Unterhaltung derselben aufzubringen, drückte er seine Unterthanen, und plagte sie abscheulich. Die Last der Auflagen wurde endlich so schwer, daß der Adel die Gedult verlohr, und seine Klagen zu Wien anbrachte, wo er von Bernsdorfen, Minister von Hannover, einem Meklenburger von Geburt, unterstützet wurde.

1719. Dieser wirkte bey dem Kaiser ein donnerndes Decret wider den Herzog aus. Ob dieser Prinz gleich die Nichte von dem Czaar geheirathet hatte, um sich eines mächtigen Schutzes zu versichern, so hielt doch dieses den Kaiser, dem Bernsdorf in den Ohren lag, nicht ab, an den Kuhrfürsten von Hannover und den Herzog von Braunschweig ein Commissionsdecret ergehen zu lassen, daß sie dieses Land in Sequestration nehmen sollten. Der König von Preussen beschwörte sich zu Wien, daß man dieses Decret nicht an ihn gerichtet hätte, da er Director des Niedersächsischen Kreises wäre. Der Kaiser gab ihm zur Antwort: Es würde wider die Reichsgesetze seyn, dem Könige die Sequestration aufzutragen, weil er die Anwarts

wartſchaft auf Meklenburg hätte. Hierauf that der Czaar die Erklärung, daß er nimmermehr zugeben würde, daß man einen Prinzen, der ſich mit ſeiner Familie verbunden hätte, unterdrückte.

Die vornehmſte Urſache, warum Friedrich Wilhelm in dieſer Angelegenheit nicht weiter gieng, war, daß ſich der König von Engelland zum Vermittler des Friedens, welchen Preuſſen in Schweden zu bewirken ſuchte, zu machen gewußt hatte, und man alſo mit vieler Behutſamkeit mit ihm umgehen mußte. Auf dieſe Art blieben die Hannoveraner im Beſitz der Sequeſtration, von der ſie die Unkoſten auf etliche Millionen rechnen. Die Sache iſt in dieſen Umſtänden geblieben, und iſt es noch bis auf die Zeit, da wir dieſe Geſchichte ſchreiben.

Ob der Friede mit Schweden gleich noch nicht geſchloſſen war, ſo war er doch ſchon ſo gut als gemacht. Der König, welcher die Ruhe ſeiner Staaten befeſtigt ſahe, fieng von der Zeit an, in der That zu regieren, das iſt, ſeine Unterthanen glücklich zu machen. Dieſer Prinz war ein Feind von ſolchen unruhigen Köpfen, die mit ihren aufrühriſchen Leidenſchaften überall, wo ihre Ränke eindringen können, alles anſtecken. Er trachtete nicht nach der Ehre ſolcher Eroberer, die nichts weiter als den Ruhm lieben, ſondern vielmehr nach dem Ruf der Geſetzgeber, welche keine andere Gegenſtände, als das Gute und die Tugend, haben. Er hielt dafür, daß diejenige Herzhaftigkeit, die zu Abſchaffung der Mißbräuche und

Einführung nützlicher Neuigkeiten in einem Staate so nöthig ist, jener Tapferkeit des Temperaments vorzuziehen sey, welche macht, daß man den größten Gefahren, in der That zwar, ohne sie zu fürchten, allein oft auch, ohne sie zu kennen, entgegen geht. Die Spuren, welche die Weisheit seiner Regierung in dem Staate gelassen hat, werden so lange dauren, als Preussen eine Nation für sich ausmachen wird. Friedrich Wilhelm brachte damals sein militarisches System wirklich zum Stande, und verband es so genau mit dem ganzen übrigen Staate, daß sich nichts daran ändern ließ, wenn man nicht Gefahr laufen wollte, den Staat selbst über den Haufen zu werfen. Vielleicht wird es nicht unnützlich seyn, sich hier in eine etwas ausführlichere Abhandlung dieser Materie einzulassen, damit man von der Weisheit dieses Systems möge urtheilen können.

Seit der Regierung Friedrichs I. hatten sich eine Menge Mißbräuche in Ansehung der Abgaben, welche willkührlich geworden waren, eingeschlichen. Die Klagen des ganzen Landes verlangten eine Aenderung. Wie man die Sache untersuchte, so fand sichs, daß man gar nichts zum Grunde geleget hatte, nach welchem die Besitzer der Ländereyen, ihre Abgaben zu bezahlen, waren geschätzt worden; daß man gar an einigen Orten die Auflagen auf dem Fusse, wie sie vor dem dreyßigjährigen Kriege gewesen waren, beybehalten hatte; daß aber alle Eigenthümer von Ländereyen, welche man seit dieser Zeit angebauet hatte, deren eine beträchtliche Anzahl war, auf

ver-

verschiedene Art waren geschätzt worden. Um diese Auflagen nach einem Verhältnisse einzurichten, ließ der König alle zum Anbauen taugliche Felder genau ausmessen, und stellte die Gleichheit der Abgaben nach den verschiedenen Klassen des guten und schlechten Landes wieder her. Da auch die Preise von den Eßwaaren seit der Regierung des grossen Kuhrfürsten um vieles gestiegen waren, so erhöhete er gleichfalls nach Proportion dieser Preise die Abgaben. Dieses vermehrte seine Einkünfte um ein merkliches.

Damit er aber mit der andern Hand wieder austheilte, was er mit der einen erhielt, so errichtete er etliche neue Regimenter Infanterie, und vermehrte seine Cavallerie, so daß sich seine Armee auf sechzig tausend Mann belief, und vertheilte diese Truppen in alle seine Provinzen, daß das Geld, welches sie dem Staate bezahlten, vermittelst dieser Truppen, beständig wieder in ihre Hände kam; und damit der Bauer durch die Unterhaltung der Soldaten nicht gedrückt würde, so wurde die ganze Armee, sowohl Cavallerie, als Infanterie, in die Städte verlegt. Durch dieses Mittel vermehrte die stärkere Accise die Einkünfte, die Kriegszucht befestigte sich unter den Truppen, die Eßwaaren stiegen im Preise, und unsere Wolle, welche wir an die Ausländer verkauften, und die wir ihnen, wenn sie zubereitet war, wieder abkauften, blieb im Lande. Die ganze Armee wurde ordentlich alle Jahre neu gekleidet, und Berlin durch eine Menge Handwerksleute bevölkert, welche blos von ihrer Arbeit lebten, und nur für

die Truppen arbeiteten. Die Manufacturen, die gleich Anfangs klüglich angelegt waren, kamen in Aufnahme, und versorgten einen grossen Theil der Länder in Norden mit wollenen Zeugen.

Damit diese Armee, welche sich seit 1718. beynahe auf sechzig tausend Mann belief, dem Staate durch die Anzahl Recruten, die sie nöthig hatte, nicht zur Last würde; so machte der König eine Verordnung, der zu Folge jeder Capitain verbunden war, im Reiche zu werben; und einige Jahre hernach bestunden schon die Regimenter, halb aus Landeskindern, halb aus Fremden.

Der König bevölkerte Preussen und Litthauen wieder, welches die Pest verwüstet hatte. Er ließ Colonien aus der Schweiz, aus Schwaben und aus der Pfalz kommen, welche er mit ungemeinen Unkosten im Stand setzte, sich daselbst niederzulassen. Durch viele Zeit und Mühe brachte er es endlich so weit, daß dieses verheerte Land, welches sein öder Zustand eine Zeitlang aus der Anzahl bewohnbarer Länder ausgestrichen hatte, wieder angebauet und bevölkert wurde. Er durchreisete jährlich alle seine Provinzen, und in diesem gleichsam periodischen Umlaufe munterte er überall den Fleiß auf, und beförderte den Ueberfluß. Viele Fremde wurden in seine Staaten gezogen. Diejenigen, welche Manufacturen in den Städten anlegten, oder neue Künste bekannt machten, wurden durch Begnadigungen, Freyheiten und Belohnungen angefeuert.

Die

Die Liſt und Bosheit eines ſchlechten Particuliers unterbrach auf einige Zeit die Ruhe, welche der Hof und der Staat genoß. Dieſer Böſewicht war ein Ungariſcher Edelmann, mit Namen Clement. Er baute die Hofnung ſeines Glücks auf die feinen Griffe ſeiner Bosheit. Durch eine Menge Betrügereyen hatte er es dahin gebracht, daß zwiſchen dem Kaiſerlichen und Sächſiſchen Hof ein Mißverſtändnis entſtanden war. Da er blos von Ränken lebte, ſo mußte er immer neue Perſonen aufſuchen, die ſich hintergehen lieſſen; er beſchloß alſo auch, die Börſe des Königs in Contribution zu ſetzen. Er kam nach Berlin, und ſchlich ſich bey Hofe ein, indem er vorgab, er habe Geheimniſſe von der äuſſerſten Wichtigkeit zu entdecken. Seine Geheimniſſe beſtunden in einer eingebildeten Verſchwörung, welche zwiſchen dem Kaiſer und dem Könige von Polen angeſponnen ſeyn ſollte, und worinnen die vornehmſten Perſonen am Hofe verwickelt waren. Clement verſicherte, daß dieſe mißvergnügte Perſonen durch die Lockſpeiſe der Reichthümer und durch Abſichten des Ehrgeizes wären beſtochen worden. Der Plan der Verſchwörung, wie er vorgab, war, ſich der Perſon des Königes auf einem Schloſſe, Wuſterhauſen, wo er ordentlich zwey Monate im Herbſte zubrachte, zu bemächtigen, und ihn dem Kaiſer auszuliefern. Was dieſem Anſchlag einige Wahrſcheinlichkeit gab, war, daß dieſes Schloß mehr nicht als vier Meilen von der Sächſiſchen Grenze liegt, und daß ſich der König ohne Wache daſelbſt aufhielt.

Friedrich Wilhelm achtete Anfangs auf die Ohrenbläsereyen gar nicht, und er wurde nicht eher wankend gemacht, als durch einen Brief von dem Prinzen Eugen, welcher viel von dem Anschlage enthielte, und den ihm der Clement zeigte. Dieser Böſewicht gab ſich ſehr viele Mühe, den König von dem, was er behauptete, völlig zu überzeugen, und legte ihm von dem Fürſten von Anhalt, General Grumbkow und anderen Herren des Hofes Schreiben vor. So viel Unverſchämtheit und Verwegenheit verſetzte den König in einen groſſen Argwohn und in ein beſtändiges Mißtrauen. Er ſetzte ſich endlich vor, in ſeiner Gegenwart einen Verſuch anzuſtellen, ob Clement die Schrift von den Perſonen, die er beſchuldigte, kennte. Man warf auf einen Tiſch einen Packt Briefe von verſchiedenen Händen, von denen er die Schrift erkennen ſollte. Clement betrog ſich darinnen, und ſeine Betrügerey kam an Tag. Er geſtund im Gefängniß, daß er die Schrift und das Siegel des Prinzen Eugen nachgemacht hätte. Er empfieng den gerechten Lohn, den ſeine Betrügereyen und Gottloſigkeiten verdienten, und wurde enthauptet. Indeſſen hatten gleichwohl ſeine falſchen Angebungen einige Perſonen geſtürzet, und verurſachten eine Zeitlang lauter Mißtrauen und Verdacht. Die Verleumdung findet leichter einen Weg zu den Gemüthern der Prinzen, als die Rechtfertigung. Sie kennen die Menſchen zu gut, als daß ihnen unbekannt ſeyn ſollte, daß keine Tugend ohne Fehler iſt, und ſie ſehen ſo viel Beyſpiele von der Bosheit des menſchlichen Herzens, daß ſie eher in Gefahr ſtehen,

hen, hintergangen zu werden, als Privatperſonen, welche entfernt von der Welt leben. Dieſe Lügen des Clements hatten gewiſſermaſſen Glauben um deswillen gefunden, weil das Beyſpiel von der Verſchwörung des Prinzen Cellamare noch ganz neu war. Dieſe Verſchwörung, die nicht blos in der Einbildung beſtund, wie die vom Clement, hatte auch weit wichtigere Folgen. Vermittelſt einer Quadrupelallianz, welche nur war geſchloſſen worden, hatte der Regent eine bequeme Gelegenheit, ſich zu rächen, ohne durch die Unternehmungen des Kardinals Alberoni der geringſten Gefahr ausgeſetzt zu werden. Er ließ ſich dieſe Gelegenheit nicht entwiſchen, und machte in der Kriegserklärung gegen Spanien bekannt, daß er blos dem Premierminiſter zu Leibe wollte.

Berwick nahm an der Spitze der Franzöſiſchen Armee St. Sebaſtian und Fontarabia weg, indeſſen daß die Engliſche Flotte die Häfen St. Antonio und Vigos verwüſtete, und daß Mercy mit der Kaiſerlichen Armee nach Sicilien gieng, den Marquis von Leda nöthigte, die Belagerung von Melazzo aufzuheben, und die Stadt und Feſtung Syrakus wieder eroberte. Der König von Spanien marſchirte mit ſeiner Armee gegen die Gränzen ſeines Königreichs. Er führte eine Colonne ſeiner Truppen an, die Königin die andere, und der Kardinal die dritte; allein keiner von allen dreyen war gemacht, Armeen zu commandiren, und der König, welcher bey dem ſchlechten Anſehen, das die Sachen für ihn gleich beym Anfange dieſes Krieges gewannen, den

ſein Verdruß, der ihn nach Schweden begleitete, brach wider Dännemark aus.

1717. Er greif Norwegen an; in Geſellſchaft des Erbprinzen von Heſſen, der ſeine Schweſter, die Prinzeßinn Ulrica, geheyrathet hatte, nahm er Chriſtiana weg; da er aber die Citadelle nicht einnehmen konnte, und es ihm an Unterhalt fehlete, verließ er ſeine Eroberungen. Die Furcht vor den Ruſſen hatte ihn in Schonen zurück gehalten. Er fiel indeſſen in dieſem
1718. Jahr von neuem in Norwegen ein, er belagerte Friedrichshall, und blieb in der Tranchee. Seine Tapferkeit, die er ſo verſchwendete, gereichte zu ſeinem Verderben. Eine Falconetkugel, die aus dieſer kleinen Stadt geſchoſſen wurde, endigte das Leben eines Prinzen, der Norden in Schrecken ſetzte, deſſen Tapferkeit dem Heldenmuth gleich kam, und der der gröſſeſte Mann ſeiner Zeit würde geweſen ſeyn, wenn er mäßig und gerecht geweſen wäre. Der Tod dieſes Fürſten war das Zeichen zum Waffenſtillſtande. Die Schweden hoben die Belagerung von Friedrichshall auf; ſie giengen wieder über ihre Gränzen zurück, und die Dänen verfolgten ſie nicht. Mit Carl dem XII. ſtarben ſeine Anſchläge der Rache. Er war noch mit den gröſten Entwürfen ſchwanger. Aus Erbitterung gegen den König George von Engelland, welcher ihm die Herzogthümer Bremen und Verden abgenommen hatte, ſtund er im Begrif, eine Allianz mit dem Czaar zu ſchlieſſen, um das Haus Hannover aus Engelland zu verjagen, und den Prätendenten wiederum

auf

auf den Thron zu ſetzen. Görz, welcher dem Grafen von Piper im Miniſterio von Schweden nachfolgte, war in Norden dasjenige, was Alberoni in Süden vorſtellete. Seine verſchmitzten Anſchläge ſetzten alle Cabinetter der Europäiſchen Prinzen in Bewegung. Seine Entwürfe hielten ſich nicht in den Gränzen von Schweden. Er war gebohren, Alexanders oder Carls XII. Miniſter zu ſeyn. Allein, da er die gröſten Entwürfe machte, überhäufte er, um ſie ausführen zu können, Schweden mit Auflagen. Das Elend des Volks, und die Gunſt, in der er ſtund, zogen ihm den Haß des Volks zu. Sobald die Nachricht von des Königs Tode ſich ausbreitete, machte die Nation ſeinem Miniſter den Proceß. Der Neid erfand ein neues Verbrechen, das er ihm Schuld gab. Man klagte ihn an, er habe die Nation bey dem Könige verleumdet; und Görz wurde enthauptet. Indem die Schweden den Görz beſtraften, ſchändeten ſie unmittelbarer Weiſe das Andenken eines Helden, welches bey ihnen gegenwärtig noch in Ehren iſt. Allein der Pöbel iſt ein Ungeheuer, das aus Widerſprüchen zuſammen geſetzt iſt, das von einer Ausſchweifung auf einmal in die andere fällt, und das in ſeiner unbeſonnenen Hitze das Laſter und die Tugenden ohne Unterſchied beſchützet oder unterdrücket. Der Thron von Schweden wurde mit Ulrica, der Schweſter Carls XII. und Gemahlin des Erbprinzen von Heſſen, beſetzt. Friedrich Wilhelm konnte ſich nicht enthalten einige Thränen zu vergieſſen, da er den frühzeitigen Tod Carls XII. erfuhr. Er ſchätzte die groſſen

Eigen-

einander erzogen, und ob sie gleich Schwäger mit einander waren, so konnten sie doch, von ihrer zarsesten Jugend an, einander nicht leiden. Es fehlte nicht viel, daß nicht dieser persönliche Haß, diese starke natürliche Abneigung, für die Völker unglücklich ausschlug, als sie alle beyde auf dem Throne waren. Der König von **Engelland** nannte den von **Preussen**: **Meinen Bruder, den Sergeant**, und **Friedrich Wilhelm** nannte König **Georgen**: **Meinen Bruder, den Comödianten.** Diese Erbitterung erstreckte sich gar bald von den Personen auf die Sachen, und es konnte nicht fehlen, sie mußte einen Einfluß in die größten Vorfälle haben. Ein solches Schicksal haben die menschlichen Sachen, daß sie Menschen regieren, welche durch Leidenschaften geleitet werden, und daß Dinge, die in ihrem Ursprunge kindisch sind, in der Folge Grundursachen von Vorfällen werden, die zu den größten Veränderungen der Staaten Anlaß geben.

So wie **George II.** den Thron bestiegen hatte, kam der Graf von **Seckendorf** nach **Berlin.** Er diente als General zu gleicher Zeit bey dem Kaiser und den **Sachsen.** Es war ein Mann von einem niederträchtigen Eigennutz, von einem groben und bäurischen Wesen, dem das Lügen so zur Gewohnheit geworden war, daß er darüber wahr zu reden verlernt hatte. Es war die Seele von einem Juden, die bald in den Körper eines Kriegers, bald in den Körper eines Gesandten fuhr. Gleichwohl war dies das Werkzeug, dessen sich die Vorsicht bediente, den Traktat

wartſchaft auf Meklenburg hätte. Hierauf that der Czaar die Erklärung, daß er nimmermehr zugeben würde, daß man einen Prinzen, der ſich mit ſeiner Familie verbunden hätte, unterdrückte.

Die vornehmſte Urſache, warum Friedrich Wilhelm in dieſer Angelegenheit nicht weiter gieng, war, daß ſich der König von Engelland zum Vermittler des Friedens, welchen Preuſſen in Schweden zu bewirken ſuchte, zu machen gewußt hatte, und man alſo mit vieler Behutſamkeit mit ihm umgehen mußte. Auf dieſe Art blieben die Hannoveraner im Beſitz der Sequeſtration, von der ſie die Unkoſten auf etliche Millionen rechnen. Die Sache iſt in dieſen Umſtänden geblieben, und iſt es noch bis auf die Zeit, da wir dieſe Geſchichte ſchreiben.

Ob der Friede mit Schweden gleich noch nicht geſchloſſen war, ſo war er doch ſchon ſo gut als gemacht. Der König, welcher die Ruhe ſeiner Staaten befeſtigt ſahe, fieng von der Zeit an, in der That zu regieren, das iſt, ſeine Unterthanen glücklich zu machen. Dieſer Prinz war ein Feind von ſolchen unruhigen Köpfen, die mit ihren aufrühriſchen Leidenſchaften überall, wo ihre Ränke eindringen können, alles anſtecken. Er trachtete nicht nach der Ehre ſolcher Eroberer, die nichts weiter als den Ruhm lieben, ſondern vielmehr nach dem Ruf der Geſetzgeber, welche keine andere Gegenſtände, als das Gute und die Tugend, haben. Er hielt dafür, daß diejenige Herzhaftigkeit, die zu Abſchaffung der Mißbräuche und

Einführung nützlicher Neuigkeiten in einem Staate so nöthig ist, jener Tapferkeit des Temperaments vorzuziehen sey, welche macht, daß man den größten Gefahren, in der That zwar, ohne sie zu fürchten, allein oft auch, ohne sie zu kennen, entgegen geht. Die Spuren, welche die Weisheit seiner Regierung in dem Staate gelassen hat, werden so lange dauren, als Preussen eine Nation für sich ausmachen wird. Friedrich Wilhelm brachte damals sein militarisches System wirklich zum Stande, und verband es so genau mit dem ganzen übrigen Staate, daß sich nichts daran ändern ließ, wenn man nicht Gefahr laufen wollte, den Staat selbst über den Haufen zu werfen. Vielleicht wird es nicht unnützlich seyn, sich hier in eine etwas ausführlichere Abhandlung dieser Materie einzulassen, damit man von der Weisheit dieses Systems möge urtheilen können.

Seit der Regierung Friedrichs I. hatten sich eine Menge Mißbräuche in Ansehung der Abgaben, welche willkührlich geworden waren, eingeschlichen. Die Klagen des ganzen Landes verlangten eine Aenderung. Wie man die Sache untersuchte, so fand sichs, daß man gar nichts zum Grunde geleget hatte, nach welchem die Besitzer der Ländereyen, ihre Abgaben zu bezahlen, waren geschätzt worden; daß man gar an einigen Orten die Auflagen auf dem Fusse, wie sie vor dem dreyßigjährigen Kriege gewesen waren, beybehalten hatte; daß aber alle Eigenthümer von Ländereyen, welche man seit dieser Zeit angebauet hatte, deren eine beträchtliche Anzahl war, auf

ver-

verschiedene Art waren geschätzt worden. Um diese Auflagen nach einem Verhältnisse einzurichten, ließ der König alle zum Anbauen taugliche Felder genau ausmessen, und stellte die Gleichheit der Abgaben nach den verschiedenen Klassen des guten und schlechten Landes wieder her. Da auch die Preise von den Eßwaaren seit der Regierung des grossen Kuhrfürsten um vieles gestiegen waren, so erhöhete er gleichfalls nach Proportion dieser Preise die Abgaben. Dieses vermehrte seine Einkünfte um ein merkliches.

Damit er aber mit der andern Hand wieder austheilte, was er mit der einen erhielt, so errichtete er etliche neue Regimenter Infanterie, und vermehrte seine Cavallerie, so daß sich seine Armee auf sechzig tausend Mann belief, und vertheilte diese Truppen in alle seine Provinzen, daß das Geld, welches sie dem Staate bezahlten, vermittelst dieser Truppen, beständig wieder in ihre Hände kam; und damit der Bauer durch die Unterhaltung der Soldaten nicht gedrückt würde, so wurde die ganze Armee, sowohl Cavallerie, als Infanterie, in die Städte verlegt. Durch dieses Mittel vermehrte die stärkere Accise die Einkünfte, die Kriegszucht befestigte sich unter den Truppen, die Eßwaaren stiegen im Preise, und unsere Wolle, welche wir an die Ausländer verkauften, und die wir ihnen, wenn sie zubereitet war, wieder abkauften, blieb im Lande. Die ganze Armee wurde ordentlich alle Jahre neu gekleidet, und Berlin durch eine Menge Handwerksleute bevölkert, welche blos von ihrer Arbeit lebten, und nur für

die Truppen arbeiteten. Die Manufacturen, die gleich Anfangs klüglich angelegt waren, kamen in Aufnahme, und versorgten einen groſſen Theil der Länder in Norden mit wollenen Zeugen.

Damit dieſe Armee, welche ſich ſeit 1718. beynahe auf ſechzig tauſend Mann belief, dem Staate durch die Anzahl Recruten, die ſie nöthig hatte, nicht zur Laſt würde; ſo machte der König eine Verordnung, der zu Folge jeder Capitain verbunden war, im Reiche zu werben; und einige Jahre hernach beſtunden ſchon die Regimenter, halb aus Landeskindern, halb aus Fremden.

Der König bevölkerte Preuſſen und Litthauen wieder, welches die Peſt verwüſtet hatte. Er ließ Colonien aus der Schweiz, aus Schwaben und aus der Pfalz kommen, welche er mit ungemeinen Unkoſten im Stand ſetzte, ſich daſelbſt niederzulaſſen. Durch viele Zeit und Mühe brachte er es endlich ſo weit, daß dieſes verheerte Land, welches ſein öder Zuſtand eine Zeitlang aus der Anzahl bewohnbarer Länder ausgeſtrichen hatte, wieder angebauet und bevölkert wurde. Er durchreiſete jährlich alle ſeine Provinzen, und in dieſem gleichſam periodiſchen Umlaufe munterte er überall den Fleiß auf, und beförderte den Ueberfluß. Viele Fremde wurden in ſeine Staaten gezogen. Diejenigen, welche Manufacturen in den Städten anlegten, oder neue Künſte bekannt machten, wurden durch Begnadigungen, Freyheiten und Belohnungen angefeuert.

Die

Die List und Bosheit eines schlechten Particuliers unterbrach auf einige Zeit die Ruhe, welche der Hof und der Staat genoß. Dieser Böswicht war ein Ungarischer Edelmann, mit Namen Clement. Er baute die Hofnung seines Glücks auf die feinen Griffe seiner Bosheit. Durch eine Menge Betrügereyen hatte er es dahin gebracht, daß zwischen dem Kaiserlichen und Sächsischen Hof ein Mißverständnis entstanden war. Da er blos von Ränken lebte, so mußte er immer neue Personen aufsuchen, die sich hintergehen liessen; er beschloß also auch, die Börse des Königs in Contribution zu setzen. Er kam nach Berlin, und schlich sich bey Hofe ein, indem er vorgab, er habe Geheimnisse von der äusserſten Wichtigkeit zu entdecken. Seine Geheimnisse bestunden in einer eingebildeten Verschwörung, welche zwischen dem Kaiser und dem Könige von Polen angesponnen seyn sollte, und worinnen die vornehmsten Personen am Hofe verwickelt waren. Clement versicherte, daß diese mißvergnügte Personen durch die Lockspeise der Reichthümer und durch Absichten des Ehrgeizes wären bestochen worden. Der Plan der Verschwörung, wie er vorgab, war, sich der Person des Königes auf einem Schlosse, Wusterhausen, wo er ordentlich zwey Monate im Herbste zubrachte, zu bemächtigen, und ihn dem Kaiser auszuliefern. Was diesem Anschlag einige Wahrscheinlichkeit gab, war, daß dieses Schloß mehr nicht als vier Meilen von der Sächsischen Grenze liegt, und daß sich der König ohne Wache daselbst aufhielt.

Friedrich Wilhelm achtete Anfangs auf die Ohrenbläsereyen gar nicht, und er wurde nicht eher wankend gemacht, als durch einen Brief von dem Prinzen Eugen, welcher viel von dem Anschlage enthielte, und den ihm der Clement zeigte. Dieser Böſewicht gab ſich ſehr viele Mühe, den König von dem, was er behauptete, völlig zu überzeugen, und legte ihm von dem Fürſten von Anhalt, General Grumbkow und anderen Herren des Hofes Schreiben vor. So viel Unverſchämtheit und Verwegenheit verſetzte den König in einen groſſen Argwohn und in ein beſtändiges Mißtrauen. Er ſetzte ſich endlich vor, in ſeiner Gegenwart einen Verſuch anzuſtellen, ob Clement die Schrift von den Perſonen, die er beſchuldigte, kennte. Man warf auf einen Tiſch einen Packt Briefe von verſchiedenen Händen, von denen er die Schrift erkennen ſollte. Clement betrog ſich darinnen, und ſeine Betrügerey kam an Tag. Er geſtund im Gefängniß, daß er die Schrift und das Siegel des Prinzen Eugen nachgemacht hätte. Er empfieng den gerechten Lohn, den ſeine Betrügereyen und Gottloſigkeiten verdienten, und wurde enthauptet. Indeſſen hatten gleichwohl ſeine falſchen Angebungen einige Perſonen geſtürzet, und verurſachten eine Zeitlang lauter Mißtrauen und Verdacht. Die Verleumdung findet leichter einen Weg zu den Gemüthern der Prinzen, als die Rechtfertigung. Sie kennen die Menſchen zu gut, als daß ihnen unbekannt ſeyn ſollte, daß keine Tugend ohne Fehler iſt, und ſie ſehen ſo viel Beyſpiele von der Bosheit des menſchlichen Herzens, daß ſie eher in Gefahr ſtehen,

hen, hintergangen zu werden, als Privatperſonen, welche entfernt von der Welt leben. Dieſe Lügen des Clements hatten gewiſſermaſſen Glauben um deswillen gefunden, weil das Beyſpiel von der Verſchwörung des Prinzen Cellamare noch ganz neu war. Dieſe Verſchwörung, die nicht blos in der Einbildung beſtund, wie die vom Clement, hatte auch weit wichtigere Folgen. Vermittelſt einer Quadrupelallianz, welche nur war geſchloſſen worden, hatte der Regent eine bequeme Gelegenheit, ſich zu rächen, ohne durch die Unternehmungen des Kardinals Alberoni der geringſten Gefahr ausgeſetzt zu werden. Er ließ ſich dieſe Gelegenheit nicht entwiſchen, und machte in der Kriegserklärung gegen Spanien bekannt, daß er blos dem Premierminiſter zu Leibe wollte.

Berwick nahm an der Spitze der Franzöſiſchen Armee St. Sebaſtian und Fontarabia weg, indeſſen daß die Engliſche Flotte die Häfen St. Antonio und Vigos verwüſtete, und daß Mercy mit der Kaiſerlichen Armee nach Sicilien gieng, den Marquis von Leda nöthigte, die Belagerung von Melazzo aufzuheben, und die Stadt und Feſtung Syrakus wieder eroberte. Der König von Spanien marſchirte mit ſeiner Armee gegen die Gränzen ſeines Königreichs. Er führte eine Colonne ſeiner Truppen an, die Königin die andere, und der Kardinal die dritte; allein keiner von allen dreyen war gemacht, Armeen zu commandiren, und der König, welcher bey dem ſchlechten Anſehen, das die Sachen für ihn gleich beym Anfange dieſes Krieges gewannen, den

Muth sinken ließ, entschloß sich lieber seinen Premierminister aufzuopfern, als seine Monarchie noch grössern Gefährlichkeiten auszusetzen. Dies war in der That das einzige Mittel, in Europa einen festen Frieden wieder herzustellen. Man hätte dem Cardinal Alberoni zwey Welten, wie die unsrige, umzukehren geben dürfen, er würde sich noch nach einer dritten umgesehen haben. Seine Anschläge waren zu groß, und seine Einbildungskraft war zu feurig. Er hatte beschlossen, den Kaiser aus Italien zu vertreiben, seinen König zum Regenten von Frankreich zu machen, und, um den Prätendenten wieder auf den Thron von Engelland zu setzen, wollte er Carln XII. wider König Georgen aufbringen, und die Türken und Russen wider Kaiser Carln VI. zu den Waffen reizen. Die Ursache, welche macht, daß alle diese ungeheuren Entwürfe ehrgeiziger Köpfe fehl schlagen, ist, wie es scheint, weil in der Politik sowohl, als in der Mechanik, die einfachen Maschinen vor denen, die aus gar zu vielen Theilen bestehen, unendlich viel voraus haben. Jemehr die Triebfedern, die zu einer Bewegung mithelfen, vervielfältiget werden, je weniger schaffen sie Nutzen.

Die Prinzen, welche des Alberoni Entwürfe ausführen sollten, hatten nicht seinen Enthusiasmus. Er war von seinen Vorstellungen sehr lebhaft überzeugt, und andere waren es nur schwach. Selbst alsdenn, wenn sich der gesunde Verstand in die gefährliche Laufbahn der Einbildungskraft fortreissen läßt, kömmt er doch nie weit: Die

Ueber-

Ueberlegung hält ihn auf, und die Vorsichtigkeit macht ihn furchtsam, und oft benehmen ihm die Hindernisse den Muth. Alberoni erfuhr dieses durch die Prinzen, die er zu seinen Absichten verleiten wollte. Er fiel selbst in die Grube, die er der Ruhe von Europa gegraben hatte, und gieng, durch Hülfe der Passeports, die er von den Mächten erhielt, die am ärgsten von ihm waren beleidiget worden, nach Italien zurück.

Man kam hiedurch dem Unglück zuvor, das 1720.
ganz Europa in Flammen zu setzen drohete, indem man die Fackel entfernte, die im Begriff war, dieses zu verursachen. Der Fall des Alberoni brachte Spanien wieder in sein rechtes Gleichgewicht. Es suchte die Freundschaft von Frankreich, und trat sogar der Quadrupelallianz bey, damit seine Aussöhnung desto aufrichtiger wäre.

Der Regent, welcher den Zwistigkeiten, die zwischen Frankreich und Spanien entstunden, so rühmlich zuvorkam, hatte das Glück nicht, ersteres Königreich vor einem Umsturze zu bewahren, der doch grösser und allgemeiner war, als derjenige zu seyn pflegt, der ordentlich lange und verderbliche Kriege begleitet. Durch Laws System waren die Franzosen für das Pappier bis zur Ausschweifung eingenommen worden. Einige Beyspiele von einem jähling gemachten Glück machten, daß die ganze Nation schwindlich wurde, und eben dadurch, daß sie die Sache übertrieb, verderbte sie alles.

Seit 1716. war Law Director der Königlichen Bank worden. Von der Zeit fieng er an mit seinem berühmten System hervor zu treten, indem er die occidentalische oder mißisippische Compagnie, und die Bank errichtete, von welcher der König zugleich Beschützer und Eigenthümer war. Laws und des Regenten Absichten waren, die Fonds im Königreiche zu verdoppeln, so daß der wirkliche Credit des Geldes dem Credit des Pappiers die Waage hielt, damit man nach und nach das baare Geld in den Schatz des Königes ziehen könnte. Der Befehl vom 2. August 1719. verbot allen Privatpersonen bey den größten Strafen, aufs höchste nicht mehr als eine Summe von fünfhundert Pfunden an sich zu behalten. Auf die ersten Actien folgten neue, welche man Töchter nannte; endlich erzeugten diese Töchter Enkelinnen; und das durch dieses System erschaffne Pappier belief sich auf drey tausend und siebenzig Millionen. Alle Schulden des Staats wurden durch Billette, die mit einem gewissen Zeichen gestempelt waren, bezahlt. Der Grund zu diesem Gebäude war anfangs bloß nach einer gewissen Proportion gelegt worden. Man wollte es endlich doppelt und vierfach erhöhen; es stürzte aber gar bald ein, kehrte das Königreich um, und warf zugleich den Baumeister, der es aufgeführt hatte, über den Haufen. Law war mehr als einmal in Gefahr, vom Volke gesteiniget zu werden, da sein Pappier anfieng in Verfall zu kommen. Er verließ endlich das Königreich, gab seinen Posten als Generalcontrolleur der Finanzen, den er zu Anfange des Jahrs erhalten hatte, auf, und sahe alle die

groſſen Güter, die er im Lande angekauft hatte, mit dem Rücken an. Law war nicht reich nach Frankreich gekommen; er gieng auch eben ſo wieder weg, und flüchtete nach Venedig, wo er ſein Leben in Armuth beſchloß.

Es giebt wenig Geſchichte, die uns in ſo kurzer Zeit ſo viel geſtürzte ehrgeizige Köpfe vorſtellen. Das geſchwinde Glück, das Görz, Alberoni, und Law gemacht hatte, wurde eben ſo ſchnell zu Grunde gerichtet, als es geſtiegen war. Allein der Ehrgeiz iſt nie im Stande, gutem Rathe zu folgen; er verirrt ſich, indem er einen Weg geht, der auf beyden Seiten mit Abgründen eingeſchloſſen iſt. Nach dem Fall des Alberoni und Görz, ſchöpfte gleichſam Europa ſowohl in Norden als in Süden wieder Luft. Der Friede, welchen der König zu Stockholm negociirte, wurde endlich geſchloſſen. Seine Mäßigung verminderte ſeine Vortheile. Von Ilgen ſtellte ihm, nach der Gewohnheit der Miniſter, ohnaufhörlich vor, daß er ſich ſeine Vortheile zu Nutze machen ſollte, daß Schweden, wenn er ſich noch eine Weile ſtemmen würde, die Inſel Rügen und die Stadt Wolgaſt ihm abzutreten genöthiget ſeyn, und daß er auf gleiche Weiſe von den Dänen die zollfreye Schiffahrt im Sund erhalten würde. Die Antwort des Königes findet ſich in dem Archiv, wie er ſie mit ſeiner eigenen Hand geſchrieben hat. **Ich bin, ſagt er, mit dem Glück, das ich durch die Gnade des Himmels genüſſe, zufrieden, und ich mag mich auf Unkoſten meiner Nachbarn nie vergröſſern.** Er zahlte an Schweden zwey

Mil-

Millionen für die Einverleibung von Pommern, ſo daß er dieſes Land mehr durch einen Kauf, als durch eine Eroberung, an ſich brachte.

Der König von Engelland, welcher durch ſeine Vermittelung den Stockholmer Frieden beſchleu-
1721. niget hatte, ſchloß bald hierauf ſelbſt einen andern mit Spanien, und Philipp V. trat an Engelland Gibraltar und Portomahon unter der Bedingung ab, daß ſich der König George nicht weiter in die Angelegenheiten Italiens miſchen ſollte. Zu Wien war man über die Vortheile, die der König von Preuſſen genoß, recht neidiſcher Weiſe mißvergnügt. Das Haus Oeſterreich wollte, daß ihm die Deutſchen Fürſten, welche es als ſeine Vaſallen anſieht, wider ſeine Feinde Beyſtand leiſten, aber nicht, daß ſie ihre Macht zu ihrer eigenen Vergröſſerung anwenden ſollten.

Friedrich Wilhelm, der Groſſe, hatte dem Kaiſer deswegen beygeſtanden, weil ihr beyderſeitiges Intereſſe oft mit einander verbunden war. Der König Friedrich I. hatte ihm theils ſeinen Vorurtheilen zu folge, theils damit er für einen König von Preuſſen erkannt würde, Hülfe geleiſtet. Friedrich Wilhelm, der weder Vorurtheile noch ein Intereſſe hatte, das ihn zur Zeit hätte bewegen ſollen, dem Hauſe Oeſterreich ergeben zu ſeyn, ſchickte ihm weder in den Kriegen in Ungarn, noch in Sicilien Hülfstruppen zu. Er war durch keinen Tractat mit dem Kaiſer gebunden, und überdies entſchuldigte er ſich unter dem Vorwande, daß er von Seiten der Schweden neue Händel zu befürchten hätte. Im Grunde beſaß er zu viel

Ein-

Einsicht, als daß er sich seine eigene Ketten hätte schmieden sollen, indem er an der Vergrösserung des Hauses Oesterreich gearbeitet hatte, welches nach einer eigenmächtigen Herrschaft in Deutschland strebte.

Die kluge und überlegte Staatsklugheit Friedrich Wilhelms war nunmehr gänzlich auf die innere Einrichtung seiner Staaten gerichtet. Er hatte seine Residenz zu Potsdam, einem Lustschlosse, aufgeschlagen, welches ursprünglich ein blosses Dorf von Fischern war. Er machte eine schöne und grosse Stadt daraus, wo alle Arten von Künsten, von den allergemeinsten an bis zu denjenigen, die zu der ausgekünstelten Pracht und Ueppigkeit dienen, im Flor waren. 1722.

Verschiedene Lütticher, welche er durch seine Freygebigkeiten dahin gezogen hatte, errichteten daselbst eine Gewehrmanufactur, welche nicht nur die Armee, sondern auch noch die Truppen einiger Nordischen Mächte versorgte. Man verfertigte daselbst in kurzem einen so schönen Sammt, als der Genuesische ist. Alle Fremde, die einige Geschicklichkeit besassen, fanden zu Potsdam eine Aufnahme, Wohnung und Belohnung.

Der König errichtete in dieser Stadt, von welcher er der Erbauer war, ein grosses Hospital, wo jährlich zwey tausend fünf hundert Soldatenkinder erhalten werden, welche alle Profeßionen, wozu sie Lust haben, lernen können. Er stiftete zu gleicher Zeit ein Hospital für Mägdchen, welche in aller Arbeit, die sich für ihr Geschlecht schickt, erzogen werden. Durch diese milde Stiftung erleichterte

er

er das Elend der Soldaten, die eine starke Familie hatten, und verschafte Kindern, deren Väter sie nicht erziehen konnten, eine gute Erziehung. Eben dieses Jahr verstärkte er das Cadettencorps, worinnen dreyhundert junge Edelleute ihre Probejahre im Kriegshandwerke zurücklegen. Einige alte Officiere haben die Aufsicht über ihre Erziehung, und sie haben Lehrmeister, die ihnen Unterricht geben, und sie in ritterlichen Uebungen, welche sich für Personen vom Stande schicken, unterweisen. Einem Gesetzgeber ist keine Sorgfalt anständiger, als diejenige, die er für die Erziehung der Jugend trägt. In einem noch zarten Alter sind diese junge Pflanzen geschickt alle Arten von Eindrücken anzunehmen. Flößt man ihnen die Liebe zur Tugend und zum Vaterlande ein, so werden gute Bürger aus ihnen, und die guten Bürger sind die letzte Schutzwehr der Staaten. Verdienen die Fürsten unser Lob, wenn sie ihre Völker mit Gerechtigkeit regieren, so zwingen sie uns sie zu lieben, wenn sich ihre Sorgfalt bis auf die Nachkommenschaft erstreckt. In eben diesem Jahr schickte der König den Grafen von **Truchses** nach **Frankreich**, dem Könige **Ludwig** XV. welcher zu seinem mündigen Alter gelangt, und zu **Rheims** gekrönt worden war, Glück zu wünschen.

1723. Die Verleumdungen, welche man wider den Herzog von **Orleans** ausgesprenget hatte, hatten auf das Publicum so starken Eindruck gemacht, daß sich **Frankreich** alle Tage des Todes seines Königes versah, als endlich unvermuthet der Tod des Regenten erfolgte. Dieser Prinz hatte die Zeit über-

übergangen, da er Ader zu lassen gewohnt gewesen war, und wurde in den Armen der Herzogin von **Valori** von einem Schlagflusse, in einem Augenblicke der Entzückung befallen, welcher zweifeln ließ, ob er für Vergnügen oder für Schmerzen gestorben war. Als der König **August** von **Polen** die Umstände seines Todes erzählen hörte, sagte er die Worte aus der Schrift: **Meine Seele sterbe des Todes dieses Gerechten!** Der Cardinal **du Bois** war einige Monate vorher gestorben, und das Volk breitete aus, er wäre vorausgegangen, um dem Regenten bey irgends einer Fillon in der andern Welt ein Quartier zu bestellen. Mit des Herzogs von **Orleans** Tode hörte die Regentschaft auf, und der Herzog von **Bourbon** wurde Premierminister. Diese Veränderung in dem Staate von **Frankreich**, und einige den Friedensacten entgegen laufende Unternehmungen des Hauses **Oesterreich**, machten, daß sich das ganze System von **Europa** änderte. Die Sache war diese: Der Kaiser hatte den Kaufleuten von **Ostende** einen Commißionsbefehl ausfertigen lassen, daß sie bis nach **Indien** sollten handeln dürfen. Dieses erweckte die Aufmerksamkeit aller Nationen, die Handlung treiben. **Frankreich**, **Engelland** und **Holland**, die durch ein Project, das ihnen allen, einem wie dem andern, nachtheilig war, in Unruhe gesetzt waren, vereinigten sich, und verlangten die Aufhebung dieser neuen Handlungscompagnie. Allein zu **Wien** ließ man sich nichts irren, und man wollte dieses Handlungsproject mit einem verächtlichen Stolze durchsetzen.

Man

1724. Man nahm seine Zuflucht zu dem Wege des Vergleichs, als zu dem billigsten Mittel, diese Zwistigkeiten beyzulegen, und andere Angelegenheiten, als zum Exempel die Erbschaft von Parma und Placenz, ins Reine zu bringen. Man stellte den Congreß zu Cambrai an, wo niemand im geringsten nicht nachgeben wollte. Die Minister disputirten, wie billig, mit Hitze. Jeder behauptete seine Sache durch Gründe, auf die sich, wie er glaubte, nichts sagen ließ. Die Gastwirthe und Weinhändler wurden dabey reich, die Prinzen bezahlten die Unkosten, und der Congreß zerschlug sich, ohne daß etwas war ausgerichtet worden. Während daß diese Staatsmänner mit so wichtigen Angelegenheiten beschäftiget waren, entwischte Philipp V. der Wachsamkeit seiner Gemahlin, und dankte plötzlich, zum Vortheile seines Sohns Ludwig, ab. Um ihm zu eben dieser Krone, deren er sich jetzt freywillig begab, zu verhelfen, hatte Frankreich so viel Blut und so grosse Schätze verschwendet. Allein der Tod seines Sohnes, der ihm das Ruder der Regierung wider überlieferte, ließ ihm nicht so viel Zeit, daß er sich seine Abdankung konnte reuen lassen.

1725. Kaum hatte er wieder den Thron bestiegen, als er, ohne Vorbewust Engellands, einen Commercientractat mit dem Kaiser schloß. Der Graf von Königseck, Carls VI. Gesandter zu Madrit, hatte die Königinn durch die Heirath Don Carlos mit der Erzherzogin Maria Theresia angelockt, und die Hofnung, alles, was Carl V. besessen hatte, in ihrer Familie wieder zusammen

zu

zu bringen, verleitete die Königinn und den König von Spanien, dem Kaiser sehr vortheilhafte Bedingungen zuzugestehen. Der König George argwohnte, daß dieser Tractat geheime Artikel zum Vortheile des Prätendenten enthielte. Frankreich war mißvergnügt, daß Spanien durch seine Subsidien den Kaiser in Stand setzte, die Compagnie von Ostende aufrecht zu halten.

Der König von Preussen war durch etliche bedrohliche Hofdecrete aufgebracht, welche der Kaiser an ihn wegen gewisser Steuern, die er von dem Lehn Magdeburg verlangte, hatte ergehen lassen: Diese drey Mächte, die alle über den Wiener Hof Ursache sich zu beschweren hatten, vereinigten sich durch genaue Verbindungen, welche um desto dauerhafter seyn mußten, weil sie durch das besondere Interesse eines jeden unterstützt wurden. Diese Einförmigkeit der Gesinnungen gab Gelegenheit zu dem Tractat von Hannover.

Dieser Tractat war blos defensiv, und enthielt die gegenseitigen Garantien. Frankreich und Engelland machten sich auf eine unbestimmte Weise, welche sich auf alle Arten auslegen ließ, anheischig, ihre gütliche Vermittelung anzuwenden, damit die Rechte Preussens auf die Erbschaft von der Pfalz auf keine Art geschmälert würden. Schweden, Dännemark und Holland traten in der Folge diesem Tractate bey. Frankreich und Engelland wollten eigentlich dem Hause Oesterreich zu Leibe. In dieser Absicht hofften sie, den König dazu zu gebrauchen, daß er dem Kaiser Schlesien wegnähme. Friedrich Wilhelm

war nicht abgeneigt, die Ausführung dieſes Projects auf ſich zu nehmen. Er verlangte nur, daß wenigſtens eine einzige Brigade Hannoveraner zu ſeinen Truppen ſtoſſen ſollte, damit er ſich nicht ganz allein in eine ſo wichtige Unternehmung einlieſſe, oder, daß die Alliirten wegen einer Diverſion mit ihm einig werden möchten, welche ſie zu gleicher Zeit, als er die Kriegshandlungen in Schleſien anfieng, auf einer andern Seite veranſtalteten. Obgleich dieſer gedoppelte Vorſchlag ſehr billig ſchien, ſo wollte ſich der König von Engelland doch niemals über dieſe Materie herauslaſſen.

Kaum hatten die Alliirten ihren Tractat von Hannover unterzeichnet, als eine andre Allianz zu Wien zwiſchen dem Kaiſer, dem Könige von Spanien, dem Czaar und etlichen Prinzen Deutſchlands zu Stande kam. Vermittelſt dergleichen groſſen Allianzen, welche Deutſchland in zwey mächtige Partheyen theilen, erhalten ſich die verſchiedenen Mächte im Gleichgewichte; die Stärke der einen hält die Stärke der andern in Ehrfurcht, und die Klugheit geſchickter Staatsleute kömmt oft dadurch den Kriegen zuvor, und befeſtiget den Frieden, ſelbſt, wenn er auf dem Puncte ſtehet, gebrochen zu werden.

So bald der Czaar den Tractat zu Wien unterzeichnet hatte, ſo that er dem Könige von Preuſſen ſtarke Vorſtellungen über die Parthey, die er ergriffen hätte, und gab mit derjenigen Art Drohungen, die man in höfliche Ausdrücke einzukleiden pflegt, zu verſtehen, er würde nicht gleichgültig

zuſe-

zuſehen, daß die Erblande des Kaiſers angefallen würden.

Peter I. ſtarb bey dieſen Umſtänden, und ließ in der Welt mehr den Ruhm eines auſſerordentlichen als eines groſſen Kopfes hinter ſich, und deckte die Grauſamkeiten eines Tyrannen mit den Tugenden eines Geſetzgebers zu. Die Kaiſerinn Katharina, ſeine Gemahlin, folgte ihm nach. Sie war eine Liefländerin von Geburt, und von dem niedrigſten Herkommen. Als die Wittwe eines Schwediſchen Unterofficiers wurde ſie nach und nach die Maitreſſe verſchiedener Rußiſcher Officiere, hernach des Menzikoffs, endlich verliebte ſich der Czaar in ſie, und eignete ſich ſie zu. Im Jahr 1711. als ſich der Czaar mit ſeiner Armee dem Pruth näherte, ſetzten die Türken über dieſen Fluß, und verſchanzten ſich ſeinem Lager gegen über. Er hatte alſo einen Feind von zweymal hunderttauſend Köpfen vor ſich, und einen Strom im Rücken, über den er nicht gehen konnte, weil er keine Pontons hatte. Der Großvezier, welcher ihn zu verſchiedenen malen angegriffen hatte, änderte, da er ſeine Truppen einmal über das andere zurückgetrieben ſahe, ſeinen Vorſatz. Er erfuhr, durch die Ausſage eines Ueberläufers, daß die Moskowitiſche Armee einen grauſamen Mangel an Lebensmitteln litt, und daß deren im ganzen Lager des Czaars mehr nicht, als auf zwey Tage noch, vorhanden wären. Auf dieſe erhaltene Nachricht begnügte er ſich die Ruſſen zu bloquiren. Für eben dieſes war Petern I. am meiſten bange. Seine Armee war beynahe ganz

geschmolzen; kaum hatte er noch dreyßigtausend Mann übrig, die vom Elend niedergedrückt, durch Hunger entkräftet, ohne Hofnung, und folglich ohne Muth, waren. In dieser verzweifelten Verfassung faßte der Czaar einen Entschluß, welcher der Grösse seiner Seelen anständig war. Er gab dem General Czerbatof Befehl, die Armee sollte sich gefaßt halten, den andern Tag mit dem Feinde zu schlagen, um sich mitten durch die Feinde mit dem Bajonette einen Weg zu bahnen. Hierauf ließ er die ganze Bagage verbrennen, und begab sich mit der äusserſten Betrübniß in sein Zelt zurück. Katharina allein behielt bey dieser allgemeinen Verzweiflung, da ein jeder entweder den Tod oder die Sclaverey erwartete, ihre Freyheit des Geistes. Sie bewieß einen Muth, der über ihr Geschlechte und ihre Geburt war. Sie hielt mit den Generalen Rath, und beschloß, die Türken um den Frieden zu bitten. Der Kanzler Schafirof setzte einen Brief des Czaars an den Großvezier auf; Katharina bewegte durch anhaltende Liebkosungen, Bitten und Thränen Petern I, denselben zu unterzeichnen. Sie raffte hierauf alle Reichthümer, die sie im Lager finden konnte, zusammen, und schickte sie zum Großvezier. Einigemale wurden die Präsente zurück geschickt, endlich aber thaten sie ihre Wirkung. Der Friede wurde geschlossen, und der Czaar zog sich dießmal, durch Abtretung von Azof an die Türken, aus einem eben so gefährlichen Handel, als derjenige war, in welchem Karl XII bey Pultawa sein Glück stranden sahe. Die Erkenntlichkeit des Czaars war nach der Grösse des Dienstes, den

ihm

ihm Katharina erwieß, eingerichtet. Er hielt sie würdig, einen Staat, den sie errettet hatte, zu regieren, erklärte sie für seine Gemahlin, und ließ sie als Kaiserin krönen. Diese Prinzeßinn beherrschte Rußland mit Klugheit und Herzhaftigkeit, und fuhr fort, eben diejenigen Verbindungen, welche der Czaar mit dem Kaiser Karl VI. eingegangen war, zu beobachten.

Während daß sich ganz Europa rüstete, vermählte sich Ludwig XV. mit der Tochter Stanislaus Leszinski, Königs von Pohlen. Der Herzog von Bourbon, welcher die Königinn von Frankreich ausersehen hatte, vermählte sich kurz darauf mit der Prinzeßinn von Rheinfels, welche von einer einnehmenden Schönheit war. Man behauptet, daß der König von Frankreich zu ihm soll gesagt haben: Er wüßte besser für sich, als für andere zu wählen. Gleichwohl bewieß die Königinn von Frankreich in der Folge, daß sie durch ihr Herz und ihren Character die flüchtigen Reize einer Schönheit, welche durch den geringsten Zufall verlohren geht, ersetzte.

Das ganze Jahr 1726. vergieng mit Zurüstungen zum Kriege. Drey Moskowitische Schiffe von der Linie überwinterten dies Jahr in Spanien, im Hafen St. Andreas. Die Engelländer schickten drey Flotten in See, von welchen die eine nach Indien, die andere auf die Höhe von den Spanischen Küsten, und die dritte gegen das Baltische Meer seegelte. Frankreich verstärkte seine Regimenter, und errichtete eine Miliz, die sechzigtausend Mann stark war. Der

König befand sich in sehr bedenklichen und verwirrten Umständen, da ein Krieg vor der Thüre war, bey welchem er die meiste Gefahr lief, da er sich, ohne Versicherungen des Beystandes von seinen Alliirten, und dem Einfall der Moskowiter blos gestellt sahe, und da er einen Plan, den man vor ihm geheim hielt, ausführen sollte. Man hatte die Länder, die man erobern wollte, namhaft gemacht, aber nicht die Theilung, die man treffen wollte, in Ordnung gebracht, und, um es aufrichtig zu gestehen, das Hannöverische Ministerium König Georgens befliß sich recht, dem Könige von Preussen als einer subalternen Macht zu begegnen. So viel Gefahr, so wenig Vortheil, und dieser übertriebene Hochmuth machte endlich, daß der König des gebieterischen Tons, welchen seine Alliirten gegen ihn annahmen, überdrüßig wurde; und von der Zeit war er darauf bedacht, seine Sicherheit anderwärts zu finden.

Dieses Jahr war für die Premierminister unglücklich. Der Herzog von Ripperda erhielt seinen Abschied, und kam zu Madrit in Verhaft, weil er den Tractat von Wien geschlossen hatte. Er entfloh aus der Gefangenschaft, und gieng zu dem Könige von Marocco über, wo er kurze Zeit darauf starb. Der Herzog von Bourbon hatte zwar kein so hartes, aber doch ähnliches Schicksal. Die Geschicklichkeit des alten Bischofs von Frejus, Präceptors des Königs von Frankreich, brachte ihn ins Exilium. Der Präceptor wurde Premierminister und Kardinal. Die ersten Verrichtungen in seinem Ministerio waren, daß

er

er dem Volke die Abgaben, mit denen es überhäufet war, erleichterte. Er ſtiftete eben ſo viel Gutes bey den königlichen Finanzen, bey welchen er eine gewiſſe Wirthſchaft einführte, als er dem Soldatenweſen, und beſonders dem Seeweſen, welches er vernachläßigte, Schaden that. Er war biegſam und verſchmitzt, und behielt in ſeiner Bedienung als Miniſter die Laſter eines Prieſters bey; ſo gegründet befindet es ſich, daß die Ehrenſtellen den Menſchen zwar ein Anſehen geben, aber ſie nie ändern. Zu dieſen Beyſpielen von in Ungnade gefallenen Miniſtern könnten wir noch die Wahl und den Fall **Moritzens**, Grafens von **Sachſen**, hinzufügen, der durch die Wahl der Stände zum Herzoge von **Kurland** ernennt, und durch die Gewalt der **Ruſſen** aus ſeinem Lande verjagt worden war. Dies iſt eben derſelbe Graf von **Sachſen**, der ſich an der Spitze der Armeen **Ludwigs XV.** ſo ſehr hervorgethan hat, und deſſen groſſe Eigenſchaften die Stelle der edelſten Abkunft vertreten.

Dieſes Jahr verlohr **Europa** zwey gekrönte Häupter. Die Kaiſerinn **Katharina** ſtarb, und **Peter Alexowitz**, Enkel **Peters I.** folgte ihr nach. Dieſer war noch ein Kind, das unter der Aufſicht einiger Bojaren erzogen wurde, die den alten Gebräuchen ihrer Nation zugethan waren, und alle Anſtalten machten, dieſen jungen Prinzen in einer ewigen Vormundſchaft zu erhalten. In **Engelland** folgte **George II.** ſeinem Vater nach, welcher mit Tode abgegangen war. Obgleich **Friedrich Wilhelm** und **George II.** faſt mit

einander erzogen, und ob sie gleich Schwäger mit einander waren, so konnten sie doch, von ihrer zarkesten Jugend an, einander nicht leiden. Es fehlte nicht viel, daß nicht dieser persönliche Haß, diese starke natürliche Abneigung, für die Völker unglücklich ausschlug, als sie alle beyde auf dem Throne waren. Der König von Engelland nannte den von Preussen: Meinen Bruder, den Sergeant, und Friedrich Wilhelm nannte König Georgen: Meinen Bruder, den Comödianten. Diese Erbitterung erstreckte sich gar bald von den Personen auf die Sachen, und es konnte nicht fehlen, sie mußte einen Einfluß in die größten Vorfälle haben. Ein solches Schicksal haben die menschlichen Sachen, daß sie Menschen regieren, welche durch Leidenschaften geleitet werden, und daß Dinge, die in ihrem Ursprunge kindisch sind, in der Folge Grundursachen von Vorfällen werden, die zu den größten Veränderungen der Staaten Anlaß geben.

So wie George II. den Thron bestiegen hatte, kam der Graf von Seckendorf nach Berlin. Er diente als General zu gleicher Zeit bey dem Kaiser und den Sachsen. Es war ein Mann von einem niederträchtigen Eigennutz, von einem groben und bäurischen Wesen, dem das Lügen so zur Gewohnheit geworden war, daß er darüber wahr zu reden verlernt hatte. Es war die Seele von einem Juden, die bald in den Körper eines Kriegers, bald in den Körper eines Gesandten fuhr. Gleichwohl war dies das Werkzeug, dessen sich die Vorsicht bediente, den Traktat

etat von Hannover zu brechen. Seckendorf hatte in Flandern bey der Belagerung von Dornik, und in der Schlacht von Malplaquet, bei der sich der König befunden hatte, gedient. Dieser Prinz hatte eine vorzügliche Neigung für alle die Officiere, die er in diesem Kriege hatte kennen lernen. Er beklagte sich gegen diesen General über seine Alliirten, die ihm so viel Ursache gaben, mißvergnügt zu seyn. Seckendorf pflichtete ihm sogleich bey, und mißbilligte, ohne daß es ihm viele Mühe kostete, das schlechte Verfahren Frankreichs und besonders Engellands. Er redete vom Kaiser als von einem Prinzen, der in seinen Verbindungen beständiger, und in seiner Freundschaft standhafter wäre. Er stellte ihm die Vereinigung Preussens und Oesterreichs in dem vortheilhaftesten Gesichtspuncte vor. Er ließ ihn gleichsam in einer anmuthigen Aussicht auf einmal übersehen, wie leicht der Kaiser dem Könige alle mögliche Sicherheit wegen des völligen Besitzes von Bergen zugestehen würde. Mit einem Worte, er bemeisterte sich des Gemüths des Königes mit so vieler Geschicklichkeit, daß er ihn so weit brachte, daß er zu Wusterhausen einen Tractat mit dem Kaiser unterschrieb. Dieser bestund in gegenseitigen Garantien, und in einigen Artikeln, die sich auf den Salzhandel bezogen, welchen Brandenburg auf der Oder nach Schlesien treibt.

Kaum war dieser Tractat geschlossen, als sich 1728.
ein neuer Krieg in Deutschland, zwischen den Königen von Preussen und Engelland ent-

ſpann. Die Urſache dazu war von ſo geringer Erheblichkeit, daß ſie nur Prinzen, die ſehr geneigt waren, einander Schaden zuzufügen, zum Vorwande dienen konnte. Der Streit kam von zweyen kleinen Wieſen, die auf der Gränze von der Alten Mark und dem Herzogthum Zelle gelegen, von denen die Gränzen nicht feſtgeſetzt waren, und von etlichen Hannöveriſchen Bauern her, welche die Preußiſchen Officiere angeworben hatten. Der König von Engelland ließ ſtatt der Repreſſalien vierzig Preußiſche Soldaten, welche mit Päſſen durch ſein Land giengen, anhalten. Dieſe Prinzen ſuchten nur einen Vorwand, um an einander zu gerathen. Zuweilen erſparen ſich Prinzen ſo gar dieſe Mühe.

Der König von Preuſſen glaubte, daß ſeine Ehre bey der Sache mit den kleinen Wieſen und den angehaltenen vierzig Soldaten litte, und überließ ſich ſeinem Haſſe und ſeiner Rache. Der Kaiſer ſchürte dies Feuer an. Er hätte ſeine Freude gehabt, wenn die mächtigſten Prinzen Deutſchlands ſich unter einander aufgerieben hätten. Er verſprach einen Beyſtand von zwölf tauſend Mann. Der König von Polen, welcher über den von Engelland mißvergnügt war, bot acht tauſend Mann zur Hülfe an. Ganz Preuſſen war ſchon in Bewegung. Die Truppen zogen ſich alle gegen die Elbe. Hannover gerieth in Schrecken; Hannover, welches ſich keines Krieges verſah, forderte Schweden, Dännemark und Heſſen, ſowohl als Braunſchweig, welche Engliſche Subſidien zogen,

auf,

auf, Truppen zu ſtellen, und bließ Lermen in Frankreich, Rußland und Holland. Der Kaiſer garantirte dem Könige alle ſeine Länder an der Weſer und am Rhein, in der Abſicht, ihn zu dieſem Bruch mit Engelland aufzumuntern. Die Sache fieng an ſo ernſthaft, als eine ſeyn kann, zu werden, als ſie unvermuthet ein ganz anderes Anſehen gewann. Der König verſammlete einen Rath, der aus ſeinen vornehmſten Miniſtern und älteſten Generalen beſtund; dieſen legte er die ganze Sache vor, und fragte ſie um ihre Meynung. Der Marſchall von Natzmer, der ein proteſtantiſcher Janſeniſt war, hielt eine lange Rede, in welcher er die proteſtantiſche Religion beklagte, die im Begrif ſtünde, durch die Entzweyung der beyden einzigen Prinzen in Deutſchland, welche die Beſchützer derſelben wären, unterzugehen. Die Miniſter hielten ſich lange bei den geheimen Urſachen auf, welche der Kaiſerliche Hof hätte, mit ſo vieler Bosheit die Gemüther in einer Sache zu erbittern, die an und für ſich gar nicht erheblich wäre, und überdieß noch beygeleget werden könnte. Ein Prinz, der einen guten Rath anhöret, iſt auch im Stande, ihm zu folgen. Der König erhielt dieſen Tag einen weit ſchönern Sieg über ſich ſelbſt, als er jemals über ſeine Feinde würde haben davon tragen können. Er gebot ſeinen Leidenſchaften Friede, zum Beſten ſeines Volks, und die Herzoge von Braunſchweig und Gotha wurden von beyden Seiten erwählt, dieſe kleinen Zwiſtigkeiten beyzulegen. Der Kaiſer that alles, was er konnte, dieſe Unterhandlung zu hintertreiben, allein ſie kam gar bald zu Stande.

Die

Die Preußiſchen Soldaten wurden loßgelaſſen, die Hannöveriſchen Bauern nach Hauſe geſchickt, und die Sache mit den Wieſen beygelegt.

Dergleichen gütliche Vergleiche ſind um deſto klüger, weil die Prinzen nach den allerglücklichſten Kriegen über lang oder über kurz genöthiget ſind, es doch endlich dazu kommen zu laſſen, ohne gröſſere Vortheile zu erhalten. Dieſes Beyſpiel der Mäßigung Friedrich Wilhelms iſt vielleicht das einzige in der Geſchichte. Dieſer Prinz, der jederzeit mehr mit dem Beſten ſeiner Unterthanen, als mit ſeinem perſönlichen Ehrgeize, beſchäftiget war, legte zu Berlin ein Armenhauß an, nach dem Model des Pariſiſchen. Er bauete die Friedrichsſtadt, deren Gröſſe, regelmäßige Gaſſen, die alle nach der Schnur gezogen ſind, und ſchönen Gebäude die in der alten Stadt befindlichen weit übertreffen; und er hatte das Vergnügen, in derſelben den König von Polen bey ſich zu ſehen. Die Zuſammenkunft dieſer beyden Prinzen geſchahe mit vielen Feyerlichkeiten und Pracht.

Man unterließ indeſſen nicht, Unterhandlungen zu pflegen, um den Unruhen des Krieges vorzukommen. Die Mächte wurden einig, einen Congreß zu Soiſſons zu beſchicken, wohin ſich die Miniſter von allen Höfen, welche der Hannöveriſche und Wieneriſche Tractat angieng, begaben; und die Vortheile, welche Frankreich und Engelland Spanien zugeſtunden, zogen es von dem Intereſſe des Kaiſers ab.

1729. Der Tractat von Sevilien war eine Folge des Congreſſes von Soiſſons. Die Artikel dieſes Tra-

Tractats ſind um deſto merkwürdiger, weil ſie Spanien den Weg nach Italien eröfnen, und weil Engelland, in Betrachtung der Vortheile, welche Spanien den Engelländern durch den Aßientohandel gewinnen läßt, ſich anheiſchig macht, die Erbſchaft der Herzoge von Parma und Placenz auf den Infanten Don Carlos zu bringen.

Der König von Polen, welcher 1728. nach Berlin gekommen war, wollte dagegen wieder ſeine ganze Herrlichkeit in Gegenwart des Königes 1730.
ſehen laſſen, indem er Luſtbarkeiten, die ganz und gar kriegeriſch waren, anſtellte. Er zog ſeine Truppen, die ſich auf drey und zwanzig tauſend Mann beliefen, in ein Lager bey Mühlberg, einem an der Elbe gelegenen Städtgen, zuſammen. Die Manoevres, welche er ſeine Armee machen ließ, waren eine Vorſtellung des Krieges bey den Römern mit den Träumereyen des Ritters Follard vermiſcht. Kenner urtheilten, daß dies Lager mehr ein theatraliſcher Aufzug, als eine wahrhafte Vorſtellung des Krieges wäre.

Während dieſen anſcheinenden Freundſchaftsbezeigungen waren die Intriguen Auguſts an allen Höfen von Europa dahin gerichtet, wie er Friedrich Wilhelmen um die Erbſchaft von Bergen bringen, und machen wollte, daß ſie Sachſen zufiel. Dieſes Lager, dieſe Pracht, dieſe falſchen Zeichen der Hochachtung waren bloſſe Ränke, durch welche der König von Polen den König von Preuſſen einzuſchläfern verhoffte. Allein dieſer ſahe die Bewegungsgründe davon ein,

und

und verabſcheute ſeine Falſchheit nur deſto mehr. Dergleichen Handlungen ſcheinen in der Politik erlaubt zu ſeyn, aber nicht in der Moral; und wenn man es genau unterſucht, ſo iſt der Ruf eines Betrügers eben ſo ſchimpflich für den Prinzen ſelbſt, als er ſeinem Intereſſe nachtheilig iſt. Man glaubt, daß dergleichen Ueberlegungen dem König **Victor** einen Ekel für die Königliche Würde machte. In der That aber war es die Liebe für die Frau von **S. Sebaſtian**, welche er zu **Chamberi** nach ſeiner Abdankung heyrathete. Man behauptet, daß er jederzeit dieſen gebieteriſchen Character, den er als König gehabt hatte, beybehielt; und da er einiges Mißvergnügen über den Grafen von **Ormes** und einige andere Miniſter hatte, ſo wollte er ſeinen Sohn zwingen, ſie mit ſeiner Ungnade zu belegen. Der Graf von **Ormes**, welcher von den Abſichten des Königes benachrichtiget war, befürchtete, ſein Untergang möchte gewiß vor der Thüre ſeyn, wenn er dieſem Prinzen nicht zuvorkäme. Er gieng zu dem Könige von **Sardinien**, und überredete ihn, ſein Vater ſtiftete eine Verſchwörung wider ihn, und wollte wieder auf den Thron ſteigen. Er überredete ihm dieſes ſo nachdrücklich, daß der Vater in Verhaft genommen, und auf das Schloß zu **Chamberi** gebracht wurde, wo er ſtarb. Ein Prinz iſt ſehr zu bedauren, der ſich gegen ſeinen Vater in ſo kitzlichen Umſtänden befindet, wo er auf einmal mit der Natur, dem Intereſſe, und dem Ruhm zu kämpfen hat.

In **Rußland** ſtarb dieſes Jahr der junge Czaar **Peter II.** Er war mit einer Prinzeßinn

Dol-

Dolgorucki versprochen. Dieſes Haus hatte Abſichten, dieſe verlobte Prinzeßinn auf den Thron zu ſetzen, allein die Nation wollte einmüthig, daß der Scepter bey der Familie Peters I. bleiben ſollte.

Man trug ihn der verwittweten Herzoginn von Kurland, Anna, an, die ihn auch annahm. Anfangs ſchränkten die Ruſſen ihre Gewalt ein; allein die Dolgoruckiſche Familie fiel, und ihre Macht wurde deſpotiſch. Sie behielt auf eben dem Fuß, wie ihre Vorfahren, die Verbindungen bey, welche Rußland ſeit ſo langer Zeit mit dem Hauſe Oeſterreich unterhielte.

Der Kaiſer vergaß gar bald die Dienſte, die ihm der König dadurch geleiſtet hatte, daß er von der zu Hannover errichteten Allianz abgegangen war. Er verglich ſich mit dem Könige von Engelland, und gab ihm die Belehnung von dem Herzogthum Bremen und dem Hadlerland, ohne an Preuſſens Intereſſe zu denken. Der Undank iſt eine verruffene Münze, die gleichwohl überall noch gangbar iſt. 1731.

Der Tod ſo vieler Prinzen, der Fall ſo vieler Miniſter, veranlaßte ganz neue Verbindungen des Intereſſe der Staaten in Europa. Engelland, das ſich mit Spanien und Oeſterreich ausgeſöhnt hatte, ließ eine zahlreiche Flotte zu der Spaniſchen ſtoſſen, um den Don Carlos nach Italien überzubringen. Zu Anfange des Jahrhunderts hatte Großbrittannien den größten Aufwand gemacht, um die Spanier aus dem

Königreiche Neapolis und aus Mayland zu verjagen, weil ihnen die Macht Philipps V. mit dieſen Ländern zu furchtbar ſchien. Kaum waren zwanzig Jahre verfloſſen, als die Engliſchen Schiffe die Spanier wieder nach Italien führten, und dem Infanten Parma und Placenz gaben, wovon der letzte Herzog mit Tode abgegangen war.

Zu eben dieſer Zeit empörten ſich die Korſen wider die Genueſer wegen der Härte ihrer Regierung. Der Kaiſer ſchickte den Genueſern Truppen zu Hülfe, welche die Rebellen wieder zum Gehorſam brachten. Dieſe Empörungen giengen verſchiedene male wieder von neuem an, bis im Jahr 1736. da ſich die Korſen einen Avanturier, mit Nahmen Theodor von Neuhof, zu ihrem Könige erwähleten. Man bildete ſich ein, daß der Herzog von Lothringen, welcher nachmals Kaiſer wurde, dieſe Rebellion unterhielte. Gleichwohl wurde die Inſel Korſika durch Beyſtand der Franzoſen völlig wieder unter die Bothmäßigkeit ihrer Herren gebracht. Man glaubte damals, daß Italien von einem neuen Kriege bedrohet würde. Die Königinn von Spanien, die ſtets unruhig und
1732. in Bewegung war, machte groſſe Zurüſtungen. Anſtatt indeſſen, daß es Italien galt, ſetzten die Truppen nach Africa über, und bemächtigten ſich der Stadt Oran. Die Königinn von Spanien erhielt ein Breve vom Pabſt, welches der Geiſtlichkeit auflegte, ſo lange der Krieg wider die Ungläubigen dauren würde, den Zehnten von ihren Einkünften abzugeben. Von dem Augenblick an

beſchloß

beſchloß die Königinn, dieſen Krieg ewig fortzuſetzen, und indem ſie jährlich eine gewiſſe Anzahl Spanier aufopferte, welche in den Gefechten mit den Mohren umkamen, blieb ſie im Beſitz von dem Zehnten der Kirche, welcher ein anſehnliches Einkommen für die Krone ausmacht. Auf dieſe Art nahmen die Beherrſcher von Peru und Potoſi, aus Geldmangel, Allmoſen von den Prieſtern ihres Königreichs an.

Nach allen dieſen Ausſchweifungen iſt es Zeit, daß wir uns nach Berlin zurück wenden, wo Seckendorf durch ſeine Intriguen ſeinen Credit gar ſehr vergröſſert hatte. Er hätte gern den Hof ganz und gar regiert. In dieſer Abſicht ſchlug er dem Könige vor, ſich mit dem Kaiſer, welcher ſich nach Prag erhoben hatte, zu beſprechen; indem er hoffte, während dieſes Aufenthalts, in ſo vielen Stücken nützlich zu ſeyn, daß das Vertrauen, welches der König in ihm ſetzte, gewiß um ein ſehr groſſes zunehmen müßte. Der König, welcher in ſeinen Sachen mit eben der Redlichkeit, die in ſeinem Character herrſchte, verfuhr, willigte ohne Anſtand in die Reiſe, ohne vorher einige Richtigkeit, wegen der Abſicht dieſer Zuſammenkunft, noch in Anſehung der Etiquette, die er als etwas verächtliches anſahe, zu treffen. Sein Beyſpiel diente zum Beweiß, daß die Redlichkeit und die Tugenden, die ſich mit dieſem verderbten Zeitalter gar nicht vereinigen laſſen, darinnen nie fortkommen. Da die Staatsleute über die Geſetze hinaus geſetzt ſind, zu deren Beobachtung ſie andere anhalten, ſo überlaſſen ſie ſich ohne Scheu ihren verderbten

einander erzogen, und ob sie gleich Schwäger mit einander waren, so konnten sie doch, von ihrer zarresten Jugend an, einander nicht leiden. Es fehlte nicht viel, daß nicht dieser persönliche Haß, diese starke natürliche Abneigung, für die Völker unglücklich ausschlug, als sie alle beyde auf dem Throne waren. Der König von Engelland nannte den von Preussen: Meinen Bruder, den Sergeant, und Friedrich Wilhelm nannte König Georgen: Meinen Bruder, den Comödianten. Diese Erbitterung erstreckte sich gar bald von den Personen auf die Sachen, und es konnte nicht fehlen, sie mußte einen Einfluß in die größten Vorfälle haben. Ein solches Schicksal haben die menschlichen Sachen, daß sie Menschen regieren, welche durch Leidenschaften geleitet werden, und daß Dinge, die in ihrem Ursprunge kindisch sind, in der Folge Grundursachen von Vorfällen werden, die zu den größten Veränderungen der Staaten Anlaß geben.

So wie George II. den Thron bestiegen hatte, kam der Graf von Seckendorf nach Berlin. Er diente als General zu gleicher Zeit bey dem Kaiser und den Sachsen. Es war ein Mann von einem niederträchtigen Eigennutz, von einem groben und bäurischen Wesen, dem das Lügen so zur Gewohnheit geworden war, daß er darüber wahr zu reden verlernt hatte. Es war die Seele von einem Juden, die bald in den Körper eines Kriegers, bald in den Körper eines Gesandten fuhr. Gleichwohl war dies das Werkzeug, dessen sich die Vorsicht bediente, den Traktat

etat von Hannover zu brechen. Seckendorf hatte in Flandern bey der Belagerung von Dornik, und in der Schlacht von Malplaquet, bei der sich der König befunden hatte, gedient. Dieser Prinz hatte eine vorzügliche Neigung für alle die Officiere, die er in diesem Kriege hatte kennen lernen. Er beklagte sich gegen diesen General über seine Alliirten, die ihm so viel Ursache gaben, mißvergnügt zu seyn. Seckendorf pflichtete ihm sogleich bey, und mißbilligte, ohne daß es ihm viele Mühe kostete, das schlechte Verfahren Frankreichs und besonders Engellands. Er redete vom Kaiser als von einem Prinzen, der in seinen Verbindungen beständiger, und in seiner Freundschaft standhafter wäre. Er stellte ihm die Vereinigung Preussens und Oesterreichs in dem vortheilhaftesten Gesichtspuncte vor. Er ließ ihn gleichsam in einer anmuthigen Aussicht auf einmal übersehen, wie leicht der Kaiser dem Könige alle mögliche Sicherheit wegen des völligen Besitzes von Bergen zugestehen würde. Mit einem Worte, er bemeisterte sich des Gemüths des Königes mit so vieler Geschicklichkeit, daß er ihn so weit brachte, daß er zu Wusterhausen einen Tractat mit dem Kaiser unterschrieb. Dieser bestund in gegenseitigen Garantien, und in einigen Artikeln, die sich auf den Salzhandel bezogen, welchen Brandenburg auf der Oder nach Schlesien treibt.

Kaum war dieser Tractat geschlossen, als sich 1728.
ein neuer Krieg in Deutschland, zwischen den Königen von Preussen und Engelland ent-

ſpann. Die Urſache dazu war von ſo geringer Erheblichkeit, daß ſie nur Prinzen, die ſehr geneigt waren, einander Schaden zuzufügen, zum Vorwande dienen konnte. Der Streit kam von zweyen kleinen Wieſen, die auf der Gränze von der Alten Mark und dem Herzogthum Zelle gelegen, von denen die Gränzen nicht feſtgeſetzt waren, und von etlichen Hannöveriſchen Bauern her, welche die Preußiſchen Officiers angeworben hatten. Der König von Engelland ließ ſtatt der Repreſſalien vierzig Preußiſche Soldaten, welche mit Päſſen durch ſein Land giengen, anhalten. Dieſe Prinzen ſuchten nur einen Vorwand, um an einander zu gerathen. Zuweilen erſparen ſich Prinzen ſo gar dieſe Mühe.

Der König von Preuſſen glaubte, daß ſeine Ehre bey der Sache mit den kleinen Wieſen und den angehaltenen vierzig Soldaten litte, und überließ ſich ſeinem Haſſe und ſeiner Rache. Der Kaiſer ſchürte dies Feuer an. Er hätte ſeine Freude gehabt, wenn die mächtigſten Prinzen Deutſchlands ſich unter einander aufgerieben hätten. Er verſprach einen Beyſtand von zwölf tauſend Mann. Der König von Polen, welcher über den von Engelland mißvergnügt war, bot acht tauſend Mann zur Hülfe an. Ganz Preuſſen war ſchon in Bewegung. Die Truppen zogen ſich alle gegen die Elbe. Hannover gerieth in Schrecken; Hannover, welches ſich keines Krieges verſah, forderte Schweden, Dännemark und Heſſen, ſowohl als Braunſchweig, welche Engliſche Subſidien zogen,

auf.

auf, Truppen zu ſtellen, und bließ Lermen in Frankreich, Rußland und Holland. Der Kaiſer garantirte dem Könige alle ſeine Länder an der Weſer und am Rhein, in der Abſicht, ihn zu dieſem Bruch mit Engelland aufzumuntern. Die Sache fieng an ſo ernſthaft, als eine ſeyn kann, zu werden, als ſie unvermuthet ein ganz anderes Anſehen gewann. Der König verſammlete einen Rath, der aus ſeinen vornehmſten Miniſtern und älteſten Generalen beſtund; dieſen legte er die ganze Sache vor, und fragte ſie um ihre Meynung. Der Marſchall von Nazmer, der ein proteſtantiſcher Janſeniſt war, hielt eine lange Rede, in welcher er die proteſtantiſche Religion beklagte, die im Begrif ſtünde, durch die Entzweyung der beyden einzigen Prinzen in Deutſchland, welche die Beſchützer derſelben wären, unterzugehen. Die Miniſter hielten ſich lange bei den geheimen Urſachen auf, welche der Kaiſerliche Hof hätte, mit ſo vieler Bosheit die Gemüther in einer Sache zu erbittern, die an und für ſich gar nicht erheblich wäre, und überdieß noch beygeleget werden könnte. Ein Prinz, der einen guten Rath anhöret, iſt auch im Stande, ihm zu folgen. Der König erhielt dieſen Tag einen weit ſchönern Sieg über ſich ſelbſt, als er jemals über ſeine Feinde würde haben davon tragen können. Er gebot ſeinen Leidenſchaften Friede, zum Beſten ſeines Volks, und die Herzoge von Braunſchweig und Gotha wurden von beyden Seiten erwählt, dieſe kleinen Zwiſtigkeiten beyzulegen. Der Kaiſer that alles, was er konnte, dieſe Unterhandlung zu hintertreiben, allein ſie kam gar bald zu Stande.

Die

Die Preußiſchen Soldaten wurden loßgelaſſen, die Hannöveriſchen Bauern nach Hauſe geſchickt, und die Sache mit den Wieſen beygelegt.

Dergleichen gütliche Vergleiche ſind um deſto klüger, weil die Prinzen nach den allerglücklichſten Kriegen über lang oder über kurz genöthiget ſind, es doch endlich dazu kommen zu laſſen, ohne gröſſere Vortheile zu erhalten. Dieſes Beyſpiel der Mäßigung Friedrich Wilhelms iſt vielleicht das einzige in der Geſchichte. Dieſer Prinz, der jederzeit mehr mit dem Beſten ſeiner Unterthanen, als mit ſeinem perſönlichen Ehrgeize, beſchäftiget war, legte zu Berlin ein Armenhauß an, nach dem Model des Pariſiſchen. Er bauete die Friedrichsſtadt, deren Gröſſe, regelmäßige Gaſſen, die alle nach der Schnur gezogen ſind, und ſchönen Gebäude die in der alten Stadt befindlichen weit übertreffen; und er hatte das Vergnügen, in derſelben den König von Polen bey ſich zu ſehen. Die Zuſammenkunft dieſer beyden Prinzen geſchahe mit vielen Feyerlichkeiten und Pracht.

Man unterließ indeſſen nicht, Unterhandlungen zu pflegen, um den Unruhen des Krieges vorzukommen. Die Mächte wurden einig, einen Congreß zu Soiſſons zu beſchicken, wohin ſich die Miniſter von allen Höfen, welche der Hannöveriſche und Wieneriſche Tractat angieng, begaben; und die Vortheile, welche Frankreich und Engelland Spanien zugeſtunden, zogen es von dem Intereſſe des Kaiſers ab.

1729. Der Tractat von Sevilien war eine Folge des Congreſſes von Soiſſons. Die Artikel dieſes Tra-

Tractats ſind um deſto merkwürdiger, weil ſie Spanien den Weg nach Italien eröfnen, und weil Engelland, in Betrachtung der Vortheile, welche Spanien den Engelländern durch den Aßientohandel gewinnen läßt, ſich anheiſchig macht, die Erbſchaft der Herzoge von Parma und Placenz auf den Infanten Don Carlos zu bringen.

Der König von Polen, welcher 1728. nach Berlin gekommen war, wollte dagegen wieder ſeine ganze Herrlichkeit in Gegenwart des Königes 1730.
ſehen laſſen, indem er Luſtbarkeiten, die ganz und gar kriegeriſch waren, anſtellte. Er zog ſeine Truppen, die ſich auf drey und zwanzig tauſend Mann beliefen, in ein Lager bey Mühlberg, einem an der Elbe gelegenen Städtgen, zuſammen. Die Manoevres, welche er ſeine Armee machen ließ, waren eine Vorſtellung des Krieges bey den Römern mit den Träumereyen des Ritters Pollard vermiſcht. Kenner urtheilten, daß dies Lager mehr ein theatraliſcher Aufzug, als eine wahrhafte Vorſtellung des Krieges wäre.

Während dieſen anſcheinenden Freundſchaftsbezeigungen waren die Intriguen Auguſts an allen Höfen von Europa dahin gerichtet, wie er Friedrich Wilhelmen um die Erbſchaft von Bergen bringen, und machen wollte, daß ſie Sachſen zufiel. Dieſes Lager, dieſe Pracht, dieſe falſchen Zeichen der Hochachtung waren bloſſe Ränke, durch welche der König von Polen den König von Preuſſen einzuſchläfern verhoffte. Allein dieſer ſahe die Bewegungsgründe davon ein, und

und verabscheute seine Falschheit nur desto mehr. Dergleichen Handlungen scheinen in der Politik erlaubt zu seyn, aber nicht in der Moral; und wenn man es genau untersucht, so ist der Ruf eines Betrügers eben so schimpflich für den Prinzen selbst, als er seinem Interesse nachtheilig ist. Man glaubt, daß dergleichen Ueberlegungen dem König **Victor** einen Ekel für die Königliche Würde machte. In der That aber war es die Liebe für die Frau von **S. Sebastian**, welche er zu **Chamberi** nach seiner Abdankung heyrathete. Man behauptet, daß er jederzeit diesen gebieterischen Character, den er als König gehabt hatte, beybehielt; und da er einiges Mißvergnügen über den Grafen von **Ormes** und einige andere Minister hatte, so wollte er seinen Sohn zwingen, sie mit seiner Ungnade zu belegen. Der Graf von **Ormes**, welcher von den Absichten des Königes benachrichtiget war, befürchtete, sein Untergang möchte gewiß vor der Thüre seyn, wenn er diesem Prinzen nicht zuvorkäme. Er gieng zu dem Könige von **Sardinien**, und überredete ihn, sein Vater stiftete eine Verschwörung wider ihn, und wollte wieder auf den Thron steigen. Er überredete ihm dieses so nachdrücklich, daß der Vater in Verhaft genommen, und auf das Schloß zu **Chamberi** gebracht wurde, wo er starb. Ein Prinz ist sehr zu bedauren, der sich gegen seinen Vater in so kitzlichen Umständen befindet, wo er auf einmal mit der Natur, dem Interesse, und dem Ruhm zu kämpfen hat.

In **Rußland** starb dieses Jahr der junge Czaar **Peter II.** Er war mit einer Prinzeßinn

Dol-

Dolgorucki verſprochen. Dieſes Haus hatte Abſichten, dieſe verlobte Prinzeßinn auf den Thron zu ſetzen, allein die Nation wollte einmüthig, daß der Scepter bey der Familie Peters I. bleiben ſollte.

Man trug ihn der verwittweten Herzoginn von Kurland, Anna, an, die ihn auch annahm. Anfangs ſchränkten die Ruſſen ihre Gewalt ein; allein die Dolgoruckiſche Familie fiel, und ihre Macht wurde deſpotiſch. Sie behielt auf eben dem Fuß, wie ihre Vorfahren, die Verbindungen bey, welche Rußland ſeit ſo langer Zeit mit dem Hauſe Oeſterreich unterhielte.

Der Kaiſer vergaß gar bald die Dienſte, die ihm der König dadurch geleiſtet hatte, daß er von der zu Hannover errichteten Allianz abgegangen war. Er verglich ſich mit dem Könige von Engelland, und gab ihm die Belehnung von dem Herzogthum Bremen und dem Hadlerland, ohne an Preuſſens Intereſſe zu denken. Der Undank iſt eine verruffene Münze, die gleichwohl überall noch gangbar iſt. 1731.

Der Tod ſo vieler Prinzen, der Fall ſo vieler Miniſter, veranlaßte ganz neue Verbindungen des Intereſſe der Staaten in Europa. Engelland, das ſich mit Spanien und Oeſterreich ausgeſöhnt hatte, ließ eine zahlreiche Flotte zu der Spaniſchen ſtoſſen, um den Don Carlos nach Italien überzubringen. Zu Anfange des Jahrhunderts hatte Großbrittannien den größten Aufwand gemacht, um die Spanier aus dem

Königreiche Neapolis und aus Mayland zu verjagen, weil ihnen die Macht Philipps V. mit dieſen Ländern zu furchtbar ſchien. Kaum waren zwanzig Jahre verfloſſen, als die Engliſchen Schiffe die Spanier wieder nach Italien führten, und dem Infanten Parma und Placenz gaben, wovon der letzte Herzog mit Tode abgegangen war.

Zu eben dieſer Zeit empörten ſich die Korſen wider die Genueſer wegen der Härte ihrer Regierung. Der Kaiſer ſchickte den Genueſern Truppen zu Hülfe, welche die Rebellen wieder zum Gehorſam brachten. Dieſe Empörungen giengen verſchiedene male wieder von neuem an, bis im Jahr 1736. da ſich die Korſen einen Avanturier, mit Nahmen Theodor von Neuhof, zu ihrem Könige erwähleten. Man bildete ſich ein, daß der Herzog von Lothringen, welcher nachmals Kaiſer wurde, dieſe Rebellion unterhielte. Gleichwohl wurde die Inſel Korſika durch Beyſtand der Franzoſen völlig wieder unter die Bothmäßigkeit ihrer Herren gebracht. Man glaubte damals, daß Italien von einem neuen Kriege bedrohet würde. Die Königinn von Spanien, die ſtets unruhig und
1732. in Bewegung war, machte groſſe Zurüſtungen. Anſtatt indeſſen, daß es Italien galt, ſetzten die Truppen nach Africa über, und bemächtigten ſich der Stadt Oran. Die Königinn von Spanien erhielt ein Breve vom Pabſt, welches der Geiſtlichkeit auflegte, ſo lange der Krieg wider die Ungläubigen dauren würde, den Zehnten von ihren Einkünften abzugeben. Von dem Augenblick an

beſchloß

beſchloß die Königinn, dieſen Krieg ewig fortzuſetzen, und indem ſie jährlich eine gewiſſe Anzahl Spanier aufopferte, welche in den Gefechten mit den Mohren umkamen, blieb ſie im Beſitz von dem Zehnten der Kirche, welcher ein anſehnliches Einkommen für die Krone ausmacht. Auf dieſe Art nahmen die Beherrſcher von Peru und Potoſi, aus Geldmangel, Allmoſen von den Prieſtern ihres Königreichs an.

Nach allen dieſen Ausſchweifungen iſt es Zeit, daß wir uns nach Berlin zurück wenden, wo Seckendorf durch ſeine Intriguen ſeinen Credit gar ſehr vergröſſert hatte. Er hätte gern den Hof ganz und gar regiert. In dieſer Abſicht ſchlug er dem Könige vor, ſich mit dem Kaiſer, welcher ſich nach Prag erhoben hatte, zu beſprechen; indem er hoffte, während dieſes Aufenthalts, in ſo vielen Stücken nützlich zu ſeyn, daß das Vertrauen, welches der König in ihm ſetzte, gewiß um ein ſehr groſſes zunehmen müßte. Der König, welcher in ſeinen Sachen mit eben der Redlichkeit, die in ſeinem Character herrſchte, verfuhr, willigte ohne Anſtand in die Reiſe, ohne vorher einige Richtigkeit, wegen der Abſicht dieſer Zuſammenkunft, noch in Anſehung der Etiquette, die er als etwas verächtliches anſahe, zu treffen. Sein Beyſpiel diente zum Beweiß, daß die Redlichkeit und die Tugenden, die ſich mit dieſem verderbten Zeitalter gar nicht vereinigen laſſen, darinnen nie fortkommen. Da die Staatsleute über die Geſetze hinaus geſetzt ſind, zu deren Beobachtung ſie andere anhalten, ſo überlaſſen ſie ſich ohne Scheu ihren verderbten

Herzen, und ſcheinen die Aufrichtigkeit in das bürgerliche Leben verbannt zu haben. Die einförmigen Sitten des Königs wurden das Schlachtopfer der Kaiſerlichen Etiquette. Die Garantie der Erbſchaft von Bergen, welche Seckendorf heilig im Namen des Kaiſers verſprochen hatte, wurde zu Waſſer, und die Kaiſerlichen Miniſter waren in ihren Geſinnungen Preuſſen ſo entgegen, daß der König ſehr deutlich ſahe, wenn ein Hof in Europa wäre, der ſein Intereſſe hintertrieb, ſo wäre es gewiß der Wieneriſche. Dieſer Prinz hatte bey dem Kaiſer eine Figur gemacht, wie Solon beym Cröſus, und er kam reich genug durch ſeine eigne Tugend, nach Berlin zurück. Die allerſpitzfündigſten Tadler konnten in ſeiner Aufführung nichts als eine auf das äuſſerſte getriebene Ehrlichkeit ausſetzen.

Dieſe Zuſammenkunft * hatte das Schickſal, welches die meiſten Beſuche haben, ſo Könige einander geben. Sie machte, daß die Freundſchaft, welche zwiſchen den beyden Höfen herrſchte, erkaltete, oder eigentlicher zu ſagen, erloſch. Friedrich Wilhelm reiſete voller Verachtung gegen die unredliche Art zu handeln, und den Stolz des Kaiſerlichen Hofes, von Prag zurück, und die Miniſter ſchätzten einen Souverain gering, welcher die Eitelkeit des Rangs ohne eingebildeten Wahn anſahe. Sinzendorf fand die Anſprüche des Königes auf die Erbſchaft von Bergen viel zu ehrgeizig, und der König fand die abſchlägliche Antwort dieſer Miniſter

* Im Jahr 1733.

nister viel zu plump. Er sah sie als Betrüger an, die ungescheut ihr Wort nicht hielten.

Ungeachtet der König so viele Ursachen zum Mißvergnügen hatte, vermählte er doch aus Gefälligkeit für den Wiener Hof, seinen ältesten Prinzen mit einer Prinzeßinn von Braunschweig-Bevern, einer Nichte der Kaiserinn. Während der Feyer dieser Vermählung erfuhr man, daß der König von Polen zu Warschau gestorben wäre. Zu der Zeit, da ihn der Tod übereilte, war er mit den größten Anschlägen beschäftiget. Er war Willens, die Krone von Polen erblich zu machen. Diesen Zweck zu erreichen, hatte er eine Theilung dieser Monarchie erdacht, als das geschickteste Mittel, wodurch er die Eifersucht der benachbarten Mächte besänftigen könnte. Er hatte den König bey Ausführung dieses Projects nöthig. Er verlangte den Marschall von Grumkow von ihm, gegen den er sich entdecken wollte. Der König von Polen wollte den Grumkow, und dieser wollte gleicherweise den König ausforschen. In dieser Absicht betranken sie beyde einander. Der König August zog sich dadurch den Tod, und Grumkow eine Krankheit zu, von der er nie wieder aufkam. Indessen stellte sich der König, als wenn er seinen Absichten beyträte; allein da er die gefährlichen Folgen davon wohl einsahe, verstund er sich mit dem Kaiser und der Czaarin, sie zu hintertreiben. Sie wurden einig, das Haus Sachsen von der Krone Polen auszuschlüssen, und sie dem Prinzen Emanuel von Portugall aufzusetzen. Allein der Tod, welcher den Menschen und die menschlichen Anschlä-

ge vernichtet, machte, daß man die Angelegenheiten Polens aus einem ganz andern Gesichtspuncte betrachtete. Der Kaiserliche Hof wollte sich Sachsen verbindlich machen, und versprach die Wahl des Prinzen des Augusts zu der Krone von Polen mit gewafneter Hand zu unterstützen, woferne dieser die Familienverordnung, welche Karl VI. errichtet hatte, und die, unter dem Namen der pragmatischen Sanction, in Europa so bekannt ist, garantiren würde. Die Kaiserinn von Rußland, welche befürchtete, Stanislaus Leszinski, der durch den Schutz Ludwigs XV. unterstützet wurde, möchte wieder König werden, erklärte sich für die Beschützerinn des glücklichen Augusts. Unter allen Candidaten zu dieser Krone war Stanislaus dem Preußischen Interesse am zuträglichsten. Frankreich suchte den König dahin zu bringen, daß er ein Corps Truppen in Polnisch-Preussen einrücken lassen, und es eben so in Sequestration nehmen sollte, wie er es mit Pommern gemacht hatte. Allein Friedrich Wilhelm wollte nichts auf den bloßen Zufall ankommen lassen. Er befürchtete, er möchte sich in einen Krieg, der ihn weiter verleiten könnte, als er wollte, einlassen, und seine Macht gegen eine andre Seite wenden, während daß der schwache und nunmehr schon sehr alte Kuhrfürst von der Pfalz mit Tode abgehen könnte. Er hielt seine Rechte auf die Erbschaft von Bergen für rechtmäßig, und die Unternehmung auf Polnisch-Preussen für ungerecht.

Auf dem zu Warschau angestellten Wahltage wurde, aller Intriguen des Wienerischen und Peters-

Petersburgiſchen Hofes, und der Rußiſchen und Oeſterreichiſchen Armeen, welche dieſe Republick bedrohten, ungeachtet, Stanislaus mit einhelliger Stimme zum Könige von Polen erwählet. Einige Woywoden, welche es mit Sachſen hielten, giengen über die Weichſel in ein Dorf, mit Namen Prag, verſammleten ſich in einem Wirthshauſe, und erwählten daſelbſt zum Könige Kuhrfürſt Auguſt von Sachſen. Darauf näherten ſich die Moskowitiſchen Truppen der Stadt Warſchau. Auf die Windſtille folgte ein Sturm, und Stanislaus ſtieg zum andernmale vom Polniſchen Throne, auf welchen ihn die Wahl einer freyen Nation geſetzt hatte. Er flüchtete 1734. nach Danzig, vor welches Münnich mit den Ruſſen und Sachſen gieng, und es belagerte. Eine Polniſche Dame, mit Namen Mazalzka, brannte die erſte Kanone von dem Walle auf die Belagerer ab, um die Bürgerſchaft zu einer tapfern Gegenwehr zu bewegen. Ludwig XV. ſchickte ſeinem Schwiegervater drey Bataillons zu Hülfe, viel zu ſpät, um Danzig zu retten, aber zu dem Unglück, das ihnen begegnete, zeitig genug. Der Marquis von Plelo, welcher ſie anführte, wurde getödtet, und dieſe drey Bataillons, die auf einer Inſel ans Land geſetzt worden waren, da ſie weder an den Bord ihrer Schiffe gelangen konnten, noch Lebensmittel hatten, wurden zu Gefangenen gemacht, und nach Petersburg gebracht. Die Ruſſen griffen hierauf die Werke vom Hagelsberge an, wobey ſie viertauſend Mann verlohren. Die Stadt, welche durch innerliche Uneinigkeiten zerrüttet, und ohnedem aller

Hofnung eines Entsatzes beraubet war, stund im Begrif zu capituliren. In dieser äusserſten Gefahr entflohe Stanislaus die Nacht vor der Uebergabe der Stadt. Er mußte auf dieſer Flucht das grauſamſte Elend ausſtehen, und gelangte endlich, als ein Bauer verkleidet, zu Marienwerder an, nachdem er unerhörte Gefahr wegen ſeiner Perſon, welche die Ruſſen verfolgten, ausgeſtanden, und die ſonderbarſten Begegnungen gehabt hatte. Von da begab er ſich nach Königsberg, nachdem ihn der König ſeines Schutzes verſichert hatte.

Die Unruhen in Polen breiteten ſich in kurzen über ganz Europa aus. Sobald man zu Verſailles erfuhr, daß der Kaiſer Truppen bey Glogau zuſammen zog, und daß die Ruſſen das Gebiete der Republik betreten hatten, ſo kündigte Frankreich dem Kaiſer den Krieg an. Sein Manifeſt gab zu erkennen, daß es blos auf den Kaiſer und nicht auf das Reich abgeſehen wäre. Allein durch eine Art eines Widerſpruchs, den der Kardinal Fleury leicht hätte vermeiden können, nahmen die Franzöſiſchen Armeen, da ſie bey Straßburg über den Rhein gegangen waren, Kehl weg, welches eine Reichsfeſtung iſt. Die Feinde Frankreichs machten ſich dieſes Verſehen zu Nutze, und leiteten üble Folgen hieraus, wegen eines Bezeigens, das ihr Intereſſe erforderte, verdächtig zu machen. Zu gleicher Zeit gieng der Krieg in Italien an. Die Franzöſiſchen Truppen ſtieſſen zu den Sardiniſchen bey Vercelli. Sie nahmen Pavia, Mayland, Pizzighitone

und

und Cremona ein. Der Marquis von Montemar stieß zu den Alliirten, und die Spanier machten sich gefaßt, das Königreich Neapolis zu erobern.

Obgleich Engelland in diesen Krieg nicht mit verwickelt war, so wäre es doch beynahe durch innerliche Unruhen erschüttert worden. George II. hatte das Project gemacht, sich völlig souverain in Großbrittannien zu machen. Dies war eine Unternehmung, die er nicht mit offenbarer Gewalt, sondern nur heimlich und durch Umwege ausführen konnte. Die Accise in Engelland einführen, hieß die ganze Nation in Fesseln legen. Wäre die Sache von statten gegangen, so hätte der König dadurch ein sicheres und gewisses Einkommen gehabt, von dem er die Truppen vermehren, und seine Macht würde haben befestigen können. Walpole trug die Einführung der Accise etlichen Gliedern des Parlaments, deren er sich versichert hielt, vor; Allein diese eröfneten ihm, wenn sie sich von ihm bezahlen liessen, so geschähe dies, um in die gewöhnlichen gangbaren Thorheiten einzuwilligen, aber nicht in die ausserordentlichen, dergleichen diese eine wäre. Dieser Vorstellungen ungeachtet, brachte Walpole die Sache vor das Parlament, wo er eine so nachdrückliche Rede hielt, daß seine Beredsamkeit über Pulteney, und die dem Hof entgegen gesetzte Parthey, die Oberhand behielt. Sein Sieg war so vollkommen, daß die Bill wegen der Accise durch eine grosse Mehrheit der Stimmen gut geheissen wurde. Den andern Tag fehlte nicht viel, daß es nicht zu einem Aufstande in der Stadt

kam. Die Pairs und die vornehmſten Kaufleute überreichten dem Könige eine Addreſſe. Es fehlte weiter nichts als ein Anführer, ſo war der Aufruhr fertig. Walpole, welcher ſahe, daß die Sache ernſtlich zu werden anfieng, hielt für das Beſte, nachzugeben. Er widerrief die Bill auf der Stelle, und gieng, mit einem ſchlechten Mantel bedeckt, daß man ihn nicht kennen konnte, aus dem Parlament heraus, und ſchrie immer: Freyheit! Freyheit! und keine Acciſe! Er traf den König zu St. James an, der ſich über und über bepanzerte. Er hatte ſeinen Hut, den er bey Malplaquet trug, aufgeſetzt, er probirte ſeinen Degen, mit welchem er bey Oudenarde gefochten hatte, und wollte ſich an die Spitze ſeiner Garde, die ſich im Schloßhofe verſammlete, ſtellen, um die Sache mit der Acciſe herzhaft durchzuſetzen. Walpole hatte alle Mühe von der Welt, ſeine Hitze zu beſänftigen, und ſtellte ihm, mit der edlen Freymüthigkeit eines Engelländers, der ſeinem Könige ergeben iſt, vor, daß jetzt nicht die Zeit zum Fechten ſey, ſondern daß er zwiſchen der Bill und der Krone zu wählen habe. Mit einem Wort, das Project mit
1734. der Acciſe blieb liegen, und der König, der über ſein Parlament ſehr mißvergnügt war, trauete ſeiner Macht nicht weiter, da er eine ſo traurige Probe davon gemacht hatte. Dieſe innerlichen Unruhen hielten ihn damals ab, ſich in den Krieg in Deutſchland einzulaſſen.

Wir haben erzählt, daß Kehl von den Franzoſen war weggenommen worden, und daß es zu einem offenbaren Bruche kam. Der Kaiſer, deſſen Sache

Sache Frankreich gut gemacht hatte, brachte ohne viele Mühe das Reich zu dem Entschluß, sich für ihn zu erklären. Er verlangte von dem Könige die in der Allianz vom Jahr 1728. stipulirte Hülfe, und bedrohete ihn, daß er, im Weigerungsfall, die Garantie von dem Herzogthum Bergen, welche er ihm gegeben hätte, widerrufen würde.

Der König, welcher in den Polnischen Unruhen neutral geblieben war, ob ihn schon sein Interesse antrieb, des Stanislaus Parthey zu halten, erklärte sich bei dieser Gelegenheit für den Kaiser, ob es gleich seinem Vortheile entgegen war. Er hatte keine andere Politik, als seine Redlichkeit, und er beobachtete seine Verbindungen so gewissenhaft, daß er niemals seinen Vortheil oder seinen Ehrgeiz zu Rathe zog, wenn es darauf ankam, daß er sie erfüllen sollte. Diesen Grundsätzen zu Folge ließ er sechszehntausend Mann nach dem Rhein marschiren, wo sie diesen Krieg über unter dem Commando des Prinzen Eugens von Savoyen dienten.

Zu Anfange des Frühjahrs erstieg der Marschall von Berwick die Linien bey Oetrlingen, welche der Herzog von Bevern den Winter über hatte aufführen lassen, und belagerte Philippsburg. Eugen, der kaum zwanzigtausend Mann bey sich hatte, zog sich nach Heilbrunn, wo er wartete, bis die Hülfe, die man ihm versprochen hatte, ankam. Er gieng hierauf zurück, und lagerte sich bey dem Dorfe Wiesenthal, einen Canonenschuß von dem Französischen Retranchement.

Der König begab ſich, in Begleitung ſeines Kronprinzen, zu der Kaiſerlichen Armee, theils aus Neugierde, theils wegen der äuſſerſten Liebe, die er für ſeine Truppen hatte, und er ſahe, daß Helden ſowohl, als andere Menſchen, der Vergänglichkeit unterworfen ſind. Es war nur noch der bloſſe Schatten des groſſen Eugens bey dieſer Armee. Er hatte ſich ſelbſt überlebt, und fürchtete ſich, ſeinen ſo feſtgegründeten Ruhm dem Glück einer achtzehnten Schlacht auszuſetzen. Ein junger kühner Menſch würde das Franzöſiſche Retranchement angegriffen haben, welches kaum angelegt war, als die Armee zu Wiesenthal ankam. Die Franzöſiſchen Truppen ſtunden ſo nahe an Philippsburg, daß ihre Cavallerie nicht Platz genug hatte, ſich zwiſchen der Stadt und dem Lager in Schlachtordnung zu ſtellen, ohne viel von dem Canonenfeuer auszuſtehen. Sie hatten eine einzige Communicationsbrücke über den Rhein, und im Fall man das Retranchement erſtiegen hätte, ſo würde die ganze Franzöſiſche Armee, aus Ermangelung einer Retirade, ohne allen Zweifel umgekommen ſeyn. Allein das Schickſal der Reiche fügte es anders. Die Franzoſen nahmen Philippsburg im Angeſicht Eugens weg, ohne daß ſich jemand widerſetzte. Berwick wurde durch einen Canonenſchuß getödtet. Ihm folgte der Marſchall von Asfeld im Commando nach. Der König, deſſen Geſundheit die Beſchwerlichkeiten der Reiſe vollends in Unordnung gebracht hatten, bekam einen Anfall von der Waſſerſucht, welche ihn nöthigte, die Armee zu verlaſſen; und die übrige Zeit des Feldzugs vergieng mit Hin- und

Wiedermärſchen, die um deſto weniger entſcheidend waren, weil der Rhein die Franzoſen und Kaiſerlichen von einander trennte.

In Italien nahmen die Franzoſen Tortona weg, ſchlugen den Marſchall von Merci bey Parma, und bemächtigten ſich faſt der ganzen Lombardey. Indeſſen gab der Prinz von Hildburghauſen dem Marſchall von Königseck den Anſchlag an die Hand, die Franzöſiſche Armee, die ſich an dem Ufer der Secchia gelagert hatte, zu überrumpeln. Dieſes wurde ſo gut ausgeführet, daß Coigni und Broglio bey Nachtzeit angefallen, überrumpelt, und in die Flucht gejagt wurden. Der König von Sardinien machte ihren Fehler durch ſeine Klugheit wieder gut, und die Alliirten trugen den Sieg bey Guaſtalla über die Oeſterreicher davon.

Don Carlos rückte zu gleicher Zeit * in das Königreich Neapolis ein, und ließ ſich daſelbſt huldigen. Montemar befeſtigte ſeinen Thron durch die Schlacht bey Bitonte. Viſconti und die Oeſterreicher wurden aus dieſem Königreiche gejagt, und Montemar ſchritt von der Eroberung von Neapolis zu der Einnahme von Sicilien. Er bekam Syrakus ein, und machte ſich Meiſter von Meßina, welches capitulirte, nachdem es einen ziemlichen Widerſtand gethan hatte.

In der Lombardey wurden die Oeſterreicher noch einmal bey Parma geſchlagen; und in der Campagne am Rhein gieng noch weit weniger

* 1735.

ger vor, als das vorige Jahr. Die Kaiſerliche Armee wurde mit zehntauſend Ruſſen verſtärkt. Der unruhige Seckendorf erhielt vom Prinzen Eugen ein Detachement von vierzigtauſend Mann, mit dem er über die Moſel marſchirte. Er traf die Franzöſiſche Armee bey der Abtey Clauſen an. Die Nacht richtete in beyden Lägern Verwirrung und Schrecken an, und die Truppen feuerten auf einander von beyden Seiten, ohne daß ſich Feinde blicken lieſſen. Den andern Tag gieng Coigni über die Moſel zurück, und lagerte ſich unter den Mauern von Trier. Seckendorf verfolgte ihn, und die beyden Generale erfuhren in ihren Lagern, daß die Friedenspräliminarien zwiſchen dem Kaiſer und dem Könige von Frankreich unterzeichnet wären. Die Negociation war insgeheim zwiſchen dem Grafen von Wied und dem Herrn Theil errichtet worden. Sie hatten ſich verglichen, daß Auguſt von Frankreich als König von Polen erkannt werden, Stanislaus alle ſeine Anſprüche auf dieſe Krone gegen das Herzogthum Lothringen, welches er Zeitlebens beſitzen, das aber nach ſeinem Tode an Frankreich zurückfallen ſollte, fahren laſſen, und daß man gegen dieſe Abtretung dem Herzoge von Lothringen, Eidam Karls VI. Toskana als eine Schadloßhaltung geben wollte. Der Kaiſer erkannte Don Carlos für einen König beyder Sicilien, und erhielt zum Erſatz dieſes Verluſts Parma und Placenz. Er wurde noch gezwungen, dem Könige von Sardinien Vigoevan abzutreten; wofür ihm Ludwig XV. die Garantie der Pragmatiſchen Sanction verſprach.

Der

Der Kaiſer und Frankreich machten dieſen Frieden, ohne ihre Alliirten zu Rathe zu ziehen.

Der König beſchwerte ſich, daß der Wiener Hof gar keine Maaßregeln mit dem Hofe von Verſailles genommen hätte, um die Erbfolge von Bergen in völlige Richtigkeit zu bringen. Dieſer Prinz hatte ſich von ſeiner Waſſerſucht wieder erholt; allein ſeine Leibeskräfte waren eben ſo erſchöpft, als die Kräfte ſeiner Seele. Er hatte indeſſen noch das Vergnügen, eine neue Colonie, welche er in Preuſſen angelegt hatte, glücklich fortkommen zu ſehen. Seit dem Jahre 1732. waren mehr als zwanzigtauſend Seelen, aus Eifer für die proteſtantiſche Religion, aus dem Bißthum Salzburg ausgewandert. Der Biſchof hatte einige von dieſen Unglückſeligen mehr mit einem blinden Religionseifer, als mit Klugheit verfolgt. Die Begierde, ſein Vaterland zu verlaſſen, ſteckte in kurzem, wie eine Peſt, das ganze Volk an. Endlich geſchah dieſe Emigration mehr aus einem Muthwillen, als aus einem Eifer für eine Sekte. Der König wieß dieſen Salzburgern, ohne ſich um die Urſachen ihrer Entweichung zu bekümmern, Wohnungen in Preuſſen an, und bevölkerte durch dieſes Mittel Gegenden, welche die Peſt unter der Regierung ſeines Vaters entvölkert hatte.

Kaum war der allgemeine Krieg geendiget, als gleich darauf ein neuer entſtund. Dieſer brach * an den äuſſerſten Gränzen von Europa und Aſien aus. Die Tartarn, welche unter dem Schutz der

* 1736.

der Türken stehen, streiften oft in das Russische Gebiete. Die Klagen, welche die Kaiserinn hierüber zu Constantinopel anbringen ließ, richteten nichts aus, und die Feindseligkeiten dauerten immer fort. Endlich wurde sie es überdrüßig, dergleichen gröbliche Beleidigungen länger zu ertragen, und sie verschaffte sich selbst Recht.

Lasci rückte gegen die Tartarn vor, und nahm Azof weg. Münnich drang in die Crimmische Tartarey ein, erstieg die Linien bey Precop, bemächtigte sich dieser Stadt, nahm Backzisaray ein, und verheerte die ganze Tartarey mit Feuer und Schwerd. Gleichwohl war der Mangel an Wasser und an Lebensmitteln, und die brennende Hitze dieses Himmelsstrichs Ursache, daß eine grosse Anzahl Moskowiter um das Leben kam. Münnichs Ehrgeiz rechnete die Menge Soldaten, die er seinem Ruhme aufopferte, für nichts. Allein seine Armee schmolz, und der äusserste elende Zustand, in welchem die Russen versetzt wurden, machte die Ueberwinder den Ueberwundenen ähnlich.

Um diese Zeit starb der letzte Herzog von Kurland aus dem Hause Kettler. Die Stände erwählten zum andern mal den Grafen von Sachsen. Allein die Kaiserinn beförderte Biron zu dieser Würde. Es war dieser ein Kurländischer Edelmann, der sich durch seinen Eifer für ihre Person sehr bey ihr beliebt gemacht hatte, und dessen Verdienste einzig und allein darinnen bestunden, daß er das Glück ihr zu gefallen hatte. Die Waffen dieser Prinzeßinn waren immer noch wider die

Türken

Türken glücklich. Münnich belagerte Ockzakof, welches dreytausend Janitscharen und zwey tausend Bürger vertheidigten. Eine Bombe, die er werfen ließ, steckte von ungefehr das Hauptpulvermagazin der Stadt in Brand, welches sogleich in die Luft flog und zu gleicher Zeit die meisten Häuser über den Haufen warf. Münnich machte sich diesen Augenblick zu Nutze, und ließ einen Hauptsturm auf den Ort wagen. Die Türken, die sich von ihrer Bestürzung nicht wieder erholen, noch sich auf einem engen Walle, an welchen Häuser, die im Brande stunden, stiessen, vertheidigen konnten, wußten nicht, ob sie das Feuer löschen, oder die Moskowiter abhalten sollten. In dieser Verwirrung wurde die Stadt mit dem Degen in der Faust erobert, und der unbändige Soldat übte alle Grausamkeiten darinnen aus, deren eine blinde Wuth nur fähig ist.

Das erste Glück der Russen gegen die Türken machte den Ehrgeiz der Oesterreicher rege. Man überredete den Kaiser, dies wäre die rechte Zeit, die Türken von Ungarn aus anzugreiffen; Würden sie zu gleicher Zeit von den Moskowitern von der Seite des schwarzen Meers in die Enge getrieben werden, so würde es um das Ottomannische Reich gethan seyn. Man trug sich sogar mit gewissen Weissagungen, durch welche vorher verkündigt wurde, daß der dem halben Monde fatale Zeitpunct vor der Thüre sey. Der Aberglaube that auch das Seinige dabey. Der Beichtvater Carls VI. stellte ihm vor, es wäre die Schuldigkeit eines katholischen Prinzen, alle 1737.

Feinde

Feinde der Christenheit auszurotten. Alle diese verschiedene Vorstellungen kamen eigentlich von niemanden weiter, als von der Kaiserinn, von Bartenſteinen, von Seckendorfen und vom Prinzen von Hildburghauſen her, welche ſich unter einander verbunden hatten, und heimlich alle dieſe Triebfedern in Bewegung ſetzten. Auf ſolche Art war der Haß und die Intriguen des Hofes Urſache, daß dieſer Krieg ohne hinlängliche Urſache beſchloſſen wurde, und der Kaiſer war gewiſſer maſſen erſtaunt, daß er ſich in denſelben eingeflochten ſahe. Der Großherzog von Toskana, ehemaliger Herzog von Lothringen, wurde zum Generaliſsimus der Kaiſerlichen Armeen ernennt. Seckendorf commandirte unter ihm, oder, eigentlicher zu reden, Seckendorf commandirte en Chef. Zu Anfang der Campagne nahmen die Kaiſerlichen Niſſa weg; und ſo weit erſtreckte ſich auch ihr ganzes Glück. Der Prinz von Hildburghauſen ließ ſich mit einem Detaſchement, das er zu Banjalucca commandirte, ſchlagen. Khevenhüller hob die Belagerung von Widdin auf, und wurde gewaltig von den Türken in die Enge getrieben, welche über den Timor ſetzten und in ſeine Arrieregarde fielen. Der Toſt Bacha nahm Niſſa wieder weg, und der Kaiſer ließ dem Doxat den Kopf wegſchlagen, weil er dieſen Ort übergeben hatte, ohne gehörigen Widerſtand zu thun.

Gegen das Ende des Jahres ſtarb die Königinn von Engelland, welche ſich durch die Gunſt, mit welcher ſie die Gelehrten beehrte, einen gewiſſen Ruhm zuwege gebracht hatte.

Die

Die folgende Campagne * war für die Moskowiter und für die Oesterreicher unglücklich. Münnich versuchte vergebens von der Seite von Bender in Bessarabien einzudringen. Dieses Land war von den Tartarn verwüstet, und er wagte sich nicht tiefer in dasselbe hinein zu gehen, indem er für seine Truppen eben das Unglück, das die Schweden daselbst erfahren hatten, besorgen mußte. Die Pest, welche ausserordentlich zu Ockzakof wütete, nöthigte ihn, diese Stadt zu verlassen, und Lascy konnte in der Krimmischen Tartarey nicht weiter vorrücken. Der üble Ausschlag, den der Krieg in Ungarn nahm, schlug dem Kaiser den Muth nieder. Er bedauerte den Verlust Eugens, der 1737. gestorben war, und dem er den Ruhm seiner Regierung zu danken hatte. Ist denn das Glück des Staats, sagte er, mit diesem Helden gestorben? Durch das schlechte Glück im Kriege erbittert, ließ er es seine Generale entgelten.

Seckendorf wurde auf das Schloß zu Grätz gefangen gesetzt, und Königseck erhielt das Commando über die Armee in Ungarn. Die Kaiserlichen wurden bey verschiedenen Gelegenheiten geschlagen. Die Türken nahmen Alt Orsova und Meadia weg, belagerten Neu Orsova, hoben aber die Belagerung auf, da sie bey Cornia waren zurück getrieben worden. Allein Königseck, der sich nach dem Siege zur Unzeit zurücke zog, gab ihnen Gelegenheit, die Belagerung von neuem wieder anzufangen. Neu Orsova

* 1738.

hielt sich nicht lange, und die Türken bekamen darinnen das ganze schwere Geschütz des Kaisers. Es fiel noch eine Schlacht bei Meadia vor, die eben so wenig entscheidend war, als die vorige, welche die Kaiserlichen verlohren.

1739. Der Kaiser, der durch seinen Verlust aufgebracht war, wußte nicht, wem er es entgelten lassen sollte. Er bestrafte seine Generale; allein die Entwürfe zu der Campagne waren dasjenige, was er hätte mißbilligen sollen. Die Erfahrung hat in denen Ungarischen Kriegen gelehret, daß alle Armeen, die sich von der Donau entfernet haben, unglücklich gewesen sind, weil sie sich zu gleicher Zeit von dem Ort ihrer Subsistenz entfernten. Wie Eugen mit den Türken Krieg führte, theilte er niemals seine Armee; und in diesen neuern Zeiten machte die Begierde, welche die Generale, die bey Hofe in Credit stunden, hatten, einzelne Truppe zu commandiren, daß die ganze Armee in lauter kleine Corps vertheilet, und nirgends furchtbar war. Die alten Maximen wurden vernachläßiget, und die Generale waren um desto mehr zu bedauern, weil sich der Hof durch die einander widersprechenden Befehle, die er ihnen zuschickte, in einer beständigen Ungewißheit hielte. Man nahm Königsecken das Commando, so wie seinen Vorfahren, und machte ihn, um ihn deswegen zu trösten, zum Oberhofmeister bey dem Kaiser. Olivier Wallis wurde zu seinem Nachfolger im Commando erwählt. Dieser Marschall schrieb an den König, und sagte in seinem Briefe: Der Kaiser hat mir das Commando über seine Armee anver-

anvertrauet. Der erste, der es vor mir gehabt hat, ist im Gefängnisse, der andre, dem ich nachfolge, ist zum Verschnittenen vor das Serail gemacht worden; Mir bleibt weiter nichts übrig, als daß mir zu Ende der Campagne der Kopf abgeschlagen wird.

Die Kaiserliche Armee zog sich, an die hunderttausend Mann stark, bey Belgrad zusammen. Die Türken waren zweymal stärker. Wallis marschirte auf den Feind los, ohne genau zu wissen, wie stark er war; und, ohne die geringste Anstalt gemacht zu haben, grif er mit seiner Cavalerie, durch einen holen Weg, ein starkes Corps Janitscharen, die hinter den Weinbergen und Zäunen bey dem Dorfe Krotzka postirt stunden, an, und wurde in diesem holen Wege geschlagen, ehe seine Armee zu rechter Zeit herbey kommen konnte. Diese wurde eben so unvorsichtiger Weise auf die Schlachtbank geliefert, indem die Türken auf sie feuern konnten, ohne selbst dem Feuer blos gestellt zu seyn. Mit Ende des Tages zogen sich die Kaiserlichen zurück, nachdem sie zwanzigtausend Mann auf dem Platze gelassen hatten. Hätte sie die Türkische Armee verfolget, so würde es um Wallis und das ganze Corps, das er commandirte, geschehen gewesen seyn. Dieser Marschall, der durch dies Unglück betäubet war, häufte seine Fehler, an statt sich zu fassen. Obgleich Neuperg mit einem grossen Detaschement zu ihm gestossen war, so hielt er sich doch nicht eher für sicher, als in den Retranschementern bey Belgrad, die er

noch dazu verließ, und bey Annäherung des Großveziers über die Donau zurück gieng. Die Türken, die auf ihrem Marsche keinen Widerstand vor sich fanden, belagerten Belgrad.

Das schlechte Glück der Kaiserlichen wurde durch die Vortheile der Russen wieder gleich gemacht. Die Moskowitische Armee, die unter Münnichs Commando glücklicher war, schlug die Türken bey Chozim, nahm diese Stadt weg, und drang durch die Moldau in die Wallachey ein, in der Absicht, zu den Kaiserlichen in Ungarn zu stossen. Allein der Kaiser, der über sein widriges Glück und über einen Krieg, der ihn mit Schande überhäufte, aufgebracht war, nahm seine Zuflucht zu der Vermittelung von Frankreich, um einen Frieden zu verschaffen. Der Herr von Villeneuve, Französischer Gesandter an der Pforte, begab sich in das Türckische Lager; und die Russen, welche über diesen Entschluß bestürzt waren, schickten einen Italiäner dahin, mit Nahmen Cagnoni.

Vom Kaiser wurde diese Negociation dem Grafen von Neuperg aufgetragen. Der Kaiser und der Großherzog von Toskana betrieben einer so sehr als der andre die Vollendung derselben. Des Marschalls Ordern lauteten also: er sollte Friede machen, es möchte kosten, was es wollte. Er war so unvorsichtig, daß er sich zu den Türken begab, ohne einige Sicherheit und ohne mit Passeports versehen zu seyn, die man allemal in ähnlichen Fällen verlanget. Er wurde gefangen genommen; die Furcht überfiel ihn, und er unterzeichnete

zeichnete den Frieden über Hals über Kopf. Es kostete dem Kaiser das Königreich Servien und die Stadt Belgrad. Das gesetzte Betragen des Cagnoni erhielt den Großvezier in den Schranken. Dieser Italiäner hatte so viel Geschicklichkeit, daß er zu gleicher Zeit einen Frieden für die Moskowiter schloß, von welchem die Bedingungen diese waren, das die Kaiserin Azof und alle ihre Eroberungen wieder zurück geben sollte.

Olivier Wallis irrte sich nicht sehr in dem Schicksale, welches er sich zum voraus eingebildet hatte. Er wurde auf die Festung Brünn gesetzt, und Neuperg, der noch weniger Schuld war, wurde nach der Citadelle von Glaz gebracht. Dieser Marschall hatte, wider die Ordern des Kaisers, positive Vorschriften vom Großherzoge, das Friedensgeschäfte zu beschleunigen. Dieser Prinz besorgte, sein Schwiegervater, der Kaiser, möchte vor Ende dieses Krieges sterben, und ihm, durch die streitige Erbfolge in den Erblanden, neue Feinde auf den Hals laden, denen er nicht im Stande zu widerstehen seyn möchte.

Bald hierauf gieng ein neuer Krieg in Süden zwischen Engelland und Spanien an. Die Ursache dazu gab der Schleifhandel, den die Englischen Kaufleute in den Häfen Spanischer Hoheit trieben. Der Gegenstand dieses Streits betrug etwan jährlich funfzigtausend Pistolen, und die Partheyen wandten beyderseits mehr als zehn Millionen auf, denselben auszuführen. Der König hatte an allen diesen Kriegen keinen Theil genommen. Er hatte niemanden weder Truppen

überlassen, noch von jemanden Subsidien angenommen. Ausserdem lebte er seit dem Anfalle von der Wassersucht, den er 1734. gehabt hatte, blos noch durch die Kunst der Aerzte. Gegen das Ende dieses Jahres wurde seine Gesundheit um ein ansehnliches schwächer. In diesem kränklichen Zustande schloß er eine Convention mit Frankreich, welches ihm die Garantie vom Herzogthume Bergen, die Stadt Düsseldorf, und einen Strich von einer guten Meile längst dem Rhein hinauf ausgenommen, zugestund. Er begnügte sich um desto leichter mit dieser Theilung, weil ihm der Verlust seiner Munterkeit alle Hofnung benahm, beträchtlichere Eroberungen zu machen.

Die Wassersucht, mit der er beschweret war, nahm merklich zu, und er starb endlich den 31. May 1740. mit der Standhaftigkeit eines Weltweisen, und der Gelassenheit eines Christen. Er behielt eine bewundernswürdige Gegenwart des Geistes bis an den letzten Augenblick seines Lebens, brachte seine Sachen in Ordnung als ein Staatsmann, untersuchte den Fortgang seiner Krankheit als ein Naturkündiger, und siegte über den Tod als ein Held. Er hatte sich 1707. mit Sophien Dorotheen, einer Prinzeßinn Georgens von Hannover, welcher hernach König von Engelland wurde, vermählet. Aus dieser Ehe wurden ihm gebohren Friedrich II. der ihm nachfolgte, die drey Prinzen, August Wilhelm, Ludwig Heinrich und Ferdinand; ferner Wilhelmine, Markgräfin von Bareith, Friederica, Markgräfin von Anspach, Charlotte, Herzoginn.

zogtinn von Braunschweig, Sophie, Mutter sin von Schwed, Ulrica, Königinn von Schwe den, und Amalia, Aebtißinn zu Quedlinburg.

Die Minister Friedrich Wilhelms verleiteten ihn, nach und nach vierzig Tractate und Conventionen zu schliessen, die wir, weil sie nicht von besonderer Erheblichkeit sind, nicht für nöthig erachtet haben anzuführen. Sie waren von der Mäßigung dieses Prinzen so weit entfernt, daß sie mehr auf die Vermehrung des Einbringens ihrer Aemter, als auf die Würde ihres Herrn sahen. Wir haben gleichfalls die Familienverdrüßlichkeiten dieses grossen Prinzen mit Stillschweigen übergangen. Man muß in Betrachtung der Tugenden eines solchen Vaters gegen die Fehler der Kinder einige Nachsicht haben. Die Staatsklugheit des Königs war jederzeit von seiner Gerechtigkeit unzertrennlich. Er war sehr beschäftiget, dasjenige, was er besaß, wohl zu regieren, als seine Herrschaft zu erweitern, jederzeit zur Vertheidigung, aber nie zum Unglück von Europa in Waffen. Er zog das Nützliche dem Angenehmen vor; er bauete mit Verschwendung für seine Unterthanen, und wendete nie die geringste Summe auf, um selbst bequemer zu wohnen. Er war vorsichtig in seinen Verbindungen, getreu in seinen Versprechungen, streng in seinen Sitten, scharf gegen die Sitten anderer, genau in Beobachtung der Kriegeszucht, und regierte seinen Staat nach eben den Gesetzen, als seine Armee. Er hatte von der menschlichen Natur eine so gute Vermuthung, daß er verlangte,

len die Geſetze zum Beſten der Völker eingeführet werden: muß man denn ſolche Ordnungen dulden, wodurch die Richter in die Umſtände geſetzt werden, daß ſie himmelſchreyende Sünden, wider welche die Menſchlichkeit ſich ſträubet, recht nach der Ordnung begehen?

In **Preuſſen** iſt die peinliche Frage, ſeit zwölf Jahren, abgeſchaffet worden. Man iſt nunmehr gewiß, daß man den Unſchuldigen nicht mit den Schuldigen verwechſeln werde; und deswegen wird die Gerechtigkeit nicht weniger ausgeübet.

Wir wollen nunmehr die auf nichts gewiſſes abzielende Geſetze, und ſolche Arten des Verfahrens, unterſuchen, welche einer Verbeſſerung benöthigt ſind.

In **Engelland** hatte man ein Geſetz, wodurch verboten wurde, zwey Weiber zugleich zu haben. Es wurde einer angeklagt, daß er fünf Weiber hätte. Da nun das Geſetz ſich nicht wegen dieſes Falles erklärete, und man es nach dem Buchſtaben auslegte, ſo kam er los. Das Geſetz hätte, damit es deutlich geweſen wäre, alſo lauten ſollen: Wer mehr als ein Weib nimmt, ſoll geſtraft werden, u. ſ. f. Die nicht * genugſam beſtimmten, und nach dem Buchſtaben ausgelegten Geſetze in **Engelland** haben die lächerlichſten Mißbräuche veranlaſſet.

Richtig

* **Murale.** Ein Mann hieb ſeinem Feinde die Naſe ab. Man wollte ihn deswegen beſtrafen, weil er einen Bürger verſtimmelt hätte. Allein er behauptete, daß das, was er abgehauen, kein Glied wäre; und das Parlament erklärte ſich hernach, durch eine Verordnung, daß man die Naſe als ein Glied betrachten ſollte.

Abhandlung von den Gründen, Gesetze einzuführen, oder abzuschaffen.

บทที่ ๑

ทั่วไป

เกี่ยวกับ

Diejenigen, welche eine genaue Kenntniß von der Art erlangen wollen, wie man Geſetze einführen, oder abſchaffen müſſe, können ſie ſonſt nirgends woher ſchöpfen, als aus der Geſchichte. In derſelben finden wir, daß alle Nationen ihre beſondern Geſetze gehabt haben; daß dieſe Geſetze nach und nach eingeführet worden ſind; und daß die Menſchen allemal viel Zeit nöthig gehabt haben, um zu etwas vernünftigem zu gelangen. Wir finden in derſelben, daß diejenigen Geſetzgeber, deren Geſetze am längſten fortgedauert, das gemeine Beſte zum Zwecke gehabt, und die Gemüthsart des Volks, deſſen Regierungsart ſie bildeten, am beſten gekannt haben.

Dieſes ſind Betrachtungen, wodurch wir bewogen werden, uns in einige Unterſuchungen, in Anſehung der Geſchichte der Geſetze ſelbſt, und in Anſehung der Art einzulaſſen, wie ſie in den geſitteten Ländern eingeführet worden ſind.

Es

Es scheint erweislich zu seyn, daß die Hausväter die ersten Gesetzgeber gewesen sind. Es war nöthig, eine Ordnung in ihren Häusern einzuführen, und dadurch sind sie ohne Zweifel bewogen worden, Hausgesetze zu machen. Seit diesen ersten Zeiten, und da die Menschen anfiengen, sich in Städten zusammen zu thun, würden die Gesetze solcher besonderer Gerichtsbarkeiten für eine zahlreichere Gesellschaft unzulänglich befunden.

Die Bosheit des menschlichen Herzens, welche in der Einsamkeit gleichsam erstarret zu seyn scheint, lebet durch den Umgang der Welt wiederum auf. Verschaffet die Gesellschaft der Menschen, wodurch die ähnlichen Character zusammen gebracht werden, tugendhaften Personen Mitgesellen: so giebt sie auch den Boshaften Mitschuldige.

Die Anordnungen nahmen in den Städten zu; es entstunden neue Laster; und die Hausväter, denen an der Unterdrückung derselben am meisten gelegen war, wurden, um ihrer Sicherheit willen, mit einander einig, daß sie sich dieser Ueberschwemmung widersetzen wollten. Man machte also Gesetze bekannt, und setzte Obrigkeiten ein, die über die Beobachtung derselben halten sollten. So groß ist die Verderbniß des menschlichen Herzens, daß man, um ihm ein ruhiges und glückliches Leben zu verschaffen, genöthigt wurde, es dazu durch die Gewalt der Gesetze zu zwingen!

Die ersten Gesetze halfen nur den grossen Verdrüßlichkeiten ab. Durch die bürgerlichen Gesetze wurden der Dienst der Götter, die Theilung der Länder, die Eheverträge, und die Erbfolgen, bestimmet.

stimmet. Die peinlichen Gesetze waren nur gegen solche Verbrechen strenge, vor deren Folgen man sich am meisten fürchtete. Wenn nachgehends unerwartete Unbequemlichkeiten hinzu kamen: so gaben neue Unordnungen zu neuen Gesetzen Anlaß.

Aus der Vereinigung der Städte entstunden freye Staaten; und ihre Regierungsart veränderte oftmals ihre Gestalt wegen der Neigung, die alle menschliche Dinge zur Abwechselung haben. Das Volk wurde der Demokratie müde, wendete sich daher zur Aristokratie, und nahm endlich dafür wohl gar eine monarchische Regierungsart an. Solches konnte auf zweyerley Art geschehen: Entweder, wenn das Volk sein Vertrauen auf die erhabene Tugend eines seiner Bürger setzte; oder wenn irgend ein Ehrgeiziger durch List die höchste Gewalt an sich brachte. Es finden sich wenig Staaten, die nicht solche verschiedene Regierungsarten gehabt haben sollten; aber alle haben verschiedene Gesetze gehabt.

Osiris ist der erste Gesetzgeber, dessen in der weltlichen Geschichte Meldung geschiehet. Er war König von Egypten, und führte daselbst seine Gesetze ein. Die Fürsten selbst waren denselben unterworfen. Diese Gesetze, welche die Regierungsart des Reichs bestimmten, erstreckten sich auch auf das Verhalten der Mitbürger. Herodotus. Diodorus aus Sicilien.

Die Könige erwarben sich die Liebe ihrer Unterthanen nur in sofern, als sie sich den Gesetzen gemäß erzeigten. Osiris * setzte dreyßig Richter ein. Der Vornehmste darunter, trug am Halse das

* Einige Schriftsteller setzen die Isis hinzu.

das Bild der Wahrheit an einer göldenen Kette. Es war ein Zeichen, daß man seine Sache gewonnen hatte, wenn man durch dieses Bild berühret wurde.

Osiris ordnete den Gottesdienst, die Theilung der Länder, und den Unterschied der Stände an. Er wollte nicht, daß man jemanden wegen seiner Schulden in Verhaft nehmen sollte. Alle Verführungen der Redekunst waren aus den Gerichten verbannet. Die Egypter verpfändeten ihren Gläubigern die Leichname ihrer Väter; und es war die gröſte Schande, wenn sie dieselben nicht vor ihrem Tode wiederum einlöseten. Dieser Gesetzgeber hielt es noch nicht für genug, die Menschen in ihrem Leben zu bestrafen; er setzte auch ein Gerichte ein, welches sie nach ihrem Tode verurtheilen muſte, damit die Schmach, die mit ihrer Verdammung verbunden war, den Lebendigen zu einer Reizung zur Tugend dienen möchte.

Rollins alte Historie. Nach den Gesetzen der Egyptier sind die Gesetze der Candier die älteſten. Minos war ihr Gesetzgeber. Er gab sich für einen Sohn Jupiters aus, und versicherte, damit er seinen Gesetzen um so viel mehr Ansehen verschaffen möchte, daß er sie von seinem Vater empfangen hätte.

Plutarch. Der König von Lacedämon, Lykurg, bediente sich der Gesetze des Minos, und fügte noch einige von den Gesetzen des Osiris hinzu, die er selbst auf seiner Reise nach Egypten gesammelt hatte. Er verbannete aus seiner Republik, Gold, Silber, alle Münzen, und die überflüſigen Künste, und

und theilte das Land in gleichen Theilen unter die Bürger aus.

Dieſer Geſetzgeber, welcher die Abſicht hegete, Krieger zu ziehen, verlangte, daß ihr Muth durch keine Art von Leidenſchaften geſchwächet werden ſollte. Deswegen geſtattete er die Gemeinſchaft der Weiber unter den Bürgern. Der Staat wurde ſolchergeſtalt bevölkert, ohne die Bürger allzuſehr an die ſüſſen und zärtlichen Bande der Ehe zu binden. Alle Kinder wurden auf Koſten des Staats erzogen. Wenn die Eltern beweiſen konnten, daß ihre Kinder ungeſund gebohren worden: ſo durften ſie dieſelben tödten. Lykurg glaubte, ein Menſch, der nicht im Stande wäre, die Waffen zu führen, verdiente auch nicht zu leben.

Er verordnete, daß die Ilotten, eine Art Sklaven, den Acker bauen ſollten; die Spartaner hingegen ſollten ſich nur mit denjenigen Uebungen beſchäftigen, die ſie zum Krieg geſchickt machten.

Die Jugend von beyderley Geſchlechte übte ſich im Ringen, ganz nackend, und auf einem öffentlichen Platze.

Ihre Mahlzeiten waren ordentlich eingerichtet; und alle Bürger, ohne Unterſchied der Stände, ſpeiſeten zuſammen.

Es war den Fremden verboten, ſich zu Sparta aufzuhalten, damit nicht durch ihre Sitten diejenigen verderbt werden möchten, welche Lykurg eingeführet hatte.

Man

Man bestrafte nur dumme Diebe. Lykurg wollte einen kriegerischen Staat bilden; und es gelung ihm auch.

Plutarch, im Leben Solons, Anmerkungen Daciers.

Drako * war zwar der erste Gesetzgeber der Athenienser, allein seine Gesetze waren so strenge, daß man sagte, sie wären vielmehr mit Blute, als mit Dinte, geschrieben.

Wir haben gesehen, wie die Gesetze in Egypten und Sparta eingeführet worden sind. Nunmehr wollen wir sehen, wie man sie zu Athen verbessert hat.

Die Unordnungen, welche in dem Gebiete Attika herrscheten, und die traurigen Folgen, von denen sie Vorboten waren, verursachten, daß man seine Zuflucht zu einem weisen Mann nahm, der allein so viele Mißbräuche abstellen konnte. Die Armen, welche wegen ihrer Schulden, durch die grausamen Bedrängungen der Reichen, vieles erdulden müssen, suchten sich ein Oberhaupt zu erwählen, welches sie von der Tyranney ihrer Gläubiger befreyen könnte.

Unter solchen Zwistigkeiten wurde Solon, mit allgemeiner Uebereinstimmung, zum Stadtvogt, und höchsten Schiedsrichter, ernennet. Die Reichen nahmen ihn, wie Plutarch sagt, sehr gerne als einen Reichen an: und die Armen als einen ehrlichen und rechtschaffenen Mann.

Solon

* Drako bestrafte kleine Fehler wie dem Tode, und ließ sogar lebloſe Dinge verurtheilen. Also wurde eine Bildsäule, die bey ihrem Umfallen jemanden beschädigt hatte, aus der Stadt verbannet.

Solon ließ die Schuldner los, und bewilligte den Bürgern die Freyheit, Teſtamente zu machen.

Er geſtattete den Weibern, die untüchtige Männer hatten, ſich unter ihren Anverwandten andere auszuſuchen.

Vermöge dieſer Geſetze wurde der Müßiggang beſtrafet; und diejenigen wurden losgeſprochen, die einen Ehebrecher umbrachten. Man durfte auch die Vormundſchaft über die Kinder nicht den nächſten Erben anvertrauen.

Diejenigen, die einem Einäugigen ſein Auge ausgeſtochen hatten, wurden verurtheilet beyde Augen zu verlieren. Lüderliche Perſonen durften in den Verſammlungen des Volks nicht reden.

Solon gab kein Geſetz wider den Vatermord. Dieſes Verbrechen ſchien ihm unerhört zu ſeyn. Er glaubte, man würde es durch Geſetze vielmehr lehren, als verhindern.

Er verlangte, daß ſeine Geſetze in dem hohen Gericht zu **Athen** niedergeleget werden ſollten. Dieſer Rath, den **Cekrops** geſtiftet hatte, und der Anfangs aus 30. Richtern beſtund, wurde nunmehr bis auf 500. vermehret. Das hohe Gericht verſammlete ſich in der Nacht. Die Sachwalter führten daſelbſt ihre Sachen ohne Kunſt; und es war ihnen verboten, die Leidenſchaften zu erregen. Wörterbuch des Moreri. Rollin. Plutarch.

Die **Athenienſiſchen** Geſetze kamen hierauf nach **Rom**. Weil aber die Geſetze dieſes Reichs nachgehends auf alle Völker gebracht wurden, welche die **Römer** bezwangen: ſo wird es nö-

thig seyn, daß wir uns hiebey etwas länger aufhalten.

Titus Livius. Plutarch. Cicero. Dionysius, aus Halikarnasse, in den römischen Alterthümern.

Romulus war der Erbauer von **Rom**, und der erste Gesetzgeber daselbst. Folgendes Wenige ist uns noch von den Gesetzen dieses Fürsten übrig geblieben.

Er verlangte, daß die Könige eine unumschränkte Gewalt in Gerichts- und Religionssachen haben sollten; man sollte den Fabeln von den Göttern keinen Glauben beymessen; man sollte von ihnen heilige und gottselige Gedanken hegen, und einem glückseligen Wesen nichts unehrbares zueignen. **Plutarch** setzet hinzu, es würde eine Gottlosigkeit seyn, wenn man glauben wollte, daß die Gottheit an den Reizungen einer sterblichen Schönheit ein Vergnügen hätte. Dieser so wenig abergläubische König verordnete aber doch, daß man nichts unternehmen sollte, ohne zuvor die Wahrsager zu Rathe gezogen zu haben.

Romulus setzte den Adel in den hohen Rath, und gemeine Bürger zu Viertelherrn. Die Leibeigenen in seinem Staate wurden von ihm gar nicht gerechnet.

Die Ehemänner hatten das Recht, ihre Weiber mit dem Tode zu bestrafen, wenn sie des Ehebruchs, oder der Trunkenheit, überführet wurden.

Die Gewalt der Väter über Kinder war ganz ohne Schranken. Es war ihnen erlaubt, ihre Kinder zu tödten, wenn sie ungestaltet gebohren wurden. Man bestrafte die Vatermörder mit dem Tode. Ein Schutzherr, der den in Schutz genommenen bevortheilte, wurde verabscheuet. Eine

Stief-

Abhandlung
von
den Gründen,
Gesetze einzuführen,
oder
abzuschaffen.

ประกาศ

ของ

กรมพระยาดำรงราชานุภาพ

เรื่อง

ตั้งสภากาชาดสยาม

Diejenigen, welche eine genaue Kenntniß von der Art erlangen wollen, wie man Geſetze einführen, oder abſchaffen müſſe, können ſie ſonſt nirgends woher ſchöpfen, als aus der Geſchichte. In derſelben finden wir, daß alle Nationen ihre beſondern Geſetze gehabt haben; daß dieſe Geſetze nach und nach eingeführet worden ſind; und daß die Menſchen allemal viel Zeit nöthig gehabt haben, um zu etwas vernünftigem zu gelangen. Wir finden in derſelben, daß diejenigen Geſetzgeber, deren Geſetze am längſten fortgedauert, das gemeine Beſte zum Zwecke gehabt, und die Gemüthsart des Volks, deſſen Regierungsart ſie bildeten, am beſten gekannt haben.

Dieſes ſind Betrachtungen, wodurch wir bewogen werden, uns in einige Unterſuchungen, in Anſehung der Geſchichte der Geſetze ſelbſt, und in Anſehung der Art einzulaſſen, wie ſie in den geſitteten Ländern eingeführet worden ſind.

Es

Es scheint erweislich zu seyn, daß die Hausväter die ersten Gesetzgeber gewesen sind. Es war nöthig, eine Ordnung in ihren Häusern einzuführen, und dadurch sind sie ohne Zweifel bewogen worden, Hausgesetze zu machen. Seit diesen ersten Zeiten, und da die Menschen anfiengen, sich in Städten zusammen zu thun, würden die Gesetze solcher besonderer Gerichtsbarkeiten für eine zahlreichere Gesellschaft unzulänglich befunden.

Die Bosheit des menschlichen Herzens, welche in der Einsamkeit gleichsam erstarret zu seyn scheint, lebet durch den Umgang der Welt wiederum auf. Verschaffet die Gesellschaft der Menschen, wodurch die ähnlichen Character zusammen gebracht werden, tugendhaften Personen Mitgesellen: so giebt sie auch den Boshaften Mitschuldige.

Die Anordnungen nahmen in den Städten zu; es entstunden neue Laster; und die Hausväter, denen an der Unterdrückung derselben am meisten gelegen war, wurden, um ihrer Sicherheit willen, mit einander einig, daß sie sich dieser Ueberschwemmung widersetzen wollten. Man machte also Gesetze bekannt, und setzte Obrigkeiten ein, die über die Beobachtung derselben halten sollten. So groß ist die Verderbniß des menschlichen Herzens, daß man, um ihm ein ruhiges und glückliches Leben zu verschaffen, genöthigt wurde, es dazu durch die Gewalt der Gesetze zu zwingen!

Die ersten Gesetze halfen nur den grossen Verdrüßlichkeiten ab. Durch die bürgerlichen Gesetze wurden der Dienst der Götter, die Theilung der Länder, die Eheverträge, und die Erbfolgen, bestimmet.

stimmet. Die peinlichen Gesetze waren nur gegen solche Verbrechen strenge, vor deren Folgen man sich am meisten fürchtete. Wenn nachgehends unerwartete Unbequemlichkeiten hinzu kamen: so gaben neue Unordnungen zu neuen Gesetzen Anlaß.

Aus der Vereinigung der Städte entstunden freye Staaten; und ihre Regierungsart veränderte oftmals ihre Gestalt wegen der Neigung, die alle menschliche Dinge zur Abwechselung haben. Das Volk wurde der Demokratie müde, wendete sich daher zur Aristokratie, und nahm endlich dafür wohl gar eine monarchische Regierungsart an. Solches konnte auf zweyerley Art geschehen: Entweder, wenn das Volk sein Vertrauen auf die erhabene Tugend eines seiner Bürger setzte; oder wenn irgend ein Ehrgeiziger durch List die höchste Gewalt an sich brachte. Es finden sich wenig Staaten, die nicht solche verschiedene Regierungsarten gehabt haben sollten; aber alle haben verschiedene Gesetze gehabt.

Osiris ist der erste Gesetzgeber, dessen in der weltlichen Geschichte Meldung geschiehet. Er war König von Egypten, und führte daselbst seine Gesetze ein. Die Fürsten selbst waren denselben unterworfen. Diese Gesetze, welche die Regierungsart des Reichs bestimmten, erstreckten sich auch auf das Verhalten der Mitbürger. Herodotus. Diodorus aus Sicilien.

Die Könige erwarben sich die Liebe ihrer Unterthanen nur in sofern, als sie sich den Gesetzen gemäß erzeigten. Osiris * setzte dreyßig Richter ein. Der Vornehmste darunter, trug am Halse das

* Einige Schriftsteller setzen die Isis hinzu.

das Bild der Wahrheit an einer güldenen Kette. Es war ein Zeichen, daß man seine Sache gewonnen hatte, wenn man durch dieses Bild berühret wurde.

Osiris ordnete den Gottesdienst, die Theilung der Länder, und den Unterschied der Stände an. Er wollte nicht, daß man jemanden wegen seiner Schulden in Verhaft nehmen sollte. Alle Verführungen der Redekunst waren aus den Gerichten verbannet. Die Egypter verpfändeten ihren Gläubigern die Leichname ihrer Väter; und es war die gröſste Schande, wenn sie dieselben nicht vor ihrem Tode wiederum einlöseten. Dieser Gesetzgeber hielt es noch nicht für genug, die Menschen in ihrem Leben zu bestrafen; er setzte auch ein Gerichte ein, welches sie nach ihrem Tode verurtheilen muſste, damit die Schmach, die mit ihrer Verdammung verbunden war, den Lebendigen zu einer Reizung zur Tugend dienen möchte.

Rollins alte Histo-rie. Nach den Gesetzen der Egyptier sind die Gesetze der Candier die ältesten. Minos war ihr Gesetzgeber. Er gab sich für einen Sohn Jupiters aus, und versicherte, damit er seinen Gesetzen um so viel mehr Ansehen verschaffen möchte, daß er sie von seinem Vater empfangen hätte.

Plutarch. Der König von Lacedämon, Lykurg, bediente sich der Gesetze des Minos, und fügte noch einige von den Gesetzen des Osiris hinzu, die er selbst auf seiner Reise nach Egypten gesammelt hatte. Er verbannete aus seiner Republik, Gold, Silber, alle Münzen, und die überflüſsigen Künste,

und

und theilte das Land in gleichen Theilen unter die Bürger aus.

Dieser Gesetzgeber, welcher die Absicht hegete, Krieger zu ziehen, verlangte, daß ihr Muth durch keine Art von Leidenschaften geschwächet werden sollte. Deswegen gestattete er die Gemeinschaft der Weiber unter den Bürgern. Der Staat wurde solchergestalt bevölkert, ohne die Bürger allzusehr an die süssen und zärtlichen Bande der Ehe zu binden. Alle Kinder wurden auf Kosten des Staats erzogen. Wenn die Eltern beweisen konnten, daß ihre Kinder ungesund gebohren worden: so durften sie dieselben tödten. Lykurg glaubte, ein Mensch, der nicht im Stande wäre, die Waffen zu führen, verdiente auch nicht zu leben.

Er verordnete, daß die Ilorten, eine Art Sklaven, den Acker bauen sollten; die Spartaner hingegen sollten sich nur mit denjenigen Uebungen beschäftigen, die sie zum Krieg geschickt machten.

Die Jugend von beyderley Geschlechte übte sich im Ringen, ganz nackend, und auf einem öffentlichen Platze.

Ihre Mahlzeiten waren ordentlich eingerichtet; und alle Bürger, ohne Unterschied der Stände, speiseten zusammen.

Es war den Fremden verboten, sich zu Sparta aufzuhalten, damit nicht durch ihre Sitten diejenigen verderbt werden möchten, welche Lykurg eingeführet hatte.

Man

Zeitrechnung. Der König von **Burgund**, **Gondebald**, ließ eine Verordnung ausgehen, vermöge deren er denenjenigen, die sich mit einem Eide nicht begnügen wollten, einen Zweykampf auflegete.

In den alten Zeiten hatten die Lehensherren das Recht der höchsten Gewalt in Rechtssachen, und man konnte von ihnen auf einen höhern Richter sich nicht berufen.

De Thou. Unter der Regierung **Ludwigs**, des **Dicken**, wurde die höchste und königliche Gerichtsbarkeit in **Frankreich** eingeführet. Nachgehends finden wir, daß **Carl IX.** die Absicht hegete, die Gesetze zu verbessern, und ihr Verfahren zu verkürzen. Man sieht dieses aus einer Verordnung von **Moulins**. Es ist merkwürdig, daß weise Gesetze in den Zeiten der Unruhen gegeben worden sind. Allein der Kanzler, de l'**Hopital**, wachete für das Wohl des Vaterlandes, wie der Präsident **Henault** spricht. **Ludwig XIV.** ließ endlich alle Gesetze, von dem **Klodoväus** an, bis auf ihn, in ein Gesetzbuch zusammen tragen, welches man nach seinem Namen, des **Ludwigs** Gesetzbuch, nennete.

Rapin. Thoyras Einleitung. Die **Britten**, welche die **Römer** eben so, wie die **Gallier**, unter das Joch brachten, nahmen gleichfalls Gesetze von ihren Ueberwindern an.

Ehe diese Völker unter das Joch gebracht wurden, wurden sie von den **Druiden** regieret, deren Lehrsätze eben so viel galten, als Gesetze.

Die

Die Hausväter bey diesen Völkern hatten, in Ansehung ihrer Weiber und Kinder, das Recht über Leben und Tod. Alle fremde Handlung war ihnen verboten. Sie erwürgten die Kriegsgefangenen, und opferten sie ihren Göttern.

Die **Römer** behaupteten sich auf den Inseln bey ihrer Macht, und bey ihren Gesetzen, bis auf die Regierung des **Honorius**. Von diesem wurden die **Engelländer**, im Jahre 410. durch eine feyerliche Urkunde, freygesprochen.

Die *Pikten, als Bundesgenossen der **Schottländer**, griffen sie nachgehends an. Die **Britten**, welche von den **Römern** nur schwache Hülfe erhielten, und von ihren Feinden immer geschlagen wurden, nahmen ihre Zuflucht zu den **Sachsen**. Diese brachten, nach einem 150. jährigen Kriege die ganze Insel unter das Joch, und wurden aus Gehülfen Herren der Einwohner.

Die **Angelsachsen** führeten in **Großbrittannien** ihre Gesetze ein, nämlich eben diejenigen, die von alten Zeiten her in **Deutschland** üblich gewesen waren. Sie theileten **Engelland** in sieben Königreiche, wovon jegliches seine besondere Regierung hatte. Sie hielten zusammen allgemeine ** Versammlungen, die aus den Grossen, dem Volke, und dem Bauernstande bestunden. Die Gestalt dieser Regierung, die zugleich monarchisch, aristo-

* Die Pikten kamen aus dem Meklenburgischen.

** Diese Versammlungen wurden Wittenagemot, oder ein Rath der Weisen, genennet. Die Regierung erhielt daher den Namen einer Heptarchie.

aristokratisch und demokratisch war, ist bis auf unsere Zeiten beybehalten worden. Die höchste Gewalt ist noch itzo unter den König, das Oberhaus, und das Unterhaus getheilet.

Alfred, der Grosse, gab Engelland die ersten Gesetze, die in ein Buch gesammlet wurden. Ob sie schon sonst gelinde waren: so war doch dieser Fürst unerbittlich gegen solche obrigkeitliche Personen, die man überführen konnte, daß sie sich hatten bestechen lassen. In der Geschichte wird angemerket, daß er in einem einzigen Jahre 44. Richter hat henken lassen, welche dawider gesündiget hatten.

Rapin Thoyras, im Jahre 890.

Nach dem Gesetzbuch Alfreds, des Grossen, mußte ein jeglicher Engelländer, der eines Verbrechens beschuldigt worden war, von seinem Oberparlamentsherrn gerichtet werden; und die Nation hat dieses Vorrecht noch itzo.

Engelland bekam eine neue Gestalt, nachdem Wilhelm, Herzog von der Normandie,* es erobert hatte. Dieser Ueberwinder errichtete neue Obergerichte, wovon das Echiquier, oder höchste Gericht, noch itzo vorhanden ist. Diese Gerichte folgeten der Person des Königs. Er trennete die geistliche Gerichtsbarkeit von der weltlichen; und unter seinen Gesetzen, die er in der normännischen Sprache ausgehen ließ, war das strengste ein Verbot der Jagd, bey Strafe der Verstümmelung, oder auch des Todes selbst.

Seit

* Der im Jahr 1066. zu London gekrönet wurde.

Seit Wilhelm, dem Eroberer, haben die Könige, seine Nachfolger, verschiedene Verordnungen ausgehen lassen.

Heinrich I. mit dem Beynamen Beauclerk, gestattete den adelichen Erben, Besitz von den ihnen zugefallenen Gütern zu nehmen, ohne dem Fürsten das geringste dafür zu bezahlen. Er erlaubte auch den Adel, sich, ohne Einwilligung des Fürsten, zu vermählen. Im Jahre 1100.

Wir finden hiernächst, daß der König Stephan, vermöge einer Urkunde, die er ausgehen ließ, bekannt hat, daß er seine Gewalt von dem Volke und der Geistlichkeit habe. Er bestätigte zugleich die Vorrechte der Kirchen, und schaffte die strengen Gesetze Wilhelm des Eroberers ab. Im Jahre 1136.

Nachgehends bewilligte Johannes ohne Land seinen Unterthanen die so genannte Magna Charta, die aus 62. Artikeln bestehet. Rapin Thoyras, 2tes Buch.

Die vornehmsten Artikel betreffen Lehenssachen, und das Antheil der Wittwen. Es wird verboten, diese zur zweyten Ehe zu zwingen. Sie werden aber doch verpflichtet, sich nicht ohne Erlaubniß ihres Lehensherrn wieder zu vermählen. In diesen Gesetzen werden auch Gerichte an gewissen Orten feste gestellet. Dem Parlamente wird verboten, ohne Bewilligung der Kammer der Gemeinen, Auflagen zu machen; es wäre denn, um den König loszukaufen, oder seinen Prinzen zum Ritter zu machen, oder seine Prinzessinn auszustatten. Es wird verordnet, daß niemand gefangen gesetzet, seiner Güter beraubet, oder getödtet werden solle; es Im Jahre 1215.

wäre

wäre denn, daß er zuvor, nach den Geſetzen des Landes, von den Oberparlamentsherren verurtheilet wäre. Ueber dieſes machet der König ſich anheiſchig, niemanden die Gerechtigkeit zu verkaufen, oder zu verweigern.

Im Jahre 1275. Die **Weſtmünſteriſchen** Geſetze, welche **Eduard I.** hat ausgehen laſſen, waren nur eine Erneurung der Magna Charta; auſſer, daß er Leibeigenen verbot, Ländereyen an ſich zu bringen, und daß er die Jüden aus dem Königreiche verbannete.

Obſchon **Engelland** viel weiſe Geſetze hat: ſo iſt es doch vielleicht unter allen **europäiſchen** Ländern dasjenige, wo am wenigſten darüber gehalten wird. **Rapin Thoyras** merket ſehr wohl an, daß die Gewalt des Königs, durch einen Fehler der Regierung, ohne Unterlaß mit der Gewalt des Parlaments ſtreitig iſt: daß ſie immer auf einander Achtung geben, um ihr Anſehen entweder zu behaupten, oder zu erweitern. Der König, und diejenigen, welche die Nation vorſtellen, werden dadurch von der Sorgfalt abgezogen, die ſie anwenden ſollten, um die Gerechtigkeit zu behaupten. Dieſe unruhige und ſtürmiſche Regierung verändert ihre Geſetze, ohne Unterlaß durch Parlamentsakten, nachdem es die Umſtände und Zwiſchenfälle erfordern. Daraus folget, daß **Engelland** mehr, als irgend ein ander Königreich, eine Verbeſſerung in ſeinen Geſetzen nöthig hat.

Wir haben nur noch zwey Worte von **Deutſchland** zu ſagen. Wir bekamen die Geſetze der **Römer**, da dieſe **Deutſchland** eroberten; und

wir

wir behielten sie, weil die Kaiser Welschland verliessen, und den Siz ihres Reichs bey uns aufschlugen. Indessen findet man doch keinen Krais, kein Fürstenthum, so klein es auch seyn mag, welches nicht verschiedene hergebrachte Gebräuche hätte; und diese haben, durch die Länge der Zeit, die Kraft der Gesetze erhalten.

Nachdem wir nun die Art gezeiget haben, wie die Gesetze bey den meisten gesitteten Völkern eingeführet worden sind: so wollen wir noch dieses anmerken, daß man in allen Ländern, wo solches, mit Beystimmung der Bürger, geschehen ist, durch die Noth dazu gezwungen worden ist; daß in eroberten Ländern die Ueberwundenen die Gesetze der Sieger haben annehmen müssen; daß diese Gesetze aber doch durchgängig auf gleiche Weise vermehret worden sind. Verwundert man sich darüber, wenn man, dem ersten Anblicke nach, sieht, daß die Völker nach so vielen verschiedenen Gesetzen regieret werden können: so wird man sich nicht mehr verwundern, wenn man anmerket, daß diese Gesetze, in Ansehung des Wesentlichen, einander fast gleich sind. Ich verstehe diejenigen Gesetze, welche, zu Erhaltung der Gesellschaft, die Verbrechen bestrafen.

Wir bemerken über dieses, wenn wir das Verfahren der weisesten Gesetzgeber untersuchen, daß die Gesetze nach der Regierung und Gemüthsbeschaffenheit des Volkes, für welches sie bestimmet sind, eingerichtet werden müssen; daß die besten Gesetzgeber die gemeine Glückseligkeit zum Endzwecke gehabt haben; und daß überhaupt alle

Gesetze,

Geſetze, die der natürlichen Billigkeit am gemäſſeſten ſind, etwas weniges ausgenommen, die beſten ſind.

Da Lykurg ein ehrgeiziges Volk fand: ſo gab er ihm Geſetze, die ſich mehr für Krieger als für Bürger, ſchickten. Er verbannete das Gold aus ſeinem Staate, weil der Eigennutz, unter allen Laſtern, der Ruhmbegierde am meiſten entgegen iſt.

Plutarch, im Leben Solons.

Solon ſagte ſelbſt, daß er den Athenienſern nicht die vollkommenſten Geſetze gegeben hätte; aber doch die beſten, die ſie anzunehmen fähig wären. Dieſer Geſetzgeber zog nicht allein die Gemüthsbeſchaffenheit des Volks in Erwegung: ſondern auch die Lage der Stadt Athen, die ſich an dem Ufer des Meeres befand. Deswegen beſtrafte er den Müßiggang, und ermunterte den Fleiß. Er verbot nicht das Gold und Silber, weil er vorher ſahe, daß ſein Staat nicht anders, als durch eine blühende Handlung, groß und mächtig werden könnte.

Die Geſetze müſſen allerdings mit der Gemüthsart der Völker übereinſtimmen: ſonſt kann man nicht hoffen, daß ſie fortdauern werden. Das römiſche Volk verlangte eine demokratiſche Regierung. Alles, was dieſe Geſtalt der Regierung verändern konnte, war ihm verhaßt. Daher entſtunden ſo viele Bewegungen wegen des Geſetzes, wegen der Eintheilung der Aecker. Das Volk ſchmeichelte ſich, daß, durch die Theilung der Ländereyen, eine Art von Gleichheit in den Glücksumſtänden der Bürger eingeführet werden würde. Daher

her kam es auch, daß so viele Unruhen wegen der Tilgung der Schulden entstunden. Denn die Gläubiger, welches vornehme Personen waren, giengen mit ihren Schuldnern, die zu den gemeinen Bürgern gehöreten, unbarmherzig um; und nichts machet die Verschiedenheit unter den Ständen verhaßter, als die Tyranney, welche die Reichen, ungestraft, über die Armen ausüben.

Man findet in allen Ländern drey Arten von Gesetzen; nämlich solche, welche die Staatskunst und die Regierung angehen; solche, welche die Sitten betreffen, und die Lasterhaften bestrafen: und endlich bürgerliche Gesetze, wodurch die Erbfolgen, die Vormundschaften, die Zinsen, und die Verträge bestimmet werden. Die Gesetzgeber, welche in Monarchien Gesetze einführen, sind gemeiniglich selbsten unumschränkt. Sind ihre Gesetze gelinde und billig: so dauern sie von sich selbst fort. Alle Privatpersonen finden dabey ihren Vortheil. Sind sie aber strenge und tyrannisch: so werden sie gar bald abgeschaffet, weil sie durch Gewalt unterstützet werden müssen, und weil der Tyrann allein wider ein ganzes Volk ist, welches er nur zu unterdrücken suchet.

In verschiedenen freyen Staaten, wo Privatpersonen Gesetzgeber gewesen sind, haben ihre Gesetze nur in so fern einen glücklichen Fortgang gehabt, als sie ein richtiges Gleichgewicht zwischen der Gewalt der Obrigkeit, und der Freyheit der Bürger fest setzen konnten.

Nur in denjenigen Gesetzen, welche die Sitten betreffen, handeln die Gesetzgeber gemeiniglich nach

einerley Grundsätzen, ausser, daß sie wider ein Verbrechen immer strenger sind, als wider ein anders. Dieses rühret, ohne Zweifel, daher, weil sie gewußt haben, zu was für Lastern das Volk am meisten geneigt war.

Da die Gesetze gleichsam ein Damm sind, den man der Ueberschwemmung der Laster entgegen setzet: so muß man ihnen durch die Furcht vor der Strafe ein Ansehen verschaffen. Es ist aber nicht weniger gewiß, daß solche Gesetzgeber, welche in Züchtigungen die wenigste Strenge gezeiget, wenigstens am menschlichsten, ob schon nicht am allerstrengsten, verfahren haben.

Die bürgerlichen Gesetze sind am meisten von einander unterschieden. Diejenigen, von denen sie gegeben worden sind, haben gewisse Gebräuche gefunden, die vor ihnen durchgängig eingeführet waren, und welche sie nicht abschaffen durften, ohne die Vorurtheile des Volks anzutasten. Sie haben die Gewohnheit gescheuet, weswegen man dieselben als gute Gebräuche betrachtet hat; und sie haben diese Gewohnheiten bloß aus Nachsicht gegen das Alterthum angenommen; ob sie schon nicht der Billigkeit gemäß waren.

Wer sich die Mühe genommen hat, die Gesetze mit einem philosophischen Geist zu untersuchen, wird, ohne Zweifel, viele darunter gefunden haben, welche anfangs der natürlichen Billigkeit zuwider zu seyn scheinen, und es doch nicht sind. Ich will nur das Recht der Erstgeburt anführen. Nichts scheint gerechter zu seyn, als die väterliche Verlassenschaft unter die Kinder in gleiche Theile zu theilen.

len. Indeſſen lehret doch die Erfahrung, daß, wenn die mächtigſten Erbſchaften in viele Theile getheilet werden, reiche Geſchlechter dadurch endlich in dürftige Umſtände verſetzet werden. Daher haben die Väter lieber ihre jüngeren Söhne enterben, als ihrem Hauſe einen gewiſſen Untergang zubereiten wollen. Aus eben dem Grunde ſind Geſetze, welche einigen Privatperſonen zu ſtrenge zu ſeyn ſcheinen, dem ohngeachtet, weislich angeordnet, wenn ſie zum Vortheile der ganzen Geſellſchaft abzielen. Es iſt ein Ganzes, dem ein erleuchteter Geſetzgeber allemal die Theile aufopfern wird.

Diejenigen Geſetze, welche die Schuldner betreffen, erfordern, ohne Widerſpruch, die meiſte Behutſamkeit und Klugheit in Anſehung derjenigen, welche ſie geben. Sind ſolche Geſetze den Gläubigern günſtig: ſo leiden die Schuldner dabey allzuſehr. Ein unglücklicher Zufall kann ſie auf einmal zu Grunde richten. Iſt hingegen ein ſolches Geſetz für die Schuldner vortheilhaft: ſo leidet darunter das öffentliche Vertrauen; und Verträge, welche ſich auf die Redlichkeit gründen, werden dadurch geſchwächet.

Die richtige Mittelſtraſſe, wobey die Gültigkeit der Verträge behauptet wird, und Schuldner, die nicht bezahlen können, nicht unterdrückt werden, ſcheint mir der Stein der Weiſen von der Rechtsgelahrheit zu ſeyn.

Wir wollen uns in dieſe Sache nicht weiter einlaſſen. Die Beſchaffenheit dieſes Werks erlaubet uns nicht, ſolches umſtändlicher auszuführen. Wir wollen uns nur in allgemeine Betrachtungen einſchränken.

Ein vollkommenes Geſetzbuch würde ein Meiſterſtück des menſchlichen Verſtandes in Anſehung desjenigen ſeyn, was die Staatskunſt einer Regierungsart betrift. Man würde eine Einheit des Entwurfes, und ſo richtige und geſchickte Regeln dabey bemerken, daß ein Staat, den man nach ſolchen Geſetzen regierte, einer Uhr gleichen würde, bey welcher alles Triebwerk zu einerley Endzwecke verfertigt worden iſt. Man würde hier eine tiefe Kenntniß des menſchlichen Herzens, und der Gemüthsart der Nation, antreffen. Die Züchtigungen würden gemäßigt ſeyn, ſo, daß ſie, mit Behauptung der guten Sitten, weder zu leicht, noch zu ſtrenge, ſeyn würden. Die Verordnungen würden deutlich und beſtimmt ſeyn, und niemals zu Streitigkeiten Anlaß geben. Sie würden in einer ausgeſuchten Wahl alles desjenigen beſtehen, was in den bürgerlichen Geſetzen das Beſte iſt, und in einer ſcharfſinnigen und ungekünſtelten Anwendung dieſer Geſetze zum Nutzen der Nation. Alles würde vorher geſehen ſeyn; alles würde in richtiger Verbindung ſtehen, und nichts würde einigen Unbequemlichkeiten unterworfen ſeyn. Allein vollkommene Sachen ſind nicht Werke des Menſchen.

Die Völker würden Urſache haben, vergnügt zu ſeyn, wenn die Geſetzgeber ſich in Anſehung ihrer, in eben die Gemüthsverfaſſung ſetzten, worinne ſich diejenigen Hausväter befanden, welche die erſten Geſetze gaben. Dieſe liebten ihre Kinder, und die Geſetze, die ſie ihnen vorſchrieben, hatten nur das Glück ihres Hauſes zum Gegenſtande.

Wenig weise Gesetze machen ein Volk glücklich: viel Gesetze beschweren und verwirren die Rechtsgelahrheit. Wie ein guter Arzt seine Kranken nicht mit Arzeneyen überhäufet: so wird auch ein geschickter Gesetzgeber das Volk nicht mit überflüßigen Gesetzen überladen. Zu viel Arzeneyen schaden und hindern einander an ihren Wirkungen; zu viel Gesetze werden ein Irrgarten, worinne sich die Rechtsgelehrten und die Gerechtigkeit verirren.

Bey den **Römern** wurden die Gesetze vervielfältigt, wenn öftere Staatsveränderungen entstunden. Ein jeglicher Ehrgeiziger, der sich durch das Glück unterstützet sahe, warf sich zum Gesetzgeber auf. Diese Verwirrung dauerte, wie wir schon gesagt haben, bis auf die Zeiten des **Augustus**, fort. Dieser hub die so ungerechte Verordnungen auf, und brachte die alten Gesetze wieder empor.

In **Frankreich** wurden die Gesetze zahlreicher, da die **Franken** dieses Königreich besiegeten, und ihre Gesetze daselbst mit einführten. **Ludwig XI.** hegte die Absicht, alle diese Gesetze zu vereinigen, und, wie er selbst zu sagen pflegte, einerley Gesetze, einerley Gewicht, und einerley Maaß, in seinem Reiche fest zu setzen.

An vielen Gesetzen kleben die Menschen deswegen, weil sie gleichsam die Seele der Gewohnheit sind. Es würde vielleicht gefährlich seyn, sie anzutasten, ob man schon bessere an ihre Stelle einführen könnte. Die Verwirrung, welche diese Verbesserung in der Rechtsgelahrheit verursachen würde, möchte vielleicht mehr Uebel anrich-

ten, als die neuen Gesetze Gutes zuwege bringen könnten.

Indessen hindert dieses nicht, daß sich nicht Fälle eräugen sollten, wo eine Verbesserung schlechterdings nothwendig zu seyn scheint: nämlich, wenn sich Gesetze finden, die dem gemeinen Besten, und der natürlichen Billigkeit, zuwider sind; wenn sie in leeren und dunkeln Ausdrücken abgefasset sind; und endlich, wenn sich in dem Verstande, oder in den Worten, ein Widerspruch findet.

Diodorus von Sicilien.

Wir wollen diese Sache ein wenig erläutern. Also befinden sich die Gesetze des Osiris, wegen des Diebstahls in dem Falle der ersten, wovon wir geredet haben. Es wurde darinne verordnet, daß diejenigen, die sich auf das Rauben legen wollten, sich bey ihrem Hauptmann einschreiben lassen, und sogleich alles Gestohlne zu ihm bringen müßten. Diejenigen, denen etwas gestohlen worden war, giengen zu dem Haupte der Räuber, und forderten ihre Sache zurück. Man ließ sie auch abfolgen: doch mußte der Eigenthümer den vierten Theil ihres Werths bezahlen. Der Gesetzgeber glaubte, den Bürgern dadurch ein Mittel zu verschaffen, für eine geringe Abfindung wieder zu den Ihrigen zu gelangen. Allein eben dieses war ein Mittel, aus allen Egyptern Räuber zu machen. Osiris dachte bey Gebung dieses Gesetzes vielleicht nicht darauf; man müßte denn sagen, daß er der Räuberey als einem Uebel, welches er nicht verhindern könnte, nachgesehen habe; wie die Regierung zu Amsterdam die Musicos, und die Regierung zu Rom die öffentlichen Hurenhäuser, duldet.

Die

Die guten Sitten, und die öffentliche Sicherheit, würden aber doch erfordern, daß man dieses Gesetz des Osiris abschafte, wenn es, zu allem Unglück, eingeführet seyn sollte.

Bey den Franzosen findet man gerade das Gegentheil von dem, was die Egypter gethan haben. Diese waren zu gelinde: jene sind gar zu strenge. Die französischen Gesetze sind erschrecklich harte. Alle Hausdiebstähle werden mit dem Tode bestraft. Sie sagen, zu ihrer Rechtfertigung, daß sie durch die strenge Bestrafung der Beutelschneider den Saamen der Räuber und Meuchelmörder ausrotten wollen.

Die natürliche Billigkeit will, daß ein gleiches Verhältniß zwischen dem Verbrechen, und der Strafe, seyn soll. Gewaltsame Räubereyen verdienen den Tod. Solche Diebstähle aber, die ohne Gewaltthätigkeit begangen werden, haben einige Seiten, auf welchen man diejenigen, welche sich derselben schuldig gemacht haben, mit Mitleiden ansehen kann.

Das Schicksal eines Reichen und eines Armen ist unendlich weit von einander unterschieden. Der eine strotzet von Gütern, und schwimmet im Ueberflusse: der andre, den das Glück verlassen hat, leidet auch an dem Nothwendigen Mangel. Wenn nun ein solcher Unglücklicher einige Duplonen, eine goldene Uhr, oder andre solche Kleinigkeiten, damit er leben könne, einem Mann stielt, der bey seinem Ueberflusse, einen solchen Verlust nicht merket: muß denn der arme Mensch deswegen zum Tode verdammet werden? Erfordert nicht die

Menschlichkeit, daß man diese äusserste Strenge mäßige? Es scheint wohl, daß die Reichen dieses Gesetz gemacht haben. Sollten nun nicht die Armen mit Recht sagen können: „Warum hat man „nicht Mitleiden mit unserm beweinenswürdigen „Zustande? Wäret ihr liebreich; wäret ihr mensch„lich: so würdet ihr uns in unserm Elende bey„stehen, und wir würden euch alsdenn nicht be„rauben? Redet. Ist es gerecht, daß alle Glück„seligkeit dieser Welt nur für euch sey, und alles „Unglück uns betreffe?„

Die preußische Rechtsgelahrheit hat eine Mäßigung zwischen den gar zu gelinden egyptischen, und den gar zu strengen französischen Gesetzen getroffen. Die Gesetze bestrafen einen blossen Diebstahl nicht mit dem Tode, sie verdammen die Schuldigen nur, auf eine gewisse Zeitlang, zur Gefängniß. Vielleicht würde man noch besser thun, wenn man das Wiedervergeltungsrecht einführte, welches bey den Jüden beobachtet wurde. Bey diesen war der Räuber genöthigt, entweder noch einmal so viel wieder zu erstatten, als er gestohlen hatte; oder demjenigen, dessen Vermögens er sich bemächtigt hatte, als ein Leibeigener zu dienen. Läßt man es dabey bewenden, daß man kleine Fehler mit geringen Strafen beleget: so behält man die härtesten Lebensstrafen für die Strassenräuber, Mörder, und Meuchelmörder, auf; und solchergestalt bleibet die Strafe beständig in gleichem Verhältnisse mit dem Verbrechen.

Kein Gesetz streitet mehr wider die Menschlichkeit, als das Recht über Leben und Tod, welches die

die Hausväter zu Sparta und Rom in Ansehung ihrer Kinder hatten. In Griechenland ließ ein Vater, der zu arm war, als daß er eine zahlreiche Familie hätte ernähren können, diejenigen Kinder umkommen, die ihm zu viel gebohren wurden. Wenn zu Sparta und Rom ein Kind übel gestaltet zur Welt kam: so war der Vater dadurch gnugsam berechtigt, ihm das Leben zu nehmen. Wir empfinden die ganze Barbarey dieser Gesetze, weil es nicht die unsrigen sind. Wir wollen aber einen Augenblick nachforschen, ob wir nicht eben so ungerechte haben.

Findet sich nicht etwas sehr hartes in der Art, wie wir die Abtreibung der Leibesfrüchte bestrafen? GOtt wolle nicht, daß ich das erschreckliche Verfahren solcher grausamen Mörderinnen entschuldige, welche gegen sich selbst und ihr Fleisch und Blut grausam sind, und, wenn ich mich so ausdrücken darf, ein künftiges Geschlecht ersticken, und ihm nicht Zeit lassen, das Tagelicht zu sehen! Allein der Leser mache sich von allen Vorurtheilen der Gewohnheit los, und geruhe, einige Aufmerksamkeit auf die Betrachtungen zu wenden, die ich ihm itzo vorlegen will.

Verknüpfen die Gesetze nicht eine Art der Unehrlichkeit mit einer heimlichen Niederkunft? Befindet sich nicht ein Mädchen, welches mit einer zu zärtlichen Gemüthsbeschaffenheit gebohren worden ist, und durch die Versprechungen eines Unzüchtigen hintergangen wird, durch die Folgen ihrer Leichtgläubigkeit, in die Umstände gesetzet, daß sie entweder den Verlust ihrer Ehre, oder den Untergang

der unglücklichen Frucht, die sie empfangen hat, erwählen muß? Liegt die Schuld nicht an den Gesetzen, daß sie in so grausame Umstände gesetzt wird? Und beraubet die Strenge der Richter den Staat nicht zweener Unterthanen auf einmal; der abgetriebenen Geburt, die verlohren gegangen ist, und auch der Mutter, welche doch diesen Verlust, durch eine rechtmäßige Fortpflanzung, reichlich ersetzen könnte? Man wendet dagegen ein, daß man Findelhäuser habe. Ich weiß wohl, daß unzähligen ausser der Ehe erzeugten Kindern dadurch ihr Leben erhalten wird. Allein wäre es nicht besser, daß man das Uebel mit der Wurzel ausrottete, und so viele arme Geschöpfe erhielte, die elendiglich umkommen, weil man die Schandflecken, die mit den Folgen einer unvorsichtigen und flatterhaften Liebe verbunden sind, austilgen will?

Cicero in Verrina.

Nichts ist aber grausamer, als die Folter. Die Römer belegten damit ihre Leibeigenen, die sie als eine Art von Hausvieh ansahen. Niemals hat ein Bürger dieselbe erduldet.

Cicero pro Cluentio.

In **Deutschland** werden die Missethäter mit der Folter belegt, nachdem sie schon überzeugt worden sind, um ihnen aus ihrem eigenen **Munde** das Geständniß ihres Verbrechens abzuzwingen. In **Frankreich** brauchet man die Marter, um von einer That Gewißheit zu erlangen, oder die Mitschuldigen zu entdecken. Die **Engelländer*** hatten

* Das Ordeal durch das Feuer. Man gab dem Beklagten ein glühendes Eisen in die Hände. War der nun so glücklich, daß er sich nicht verbrannte: so wurde er losgesprochen; wo nicht, so bestrafte man ihn als einen Schuldigen.

ten ehemals das Ordeal, oder die Feuer- und Waſ- Ra-
ſerprobe.* Itzo haben ſie eine Art von Folter, pin.
die nicht ſo ſtrenge iſt, als die gemeine war: aber Thoy-
doch faſt auf einerley hinaus läuft. ras.

Man verzeihe mir, wenn ich wider die Folter eifere. Ich erkühne mich, die Parthey der Menſchlichkeit wider eine für die Chriſten, und für geſittete Völker, ſchimpfliche Gewohnheit zu nehmen, ja ich darf noch hinzuſetzen, wider eine eben ſo grauſame, als unnütze Gewohnheit.

Quintilian, der Weiſeſte und Beredteſte unter den **Römern**, ſpricht, da er von der peinlichen Frage handelt, es komme hiebey auf das Temperament an; ein ſtarker und munterer Böſewicht leugne die That, ein unſchuldiger, der eine ſchwächliche Leibesbeſchaffenheit hat, bekenne ſie. Ein Menſch wird angeklaget. Es finden ſich Anzeigen. Der Richter iſt in der Ungewißheit. Er will der Sache gewiß werden. Der Unglückliche wird mit der peinlichen Frage belegt. Iſt er unſchuldig: was! für eine Barbarey iſt es nicht alsdenn, daß man ihn die Marter erdulden läßt! Zwinget ihn die Gewalt derſelben, wider ſich ſelbſt zu zeugen: was für eine entſetzliche Unmenſchlichkeit iſt es nicht, daß man einen tugendhaften Bürger wider den man nur einigen Argwohn hat, dem heftigſten Schmerzen ausſetzet, und zum Tode verdammet! Es wäre beſſer, zwanzig Schuldige los zu laſſen, als einen Unſchuldigen aufzuopfern. Sollen

* Das Ordeal durch das Waſſer. Man band den Beklagten, und warf ihn in das Waſſer, blieb er eben ſchwimmen: ſo wurde er loßgeſprochen.

len die Gesetze zum Besten der Völker eingeführet werden: muß man denn solche Ordnungen dulden, wodurch die Richter in die Umstände gesetzt werden, daß sie himmelschreyende Sünden, wider welche die Menschlichkeit sich sträubet, recht nach der Ordnung begehen?

In **Preussen** ist die peinliche Frage, seit zwölf Jahren, abgeschaffet worden. Man ist nunmehr gewiß, daß man den Unschuldigen nicht mit den Schuldigen verwechseln werde; und deswegen wird die Gerechtigkeit nicht weniger ausgeübet.

Wir wollen nunmehr die auf nichts gewisses abzielende Gesetze, und solche Arten des Verfahrens, untersuchen, welche einer Verbesserung benöthigt sind.

In **Engelland** hatte man ein Gesetz, wodurch verboten wurde, zwey Weiber zugleich zu haben. Es wurde einer angeklagt, daß er fünf Weiber hätte. Da nun das Gesetz sich nicht wegen dieses Falles erklärete, und man es nach dem Buchstaben auslegte, so kam er los. Das Gesetz hätte, damit es deutlich gewesen wäre, also lauten sollen: Wer mehr als ein Weib nimmt, soll gestraft werden, u. s. f. Die nicht * genugsam bestimmten, und nach dem Buchstaben ausgelegten Gesetze in **Engelland** haben die lächerlichsten Mißbräuche veranlasset.

Richtig

* **Murale.** Ein Mann hieb seinem Feinde die Nase ab. Man wollte ihn deswegen bestrafen, weil er einen Bürger verstimmelt hätte. Allein er behauptete, daß das, was er abgehauen, kein Glied wäre; und das Parlament erklärte sich hernach, durch eine Verordnung, daß man die Nase als ein Glied betrachten sollte.

Richtig bestimmete Gesetze sind keinen Ränken unterworfen. Sie müssen nach dem Buchstaben verstanden werden. Sind sie nicht genugsam bestimmet, oder dunkel: so findet man sich genöthigt, zu der Meinung des Gesetzgebers zurück zu gehen; und man beschäftigt sich mit Bestimmung und Erklärung der Sachen, da man sie beurtheilen sollte.

Rechtliche Ränke nähren sich ordentlich nur von Erbfolgen und Verträgen. Daher ist bey solchen Gesetzen, welche dahin gehören, die meiste Deutlichkeit nöthig. Beschäftiget man sich mit Worttändeleyen, und mit Verfertigung nichtswürdiger Werke des Witzes, wie viel mehr verdienen nicht die Ausdrücke des Gesetzes sorgfältig erwogen zu werden?

Die Richter haben sich vor zweyerley Fällen in Acht zu nehmen, vor der Bestechung, und vor dem Irrthume. Ihr Gewissen muß sie vor der erstern bewahren, und der Gesetzgeber vor dem andern. Deutliche Gesetze, die zu keinen verschiedenen Auslegungen Anlaß geben, sind das vornehmste Hülfsmittel dawider, und die Einfalt des Rechtshandels das andere. Man kann die Reden der Sachwalter so einschränken, daß sie nur die Sache erzählen, sie mit einigen Beweisen unterstützen, und endlich einen Schluß oder eine kurze Wiederholung, hinzu fügen. Nichts ist stärker in dem Munde eines beredten Menschen, als die Kunst, die Leidenschaften, nach Belieben, zu erregen. Der Sachwalter bemächtigt sich des Verstandes der Richter; er zieht sie auf seine Seite; er setzet sie in Bewe-

gung;

gung; er reiſſet ſie mit ſich fort; und die Gaukeley der Empfindung verdunkelt den Grund der Wahrheit. **Lykurg** und **Solon**, verboten beyde den Sachwaltern ſolche Ueberredungen. Finden wir dergleichen noch in den **philippiſchen** Reden, und in den Reden von der Krone, die uns von dem **Demoſthenes** und **Aeſchines** übrig ſind: ſo muß man merken, daß dieſelben nicht in dem hohen Gerichte, ſondern vor dem Volke, gehalten worden ſind; daß die **philippiſchen** Reden zu der berathſchlagenden; die Reden von der Krone aber mehr zu der beweiſenden, als zu der gerichtlichen, Gattung gehören.

Die **Römer** waren, in Anſehung des Vortrags ihrer Redner, nicht ſo eigenſinnig, wie die **Griechen**. Man findet keine gerichtliche Rede in den Werken des **Cicero**, die nicht voller Leidenſchaften ſeyn ſollte; und dieſes thut mir leid für dieſen Redner. Allein wir finden in ſeiner Rede für den **Kluentius**, daß er zuvor die Gegenpartey vertheidigt gehabt hat. Die Sache des **Kluentius** ſcheint nicht allerdings gut zu ſeyn; allein die Kunſt des Redners ſiegete. Das Meiſterſtück des **Cicero** iſt, ohne Zweifel, ſeine Rede für den **Fontejus**. Dieſer wurde deswegen losgeſprochen, ob er ſchon ſchuldig zu ſeyn ſcheint. Was für ein Mißbrauch der Beredſamkeit iſt es nicht, wenn man ſich ihrer Bezauberung bedienet, um die weiſeſten Geſetze zu entkräften.

Preuſſen iſt der Gewohnheit **Griechenlands** gefolget. Sind die gefährlichen Künſte der Beredſamkeit aus ſeinen Gerichten verbannet: ſo hat es

ſolches

ſolches der Weisheit des Großkanzlers zu danken, deſſen Redlichkeit, Einſicht, und unermüdete Arbeitſamkeit, dem griechiſchen und römiſchen Staate, zu der Zeit, da dieſelben an groſſen Männern am fruchtbarſten wären, Ehre gebracht haben würden.

Es iſt noch ein Stück übrig, welches unter der Dunkelheit der Geſetze begriffen werden muß, nämlich das Verfahren und die Anzahl der Inſtanzen, bey den Proceſſen, ehe dieſelben geendiget werden. Es mögen nun ſchlimme Geſetze ſeyn, welche eine Ungerechtigkeit veranlaſſen; oder künſtliche Sachwalter, welche das Recht verdunkeln; oder langweilige Umſtände, wobey man den Grund der Sache aus dem Geſichte verliert, und wodurch die rechtmäßigen Vortheile verlohren gehen; ſo kömmt doch alles dieſes auf eines hinaus. Das eine iſt ein gröſſeres Uebel, als das andere; allein alle Mißbräuche verdienen eine Abſtellung. Was eine Streitſache verlängert, giebt den Reichen einen beträchtlichen Vortheil über die Armen. Sie finden dadurch Mittel, den Proceß aus einer Inſtanz in die andre zu ſpielen; ſie ermüden ihre Gegner, und richten ſie zu Grunde: und endlich bleiben ſie allein auf der Laufbahn übrig.

Sonſten währeten die Proceſſe in dieſem Lande über 100. Jahre. Wenn auch ſchon eine Sache von fünf Tribunalen entſchieden war: ſo berief ſich doch wohl die Gegenpartey, zur gröſten Verachtung der Gerichtsbarkeit, auf die Univerſitäten; und die öffentlichen Lehrer der Rechtsgelahrheit änderten ſolche Ausſprüche nach ihrem Gefallen.

len. Derjenige war gewiß unglücklich genug, der in fünf Tribunalen, und ich weiß nicht, wie viel Universitäten, keine feilen Seelen fand, die sich bestechen ließen. Solche Gewohnheiten sind nunmehr abgeschaffet: die Processe werden in der dritten Instanz völlig entschieden; und den Richtern ist eine Jahresfrist vorgeschrieben, in welcher auch die streitigsten Sachen vollkommen entschieden werden müssen.

Nun müssen wir nur noch etwas von denjenigen Gesetzen gedenken, welche, entweder in Ansehung der Worte, oder des Sinns selbst, einen Widerspruch in sich begreifen.

Wenn in einem Staate die Gesetze nicht in ein ordentliches Gesetzbuch gebracht worden sind; so müssen manche einander widersprechen. Da sie von verschiedenen Gesetzgebern herrühren, die nicht auf einerley Grund gebauet haben: so fehlet ihnen die zu allen wichtigen Dingen so wesentliche und nothwendige Einheit.

Quintil. 7. Buch 7. Kap. Quintilian handelt hievon in seinem Buche von dem Redner; und wir finden in den Reden des Cicero, daß er oftmals ein Gesetz dem andern entgegen setzet. Ein gleiches finden wir in der französischen Geschichte,* bey denjenigen Befehlen, die bald für, bald wider, die Hugonotten ausgefertiget worden sind. Die Nothwendigkeit, solche Befehle in Ordnung zu bringen, ist um so viel mehr unumgänglich, da nichts der Majestät der Gesetze, wenn man voraus setzet, daß sie mit Weis-

* Edict von Nantes, vom Jahre 1598. welches Ludwig XIV. widerrufen hat.

Weisheit gegeben worden sind, unanständiger ist, als wenn man offenbare und deutliche Widersprüche darinnen antrift.

Die Verordnung wider den Zweykampf ist sehr gerecht, sehr billig, und sehr wohl eingerichtet. Allein sie führet nicht zu dem Zwecke, den die Fürsten, bey Bekanntmachung derselben, sich vorgesetzet hatten. Vorurtheile, die älter sind, als diese Verordnung, behalten bey weiten die Oberhand; und man scheint, weil man von falschen Meynungen eingenommen ist, sich stillschweigend verglichen zu haben, daß man nicht gehorchen wolle. Ein übel verstandener, aber durchgängig angenommener Gipfel der Ehre trotzet der Gewalt der Fürsten; und sie können ein solches Gesetz nicht anders, als durch eine Art von Grausamkeit, im Schwange erhalten. Ein jeglicher, der das Unglück hat, daß er von einem unvernünftigen Menschen beleidigt wird, muß sich überall für eine niederträchtige Seele halten lassen, wenn er seinen Schimpf nicht rächet, und den Urheber desselben umbringet. Begegnet solches einem Menschen von Stande; so hält man ihn alsdenn seines Adels für unwürdig. Ist es ein Kriegsbedienter, und er machet seinen Streit nicht aus: so zwinget man ihn mit Schimpfe von der Fahne, worunter er dienet, hinweg zu gehen; und er findet in ganz Europa keine Dienste mehr. Was wird nun eine Privatperson thun, wenn sie sich in einer so kützlichen Sache verwickelt siehet? Wird sie dem Gesetze gehorchen, und sich beschimpfen; oder wird sie nicht vielmehr ihr Leben, und

ihr Glück, daran wagen, um ihre Ehre zu erhalten?

Der Knoten der Schwierigkeit, der noch aufzulösen ist, würde dieser seyn, wie man ein Mittel ausfindig machen möchte, wodurch zugleich die Ehre der Beleidigten behauptet würde: aber doch auch das Gesetz in seiner völligen Stärke bliebe.

Die Macht der größten Könige hat nichts wider diese barbarische Gewohnheit ausrichten können. **Ludwig XIV, Friedrich I, und Friedrich Wilhelm**, haben scharfe Verordnungen wider den Zweykampf ausgehen lassen. Diese Fürsten brachten dadurch weiter nichts zuwege, als dieses, daß der Zweykampf einen andern Namen bekam, und eine zufällige Schlägerey genennet wurde; und daß man viele erstochene Edelleute begrub, als ob sie an einer plötzlichen Krankheit gestorben wären.

Wenn nicht alle europäische Fürsten eine Zusammenkunft anstellen, und mit einander darüber einig werden, daß sie diejenigen mit einer Beschimpfung belegen wollen, welche, wider ihre Befehle, einander in einem Zweykampfe den Hals zu brechen suchen; wenn sie nicht, sage ich, mit einander einig werden, daß sie dieser Art von Mördern keine Freystatt gestatten: sondern alle diejenigen strenge bestrafen wollen, die jemanden ihres gleichen mit Worten, oder schriftlich, oder thätlich, antasten; so werden die Zweykämpfe kein Ende nehmen.

Man beschuldige mich nicht, als ob die Erscheinungen des Abts von Saint-Pierre auf mich fort-

fortgeerbet wären. Ich ſehe nichts unmögliches hierinne. Können Privatperſonen ihre Streitigkeiten dem Ausſpruche der Richter nicht unterwerfen; eben ſo, wie ſie ihnen die Streitigkeiten wegen ihrer Güter unterwerfen? Und weswegen ſollten die Fürſten nicht eine Zuſammenkunft zum Beſten des menſchlichen Geſchlechts anſtellen, da ſie ſo viel andere fruchtloſe Zuſammenkünfte wegen manchen Sachen von weit geringerer Wichtigkeit angeſtellet haben? Ich wiederhole es noch einmal, und erkühne mich, zu verſichern, daß dieſes das einzige Mittel iſt, in Europa den unrecht angebrachten Gipfel der Ehre abzuſchaffen, der ſo vielen rechtſchaffenen Leuten das Leben gekoſtet hat, von denen das Vaterland die wichtigſten Dienſte hätte erwarten können.

Dieſes ſind kürzlich die Betrachtungen, wozu mich die Geſetze veranlaſſet haben. Ich habe mich nur auf einen kurzen Entwurf eingeſchränket, und nicht die Abſicht geheget, ein Gemählde zu ſchildern. Ich befürchte ſo gar, daß ich ſchon damit zu viel geſaget habe.

Ueberhaupt glaube ich, daß bey ſolchen Völkern, die ſich nur erſtlich von der Barbarey loszumachen angefangen haben, ſtrenge Geſetzgeber nöthig ſind; daß hingegen geſittete Völker, deren Lebensart nicht rauh iſt, menſchliche und gelindere Geſetzgeber haben müſſen.

Wollte man ſich einbilden, daß alle Menſchen Teufel ſind, die mit Grauſamkeit wider einander wüten: ſo würde ſolches die Erſcheinung eines wilden Menſchenfeinds ſeyn. Wollte man annehmen,

daß alle Menſchen Engel ſind, und wollte man ihnen daher den Zügel ſchieſſen laſſen: ſo würden ſolches Grillen eines blödſinnigen Kapuziners ſeyn. Glaubet man aber, daß ſie weder alle gut, noch alle böſe ſind; belohnet man die guten Handlungen noch über ihren Werth; beſtrafet man die böſen Handlungen gelinder, als ſie verdienen; brauchet man Nachſicht gegen ihre Schwachheiten, und Menſchenliebe gegen alle: ſo handelt man ſo, wie es einem vernünftigen Manne zukömmt.

Lobreden.

Lobſchrift
des
Generals von Golze.

George Konrad, Baron von Golze, Generalmajor der Armeen des Königes, Commandant der Gensdarmes, Generalkriegescommiſſar, Droß von Kortbus, Peitz und Aſchersleben, Ritter des St. Johannesordens, Herr von Kutlau, Neueranz, Melentin, Henrisdorf, Pepau, Blumenwerder, Lariſch und Langenhof, ward 1704. zu Parſaxo in Pommern, von Henning Bernharden, Baron von Golz, Rittmeiſtern in pohlniſchen Dienſten, und Marien Katharinen von Heidebrecht, gebohren. Er trieb ſeine Schulwiſſenſchaften bey den Jeſuiten zu Thorn,

von da gieng er auf die Universität zu Halle, wo er sein Studieren vollendete, und diejenigen Kenntnisse erlangte, die einem jungen Menschen von vornehmen Stande anständig sind, welchen seine Anverwandten zu Staatsgeschäften bestimmet haben.

Er war im 1725ten Jahre von seinem Oheime, dem Grafen von Manteufel, welcher Staatsminister war, in des Königes von Polen Dienste gebracht. Der Herr von Golze wurde im 1727ten Jahre mit dem Grafen von Hoym, als Gesandschaftsrath nach Frankreich geschickt. Er ward zwey Jahre darauf nach Sachsen zurückberufen, wo er wirklicher Legationsrath wurde, und zu gleicher Zeit den Kammerherrnschlüssel erhielt.

Die Partheyen eines Hofes, der voller heimlichen Ränke war, stürzten seinen Beschützer und erschütterten sein angehendes Glück. Der Herr von Golze bekam gar bald einen Ekel vor der gefährlichen Lebensart, in welche er sich eingelassen hatte. Er sahe nichts als berühmte Fälle und schnelle Uebergänge von dem höchsten Gipfel der Gnade zur Ungnade und Vergessenheit vor sich; er entsagte dem Hofleben, verließ die sächsischen Dienste, und erwählete eine Lebensart, wobey man nur ein ehrlicher Mann seyn darf, wenn man sein Glück machen will.

Der Ruhm des preußischen Kriegesvolkes und die Vaterlandsliebe vermochten ihn, diese Kriegsdienste allen andern vorzuziehen. Im 1730ten Jahre erhielt er eine Compagnie Dragoner unter den baireuthischen Regimente. Es war damals

damals keine leichte Sache, aus einem andern Dienste in den preußischen zu kommen, und man mußte bekannte Verdienste haben, wenn man dazu gelangen wollte. Der Herr von Golze rechtfertigte die gute Meynung sehr wohl, die man von ihm hatte. Da er mit einem glückseligen Geiste und mit vielen Gemüthseigenschaften begabet war, so kam es nur auf ihn an, alles zu werden, was er wollte, und in allen vortreflich zu seyn; er war kaum Officier, als er alle andere von seinem Regimente an Fleiß und Wachsamkeit übertraf; und er gelangte durch seine Aufmerksamkeit zu einer vollkommenen Wissenschaft seines Handwerks, daß man sogleich aus diesen Anfängen urtheilete, was er mit der Zeit werden würde. Ulysses erkannte den Achilles auf diese Art, da er ihm Waffen vorlegte.

Die natürliche Geschicklichkeit und Gaben waren dem Könige nicht entwischt, welcher sich sehr wohl auf die Menschen verstund; er schickte ihn im 1733ten Jahre nach Warschau, als der Tod des Königs Augusts von Polen, den heimlichen Anschlägen, den Partheyen und Uneinigkeiten dieser Republik ein weitläuftiges Feld eröfnete, welche durch die Bewegungen beunruhiget ward, die sich die europäischen Mächte wegen der Wahl eines neuen Königes gaben.

Der Herr von Golze kannte nicht allein die Absichten aller grossen Familien dieses Königreichs, sondern er hatte auch überdies den Verstand und diejenige glückliche Gaben, die Wahrheit und die Wahrscheinlichkeit sogleich aus einander zu wickeln.

len. Derjenige war gewiß unglücklich genug, der in fünf Tribunalen, und ich weiß nicht, wie viel Universitäten, keine feilen Seelen fand, die sich bestechen ließen. Solche Gewohnheiten sind nunmehr abgeschaffet: die Processe werden in der dritten Instanz völlig entschieden; und den Richtern ist eine Jahresfrist vorgeschrieben, in welcher auch die streitigsten Sachen vollkommen entschieden werden müssen.

Nun müssen wir nur noch etwas von denjenigen Gesetzen gedenken, welche, entweder in Ansehung der Worte, oder des Sinns selbst, einen Widerspruch in sich begreifen.

Wenn in einem Staate die Gesetze nicht in ein ordentliches Gesetzbuch gebracht worden sind; so müssen manche einander widersprechen. Da sie von verschiedenen Gesetzgebern herrühren, die nicht auf einerley Grund gebauet haben: so fehlet ihnen die zu allen wichtigen Dingen so wesentliche und nothwendige Einheit.

Quintil. 7. Buch 7. Kap. **Quintilian** handelt hievon in seinem Buche von dem Redner; und wir finden in den Reden des **Cicero**, daß er oftmals ein Gesetz dem andern entgegen setzet. Ein gleiches finden wir in der **französischen** Geschichte,* bey denjenigen Befehlen, die bald für, bald wider, die Hugonotten ausgefertiget worden sind. Die Nothwendigkeit, solche Befehle in Ordnung zu bringen, ist um so viel mehr unumgänglich, da nichts der Majestät der Gesetze, wenn man voraus setzet, daß sie mit Weis-

* Edict von Nantes, vom Jahre 1598. welches Ludwig XIV. widerrufen hat.

Weisheit gegeben worden sind, unanständiger ist, als wenn man offenbare und deutliche Widersprüche darinnen antrift.

Die Verordnung wider den Zweykampf ist sehr gerecht, sehr billig, und sehr wohl eingerichtet. Allein sie führet nicht zu dem Zwecke, den die Fürsten, bey Bekanntmachung derselben, sich vorgesetzet hatten. Vorurtheile, die älter sind, als diese Verordnung, behalten bey weiten die Oberhand; und man scheint, weil man von falschen Meynungen eingenommen ist, sich stillschweigend verglichen zu haben, daß man nicht gehorchen wolle. Ein übel verstandener, aber durchgängig angenommener Gipfel der Ehre trotzet der Gewalt der Fürsten; und sie können ein solches Gesetz nicht anders, als durch eine Art von Grausamkeit, im Schwange erhalten. Ein jeglicher, der das Unglück hat, daß er von einem unvernünftigen Menschen beleidigt wird, muß sich überall für eine niederträchtige Seele halten lassen, wenn er seinen Schimpf nicht rächet, und den Urheber desselben umbringet. Begegnet solches einem Menschen von Stande; so hält man ihn alsdenn seines Adels für unwürdig. Ist es ein Kriegsbedienter, und er machet seinen Streit nicht aus: so zwinget man ihn mit Schimpfe von der Fahne, worunter er dienet, hinweg zu gehen; und er findet in ganz Europa keine Dienste mehr. Was wird nun eine Privatperson thun, wenn sie sich in einer so kützlichen Sache verwickelt siehet? Wird sie dem Gesetze gehorchen, und sich beschimpfen; oder wird sie nicht vielmehr ihr Leben, und

ihr Glück, daran wagen, um ihre Ehre zu erhalten?

Der Knoten der Schwierigkeit, der noch aufzulösen ist, würde dieser seyn, wie man ein Mittel ausfindig machen möchte, wodurch zugleich die Ehre der Beleidigten behauptet würde: aber doch auch das Gesetz in seiner völligen Stärke bliebe.

Die Macht der größten Könige hat nichts wider diese barbarische Gewohnheit ausrichten können. Ludwig XIV, Friedrich I, und Friedrich Wilhelm, haben scharfe Verordnungen wider den Zweykampf ausgehen lassen. Diese Fürsten brachten dadurch weiter nichts zuwege, als dieses, daß der Zweykampf einen andern Namen bekam, und eine zufällige Schlägerey genennet wurde; und daß man viele erstochene Edelleute begrub, als ob sie an einer plötzlichen Krankheit gestorben wären.

Wenn nicht alle europäische Fürsten eine Zusammenkunft anstellen, und mit einander darüber einig werden, daß sie diejenigen mit einer Beschimpfung belegen wollen, welche, wider ihre Befehle, einander in einem Zweykampfe den Hals zu brechen suchen; wenn sie nicht, sage ich, mit einander einig werden, daß sie dieser Art von Mördern keine Freystätt gestatten: sondern alle diejenigen strenge bestrafen wollen, die jemanden ihres gleichen mit Worten, oder schriftlich, oder thätlich, antasten; so werden die Zweykämpfe kein Ende nehmen.

Man beschuldige mich nicht, als ob die Erscheinungen des Abts von Saint-Pierre auf mich

fort-

fortgeerbet wären. Ich ſehe nichts unmögliches hierinne. Können Privatperſonen ihre Streitigkeiten dem Ausſpruche der Richter nicht unterwerfen; eben ſo, wie ſie ihnen die Streitigkeiten wegen ihrer Güter unterwerfen? Und weswegen ſollten die Fürſten nicht eine Zuſammenkunft zum Beſten des menſchlichen Geſchlechtes anſtellen, da ſie ſo viel andere fruchtloſe Zuſammenkünfte wegen mancher Sachen von weit geringerer Wichtigkeit angeſtellet haben? Ich wiederhole es noch einmal, und erkühne mich, zu verſichern, daß dieſes das einzige Mittel iſt, in Europa den unrecht angebrachten Gipfel der Ehre abzuſchaffen, der ſo vielen rechtſchaffenen Leuten das Leben gekoſtet hat, von denen das Vaterland die wichtigſten Dienſte hätte erwarten können.

Dieſes ſind kürzlich die Betrachtungen, wozu mich die Geſetze veranlaſſet haben. Ich habe mich nur auf einen kurzen Entwurf eingeſchränket, und nicht die Abſicht geheget, ein Gemählde zu ſchildern. Ich befürchte ſo gar, daß ich ſchon damit zu viel geſaget habe.

Ueberhaupt glaube ich, daß bey ſolchen Völkern, die ſich nur erſtlich von der Barbarey loszumachen angefangen haben, ſtrenge Geſetzgeber nöthig ſind; daß hingegen geſittete Völker, deren Lebensart nicht rauh iſt, menſchliche und gelindere Geſetzgeber haben müſſen.

Wollte man ſich einbilden, daß alle Menſchen Teufel ſind, die mit Grauſamkeit wider einander wüten: ſo würde ſolches die Erſcheinung eines wilden Menſchenfeinds ſeyn. Wollte man annehmen,

daß alle Menſchen Engel ſind, und wollte man ihnen daher den Zügel ſchieſſen laſſen: ſo würden ſolches Grillen eines blödſinnigen Kapuziners ſeyn. Glaubet man aber, daß ſie weder alle gut, noch alle böſe ſind; belohnet man die guten Handlungen noch über ihren Werth; beſtrafet man die böſen Handlungen gelinder, als ſie verdienen; brauchet man Nachſicht gegen ihre Schwachheiten, und Menſchenliebe gegen alle: ſo handelt man ſo, wie es einem vernünftigen Manne zukömmt.

Lobreden.

Es fehlte bey den Vortheilen, welche Herr Jordan genoß, nur ein minder eingeschränktes Leben, als das seinige. Die Wissenschaften, das Vaterland, und sein Herr verlohren ihn durch eine langwierige und schmerzhafte Krankheit, welche ihn den 24. May, im Jahre 1745. in einem Alter von 44. Jahren und etlichen Monaten, wegriß, ohne daß ihn seine Gedult bey seinen Schmerzen verließ, deren Last durch die Dauer schwerer wird, und welche, den allerstandhaftigsten Seelen, und auch denjenigen oft unerträglich werden, deren Standhaftigkeit in den augenscheinlichsten Gefahren unbeweglich zu seyn scheinet.

Herr Jordan war mit einem lebhaften und durchdringenden Verstande gebohren, welcher zugleich eines grossen Fleisses fähig war. Sein Gedächtniß war weitläuftig, und verwahrte als ein anvertrautes Gut das Auserlesenste, was gute Schriftsteller in allen Jahrhunderten vortrefliches vorgebracht hatten. Sein Urtheil war sicher, und seine Einbildungskraft schimmerend, sie wurde allezeit von dem Zügel der Vernunft zurückgehalten. Er schweifte in seinen Einfällen nicht aus; er war in seiner Sittenlehre ohne Trockenheit, bescheiden in seinen Meynungen, offenherzig in seinen Gesprächen, indem er die akademische Sekte allen andern Meynungen der Philosophen vorzog, begierig zu lernen, sittsam zu entscheiden, er liebte die Verdienste, und machte sie kund; er war voller Höflichkeit und Wohlthätigkeit, er liebte die Wahrheit, und vertheelte sie niemals, er war leutselig, großmüthig, dienstfertig, ein guter Bürger, seinen Freunden,

seinem

Lobſchrift

des

Generals von Golze.

George Konrad, Baron von Golze, Generalmajor der Armeen des Königes, Commandant der Gensdarmes, Generalkriegescommiſſar, Droß von Kortbus, Peitz und Aſchersleben, Ritter des St. Johannesordens, Herr von Kurlau, Neueranz, Melentin, Henrisdorf, Pepau, Blumenwerder, Lariſch und Langenhof, ward 1704. zu Parſaow in Pommern, von Henning Bernharden, Baron von Golz, Rittmeiſtern in pohlniſchen Dienſten, und Marien Katharinen von Heidebrecht, gebohren. Er trieb ſeine Schulwiſſenſchaften bey den Jeſuiten zu Thorn,

von da gieng er auf die Universität zu Halle, wo er sein Studieren vollendete, und diejenigen Kenntnisse erlangte, die einem jungen Menschen von vornehmen Stande anständig sind, welchen seine Anverwandten zu Staatsgeschäften bestimmet haben.

Er war im 1725ten Jahre von seinem Oheime, dem Grafen von Manteufel, welcher Staatsminister war, in des Königes von Polen Dienste gebracht. Der Herr von Golze wurde im 1727ten Jahre mit dem Grafen von Hoym, als Gesandschaftsrath nach Frankreich geschickt. Er ward zwey Jahre darauf nach Sachsen zurückberufen, wo er wirklicher Legationsrath wurde, und zu gleicher Zeit den Kammerherrnschlüssel erhielt.

Die Partheyen eines Hofes, der voller heimlichen Ränke war, stürzten seinen Beschützer und erschütterten sein angehendes Glück. Der Herr von Golze bekam gar bald einen Ekel vor der gefährlichen Lebensart, in welche er sich eingelassen hatte. Er sahe nichts als berühmte Fälle und schnelle Uebergänge von dem höchsten Gipfel der Gnade zur Ungnade und Vergessenheit vor sich; er entsagte dem Hofleben, verließ die sächsischen Dienste, und erwählete eine Lebensart, wobey man nur ein ehrlicher Mann seyn darf, wenn man sein Glück machen will.

Der Ruhm des preußischen Kriegesvolkes und die Vaterlandsliebe vermochten ihn, diese Kriegsdienste allen andern vorzuziehen. Im 1730ten Jahre erhielt er eine Compagnie Dragoner unter den baireuthischen Regimente. Es war damals

damals keine leichte Sache, aus einem andern Dienste in den preußischen zu kommen, und man mußte bekannte Verdienste haben, wenn man dazu gelangen wollte. Der Herr von Golze rechtfertigte die gute Meynung sehr wohl, die man von ihm hatte. Da er mit einem glückseligen Geiste und mit vielen Gemüthseigenschaften begabet war, so kam es nur auf ihn an, alles zu werden, was er wollte, und in allen vortreflich zu seyn; er war kaum Officier, als er alle andere von seinem Regimente an Fleiß und Wachsamkeit übertraf; und er gelangte durch seine Aufmerksamkeit zu einer vollkommenen Wissenschaft seines Handwerks, daß man sogleich aus diesen Anfängen urtheilete, was er mit der Zeit werden würde. Ulysses erkannte den Achilles auf diese Art, da er ihm Waffen vorlegte.

Die natürliche Geschicklichkeit und Gaben waren dem Könige nicht entwischt, welcher sich sehr wohl auf die Menschen verstund; er schickte ihn im 1733ten Jahre nach Warschau, als der Tod des Königs Augusts von Polen, den heimlichen Anschlägen, den Partheyen und Uneinigkeiten dieser Republik ein weitläuftiges Feld eröfnete, welche durch die Bewegungen beunruhiget ward, die sich die europäischen Mächte wegen der Wahl eines neuen Königes gaben.

Der Herr von Golze kannte nicht allein die Absichten aller grossen Familien dieses Königreichs, sondern er hatte auch überdies den Verstand und diejenige glückliche Gaben, die Wahrheit und die Wahrscheinlichkeit sogleich aus einander zu wickeln.

len. Derjenige war gewiß unglücklich genug, der in fünf Tribunalen, und ich weiß nicht, wie viel Universitäten, keine feilen Seelen fand, die sich bestechen liessen. Solche Gewohnheiten sind nunmehr abgeschaffet: die Processe werden in der dritten Instanz völlig entschieden; und den Richtern ist eine Jahresfrist vorgeschrieben, in welcher auch die streitigsten Sachen vollkommen entschieden werden müssen.

Nun müssen wir nur noch etwas von denjenigen Gesetzen gedenken, welche, entweder in Ansehung der Worte, oder des Sinns selbst, einen Widerspruch in sich begreifen.

Wenn in einem Staate die Gesetze nicht in ein ordentliches Gesetzbuch gebracht worden sind; so müssen manche einander widersprechen. Da sie von verschiedenen Gesetzgebern herrühren, die nicht auf einerley Grund gebauet haben: so fehlet ihnen die zu allen wichtigen Dingen so wesentliche und nothwendige Einheit.

Quintil. 7. Buch 7. Kap. **Quintilian** handelt hievon in seinem Buche von dem Redner; und wir finden in den Reden des **Cicero**, daß er oftmals ein Gesetz dem andern entgegen setzet. Ein gleiches finden wir in der **französischen** Geschichte,* bey denjenigen Befehlen, die bald für, bald wider, die Hugonotten ausgefertiget worden sind. Die Nothwendigkeit, solche Befehle in Ordnung zu bringen, ist um so viel mehr unumgänglich, da nichts der Majestät der Gesetze, wenn man voraus setzet, daß sie mit Weis-

* Edict von Nantes, vom Jahre 1598. welches Ludwig XIV. widerrufen hat.

Weisheit gegeben worden sind, unverständiger ist, als wenn man offenbare und deutliche Widersprüche darinnen antrift.

Die Verordnung wider den Zweykampf ist sehr gerecht, sehr billig, und sehr wohl eingerichtet. Allein sie führet nicht zu dem Zwecke, den die Fürsten, bey Bekanntmachung derselben, sich vorgesetzet hatten. Vorurtheile, die älter sind, als diese Verordnung, behalten bey weiten die Oberhand; und man scheint, weil man von falschen Meynungen eingenommen ist, sich stillschweigend verglichen zu haben, daß man nicht gehorchen wolle. Ein übel verstandener, aber durchgängig angenommener Gipfel der Ehre trotzet der Gewalt der Fürsten; und sie können ein solches Gesetz nicht anders, als durch eine Art von Grausamkeit, im Schwange erhalten. Ein jeglicher, der das Unglück hat, daß er von einem unvernünftigen Menschen beleidigt wird, muß sich überall für eine niederträchtige Seele halten lassen, wenn er seinen Schimpf nicht rächet, und den Urheber desselben umbringet. Begegnet solches einem Menschen von Stande; so hält man ihn alsdenn seines Adels für unwürdig. Ist es ein Kriegsbedienter, und er machet seinen Streit nicht aus: so zwinget man ihn mit Schimpfe von der Fahne, worunter er dienet, hinweg zu gehen; und er findet in ganz Europa keine Dienste mehr. Was wird nun eine Privatperson thun, wenn sie sich in einer so kützlichen Sache verwickelt siehet? Wird sie dem Gesetze gehorchen, und sich beschimpfen; oder wird sie nicht vielmehr ihr Leben, und

ihr Glück, daran wagen, um ihre Ehre zu erhalten?

Der Knoten der Schwierigkeit, der noch aufzulösen ist, würde dieser seyn, wie man ein Mittel ausfindig machen möchte, wodurch zugleich die Ehre der Beleidigten behauptet würde: aber doch auch das Gesetz in seiner völligen Stärke bliebe.

Die Macht der größten Könige hat nichts wider diese barbarische Gewohnheit ausrichten können. **Ludwig XIV, Friedrich I, und Friedrich Wilhelm**, haben scharfe Verordnungen wider den Zweykampf ausgehen lassen. Diese Fürsten brachten dadurch weiter nichts zuwege, als dieses, daß der Zweykampf einen andern Namen bekam, und eine zufällige Schlägerey genennet wurde; und daß man viele erstochene Edelleute begrub, als ob sie an einer plötzlichen Krankheit gestorben wären.

Wenn nicht alle **europäische Fürsten** eine Zusammenkunft anstellen, und mit einander darüber einig werden, daß sie diejenigen mit einer Beschimpfung belegen wollen, welche, wider ihre Befehle, einander in einem Zweykampfe den Hals zu brechen suchen; wenn sie nicht, sage ich, mit einander einig werden, daß sie dieser Art von Mördern keine Freystatt gestatten: sondern alle diejenigen strenge bestrafen wollen, die jemanden ihres gleichen mit Worten, oder schriftlich, oder thätlich, antasten; so werden die Zweykämpfe kein Ende nehmen.

Man beschuldige mich nicht, als ob die Erscheinungen des Abts von **Saint-Pierre** auf mich

fort-

fortgearbeitet wären. Ich sehe nichts unmögliches hierinne. Können Privatpersonen ihre Streitigkeiten dem Ausspruche der Richter nicht unterwerfen; eben so, wie sie ihnen die Streitigkeiten wegen ihrer Güter unterwerfen? Und weswegen sollten die Fürsten nicht eine Zusammenkunft zum Besten des menschlichen Geschlechtes anstellen, da sie so viel andere fruchtlose Zusammenkünfte wegen manchen Sachen von weit geringerer Wichtigkeit angestellet haben? Ich wiederhole es noch einmal, und erkühne mich, zu versichern, daß dieses das einzige Mittel ist, in Europa den unrecht angebrachten Gipfel der Ehre abzuschaffen, der so vielen rechtschaffenen Leuten das Leben gekostet hat, von denen das Vaterland die wichtigsten Dienste hätte erwarten können.

Dieses sind kürzlich die Betrachtungen, wozu mich die Gesetze veranlasset haben. Ich habe mich nur auf einen kurzen Entwurf eingeschränket, und nicht die Absicht geheget, ein Gemählde zu schildern. Ich befürchte so gar, daß ich schon damit zu viel gesaget habe.

Ueberhaupt glaube ich, daß bey solchen Völkern, die sich nur erstlich von der Barbarey loszumachen angefangen haben, strenge Gesetzgeber nöthig sind; daß hingegen gesittete Völker, deren Lebensart nicht rauh ist, menschliche und gelindere Gesetzgeber haben müssen.

Wollte man sich einbilden, daß alle Menschen Teufel sind, die mit Grausamkeit wider einander wüten: so würde solches die Erscheinung eines wilden Menschenfeinds seyn. Wollte man annehmen,

daß alle Menſchen Engel ſind, und wollte man ihnen daher den Zügel ſchieſſen laſſen: ſo würden ſolches Grillen eines blödſinnigen Kapuziners ſeyn. Glaubet man aber, daß ſie weder alle gut, noch alle böſe ſind; belohnet man die guten Handlungen noch über ihren Werth; beſtrafet man die böſen Handlungen gelinder, als ſie verdienen; brauchet man Nachſicht gegen ihre Schwachheiten, und Menſchenliebe gegen alle: ſo handelt man ſo, wie es einem vernünftigen Manne zukömmt.

Lobreden.

Der Titel eines Weltweisen, und eines Bedrängten, waren hinreichend, dem Herrn la Mettrie eine Freyſtadt in Preuſſen, nebſt einem jährlichen Gehalt, vom Könige zu verſchaffen. Er gieng 1748. im Hornung nach Berlin, allwo er zum Mitgliede der königlichen Akademie der Wiſſenſchaften aufgenommen wurde. Die Arzneykunſt erlangte wieder die Oberhand, und führte ihn von der Methaphyſik ab. Er ſchrieb ein Werk über die Rotheruhr, und ein anderes über die Engbrüſtigkeit, welches die beſten ſind, die jemals über dieſe grauſame Krankheiten geſchrieben worden. Er brachte verſchiedene Werke ins feine über Materien der nachſinnenden Weltweisheit, die er zu unterſuchen ſich vorgeſetzt hatte, und vermöge einer Folge der Widerwärtigkeiten, die er erfahren hatte, wurden ihm dieſe Werke entwandt. Allein er bat um ein Verbot derſelben, ſobald ſie die Preſſe verlaſſen hatten.

Der Herr la Mettrie ſtarb in dem Hauſe des Mylords Circonel, bevollmächtigten Miniſters von Frankreich, dem er das Leben wiedergegeben hatte. Es ſcheinet, daß die Krankheit wußte, mit wem ſie zu ſchaffen hatte, da ſie die Geſchicklichkeit gebrauchte, ihn ſogleich am Gehirn anzugreiffen, um ihn deſto gewiſſer zu bezwingen. Er bekam ein hitziges Fieber, mit einem gewaltigen Raſen; der Kranke wurde genöthiget, ſeine Zuflucht zu der Wiſſenſchaft ſeiner Amtsgenoſſen zu nehmen, in welcher er die Hülfe nicht antraf, die er ſo oft ſowohl für ſich, als für ſeine Mitbürger, in ſeiner eigenen angetroffen hatte.

Er

Lobſchrift

des

Generals von Golze.

George Konrad, Baron von Golze, Generalmajor der Armeen des Königes, Commandant der Gensdarmes, Generalkriegescommiſſar, Droß von Korrbus, Peitz und Aſchersleben, Ritter des St. Johanniterordens, Herr von Kurlau, Neueranz, Melentin, Henrisdorf, Pepau, Blumenwerder, Lariſch und Langenhof, ward 1704. zu Parſano in Pommern, von Hemming Bernharden, Baron von Golz, Rittmeiſtern in pohlniſchen Dienſten, und Marien Katharinen von Heidebrecht, gebohren. Er trieb ſeine Schulwiſſenſchaften bey den Jeſuiten zu Thorn,

von da gieng er auf die Universität zu Halle, wo er sein Studieren vollendete, und diejenigen Kenntnisse erlangte, die einem jungen Menschen von vornehmen Stande anständig sind, welchen seine Anverwandten zu Staatsgeschäften bestimmet haben.

Er war im 1725ten Jahre von seinem Oheime, dem Grafen von Manteufel, welcher Staatsminister war, in des Königes von Polen Dienste gebracht. Der Herr von Golze wurde im 1727ten Jahre mit dem Grafen von Hoym, als Gesandschaftsrath nach Frankreich geschickt. Er ward zwey Jahre darauf nach Sachsen zurückberufen, wo er wirklicher Legationsrath wurde, und zu gleicher Zeit den Kammerherrnschlüssel erhielt.

Die Partheyen eines Hofes, der voller heimlichen Ränke war, stürzten seinen Beschützer und erschütterten sein angehendes Glück. Der Herr von Golze bekam gar bald einen Ekel vor der gefährlichen Lebensart, in welche er sich eingelassen hatte. Er sahe nichts als berühmte Fälle und schnelle Uebergänge von dem höchsten Gipfel der Gnade zur Ungnade und Vergessenheit vor sich; er entsagte dem Hofleben, verließ die sächsischen Dienste, und erwählete eine Lebensart, wobey man nur ein ehrlicher Mann seyn darf, wenn man sein Glück machen will.

Der Ruhm des preußischen Kriegesvolkes und die Vaterlandsliebe vermochten ihn, diese Kriegsdienste allen andern vorzuziehen. Im 1730ten Jahre erhielt er eine Compagnie Dragoner unter den bayreuthischen Regiment. Es war damals

damals keine leichte Sache, aus einem andern Dienste in den preußischen zu kommen, und man mußte bekannte Verdienste haben, wenn man dazu gelangen wollte. Der Herr von Golze rechtfertigte die gute Meynung sehr wohl, die man von ihm hatte. Da er mit einem glückseligen Geiste und mit vielen Gemüthseigenschaften begabet war, so kam es nur auf ihn an, alles zu werden, was er wollte, und in allen vortreflich zu seyn; er war kaum Officier, als er alle andere von seinem Regimente an Fleiß und Wachsamkeit übertraf; und er gelangte durch seine Aufmerksamkeit zu einer vollkommenen Wissenschaft seines Handwerks, daß man sogleich aus diesen Anfängen urtheilete, was er mit der Zeit werden würde. Ulysses erkannte den Achilles auf diese Art, da er ihm Waffen vorlegte.

Die natürliche Geschicklichkeit und Gaben waren dem Könige nicht entwischt, welcher sich sehr wohl auf die Menschen verstund; er schickte ihn im 1733ten Jahre nach Warschau, als der Tod des Königs Augusts von Polen, den heimlichen Anschlägen, den Partheyen und Uneinigkeiten dieser Republik ein weitläuftiges Feld eröfnete, welche durch die Bewegungen beunruhiget ward, die sich die europäischen Mächte wegen der Wahl eines neuen Königes gaben.

Der Herr von Golze kannte nicht allein die Absichten aller grossen Familien dieses Königreichs, sondern er hatte auch überdies den Verstand und diejenige glückliche Gaben, die Wahrheit und die Wahrscheinlichkeit sogleich aus einander zu wickeln.

zu verschaffen, und sie in Thätigkeit zu setzen? Es sind Züge ganzer Völker, welche reisen, indem sie Eroberungen machen, bey welchen aber die Bedürfnisse, welche sich täglich erneuern, ordentlich befriediget seyn wollen: Es sind völlige und ganze Nationen, und es ist schwerer, sie vor den Hunger, als vor ihren Feinden, zu verwahren. Der Ausschlag des Feldherrn ist, folglich mit der Versorgung der Lebensmittel verbunden; und seine größten Entwürfe werden zu heldenmüthigen Hirngespinsten, wenn er nicht vor allen Dingen auf die Versicherung der Lebensmittel besorgt gewesen ist. Derjenige, welchem er dieses Amt anvertrauet, wird zugleich der Verwahrer seines Geheimnisses, und daher liegt auch alles auf ihm, was im Kriege am erhabensten, und dem Staate am wichtigsten ist.

Allein was für eine Fähigkeit gehört nicht zu dieser Bedienung, um so weitläuftigen Gegenständen Genüge zu thun, die damit verbundene Zufälle und ohngefähre Begebenheiten voraus zu sehen, und zum voraus so richtige Anstalten zu machen, welche durch keinerley ungefähren Zufall verrücket werden können. Was für Hülfsmittel des Verstandes, was für Aufmerksamkeit braucht man nicht, um einer Menge, die aus unruhigen, ungeduldigen und unersättlichen Leuten besteht, an allen Orten und zu allen Zeiten das Nothwendige und Ueberflüßige zu verschaffen. Allein diese verschiedenen Gaben, und alle diese glückliche Eigenschaften, fanden sich in der Person des Herrn von Golze vereiniget. Der König vertraute ihm die Oberaufsicht

ſeines Herrn an, und das Merkwürdigſte dabey iſt, daß alle Welt dieſe Wahl lobte.

Der Herr von Gölze war gleichſam der Proteus in der Fabel; er that in dieſem einzigen Feldzuge die Dienſte eines Generaladjutanten, eines Generals, eines Oberaufſehers und auch eines Unterhändlers. Es wurde ihm eine geheime und wichtige Verrichtung aufgetragen, davon die Welt niemals eine vollkommene Wiſſenſchaft erhalten hat; allein ſo viel war derſelben nicht unbekannt, daß er von einer Bedienung zur andern ſchritt, ohne wahrzunehmen, daß er die Arbeit veränderte, indem er dasjenige, was er that, allezeit gleich gut verrichtete.

Im Jahre 1742. folgte er dem Könige nach Böhmen, und zeigte in der Schlacht bey Czaslau ſolche Merkmahle ſeiner Fähigkeit, welche Kenner urtheilen lieſſen, daß ihm ſein Verſtand ſtatt der Erfahrung diente; er wurde zum Ende des Feldzugs Oberſter, und erhielt zu gleicher Zeit das Commando der Gensdarmes.

Der Breslauer Friede, welcher eine Folge von dieſem Siege war, führte ihn wieder nach Berlin, wo er bey Erneuerung der königlichen Akademie der Wiſſenſchaften zu einem Ehrengliede derſelben erwählet ward; er wohnte unſern Verſammlungen oft bey, und brachte ſo mannigfaltige und weitläuftige Erkenntniſſe mit dahin, daß ihm keine einzige von den Materien, welche abgehandelt wurden, fremd und neu war.

Er wurde im Jahr 1743. Generalmajor, und die Pflichten ſeines Standes entzogen uns denſelben

hen das Jahr drauf, bey Gelegenheit des Krieges, der ſich von neuem entzündete. Der Herr von Golze war bey allen Verrichtungen dieſes Feldzuges, und er war in allem nützlich, indem er Hülfsmittel in ſeinem Verſtande zum Unterhalte des Kriegsvolks auch da fand, wo es ſchien, daß die Hungersnoth den Feindſeligkeiten Anſtand geben müßte.

Wir kommen endlich auf den ſchönſten Zeitpunkt von ſeinem Leben, ich will ſagen den Feldzug des 1745ten Jahres, in welchem Feldzuge er die Gelegenheit hatte, den ganzen Umfang ſeiner Fähigkeit zu zeigen. Zu Anfange dieſes Jahres theilte ihm der König den Entwurf ſeines Feldzuges mit, welcher darinn beſtund, daß er den Krieg, vermittelſt einer Schlacht, angreifend führen, und die Feinde bis in ihre eigenen Länder verfolgen wollte? Was des Herrn von Golze Arbeit ſchwerer machte, war die Ungewißheit, an welchen Ort die Feinde ihre Macht hinziehen würden, deswegen er doppelte Anſtalten machen mußte, ſowohl gegen die mähriſchen als böhmiſchen Gränzen.

Alle Welt weiß, daß die Feinde durch Böhmen bis in Schleſien eindrangen, und daß bey dieſer Gelegenheit die Schlacht bey Friedberg den 4ten des Brachmonats geliefert wurde. Der Herr von Golze fochte auf dem rechten Flügel an der Spitze ſeiner Brigade Reiterey, und that während der Schlacht und Verfolgung, Wunderdinge; kaum war er vom Pferde geſtiegen, ſo ergrif er die Feder, und gab hundert verſchiedene

Befehle

Befehle zur Einrichtung der Zufuhren, welche der Armee denſelben Tag folgen ſollten.

Die Preuſſen trieben das Heer der Königinn bis jenſeits Königsgrätz. Der König gieng über die Elbe, und lagerte ſich bey dem Dorfe Kulm, welches noch eine Meile weiter iſt; alſo waren die Preuſſen auf zehn Meilen von ihren Vorräthen, hinter ſich hatten ſie eine lange Strecke von Bergen, keinen ſchifbaren Fluß, deſſen ſie ſich bedienen konnten, und rings um ihr Lager eine Gegend, welche ihre Einwohner verlaſſen, und ſie dadurch zu einer Wüſte gemacht hatten. Der Herr von Golze überſtieg alle dieſe Hinderniſſe; und obgleich die geringſten Lebensmittel aus Schleſien gezogen wurden: ſo nahm doch niemand dieſe Beſchwerlichkeit wahr, und das Kriegesheer lebte im Ueberfluſſe.

Wenn man die erſtaunliche Anzahl von Umſtänden erwäget, welche ſeine Bedienung nach ſich zog, ſo ſollte man glauben, es könnte ein einziger Menſch denſelben nicht gewachſen ſeyn; allein der Herr von Golze hatte dieſe dem Cäſar beſondere Gabe, er dictirte, wie dieſer groſſe Mann, vier Schreibern zugleich, und behielt, ungeachtet der Laſt der allerverwickelſten und ſchwerſten Beſchäftigungen, beſtändig einen lautern Kopf.

Der Herr von Golze war kaum Generalcommiſſar und Dreß von Rottbus und Peitz geworden, als er ſeinem Herrn deswegen ſeine Erkenntlichkeit auf die edelſte Art bezeigte, ſo wie ein Unterthan gegen ſeinen König nur immer thun kann,

kann, nämlich durch noch wichtigere Dienste, als die er bereits gethan hatte.

Es bewogen den König politische und kriegerische Ursachen, sich wieder nach der schlesischen Gränze zu ziehen; seine Armee war durch drey abgeschickte Haufen geschwächt worden, davon der eine zu den alten Fürsten von Anhalt in dem Lager bey Magdeburg gestossen war, der andere, unter dem General Nassau die Festung Kosel wieder eingenommen hatte, und die dritte unter den General du Moulin besetzte die Zugänge in den Gebirgen, welche nach Schlesien führen, und wodurch die Zufuhren bey der Armee ankamen. Die Oesterreicher, welche diese Umstände für vortheilhaft hielten, kamen des Nachts, und setzten sich zur Rechten der königlichen Armee auf einem Berge, welcher ihnen über den Vortheil der Menge, den sie hatten, auch noch den Vortheil des Erdreichs gab.

Der Herr von Golze, welcher sich auf den rechten Flügel lagerte, gab dem Könige die erste Nachricht von der Feinde Ankunft. Sofort kam die ganze Armee ins Gewehr, und fieng an sich zu stellen. Zehn Schwadronen, woraus die erste Brigade bestund, welche der Herr von Golze kommandirte, und zwo Schwadronen von der andern, nebst fünf Batallionen Grenadirern, waren kaum in Schlachtordnung gestellt, als der Herr von Golze zu schlagen Befehl bekam. Er hatte funfzig Schwadronen von den Völkern der Königinn vor sich, die in drey Linien auf der Anhöhe eines Berges gestellet waren; Sie angreifen, übern Haufen

werfen

werfen und zerstreuen, war für ihn das Werk von einem Augenblicke. Diese durch die Thäler zerstreuete und flüchtige Reiterey konnte sich nicht wieder zusammen ziehen und setzen, und darauf war es dem preußischen Fußvolke sehr leicht, sich der Hauptbatterie von den Oesterreichern zu bemächtigen. Man war gewohnt, von dem Herrn von Golze doppelt so viel zu fordern, als man von andern forderte, und man schickte ihn, gleich als wenn es allzu wenig gewesen wäre, in einem Tage nur eine Schlacht zu gewinnen, mit seiner Brigade, welche auf dem rechten Flügel unnützlich wurde, zu dem linken ab, wo er zum andernmale mit gleichem Erfolge, als das erstemal fochte. Der König selbst gab diesem Generale das Zeugniß, daß er an der Gewinnung dieser Schlacht den meisten Theil beygetragen habe, wo die Tapferkeit die Menge, und der Verstand der Officirer die Einrichtungen ersetzte, welche die Zeit nicht erlaubt hatte zu machen.

Das Heer gieng darauf nach Schlesien in die Cantonirungsquartiere. Allein es zog sich gar bald ein neues Ungewitter auf. Die Feinde von Preussen, welche so vielmal überwunden worden, waren nichts destoweniger auf unsern Untergang erhitzet. Sie waren auf einen Einfall in Brandenburg durch Sachsen bedacht. Dieses entdeckte Vorhaben erforderte neue Anstalten, um sich demselben zu widersetzen. Der Herr von Golze arbeitete an den Einrichtungen der Lebensmittel mit allem Eifer eines guten Patrioten, und übertraf bey dieser Gelegenheit alles, was er bis hieher in diesem Kriege

nützliches gethan hatte. Die Kriegesverrichtung in der Lausitz war ein beständiger Marsch, welcher acht Tage dauerte, während derselben das Kriegsheer überflüßig versehen wurde. Er richtete darauf die Contribution nach der Menschlichkeit und mit Uneigennützigkeit ein, und kam nach dem zu Dreßden geschlossenen Frieden nach Berlin zurück, wo er seine Gaben bey den Civiltugenden ausübte, welche ihn eben so schätzbar machten, als er es wegen der kriegerischen war.

Durch seine Bemühungen kamen die Einrichtungen derjenigen Vorrathshäuser zur Vollkommenheit, welche alle Landschaften des preußischen Gebiets vor den Geisseln der Hungersnoth, und den noch kläglichern Folgen verwahren, welche sie nach sich zieht. Seinen guten Anstalten hat die Haushaltung des königlichen Hospitals der Invaliden ihre besten Anordnungen zu danken, und seinem Fleisse ist man den neuen Entwurf wegen der Brodtkarren, Backöfen und Schiffe des Commissariats schuldig. Der Herr von Golze verlohr das Wohl des Staats niemals aus den Augen: er setzte wegen Umreissung ungebauter Aecker, Austrocknung der Moräste, Anlegung neuer Dörfer, Gleichheit der Schatzungen und verschiedener Mißbräuche, Nachrichten nach den Beobachtungen auf, die er auf seinen Reisen durch die Provinzen gemacht hatte, und davon viele, durch ihre Ausführung, zu einem wirklichen Nutzen gediehen sind.

Zu Ende des Jahres 1746 wurde er von einer Art der Engbrüstigkeit angegriffen, welche die in ihren Muthmassungen seichten Aerzte, nach ihrer Gewohn-

Gewohnheit, verachteten. Zu Anfange des 1747ten Jahres nahm seine Krankheit zu, und wurde von einem so heftigen Blutspeyen begleitet, woraus man die ihm bevorstehende Gefahr allzuspät wahrnahm. Der König hatte ihn zu seiner größten Vertraulichkeit zugelassen. Er liebte seine Unterredung, welche allezeit von Sachen war, die mit angenehmen und gründlichen Erkenntnissen vermischet sind; und er fiel von den erstern auf die letztern mit derjenigen Fertigkeit, welche ein mit Annehmlichkeiten erfüllter und durch den Gebrauch der Welt gebildeter Geist, allein zuwege bringt. Se. Majestät besuchten ihn oft, und vornemlich in seinen letzten Lebenstagen, während derselben er eine unvergleichliche Gegenwart des Geistes und Standhaftigkeit behielt, indem er seinen letzten Willen ohne Verwirrung in die Feder sagte, seine Anverwandten tröstete, und sich als ein Philosoph zum Tode vorbereitete, der die Vorurtheile des Pöbels unter die Füsse tritt, und dem sein tugendhaftes und von allen Lastern reines Leben, nicht die geringste Ursache zur Reue giebt.

Sonnabends, den 4ten August, befand er sich des Morgens schlimmer, als gewöhnlich, und hatte, als er spürte, daß sich sein Ende näherte, einen so guten Verstand, daß er seinen Kammerdiener die Thüre von seiner Gemahlinn Zimmer zuzuschliessen befahl, welche schwanger war; es überfiel ihn zu gleicher Zeit ein heftigers Blutspeyen, als die vorigen gewesen waren, unter welchem er den Geist aufgab.

Er hatte sich mit Charlotten Wilhelminen von Grebnitz verehlichet, mit welcher er drey Söhne und drey Töchter erzeuget, die er in einem zarten Alter verließ; einen Sohn ungerechnet, mit welchem seine Gemahlinn kurz nach seinem Tode nieder kam.

Der Herr von Golze hatte alle Eigenschaften eines liebenswürdigen und nützlichen Mannes. Sein Verstand war richtig und scharfsichtig, sein Gedächtniß unvergleichlich, und seine Erkenntniß so weitläuftig, als sie bey einem Manne von vornehmen Stande seyn kann. Er haßte den Müßiggang, und liebte die Arbeit eifrig; sein Herz war edel, allzeit zum Guten geneigt, und seine Seele so großmüthig, daß er unzähligen armen Officiren in ihren Bedürfnissen beysprang. Mit einem Worte, er war ein ehrlicher Mann; welches Lob zwar zu unsern Zeiten wenig geachtet wird, und gleichwohl mehr, als alle die andern, in sich enthält. Er hatte in seinen Sitten diejenige Einfalt, welche so oft die Gefährtinn grosser Männer gewesen ist. Seine Sittsamkeit wurde so weit getrieben, daß er nicht mit derjenigen Pracht begraben seyn wollte, wodurch die Eitelkeit der Lebendigen noch über die Widerwärtigkeiten des Todes zu triumphiren glaubet. Der König, welcher das Andenken eines Mannes beehren wollte, der dem Staate so viel Dienste erwiesen hatte, und dessen Verlust ihm so empfindlich war, befahl aus einer besondern Achtung, allen Officirern von den Gensdarmes seinetwegen die Trauer zu tragen.

Man

Man kann mit Wahrheit ſagen, daß er einer von denjenigen geſchickten Köpfen war, deren drey oder vier auf einmal zureichend ſind, eine ganze Regierung berühmt zu machen. Er hat lange gelebt, weil ſein ganzes Leben in Nachdenken und Thaten zugebracht wurde. Der Tod hat ihn verhindert, noch gröſſere Dinge zu thun. Man kann dieſe bekannte Strophe des Rouſſeau auf ihn anwenden:

Et ne meſurons point au Nombre des Années
Les Trames des Heros.

Wir wollen das Verdienſt der Helden
nicht nach der Zahl der Jahre meſſen.

Lobſchrift
des
Herrn von Bork.

Kaſpar Wilhelm von Bork, ein Sohn von Georg Matthias, Kanzlern der Neumark, und von Eliſabeth Marien von Blankenburg, aus dem Hauſe von Friedland, in Großpolen, ward zu Gersdorf, am 30ten Auguſt, im Jahr 1704. gebohren.

Wenn unſere Nachrichten nicht weiter als in Deutſchland ſollten geleſen werden, ſo wollten wir hier nichts von der borkiſchen Familie gedenken; jedermann weiß das Anſehen, das ſie darinn behauptet. Die berühmteſten Geſchichtſchreiber von Pommern geben vor, daß ſie ſeit dem fünften Jahrhundert in dieſem Lande geblühet, und daſſelbe über ſechshundert Jahre, wider die

Vene-

Veneten beschützet habe. Ihr Ursprung verlieret sich in diesen Zeiten, wo die Barbarey gar keinen Zeitpunkt erhielte.

Seit dem Pommern zum Christenthume bekehret, und einige Kenntniß der Gelehrsamkeit gehabt hat; so findet man den Namen der Borke in allen alten Denkmälern, und man bemerket darinn, daß sie verschiedene von den Rechten der Oberherrschaft besessen haben.

Die Kriege, welche sie in Polen, und wider die Herzoge von Pommern unternahmen, schlugen ihnen übel aus; sie verlohren ihre Städte und Schlösser, und wurden in einen Stand gebracht, darinn ihre Feinde nichts mehr von ihnen zu fürchten hatten. Seit dieser Zeit haben Verdienst und Tugend ohne Unterlaß gewirket, dieser Familie ihren alten Glanz wieder zu geben. Die Borke, als sie Unterthanen des regierenden Hauses geworden, haben allezeit die vornehmsten Staats- und Kriegsbedienungen bekleidet.

Derjenige, von dem wir jetzt reden, Kaspar Wilhelm, hatte kaum seine Studien angefangen, als er schon zu auswärtigen Staatsangelegenheiten bestimmet, und fast zu gleicher Zeit ernennet ward, an den dänischen Hof zu gehen. Bey einer grossen Jugend besaß er alle Gaben des Staatsmannes; aber dieser Hof ersuchte den König, einen solchen zu senden, dessen Alter sie glaubwürdig machte.

Im Jahr 1731. wurde er nach Braunschweig geschicket, um dem Herzog Ludwig Ru-

Rudolph zu seiner Gelangung zur Regierung Glück zu wünschen; und bald darauf mußte er die Heyrath des Kronprinzen mit der Prinzeßinn Elisabeth Christina, unserer jetzigen Königinn, unterhandeln.

Er ward nachmals beständig zu verschiedenen Unterhandlungen, bald an dem Hofe zu Dreßden, bald an dem braunschweigischen Hofe gebraucht, bis daß er, im Jahre 1735. nach Engelland reisete. Er war an diesem Hofe wenig angenehm, und seinem Herrn wenig nützlich. Es ist fast keine Kunst, worinn die Gabe allein hinreichend ist, glücklich zu seyn; aber die Kunst eines Unterhändlers hänget noch von weit mehreren Umständen ab, als je eine andere.

Im Jahre 1738. wurde er als bevollmächtigter Minister nach Wien geschicket, wo er so lange blieb, bis die gerechte Forderung des Königs auf Schlesien, die beyden Höfe verunwilliget hatte; er ward nach Berlin zurückberufen, und in die wichtigste Staatsbedienung gesetzet.

Das ganze Europa macht heut zu Tage durch die Verhältniß, welche die verschiedenen Staaten, daraus es zusammen gesetzt ist, unter einander haben, nur einen Körper aus. Aber an diesem Körper hat ein jeder Theil seine eigene Angelegenheiten, und ist nur mit seiner Vergrösserung beschäftiget. Er wünschte sie zum Schaden aller andern zu erlangen, und das Haupt oder der ganze Körper zu werden. Was für eine Verwirrung würde einem solchen Ehrgeiz nicht folgen, wenn nicht eine weise Staatskunst ihrem Ungestüm Schranken setzte,

alle

alle die Kräfte in einem gewiſſen Gleichgewichte und alle Glieder in einer gehörigen Gleichheit hielte! Der glückliche Geiſt, dem es erlaubt iſt, ſich bis dahin zu erheben, ſcheinet mit der Gottheit die Herrſchaft der Welt zu theilen. In dieſer Wiſſenſchaft hatte der Herr von **Bork** das Glück, einen ſolchen Lehrer, wie der König, und einen ſolchen Gehülfen, wie den Herrn Grafen von **Podewils**, zu finden. Der neue Staatsrath brachte hier eine vollkommene Kenntniß von den Angelegenheiten aller Mächte mit, eine an Hülfsmitteln fruchtbare Einbildungskraft, und eine groſſe Herzhaftigkeit des Geiſtes. Er hatte ſich in ſeiner Jugend auf vortrefliche Studien geleget, die er auch mitten unter ſeinen verſchiedenen Beſchäftigungen fortgeſetzet hatte; die Stunden, welche er den Muſen widmete, haben ſeiner Nation beliebte Ueberſetzungen von dem **pharſaliſchen** Kriege des **Lucans**, und von einigen Stücken der **engliſchen** Schaubühne, eingetragen. Die neuere Geſchichte von **Europa**, die er wußte, hilft einem Staatsrath ſehr viel: aber er vereinigte damit alle Wiſſenſchaften eines Gelehrten in der Hiſtorie und in den Sprachen des Alterthums. Er hätte **Cäſars** Staatsrath ſeyn können, ohne wahrzunehmen, daß er einem andern Herrn diente.

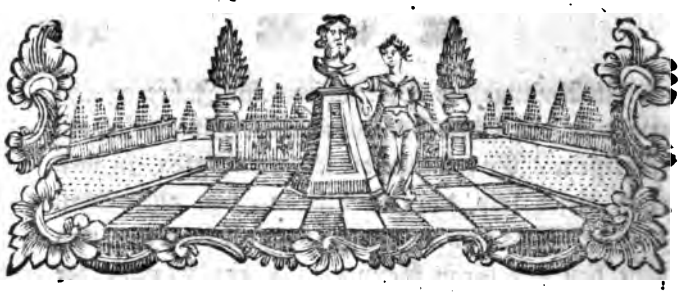
Als die Akademie, im Jahre 1744. eine neue Einrichtung bekam, ſo ward er zu einem von den vier Curatorn derſelben beſtellt. Dieß war kein leerer Titel für ihn, ſeine Liebe gegen dieſe Geſellſchaft, und ſein Geſchmack an allen den Wiſſenſchaften, die ſie zum Vorwurf hat, zogen ihn öf-

ters in unsere Versammlungen, wo seine Einsichten uns eben so nützlich waren, als die Weisheit seiner Verwaltung.

Wir haben nur noch von den Gaben geredet; jetzt wollen wir von dem Manne reden. Der Staat sowohl als die Akademie wissen, was sie verlohren haben; ich empfinde hier selbst den ganzen Verlust, der mich betroffen hat.

Ich untersuche gar nicht, ob es wahr sey, daß es andere Grundsätze für die Staatsleute, andere für die Privatpersonen gebe; ob sie, wenn der Vortheil einer ganzen Nation solche Ausnahmen rechtfertigen könnte, nicht allemahl für den Staat selbst weit mehr nachtheilig als nützlich seyn würde. So viel ist einmal gewiß, daß er in dem Falle, wenn man den Gebrauch dazu nimmt, sich in seiner Sphäre genau eingeschlossen halten, und sich nie in der Gesellschaft ausbreiten muß. In diesem gefährlichen Stande, wo es so schwer ist, die Gränzen zwischen der Klugheit und der Verstellung zu bezeichnen, wo die Welt so gar bereit scheinet, es zu verzeihen, daß man gewohnt ist, diese Dinge zu verwechseln; behielt der Herr von Bork das rechtschaffenste und freymüthigste Herz. Aus diesem undurchdringlichen Kabinet, wo sein Geist sich mit den wichtigsten Sorgen und mit den beschwerlichsten Betrachtungen beschäftiget hatte, gieng er mit derjenigen Heiterkeit, welche die Zufriedenheit über eine wohlgerathene Arbeit giebt. Der Minister verschwand, man traf in der übrigen Zeit des Tages nur einen Mann von der besten Gesellschaft und von dem aufrichtigsten Umgange an.

Zu Anfange des Märzmonats im Jahre 1747. ward er von einer Entzündung der Eingeweide angegriffen. Er erkannte die Unterwürfigkeit, in welcher dieſer Leib, den wir beleben, von allem übrigen der Welt iſt: er ertrug ſeine Schmerzen, und ſahe den Tod heran kommen, als ein Mann, der gewohnt iſt, ſeine Angelegenheiten höheren Vortheilen aufzuopfern.



Lobschrift
des
Herrn von Keyserlingk.

Dietrich, Freyherr von Keyserlingk, Ritter des St. Johanniterordens, Oberster bey der Reiterey und Generaladjutant des Königs, ward den 5ten des Heumonats im Jahre 1698. zu Okten, einem Ehrgute der Familie in Kurland, gebohren; seine Vorfahren väterlicher Seite, die aus Westphalen abstammen, waren von den alten Rittern, die, nachdem sie das Christenthum nach Kurland gebracht hatten, sich daselbst niederliessen. Der Vater unsers Dietrichs hieß Johann Ernst, Amtmann von Durben; seine Mutter, Dorothea Amalia de la Chiese, war aus einem alten und vornehmen italiänischen Geschlechte.

Dietrich war erst in seinem neunten Jahre, als sein Vater starb: seine Mutter sorgte für seine weitere Erziehung. Man entdeckte an ihm grosse Fähigkeit

higkeiten, und man bemühete ſich, ſie zu üben: obgleich die Gewohnheit ſeines Landes einen Menſchen von ſeinem Stande faſt nothwendig zum Kriegsdienſte beſtimmete; ſo wollte man doch, daß er zu allen geſchickt ſeyn möchte.

Man ſchickte ihn nach **Königsberg**, wo er ſo ſehr zunahm, daß er in einem Alter von ſiebenzehen Jahren vier Reden in einem Tage, nämlich in griechiſcher, lateiniſcher, franzöſiſcher und deutſcher Sprache hielt, und deswegen zu einem Mitgliede der Univerſität aufgenommen wurde: Er ward dadurch nur deſto fleißiger in ſeiner Arbeit. Die Philoſophie, die Mathematik, die Beredſamkeit und Dichtkunſt, beſchäftigten ihn alle zugleich, und es gelung ihm in allen.

Während der Zeit, daß er alle die Erkenntniſſe geſammlet hatte, welche den Geiſt ziehen können, ſo hatte er ſich auch in allen Leibesübungen gebildet. Dieſe Künſte, die ehemals die ganze Wiſſenſchaft des Adels ausmachten, ſind noch einigermaſſen als ein Theil unſerer Wiſſenſchaften anzuſehen. Wenn die Geſchicklichkeit des Leibes, das Tanzen, und die Muſik, nur eine gewiſſe Richtigkeit in dem Verhältniß der Gliedmaſſen vorausſetzen; ſo kömmt die Kunſt davon zu urtheilen, und der Geſchmack, ohne welchen man hierinn niemals vollkommen wird, ſehr auf das Vermögen des Geiſtes an.

Hierauf ſuchte der junge **Keyſerlingk**, im Jahr 1720. ſeine Begierde zu reiſen zu ſtillen. Die Reiſen ſind in **Deutſchland** das letzte Theil der Erziehung, und ſie ſollten es billig überall ſeyn.

Sie

Sie ſind es, die dieſen Karakter des Allgemeinen vollenden, welchen die Unterweiſung in den Schulen muß angefangen haben. Das Griechiſche und Lateiniſche bilden einen Menſchen für alle Zeiten. Die Reiſen machen den Menſchen für alle Länder.

Der Herr von Keyſerlingk kam nach Berlin, und fieng bey dieſer Hauptſtadt an, ſein Vorhaben auszuführen, nämlich die vornehmſten Höfe in Deutſchland zu beſuchen. Er ſetzte darauf ſeine Reiſe durch Holland fort, und kam nach Paris, in dieſe unermeßliche Stadt, wo ſo viele Fremden ankommen; aber wo nur allein diejenigen Fremden, die ſo ſind wie er, Bürger werden.

Nachdem er ſich über zwey Jahre daſelbſt aufgehalten hatte, ſo kam er wieder nach Berlin zurück, wo der verſtorbene König ihm einen Lieutenantsplatz bey dem Regimente des Markgrafen Albrechts ertheilte. Einige Jahre darauf begnadigte er ihn mit der Hauptmannsſtelle; und um alle ſeine Gaben geltend zu machen, ſetzte er ihn bey den Kronprinzen.

Beſondere Umſtände entferneten ihn bald von ſeinem Herrn, und brachten ihn zu ſeinem Regimente zurück. Aber die Abweſenheit ließ ihn nichts verlieren; und, ſobald der Prinz König geworden war, fand der Herr von Keyſerlingk ſein Glück eben ſo befördert, als ob er ſein Leben damit zugebracht hätte, dieſem Herrn die Aufwartung zu machen. Er ward alſobald Oberſter und Generaladjutant, und mit einer anſehnlichen Beſoldung verſehen. Nach allem dem, was wir von ſeinem

Geiſte

Geiſte geſagt, muß man ſich auch ſchon einen Begrif von den Eigenſchaften ſeines Herzens gemacht haben. Denn, iſt wohl die Tugend etwas anders, als die Richtigkeit des Verſtandes, die auf die Sitten angewendet iſt?

Es war gar keine ruhige Empfindung, die er für den König hegte; es war eine wahrhafte Leidenſchaft, die ihn in Bewegung ſetzte. Er wollte, daß ihn jedermann ſähe, kennete, und liebete. Was für eine Sorgfalt trug er auch nicht, ſobald ein Fremder an dem Hofe erſchiene, ihm Gelegenheit zu verſchaffen, dieſen Monarchen zu betrachten. Zu der Liebe gegen ſeinen Fürſten, vereinigte ſich noch ein anderer Bewegungsgrund, der nicht weniger ädel war, ich meine das Vergnügen, dienſtfertig zu ſeyn, ein ſo mächtiges Vergnügen bey dem Herrn von Keyſerlingk, daß man ſagen kann, er habe ſich demſelben ohne Einſchränkung ergeben; und wenn man ihn in etwas tadeln kann, ſo iſt es dieſes, daß er daraus eine gar zu allgemeine Gewohnheit machte.

Ein ſolcher Karakter ſetzet ein empfindliches Herz zum Grunde, und ſein Herz war es. Er ward von den Reizungen der jungen Gräfin von Schlieben, einer Tochter des Herrn Oberjägermeiſters, und Hofdame der Königinn, gerühret. Er heyrathete ſie, im Jahre 1742. Es gehört alles dazu, was er an ihr fand, die Tugend, die Schönheit und die Gaben des Geiſtes, um einen Philoſophen zu entſchuldigen, der ſeine Freyheit aufopfert.

Seine Hausgeſchäfte erkalteten ſeinen Geſchmack nicht für die Gelehrſamkeit und für die ſchönen

Künſte,

Künſte, er übte ſich beſtändig, als wenn ſie ſeine einzige Zuflucht geweſen wären. Man kann von ſeiner Gabe in der Dichtkunſt aus einigen Stücken urtheilen, die er verfertiget hat: aber vielleicht noch beſſer aus den Ueberſetzungen einiger Oden des Horaz, in franzöſiſche Verſe, und des Lockenraubs von Pope; um dergleichen Werke gut zu überſetzen, muß der Nachahmer eben ſo viel Geiſt haben, als derjenige, den er nachahmet, und muß ohne Unterlaß denjenigen Theil aufopfern, der die Erfindung angehet; daß er allezeit fähig zu erfinden, allezeit davon abſtehet, und daß er allezeit den Zwang verbirgt, wo er ſich deſſelben enthalten muß.

Im Jahre 1743. ward der Herr von Keyſerlingk ein Mitglied dieſer Akademie; ſeine Geſundheit, die in ſeiner Jugend zu ſehr verſchwendet war, wurde ſeit einiger Zeit ſchwächer, und verlohr ſich ganz und gar; die Schmerzen des Podagra kamen dazu, ſeine Gedult zu üben. Endlich, nachdem er lange wider alle ſeine Leiden geſtritten hatte, ſtarb er am 13ten Auguſt im Jahr 1745.

Der König empfand den ganzen Verluſt, den er litte; Er vergoß Thränen über ſeine Aſche. Er ſetzte ſeine Wohlthaten gegen die Wittwe des Verſtorbenen fort; Er würdigte das Kind einer beſondern Sorgfalt, welches er noch in der Wiege nachließ. So weit erſtrecket ſich die Macht der Könige wider den Tod!

Lob-

Lobrede
des
Herrn von Knobelsdorf.

Johann George Wenceslaus, Freyherr von Knobelsdorf, ward 1697. gebohren. Sein Vater war Herr des Gutes Koſſar, im Herzogthum Kroſſen, und ſeine Mutter eine Freyfrau von Zauchwitz.

Im 15ten Jahr ſeines Alters nahm er bereits, unter dem Lottumſchen Regiment, Kriegsdienſte, und wohnte dem pommerſchen Feldzuge, und der Belagerung von Stralſund bey. Er that ſich ſo ſehr hervor, als es ihm nur die enge Sphäre eines untergebenen Officiers im Kriege erlaubte.

Die Beſchwerlichkeit eines harten Feldzugs, und einer Belagerung, die man bis zu Anfang

des Winters fortsetzte, schwächten seine Gesundheit, und brachten ihm ein Blutspeyen zuwege, er widerstund aber diesen frühzeitigen Unpäßlichkeiten dergestalt, daß er darauf bestand, bis 1730. zu dienen, da er die Dienste als Hauptmann verließ.

Es ist die Eigenschaft eines erhabenen Geistes, daß er diejenigen, welche damit begabet sind, stark reizet, sich dem unwiderstehligen Triebe der Natur zu überlassen, welche ihnen zeiget, wozu sie gemacht sind. Daher ist es gekommen, daß sich viele geschickte Künstler selbst gebildet, und sich zu den Künsten eine ganz neue Bahn eröfnet haben. Dieser mächtige Trieb ist besonders in denjenigen merkbar, die zu Dichtern oder Mahlern gebohren worden. Ohne den Ovid anzuführen, der wider das Verbot seines Vaters Verse schrieb; ohne des Tasso, der in gleichen Umständen, und ohne des Correggio zu gedenken, der ein Mahler ward, sobald er die Gemählde des Raphael sahe, finden wir an dem Herrn von Knobelsdorf ein gleiches Beyspiel. Er war zu einem geschickten Mahler und Baumeister gebohren, die Natur hatte an ihm alles das Ihrige gethan; es fehlte nur noch an der Kunst, die letzte Hand an ihn zu legen.

So lange der Herr von Knobelsdorf in Kriegsdiensten war, wandte er seine müßige Stunden an, nach dem la Bosse zu zeichnen. Er zahlte schon Landschaften in dem Geschmacke des Claudius Lorrain, ohne den Meister zu kennen, mit dem er eine so grosse Aehnlichkeit hatte. Sobald er die Dienste verlassen hatte, überließ er sich seinem Geschmacke, ohne sich wodurch abhalten zu lassen.

laſſen. Er ſtiftete Freundſchaft mit dem berühmten **Pesne**, und ſchämte ſich nicht ihm die Erziehung ſeiner natürlichen Gaben anzuvertrauen. Er befließ ſich insbeſondere unter dieſem geſchickten Meiſter derjenigen verführeriſchen Miſchung der Farben, welche durch eine ſanfte Zauberey der Natur ihr Recht raubet, indem ſie der ſtummen Leinwand ein Leben einflöſſet. Er verabſäumete keine Art der Mahlerey, von der Geſchichte an bis auf die Blumen, von den Oelfarben bis auf die trockenen. Die Mahlerey leitete ihn bey der Hand zur Baukunſt; und da er anfänglich ſich nur um dieſe Wiſſenſchaft in ſofern bekümmerte, als er ſie zu ſeinen Gemählden brauchte, ſo fands ſichs, daß dasjenige, was er als ein Nebenwerk angeſehen hatte, ſeine fürnehmſte Gabe der Natur war.

Die Einſamkeit, in der er lebte, hielt ihn nicht vor den König, der damals Kronprinz war, verborgen. Dieſer Prinz nahm ihn in ſeinen Dienſt, und zu ſeinem erſten Verſuch zierte der Herr von **Knobelsdorf** das Schloß zu **Reinsberg**, und ſetzte es nebſt den Gärten in den Stand, worinn man es gegenwärtig ſieht.

Der Herr von **Knobelsdorf** verſchönerte die Baukunſt durch einen gewiſſen Mahlerreiz, welcher den gewöhnlichen Verzierungen einen neuen Glanz beylegte. Er liebte die edle Einfalt der **Griechen**, und ein feiner Geſchmack machte, daß er alle Zierathen verwarf, die nicht gehörig angebracht waren. Seine groſſe Begierde zu der Wiſſenſchaft trieb ihn an, **Welſchland** zu ſehen, um ſogar in den eingefallenen Gebäuden die Regeln ſeiner Kunſt

gründlich erlernen zu können. Er unternahm diese Reise im Jahr 1738. Er bewunderte die Mischung der Farben der venetianischen, und die Zeichnung der römischen Schule, er sahe alle Gemählde der grossen Meister: allein von allen Mahlern Welschlands fand er nur den Solimene derer würdig, die unter Leo X. ihr Vaterland berühmt gemacht hatten. Er fand in der alten Bauart mehr Majestät als in der neuen, er bewunderte die prächtige Peterskirche, ohne über ihre Fehler wegzusehen, er bemerkte, daß die verschiedene Baumeister, die daran gearbeitet haben, mit Unrecht den ersten Entwurf des Michael Angelo verlassen hätten.

Also kam der Herr von Knobelsdorf nach Berlin zurück, mit den Schätzen Welschlands bereichert, in seinen Grundsätzen von der Baukunst gewiß, und durch die Erfahrung in seinem günstigen Vorurtheil für die Mischung der Farben des Herrn Pesné bestärket. Bey seiner Zurückkunft verfertigte er das Bildniß des verstorbenen Königs, des Kronprinzens und vieler andern, die demjenigen einen Namen würden gemacht haben, der sonst nichts als ein Mahler gewesen wäre.

Im Jahr 1740. nach dem Tode Friedrich Wilhelms, vertrauete ihm der König die Oberaufsicht der Gebäude und Gärten. Des Herrn von Knobelsdorf erste Sorge gieng dahin, den Thiergarten von Berlin zu zieren; er machte daraus den angenehmsten Ort durch die Verschiedenheit der Alleen, der Einfassungen der Plätze, und

durch

durch die liebliche Vermiſchung, welche durch die Schattierung der Blätter von ſo verſchiedenen Bäumen in dem Auge herfürgebracht wird; er zierte ihn ferner durch die Bildſäulen, und durch Leitung einiger Bäche ſo ſchön, daß er den Einwohnern dieſer Hauptſtadt bequeme und ergötzende Spaziergänge verſchaffte, wo die Zierathen der Kunſt ſich nur unter dem Schmuck der bloſſen Feldannehmlichkeiten darbieten.

Der Herr von **Knobelsdorf**, unzufrieden nur in **Welſchland** dasjenige geſehen zu haben, was die Künſte daſelbſt ehemals waren, wollte ſie in einem Lande betrachten, wo ſie gegenwärtig in ihrer Blüthe ſind; er erhielt die Erlaubniß, **Frankreich** zu ſehen. So lange er ſich daſelbſt befand, ließ er nicht ſeine Abſicht aus den Augen. Zu ſehr den ſchönen Künſten ergeben, um ſich mit der groſſen Welt zu zerſtreuen, allzubegierig zu lernen, um die Geſellſchaft der Künſtler zu verlaſſen, beſuchte er nur Werkſtätte, Gallerien von Gemählden, Kirchen, und was zur Baukunſt gehöret. Es iſt nicht von unſerm Vorwurfe entfernet, die Urtheile anzuführen, welche er von den Mahlern der **franzöſiſchen** Schule fällte. Er billigte die Dichtkunſt, die in der Zuſammenſetzung der Schilderenen des **le Brun** herrſchet, die kühne Zeichnung des **Pouſſin**, die Farbenmiſchung des **Blanchart**, und der **Bouglones**, die Gleichheit und Vollkommenheit der Kleider des **Rigaut**, das Helldunkle des **Raous**, das Natürliche und Wahre des **Chardin**. Aus den Schildereyen des **Karl Vanloo**, und dem Unterrichte des **de Troies**

Lobſchrift
des
Herrn von Keyſerlingk.

Dieterich, Freyherr von Keyſerlingk, Ritter des St. Johanniterordens, Oberſter bey der Reiterey und Generaladjutant des Königs, ward den 5ten des Heumonats, im Jahre 1698. zu Okten, einem Ehrgute der Familie in Kurland, gebohren; ſeine Vorfahren väterlicher Seite, die aus Weſtphalen abſtammen, waren von den alten Rittern, die, nachdem ſie das Chriſtenthum nach Kurland gebracht hatten, ſich daſelbſt niederlieſſen. Der Vater unſers Dieterichs hieß Johann Ernſt, Amtmann von Durben; ſeine Mutter, Dorothea Amalia de la Chieſe, war aus einem alten und vornehmen italiäniſchen Geſchlechte.

Dieterich war erſt in ſeinem neunten Jahre, als ſein Vater ſtarb: ſeine Mutter ſorgte für ſeine weitere Erziehung. Man entdeckte an ihm groſſe Fähigkeit

higkeiten, und man bemühete sich, sie zu üben: obgleich die Gewohnheit seines Landes einen Menschen von seinem Stande fast nothwendig zum Kriegsdienste bestimmete; so wollte man doch, daß er zu allen geschickt seyn möchte.

Man schickte ihn nach **Königsberg**, wo er so sehr zunahm, daß er in einem Alter von siebenzehen Jahren vier Reden in einem Tage, nämlich in **griechischer**, **lateinischer**, **französischer** und **deutscher** Sprache hielt, und deswegen zu einem Mitgliede der Universität aufgenommen wurde: Er ward dadurch nur desto fleißiger in seiner Arbeit. Die Philosophie, die Mathematik, die Beredsamkeit und Dichtkunst, beschäftigten ihn alle zugleich, und es gelung ihm in allen.

Während der Zeit, daß er alle die Erkenntnisse gesammlet hatte, welche den Geist ziehen können, so hatte er sich auch in allen Leibesübungen gebildet. Diese Künste, die ehemals die ganze Wissenschaft des Adels ausmachten, sind noch einigermassen als ein Theil unserer Wissenschaften anzusehen. Wenn die Geschicklichkeit des Leibes, das Tanzen, und die Musik, nur eine gewisse Richtigkeit in dem Verhältniß der Gliedmassen voraussetzen; so kömmt die Kunst davon zu urtheilen, und der Geschmack, ohne welchen man hierinn niemals vollkommen wird, sehr auf das Vermögen des Geistes an.

Hierauf suchte der junge **Keyserlingk**, im Jahr 1720. seine Begierde zu reisen zu stillen. Die Reisen sind in **Deutschland** das letzte Theil der Erziehung, und sie sollten es billig überall seyn.

Sie

Sie sind es, die diesen Karakter des Allgemeinen vollenden, welchen die Unterweisung in den Schulen muß angefangen haben. Das Griechische und Lateinische bilden einen Menschen für alle Zeiten. Die Reisen machen den Menschen für alle Länder.

Der Herr von **Keyserlingk** kam nach **Berlin**, und fieng bey dieser Hauptstadt an, sein Vorhaben auszuführen, nämlich die vornehmsten Höfe in **Deutschland** zu besuchen. Er setzte darauf seine Reise durch **Holland** fort, und kam nach **Paris**, in diese unermeßliche Stadt, wo so viele Fremden ankommen; aber wo nur allein diejenigen Fremden, die so sind wie er, **Bürger** werden.

Nachdem er sich über zwey Jahre daselbst aufgehalten hatte, so kam er wieder nach **Berlin** zurück, wo der verstorbene König ihm einen Lieutenantsplatz bey dem Regimente des Markgrafen **Albrechts** ertheilte. Einige Jahre darauf begnadigte er ihn mit der Hauptmannsstelle; und um alle seine Gaben geltend zu machen, setzte er ihn bey den Kronprinzen.

Besondere Umstände entferneten ihn bald von seinem Herrn, und brachten ihn zu seinem Regimente zurück. Aber die Abwesenheit ließ ihn nichts verlieren; und, sobald der Prinz König geworden war, fand der Herr von **Keyserlingk** sein Glück eben so befördert, als ob er sein Leben damit zugebracht hätte, diesem Herrn die Aufwartung zu machen. Er ward alsobald Oberster und Generaladjutant, und mit einer ansehnlichen Besoldung versehen. Nach allem dem, was wir von seinem

Geiste

Geiſte geſagt, muß man ſich auch ſchon einen Begrif von den Eigenſchaften ſeines Herzens gemacht haben. Denn, iſt wohl die Tugend etwas anders, als die Richtigkeit des Verſtandes, die auf die Sitten angewendet iſt?

Es war gar keine ruhige Empfindung, die er für den König hegte; es war eine wahrhafte Leidenſchaft, die ihn in Bewegung ſetzte. Er wollte, daß ihn jedermann ſähe, kennete, und liebete. Was für eine Sorgfalt trug er auch nicht, ſobald ein Fremder an dem Hofe erſchiene, ihm Gelegenheit zu verſchaffen, dieſen Monarchen zu betrachten. Zu der Liebe gegen ſeinen Fürſten, vereinigte ſich noch ein anderer Bewegungsgrund, der nicht weniger ädel war, ich meine das Vergnügen, dienſtfertig zu ſeyn, ein ſo mächtiges Vergnügen bey dem Herrn von Keyſerlingk, daß man ſagen kann, er habe ſich demſelben ohne Einſchränkung ergeben; und wenn man ihn in etwas tadeln kann, ſo iſt es dieſes, daß er daraus eine gar zu allgemeine Gewohnheit machte.

Ein ſolcher Karakter ſetzet ein empfindliches Herz zum Grunde, und ſein Herz war es. Er ward von den Reizungen der jungen Gräfin von Schlieben, einer Tochter des Herrn Oberjägermeiſters, und Hofdame der Königinn, gerühret. Er heyrathete ſie, im Jahre 1742. Es gehört alles dazu, was er an ihr fand, die Tugend, die Schönheit und die Gaben des Geiſtes, um einen Philoſophen zu entſchuldigen, der ſeine Freyheit aufopfert.

Seine Hausgeſchäfte erkalteten ſeinen Geſchmack nicht für die Gelehrſamkeit und für die ſchönen Künſte,

Künſte, er übte ſich beſtändig, als wenn ſie ſeine einzige Zuflucht geweſen wären. Man kann von ſeiner Gabe in der Dichtkunſt aus einigen Stücken urtheilen, die er verfertiget hat: aber vielleicht noch beſſer aus den Ueberſetzungen einiger Oden des Horaz, in franzöſiſche Verſe, und des Lockenraubs von Pope; um dergleichen Werke gut zu überſetzen, muß der Nachahmer eben ſo viel Geiſt haben, als derjenige, den er nachahmet, und muß ohne Unterlaß denjenigen Theil aufopfern, der die Erfindung angehet; daß er allezeit fähig zu erfinden, allezeit davon abſtehet, und daß er allezeit den Zwang verbirgt, wo er ſich deſſelben enthalten muß.

Im Jahre 1743. ward der Herr von Reyſerlingk ein Mitglied dieſer Akademie; ſeine Geſundheit, die in ſeiner Jugend zu ſehr verſchwendet war, wurde ſeit einiger Zeit ſchwächer, und verlohr ſich ganz und gar; die Schmerzen des Podagra kamen dazu, ſeine Gedult zu üben. Endlich, nachdem er lange wider alle ſeine Leiden geſtritten hatte, ſtarb er am 13ten Auguſt im Jahr 1745.

Der König empfand den ganzen Verluſt, den er litte; Er vergoß Thränen über ſeine Aſche. Er ſetzte ſeine Wohlthaten gegen die Wittwe des Verſtorbenen fort; Er würdigte das Kind einer beſondern Sorgfalt, welches er noch in der Wiege nachließ. So weit erſtrecket ſich die Macht der Könige wider den Tod!

Lob-

Lobrede
des
Herrn von Knobelsdorf.

Johann George Wenceslaus, Freyherr von Knobelsdorf, ward 1697. gebohren. Sein Vater war Herr des Gutes Koſſar, im Herzogthum Kroſſen, und ſeine Mutter eine Freyfrau von Hauchwitz.

Im 15ten Jahr ſeines Alters nahm er bereits, unter dem Lottumſchen Regiment, Kriegsdienſte, und wohnte dem pommerſchen Feldzuge, und der Belagerung von Stralſund bey. Er that ſich ſo ſehr hervor, als es ihm nur die enge Sphäre eines untergebenen Officiers im Kriege erlaubte.

Die Beſchwerlichkeit eines harten Feldzugs, und einer Belagerung, die man bis zu Anfang

des Winters fortsetzte, schwächten seine Gesundheit, und brachten ihm ein Blutspeyen zuwege, er widerstund aber diesen frühzeitigen Unpäßlichkeiten dergestalt, daß er darauf bestand, bis 1730. zu dienen, da er die Dienste als Hauptmann verließ.

Es ist die Eigenschaft eines erhabenen Geistes, daß er diejenigen, welche damit begabet sind, stark reizet, sich dem unwiderstehligen Triebe der Natur zu überlassen, welche ihnen zeiget, wozu sie gemacht sind. Daher ist es gekommen, daß sich viele geschickte Künstler selbst gebildet, und sich zu den Künsten eine ganz neue Bahn eröfnet haben. Dieser mächtige Trieb ist besonders in denjenigen merkbar, die zu Dichtern oder Mahlern gebohren worden. Ohne den Ovid anzuführen, der wider das Verbot seines Vaters Verse schrieb; ohne des Tasso, der in gleichen Umständen, und ohne des Correggio zu gedenken, der ein Mahler ward, sobald er die Gemählde des Raphael sahe, finden wir an dem Herrn von Knobelsdorf ein gleiches Beyspiel. Er war zu einem geschickten Mahler und Baumeister gebohren, die Natur hatte an ihm alles das Ihrige gethan; es fehlte nur noch an der Kunst, die letzte Hand an ihn zu legen.

So lange der Herr von Knobelsdorf in Kriegsdiensten war, wandte er seine müßige Stunden an, nach dem la Bosse zu zeichnen. Er zwahlte schon Landschaften in dem Geschmacke des Claudius Lorrain, ohne den Meister zu kennen, mit dem er eine so grosse Aehnlichkeit hatte. Sobald er die Dienste verlassen hatte, überließ er sich seinem Geschmacke, ohne sich wodurch abhalten zu lassen.

laſſen. Er ſtiftete Freundſchaft mit dem berühmten **Pesne**, und ſchämte ſich nicht ihm die Erziehung ſeiner natürlichen Gaben anzuvertrauen. Er befließ ſich insbeſondere unter dieſem geſchickten Meiſter derjenigen verführeriſchen Miſchung der Farben, welche durch eine ſanfte Zauberey der Natur ihr Recht raubet, indem ſie der ſtummen Leinwand ein Leben einflöſſet. Er verabſäumete keine Art der Mahlerey, von der Geſchichte an bis auf die Blumen, von den Oelfarben bis auf die trockenen. Die Mahlerey leitete ihn bey der Hand zur Baukunſt; und da er anfänglich ſich nur um dieſe Wiſſenſchaft in ſofern bekümmerte, als er ſie zu ſeinen Gemählden brauchte, ſo fands ſichs, daß dasjenige, was er als ein Nebenwerk angeſehen hatte, ſeine fürnehmſte Gabe der Natur war.

Die Einſamkeit, in der er lebte, hielt ihn nicht vor den König, der damals Kronprinz war, verborgen. Dieſer Prinz nahm ihn in ſeinen Dienſt, und zu ſeinem erſten Verſuch zierte der Herr von **Knobelsdorf** das Schloß zu **Reinsberg**, und ſetzte es nebſt den Gärten in den Stand, worinn man es gegenwärtig ſieht.

Der Herr von **Knobelsdorf** verſchönerte die Baukunſt durch einen gewiſſen Mahlerreiz, welcher den gewöhnlichen Verzierungen einen neuen Glanz beylegte. Er liebte die edle Einfalt der **Griechen**, und ein feiner Geſchmack machte, daß er alle Zierathen verwarf, die nicht gehörig angebracht waren. Seine groſſe Begierde zu der Wiſſenſchaft trieb ihn an, **Welſchland** zu ſehen, um ſogar in den eingefallenen Gebäuden die Regeln ſeiner Kunſt

gründlich erlernen zu können. Er unternahm diese Reise im Jahr 1738. Er bewunderte die Mischung der Farben der venetianischen, und die Zeichnung der römischen Schule, er sahe alle Gemählde der grossen Meister: allein von allen Mahlern Welschlands fand er nur den Solimene derer würdig, die unter Leo X. ihr Vaterland berühmt gemacht hatten. Er fand in der alten Bauart mehr Majestät als in der neuen, er bewunderte die prächtige Peterskirche, ohne über ihre Fehler wegzusehen, er bemerkte, daß die verschiedene Baumeister, die daran gearbeitet haben, mit Unrecht den ersten Entwurf des Michael Angelo verlassen hätten.

Also kam der Herr von Knobelsdorf nach Berlin zurück, mit den Schätzen Welschlands bereichert, in seinen Grundsätzen von der Baukunst gewiß, und durch die Erfahrung in seinem günstigen Vorurtheil für die Mischung der Farben des Herrn Pesné bestärket. Bey seiner Zurückkunft verfertigte er das Bildniß des verstorbenen Königs, des Kronprinzens und vieler andern, die demjenigen einen Namen würden gemacht haben, der sonst nichts als ein Mahler gewesen wäre.

Im Jahr 1740. nach dem Tode Friedrich Wilhelms, vertrauete ihm der König die Oberaufsicht der Gebäude und Gärten. Des Herrn von Knobelsdorf erste Sorge gieng dahin, den Thiergarten von Berlin zu zieren; er machte daraus den angenehmsten Ort durch die Verschiedenheit der Alleen, der Einfassungen der Plätze, und

durch

durch die liebliche Vermiſchung, welche durch die Schattierung der Blätter von ſo verſchiedenen Bäumen in dem Auge herfürgebracht wird; er zierte ihn ferner durch die Bildſäulen, und durch Leitung einiger Bäche ſo ſchön, daß er den Einwohnern dieſer Hauptſtadt bequeme und ergötzende Spaziergänge verſchaffte, wo die Zierathen der Kunſt ſich nur unter dem Schmuck der bloſſen Feldannehmlichkeiten darbieten.

Der Herr von **Knobelsdorf**, unzufrieden nur in **Welſchland** dasjenige geſehen zu haben, was die Künſte daſelbſt ehemals waren, wollte ſie in einem Lande betrachten, wo ſie gegenwärtig in ihrer Blüthe ſind; er erhielt die Erlaubniß, **Frankreich** zu ſehen. So lange er ſich daſelbſt befand, ließ er nicht ſeine Abſicht aus den Augen. Zu ſehr den ſchönen Künſten ergeben, um ſich mit der groſſen Welt zu zerſtreuen, allzubegierig zu lernen, um die Geſellſchaft der Künſtler zu verlaſſen, beſuchte er nur Werkſtätte, Gallerien von Gemählden, Kirchen, und was zur Baukunſt gehöret. Es iſt nicht von unſerm Vorwurfe entfernet, die Urtheile anzuführen, welche er von den Mahlern der **franzöſiſchen** Schule fällte. Er billigte die Dichtkunſt, die in der Zuſammenſetzung der Schilderyen des **le Brun** herrſchet, die kühne Zeichnung des **Pouſſin**, die Farbenmiſchung des **Blanchart**, und der **Bouglones**, die Gleichheit und Vollkommenheit der Kleider des **Rigaut**, das Helldunkle des **Raous**, das Natürliche und Wahre des **Chardin**. Aus den Schildereyen des **Karl Vanloo**, und dem Unterrichte des **de Troies**

machte er besonders viel. Er fand indessen bey den Franzosen eine grössere Geschicklichkeit in der Bildhauerkunst als in der Mahlerey, indem diese Kunst durch die Boucharron, Adam, Pigale ꝛc. zur Vollkommenheit gebracht worden. Von allen Gebäuden Frankreichs schienen ihm nur zwey von alter regelmäßiger Bauart, nämlich das vorderste Theil des Louvers durch Perault, und die Gartenseite von Versailles.

Er gab den Italiänern den Vorzug in der äussern Baukunst, den Franzosen aber in der Eintheilung, Bequemlichkeit, und der Verzierung der Gemächer. Als er Frankreich verließ, gieng er durch Flandern, wo ihm, wie man es sich leicht vorstellet, die Werke der van Dick, der Rubens, und der Wowermens nicht entgiengen.

Da er zu Berlin angelanget, übergab ihm der König den Bau des Opernhauses, eines der schönsten und regelmäßigsten Gebäude, die diese Hauptstadt zieren, dessen vorderstes Theil eine Nachahmung des Pantheons ist; inwendig machet das glückliche Verhältniß der Theile das Gebäude sehr schallend, obwohl dessen Umfang unermeßlich ist. Der Herr von Knobelsdorf ward nachher gebraucht, den neuen Flügel von dem Pallaste zu Charlottenburg zu bauen, wovon die Liebhaber den Vorsaal, die Treppe, die Pracht des grossen Saals, und den schönen Geschmack der Gallerie sehr rühmen. Er fand Gelegenheit, seine Gaben an der neuen Säulenstellung des potsdamschen Schlosses, an der marmornen Treppe, und am grossen Saal, wo die Vergötterung des grossen

Kuhr-

Kuhrfürsten abgebildet ist, zu üben. Der grosse Saal von Sans Souci, welcher das Innere des Panrheons nachahmet, ward nach seiner Zeichnung ausgeführet, desgleichen die Grotte und Säulenstellung von Marmor, welche sich im Garten dieses Pallastes befinden. Ausser diesen erwehnten Gebäuden sind eine unendliche Anzahl Privatgebäude zu Berlin und Potsdam, und das Schloß zu Dessau, nach seinen Zeichnungen gebauet worden.

Die königliche Akademie mußte sich bey ihrer Erneuerung einen Mann, der so viel Gaben besaß, nothwendig einverleiben; der Herr von Knobelsdorf ward ein Ehrenmitglied davon. Man wundere sich nicht unter Sternkundigen, Feldmessern, Naturforschern, und Dichtern einen Mahler, der zugleich ein grosser Baumeister ist, wahrzunehmen. Die Künste und Wissenschaften sind Zwillinge, die natürliche Geschicklichkeit ist ihr gemeinschaftlicher Vater, sie sind mit einander durch natürliche und unauflösliche Bande verknüpfet. Die Mahlerey erfordert eine vollkommene Kenntniß der Erklärung der Götter, und der Geschichte, sie führet zur Erlernung der Zergliederungskunst, in Absicht der Bewegungskräfte des menschlichen Körpers, damit in der Stellung der Figuren durch die Zusammenziehung der Mäuse nur wahre Wirkungen geäussert, und nichts als nothwendige Verhöhungen und Vertiefungen dargestellet werden. Es verlangt die Mahlerey der Landschaften eine Kenntniß der Sehkunst und der Perspektive, die mit der Baukunst vereiniget, die Erlernung der Meßkunst, der Wa-

gekunſt und der Mechanik erfordern. Die Mahlerey iſt beſonders mit der Dichtkunſt verwandt. Eben das Feuer, das der Einbildungskraft des Dichters zum Vortheil dienet, muß ſich auch in dem Mahler befinden. Dieſe verſchiedene Wiſſenſchaften gehören alle zur Bildung eines guten Mahlers, und es iſt vielleicht dieſer einer der größten Vorzüge unſers erleuchteten Jahrhunderts, daß wir die Wiſſenſchaften dadurch gemein gemacht haben, weil wir ſie nothwendig gemacht haben.

Dieſe viele Einſichten, die der Herr von Knobelsdorf beſaß, machten ihn zu einem wahren akademiſchen Mitglied; und ſie würden ihm noch mehr Ehre gebracht haben, wenn uns ihn der Tod nicht in einem Alter geraubet hätte, wo ſeine Gaben in ihrer vollkommenen Reife waren. Er bekam Anfälle vom Podagra; vielleicht hat er dieſem Uebel mit allzu groſſer Gleichgültigkeit begegnet, oder iſt ſeine Geſundheit von ſelbſt in Unordnung gerathen; er beklagte ſich über Verſtopfungen, die endlich in eine Waſſerſucht ausarteten. Die Aerzte ſchickten ihn, um ſeiner los zu werden, nach Spa; allein er ſpürte, daß ihm dieſes Mittel nicht helfen würde; er langte alſo mit groſſer Mühe wieder zu Berlin an, wo er den 15ten des Herbſtmonats 1753. in einem Alter von 56. Jahren ſtarb.

Die Eigenſchaft des Herrn von Knobelsdorf war die Redlich- und Aufrichtigkeit, welche ihm eine allgemeine Hochachtung zuwege brachte; er liebte die Wahrheit, und glaubte, daß ſie niemand beleidigen könnte. Die Gefälligkeiten ſahe er als einen Zwang an, und er mied alles, was

ihn

ihn in seiner Freyheit zu stören schien. Man mußte ihn genau kennen, um seinen ganzen Werth schätzen zu können. Er unterstützte die, so mit natürlicher Fähigkeit begabet waren, er liebte die Künstler, und wollte viel lieber gesucht werden, als sich selbst hervorthun. Zu seinem Lobe muß man insbesondere sagen, daß er nie den Nacheifer mit dem Neide verwechselte: zwo Gemüthseigenschaften, die in der That so sehr verschieden sind, und deren Unterscheidung man den Gelehrten und Künstlern zu ihrer Ehre, zu ihrer Ruhe, und zum Besten der Gesellschaft nicht genugsam empfehlen kann.

Lobſchrift

des

Herrn Jordan.

Karl Stephan Jordan war zu Berlin den 27ten Auguſt 1700. aus einer guten bürgerlichen Familie gebohren, die urſprünglich aus dem Delphinate war; ſein Vater, welcher ſein Vaterland der Religion wegen verlaſſen, behielt denjenigen brünſtigen Eifer, welcher einzig und allein damit beſchäftiget iſt, dem Himmel Genüge zu thun, und von den Geſchäften dieſer Welt nicht allezeit mit Unpartheylichkeit und Richtigkeit urtheilet. Er hatte die drey älteſten von ſeinen Söhnen zu der Handlung beſtimmet, und den jüngſten widmete er der Kirche, ohne daß er deſſen Neigung und Gaben zu Rathe zog.

Der

Der junge Jordan hatte eine ungemeine Liebe zu den Wissenschaften und zum Studiren, er durchlas alle Bücher, die ihm in die Hände fielen, mit Begierde, nach derjenigen unüberwindlichen Neigung, mit welcher die Natur jedes Gemüth als mit einem besondern Stempel bemerket. Sein Vater betrog sich darinnen, und glaubte, daß man unter dem Namen eines Gelehrten, nur einen Prediger oder Gottesgelehrten, verstehe. Er schickte ihn nach Magdeburg, um daselbst unter der Aufführung seines Oheims zu studiren, welcher ein Priester in dieser Stadt war. Im 1719ten Jahre begab er sich nach Genf, wo er die geschicktesten Lehrer in der Weltweisheit, in der Beredsamkeit und Gottesgelahrheit besuchte. Nachdem er sich die genfer Schätze zugeeignet hatte, wenn mir also zu reden erlaubet ist, so eilete er nach Lausanne, um allda aus neuen Quellen neue Erkenntnisse zu schöpfen.

Er ward bey seiner Zurückkunft in Berlin im Jahr 1721. mit dem Herrn la Croze bekannt, der ihn aus Freundschaft sowohl in den Sprachen als in den Wissenschaften unterwieß. Er setzte nach diesem seine Studien in der Gottesgelahrheit, aus Ehrerbietigkeit gegen den Willen seines Vaters, fort; und er ward, nachdem er die Staffeln durchgegangen, welche vor dem Predigtamte hergehen, im Jahr 1725. mit diesem Karakter bekleidet. Man vertrauete ihm die Führung der kleinen Kirche zu Pozlow, eines in der Mark gelegenen Dorfes, an.

Die

Die Jugend des Herrn **Jordan**, die vorzügliche Lebhaftigkeit seines Geistes, und seine Neigung gegen eine Art der Studien, die von der Gottesgelahrheit ganz unterschieden war, liessen ihn empfinden, was für ein grosses Opfer er seinem Vater that. Man versetzte ihn, um ihn deswegen zu trösten, von dem Dorfe, wo er war, im Jahr 1727. nach **Prenzlow**. **Prenzlow** war eine sehr enge Sphäre für den Herrn **Jordan**. Er war ein **spanischer** Klepper vor einem Pfluge. Sein Fleiß und weitläuftiges Gedächtniß waren in kurzer Zeit mit seinem Büchervorrathe zu Ende gekommen: ein Mensch von seinem Alter konnte und sollte nicht allein mit Todten umgehen, er sollte die Gesellschaft der Lebendigen schmecken. Dieses bewog ihn, eine Person zu heyrathen, in welcher er die seltenen Gaben der Schönheit, des Verstandes und der Tugend antraf. Es war **Susanne Perreault**, mit welcher er in ihrem fünfjährigen Ehestande zwo Töchter gezeuget hat.

Eben derselbe Geist, welcher die Lust zu den Wissenschaften giebt, beweget auch diejenigen, welche ihn haben, ihre Pflicht genau zu erfüllen. Je gewisser die Urtheilskraft ist, je klärer die Begriffe und je bündiger die Schlüsse sind, desto geneigter ist der Mensch, sich der Bedienung ohne Vorwurf zu entledigen, die er zu erfüllen hat, was für eine es auch seyn mag. Also handelte Herr **Jordan**. Entstund irgend eine Mishelligkeit in der Heerde, deren Hirte er war; so führte er die Worte des Friedens, und arbeitete mit einer

unermüdeten Thätigkeit an der Wiederversöhnung der Gemüther. Fanden sich betrübte Personen darunter: so tröstete sie Herr Jordan, er unterließ sein Studiren, seine Frau und alles was er am liebsten hatte, um denjenigen die Gemüthsruhe und Stille wiederzugeben, welche ein übermäßiges Herzeleid und die wenigen Kräfte, welche sie über sich selbst hatten, derselben beraubeten. Fanden sich einige Kranke und Sterbende, und wenn sie auch von derjenigen menschlichen Gattung waren, welche die niedrigen Verrichtungen, worinnen sie leben, verächtlich machen, so war es gleichfalls Herr Jordan, dessen mitleidiges und zärtliches Herz diesen Personen in ihren letzten Stunden beystund, welche ohne ihn ohne Hülfe gelitten haben und ohne Trost gestorben seyn würden.

Ein so dienstfertiger Karakter, diese Güte des Herzens, welche sich niemals verleugnet, dieser unerschöpfliche Grund der christlichen Liebe, mit einem Worte, alle diese guten Eigenschaften des Herrn Jordan, machten ihn bey allen Franzosen, die sich seit der Widerrufung des Edikts von Nantes in Prenzlow niedergelassen hatten, beliebt und schätzbar. Wenn er Theil an ihrer Drangsal und an ihrem Unglücke nahm: so waren sie eben so empfindlich bey dem Tode seiner Ehegattin, welche er im März des 1732ten Jahres verlohr. Die Lebhaftigkeit seines Temperaments, und die Stärke, mit welcher die Leidenschaften in der Seele der Jugend herrschen, erlaubten dem Herrn Jordan nicht, diesen Verlust mit einer stoischen Standhaftigkeit zu ertragen. Ein wahres Bild

von

von der menschlichen Gebrechlichkeit, welche uns durch unsere Gründe über die Schwachheiten anderer triumphiren, uns aber die Waffen aus den Händen fallen läßt, wenn es uns selbst betrifft. Die Betrübniß und der Schmerz quälten ihn; seine Gesundheit erlitt dadurch einen merklichen Abbruch, er bekam wiederholte Anfälle von Blutspeyen, welche ihn bald in dem Grabe mit der Asche seiner Ehegattinn vereiniget hätten. Seine Krankheit artete in eine Schwermuth aus, und er ergrif diesen Vorwand, die Verrichtungen des Predigtamts zu verlassen, und in **Berlin** die Annehmlichkeit des Studirens und der Ruhe zu geniessen.

In den Verdrüßlichkeiten, welche von der Zärtlichkeit herkommen, ist die Betrübniß um so viel hartnäckiger, weil sie sich durch einen Bewegungsgrund der Tugend gerechtfertiget hält; alles, was an die erlittenen Einbussen erinnert, eröfnet die Wunden von neuen, indem es dieselben mit dem Dolche der Schwermuth wieder aufritzet, der von den Händen der Beständigkeit und der Treue geführet wird; die Zerstreuung und die Zeit allein haben das Recht zu heilen.

Diese Betrachtungen, nebst dem inständigen Anhalten seiner Anverwandten, brachten den Herrn **Jordan** zu dem Entschlusse, eine Reise nach **Frankreich, Engelland** und **Holland** zu thun. Er befließ sich auf derselben nicht, sich das Schauspiel der beweglichen Schaubühne dieser Welt zu geben. Sein zur Philosophie und zu den Studien geneigter Geist ließ ihn diese Reise lediglich gegen die Litteratur wenden; er begnügte sich nicht damit,

Paläste

Paläſte zu ſehen, Gebäude zu betrachten, und einen Zuſchauer von mancherley Ceremonien abzugeben, die von denen in dieſem Lande unterſchieden ſind; die einzige Frucht, welche die Leichtſinnigkeit und wenige Einſicht der meiſten jungen Leute auf ihren Reiſen einerndten. Denn was kann man wohl für einen Nutzen aus der Beſichtigung ſolcher Werke an ihren Orten ziehen, welche die Früchte des Ueberfluſſes, und öfters der Verſchwendung, ſind. Er ließ ſich allein angelegen ſeyn, diejenigen groſſen Männer zu kennen, deren weitläuftiger Geiſt, erhabener Witz und Gelehrſamkeit ihrem Vaterlande, und ihrer Zeit Ehre machen. Ich will die Namen der ſ'Graveſanden, der Muſchenbroeke, der Voltaire, der Fontenellen, der Dübosſen, der Clarken, der Popen, der Lemoiren, und ſo vieler andern, nicht abſchreiben, welche ich aus Liebe zur Kürze auslaſſe. Dieß waren diejenigen berühmten Männer, welche Herr Jordan ſehen wollte, und die er zu kennen verdiente. Auf dieſe Art reiſeten ehemals die Römer nach Griechenland, und vornehmlich nach Athen, um den Geſchmack und Verſtand in dieſem Lande zu bilden, welches damals die Wiege der Künſte, und die Freyſtadt der Muſen war. Er vergnügte ſeine Neubegierde: Dieß war wenig für ihn, er wollte auch ſeine Empfindungen befriedigen; Er verfertigte ſeine Reiſebeſchreibung, worinnen er der Schönheit des Geiſtes, und den Gaben dieſer ſeltenen Männer, Gerechtigkeit erweiſet, gegen welche er ſeine ganze Lebenszeit über eine groſſe Hochachtung erhalten hat. Wie ſchwer iſt es der Eigenliebe, dem Verdienſte eine reine und von allem Neide

de befreyte Verehrung zu erweiſen! Die guten Eigenſchaften unſers gleichen, und inſonderheit derjenigen, welche mit uns in einerley Schranken laufen, ſcheinen die unſrigen: und wie ſelten iſt es, die Sittſamkeit und Unpartheylichkeit mit vielem Verſtande, und mit vielen Einſichten zu paaren. Dieß war eine beſondere Tugend an dem Herrn **Jordan**, welcher er in ſeinem ganzen Leben beſtändig ergeben geweſen iſt, und ohne welche er diejenige groſſe Anzahl von Freunden nicht hinterlaſſen hätte, welche ſeinen Verluſt wahrhaftig betrauren.

Nach ſeiner Zurückkunft in **Berlin**, gieng er wieder in ſeine Studierſtube, wo ihn derjenige edle Nacheifer, welcher wohlgemachte Gemüther reizet, ſich vollkommener zu machen, zum Fleiſſe aufmunterte. Er las alles, und vergaß nichts von allem, was er geleſen hatte. Sein Gedächtniß war ſo weitläuftig: daß es gleichſam ein Regiſter von allen Büchern, aller verſchiedenen Lesarten, allen Ausgaben und den allermerkwürdigſten Nachrichten in dieſer Art war.

Unterdeſſen erlaubten des Herrn **Jordan** Geiſt, und vornemlich deſſen guter Karakter, ihm nicht länger in ſeiner Studierſtube begraben zu bleiben. Der Kronprinz, unſer jetziger König, berief ihn in ſeinen Dienſt im Herbſtmonathe des Jahres 1736. Von dieſer Zeit an brachte er ſein Leben unter dem Studiren und der Geſellſchaft getheilt, durchgängig hochgeachtet und geliebt, in **Reinsberg** zu, und verband diejenige Höflichkeit, welche der Umgang mit der ſchönen

Welt

Welt giebt, mit seiner tiefen Wissenschaft. Er heiterte die Wissenschaften auf, und führte sie bey Hofe in der Liberey der Annehmlichkeiten und Artigkeiten ein.

Nach **Friedrich Wilhelms** Tode setzte ihn der König in einen Stand, darinnen er die Gaben seines Geistes, und die Tugenden seines Herzens, zum Nutzen des Vaterlands anwenden konnte. Er wurde mit dem Geheimenrathstitel bekleidet. Er wendete alle Fähigkeit seines Geistes zum Nutzen des Staats an; ihm hat **Berlin** die neuen Einrichtungen der Polizey zu danken, welche die schöne Ordnung daselbst eingeführet haben, die wir darinnen herrschen sehen. Alle Gassen wurden von derjenigen Gattung nichtswürdiger und verächtlicher Faulenzer gesaubert, deren äusserliches Ansehen der Bürger Mildthätigkeit mißbrauchet. Durch seine Vorsorge und Anstalt wurde ein Arbeithaus aufgerichtet, in welchem sich tausend Personen, welche den Einwohnern zur Last lebten, jetzo von ihrem Fleisse ernähren, und ihre Kräfte zum gemeinen Besten anwenden. Die Stadt wurde in vier Theile eingetheilet, und jedem derselben wurden gewisse Personen vorgesetzt, welche auf die Regeln der Polizey ein wachsames Auge haben mußten. Die Akademien wurden nach Einsicht und Erkenntniß mit geschickten Lehrern und Gelehrten versehen. Alle diese neuen Einrichtungen, und die Sorge, die Akademien in Flor zu bringen, hat man des Herrn **Jordans** unermüdeter Wirksamkeit zu danken. Im 1744ten Jahre ward er bey der Erneuerung dieser königlichen Akademie der Wissenschaften und

freyen Künſte zu derſelben Unterpräſidenten erwählet.

Man ſage ja nicht, daß die Uebung der Wiſſenſchaften und Künſte die Menſchen zu öffentlichen Geſchäften unfähig machen. Der ausgebeſſerte Verſtand macht eben denſelben Fortgang in allen Materien, die er vornimmt. Die Wiſſenſchaften geben, anſtatt zu verringern, in allen Bedienungen denjenigen einen neuen Glanz, die derſelben Verbeſſerung obliegen. Die groſſen Männer des Alterthums bildeten ſich unter der Vormundſchaft der Wiſſenſchaften, wenn ich mich dieſes Ausdruckes bedienen darf, ehe ſie die Würden des Staats beſaſſen; und dasjenige, was zur Erleuchtung des Verſtandes, zur Vollkommenheit der Urtheilskraft, und zur Erweiterung der Wiſſenſchaften dienet, bildet gewißlich Perſonen, welche zu allen Arten der Beſtimmungen fähig ſind. Es ſind ſorgfältig gewartete Pflanzen, deren Blüten und Früchte von einer gröſſern Schönheit und vollkommenern Geſchmacke ſind, als derjenigen Bäume, welche in den wilden Hölzern ſich ſelbſt überlaſſen, aufs gerathe wohl wachſen, und deren verwirrt in einander gewachſene und gekrümmte Aeſte dem Geſicht nicht einmal ein angenehmes Schauſpiel darbieten.

Als der König, nach Kaiſer Karls VI Tode, an der Spitze ſeiner Armeen nach Schleſien gieng, um das Erbtheil ſeiner Vorfahren einzunehmen, welches ihm der Wohlſtand des Hauſes Oeſterreich, mit weniger Achtung gegen ſeine Rechte, lange Jahre vorbehalten hatte; ſo folgte Herr

Jor-

Jordan Sr. Majeſtät in dem Feldzuge von dem Jahre 1741. und verband den ſtillen Umgang der Muſen, mit dem Getöſe der Waffen und der Zerſtreuung eines Heers, welches in beſtändiger Bewegung und Thätigkeit war. Dieſe Feldzüge, und ſein öfterer Aufenthalt bey Hofe, lieſſen ihm gleichwohl ſo viel Zeit übrig, an verſchiedenen Werken zu arbeiten, die uns von ihm zurückgelaſſen worden, nämlich eine lateiniſche Diſſertation, über des Jordanus Brunus Leben und Schriften, eine Sammlung von der Litteratur der Weltweisheit und Hiſtorie, die Geſchichte von dem Leben und den Werken des Herrn la Croze; einige Manuſcripte ungerechnet, welche ihn eine übermäßige Sittſamkeit, drucken zu laſſen, abgehalten hat. Er ſagte, man müßte denjenigen finſtern Oertern Licht geben, welche die neidiſche Natur den Menſchen verbergen zu wollen ſcheinet; man müſſe die Welt durch neue und ihrer Aufmerkſamkeit würdige Sachen unterrichten, oder man müſſe es verſtehen, die Trockenheit der Materien fruchtbar zu machen, und die Knochengerippe mit den Zügen und Farben einer Venus des Mediris zu bekleiden, wenn man ſeine Werke ans Licht geben und die Preſſe beſchäftigen wolle. Seine allzugenaue Kritik hatte nur ſeine Arbeiten zum Gegenſtande; er ſchien es ſogar zu bedauren, daß er in ſeiner Jugend die erſten Arbeiten ſeiner Feder aus den Händen gegeben hatte. Er verbeſſerte, mit Bezwingung ſeiner Eigenliebe, ſeine neuen Werke ohne Unterlaß, und glaubte niemals, daß er durch ſeine Arbeit und ſeinen Fleiß Proben von der Achtung und Ehrerbietigkeit genug geben könne, welche ein Schriftſteller der Welt ſchuldig iſt.

Es fehlte bey den Vortheilen, welche Herr Jordan genoß, nur ein minder eingeschränktes Leben, als das seinige. Die Wissenschaften, das Vaterland, und sein Herr verlohren ihn durch eine langwierige und schmerzhafte Krankheit, welche ihn den 24. May, im Jahre 1745. in einem Alter von 44. Jahren und etlichen Monaten, wegriß, ohne daß ihn seine Gedult bey seinen Schmerzen verließ, deren Last durch die Dauer schwerer wird, und welche den allerstandhaftigsten Seelen, und auch denjenigen oft unerträglich werden, deren Standhaftigkeit in den augenscheinlichsten Gefahren unbeweglich zu seyn scheinet.

Herr Jordan war mit einem lebhaften und durchdringenden Verstande gebohren, welcher zugleich eines grossen Fleisses fähig war. Sein Gedächtniß war weitläuftig, und verwahrte als ein anvertrautes Gut das Auserlesenste, was gute Schriftsteller in allen Jahrhunderten vortrefliches vorgebracht hatten. Sein Urtheil war sicher, und seine Einbildungskraft schimmerend, sie wurde allezeit von dem Zügel der Vernunft zurückgehalten. Er schweifte in seinen Einfällen nicht aus; er war in seiner Sittenlehre ohne Trockenheit, bescheiden in seinen Meynungen, offenherzig in seinen Gesprächen, indem er die akademische Sekte allen andern Meynungen der Philosophen vorzog, begierig zu lernen, sittsam zu entscheiden, er liebte die Verdienste, und machte sie kund; er war voller Höflichkeit und Wohlthätigkeit, er liebte die Wahrheit, und vertheelte sie niemals, er war leutselig, großmüthig, dienstfertig, ein guter Bürger, seinen Freunden,

seinem

ſeinem Herrn und ſeinem Vaterlande getreu; ſein Tod war eine Trauer für alle ehrliche Leute, die Bosheit und der Neid verſtummten vor ihm, der König, und alle, die ihn kannten, beehrten ihn mit einer aufrichtigen Bedaurung.

Dieß iſt die Belohnung der wahren Verdienſte, daß ſie im Leben hochgeſchätzt werden, und nach dem Tode zum Vorbilde dienen.

Lobrede

des

Herrn la Mettrie.

Julian Offroi Mettrie wurde den 25. des Christmonats 1709. zu St. Malo von Julian Offroi Mettrie, und Maria Gaudron, gebohren; welche von einer ziemlich ansehnlichen Handlung lebten, und daher ihrem Sohn eine gute Erziehung verschaffen konnten. Sie schickten ihn ins Collegium nach Courtame, um den Grund zu den Schulwissenschaften zu legen; von dannen kam er nach Paris ins pleßische Collegium. Er erlernete die Redekunst zu Caen; und da er viel Verstand und Witz hatte, so erhielte er alle Preise der Beredtsamkeit; er war zu einem Redner gebohren. Er liebte heftig die Dichtkunst, und die schönen Wissenschaften: allein sein Vater, welcher glaubte, daß ein Geistlicher

mehr

mehr erwerben könnte, als ein Dichter, widmete ihn der Kirche, und schickte ihn das Jahr darauf wieder in das pleßische Collegium, wo er die Vernunftlehre unter dem Herrn Cordier erlernete, der mehr ein Janseniste als ein Logicus war.

Eine feurige Einbildungskraft hat die Eigenschaft, daß sie mit Gewalt die Gegenstände zu sich reisset, welche man ihr darbietet; gleichwie das die Eigenschaft der Tugend ist, sich von den ersten Meynungen, welche man ihr einpräget, einnehmen zu lassen. Ein anderer Schüler hätte die Meynungen seines Lehrers angenommen; dies war zu wenig für den jungen la Mettrie: er wurde ein Janseniste, und schrieb ein Buch, welches Beyfall unter den Anhängern fand.

Im Jahr 1725. befließ er sich in dem harcourtschen Collegio der Naturlehre, und kam sehr weit darinn. Bey der Zurückkunft in seine Vaterstadt, rieth ihm der Herr Hunault, Arzt zu St. Malo, sich auch diesem Stande zu widmen. Man überredete den Vater, und man versicherte ihn, daß die Arzneymittel eines mittelmäßigen Arztes mehr einbrächten, als die Lossprechung eines guten Priesters. Der junge la Mettrie befließ sich sogleich auf die Zergliederungskunst, er zergliederte zween Winter hindurch, worauf er 1729. zu Reims den Doktorhut annahm.

Im Jahr 1733. gieng er nach Leyden, um den berühmten Boerhaven zu hören; der Lehrer war seines Schülers werth, und der Schüler machte

te ſich bald des Lehrers würdig. Der Herr la Mettrie wandte die ganze Munterkeit ſeines Geiſtes auf die Kenntniß und die Heilung der menſchlichen Krankheiten, und er wurde ein groſſer Arzt, ſobald er es werden wollte.

Im Jahr 1734. überſetzte er in ſeinen müßigen Stunden die Abhandlung vom Feuer, des Herrn Boerhaven, wie auch ſeinen Aphrodiſiacus, und fügte demſelben eine Abhandlung über die veneriſchen Krankheiten bey, davon er ſelbſt der Verfaſſer war. Die alten Aerzte in Frankreich empörten ſich gegen einen Schüler, der ihnen den Schimpf anthat, ſo gelehrt zu ſeyn, als ſie. Einer der berühmteſten Aerzte zu Paris erzeigte ihm die Ehre, ſein Werk zu tadeln; ein gewiſſes Merkmal, daß es gut war. La Mettrie machte Gegenbeweiſe; und, um ſeinen Feind deſto mehr zu beſchämen, verfertigte er 1738. eine Abhandlung vom Schwindel, welche von allen unparteiiſchen Aerzten hochgehalten wird.

Vermöge einer unglücklichen Würkung der menſchlichen Unvollkommenheit, iſt eine gewiſſe niederträchtige Eiferſucht die Eigenſchaft der Gelehrten geworden. Sie bringet den Geiſt derjenigen, die ſich im Ruhme feſtgeſetzt haben, wider den Fortgang neuer witzigen Köpfe, in Bewegung. Sie begeiffern ihre natürlichen Gaben, ohne ſie jedoch zu zernichten; ſie ſchaden ihnen aber doch zuweilen. Der Herr la Mettrie, welcher mit Rieſenſchritten in der Laufbahn der Wiſſenſchaften fortgieng, empfand den Schaden von dieſer Eiferſucht, und ſeine Lebhaftigkeit ließ ihn ſolchen zu ſehr empfinden.

Er

Er überſetzte zu St. Malo des Boerhavens Lehrſätze, die Materia medica, die chymiſchen Ausarbeitungen, die Theorie der Scheidekunſt, und die Anfangsgründe der Arzeneywiſſenſchaft deſſelbigen Verfaſſers; er ließ faſt zu gleicher Zeit einen Auszug aus Sydenham drucken. Der junge Arzt hatte aus einer frühzeitigen Erfahrung erlernet, daß, um geruhig zu leben, das Ueberſetzen beſſer ſey, als das Bücherſchreiben. Allein der Geiſt hat das an ſich, daß er oft bey der Betrachtung ſeiner ſelbſt vergißt. Stark durch eigene Kräfte, wenn ich mich alſo ausdrücken darf, und mit den Unterſuchungen der Natur, welche er mit einer unendlichen Geſchicklichkeit anſtellete, angefüllet, wollte er der Welt die nützlichen Entdeckungen, ſo er gemacht hatte, mittheilen. Er gab ſeinen Traktat von den Kinderblattern, ſeine praktiſche Arzneykunſt, und die Erklärung über die Anfangsgründe der Arzneywiſſenſchaft, des Herrn Boerhavens, in ſechs Theilen heraus. Alle dieſe Werke kamen zu Paris ans Tageslicht, obgleich der Verfaſſer ſie zu St. Malo verfertiget hatte. Mit der Theorie ſeiner Kunſt vereinigte er allezeit eine glückliche Praxis, welches für einen Arzt kein geringes Lob iſt.

Im Jahr 1742. kam der Herr la Mettrie nach Paris, wo ihn der Tod des Herrn Humauld, ſeines ehemaligen Lehrers, hinzog. Die Herren Morand und Sidobre brachten ihn bey dem Herzog von Grammont an, und wenig Tage nachher, erhielt dieſer Herr für ihm die Ausfertigung, nach welcher er als Arzt bey der Leibwache beſtellet wurde. Er gieng mit dem Herzog zu Felde, und be-

fand ſich mit bey der Schlacht bey Dettingen, bey der Belagerung von Freyburg, und bey der Schlacht bey Jontonois, allwo er ſeinen Beſchützer verlohr, welcher durch einen Stückſchuß getödtet wurde.

Der Herr la Mettrie empfand um deſto lebhafter dieſen Verluſt, da er zugleich der Untergang ſeines Glücks war. Folgendes gab Gelegenheit dazu.

Während des freyburgiſchen Feldzugs wurde der Herr la Mettrie von einem hitzigen Fieber angegriffen. Eine Krankheit iſt für einen Weltweiſen eine phyſikaliſche Schule: er glaubte wahrzunehmen, daß die Denkungskraft nichts anders, als eine Folge der Organiſation der Maſchine, oder des künſtlichen Gebäudes unſerer Körper wäre, und daß die Verrückung der Triebfedern einen ſtarken Einfluß in denjenigen Theil von uns ſelbſt hätte, den die Metaphyſiker Seele nennen. Mit dieſen Begriffen angefüllet, gieng er ungeſcheuet mit dem Licht der Erfahrung in die Finſterniß der Metaphyſik. Er verſuchte, mit Hülfe der Zergliederungskunſt, das feine Gewebe des Verſtandes zu erklären; und er fand nichts, als einen mechaniſchen Bau, wo andere ein Weſen, welches beſſer, als die Materie ſeyn ſoll, vorausgeſetzet hatten. Er ließ ſeine philoſophiſche Muthmaſſungen, unter dem Titel einer natürlichen Hiſtorie von der Seele, drucken. Der Feldprediger vom Regiment zog die Sturmglocke wider ihn, und alle Andächtige ſchrien ihm nach.

Der Pöbel von der Geiſtlichkeit iſt, wie Don Quichotte, welcher wunderbare Abendtheuer in

ganz

ganz gemeinen Begebenheiten antrift; oder, wie jener berühmte Soldat, der, von seinen Lehrsätzen zu sehr eingenommen, in allen Büchern, die er las, Colonnen fand. Die mehresten Geistlichen untersuchen alle Werke der Gelehrsamkeit, als wenn es Abhandlungen von der Gottesgelahrheit wären, und da sie diesen Gegenstand allein vor Augen haben, so werden sie überall Ketzereien gewahr. Daher entstehen so viele falsche und meistens unzeitig angebrachte Urtheile und Beschuldigungen wider die Schriftsteller. Ein Buch von der Naturlehre muß mit dem Geist eines Naturkündigers gelesen werden. Die Wahrheit ist der Richter der Natur; sie muß ihn lossprechen, oder verdammen. Ein astronomisches Buch will auf eben eine solche Art gelesen werden. Wenn ein Arzt beweiset, daß ein mit dem Stock auf die Hirnschale mächtig angebrachter Schlag den Verstand verrückte, oder auch, daß bey einer gewissen Stuffe der Hitze die Vernunft sich verirre; so muß man ihm das Gegentheil beweisen, oder stillschweigen. Wenn ein geschickter Sternkündiger, des Josua ungeachtet, darthut, daß die Erde und alle Irrsterne sich um die Sonne drehen; so muß man entweder besser rechnen, als er, oder zugeben, daß die Erde sich drehe.

Allein diese Gottesgelehrten, welche bey ihrer beständigen Furcht, die Ungläubigen möchten Gelegenheit nehmen, zu muthmassen, daß ihre Sache seichten Grund habe, sich um solche Kleinigkeiten nicht bekümmern, beharreten nur darauf, in einem Werke, welches die Naturlehre abhandelte,

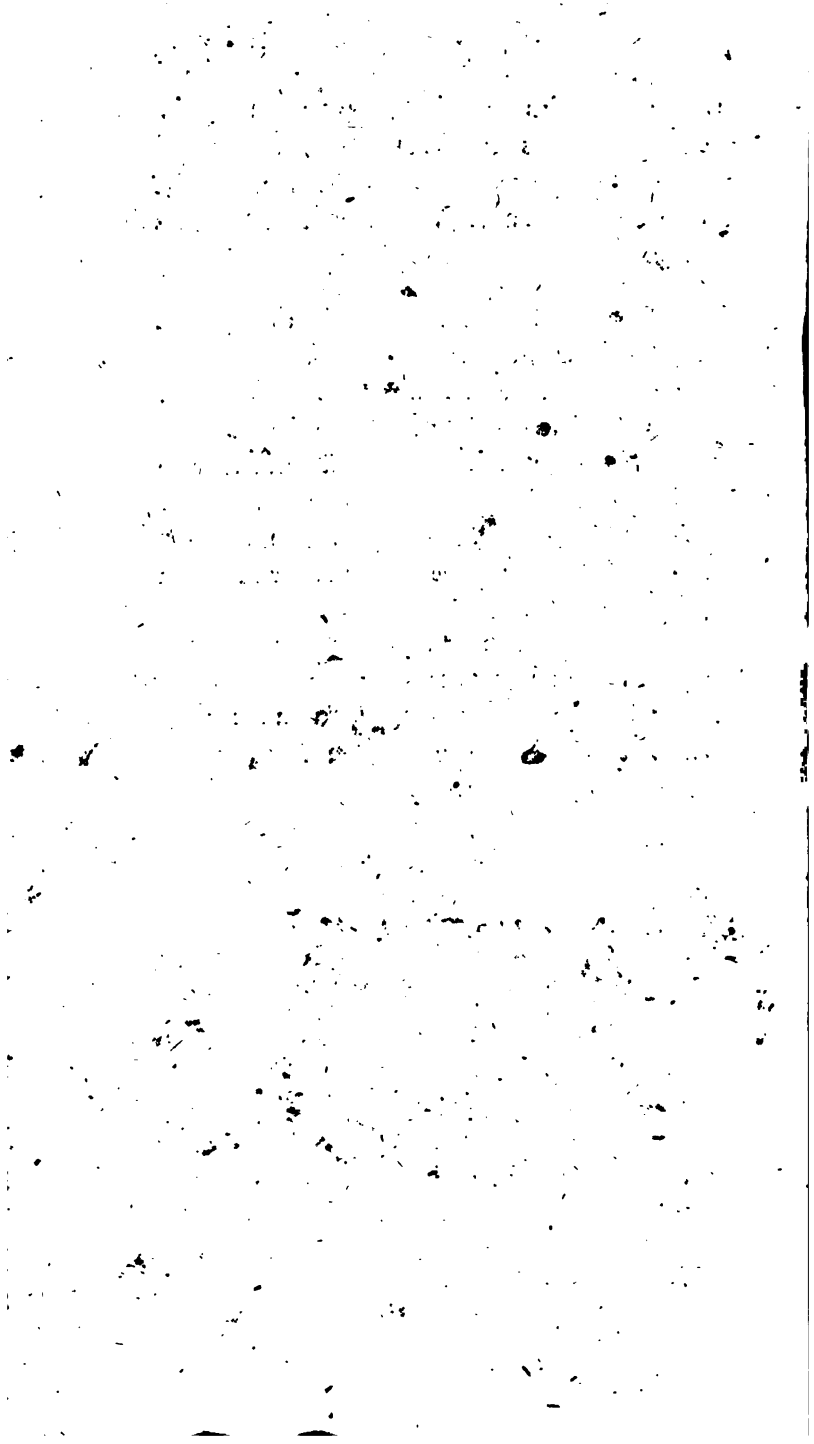
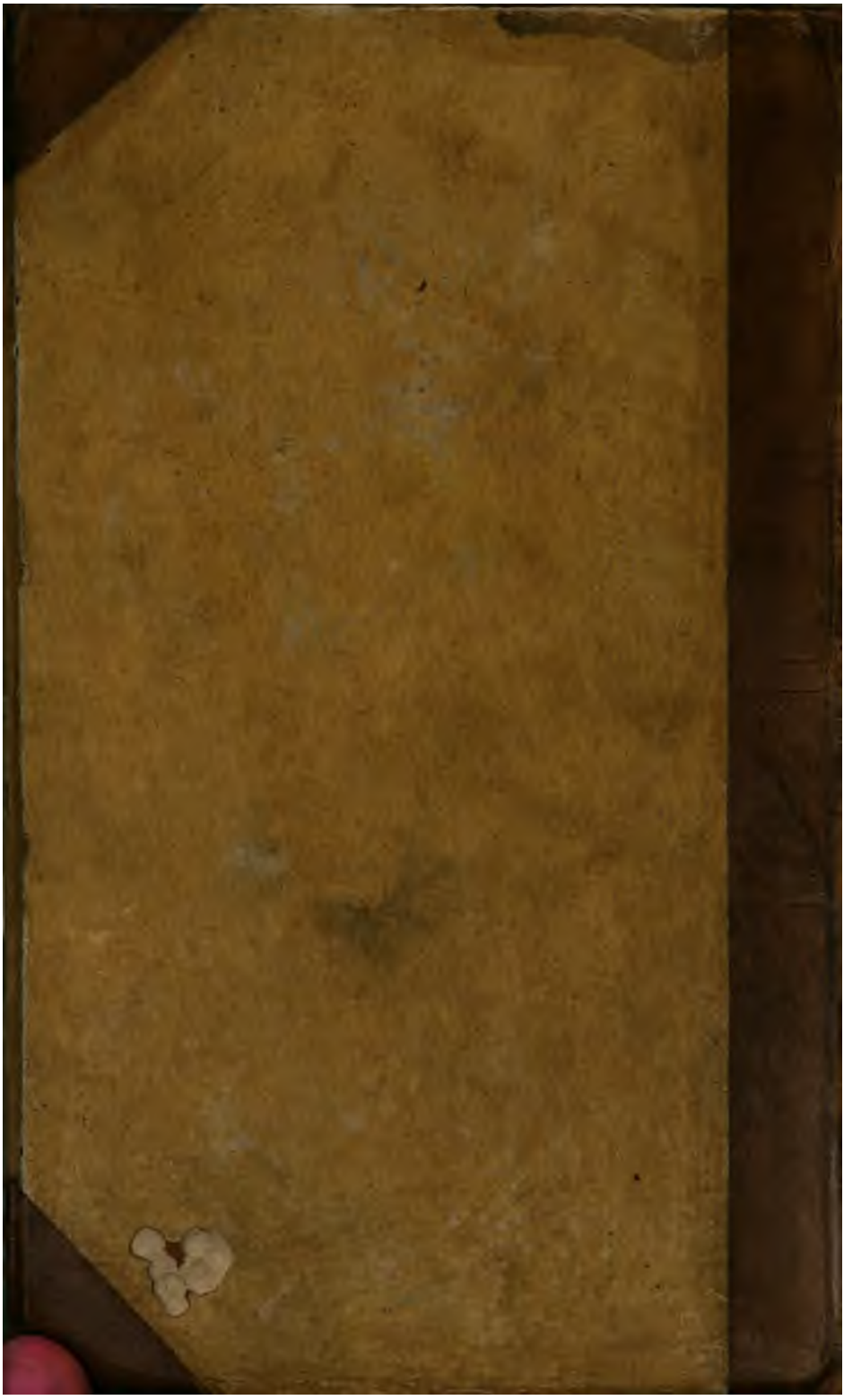
Saa

Saamen der Ketzerey anzutreffen. Der Verfaſſer erlitte eine erſchreckliche Verfolgung, und die Prieſter behaupteten, daß ein wegen Ketzerey angeklagter Arzt die franzöſiſche Leibwache nicht kuriren könne.

Zu dem Haß der Geiſtlichkeit geſellete ſich der Haß der Nebenbuhler ſeines Ruhms. Dieſer brach wieder aus bey einem Werke des Herrn la Mettrie, welches er die Staatskunſt der Aerzte betittelt hatte. Ein voller Argliſt und vom Ehrgeiz gequälter Menſch trachtete nach der erledigten Stelle des erſten Leibarztes des Königs von Frankreich. Er glaubte, daß, um dazu zu gelangen, er nichts anders nöthig hätte, als ſeine Mitbrüder, die ſich um eben dieſe Stelle bewerben könnten, lächerlich zu machen. Er machte eine Schmähſchrift wider ſie, und indem er die gefällige Freundſchaft des Herrn la Mettrie mißbrauchte, brachte er ihn dahin, daß er ihm die Hurtigkeit ſeiner Feder und die Fruchtbarkeit ſeiner Einbildungskraft liehe. Der Verdacht fiel auf ihn, und mehr brauchte es nicht, um einen Mann gänzlich zu ſtürzen, deſſen Anſehen noch nicht genugſam gegründet, und der keinen anderen Beſchützer, als ſeine Verdienſte, hatte.

Der Herr la Mettrie ſahe ſich genöthiget, ſein Vaterland zu verlaſſen, weil er als ein Weltweiſer zu aufrichtig, und als ein Freund zu dienſtfertig geweſen war. Der Herzog von Duras und der Vicomte du Caila riethen ihm, ſich dem Haſſe der Geiſtlichkeit und der Rache der Aerzte zu entziehen; er verließ demnach 1746. die Lazareter der Armee, die ihm der Herr von Sechele anvertrauet hatte, und

und gieng nach Leyden, um daſelbſt in Ruhe zu philoſophiren; Er verfertigte allda ſeine Penelope, ein polemiſches Werk wider die Aerzte, in welchem er, nach dem Beyſpiel des Demokritus, über die Nichtigkeit ſeiner Profeßion ſcherzte. Das Beſonderſte hierbey war, daß die Aerzte, deren Marktſchreyerey darinn ganz natürlich abgeſchildert ward, ſich beym Leſen deſſelben nicht enthalten konnten, ſelbſten darüber zu lachen; welches genugſam beweiſet, daß in dieſem Werke ſich mehr Munterkeit als Bosheit befinde.

Nachdem der Herr la Mettrie ſeine Lazareter und Kranken aus dem Geſichte verlohren hatte, überließ er ſich gänzlich der nachſinnenden Weltweisheit. Er verfertigte ſeinen Homme Machine, oder er brachte vielmehr einige ſtarke Gedanken über den Materialiſmus zu Pappier, welche er vermuthlich ſich vorgeſetzet hatte, in Ordnung zu bringen. Dieſes Werk, welches Leuten, die vermittelſt ihres Standes offenbare Feinde von dem Wachsthum der menſchlichen Vernunft ſind, nicht gefallen konnte, empörte die ganze Geiſtlichkeit zu Leyden wider den Verfaſſer. Die Kalviniſten, Katholiken und Lutheraner vergaſſen in dieſem Augenblick, daß die Einigkeit des Weſens, der freye Wille, die Seelenmeſſe, und die Unfehlbarkeit des Pabſtes, ſie von einander trennen: ſie vereinigten ſich alle, um einen Weltweiſen zu verfolgen, der noch dazu das Unglück hatte, ein Franzoſe zu ſeyn, in einer Zeit, da dieſe Monarchie wider Ihro Hochmögenden einen glücklichen Krieg führte.

Der